This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

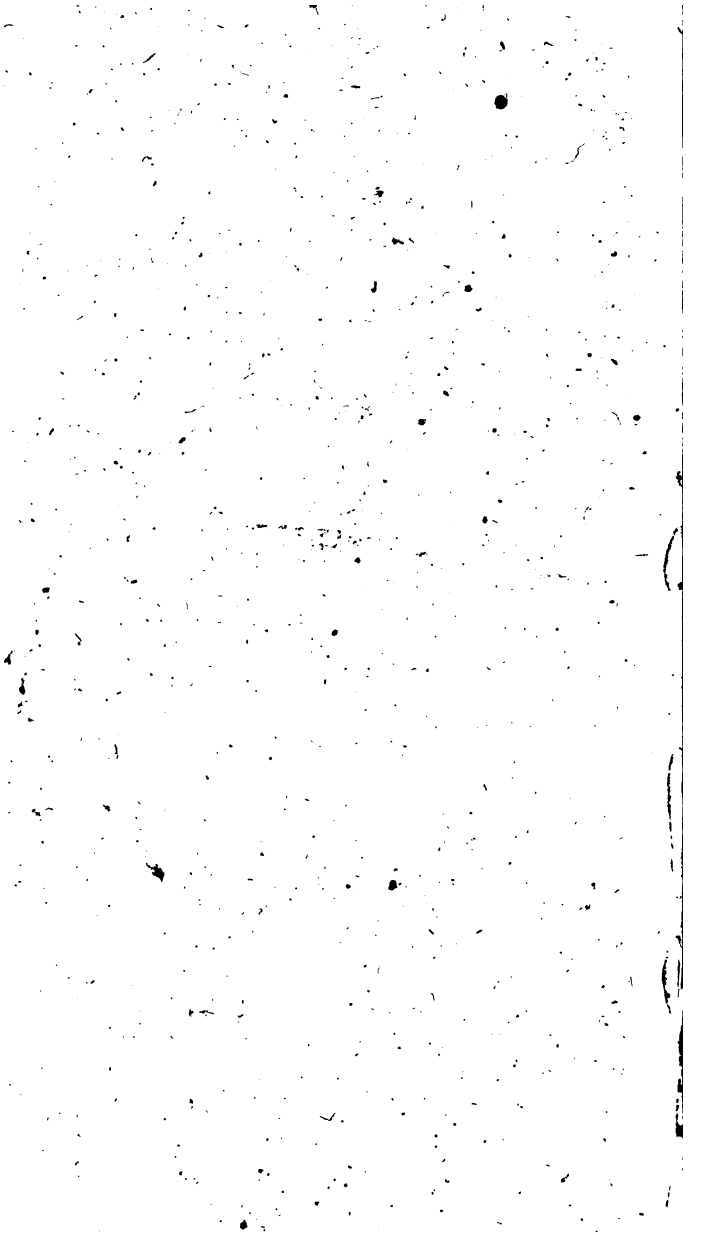
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

GUSTAVE RUDLER
COLLECTION

Rudler F. 74



DICTIONNAIRE

D'ANECDOTES,

DE TRAITS SINGULIERS

ET CARACTÉRISTIQUES, &c.

TOME PREMIER.

DICTIONNAIRE

D'ANECDOTES,

DE TRAITS SINGULIERS

ET CARACTÉRISTIQUES,

HISTORIETTES, BONS MOTS,

NAÏVETÉS, SAILLIES,

REPARTIES INGÉNIEUSES, &c. &c.

Nouvelle Édition augmentée.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez LA COMBE, Libraire, Quai de Conti.

M. DCC. LXVII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

Mots, Naïvetés, Saillies, Reparties ingénieuſes, Apophtegmes, Sentences, Maximes, Proverbes, Anagrammes, Deviſes, Paſquinades, Jeux de Mots, Pointes, Equivoques, Rébus, Quolibets, Lazzi, Trivelinades, Turlupinades, Griphe, &c. On a donné la définition de la plupart de ces termes; mais on a eu ſoin de diſtinguer ces différents articles, & de préſenter dans quelques-uns des exemples à ſuivre, & de faire connoître dans les autres, des ridicules à éviter.

On ne ſe diſſimule pas qu'un bon mot ou qu'un trait fin & ſpirituel qui ſe préſente ſeul, paroît plus ſaillant; au-lieu que dans un ouvrage qui en raſſemble pluſieurs, l'impreſſion de l'un eſt ſouvent détruite par celui qui ſuit. Cet inconvénient, ſi c'en eſt un, eſt commun aux ouvrages dont les beautés ſont trop fréquentes. Mais ſi le Lecteur s'en retire quelquefois un peu fatigué, du moins il eſt toujours ſatisfait d'avoir joui.

On ne s'eſt permis de liberté, dans ces différents articles, que celle qu'admet la douce joie de la converſation, ou que ſouffriroient les bienſéances du Théâtre. C'eſt pourquoi on a écarté de ce Recueil la Satyre perſonnelle & tout ce qui pourroit allarmer la pudeur ou exciter un ris condamnable ſur les objets de nos devoirs & de nos reſpects.

Les Anecdotes des Hommes illuſtres formeront un Recueil ſéparé, ſous le titre de *Dictionnaire des Portraits & Anecdotes des Hommes illuſtres.* C'eſt pourquoi dans pluſieurs articles du *Dictionnaire des Anecdotes*, on a renvoyé à ce Dictionnaire.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un manuſcrit qui a pour titre : *Dictionnaire d'Anecdotes, de Traits ſinguliers & caractériſtiques, &c.* dans lequel je n'ai rien trouvé qui m'ait paru devoir empêcher la permiſſion de l'imprimer. A Paris, le 24 Octobre 1763.

LOUIS, *Cenſeur Royal.*

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : à nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux leurs Lieutenants Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra; SALUT : Notre bien-amé le Sr. LA COMBE Nous ayant fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Dictionnaire d'Anecdotes, de Traits ſinguliers & caractériſtiques, d'Hiſtoriettes, Apologues, Contes, Bons Mots, &c.* s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de douze années conſécutives, & compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ou-

vrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes ; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU : le tout à peine de nullité des Préſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant ou ſes ayants cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le trente & unieme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-cinq, & de notre Regne le cinquante & unieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 634, fol. 412. conformément au Réglement de 1723, qui fait défenſes, art. 41. à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres, pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement ; & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre neuf Exemplaires preſcrits par l'article 108. du même Réglement. A Paris, ce 9 Janvier 1766.

LE BRETON, *Syndic.*

DICTION-

DICTIONNAIRE
D'ANECDOTES,
DE TRAITS SINGULIERS
ET CARACTÉRISTIQUES, &c.

ACTEUR.

LA figure, dans un Acteur, fait la moitié de ſon jeu. Celui qui repréſente un premier perſonnage dans une Tragédie, avec une figure ignoble, ou même commune, paroîtra moins jouer ſon rôle, que le parodier. On peut ici ſe rappeller l'aventure d'un Acteur débutant au Théâtre François par le rôle de *Mithridate*, dans la Tragédie de ce nom. Il n'étoit point dépourvu de talents; il avoit même beaucoup d'intelligence & de feu: mais ſon extérieur n'étoit rien moins qu'héroïque. Dans la ſcene où Monime dit à Mithridate: *Seigneur, vous changez de viſage!* un plaiſant cria à l'Actrice: *Laiſſez-le faire.* Le parterre perdit de vue auſſi-tôt les talents du nouvel Acteur, pour ne penſer qu'au peu de convenance qui ſe trouvoit entre ſon rôle & ſa perſonne.

Si on exige d'un Acteur une figure intéreſſante, à plus forte raiſon lui demande-t-on qu'il ſe pénetre de la paſſion ou du ſentiment qu'il veut inſpirer. On avoit chargé une célebre Actrice de l'Opéra, d'apprendre à une jeune éleve le rôle d'une Princeſſe épriſe de la plus violente paſſion pour un infidele, de lui donner en conſéquence pluſieurs leçons; mais les leçons ne produiſoient point leur effet. Enfin la maîtreſſe, impatiente, dit un jour à l'Ecoliere: " Ce que „ je vous demande eſt-il donc ſi difficile? Met„ tez-vous à la place de l'Amante trahie: ſi vous „ étiez abandonnée d'un homme que vous aime„ riez tendrement, ne ſeriez-vous pas péné„ trée d'une vive douleur? ne chercheriez-vous „ point....? „ *Moi!* répondit l'Actrice, à qui s'adreſſoit ce diſcours, *je chercherois les moyens d'avoir au plutôt un autre amant.* " En ce cas, „ repliqua la maîtreſſe, nous perdons toutes deux „ nos peines. Je ne vous apprendrai jamais à „ jouer votre rôle comme il faut. „ *Voyez le Comédien, par M. Rémond de Ste. Albine*, 1751.

Il y a des défauts corporels dont un Acteur doit toujours être exempt, ſur-tout ſi cet Acteur veut rendre ce défaut ſur la ſcene; autrement la vérité de l'imitation, en quoi conſiſte le plaiſir de la Comédie, eſt détruite; & l'Acteur diſgracié de la nature, n'eſt plus regardé que comme un objet de riſée. C'eſt ce qu'éprouva un Comédien du Théâtre de Londres. Cet Acteur, après avoir, pendant trente années, joué la Comédie avec ſuccès, eut le malheur de s'eſtropier & de reſter boiteux. Malgré cette diſgrace, comme ſa paſſion étoit de jouer le tragique, il conclut de ce défaut, qu'il étoit l'homme du monde le plus propre à faire le rôle de *Richard III.*, que Shakeſpear, Auteur de cette Tragédie, a jugé à propos de repréſenter boiteux. Notre Comédien ſe flattoit du plus brillant ſuccès; il ſe préſenta ſur le Théâtre avec la plus grande confiance. Mais

lorſqu'il vint à déclamer ces paroles : *Les chiens aboient en me voyant boiter*, ce fut une riſée générale; il fut obligé de quitter la ſcene. Cette Anecdote eſt rapportée dans *l'Année littéraire.*

Le célebre Garrick, qu'on a nommé le *Roſcius* de l'Angleterre, peut nous rendre vraiſemblable ce que l'on rapporte de plus ſurprenant des pantomimes anciens. L'Auteur des *Lettres ſur les Ballets*, qui a vu jouer à Londres cet excellent Acteur, nous fait un tableau très-pathétique de la maniere dont il rempliſſoit, dans une tragédie, le rôle d'un Tyran, qui, effrayé de l'énormité de ſes crimes, meurt déchiré de remords. Le dernier acte de cette Tragédie n'étoit employé qu'à peindre les regrets & la douleur. L'humanité triomphoit des meurtres & de la barbarie. Le Tyran, ſenſible à ſa voix, déteſtoit ſes crimes, qui devenoient, par gradations, ſes juges & ſes bourreaux. La mort, à chaque inſtant, s'imprimoit ſur ſon viſage; ſes yeux s'obſcurciſſoient; ſa voix ſe prêtoit à peine aux efforts qu'il faiſoit pour articuler ſa penſée; ſes geſtes, ſans perdre de leur expreſſion, caractériſoient les approches du dernier inſtant; ſes jambes ſe déroboient ſous lui; ſes traits s'alongeoient; ſon teint, pâle & livide, n'empruntoit la couleur que de la douleur & du repentir; il tomboit enfin dans cet inſtant où ſes crimes ſe retraçoient à ſon imagination ſous des formes horribles. Effrayé des phantômes hideux que ſes forfaits lui préſentoient, il luttoit contre la mort; la nature ſembloit faire un dernier effort. Cette ſituation faiſoit frémir; il grattoit la terre; il creuſoit en quelque façon ſon tombeau. Mais le moment approchoit; on voyoit réellement la mort; tout peignoit l'inſtant qui ramene à l'égalité; il expiroit enfin; le hoquet de la mort & les mouvements convulſifs de la phyſionomie, des bras & de la poitrine, donnoient le dernier coup de pinceau à ce tableau terrible.

Garrick, fortement paſſionné pour ſon art, ſe

dérobe à toutes ſortes de diſſipations les jours où il doit remplir des rôles importants & ſérieux. Lorſque la ſituation eſt tragique, il s'en pénetre également vingt-quatre heures avant de la jouer. Perſonne au contraire n'eſt ſi gai que lui lorſqu'il a un rôle de petit-Maître, de Poëte, de Nouvelliſte à rendre. Cet Acteur poſſede, indépendamment de ce que l'art & l'étude peuvent donner, une de ces phyſionomies qui ſe montent & ſe démontent pour prendre tel caractere qu'il leur plaît. Une jolie femme de Londres, qui reconnoiſſoit ce talent à Garrick, vint le trouver pour avoir le portrait d'un Seigneur Anglois qu'elle aimoit, & qui ne vouloit pas ſe laiſſer peindre. Il s'agiſſoit d'étudier la phyſionomie du Lord, & de ſe revêtir ſi bien de tout ſes traits que le peintre pût faire un tableau reſſemblant ſur cette phyſionomie empruntée. L'Acteur, en conſéquence, examine le tic, le caractere particulier de ſon modele, étudie les traits qui le caractériſent le plus, & les copie ſi parfaitement, que ce n'eſt plus Garrick, c'eſt le Lord lui-même. L'Acteur ſe préſente, avec ce viſage compoſé, à un peindre habile, & fait tirer ſon portrait. Tout le monde y reconnoît ſans peine le Lord en queſtion, qui, le premier, paroît inquiet ſur les moyens que l'on a pris pour le peintre ſi reſſemblant. *Voyez Pantomimes, Déclamation, Comédie.*

ALCHIMISTE.

UN nouvel Adepte, qui ſe vantoit d'avoir trouvé le ſecret de faire de l'or, demandoit une récompenſe à Léon X. Ce Pape, le protecteur des arts, parut acquieſcer à cette demande; & le charlatan ſe flattoit déjà de la plus grande for-

tune. Lorſqu'il revint ſolliciter ſa récompenſe, Léon lui fit donner une grande bourſe vuide, en lui diſant : *Que puiſqu'il ſavoit faire de l'or, il n'avoit beſoin que d'une bourſe pour le contenir.*

ALLÉGORIE.

L'Allégorie eſt à la peinture, ce que la métaphore eſt à l'éloquence. Une métaphore ſinguliere, ou qui laiſſe entrevoir dans deux objets éloignés un rapport qui n'y étoit point apperçu, peut produire un bon mot, ou du moins un mot plaiſant. Mais dans la peinture, la premiere qualité de l'Allégorie eſt d'être ſimple & à la portée de tout le monde : autrement c'eſt une énigme dont perſonne ne veut chercher l'explication. Un Artiſte avoit à exprimer, dans un même tableau, la priſe de pluſieurs villes. Qu'a-t-il fait? Il a peint la Victoire avec ſes attributs, qui écrit ſur un bouclier les noms de ces villes.

Une Allégorie auſſi claire, & en même-temps très-ingénieuſe, eſt celle dont ſe ſervit le fils du grand Condé, pour peindre l'hiſtoire de ſon pere dans la galerie de Chantilly. Il ſe rencontroit un inconvénient dans l'exécution du projet. Le Héros, durant ſa jeuneſſe, avoit fait un grand nombre d'exploits éclatants, comme le ſecours de Cambrai, celui de Valenciennes, la retraite de devant Arras, contre ſon Roi & ſa Patrie. Afin de pouvoir parler de ces événements, le Prince Jules fit deſſiner la muſe de l'hiſtoire, qui tenoit un livre, ſur le dos duquel étoit écrit : *Vie du Prince de Condé.* Cette muſe arrachoit des feuillets du livre, qu'elle jettoit par terre; & on liſoit ſur ces feuillets : *Secours de Cambrai*, *ſecours de Valenciennes*, *retraite de devant Arras* : enfin, toutes les belles actions de Condé, durant ſon

„ fin; ſans fin ſe careſſer, ſeroit un bonheur qui „ nous égaleroit à la divinité. Mais, ſi le Ciel „ eût rendu éternel le pouvoir de regner, je „ vous verrois encore au nombre des ſujets de „ celui qui monta le premier ſur le trône de „ Perſe, & vous n'auriez aujourd'hui ni l'em- „ pire, ni mon cœur. „

Une femme dont l'ame étoit aſſez élevée pour préférer l'eſtime publique à ſes plaiſirs, avoit un Amant qui, dans une action, avoit manqué de bravoure. „ Toute la ville, lui dit-elle, veut que „ vous ayiez mon cœur; mais l'action que vous „ venez de faire prouve bien que toute la ville „ ſe trompe. „

Un Amant vertueux & qui a de l'élévation dans l'ame, eſt plein de reſpect pour ce qu'il aime. C'eſt ce que le Poëte Dryden voulut faire entendre un jour à un Seigneur Anglois. Ce Seigneur reprochoit à Dryden que dans une de ſes Tragédies, Cléomenes s'amuſoit à cauſer tête-à-tête avec ſon Amante, au-lieu de former quelque entrepriſe digne de ſon amour. " Quand je „ ſuis auprès d'une Belle, lui diſoit le jeune Lord, „ je ſais mieux mettre le temps à profit. „ *Je le crois*, repliqua Dryden, *mais auſſi m'avouerez-vous bien que vous n'êtes pas un Héros.*

AMBASSADEUR.

ON a dit qu'il y avoit des occaſions où il étoit eſſentiel à un Ambaſſadeur de mettre en avant une propoſition ſinguliere, & même chimérique, pour juger par l'impreſſion qu'elle fait ſur ceux qui l'écoutent, de l'eſprit & de l'intention de la Cour. Un homme très-ſpirituel diſoit, en parlant de cette maniere de ſe conduire: " C'eſt jetter une „ ſottiſe à terre, pour voir qui courra après. „

Un grand talent, dans un Ambaſſadeur, eſt de pouvoir ſe plier en quelque ſorte aux défauts de ceux auprès de qui il eſt envoyé. Auſſi, quelqu'un demandoit à un Ambaſſadeur François qui revenoit de Suiſſe, combien de fois il s'étoit enivré pour le ſervice du Roi? Feu M. le Comte du Luc, frere de M. de Vintimille, qui avoit été Ambaſſadeur de France en Suiſſe, diſoit, dans une Lettre qu'il écrivoit à Louis XIV., qu'il avoit été ſept heures à table, & qu'il avoit penſé créver; *mais*, ajoutoit-il, *que ne feroit-on pas pour le ſervice de votre Majeſté?* & il finiſſoit par ces mots: *J'aime beaucoup mieux prier Dieu pour ſa ſanté, que d'y boire.*

Il y a des Monarques qui ont une ſatisfaction ſecrete, en voyant des Miniſtres déconcertés en leur préſence. Le Baron de Bielfeld rapporte à ce ſujet, dans ſes *Inſtitutions Politiques*, que Louis XIV. donnant audience au célebre Baron de Pentenrieder, qui avoit la réputation de ne jamais ſe décontenancer, parut piqué du peu d'impreſſion que ſa perſonne faiſoit ſur cet Ambaſſadeur. Ce Prince, pour l'intimider, l'interrompit à la premiere période de ſa harangue, qui commençoit ainſi: *Sire, l'Empereur mon Maître, m'envoie vers votre Majeſté*, en lui diſant d'un ton élevé: *Plus haut, Monſieur l'Ambaſſadeur;* mais celui-ci répondit ſans s'émouvoir:... — *L'Empereur mon Maître, Sire, m'envoie vers votre Majeſté, &c.* en nommant l'Empereur le premier, hauſſant la voix, & continuant ſon diſcours avec aſſurance. Ces bons mots, ajoute l'Auteur, faiſoient honneur au génie de M. Pentenrieder; mais ils faiſoient vraiſemblablement mal les affaires de ſon Maître.

Ce même Auteur demande qu'un Ambaſſadeur ſoit ſur-tout attentif à entretenir la bonne intelligence entre les deux Cours, & qu'il ſe donne bien de garde d'écrire tout ce qu'un Souverain peut lui dire d'odieux dans un moment de mauvaiſe humeur. Il y a près d'un ſiecle qu'un Miniſtre de

Hollande envoyé vers un Roi du Nord, Prince habile, mais violent, eut une audience ſecrete de ce Monarque, dans laquelle il avoit à juſtifier quelques démarches de la République, qui ne pouvoient que déplaire au Roi. Le diſcours s'anima extrêmement; & dans la chaleur des conteſtations, le Miniſtre répéta pluſieurs fois le nom de ſes Maîtres. *Ah!* s'écria le Monarque en colere, *vos Maitres ſont des.... Sire*, répondit le Négociateur flegmatique, *votre Majeſté voudroit-elle que je leur fiſſe part de cette déclaration dans mon rapport?... Oui*, repliqua le Monarque, *vous n'avez qu'à la leur marquer de ma part.* Le Miniſtre ſe garda bien d'obéir; & quelques jours après, voyant le Prince dans une aſſiette d'eſprit plus calme, il lui fit valoir ſa prudente diſcrétion, & en obtint tout ce qu'il voulut.

Un Prince d'Italie, à qui les ſaillies ne réuſſiſſoient jamais, parce qu'il y mettoit plus d'aigreur que d'eſprit, étant un jour ſur un balcon avec un Miniſtre étranger, qu'il cherchoit à humilier, lui dit: " C'eſt de ce balcon qu'un de „ mes aïeux fit ſauter un Ambaſſadeur. Appa„ remment, répondit ſéchement le Miniſtre, que „ les Ambaſſadeurs ne portoient point d'épée „ dans ce temps-là.„ Repartie un peu vive, mais que le Prince s'étoit attirée; parce qu'en voulant mortifier un ſeul homme, il avoit offenſé les repréſentants de toutes les Puiſſances.

Ce même Prince, qui prenoit les titres de Roi de deux ſouverainetés où il n'avoit pas un pouce de terre, voulant humilier une ſeconde fois le même Miniſtre, lui demanda en public, où étoit ſitué le Marquiſat dont il prenoit le titre? *Entre vos deux Royaumes, Monſeigneur*, repliqua froidement l'Ambaſſadeur.

Un Roi du Nord, dont la vivacité faiſoit le principal caractere, demanda un jour à un Ambaſſadeur d'Angleterre, s'il haranguroit le peuple, en cas qu'on le pendît, ou qu'on lui trau-

chât la tête? Le Miniſtre, ſans ſe déconcerter, répondit qu'il avoit toujours ſon diſcours prêt, & ſes gants blancs dans ſa poche. Je voudrois bien vous entendre, repartit le Monarque. L'Ambaſſadeur s'étant mis alors dans l'attitude d'uſage, parla ainſi. " Vous me voyez, Meſſieurs, au „ moment de perdre le jour: je ne regrette point „ la vie; mais je vois avec peine que ceux qu'on „ ne devroit connoître que par des actes d'hu„ manité & de bienfaiſance, viennent jouir avec „ avidité d'un ſpectacle cruel qu'ils ont mendié. „ Ces ſcenes tragiques ſont faites pour la bar„ bare populace; mais les cœurs vertueux & ſen„ ſibles devroient rougir d'entendre de ſang „ froid....„ En voilà aſſez, Monſieur l'Ambaſſadeur, dit le Roi, qui reconnut alors que le but de la harangue étoit de lui reprocher une curioſité qui le dégradoit.

Un Négociateur de beaucoup d'eſprit, avoit le malheureux penchant de la Satyre, & ne pouvoit s'empêcher de lancer mille traits contre le Monarque auprès de qui il étoit accrédité, & contre toute ſa Cour. Ce Prince le ſut, & n'en parut nullement piqué. Mais ayant demandé & obtenu ſon rappel, il lui donna, au-lieu du préſent ordinaire, une tenture de tapiſſerie où ce Miniſtre étoit repréſenté en Silene, environné de Satyres. La reſſemblance frappante des traits du viſage rendoit cette vengeance fort plaiſante. *Inſtitutions Politiques, par le Baron de Bielfeld.*

Des Ambaſſadeurs de Tarragone vinrent dire à Auguſte, qu'une palme venoit de croître ſur l'autel qu'ils avoient érigé en ſon honneur: *C'eſt une preuve*, leur répondit ce Prince, *de votre aſſiduité à y faire des ſacrifices.*

L'Empereur Henri IV. avoit auprès de lui le Comte de Scarbiecki, que la République de Pologne avoit envoyé pour conclure un traité de paix. L'Empereur affectoit de faire remarquer à cet Ambaſſadeur les grandes richeſſes de l'Empire

& le tréſor qu'il avoit amaſſé. Voilà de quoi, lui dit-il un jour, dompter les Polonois. L'Ambaſſadeur, peu touché de la fierté de cette menace, tira auſſi-tôt une bague de prix qu'il avoit au doigt, & la jetta ſur le tréſor, en diſant : *Adjiciamus aurum auro.* Action qui faiſoit voir qu'il acceptoit le défi, & qu'il mépriſoit aſſez les richeſſes de l'Empereur, pour ne pas craindre de les augmenter. Cette action, qui pouvoit cauſer une rupture, accéléra au contraire la concluſion de la paix entre l'Empereur & les Polonois. *Fulſtin, Hiſt. Polon. lib.* 4.

Jean Baſilide, Czar de Moſcovie, Prince dur & cruel, fit, au rapport de quelques Hiſtoriens, enfoncer un clou ſur la tête d'un Ambaſſadeur d'un Prince d'Italie, qui s'étoit couvert devant lui. Cependant, lorſque Jérôme Boſe, Ambaſſadeur d'Elizabeth, Reine d'Angleterre, parut devant ce Prince, il mit fiérement ſon chapeau, & ſe retira de même. Le Czar lui demanda, s'il ignoroit le traitement qu'avoit reçu un autre Ambaſſadeur pour une ſemblable témérité ? Je le ſais, lui répondit l'Anglois; mais je ſuis l'Ambaſſadeur d'une Reine qui a toujours la tête couverte, & ne ſouffre pas impunément que l'on faſſe affront à quelqu'un de ſes Miniſtres. Le Czar, aſſez généreux pour admirer cette hardieſſe, s'écria, en ſe tournant vis-a-vis de ſes Courtiſans : „ Voilà un brave homme, d'oſer agir & parler de „ cette ſorte, pour l'honneur & pour les intérêts de ſa Souveraine! qui de vous autres ſeroit la même choſe pour moi? „

Un Ambaſſadeur de Charles-Quint, auprès de Soliman, Empereur des Turcs, venoit d'être appellé à l'audience de cet Empereur. Comme il vit, en entrant dans la Salle d'audience, qu'il n'y avoit point de ſiege pour lui, & que ce n'étoit point par oubli, mais par orgueil, qu'on le laiſſoit tenir debout, il ôta ſon manteau & s'aſſit deſſus avec autant de liberté que ſi c'eût été un uſage éta-

bli depuis long-temps; il expoſa l'objet de ſa commiſſion, avec une aſſurance & une préſence d'eſprit que Soliman lui-même ne put s'empêcher d'admirer. Lorſque l'audience fut finie, l'Ambaſſadeur ſortit ſans prendre ſon manteau. On crut d'abord que c'étoit par oubli, & on l'avertit : il répondit avec autant de gravité que de douceur : " Les Ambaſſadeurs du Roi, mon Maître, ne ſont point dans l'uſage de porter leur ſiege avec eux. " Voilà comment un Ambaſſadeur adroit, ajoute Amelot, dans ſes *Réflexions ſur Tacite*, peut gagner en un moment un point d'importance, dont on ne viendroit peut-être jamais à bout par une longue négociation.

M. de Feriol, Ambaſſadeur de France en Turquie, ſoutenoit avec beaucoup de hardieſſe & de courage l'honneur de ſa Nation. Au commencement de ſon Ambaſſade, il ſe préſenta à la premiere audience du Sultan avec l'épée au côté. Mauro Cordato, qui aſſiſtoit à cette cérémonie, comme premier Interprete de la Cour, lui conſeilla d'ôter ſon épée, parce que c'étoit une ancienne coutume de la Cour Ottomane de ne laiſſer paroître perſonne avec des armes devant le Sultan. Feriol répondit qu'il avoit reçu ſon épée de ſon Maître, & qu'il ne ſe la laiſſeroit ôter par perſonne. Le Sultan, informé de ce différent, lui envoya ordre d'ôter ſon épée; ſans quoi, il ſeroit mis hors du palais. Sur ce refus, le Capugi Bachi le repouſſa effectivement lorſqu'il ſe préſenta pour entrer. Dans le reſſentiment qu'il en eut, il fit ôter à ſes Interpretes les cafetans dont ils s'étoient revêtus dans la premiere Cour; & les ayant foulés aux pieds, il ſortit du palais. Sur le champ, dans la crainte qu'on ne traitât auſſi les préſents qu'il avoit apportés, il fit aſſurer qu'ils ne venoient point du Roi, ſon Maître, mais qu'il les avoit achetés à ſes propres fraix, & il réuſſit de cette maniere à ſe les faire rendre. C'étoit Château-neuf, ſon Prédéceſſeur, qui

l'avoit engagé dans cette entrepriſe. Ayant caché, ſous ſes habits, une courte épée dans ſa premiere audience, il avoit écrit dans les mémoires de ſon Ambaſſade, qu'il s'étoit préſenté au Sultan l'épée au côté. Feriol ayant lu cet article, demanda à Château-neuf avant ſon départ, ſi le fait étoit vrai ; & celui-ci, qui n'étoit pas trop bien avec lui, l'en aſſura ſans autre explication. *Pour & Contre, tome XII.*

Un Ambaſſadeur Eſpagnol vantoit à Henri IV. la puiſſance de ſon Maître. Le Roi, pour rabattre le faſte Eſpagnol, dit avec beaucoup de vivacité, que s'il lui prenoit envie de monter à cheval, il iroit déjeûner à Milan, entendre la Meſſe à Rome, & dîner à Naples. " Sire, répondit l'Ambaſſadeur, ſi votre Majeſté va ſi „ vîte, elle pourroit auſſi, dans le même jour, „ entendre les Vêpres en Sicile. „

Le même Prince diſputant avec un autre Ambaſſadeur d'Eſpagne, lui dit en colere : „ Si le „ Roi votre Maître continue ſes attentats, je „ prendrai les armes, & on me verra bientôt à „ Madrid. „ Pourquoi non ? répondit froidement l'Eſpagnol, François I. y fut bien. " C'eſt „ pour cela, repliqua le Roi, que j'y veux aller „ venger ſon injure, celles de la France & les „ miennes. „

En 1586, Philippe II. avoit envoyé le jeune Connétable de Caſtille à Rome, pour féliciter Sixte V. ſur ſon exaltation. Ce Pape, mécontent de ce qu'on lui avoit député un Ambaſſadeur ſi jeune, ne put s'empêcher de lui dire : Eh ! quoi ? votre Maître manque-t-il d'hommes, pour m'envoyer un Ambaſſadeur ſans barbe ? " Si mon „ Souverain eût penſé, lui repliqua le fier Eſ- „ pagnol, que le mérite conſiſtât dans la barbe, „ il vous auroit envoyé un bouc, & non un „ Gentilhomme comme moi. „ *Hiſt. d'Eſp.*

Un Ambaſſadeur de France demandoit à un Electeur d'Allemagne, s'il pouvoit lui montrer

une conſtitution authentique qui diſe expreſſément, qu'on ne doit point élire d'autre Empereur qu'un Prince Allemand? „ Monſieur, lui répondit l'Electeur, vous la trouverez au revers „ de la Loi Salique, qui porte que la Couronne „ de France ne tombera point en quenouille. „

Un Seigneur de la Cour de France, prenant congé de Louis XIV. qui l'envoyoit en qualité de ſon Ambaſſadeur vers un autre Souverain : " La principale inſtruction que j'ai à vous „ donner, lui dit le Roi, eſt que vous obſerviez „ une conduite toute oppoſée à celle de votre „ prédéceſſeur. „ *Sire*, lui repliqua le nouvel Ambaſſadeur, *je vais faire en ſorte que votre Majeſté ne donne pas une pareille inſtruction à celui qui me ſuccédera.*

Un Ambaſſadeur d'Eſpagne conſeilloit à Jacques II. de ne pas tant ſe livrer aux Prêtres, dont les conſeils imprudents pourroient lui faire perdre la Couronne. " Quoi donc, répondit Jac„ ques, le Roi d'Eſpagne ne conſulte-t-il pas „ ſon Confeſſeur? „ *Oui*, répondit l'Ambaſſadeur, *& c'eſt pour cela que nos affaires vont ſi mal.* Hiſt. d'Anglet.

Le grand Mogol Cha-Jeham, fort enclin à la raillerie, demandoit à un Ambaſſadeur de Perſe, ſi ſon Maître étoit plus grand qu'un certain petit Eſclave fort laid, dont l'emploi étoit de chaſſer les mouches autour du Trône? „ Non, „ répondit l'Ambaſſadeur, il s'en faut bien; mon „ Maître eſt ſeulement plus grand que toi de „ toute la tête. *Révolutions des Indes.*

Un grand Duc de Toſcane ſe plaignoit à un Ambaſſadeur de Veniſe, de ce que ſa République lui avoit envoyé un Vénitien qui s'étoit fort mal conduit pendant le ſéjour qu'il avoit fait auprès de lui. " Il ne faut pas, dit l'Ambaſſa„ deur, que votre Alteſſe s'en étonne; car je puis „ l'aſſurer que nous avons beaucoup de fous à „ Veniſe. — Nous avons auſſi des fous à Flo-

„ rence, lui répondit le Grand Duc, mais nous „ ne les envoyons pas dehors pour traiter les affaires publiques.

Dans le temps que l'on pourſuivoit en France les Proteſtants, un Ambaſſadeur d'Angleterre demanda à Louis XIV. la liberté de ceux qui étoient aux galeres pour cauſe de Religion ; le Monarque lui répondit : " Que diroit le Roi de „ la Grande-Bretagne, ſi je lui demandois les „ priſonniers de Newgate (priſon de Londres „ où l'on enferme les malfaiteurs ?) Sire, repli- „ qua l'Ambaſſadeur, le Roi mon Maître les ac- „ corderoit à votre Majeſté, ſi elle les reclamoit „ comme ſes freres. „

Un Ambaſſadeur Turc demandoit à Laurent de Médicis, pourquoi on ne voyoit point à Florence autant de fous qu'au grand Caire ? Laurent lui montra un Monaſtere, & lui dit : " Voilà „ où nous les renfermons. „

Des Ambaſſadeurs de Hollande à la Cour de France étoient invités à dîner par un Miniſtre des Finances. On ſervit au deſſert du fromage de Hollande ; & comme on parloit de ce pays-là & de ce qu'il produit, ce Miniſtre, en montrant le fromage, dit en s'adreſſant à ces Ambaſſadeurs, *que c'étoit du fruit de leur pays.* C'étoit une eſpece de raillerie de la Hollande ; les Ambaſſadeurs s'en apperçurent : & l'un d'eux prit une poignée de ducats & la jetta au milieu de la ſalle, en diſant : *En voilà auſſi.*

M. P.***. Ambaſſadeur de France auprès de Victor-Amédée, Duc de Savoye, ſe conduiſoit avec toute la fierté qu'il croyoit convenir à ſon caractere. Quelques jours après que ce Prince eut perdu Montmélian, irrité de quelque trait de hauteur prétendue que lui fit l'Ambaſſadeur, il s'approche d'une fenêtre, l'ouvre, & lui dit avec colere : " Vous voyez bien cette fenêtre ? *Oui*, lui „ dit fiérement M. P***. en s'avançant auprès ; „ *j'en découvre Montmélian.* „ Voyez *Préſéance.*

AMBI-

AMBITIEUX.

L'Ambitieux ſe tient toujours à genoux ou ſur la pointe des pieds, & cherche à ſe venger des fatigues & des ignominies qu'on lui fait eſſuyer, par la hauteur avec laquelle il traite ceux qui lui ſont ſoumis. C'eſt ce que penſoit un Chinois qui voyageoit en Europe. Il ſe trouva dans l'anti-chambre d'un Monarque des plus puiſſants : il vit, parmi la foule, un homme doué d'une phyſionomie heureuſe, couvert d'un ſuperbe habit, décoré de pluſieurs marques de diſtinction, ſeul, triſte & délaiſſé, malgré ſon empreſſement à prévenir tout le monde. Quel eſt celui que je vois : demanda le Chinois étonné, à un Européen ? C'eſt, lui répondit-on, un des plus grands perſonnages du Royaume ; il a commandé une brillante armée, & il eſt aujourd'hui Gouverneur d'une des plus vaſtes Provinces. „ Pourquoi, repliqua le Chinois, lui tourne-t-on „ ainſi le dos ? Si la Cour n'a aucune commiſé„ ration pour lui, qu'elle en ait du moins un „ peu pour le peuple de ſon gouvernement. „

Un Cardinal Miniſtre, très-ambitieux, offroit une Abbaye à un Evêque, qui la refuſa, parce qu'il ne croyoit pas pouvoir poſſéder plus d'un bénéfice. Le Cardinal, ſurpris de ce déſintéreſſement, lui dit : Si vous n'aviez pas écrit ſur certaines matieres, je vous canoniſerois. " Plût à „ Dieu, Monſeigneur, que vous en euſſiez le „ pouvoir, & que je vous en euſſe donné le ſu„ jet, lui répondit l'Evêque ; nous ſerions con„ tents tous deux. „ C'étoit finement lui reprocher ſon ambition.

AMÉRICAINS.

LA ſoif ardente de l'or que firent paroître les premiers Conquérants de l'Amérique, a long-temps perſuadé aux habitants infortunés de ces régions, que l'or étoit le Dieu des Européens. En 1511, les Caciques ou petits Souverains de l'Iſle Cuba s'étant aſſemblés, afin de pourvoir à la défenſe du pays, Hatvey, le plus conſidérable d'entr'eux, leur dit que toutes les précautions ſeront inutiles, ſi, avant toutes choſes, on ne s'efforce de ſe rendre favorable le Dieu des Eſpagnols. Il ſe fait tout de ſuite apporter un vaſe rempli d'or: *La voilà*, ajouta-t-il, *cette divinité : célébrons une fête en ſon honneur; elle nous regardera d'un œil favorable.* Tous, à l'inſtant ſe mettent à fumer, à chanter & à danſer autour de ce tréſor, juſqu'à ce qu'ils tombent d'ivreſſe & de fatigue. Le lendemain matin, Hatvey raſſemble les Caciques à leur réveil, & leur tient ce diſcours : " J'ai beaucoup réfléchi ſur l'affaire dont » je vous ai parlé ; mon eſprit n'eſt pas encore » tranquille : & tout bien conſidéré, je ne penſe » pas que nous ſoyons en ſûreté tandis que le » Dieu des Eſpagnols ſera parmi nous. Par-tout » où ils le trouvent, ils s'y établiſſent pour le » poſſéder : inutilement le cacherions-nous ; ils » ont un ſecret merveilleux pour le découvrir. » Si vous l'aviez avalé, ils vous éventreroient » pour l'avoir. Je ne connois que le fond de la » mer où ils n'iront pas le chercher : c'eſt là » qu'il faut le mettre. Quand il ne ſera plus » parmi nous, ils nous laiſſeront en repos ; car » c'eſt uniquement ce qui les fait ſortir de chez » eux. » L'expédient eſt approuvé ; les Caciques prennent auſſi-tôt l'or qu'ils ont, vont le jetter

dans la mer loin du rivage, & retournent chez eux très-satisfaits d'avoir noyé leur crainte avec leur or. Cette timide précaution n'empêcha pas néanmoins les Espagnols de reparoître quelque temps après. *Hist. de S. Domingue.*

Les conquêtes rapides & faciles de ces premiers vainqueurs de l'Amérique, nous font regarder ses timides habitants comme ne formant qu'une société fugitive devant les fiers Européens. Cependant, quel homme a jamais montré un courage plus animé que cet Insulaire de S. Domingue, dont l'Histoire de cette Isle fait mention? Pendant que les Espagnols s'y établissoient en 1502, deux Cavaliers Espagnols, dont l'un se nommoit Valdenebro, & l'autre Pontevreda, apperçurent un Indien qui passoit son chemin. Valdenebro se détachant aussi-tôt de son camarade, courut sur l'insulaire, la lance haute. L'Indien voulut le prévenir, & lui tira une fleche; mais il le manqua: & dans le moment le Cavalier lui passe la lance au travers du corps. L'Indien l'arrache aussitôt, saisit la bride du cheval de son ennemi, & l'alloit percer lorsque celui-ci lui enfonça son épée jusqu'à la garde dans le ventre. Il la retire comme il avoit fait la lance; & quoique le Castillan la tînt encore par la poignée, il la lui fit lâcher. Valdenebro prend son poignard, & le plonge encore tout entier dans le corps de l'Indien, qui s'en délivre avec la même facilité qu'il avoit fait de l'épée & de la lance. Pontevreda qui voit son compagnon désarmé & en danger, pique aussi-tôt son cheval pour le secourir. L'Indien l'attend de pied ferme, quoique perdant tout son sang par les trois larges plaies que lui avoit faites Valdenebro. Pontevreda lui en fait successivement trois autres de la même maniere, & avec le même succès; & deux Cavaliers se trouvent désarmés & mis en fuite par un seul de ces hommes qu'ils jugent à peine dignes de leurs chiens. Un moment après, l'Indien tomba

mort, saisi de deux lances, de deux épées & de deux poignards. Non-seulement on peut dire que jamais guerrier ne mourut plus glorieusement les armes à la main; mais, par une bizarrerie dont l'Histoire n'avoit peut-être pas produit d'exemple, on vit les victorieux chercher leur salut dans la fuite, & le vaincu périr avec toutes les marques de la victoire. *Hist. de S. Domingue.*

Un fait cité dans le *London Cronicle*, doit nous donner une étrange idée des Sauvages du Canada. Deux partis d'Indiens, de tribus différentes, se rencontrerent par hazard sur les bords d'une riviere. L'un d'eux demanda à ceux du parti opposé, qui ils étoient, & ce qu'ils faisoient? Ceux-ci se nommerent, & dirent qu'ils alloient à la chasse des castors, & firent à leur tour la même question aux autres, qui répondirent que leur nom étoit une chose indifférente, mais qu'ils étoient Chasseurs d'hommes. *Eh bien!* leur repliqua l'autre parti, *nous sommes des hommes; n'allez pas en chercher plus loin.* Les deux partis convinrent de descendre dans une petite isle de la riviere; ils détruisirent leurs canots pour s'ôter les moyens de retraite, & se mirent à combattre jusqu'à ce qu'enfin il ne resta plus qu'un petit nombre des Chasseurs de castors, & un seul Chasseur d'hommes, à qui on laissa la vie, pour qu'il allât apprendre à ceux de sa nation qu'il avoit rencontré une tribu d'Indiens qui chassoient mieux les hommes qu'eux-mêmes.

On a aussi rapporté le trait suivant, pour prouver que l'Américain n'est pas aussi stupide que le fier Européen est porté à le croire. Un voyageur Espagnol avoit rencontré un Indien au milieu d'un désert: ils étoient tous deux à cheval. L'Espagnol, qui craignoit que le sien ne pût faire la route, parce qu'il étoit très-mauvais, demanda à l'Indien, qui en avoit un jeune & vigoureux, de faire un échange. Celui-ci refusa, comme de raison. L'Espagnol lui cherche une mauvaise que-

relle. Ils en viennent aux mains; mais l'Eſpagnol, bien armé, ſe ſaiſit facilement du cheval qu'il deſiroit, & continue ſa route. L'Américain le ſuit juſques dans la ville la plus prochaine, & va porter ſes plaintes au Juge. L'Eſpagnol eſt obligé de comparoître & d'amener le cheval; il traite l'Indien de fourbe, affirme que le cheval lui appartient, & qu'il l'a élevé tout jeune. Il n'y avoit point de preuves du contraire; & le Juge perplex alloit renvoyer les plaideurs hors de Cour & de procès, lorſque l'Indien s'écria : Le cheval eſt à moi, & je le prouve. Il ôte auſſi-tôt ſon manteau, & en couvre ſubitement la tête de l'animal. Puiſque cet homme aſſure avoir élevé ce cheval, commandez-lui, s'adreſſant au Juge, de dire duquel des deux yeux il eſt borgne. L'Eſpagnol ne veut point paroître héſiter, & répond à l'inſtant : De l'œil droit. L'Indien découvre la tête du cheval : Il n'eſt borgne, dit-il, ni de l'œil droit ni de l'œil gauche. Le Juge, convaincu par une preuve auſſi ingénieuſe & ſi forte, lui adjugea le cheval, & l'affaire fut terminée.

AMITIÉ.

O H! mes amis, il n'y a plus d'amis. Le Philoſophe qui tenoit ce propos, conſidéroit ce qui ſe paſſe dans les grandes villes, où l'on voit rarement naître les fortes paſſions de l'Amour & de l'Amitié; parce que chacun, diſtrait par ſes occupations & ſes plaiſirs, n'y reçoit que de foibles impreſſions de ce qui l'environne. On rencontre néanmoins quelquefois, ſur ces vaſtes Scenes, des cœurs généreux qui ſacrifient à la tendre Amitié.

M. S***. perd un ami, qui, en mourant,

laiſſe des dettes & deux enfants en bas âge, ſans biens. L'ami, qui lui ſurvit, retranche ſon train, ſon équipage, & va ſe loger dans un Fauxbourg, d'où tous les jours il venoit, ſuivi d'un laquais, au palais, & y rempliſſoit les devoirs de ſa charge. Il eſt auſſi-tôt ſoupçonné d'avarice, de mauvaiſe conduite; il eſt en butte à toutes les calomnies. Enfin, au bout de deux ans, M. S***. reparoît dans le monde : il avoit accumulé une ſomme de vingt mille liv., qu'il place au profit des enfants de ſon ami. C'eſt M. *Sedaine* qui nous rapporte ce trait dans ſon *Diſcours ſur les qualités qui conſtituent la beauté de l'ame.* On eſt fâché qu'il ne nous ait pas fait connoître un homme qui honore autant l'Amitié.

Cette action héroïque d'Amitié nous en rappelle une autre à peu près ſemblable, & dont l'Hiſtoire Ancienne fait mention. Eudamidas de Corinthe touchoit à ſa derniere heure, & laiſſoit ſa mere & ſa fille expoſées à la plus cruelle indigence. Il n'en fut point allarmé; il jugea des cœurs d'Aréthus & de Charixene, ſes fideles amis, par le ſien propre. Il fit ce teſtament, qui ne doit jamais être oublié : " Je legue à " Aréthus, de nourrir ma mere, & de l'entretenir dans ſa vieilleſſe : à Charixene, de marier " ma fille, & de lui donner la plus groſſe dot " qu'il pourra; & au cas que l'un des deux " vienne à mourir, je ſubſtitue en ſa part celui " qui ſurvivra. " Ces deux amis du vertueux Eudamidas ſe montrerent dignes de leur ami. Aréthus maria la fille d'Eudamidas le même jour que la ſienne, & leur donna une égale portion de ſon bien. Le pinceau du célebre Pouſſin a conſacré cette action ſublime. Il a peint Eudamidas dans le moment où il n'a plus qu'un reſte de vie, & où il dicte ſes dernieres volontés.

La véritable Amitié n'inſpire que des ſentiments généreux. Calliſthenes d'Olynthe, qui avoit ſuivi Alexandre dans ſes conquêtes, fut ac-

cuſé de trahiſon auprès de ce Prince, qui le fit mutiler, & le condamna à être enfermé dans une cage de fer à la ſuite de l'armée. Lyſimaque, l'un des Capitaines d'Alexandre, & l'ami fidele de Calliſthenes, ne diſcontinua cependant point de venir le voir. Ce Philoſophe, après l'avoir remercié de cette attention courageuſe, le pria, au nom des Dieux, que ce fût pour la derniere fois. Laiſſez-moi, lui dit-il, ſoutenir mes malheurs, & n'ayez pas encore la cruauté d'y joindre les vôtres. « Je vous verrai tous les » jours, répondit Lyſimaque; ſi le Roi vous fa- » voit abandonné des gens vertueux, il n'auroit » plus de remords, & commenceroit à vous » croire coupable. Oh! j'eſpere qu'il ne jouira » pas du plaiſir de voir que la crainte d'encou- » rir ſa diſgrace, m'a fait abandonner un ami. »

Le Comte d'Aubigné, aïeul de Madame de Maintenon, fit paroître cette même généroſité dans les ſentiments. Henri IV. lui reprochoit de ce qu'il ſe montroit l'ami du Seigneur de la Trimoille, diſgracié & exilé de la Cour, « Sire, » lui répondit d'Aubigné, M. de la Trimoille » eſt aſſez malheureux, puiſqu'il a perdu la fa- » veur de ſon Maître; j'ai cru ne devoir point » l'abandonner dans le temps qu'il avoit le plus » beſoin de mon Amitié. »

On aimera à voir dans les Lettres ci-après, de Voiture & de l'Abbé Coſtar, un trait de cette confiance & de cette aimable franchiſe qu'inſpire la ſincere Amitié. Voiture étoit un des beaux eſprits du ſiecle de Louis XIII. Ayant un jour perdu tout ſon argent au jeu, il ſe trouva avoir beſoin de deux cents piſtoles; il écrivit en conſéquence à l'Abbé Coſtar, ſon fidele ami: « Je » perdis hier tout mon argent, & deux cents » piſtoles au-delà, que j'ai promis de rendre dès » aujourd'hui. Si vous les avez, ne manquez pas » de me les envoyer; ſi vous ne les avez pas, » empruntez-les: de quelque façon que ce ſoit,

„ il faut que vous me les prêtiez ; & gardez-vous
„ bien de ſouffrir que quelqu'autre vous enleve
„ ſur la mouſtache cette belle occaſion de me
„ faire plaiſir ; j'en ſerois fâché pour l'amour de
„ vous : comme je vous connois, vous auriez
„ de la peine à vous en conſoler bientôt ; afin
„ d'éviter ce malheur, vendez plutôt ce que vous
„ avez.... Vous voyez comme l'amour eſt im-
„ périeux : je prends un certain plaiſir à en uſer
„ de la ſorte avec vous ; & je ſens bien que j'en
„ aurois encore un plus grand, ſi vous en uſiez
„ ainſi avec moi ; mais vous êtes un poltron.
„ Jugez, s'il ne faut pas que je m'aſſure bien de
„ vous.... Je donnerai ma promeſſe à celui qui
„ m'apportera votre argent. Bon jour. „

Coſtar lui répondit : " J'ai une extrême joie
„ d'être en état de vous rendre le petit ſervice
„ que vous deſirez de moi ; jamais je n'euſſe
„ penſé qu'on eût tant de plaiſir pour deux cents
„ piſtoles. Après l'avoir éprouvé, je vous donne
„ ma parole que j'aurai toute ma vie un petit
„ fond prêt aux occaſions où vous en aurez af-
„ faire.... Ordonnez-moi donc hardiment ce
„ qu'il vous plaira : vous ne ſauriez prendre tant
„ de plaiſir à me commander, que j'en aurai à
„ vous obéir. Néanmoins, quelque ſoumis que
„ je ſois, je me révolterai, ſi vous voulez m'o-
„ bliger à prendre une promeſſe de vous. „

Le véritable ami ne diſſimule point les défauts de ſon ami ; il cherche même à les lui faire remarquer, pour qu'il s'en corrige. C'eſt la vérité de cette maxime, qui donne un prix à cette réponſe franche & magnanime de Philippe, Roi de Macédoine. Ce Prince étoit préſent à la vente de quelques captifs, dans une poſture indécente. L'un d'eux l'en avertit. *Qu'on mette cet homme en liberté*, dit Philippe ; *je ne ſavois pas qu'il fût de mes amis.*

L'Amitié, ainſi que l'Amour, a eu ſes victimes. Au ſiege de la Capelle, en 1650, par les François,

gois, un Eſpagnol apprend que ſon ami a été renverſé d'un coup de mouſquet dans la tranchée. Il vole auſſi-tôt à ſon ſecours; il le trouve mort, étendu ſur la pouſſiere. Son premier mouvement eſt de ſe jetter ſur ſon ami; il l'embraſſe, le tient quelque temps preſſé contre ſon ſein palpitant; & accablé de ſa propre douleur, il expire un moment après. L'Archiduc, inſtruit de cet événement, en fut attendri; il voulut qu'on renfermât dans le même tombeau deux amis que la mort n'avoit pu ſéparer; & après les avoir fait tranſporter en grande pompe à Aveſnes, il leur fit élever un mauſolée en marbre. C'étoit un monument que ſa ſenſibilité érigeoit à l'Amitié. *Annales Belgiques*, Douai, *page* 436.

Nous devons ſavoir gré aux Papiers Anglois, de nous avoir conſervé cet acte d'Amitié généreuſe du célebre Mead, Médecin Anglois, mort en 1754. Freind, ſon ami, & premier Médecin de la Reine d'Angleterre, avoit aſſiſté au Parlement en 1722, comme Député du Bourg de Lanceſton, & s'étoit élevé avec force contre le Miniſtere. Cette conduite ayant indiſpoſé la Cour, on ſuſcita à Freind un crime de haute trahiſon, & il fut renfermé, au mois de Mars, dans la tour de Londres. Environ ſix mois après, le Miniſtre tomba malade, & envoya chercher Mead, qui, après s'être mis au fait de la maladie, dit au malade qu'il lui répondoit de ſa guériſon, qu'il ne lui donneroit pas ſeulement un verre d'eau, que Freind, ſon ami, ne fût ſorti de la tour. Le Miniſtre, quelques jours après, voyant ſa maladie augmentée, fit ſupplier le Roi d'accorder la liberté à M. Freind. L'ordre expédié, le malade crut que Mead alloit ordonner ce qui convenoit à ſon état; mais ce Médecin perſiſta dans ſa réſolution, juſqu'à ce que ſon ami fût rendu à ſa famille. Après cet élargiſſement, Mead traita le Miniſtre, & lui procura, en peu

de temps, une guériſon parfaite. Le ſoir même, il porta à Freind environ cinq mille guinées, qu'il avoit reçues pour ſes honoraires en traitant les malades de ſon ami pendant ſa détention, & l'obligea à recevoir cette ſomme, quoiqu'il eût pu la retenir légitimement, puiſqu'elle étoit le fruit de ſes peines.

Que Montagne peint bien, dans ſon vieux & énergique langage, la tendre & vive Amitié. Il parle ici de M. de la Boétie, ſon ami, que la mort lui avoit enlevé. " A notre premiere ren-„ contre, nous nous trouvâmes ſi pris, ſi con-„ nus, ſi obligés entre nous, que rien dès-lors „ ne nous fut ſi proche, que l'un à l'autre. Si „ je compare tout le reſte de ma vie, (quoi-„ qu'avec la grace de Dieu, je l'aie paſſé douce, „ aiſée, &, ſauf la perte d'un tel ami, exempte „ d'affliction poignante); ſi je la compare, dis-„ je, toute aux quatre années qu'il m'a été donné „ de jouir de la douce compagnie & ſociété de „ ce perſonnage, ce n'eſt que fumée, ce n'eſt „ qu'une nuit obſcure & ennuyeuſe. Depuis le „ jour que je le perdis, je ne fais que traîner „ languiſſant; & les plaiſirs mêmes qui s'offrent „ à moi, au-lieu de me conſoler, me redoublent „ le regret de ſa perte. Nous étions à moitié „ de tout; il me ſemble que je lui dérobe ſa „ part: j'étois déjà ſi fait & accoutumé à être „ deuxieme par-tout, qu'il me ſemble n'être plus „ qu'à demi. „

L'homme uniquement ſeul, eſt celui qui n'a point d'amis. Le monde n'eſt pour lui qu'un vaſte déſert, un lieu d'exil & de triſteſſe, qu'il partage avec les animaux errants. *Bacon.*

AMOUR.

L'Amour eſt dépeint, par les Poëtes, avec un bandeau ſur les yeux, pour marquer l'aveuglement dans lequel il nous plonge ; la force de cette paſſion ne ſe meſure même que par le degré de cet aveuglement. C'eſt ce qu'avoit très-bien ſenti cette femme qui, ſurpriſe par ſon Amant entre les bras de ſon rival, oſa lui nier le fait dont il étoit témoin. *Quoi !* lui dit-il, *vous pouſſez à ce point l'impudence ? .... Ah ! perfide*, s'écria-t-elle, *je le vois, tu ne m'aimes plus ; tu crois plus ce que tu vois, que ce que je te dis.*

Une jeune Languedocienne, qui avoit été trois mois privée de voir ſon Amant, le rencontre au ſortir de chez elle. Celui-ci lui témoignoit les plus tendres ſentiments, lorſqu'il ſurvint une forte pluie. Le jeune homme en paroiſſoit inquiet, & cherchoit à s'en garantir. " Quoi ! " vous avez été trois mois abſent, lui dit ſon " Amante avec emportement ; vous m'aimez, " vous me voyez, & vous ſongez qu'il pleut ? "

Une Dame Eſpagnole, qui ſentoit vivement, liſoit dans un Roman François, une longue & tendre converſation entre un Amant & une Amante : *Que d'eſprit mal employé !* dit-elle ; *ils étoient enſemble, & ils étoient ſeuls.*

Un homme de qualité, épris des charmes d'une fort jolie Demoiſelle, lui diſoit : Si nous nous aimions, obſédée, comme vous l'êtes, par votre mere, nous aurions bien de la peine à trouver un lieu favorable à nos plaiſirs ? " De quoi vous " embarraſſez-vous ? lui répondit-elle ; ſongez " ſeulement à m'en faire naître l'envie. "

L'Amour ſatisfait ſait ſe cacher ; mais l'Amour malheureux éclate : c'eſt un feu dévorant qui

manifeſte bientôt ſa préſence. Il ne fut pas difficile par conſéquent au Médecin Eraſiſtrate de s'appercevoir du mal qui conſumoit le jeune Antiochus. Ce Prince, éperdument amoureux de Stratonice, ſa belle-mere, n'oſoit avouer cette paſſion déſordonnée. Trop foible d'ailleurs pour ſurmonter ſes deſirs, il avoit pris la réſolution de feindre une maladie inconnue, & de ſe laiſſer éteindre par le défaut d'aliments. Eraſiſtrate paſſoit des journées entieres dans la chambre du malade, pour lui dérober ſon ſecret, s'il étoit poſſible. Il obſervoit ſes regards; il épioit ſes mouvements : il remarqua bientôt les révolutions que lui cauſoit la préſence de Stratonice. Lorſque cette Princeſſe entroit, une extinction de voix prenoit au jeune Prince, ſa reſpiration devenoit embarraſſée, ſes joues enflammées, ſon pouls inégal, ſes mouvements convulſifs; un nuage confus ſe répandoit ſur ſes yeux, une ſueur froide par tout ſon corps : tout ſon extérieur enfin déceloit au clairvoyant Eraſiſtrate ce qu'Antiochus cachoit avec tant de ſoin. Ce Médecin comprit que le reſpect filial avoit toujours empêché le jeune Prince de faire l'aveu de ſa paſſion : il ne douta point que les feux renfermés dans le ſein de cet Amant, le conſumeroient bientôt, ſi les progrès n'en étoient arrêtés. La maniere dont ce Médecin s'y prit, pour procurer au fils de Séleucus ce qu'il deſiroit avec tant d'ardeur, ne peut être plus ingénieuſe. " Seigneur, dit-il au Roi, la maladie de votre fils " n'eſt autre choſe qu'un Amour très-violent, " mais ſans remede; parce qu'il ne peut être " ſatisfait. — Comment? un Amour ſans remede, demanda Séleucus étonné. — Oui, " Seigneur, ſans remede, répondit Eraſiſtrate; " car il eſt amoureux de ma femme. — Quoi " donc! mon cher Eraſiſtrate, repartit le Roi; " étant mon ami comme vous l'êtes, vous ne " céderiez pas votre femme à mon fils, que j'aime

„ tendrement, ſur-tout me voyant prêt à „ ce fils, mon unique eſpérance? — Mais „ répondit le Médecin, vous qui êtes ſon pere, „ lui abandonneriez-vous Stratonice, s'il en étoit „ amoureux? — Plût au Ciel, reprit vivement „ Séleucus, qu'un Dieu favorable changeât la „ paſſion de mon fils, & ſubſtituât la Reine à la „ place de votre femme! non-ſeulement je ſacri- „ fierois mon épouſe, mais je donnerois tout „ mon Royaume, pour ſauver un fils qui m'eſt „ ſi cher. „ Le Roi prononça ces dernieres paroles avec une ſi grande effuſion de cœur, qu'Eraſiſtrate ne balança plus à découvrir la vérité. „ Seigneur, dit-il à Séleucus, en lui tendant la „ main, vous n'avez ici beſoin que de vous- „ même pour guérir votre fils. Il eſt amoureux „ de Stratonice; il languit, il brûle, il meurt „ pour elle. Voilà ſon mal; le remede eſt en- „ tre vos mains: voyez ce que vous pouvez „ faire. „ Ce pere, attaché aux jours de ſon fils, ne balança point; il aſſembla le Conſeil de la nation, & déclara le deſſein qu'il avoit d'établir Antiochus Roi des hautes Provinces de l'Aſie, & de le marier à Stratonice. Ce fait, tiré de l'Hiſtoire de Séleucus, Roi des Syriens, a fourni le ſujet d'un Intermede intitulé: *le Médecin de l'Amour*, joué, pour la premiere fois, ſur le Théâtre comique, en 1753.

Il y a dans le *Traité de l'Education* de M. Rouſſeau un trait qui prouve combien l'Amour a de pouvoir ſur les inclinations des jeunes gens. " J'étois, dit l'Auteur, à Veniſe en viſite chez le Gouverneur d'un jeune Anglois. C'étoit en Hyver, nous étions autour du feu. Le Gouverneur reçoit ſes lettres de la Poſte. Il les lit, & en relit une tout haut à ſon Eleve. Elle étoit en Anglois: je n'y compris rien; mais durant la lecture, je vis le jeune homme déchirer de très-belles manchettes de point qu'il portoit, & les jetter au feu l'une après l'autre, le plus doucement qu'il

put, afin qu'on ne s'en apperçût pas : ſurpris de ce caprice, je le regarde au viſage & crois y voir de l'émotion : mais les ſignes extérieurs des paſſions, quoiqu'aſſez ſemblables chez tous les hommes, ont des différences nationales, ſur leſquelles il eſt facile de ſe tromper. Les peuples ont divers langages ſur le viſage, auſſi-bien que dans la bouche. J'attends la fin de la lecture, & puis montrant au Gouverneur les poignets nuds de ſon Eleve, qu'il cachoit pourtant de ſon mieux, je lui dis, peut-on ſavoir ce que cela ſignifie? Le Gouverneur voyant ce qui s'étoit paſſé, ſe mit à rire, embraſſa ſon Eleve d'un air de ſatisfaction ; & après avoir obtenu ſon conſentement, il me donna l'explication que je ſouhaitois. Les manchettes, me dit-il, que M. John vient de déchirer, ſont un préſent qu'une Dame de cette ville lui a fait il n'y a pas long-temps. Or, vous ſaurez que M. John eſt promis dans ſon pays à une jeune Demoiſelle pour laquelle il a beaucoup d'Amour, & qui en mérite encore davantage. Cette lettre eſt de la mere de ſa Maîtreſſe, & je vais vous en traduire l'endroit qui a cauſé le dégât dont vous avez été témoin. " Luci ne quitte point les manchettes du Lord John. Miſſ Betti Holdam vint „ hier paſſer l'après-midi avec elle, & voulut à „ toute force travailler à ſon ouvrage. Sachant „ que Luci s'étoit levée plutôt qu'à l'ordinaire, „ j'ai voulu voir ce qu'elle faiſoit, & je l'ai „ trouvé occupée à défaire tout ce qu'avoit fait „ hier Miſſ Betti. Elle ne veut pas qu'il y ait „ dans ſon préſent un ſeul point d'une autre „ main que de la ſienne. „

Nos Anciens étoient perſuadés que l'Amour perfectionnoit les ames bien nées, & qu'il étoit *entrepreneur* de grandes choſes. Auſſi étoit-il de l'eſſence de l'ancienne Chevalerie d'avoir ſa Dame à qui, comme à un être ſuprême, on rapportoit tous ſes ſentiments, toutes ſes penſées, toutes

ſes actions. *Ah ! ſi Madame me voyoit*, diſoit Fleuranges en montant le premier à l'aſſaut.

On diſoit à Zénon que l'amour étoit indigne d'un Philoſophe. Si cela étoit vrai, répondit Zénon, le ſort des Belles ſeroit bien à plaindre, elles ne ſeroient aimées que des ſots.

AMOUR CONJUGAL.

ON demandoit à une Dame Romaine, qui étoit reſtée veuve dans le printemps de ſes jours, pourquoi elle ne ſe remarioit point? C'eſt que mon mari eſt toujours préſent pour moi.

Pauline, femme de Séneque, ne voulut point ſurvivre à ſon mari, dont Néron avoit ordonné la mort, & ſe fit, à ſon exemple, ouvrir les veines. Mais Néron ayant envoyé des gens pour l'obliger à permettre qu'on lui arrêtât le ſang, elle porta le reſte de ſa vie ſur ſon viſage une pâleur, dit Tacite, qui fut un glorieux témoignage de ſon chaſte Amour pour ſon mari.

Sinorix & Sinatus, au rapport de Plutarque, étoient deux des plus puiſſants Seigneurs du pays de Galatie. Camma, femme du dernier, n'étoit pas moins recommandable par ſa vertu que par ſa beauté. Sinorix en devint amoureux. Il connoiſſoit la ſévérité de ſes mœurs, & ne pouvoit ſe flatter d'aucun retour. Il a recours au crime, il aſſaſſine Sinatus. Quelque temps après il demande Camma en mariage, & fait agir ſes parents. Cette veuve infortunée ne rejette pas tout-à-fait la propoſition, elle fait ſeulement quelque difficulté. Mais enfin, on convient du jour pour la cérémonie du mariage. Camma ſe rend devant l'autel de Diane dont elle étoit Prêtreſſe. Alors ayant, ſuivant l'uſage, répandu devant la Déeſſe un peu d'un breuvage

qu'elle avoit préparé, elle en but & donna le reſte à Sinorix. Auſſi-tôt qu'il en eut avalé; je t'appelle à témoin, dit-elle, en s'adreſſant à la Déeſſe, que ſi j'ai ſurvécu à mon mari, ce n'a été que pour venger ſa mort. Pour toi, Sinorix, le plus méchant de tous les hommes, donne ordre que tes amis te préparent un tombeau au-lieu d'un lit nuptial. Il mourut le même jour, & Camma le lendemain.

Conrad III., qui avoit été élu Empereur en 1138, aſſiégeoit Weinſperg, petite ville de l'état du Duc de Wittemberg en Allemagne. Ce Duc, qui avoit été un des oppoſants à l'élection de Conrad, ſe tenoit avec ſa femme renfermé dans cette ville. Il en ſoutint le ſiege avec une bravoure héroïque, & ne céda qu'à la force. L'Empereur irrité, vouloit mettre tout à feu & à ſang; cependant il fit grace aux femmes, & leur permit de ſortir & d'emporter avec elles tout ce qu'elles avoient de plus précieux. L'Epouſe du Duc profita auſſi-tôt de cette permiſſion pour ſauver les jours de ſon mari. Elle le prit ſur ſes épaules. Toutes les femmes de la ville en firent autant, & l'Empereur les vit ſortir ainſi chargées, la Ducheſſe à leur tête. Il ne put tenir contre un ſpectacle ſi intéreſſant; & cédant à l'admiration qu'il lui cauſoit, il fit grace aux hommes en faveur des femmes. La ville fut ſauvée.

Un Charles Emmanuel, Duc de Savoie, qui avoit des prétentions ſur la ville de Geneve, tenta, au commencement du dernier ſiecle, de s'en emparer par ſurpriſe. Il la fit eſcalader de nuit; mais le ſuccès ne répondit point à ſes vues; l'alarme commença avant qu'il y eût un aſſez grand nombre d'aſſiégeants ſur les murailles. Les Citoyens coururent aux armes, & repouſſerent les ennemis, trop foibles pour leur réſiſter. Ceux qui tomberent entre leurs mains, furent livrés à une mort ignominieuſe. Du nombre de

ces priſonniers étoit un Officier de marque. La nouvelle de ſon malheur eſt portée à ſon Epouſe: cette Dame étoit enceinte ; elle vole vers le lieu où ſon mari va périr, & demande à l'embraſſer pour la derniere fois. On lui refuſa cette grace, & l'Officier fut pendu ſans qu'elle eût pu l'approcher. Elle ſuivit néanmoins le corps de ſon mari au lieu où il devoit être expoſé : là elle s'aſſit devant ce triſte ſpectacle, & y demeura ſans vouloir prendre de nourriture, ni ceſſer d'y fixer ſes regards. La mort qu'elle attendoit avec impatience, vint enfin lui fermer les yeux en cette ſituation.

Un autre trait de ce genre d'héroïſme, que produit l'Amour Conjugal, ſera tiré de l'Hiſtoire Japonnoiſe. L'Empereur avoit fait mourir ſecrétement un Officier de mérite qui avoit une fort belle femme. Quelques jours après, le Prince fit venir cette Dame, & voulut l'obliger de faire ſa demeure avec lui dans le palais. Je dois me réjouir & m'eſtimer heureuſe, lui répondit-elle, de ce que vous m'avez jugé digne de votre amitié; je reçois cette grace comme je le dois; mais j'oſe prendre la liberté de vous demander un intervalle de trente jours, pour achever de pleurer la mort de mon mari. Permettez encore, ajouta-t-elle, qu'après ce délai, je puiſſe raſſembler ſes parents & leur donner à manger dans l'une des tours de votre château. L'Empereur accorde tout à ſes prieres. Le jour du feſtin arrive; il eſt donné avec la plus grande ſomptuoſité. L'Empereur, qui avoit voulu s'y trouver, y boit avec excès & s'enivre. La Dame profite de ce moment, & témoignant de vouloir prendre l'air ſur l'un des balcons de la tour, elle ſe précipite du haut en bas.

Après l'entrepriſe malheureuſe du Roi Jacques pour remonter ſur le trône d'Angleterre, les Seigneurs Anglois qui avoient embraſſé ſon parti, furent condamnés à périr par la main du

Bourreau. Ils furent exécutés le 16 Mars 1716. Le Lord Nilhiſdale devoit ſubir le même ſort, mais il ſe ſauva par la tendreſſe ingénieuſe de ſon épouſe. On avoit permis aux Dames de voir leurs maris la veille de leur mort, pour leur faire les derniers adieux. Milady Nilhiſdale entre dans la tour, appuyée ſur deux femmes de chambre, un mouchoir devant les yeux, & dans l'attitude d'une femme déſolée. Lorſqu'elle fut dans la priſon, elle engagea le Lord, qui étoit de même taille qu'elle, de changer d'habits, & de ſortir dans la même attitude qu'elle avoit en entrant; elle ajouta que ſon carroſſe le conduiroit au bord de la Tamiſe, où il trouveroit un bateau qui le meneroit ſur un navire prêt à faire voile pour la France. Le ſtratagême s'exécuta heureuſement. Milord Nilhiſdale diſparut, & arriva à trois heures du matin à Calais. En mettant pied à terre, il fit un ſaut, en s'écriant : *Vive Jeſus, me voilà ſauvé.* Ce tranſport le décela; mais il n'étoit plus au pouvoir de ſes ennemis. Le lendemain matin, on envoya un Miniſtre pour préparer le priſonnier à la mort. Ce Miniſtre ne fut pas médiocrement ſurpris de trouver une femme au-lieu d'un homme. La nouvelle s'en répandit dans le moment. Le Lieutenant de la tour conſulta la Cour pour ſavoir ce qu'il devoit faire de Madame Nilhiſdale, il reçut ordre de la mettre en liberté. Mais elle refuſa de ſortir avant qu'elle eût des habits convenables. Elle rejoignit bientôt ſon mari en France. *Lettres hiſtoriques, pour ſervir de ſuite à l'Hiſtoire des Révolutions de la Grande Bretagne.*

AMOUR FILIAL.

LEs Annales Japonnoiſes font mention de cet exemple extraordinaire d'Amour Filial. Une fem-

me étoit reſtée veuve avec trois garçons, & ne ſubſiſtoit que de leur travail. Quoique le prix de cette ſubſiſtance fût peu conſidérable, les travaux néanmoins de ces jeunes gens n'étoient pas toujours ſuffiſants pour y ſubvenir. Le ſpectacle d'une mere, qu'ils chériſſoient, en proie aux beſoins, leur fit un jour concevoir la plus étrange réſolution. On avoit publié depuis peu, que quiconque livreroit à la juſtice le voleur de certains effets, toucheroit une ſomme aſſez conſidérable. Les trois freres s'accordent entr'eux qu'un des trois paſſera pour voleur, & que les deux autres le meneront au Juge. Il tirent au ſort pour ſavoir qui ſera la victime de l'Amour Filial, & le ſort tombe ſur le plus jeune, qui ſe laiſſe lier & conduire comme un criminel. Le Magiſtrat l'interroge ; il répond qu'il a volé ; on l'envoie en priſon ; & ceux qui l'ont livré touchent la ſomme promiſe. Leur cœur s'attendrit alors ſur le danger de leur frere : ils trouvent le moyen d'entrer dans la priſon ; & croyant n'être vus de perſonne, ils l'embraſſent tendrement & l'arroſent de leurs larmes. Le Magiſtrat, qui les apperçoit par hazard, ſurpris d'un ſpectacle ſi nouveau, donne commiſſion à un de ſes gens, de ſuivre les deux délateurs ; il lui enjoint expreſſément de ne les point perdre de vue, qu'il n'ait découvert de quoi éclaircir un fait ſi ſingulier. Le domeſtique s'acquitte parfaitement de ſa commiſſion ; & rapporte qu'ayant vu entrer ces deux jeunes gens dans une maiſon, il s'en étoit approché, & les avoit entendu raconter à leur mere ce que l'on vient de lire ; que la pauvre femme, à ce récit, avoit jetté des cris lamentables, & qu'elle avoit ordonné à ſes enfants de reporter l'argent qu'on leur avoit donné, diſant qu'elle aimoit mieux mourir de faim, que de ſe conſerver la vie au prix de celle de ſon cher fils. Le Magiſtrat, pouvant à peine concevoir ce prodige de piété filiale, fait venir auſſi-tôt ſon priſonnier,

l'interroge de nouveau ſur ſes prétendus vols, le menace même du plus cruel ſupplice : mais le jeune homme, tout occupé de ſa tendreſſe pour ſa mere, reſte immobile. Ah ! c'en eſt trop, lui dit le Magiſtrat en ſe jettant à ſon cou ; enfant vertueux, votre conduite m'étonne. Il va auſſitôt faire ſon rapport à l'Empereur, qui, charmé d'une action ſi héroïque, voulut voir les trois freres, les combla de careſſes, aſſigna au plus jeune une penſion conſidérable, & une moindre à chacun des deux autres.

En 1585, des troupes Portugaiſes, qui paſſoient dans les Indes, firent naufrage. Une partie aborda dans le pays des Caffres, & l'autre ſe mit à la Mer ſur une barque conſtruite des débris du vaiſſeau. Le pilote s'appercevant que le bâtiment étoit trop chargé, avertit le chef Edouard de Mello, que l'on va couler à fond, ſi on ne jette dans l'eau une douzaine de victimes ; le ſort tombe, entr'autres, ſur un ſoldat dont l'Hiſtoire n'a point conſervé le nom. Son jeune frere tombe aux genoux de Mello, & demande avec inſtance de prendre la place de ſon aîné. « Mon frere, » dit-il, eſt plus capable que moi ; il nourrit » mon pere, ma mere, mes ſœurs : s'ils le per- » dent, ils mourront tous de miſere : conſervez » leur vie, en conſervant la ſienne ; & faites- » moi périr, moi qui ne puis leur être d'aucun » ſecours. » Mello y conſent, & le fait jetter à la Mer. Le jeune homme ſuit la barque pendant ſix heures ; enfin il la rejoint. On le menace de le tuer, s'il tente de s'y introduire : l'Amour de ſa conſervation triomphe de la menace, il s'accroche. On veut le frapper avec une épée, qu'il ſaiſit & qu'il retient juſqu'à ce qu'il ſoit entré. Sa conſtance touche tout le monde : on lui permet enfin de reſter avec les autres, & il parvient ainſi à ſauver ſa vie & celle de ſon frere. *La Clede, Hiſt. de Portugal.*

AMOUR MATERNEL.

QUelle plume pourroit peindre toutes les ſcenes de douleur ou de joie qui ſe paſſent dans le ſein d'une mere ; ſes tendres ſollicitudes pour l'objet de ſes affections ; ſes alarmes, ſes agitations lorſqu'elle eſt en danger de le perdre, ſon déſeſpoir lorſqu'elle l'a perdu ? La femme d'un noble Vénitien ayant vu mourir ſon fils unique, s'abandonnoit aux plus cruelles douleurs. Un Religieux tâchoit de la conſoler. Souvenez-vous, lui diſoit-il, d'Abraham, à qui Dieu commanda de plonger lui-même le poignard dans le ſein de ſon fils, & qui obéit ſans murmurer. *Ah, mon pere !* répondit-elle avec impétuoſité, *Dieu n'auroit jamais commandé ce ſacrifice à une mere.*

AMOUR DE LA PATRIE.

PAſſion forte & ſublime, qui dénature l'homme en quelque ſorte, & fait qu'il aime ſa Patrie excluſivement à lui. Ce fut cette paſſion qui porta Décius à immoler ſa vie; Fabius, ſon honneur; Camille, ſon reſſentiment; Brutus & Manlius, leurs enfants.

Le Lacédémonien Pédarete, eſt-il dit dans l'Hiſtoire de Lacédémone, ſe préſente pour être admis au Conſeil des trois cents : il eſt rejetté. Il s'en retourne joyeux de ce qu'il s'eſt trouvé dans Sparte trois cents hommes valant mieux que lui.

Une femme de Sparte avoit cinq fils à l'armée, & attendoit des nouvelles de la bataille. Elle en demande, en tremblant, à un Ilote qui revient

la réponſe d'Edouard avec cette inquiétude que donnent la crainte de la mort & l'eſpérance de la vie. Dès que l'ordre eut été publié, un morne ſilence annonça l'anéantiſſement de tous les cœurs. Ils ſe regardoient en friſſonnant, cherchant avec effroi ces ſix victimes du ſalut public qu'ils déſeſpéroient de rencontrer. Ce long ſilence fut interrompu par des cris entre-coupés de ſanglots, de gémiſſements & de pleurs. Jean de Vienne, leur brave Gouverneur, Guerrier intrépide ſur la breche, devenu Citoyen compatiſſant, confondoit ſes ſoupirs avec les leurs. Mauni, témoin d'un ſpectacle ſi attendriſſant, ne put retenir les larmes dont ſes yeux étoient inondés. Cependant, le peu de temps accordé s'écouloit, il falloit ſe décider. Euſtache de Saint-Pierre ſe leva courageuſement au milieu de cette foule de Citoyens déſolés : „ Seigneurs, grands & petits, s'écria-„ t-il, grand méchef ſeroit de laiſſer mourir un „ tel peuple qui, cy eſt, par famine, ou autre-„ ment, quand on y peut trouver aucun moyen; „ & ſeroit grande grace devant notre Seigneur „ qui de tel méchef le pourroit garder. J'ai en „ droit moi ſi grande eſpérance d'avoir pardon, „ ſi je meurs pour ce peuple ſauver, que je veux „ être le premier. " A peine eut-il ceſſé de parler, qu'il reçut le prix le plus pur de la reconnoiſſance de ſes Concitoyens : *chacun l'alloit adorer de pitié*, dit Froiſſard : ils ſe proſternerent à ſes pieds en les arroſant de leurs larmes. Quel eſt le pouvoir de la vertu! Jean d'Aire, courageux imitateur d'Euſtache ſon couſin, vint ſe ranger auprès de lui dans la réſolution de partager l'honneur de mourir pour la Patrie. Jacques & Pierre Wiſſant, freres & parents de ces généreux Martyrs, ſe dévouerent pareillement. Pourquoi, ajoute l'Abbé Velly, dont ce récit eſt emprunté, faut-il que l'Hiſtoire, qui nous a tranſmis les noms de tant d'hommes inutiles ou funeſtes au genre humain, ait négligé de nous apprendre

apprendre ceux des deux autres victimes ? Le Gouverneur, à qui la foibleſſe de l'âge, les infirmités & la douleur ne permettoient pas de ſe ſoutenir, monta à cheval, & les conduiſit juſqu'à la porte de la ville : là, il les remit entre les mains de Mauni, en le priant d'intercéder pour eux auprès de ſon Roi. Ils parurent devant le Monarque Anglois, & lui préſenterent les clefs de la ville. Tous les Seigneurs qui environnoient le Roi, ne pouvoient diſſimuler la pitié & l'admiration qu'une pareille magnanimité leur inſpiroit : on n'entendoit autour du Prince que murmure confus excité par la compaſſion générale. Edouard ſeul parut inflexible : il les regarda d'un air ſévere, & commanda qu'on les conduiſît au ſupplice. Ce fut en vain que le Prince de Galles ſe jetta à ſes pieds : on eût dit qu'en ce moment la colere avoit mis ſur les yeux de ce Prince un bandeau qui lui déroboit la honte d'un pareil emportement : il réitéra l'ordre de faire venir le bourreau : *ſoit fait venir le coupe-tête*, dit-il. C'étoit fait de ces illuſtres infortunés, & de la gloire d'Edouard, ſans la Reine ſon épouſe, qui pour lors étoit à l'armée. Cette reſpectable Princeſſe entra dans la ſalle, & ſe précipita aux genoux de ſon mari, le conjurant, par les motifs les plus puiſſants de l'honneur, de l'humanité & de la Religion, de ne pas ſouiller ſa victoire. Le Monarque baiſſa les yeux : après un moment de ſilence : *Ah, Madame !* s'écria-t-il, *je aimaſſe mieux que vous fuſſiez autre part que cy ; vous me priez ſi acertes, que je ne puis vous conduire. Si les vous donne à votre plaiſir.* Auſſi-tôt la Reine les emmena dans ſon appartement, les fit habiller, ordonna qu'on leur apportât à dîner, & les renvoya ſous une eſcorte sûre, après leur avoir fait donner à chacun ſix pieces d'or pour leur beſoin. *Voyez Froiſſard, l'Hiſtoire de France, par l'Abbé Velly, & la Tragédie de M. de Belloy*, intitulée, *le*

Siege de Calais, repréſentée avec un applaudiſſement univerſel par les Comédiens François, le 13 Février 1765.

Lors du ſiege de Turin, formé par l'Armée Françoiſe en 1640, un Sergent des Gardes Piémontoiſes donna cet exemple ſingulier de Patriotiſme. Ce Sergent gardoit avec quelques ſoldats le ſouterrein d'un ouvrage de la citadelle; la mine étoit chargée, il n'y manquoit qu'un ſauciſſon pour faire ſauter pluſieurs Compagnies de Grenadiers qui s'étoient emparés de l'ouvrage, & y avoient pris poſte. La perte de l'ouvrage auroit pu accélérer la reddition de la place. Ce Sergent, avec fermeté, ordonne aux ſoldats qu'il commandoit, de ſe retirer; les charge de prier de ſa part le Roi ſon Maître, de protéger ſa femme & ſes enfants; bat un briquet, met le feu à la poudre, & périt pour ſa Patrie.

Nous voyons, dans l'Hiſtoire de la Chine, qu'un Chinois, juſtement irrité des vexations des Grands, ſe préſente à l'Empereur, & lui porte ſes plaintes. Je viens, dit-il, m'offrir au „ ſupplice auquel de pareilles repréſentations „ ont fait traîner ſix cents de mes Concitoyens; „ & je t'avertis de te préparer à de nouvelles „ exécutions; la Chine poſſede encore dix-huit „ mille bons Patriotes, qui, pour la même cauſe, „ viendront ſucceſſivement te demander le même „ ſalaire. „ La cruauté de l'Empereur ne put tenir contre tant de fermeté; il accorda à cet homme vertueux, la récompenſe qui le flattoit le plus, la punition des coupables & la ſuppreſſion des impôts.

La même Hiſtoire nous fournit, dans une mere, un autre exemple frappant de l'Amour de la Patrie. Un Empereur, pourſuivi par les armes victorieuſes d'un Citoyen, voulut ſe ſervir du reſpect aveugle qu'en ce pays un fils a pour les ordres de ſa mere, afin d'obliger ce Citoyen de déſarmer. Il députe, vers cette mere, un Of-

ficier, qui, le poignard à la main, lui dit qu'elle n'a que le choix de mourir ou d'obéir. « Ton » maître, lui répondit-elle avec un ſourire amer, » ſe ſeroit-il flatté que j'ignore les conventions » tacites, mais ſacrées, qui uniſſent les Peuples » aux Souverains, par leſquelles les Peuples » s'engagent à obéir, & les Rois à les rendre » heureux? Il a le premier violé ces conventions. » Lâche exécuteur des ordres d'un Tyran, ap- » prends d'une femme ce qu'en pareil cas on » doit à ſa Patrie. » Elle arrache, à ces mots, le poignard des mains de l'Officier, ſe frappe, & lui dit : « Eſclave, s'il te reſte encore quel- » que vertu, porte à mon fils ce poignard ſan- » glant; dis-lui qu'il venge ſa nation, qu'il pu- » niſſe le Tyran; il n'a plus rien à craindre » pour moi, plus rien à ménager, il eſt mainte- » nant libre d'être vertueux. »

Dans l'onzieme ſiecle, Godina, femme du Duc de Mercie, en Angleterre, prouva ſon Amour pour ſon Pays par un acte ſingulier. Cette femme étoit la Princeſſe la plus célebre de ſon ſiecle par ſa beauté & ſa vertu. Son mari, dit un Hiſtorien Anglois, avoit mis un impôt accablant ſur les habitants de Coventri. Sa femme le ſollicita de le lever; mais cet homme bizarre ne lui accorda ſa demande, qu'à condition qu'elle traverſeroit, nue, toute la ville. Godina ſe ſoumit à ce caprice; & ayant fait défendre aux habitants de la regarder, ſous peine de mort, elle *monta* à cheval, & paſſa dans toutes les rues de la ville, ſans autre voile que ſes grands cheveux. Un homme, pouſſé par la curioſité, entr'ouvrit une fenêtre; mais il fut mis à mort auſſi-tôt : & en mémoire de cet événement, on a conſervé dans cette ville, au même endroit, une eſpece de ſtatue dans l'attitude d'une perſonne qui regarde.

AMOUR DE SOI, AMOUR-PROPRE.

L'Amour de ſoi eſt un ſentiment naturel qui porte tout animal à veiller à ſa conſervation. Les Philoſophes le diſtinguent de l'Amour-propre, ſentiment factice, né dans la ſociété, & par lequel chaque individu fait plus de cas de ſoi que de tout autre. Un gueux des environs de Madrid demandoit l'aumône. Un paſſant lui dit : N'êtes-vous pas honteux de faire ce métier infame, quand vous pouvez travailler? « Monſieur, » répondit le mendiant, je vous demande de l'argent, & non pas des conſeils. » Puis il tourna le dos, en conſervant toute la dignité Caſtillane. Ce fier gueux demandoit l'aumône par Amour de ſoi-même, & ne ſouffroit pas la réprimande, par Amour-propre.

Un des principaux effets de l'Amour-propre, eſt de ne nous faire eſtimer que ce que nous aimons à faire, que ce que nous faiſons avec ſuccès. Ecoutez un homme vain; il voudra que tout le monde regle ſa façon de penſer, ſa conduite & ſes goûts ſur les ſiens. « Je ris de tous ceux » qui me trouvent ridicule, diſoit un vieux Cynique. — « Eh bien! lui dit-on, perſonne » au monde ne rit donc plus ſouvent que vous. »

Un Maître à danſer François demandoit à un de ſes amis, s'il étoit vrai que Harlay eût été fait Comte d'Oxford, & grand Tréſorier d'Angleterre? On lui dit qu'oui. Cela m'étonne, répondit le Maître à danſer : quel mérite la Reine a-t-elle donc trouvé à ce Harlay ? Pour moi, j'ai eu cet homme deux ans entre les mains, & jamais je n'en ai pu rien faire.

On a rapporté un mot à-peu-près ſemblable de Marcel. Un Danſeur Anglois, fort célebre,

arrive à Paris, descend chez Marcel. " Je viens, „ lui dit-il, vous rendre un hommage que vous „ doivent tous les gens de notre art ; souffrez „ que je danse devant vous, & que je profite de „ vos conseils..... „ Volontiers, lui dit Marcel. Aussi-tôt l'Anglois exécute des pas très-difficiles, & fait mille entrechats. Marcel le regarde, & s'écrie tout-à-coup : " Monsieur, l'on saute dans „ les autres pays, & l'on ne danse qu'à Paris. „

Le célebre Anatomiste Duverney, ainsi que le rapporte Madame de Staal dans ses Mémoires, venoit quelquefois à Sceaux voir la Duchesse du Maine. Le bon homme cherchoit à rendre service, dans cette Cour, à Madame de Staal, alors Mademoiselle de Launai. La passion de cet Artiste pour l'Anatomie, lui persuadant que cette science fondoit le vrai mérite, pour exagérer celui de sa protégée, il dit un jour, en grande compagnie, que cette Demoiselle étoit la fille de France qui connoissoit le mieux le corps humain. Ce trait singulier d'éloge fut aussi-tôt relevé par la Duchesse de la Ferté, qui étoit présente, & cherchoit à donner des ridicules à Mademoiselle de Launai.

C'est cette même Duchesse, qui, ayant rendu ses bonnes graces à Mademoiselle de Launai, lui dit, dans une de ces saillies enfantées par l'Amour-propre : " Tiens, mon enfant, je ne „ vois que moi qui aie toujours raison. „

Cléon, dans *le Méchant*, dit à une certaine Florise, qu'il veut flatter :

Ma foi, quand je parcours tout ce qui le (monde) compose,
Je ne trouve que nous qui valons quelque chose.

Bussy raconte que Louis XIV. ayant fait l'honneur à Madame de Sévigné de danser avec elle, cette Dame se remit à sa place qui étoit auprès de Bussy, & lui dit : Il faut avouer que le Roi

a de grandes qualités ; je crois qu'il obſcurcira la gloire de ſes prédéceſſeurs. Buſſy ne put s'empêcher de lui rire au nez, voyant à quel propos elle donnoit ces louanges, quoiqu'elles fuſſent vraies. Il lui répondit : Madame, on n'en peut douter, puiſqu'il vient de danſer avec vous. Elle étoit ſi ſatisfaite de ce Monarque, ajoute Buſſy, qu'elle fut ſur le point, pour lui témoigner ſa reconnoiſſance, de crier, *Vive le Roi.*

Nous ſommes par la vanité, & ſur-tout par l'ignorance, tellement néceſſités à nous eſtimer préférablement aux autres, que le plus grand homme dans chaque art, dit un Auteur moderne, eſt celui que chaque Artiſte regarde comme le premier après lui. Du temps de Thémiſtocle, où l'orgueil n'étoit différent de l'orgueil du ſiecle préſent qu'en ce qu'il étoit plus naïf, tous les Capitaines, après la bataille de Salamine, ayant été obligés de déclarer par des billets pris ſur l'autel de Neptune, ceux qui avoient eu le plus de part à la victoire, chacun s'y donnant la premiere part, adjugea la ſeconde à Thémiſtocle ; & le peuple crut alors devoir décerner la premiere récompenſe à celui que chacun des Capitaines en avoit regardé comme le plus digne après lui.

Un Auteur moderne ſuppoſe qu'au ſortir de la Comédie Françoiſe, le hazard raſſemble trois Praticiens ; qu'ils viennent à parler de Corneille ; tous trois, peut-être, s'écrieront à la fois que Corneille eſt le plus grand génie du monde : cependant, ſi pour ſe décharger du poids importun de l'eſtime, l'un d'eux ajoutoit que ce Corneille eſt à la vérité un grand homme, mais dans un genre frivole ; il eſt certain, ſi l'on en juge par le mépris que certaines gens affectent pour la Poéſie, que les deux autres Praticiens pourroient ſe ranger à l'avis du premier : puis, de confiance en confiance, s'ils venoient à comparer la chicane à la Poéſie ; l'art de la procédure,

diroit un autre, a bien ſes ruſes, ſes fineſſes & ſes combinaiſons, comme tout autre art : vraiment, répondroit le troiſieme, il n'eſt point d'art plus difficile. Or, dans l'hypotheſe très-admiſſible, que dans cet art ſi difficile, chacun de ces Praticiens ſe crût le plus habile, ſans qu'aucun d'eux eût prononcé le mot ; le réſultat de cette converſation ſeroit que chacun d'eux ſe croiroit autant d'eſprit que Corneille.

Ce qui n'eſt point ici une ſuppoſition, & peut ſervir à confirmer ce ſingulier effet de l'Amour-propre, eſt cet exorde d'un diſcours prononcé par un Docteur Allemand dans une aſſemblée où il vouloit réfuter la Satyre de M. Rouſſeau contre les ſciences & les arts. « Mes freres, ſi » Socrate revenoit parmi nous, & qu'il vît l'é- » tat floriſſant où les ſciences ſont en Europe; » que dis-je, en Europe? en Allemagne; que » dis-je, en Allemagne ? en Saxe; que dis-je, » en Saxe ? à Léipſic; que dis-je, à Léipſic? » Dans cette univerſité. Alors ſaiſi d'étonne- » ment, & pénétré de reſpect, Socrate s'aſſieroit » modeſtement parmi nos écoliers, & recevant » nos leçons avec humilité, il perdroit bientôt » avec nous cette ignorance dont il ſe plaignoit » ſi injuſtement. »

L'Honneur eſt né de l'Amour-propre. *Voyez Honneur.*

ANAGRAMME.

TRanſpoſition, ou dérangement des lettres d'un nom ou autre mot, pour en faire une nouvelle combinaiſon, d'où il réſulte un ſens quelconque.

Une des Anagrammes les plus heureuſes & les plus juſtes, eſt celle qu'on a miſe en réponſe

à la queſtion que fit Pilate à Jeſus-Chriſt, *Quid eſt veritas ?* Ces trois mots ſont rendus lettre pour lettre par cette Anagramme, *eſt vir qui adeſt.*

On peut encore citer comme une Anagramme heureuſe celle qu'on a imaginée ſur le meurtrier de Henri III., *Frere Jacques Clément.* Les lettres de ces mots combinées portent : *C'eſt l'Enfer qui m'a créé.*

Céſar Coupé, célebre Anagrammatiſte, & fertile en bons mots ſur les maris qui avoient des femmes coquettes, en eut une qui fit parler d'elle. Il fut obligé de s'en ſéparer. Quelqu'un, qui avoit une revanche à prendre contre ce Satyrique, publia l'Anagramme de ſon nom où l'on trouvoit, *Cocu ſéparé.*

Un faiſeur d'Anagrammes trouva dans celle d'un Archevêque, pour le flatter, qu'il ſeroit Cardinal à deux *L* près ; quelqu'un mit au bas de l'Anagramme, ces paroles : " Reſtent deux *L* " (deux aîles) pour le Courier, afin qu'il aille " plus vîte à Rome quérir le chapeau. "

Un particulier ayant préſenté l'Anagramme de Henri le Grand à ce Prince, dans l'eſpérance d'en recevoir une récompenſe, le Roi lui demanda quelle étoit ſa profeſſion. Sire, lui dit-il, ma profeſſion eſt de faire des Anagrammes, mais je ſuis fort pauvre. Il n'eſt pas étrange que vous le ſoyez, reprit le Roi, car vous faites là un pauvre métier.

ANGLOIS.

TOut Anglois, de quelque condition qu'il ſoit, eſt élevé dans la haine de la France. Milord Summer, Grand-Chancelier, qui paſſoit pour la meilleure tête d'Angleterre, étant preſſé de s'expliquer ſur ce qu'il penſoit par rapport à l'inutilité

tilité ruineuſe de la guerre de 1700, au-lieu d'apporter des raiſons pour en montrer la néceſſité, ſe contenta de dire : *Qu'il avoit été élevé dans la haine de la France.*

Lorſque le Prince Eugene eut en 1706, remporté ſur les François pluſieurs victoires, les Anglois, fideles à leur haine contre la France, ſe livrerent aux démonſtrations les plus extraordinaires d'une joie exceſſive. L'eſtime qu'ils eurent pour le Prince victorieux, devint une eſpece de paſſion. Une vieille fille lui donna deux mille cinq cents livres ſterlings par ſon teſtament, & un jardinier lui fit un legs de cent livres ſterlings. *Hiſtoire du Prince Eugene.*

Pendant la derniere guerre on parloit, dans une maiſon de Londres, du projet qu'avoient les François de faire une deſcente en Angleterre. Un enfant de neuf ans écoutoit avec beaucoup d'attention ce que l'on diſoit, & puis tout d'un coup ſe levant de ſa chaiſe, il s'approcha de ſon pere, & lui dit : " Si les François viennent ici, „ ameneront-ils des enfants avec eux? Je ne ſais pas, répondit le pere, pourquoi cette queſtion? „ C'eſt, repliqua l'enfant, en ſerrant les „ poings, que je me battrai avec ces petits gar„ çons de bon cœur. „ Toute la compagnie fut enchantée de ce mouvement de haine contre un peuple regardé comme l'ennemi déclaré de la Patrie; & on embraſſa cet enfant en le louant de ſa courageuſe réſolution.

Les Algériens, bombardés en 1684 par des eſcadres Françoiſes, demandent pardon à Louis XIV. & rendent libres tous les eſclaves Chrétiens. Il ſe trouve parmi ces malheureux quelques Anglois qui ſoutiennent à Damfreville, que c'eſt la conſidération qu'on a pour leur pays, qui fait tomber leurs fers. Le Capitaine du vaiſſeau François remet ces Anglois à terre, & dit aux Algériens : " Ces gens-ci prétendent n'être „ délivrés qu'au nom de leur Roi. Le mien ne

„ prend pas la liberté de leur offrir ſa protec-
„ tion; je vous les remets : c'eſt à vous à mon-
„ trer ce que vous devez au Roi d'Angleterre.„
Tous les Anglois ſont auſſi-tôt remis à la chaîne.
Mémoires de Forbin.

En 1739, un Anglois, nommé Jenkins, eſt introduit à la Chambre des Communes. Les Eſpagnols, qui ſoupçonnoient alors tous les Anglois de faire un commerce clandeſtin dans leurs Colonies, avoient ſaiſi ſon navire dans les parages de l'Amérique, mis l'équipage aux fers, fendu le nez & coupé les oreilles au Capitaine. En cet état, Jenkins ſe préſente au Parlement, & y raconte ſon aventure avec la ſimplicité de ſa profeſſion & de ſon caractere : *Meſſieurs*, ajoute-t-il, *quand on m'eut ainſi mutilé, on me menaça de la mort; je l'attendis en recommandant mon ame à Dieu, & ma vengeance à la patrie.* Ces paroles, prononcées naturellement, excitent un cri de pitié & d'indignation dans l'aſſemblée. Le peuple de Londres écrit à la porte du Parlement : *La mer libre* ou *la guerre.* Le Miniſtere eſt entraîné par la multitude, & les deux nations ſe font la guerre. *Hiſt. de la guerre de* 1741.

Il y a environ quarante ans, qu'un Anglois laiſſa un legs conſidérable à l'Auteur de l'*indépendant Whig*, ouvrage périodique qui faiſoit alors beaucoup de bruit. L'Auteur étoit M. Gordon, connu d'ailleurs par des diſcours ſur Tacite & ſur Saluſte.

M. Wilkes, qui a rendu ſon nom ſi célebre par le *North-Breton*, & par les pourſuites qu'a occaſionné ce papier, vient d'avoir une bonne fortune ſemblable. Un riche Fermier de Dévonshire, nommé Henri Walton, fit, en mourant, un teſtament, dans lequel ſe trouvoit l'article ſuivant : " Je legue à Jean Wilkes, ci-de-
„ vant Membre du Parlement pour Aylesbury,
„ cinq mille livres ſterlings (environ cent vingt
„ mille livres tournois) en reconnoiſſance du

„ courage avec lequel il a défendu les libertés „ de ſa patrie, & s'eſt oppoſé aux progrès dan„ gereux du pouvoir arbitraire. „ — Les actions de quelques particuliers, dit le judicieux Auteur qui rapporte celle-ci, font ſouvent mieux connoître l'eſprit public d'une nation, que des faits plus éclatants, & qui ſemblent appartenir à la volonté générale de la nation même. *Gaz. litt. Juillet*, 1764.

L'Anglois aimable chez les Etrangers, eſt très-difficile à vivre dans ſa patrie. C'eſt ce qu'un Ambaſſadeur de France vouloit faire entendre à un Seigneur de la Grande Bretagne. " L'An„ glois, lui diſoit l'Ambaſſadeur, eſt bien eſtima„ ble hors de ſon Iſle. „ Il a du moins, répondit le Lord, l'avantage de l'être quelque part. La repartie étoit piquante; mais l'Ambaſſadeur l'avoit méritée par la tournure malignement épigrammatique avec laquelle il avoit rendu ſa penſée.

Pluſieurs faits ſemblent indiquer que l'on pourroit trouver en Angleterre, plus que par-tout ailleurs, de caracteres ſinguliers.

En 1505, Siward, Duc de Northumberland, étant fort malade, crut qu'il étoit indigne de ſon courage d'attendre la mort dans un lit : il voulut mourir les armes à la main. Comme il ſentit approcher ſa derniere heure, il commanda à ſes gens de l'armer de toutes pieces, & ſe fit mettre dans un fauteuil, où tenant l'épée nue, il défioit la mort en rodomont. *Larrey.*

L'Angleterre paroiſſoit, en 1757, menacée d'une invaſion prochaine. Un Anglois dit à cette occaſion : " Comme je ne ſuis pas ſoldat, j'a„ vouerai ſans honte que je ne ſuis pas brave; „ mais, comme Citoyen, ma bourſe eſt au ſer„ vice de ma patrie : je paierai tout ce qu'on „ voudra; mais rien ne ſauroit me déterminer à „ me faire battre. „ *Journal étranger.*

Les Anglois aiment encore aujourd'hui les combats des Gladiateurs, ſi goûtés des anciens

Romains. Un Chevalier Baronet, grand amateur de cet art, a écrit pour en faire voir l'utilité; il l'enſeignoit même gratuitement à ceux qui vouloient bien recevoir de ſes leçons. Un Seigneur du voiſinage de la terre où il ſe tenoit, étant allé lui rendre viſite & s'entretenant avec lui ſur la lutte, le Chevalier le ſaiſit par derriere, & le jetta par-deſſus ſa tête. Celui-ci, un peu froiſſé de ſa chûte, ſe releva en colere. *Milord*, lui dit le Baronet d'un ton grave, *il faut que j'aie bien de l'amitié pour vous; vous êtes le ſeul à qui j'aî montré ce tour-là.*

Les Lettres ſur les Anglois font mention d'un homme de ces derniers temps, & de la plus grande naiſſance, qui vouloit que rien ne l'affligeât dans le monde. En vain on lui annonçoit un événement fâcheux; il s'obſtinoit à le nier. Sa femme étant morte, il n'en voulut rien croire; il faiſoit mettre ſur la table le couvert de la défunte, & s'entretenoit avec elle comme ſi elle eût été préſente: il en agiſſoit de même lorſque ſon fils étoit abſent. Près de ſa derniere heure, il ſoutint qu'il n'étoit pas malade, & mourut avec ſon heureuſe folie.

Daniel Pearce, mort il y a quelques années à Salisbury, dont il eſt parlé dans les Papiers Anglois, s'étoit rendu célebre ſous le nom de *Dowdi*, par un talent fort bizarre. Il ſe divertiſſoit à prendre des vêtements déchirés, à traîner des chaînes, à teindre ſon viſage de ſang, & à ſe donner l'air d'un maniaque furieux échappé de Bedlam (petites maiſons de Londres.) Il affectoit en même temps un ſon de voix effrayant, qu'il moduloit à ſon gré, ſelon qu'il vouloit augmenter ou diminuer la frayeur qu'il inſpiroit: il avoit un génie particulier pour ce rôle, au point qu'il faiſoit trembler les hommes les plus hardis, & qu'il les faiſoit fuir devant lui. On ſe jettoit par les fenêtres, on grimpoit dans les cheminées, on ſe ſauvoit juſques ſur les toits des mai-

ſons pour ſe dérober à la fureur ſuppoſée de ce maniaque. On peut ſe former une idée de cet homme ſur la peinture ingénieuſe qu'en a fait Fielding, dans le ſecond volume de *Tomes-Jones*. Pour peindre l'effroi de Sophie, Héroïne du Roman, dans une circonſtance ſinguliere, il dit: „ Lorſque deux Etrangers vuident une bouteille „ dans une taverne de Salisbury, ſi le grand „ Dowdi, qui joue le rôle d'un fou auſſi-bien „ que ceux qui l'emploient, jouent le rôle d'un „ ſot, vient à traîner ſes chaînes & à faire en„ tendre le long de la galerie des hurlements „ épouvantables, nos Etrangers effrayés, treſ„ ſaillent d'horreur à ces horribles ſons; ils cher„ chent un lieu pour ſe mettre à l'abri du dan„ ger qui s'approche; & ſi les barreaux des fe„ nêtres ne leur fermoient le paſſage, ils cour„ roient riſque de ſe rompre le cou, pour ſe dé„ rober à la fureur menaçante du prétendu in„ ſenſé qui les pourſuit. Ainſi trembloit la pau„ vre Sophie, &c. „ M. Pearce étoit d'ailleurs très-doux, très-pacifique. Souvent, après avoir quitté ſon déguiſement, il venoit offrir ſes ſervices aux perſonnes qu'il avoit effrayées, pour courir après le malheureux qui leur avoit joué ce tour, & le faire renfermer.

On ſait qu'en Angleterre, un particulier ne peut aller dîner nulle part, même chez ſon ami, ſans être obligé de donner, en ſortant, de l'argent aux domeſtiques de la maiſon, plus ou moins, ſelon la qualité du maître. Un Officier, ennuyé de payer fort cher les dîners qu'il prenoit de temps en temps chez le Duc de ***, lui demanda un jour les noms de tous ſes gens. Le Duc, étonné de la queſtion, en voulut ſavoir la raiſon: „ Milord, répondit l'Officier, comme „ je ne ſuis pas en état de payer pour tous les „ excellents dîners que je prends chez vous, & „ de ſoutenir en même-temps mon équipage, „ ſans lequel je ne pourrois pas y venir, je veux

„ me reſſouvenir de ces Meſſieurs dans mon
„ teſtament.

Cet uſage bizarre choque ſur-tout les Etrangers ; & beaucoup d'Anglois ont fait d'inutiles efforts pour le réformer. Il a cependant été aboli preſqu'entiérement en Ecoſſe depuis quelque temps. Les Juges de paix & les propriétaires de fief ont donné l'exemple dans certains Comtés, en prenant la réſolution, dans leurs aſſiſes, de ne jamais donner d'argent aux domeſtiques des autres. Ils ont été imités dans d'autres Comtés, & par des ſociétés particulieres. La réſolution qu'ont pris à ce ſujet les Secretaires du ſceau en Ecoſſe, a été inſérée dans les papiers publics de 1760. " Cejourd'hui les Secretaires „ du ſceau ayant examiné l'uſage de donner de „ l'argent aux domeſtiques, il leur a paru que „ cette pratique étoit nuiſible aux mœurs des „ domeſtiques ; qu'elle n'eſt en uſage chez aucune autre nation ; qu'elle déshonore la police „ de ce Royaume ; qu'elle met un obſtacle à „ l'hoſpitalité, & qu'elle impoſe une taxe ſur le „ commerce ſocial des amis. En conſéquence, „ ils ſont convenus unanimement de concourir „ avec les perſonnes & les ſociétés honorables „ qui ont donné un exemple louable en aboliſſant cette pernicieuſe coutume ; & ils ont réſolu : 1°. Qu'à compter de la Pentecôte de „ cette année, chaque Membre de la ſociété défendroit expreſſément à ſes domeſtiques de recevoir de l'argent de quelque perſonne que ce „ ſoit. 2°. Qu'après ce terme, aucun Membre „ de la ſociété ne donneroit d'argent à aucun „ domeſtique, de quelque perſonne que ce ſoit : „ & ils ont ordonné que leur délibération ſeroit „ rendue publique. „ Cette réſolution excita un ſoulevement général parmi les domeſtiques d'Ecoſſe, que l'on prit ſoin d'appaiſer. Leurs gages ont été augmentés ; & l'on peut voyager actuellement en Ecoſſe, ſans être obligé de payer ſon

gîte & ſon dîner chez ſes amis, quatre fois plus cher qu'au cabaret.

Nous avons rapporté à l'article *Courage*, pluſieurs exemples du courage Anglois. Un dernier trait qui pourra contribuer à faire connoître le génie de cette nation, eſt la réponſe de Guillaume III. à un Ambaſſadeur Danois. Le Lord Moleſworth, qui avoit été Miniſtre d'Angleterre à la Cour de Copenhague, fit imprimer à la fin du dernier ſiecle un Ouvrage eſtimé ſur le Danemarck, intitulé : *Account of Denmarck.* Cet Ecrivain y parloit du gouvernement arbitraire de ce Royaume avec cette franchiſe que donne l'air de liberté qu'un Anglois reſpire. Le Roi de Danemarck, alors regnant, fut offenſé de quelques réflexions de l'Auteur, & ordonna à ſon Miniſtre d'en faire des plaintes au Roi d'Angleterre Guillaume III. : *Que voulez-vous que je faſſe*, dit Guillaume ? *Sire*, répondit le Miniſtre Danois, *ſi vous vous plaigniez au Roi mon Maître d'une ſemblable offenſe, il vous enverroit la tête de l'Auteur. C'eſt ce que je ne veux ni ne peux pas faire*, repliqua le Roi; *mais, ſi vous le deſirez, l'Auteur mettra ce que vous venez de me dire dans la ſeconde édition de ſon Ouvrage.*

APOLOGUE.

FAble morale, ou Trait hiſtorique, embelli par la fiction, & dont le principal objet eſt de corriger les mœurs des hommes. L'Apologue eſt principalement employé par les Auteurs Orientaux. Le Gouvernement deſpotique, ſous lequel ils vivent, les obligent à ne faire paroître la vérité que couverte d'un voile qui la dérobe aux yeux de Miniſtres ſoupçonneux & jaloux.

Quelqu'un vit un Renard courir de toutes ſes

forces & s'enfuir vers ſon terrier; il lui demanda pourquoi cette fuite précipitée ? As-tu commis quelque crime dont tu craignes le châtiment ? Aucun, dit le Renard, & ma conſcience ne me reproche rien; mais je viens d'entendre des Chaſſeurs dire qu'ils avoient beſoin d'un dromadaire, qu'ils vouloient en prendre un, le mettre en eſclavage & s'en ſervir. Et qu'as-tu de commun avec un dromadaire? Mon Dieu, dit le Renard, les gens d'eſprit ont toujours des ennemis; ſi quelqu'un s'aviſoit de me montrer aux Chaſſeurs, en diſant, voilà un dromadaire, je ſerois chaſſé, pris, enchaîné ſans qu'on ſe donnât la peine de m'examiner.

On demandoit à ce petit animal, qui marche toujours devant le Lion pour faire partir le gibier : pourquoi t'es-tu conſacré ainſi au ſervice du Lion ? C'eſt, dit l'animal, que je me nourris des reſtes de ſa table. Mais par quel motif ne l'approches-tu jamais ? Tu jouirois de ſon amitié & de ſa reconnoiſſance... Oui, mais s'il alloit ſe mettre en colere ?

Es-tu de l'ambre, diſoit un Sage à un morceau de terre odoriférante qu'il avoit ramaſſé dans un bain ? Tu me charmes par ton parfum. Elle lui répondit : Je ne ſuis qu'une terre vile, mais j'ai habité quelque temps avec la roſe.

Un homme ſans fortune avoit deux fils : il mourut. L'aîné ſe rendit à la Cour : il ſut plaire, & il eut une charge auprès du Prince. Le plus jeune cultiva un champ que ſon pere leur avoit laiſſé, & vécut du travail de ſes mains. Un jour l'aîné diſoit au cadet : pourquoi n'apprends-tu pas à faire la cour & à plaire, tu ne ſerois pas obligé de travailler ainſi pour vivre ? Le cadet lui répondit : pourquoi n'apprends-tu pas à travailler comme moi, tu ne ſerois pas obligé d'être eſclave ?

Le Miniſtre d'un Roi fut diſgracié, & ſe retira dans une maiſon de Religieux : comme il n'a-

voit pas mérité sa disgrace, il s'en consola aisément, & il prit du goût pour le nouveau genre de vie qu'il avoit embrassé. Le Roi qui l'aimoit, & qui estimoit ses talents, sentit la perte qu'il avoit faite, & l'alla trouver pour le prier de revenir à la Cour. Mais le Ministre refusa le Roi, & lui dit : tu m'avois élevé aux premieres dignités, j'ai soutenu avec fermeté l'agitation des grandeurs : tu m'as forcé à la retraite, j'en goûte le repos; laisse-m'en jouir. Se retirer du monde, c'est arracher les dents aux animaux dévorants; c'est ôter au méchant l'usage de son poignard; à la calomnie ses poisons; à l'envie ses serpents. Le Roi insista, & lui dit : " J'aurois besoin d'un „ esprit éclairé, & d'un cœur droit & bon, qui „ voulût supporter avec moi le fardeau de ma „ puissance : je ne puis trouver qu'en toi l'hom„ me qui m'est nécessaire. „ — Tu le trouveras, répondit le Ministre, si tu le cherches parmi ceux qui ne te cherchent pas. *Extrait de Sadi.*

Le fils d'un Gouverneur de Province fut élevé dans le palais d'Uglimith. Ce jeune homme, dans un âge encore tendre, avoit de l'esprit, de la prudence & du jugement. Le Roi, qui étoit fort jeune, en fit son ami, & les jeunes gens de la Cour le prirent en aversion ; ils lui tendirent des pieges; ils chercherent à le perdre ou à le faire périr : mais ils ne purent y réussir, parce qu'il avoit dans le Roi un véritable ami. Un jour ce Prince lui disoit : " Quelle peut être la cause „ de la haine que tu inspires à mes Courtisans? „ elle est violente; ne pourrois-tu la faire ces„ ser? „ — O Roi ! répondit le Favori, j'ai fait usage de ta puissance pour le bonheur de tes sujets & pour ta gloire : à mesure que je concilios l'affection de ton peuple & de ton cœur, j'éloignois de moi mes anciens amis, mes égaux: je ne me connois qu'un moyen de les ramener; c'est de faire des fautes. — " Poursuis, & ne „ crains rien, dit le Roi ; le soleil ne doit pas

„ ceſſer d'éclairer, parce que ſa lumiere bleſſe „ les yeux des oiſeaux de nuit. „ *Sadi.*

On reprochoit à un Viſir, de n'être pas d'un caractere aſſez ferme. " C'eſt à ce même caractere, répondit-il, que j'ai l'obligation de la place „ que j'occupe, & c'eſt par lui que je m'y maintiens. Il y a ſoixante ans que je ſuis au monde; „ mes dents, qui étoient dures, ſont preſque „ toutes tombées; ma langue, qui ne l'étoit pas, „ m'eſt reſtée toute entiere. „ *Apol. Orient.*

Il ne faut pas contriſter l'ame de ſon ennemi. Un voleur étoit entré, pendant la nuit, dans la cabane d'un Sage : il n'y trouva rien. Le Sage ſe leva, & lui donna la natte ſur laquelle il étoit couché. " Je ne veux pas, diſoit-il, qu'un cou„ pable ait un chagrin de plus. „ *Sadi.*

Trois habitants de Balk, qui voyageoient enſemble, avoient trouvé un tréſor. Ils le partagerent, & continuerent leur route, en s'entretenant de l'uſage qu'ils feroient de leurs nouvelles richeſſes. Comme les vivres qu'ils avoient emportés étoient conſommés, il fallut envoyer à la ville la plus prochaine en chercher. Le plus jeune fut chargé de cette commiſſion, & partit. Il ſe diſoit en chemin : me voilà riche; mais je le ſerois bien davantage, ſi j'avois été ſeul quand nous avons trouvé le tréſor : mes compagnons de voyage m'ont enlevé deux parts; ne pourrois-je pas les reprendre ? Cela me ſeroit facile; je n'aurois qu'à empoiſonner les vivres que je vais chercher. A mon retour, je dirois que j'ai dîné à la ville; mes compagnons mangeroient ſans défiance, & ils mourroient. Je n'ai que le tiers du tréſor, & j'aurois le tout. Cependant les deux autres voyageurs étoient aſſis à l'ombre d'un plane, & ils ſe diſoient : Nous avions bien affaire que ce jeune homme vînt s'aſſocier avec nous? nous avons été obligés de partager le tréſor avec lui; ſa part auroit dû nous appartenir, & c'eſt alors que nous ſerions

riches. Il reviendra dans peu ; nous avons de bons poignards.... Le jeune homme revint; ſes compagnons l'aſſaſſinerent : ils mangerent enſuite des vivres empoiſonnés; ils moururent, & le tréſor n'appartint à perſonne. *Extrait de Sadi.*

C'eſt un proverbe parmi les Perſans, que le menſonge qui ſauve, vaut mieux que la vérité qui nuit. Un Roi avoit ordonné la mort d'un eſclave. Ce malheureux, au déſeſpoir, accabla le Prince d'imprécations dans une Langue étrangere. Le Roi demandant ce qu'il avoit dit, un Courtiſan, d'un caractere doux & humain, répondit : Seigneur, cet infortuné vient de dire: " Le Paradis eſt pour ceux qui répriment leur „ colere & qui pardonnent aux hommes. „ Le Roi, touché de ces paroles, fit grace à l'Eſclave. Un autre Courtiſan, ennemi du premier, dit alors : Il n'eſt pas permis de déguiſer la vérité devant ſon Souverain. Cet homme vient d'outrager le Roi. — " J'aime mieux, dit le Mo„ narque, le menſonge qu'il m'a fait, que la vé„ rité que vous me dites; car il avoit envie de „ faire du bien, & vous du mal ; „ & il le chaſſa de ſa préſence.

Un homme aveugle avoit une femme qu'il aimoit beaucoup, quoiqu'on lui eût dit qu'elle étoit fort laide. Un fameux Médecin vint dans le pays, & offrit à l'Aveugle de lui rendre la vue. Il ne voulut pas y conſentir : " Je perdrois, dit„ il, l'amour que j'ai pour ma femme, & cet „ amour me rend heureux. „ — Homme de Dieu, ajoute le Philoſophe Sadi qui rapporte ce trait, réponds-moi : Lequel importe le plus à l'homme, le bonheur ou la connoiſſance de la vérité?

APOPHTEGME.

DIt notable, ou Parole remarquable de quelque Perſonnage illuſtre. Plutarque, Diogene, Laërce, Athenée, & quelques autres Auteurs, ont recueilli les Apophtegmes des Philoſophes de l'Antiquité. Parmi les penſées des Anciens que d'Ablancourt a traduites, & qu'il a données ſous le titre d'*Apophtegmes*, il y en a pluſieurs où l'on trouve le ſel épigrammatique. Mais on doit regarder ces penſées moins comme des Apophtegmes proprement dits, que comme de bons mots. L'Apophtegme eſt en quelque ſorte le mot favori d'un Héros ou d'un Philoſophe; c'eſt l'Abrégé de ſa morale; c'eſt le réſultat de ſes réflexions; il eſt par conſéquent ſérieux, grave & inſtructif. *Voyez Bon Mot.*

Pythagore. Le ſpectacle du monde reſſemble à celui des Jeux Olympiques. Les uns y tiennent boutique, & ne ſongent qu'à leur profit; les autres y paient de leur perſonne, & cherchent la gloire, d'autres ſe contentent de voir les jeux, & la condition de ces derniers n'eſt pas la pire.

L'ami qui nous cache nos défauts nous ſert moins que l'ennemi qui nous les reproche.

L'eſprit qui a trop de ſoin de ſon corps rend ſa priſon inſupportable.

Il n'y a rien de ſi timide qu'une mauvaiſe conſcience.

Thalès. La meilleure forme d'un état, eſt celle où le partage des richeſſes n'eſt pas trop inégal. On n'a point alors des pauvres à défendre & des riches à contenir.

La trop grande envie de parler eſt un ſigne de folie.

La félicité du corps conſiſte dans la ſanté, & celle de l'eſprit dans le ſavoir.

Il faut vivre avec ſes amis, comme s'ils devoient être un jour nos ennemis. — Cet Apophtegme, que l'on attribue auſſi à Chilon, eſt deſtructif de l'amitié, puiſqu'il en bannit la confiance, en quoi conſiſte ſa plus grande douceur.

Chilon. Deſirer de trouver dans une épouſe la beauté, la richeſſe & la naiſſance réunies, c'eſt vouloir ſe donner une maîtreſſe au-lieu d'une compagne.

Une ame généreuſe ne perd jamais la mémoire des bienfaits qu'elle a reçus ; mais elle oublie aiſément ceux que ſa main répand.

C'eſt moins la mort qui eſt horrible, que le fantôme ſous lequel on nous la fait envisager.

Les trois choſes les plus difficiles, ſont de taire un ſecret, d'oublier une injure, & de bien uſer de ſon loiſir.

Il n'y a pas moins de lâcheté à attaquer un homme déſarmé, qu'à parler mal de ceux qui ne peuvent ſe défendre.

La prudence eſt à deſirer pendant qu'on eſt jeune; & la gaieté eſt le baume de la vieilleſſe. C'eſt ce que ce Philoſophe vouloit exprimer, en diſant : Qu'il falloit être jeune en ſa vieilleſſe, » & vieux en ſa jeuneſſe. »

L'or eſt la pierre de touche de l'homme. Un autre Sage a dit : " Qu'on éprouve l'or par le » feu, la femme par l'or, & l'homme par la » femme. »

Pittacus. Le pardon vaut mieux que le repentir; c'eſt-à-dire, qu'il faut préférer de pardonner à ſe venger, parce que le repentir ſuit de près la vengeance.

Ne divulguez pas vos deſſeins, afin que s'ils ſont renverſés, vous ne ſoyez pas expoſés à la riſée.

La moitié vaut mieux que le tout. C'eſt une ſorte d'Enigme que Pittacus a laiſſé à deviner; mais que l'on peut expliquer, ſi l'on veut, en diſant, que celui qui poſſede le tout, n'a plus

aucun ſouhait à former. Or, le deſir étant la meſure du plaiſir, un homme ſans deſirs eſt un être néceſſairement malheureux.

Bias. De tous les accidents de la vie, le plus difficile à ſupporter eſt le changement de fortune.

Il vaut mieux être juge entre ſes ennemis, qu'entre ſes amis; parce que dans le premier cas on ſe fait un ami, & dans l'autre un ennemi.

L'eſpérance eſt le pavot qui endort nos peines; mais l'amour du gain les réveille.

Parmi les bêtes ſauvages, la plus à craindre eſt le tyran; parmi les domeſtiques, c'eſt le flatteur.

Periandre. La bienfaiſance doit être la garde des Rois.

On lui demandoit pourquoi il retenoit la domination qui lui avoit été confiée? c'eſt, répondit-il, qu'il eſt auſſi dangereux de deſcendre du trône, que d'y monter.

Cléobule. Il y a deux choſes à craindre; l'envie des amis, & la haine des ennemis.

Solon. Ne jugeons point du bonheur d'un homme avant ſa derniere heure.

Un Empire eſt chancelant, ſi le Magiſtrat n'obéit aux Loix, & le Peuple au Magiſtrat.

Les Loix reſſemblent aux toiles d'araignées qui n'arrêtent que les mouches. C'eſt ſur la médiocrité ſeule, ajoute un Auteur moderne, que s'exerce toute la force des Loix; elles ſont également impuiſſantes contre les tréſors du riche & contre la miſere du pauvre. Le premier les élude; le ſecond leur échappe: l'un briſe la toile, & l'autre paſſe au travers.

Anacharſis. La vue d'un ivrogne eſt la meilleure leçon de ſobriété que l'on puiſſe donner aux enfants.

Les vignes portent deux ſortes de raiſins; les uns doux, les autres amers. Ce Sage vouloit déſigner les différents effets du vin.

Anacharſis étoit venu des extrémités de la Scythie à Athenes, où les grandes affaires ſe déci-

doient par la multitude aſſemblée. Comme ces déciſions n'étoient pas toujours fort équitables, Anacharſis dit au Légiſlateur Solon, qu'il étoit étonné que les gens de bon ſens propoſaſſent les queſtions, & qu'on les laiſſât décider à des fous.

Anaxagoras. L'âge & le ſommeil nous enſeignent peu-à-peu le chemin de la mort.

La ſcience nuit autant à ceux qui ne ſavent pas s'en ſervir, qu'elle eſt utile aux autres; ou comme dit Montagne, elle eſt un ſceptre en de certaines mains, & en d'autres une marotte.

Socrate. Ce Philoſophe recommandoit trois choſes à ſes Diſciples : la ſageſſe, la prudence & le ſilence.

Comme ſes amis ſe fâchoient de ce que quelqu'un qu'il avoit ſalué ne lui avoit pas rendu ſon ſalut : " Pourquoi vous fâcher, dit-il, de ce " qu'un autre n'eſt pas ſi civil que moi? "

On a recueilli pluſieurs de ſes maximes; mais nous nous contenterons de rapporter ce trait qui le caractériſe le plus. L'oracle l'avoit déclaré le plus ſage des hommes. " Nous ne ſavons, dit-il, " ni les Sophiſtes, ni les Poëtes, ni les Ora- " teurs, ni les Artiſtes, ni moi, ce que c'eſt que " le vrai, le bon & le beau; mais il y a entre " nous cette différence, que, quoique ces gens " ne ſachent rien, tous croient ſavoir quelque " choſe : au-lieu que moi, ſi je ne ſais rien, au " moins je n'en ſuis pas en doute. De ſorte que " toute cette ſupériorité de ſageſſe qui m'eſt ac- " cordée par l'oracle, ſe réduit ſeulement à être " convaincu que j'ignore ce que je ne ſais pas. "

Démocrite. Les eſpérances des ſages réuſſiſſent quelquefois, mais jamais celles des fous, parce que leurs ſouhaits ſont toujours au-deſſus de leur portée.

Les richeſſes ne conſiſtent point dans la poſſeſſion des biens, mais dans l'uſage qu'on en fait.

Héraclite. Les loix ſont les remparts de la liberté, & de l'état par conſéquent.

Xénophon. Les bienfaits ſont des trophées qu'on s'érige dans le cœur des hommes.

Antiſthene. Les états ſont ſur le point de périr, lorſque la récompenſe du mérite eſt devenue le prix de l'intrigue.

Il n'y a rien d'étrange dans le monde, que le vice.

La plus néceſſaire de toutes les ſciences, eſt d'apprendre à ſe garantir de la contagion du mauvais exemple.

Le ſeul bien qui ne peut nous être enlevé, eſt le plaiſir d'avoir fait une bonne action.

Bion. Honorons la vieilleſſe, puiſque c'eſt où nous tendons tous.

L'avare ne poſſede pas ſon bien; mais c'eſt ſon bien qui le poſſede.

La prudence eſt l'œil du courage; elle tient lieu de valeur aux vieillards; & la valeur ſupplée à la prudence dans les jeunes gens. La prudence en effet écarte les vieillards du danger, & la valeur en tire les jeunes gens.

Diogenes. La pudeur eſt le coloris de la vertu.

Il ſuffit de voir les Courtiſans en leur particulier pour les haïr.

L'eſpérance eſt la derniere choſe qui meurt dans l'homme.

L'amour eſt le paſſe-temps des oiſifs.

Les méchants obéiſſent à leurs paſſions; comme les eſclaves à leurs maîtres.

La liberté eſt le plus grand des biens, & le fondement de tous les autres.

Diogenes tendoit la main à une ſtatue, pour s'accoutumer, diſoit-il, au refus.

Quelqu'un paroiſſant étonné de lui voir porter une lanterne en plein jour, il lui dit, qu'il cherchoit un homme.

Un jeune débauché jettant des pierres contre le gibet: Courage, lui dit-il, tu l'attraperas.

Une autre fois, voyant un vieillard qui cajoloit une fille: Ne crains-tu point, lui demanda-t-il, d'être pris au mot?

Son

Son principe favori étoit, que ce qui n'eſt pas mauvais en ſoi, ne pouvoit le devenir par aucune circonſtance : principe abſurde, & dont il tiroit les conſéquences qui lui ont fait donner le ſurnom de *Cynique*.

Zénon. Un ami eſt un autre ſoi-même.

Les plus ſages ne ſont pas ſages en tout; & les plus ſavants ignorent ſouvent les choſes les plus vulgaires.

Nous n'avons qu'une bouche, mais deux oreilles. La nature nous apprend par-là qu'il faut peu parler, mais beaucoup écouter.

L'Effet d'un beau diſcours n'eſt pas toujours d'exciter les applaudiſſements d'une nombreuſe aſſemblée; mais de s'emparer ſi impérieuſement de toutes ſes facultés, qu'elle n'ait pas le loiſir de battre des mains.

Les Ambaſſadeurs d'un Prince avoient invité Zénon à un repas ſplendide, & s'étonnoient de ce qu'il ne diſoit mot. Comme ils lui demanderent ce qu'ils rapporteroient à leur Prince : « Dites-lui, leur répondit-il, que vous avez vu un » vieillard qui ſavoit ſe taire au milieu d'un » feſtin. »

Ariſtote. Les racines des ſciences ſont ameres, mais le fruit en eſt doux.

Il n'y a rien qui vieilliſſe ſitôt qu'un bienfait.

La beauté porte ſa recommandation avec elle.

Les prodigues vivent comme s'ils avoient peu de temps à vivre; & les avares, comme s'ils ne devoient jamais mourir.

L'amitié eſt comme l'ame de deux corps. Ajoutons ici ce que dit un Philoſophe moderne. « Les » ames humaines veulent être accouplées pour » valoir tout leur prix; & la force unie des amis, » comme celle des larmes d'un aimant artificiel, » eſt incomparablement plus grande que la ſomme » de leurs forces particulieres. » Divine amitié! c'eſt-là ton triomphe.

Celui qui entre dans la carriere des ſciences,

doit jetter l'œil ſur ceux qui le devancent, & non ſur ceux qui le ſuivent.

L'eſpérance eſt le ſonge d'un homme éveillé.

Soyons amis de Socrate & de Platon, mais encore plus de la vérité.

Sadi. Tu demandes ſi la fourmi, qui eſt ſous tes pieds, a le droit de ſe plaindre? *Oui, ou tu n'as pas le droit de te plaindre lorſque tu es écraſé par l'éléphant.*

Le feu étoit adoré dans Perſépolis, & elle a été dévorée par le feu. Image des Rois & de leurs Favoris.

Les agréments ſont les vertus des Cours, & preſque des vices dans des ſages.

Un Sage, qui avoit les yeux & les bras levés vers le Ciel, & le viſage tourné du côté de l'Orient, faiſoit à Dieu cette priere: " O grand „ Dieu! ayez pitié des méchants; car vous avez „ tout fait pour les bons, lorſque vous les avez „ fait bons. „

Il naît un homme; il commence un édifice, & il meurt. Il en naît un autre, qui commence auſſi un édifice, & meurt de même. Les races ſe ſuccedent; tout ſe commence, & rien n'eſt fini. Heureux qui a remporté ſur la terre le prix de la bonté! ſa récompenſe l'attend dans l'autre vie.

Il y a des expiations pour les ſacrileges qui ont violé leurs vœux: mais qu'y a-t-il qui puiſſe expier une offenſe faite à l'amitié?

Le diamant tombé dans un fumier, n'en eſt pas moins précieux; & la pouſſiere que le vent éleve juſqu'au Ciel, n'en eſt pas moins vile.

Croire qu'un foible ennemi ne peut pas nuire, c'eſt croire qu'une étincelle ne peut pas cauſer un incendie.

Qu'eſt-ce que la langue dans la bouche de l'homme vertueux? c'eſt la clef qui ouvre un tréſor.

APPLICATION.

UNe Application bien ſaiſie, ou qui fait voir entre un paſſage tiré d'un Auteur & un événement récent, un rapport que l'on n'apperçoit pas d'abord, peut cauſer à l'eſprit une ſurpriſe agréable.

Applications heureuſes de quelques paſſages de l'Ecriture ſainte.

Lorſque le Duc Jean d'Anjou s'approcha de Naples à la tête d'une grande armée pour s'emparer de cette ville, il fit mettre ſur ſes drapeaux le paſſage de l'Evangile de S. Jean : *Fuit miſſus cui nomen erat Joannes.* Alphonſe d'Arragon, qui défendoit la ville, lui répondit par un autre paſſage de l'Ecriture, pris du même endroit, & qu'il plaça également ſur ſes drapeaux : *Ipſe venit, & non receperunt eum.*

On ſait que le Cardinal de Richelieu fit décapiter à Lyon M. de Thou pour n'avoir pas révélé le ſecret d'une conſpiration tramée contre Son Eminence. Quelques mois après le Cardinal mourut; la ſœur de M. de Thou étant venue voir ce Miniſtre dans ſon lit de parade, lui adreſſa ces paroles que Marthe dit à Jeſus-Chriſt : *Domine, ſi fuiſſes hîc, frater meus non fuiſſet mortuus.* Seigneur, ſi vous euſſiez été ici, mon frere ne ſeroit pas mort.

Lorſque le Cardinal de Bouillon fut diſgracié, le Roi lui envoya demander le cordon bleu. Le Cardinal répondit : *Ne projicias me à facie tuâ, & ſpiritum tuum ne auferas à me.* Ne m'éloignez pas de vous, & ne m'ôtez pas votre eſprit.

Philippe de Merveillers, Favori de Charles VII.,

Roi de France, n'avoit pu ſe faire recevoir Préſident au Parlement de Paris. Quelque temps après la place de premier Préſident étant venue à vaquer, le Roi la lui conféra. Lorſqu'il vint au Parlement prendre ſéance, il commença ſon diſcours par ces paroles de l'Ecriture : *Lapidem quem reprobaverunt ædificantes, hic factus eſt in caput anguli.* M. de S. Romain, lors Procureur-Général, lui répondit par cet autre paſſage, *à Domino factum eſt illud, & eſt mirabile in oculis noſtris.*

Le faſtueux Pie IV. ſe glorifioit devant Dom Barthélemi des Martyrs, Archevêque de Prague, en lui étalant les richeſſes du S. Siege, de ce que le Pape n'étoit plus dans le temps où il diſoit : *Argentum & aurum non habeo* : Je n'ai ni or ni argent. Dom Barthélemi lui répondit : « Dites » auſſi que le temps eſt paſſé où le Vicaire de » Jeſus-Chriſt diſoit à un boiteux : *Surge & » ambula.* Tenez-vous droit, & marchez. »

Un homme ſur le lit de la mort, pour avoir goûté du fruit défendu, diſoit dans les dernieres heures de ſa vie : *Guſtans guſtavi parumper mellis in ſummitate virgæ, & ecce ego morior.* Reg. lib. 1, ch. 14. V. 43.

On a appliqué au corps des Médecins cet autre paſſage de l'Ecriture ſainte : *Non mortui laudabunt te.* Les morts ne chanteront pas vos louanges.

Le Duc de Bouillon, à qui Louis XIII. venoit de pardonner un crime de rebellion, rencontra le Cardinal de la Valette, qui lui dit : *Beati quorum remiſſæ ſunt iniquitates.* Comme ce Cardinal avoit été ſoupçonné d'avoir tramé quelque conſpiration qu'on n'avoit pu découvrir, le Duc lui répondit, *Et quorum tecta ſunt peccata.* Cette réponſe eſt d'autant plus heureuſe qu'elle eſt puiſée dans le même Pſeaume.

Une Dame, deſcendue d'un Juif, & qui deſiroit que l'on ignorât ſon extraction, avoit dans

une diſpute donné un ſoufflet à un Cavalier. Celui-ci, pour ſe venger, rappella malignement à cette Dame ſon origine par ces paroles que Jeſus-Chriſt adreſſa au Juif qui le ſouffletta : *Si j'ai bien dit, pourquoi me frappez vous.*

Un Avocat de Toulouſe, nommé *Adam*, faiſoit les harangues que devoit prononcer un Préſident. Cet Avocat fut obligé de faire un voyage à Paris. Pendant ſon abſence le Préſident eut une harangue à faire, qu'il compoſa le mieux qu'il put; comme il la prononçoit, un Conſeiller qui le vit embarraſſé, cita ces paroles de la Geneſe : *Adam, ubi es?* Adam, où êtes-vous?

Le Chancelier Boucherat & ſon frere, ne paſſoient pas l'un & l'autre pour avoir beaucoup d'eſprit. Auſſi le premier Préſident de Harlay, parlant de leur fortune, diſoit : *Spiritus ubi vult ſpirat.*

Un Ambaſſadeur de France à la Cour de Veniſe, ſe plaignoit dans une audience, de ce que la République faiſoit féliciter le Roi ſon Maître ſur un avantage conſidérable qu'il avoit remporté ſur l'Eſpagne, avec qui il étoit en guerre ; & qu'en même-temps elle faiſoit témoigner au Roi d'Eſpagne la part qu'elle prenoit à ſa perte. Le Doge répondit à l'Ambaſſadeur, " Que cela ne » devoit point l'étonner, puiſque la Séréniſſime » République pratiquoit en cela cette leçon de » l'Apôtre, de ſe réjouir avec ceux qui ſont dans » la joie, & de s'affliger avec ceux qui ſont dans » l'affliction.

Frédéric le Grand ayant embelli une Egliſe Luthérienne d'une nouvelle Façade, les Paſteurs qui la deſſervoient, repréſenterent au Roi que leurs ouailles n'y voyoient pas aſſez clair pour lire les cantiques. Mais comme le bâtiment étoit trop avancé pour pouvoir y remédier, ſa Majeſté écrivit ſur leur mémoire ces mots de l'Evangile : » Bienheureux ſont ceux qui croient, & ne » voient point.

Autres Applications heureuſes de paſſages tirés de différents Auteurs.

Un Avocat, fils d'un Epicier, revenoit de plaider, & s'étoit énoncé dans un ſtyle un peu ſatyrique. L'Avocat qui lui avoit répondu, avoit au contraire fait paroître beaucoup de douceur & de modération; celui-ci étoit fils d'un Herboriſte. Le premier Préſident, au ſortir de l'audience, lui fit l'Application de ce vers de Virgile dans les Géorgiques : *Mella decuſſit foliis.* Il n'a exprimé que du miel de ſes feuilles. A l'égard du ſecond, il lui dit : *Piperata facundia.* Votre éloquence a-le piquant du poivre. Cette expreſſion eſt empruntée de Sidoine Apollinaire.

Un Financier venoit de faire bâtir une ſuperbe maiſon de campagne, on écrivit ſur la principale porte ce vers de Virgile :

Quid Domini facient, audent ſi talia fures?

Un Anglois qui, par forme de décoration, avoit fait conſtruire dans ſon parc un Temple Calviniſte en architecture gothique, ordonna que l'on gravât ſur le frontiſpice ces deux vers de Corneille :

Je rends graces aux Dieux de n'être pas Romain,
Pour conſerver encor quelque choſe d'humain.

Un Catholique, qui avoit épouſé une jolie Proteſtante, citoit en ſa faveur ces vers de l'Horace de Corneille :

Rome, ſi tu te plains que c'eſt là te trahir,
Fais-toi des ennemis que je puiſſe haïr.

Mademoiſelle de l'Enclos, preſſée de ſe rendre aux offres d'un grand Seigneur qu'elle n'aimoit point, & dont on lui vantoit la probité & le mérite, répondit :

O Ciel! que de vertus vous me faites haïr.

C'eſt le privilege des beaux vers, dit M. de Voltaire, d'être cités en toute occaſion.

Le fard dont uſent nos Dames ne réuſſit point au grand jour. Une Dame qui en avoit mis à l'excès recevoit l'après-midi d'un beau jour d'Eté, viſite chez elle. Quelqu'un lui conſeilla malicieuſement de fermer les rideaux de ſes fenêtres, & lui récita ce vers :

Sangaride, ce jour eſt un grand jour pour vous.

Beaucoup de vers du *Menteur* avoient paſſé en proverbe ; & même près de cent ans après, un homme de la Cour contant à table des Anecdotes très-fauſſes, comme il n'arrive que trop ſouvent, un des convives ſe tournant vers le laquais de cet homme, lui dit : *Cliton, donnez à boire à votre Maître.* Ce Cliton eſt le nom du valet du *Menteur.*

ASTROLOGUES, PRÉDICTIONS.

BAyle rapporte, dans ſon Dictionnaire, l'Anecdote ſuivante, pour faire voir qu'il arrive des conjectures fortuites qui peuvent éblouir quelques perſonnes ſur la vanité de l'Aſtrologie, & les empêcher de la condamner abſolument. Marcellus, Profeſſeur de Rhétorique au College de Liſieux, avoit compoſé en Latin l'éloge du Maréchal de Gaſſion, mort d'un coup de mouſquet au ſiege de Lens. Il étoit près de le réciter en public, quand un vieux Docteur, qui faiſoit ſon occupation principale de lire toutes les affiches, ſurpris d'y voir celle qui annonçoit la harangue de Marcellus pour les deux heures après-midi, courut s'en plaindre à M. Hermant, Recteur de l'Univerſité ; & lui repréſentant qu'il ne falloit pas ſouffrir qu'on fît, dans une Univerſité Ca-

tholique, l'Oraiſon funebre d'un homme mort dans la Religion prétendue réformée, le pria d'indiquer une Aſſemblée pour en décider. Le Recteur n'ayant pu la lui refuſer, il y fut réſolu, à la pluralité des voix, qu'on iroit ſur le champ défendre à Marcellus de prononcer le panégyrique de M. Gaſſion. Pendant que les ſages gémiſſoient intérieurement ſur cette défenſe, les Aſtrologues en triomphoient, faiſant obſerver à tout le monde, que dans l'almanach du célebre Larrivey, de 1648, entre les Prédictions il y avoit écrit, en gros caracteres : *Latin perdu.*

Le Poëte Eſchile étant un jour à la campagne, un aigle qui avoit enlevé une tortue, ne pouvant tirer la chair cachée ſous l'épaiſſeur de l'écaille, la laiſſa tomber ſur la tête chauve du Poëte, qu'il prit pour la pointe d'un rocher, & le tua ainſi. Ce qui vérifia un oracle qui lui avoit été rendu à Delphes, qu'il périroit par la chûte d'une maiſon. *Valere Maxime.*

Henri IV., Roi d'Angleterre, à qui il avoit été prédit qu'il mourroit à Jéruſalem, tomba malade ſubitement dans l'Abbaye de Weſtminſter, & y mourut dans une chambre appellée *Jéruſalem.*

Ferdinand le Catholique, Roi d'Eſpagne, ayant été averti qu'il mourroit à Madrigal, évita avec ſoin d'y aller. Mais pendant qu'il éloignoit ainſi ſa mort, à ce qu'il penſoit, il la trouva à Madrigalois ou petit Madrigal, pauvre village dont il n'avoit jamais entendu parler. Car paſſant fortuitement par cet endroit, il ſe trouva mal tout d'un coup; & ayant été porté dans une miſérable chaumiere, qui étoit la meilleure retraite que le lieu pût lui fournir, il y mourut dans un réduit qui pouvoit à peine contenir ſon lit. *Prideaux.*

Alvaro de Luna, Favori de Jean II., Roi de Caſtille, après avoir gouverné l'Etat en deſpote, fut enfin mis à mort. On rapporte que ce Miniſtre

niſtre ayant conſulté un Aſtrologue, en reçut avis de ſe garder de Cadahalſo. Il crut que c'étoit d'un village près de Tolede, qui porte ce nom, & s'abſtint d'y aller. Mais ayant eu la tête tranchée ſur un échafaud, que les Eſpagnols appellent auſſi *Cadahalſo*, on dit qu'il s'étoit trompé ſur le mot. *Tréſ. Chron.*

Le Grand Seigneur Oſman voulant déclarer la guerre à la Pologne, en 1621, malgré les remontrances de ſes Miniſtres, un Santon aborda le Sultan, & lui dit : " Dieu m'a révélé la nuit „ derniere, dans une viſion, que ſi ſa Hauteſſe „ va plus loin, elle eſt en danger de perdre ſon „ Empire : ſon épée ne peut faire cette année „ de mal à qui que ce ſoit. „ Oſman, qui n'étoit pas ſi crédule qu'on le penſoit : Voyons ſi la Prédiction eſt bien certaine, répondit-il ; & prenant ſon cimeterre, il ordonna à un Janiſſaire d'en couper la tête à ce prétendu Prophete du Muphti ; ce qui fut exécuté ſur le champ. Cependant Oſman réuſſit fort mal dans ſon entrepriſe contre la Pologne, & perdit, peu de temps après, la vie avec l'Empire. *Le Vaſſor.*

Jacques I., Roi d'Ecoſſe, fut maſſacré de nuit dans ſon lit, par ſon oncle Gautier, Comte d'Athol, qui vouloit monter ſur le Trône. Mais ce Traître reçut à Edimbourg le prix de ſa trahiſon ; car il fut mis ſur un pilier ; & là, devant tout le monde, on lui mit ſur la tête une couronne de fer que l'on avoit fait rougir dans un grand feu : il y avoit cette inſcription : *Le Roi des Traîtres.* Un Aſtrologue l'avoit aſſuré qu'il ſeroit couronné publiquement dans une grande aſſemblée de peuple. *Tréſ. Chron.*

Catherine de Medicis, eſclave de la Superſtition & de l'Aſtrologie, conſulta les Devins juſqu'à ſa mort. On l'avoit avertie qu'un ſaint Germain la verroit mourir. Elle ne voulut jamais demeurer à S. Germain en Laye, & on dit qu'elle n'y coucha jamais depuis. Mais un nommé *Saint Ger-*

main, Docteur en Théologie, l'ayant assistée à l'heure de la mort, on regarda la Prédiction accomplie.

Nous ajouterons à ces différents exemples de Prédictions accomplies, l'aventure d'un homme dont l'horoscope portoit qu'un cheval le feroit périr. Cet homme évitoit non-seulement d'aller à cheval, mais encore lorsqu'il en appercevoit un, il avoit grand soin de s'en éloigner. Un jour qu'il passoit dans une ville, une enseigne lui tomba sur la tête, & il mourut du coup. C'étoit l'enseigne d'une auberge où il étoit représenté un cheval noir.

On pourroit encore citer quelques autres Prédictions qui ont reçu leur accomplissement; mais n'oublions point ce que répondit l'ingénieux Barclay à un homme infatué de l'Astrologie judiciaire, qui lui représentoit que différentes Prédictions d'Astrologues avoient été justifiées par l'événement. Ce n'est pas ce qui m'étonne, répondit Barclay, mais c'est de voir que parmi un si grand nombre de conjectures que les Astrologues ont publiées, ils n'aient pas rencontré plus souvent la vérité.

Tibere, exilé à Rhodes sous le regne d'Auguste, se plaisoit à consulter les Devins sur le haut d'un rocher fort élevé au bord de la mer; & si les réponses du prétendu Prophete donnoient lieu à ce Prince de le soupçonner d'ignorance ou de fourberie, il le faisoit à l'instant précipiter dans la mer par un esclave. Un jour ayant consulté dans le même lieu un certain Trasullus, regardé comme habile dans cette science, & ce Devin lui ayant promis l'Empire & toutes sortes de prospérités : *Puisque tu es si habile*, lui dit Tibere, *tu dois savoir ton horoscope; dis-moi combien il te reste de temps à vivre?* Trasullus, qui se douta sans doute du motif de cette question, examina, avec une feinte sécurité, l'aspect & la position des astres au moment

de ſa naiſſance. Bientôt après il laiſſa voir au Prince une ſurpriſe qui fut ſuivie de frayeur; & s'écria, *Qu'il étoit, à cette heure même, menacé d'un grand péril.* Tibere, ſatisfait de cette réponſe, l'embraſſa, le raſſura, & acceptant pour oracle tout ce qu'il lui avoit dit de favorable, le mit au nombre de ſes amis. *Tacite, liv. VI. des Annales.*

Un autre Aſtrologue ſe tira auſſi ingénieuſement d'un pareil danger du temps de Louis XI. Cet Aſtrologue avoit prédit qu'une Dame, que le Roi aimoit, mourroit dans huit jours. La choſe étant arrivée, le Prince fit venir l'Aſtrologue, & commanda à ſes gens de ne pas manquer à un ſignal qu'il leur donneroit de ſe ſaiſir de cet homme, & de le jetter par les fenêtres. Auſſi-tôt que le Roi l'apperçut : " Toi qui prétends être un ſi habile homme, lui dit-il, & " qui ſais ſi préciſément le ſort des autres, ap" prends-moi dans ce moment quel ſera le tien, " & combien tu as encore de temps à vivre? " Soit que l'Aſtrologue eût été ſecrétement averti du deſſein du Roi, ou qu'il s'en doutât : " Sire, " lui répondit-il, ſans témoigner aucune frayeur, " je mourrai trois jours avant votre Majeſté. " Le Roi n'eut garde, après cette réponſe, de donner aucun ſignal pour le faire jetter par les fenêtres; au contraire, il eut un ſoin particulier de ne le laiſſer manquer de rien. *Lettres de Boulault.*

Henri VII., Roi d'Angleterre, envoya chercher un Aſtrologue Anglois qui ſe mêloit de prédire les bonnes & les mauvaiſes fortunes des autres, & lui demanda où il paſſeroit les fêtes de Noël. L'Aſtrologue lui répondit qu'il n'en ſavoit rien. " Je ſuis donc meilleur Aſtrologue " que toi, répondit le Roi, car je ſais que tu les " paſſeras dans la tour de Londres; " ce qui arriva effectivement, car le Roi l'y fit conduire.

En 1382, un autre Aſtrologue Anglois fit crier par la ville de Londres, que la veille de

l'Aſcenſion perſonne ne ſortît de ſa maiſon ſans avoir dit cinq fois *Pater noſter*, & ſans avoir déjeûné, à cauſe du brouillard peſtilentiel qui arriveroit ce jour-là; parce que ceux qui ne le feroient pas mourroient infailliblement. Pluſieurs ſe fiant à cette Prédiction firent ce que l'Aſtrologue avoit preſcrit; mais comme on reconnut après qu'il avoit trompé le peuple, on le mit ſur un cheval à reculons, tenant la queue en place de bride, avec deux marmites au cou, & on le promena ainſi par toute la ville.

Un Aſtrologue regardant au viſage Jean Galéas, Duc de Milan, lui dit: " Seigneur, arrangez „ vos affaires; car vous ne pouvez vivre long-temps. „ Comment le ſais-tu, lui dit le Duc? Par la connoiſſance que j'ai des aſtres, répondit l'Aſtrologue. Et toi, combien dois-tu vivre? Ma planette me promet une longue vie. Oh bien, repartit le Duc, afin que tu ne te fies plus à ta planette, tu mourras maintenant contre ton opinion: & il le fit pendre dans le moment. *Coroſet.*

Hégiage, Général Arabe, ſous le Calife *Valid*, conſulta, dans ſa derniere maladie, un Aſtrologue qui eut la fermeté de lui prédire une mort prochaine. " Je compte tellement ſur votre ha- „ bileté, lui répondit Hégiage, que je veux vous „ avoir avec moi dans l'autre monde, & je vais „ vous y envoyer le premier, afin que je puiſſe „ me ſervir de vous dès mon arrivée. „ Il ordonna en effet qu'on lui coupât la tête; ce qui fut exécuté ſur le champ.

Un Empereur, irrité contre un Aſtrologue, lui demandoit avec menaces: De quel genre de mort, malheureux, comptes-tu mourir? " Je mourrai, dit-il, de la fievre. „ Tu en as menti, répondit l'Empereur; tu périras tout-à-l'heure d'une mort violente. On alloit ſaiſir ce pauvre malheureux, lorſqu'il dit à l'Empereur: " Sei- „ gneur, ordonnez qu'on me tâte le pouls, &

„ l'on verra que j'ai la fievre. „ Cette ſaillie le tira d'affaire.

Une Dame Egyptienne fit venir chez elle un fameux Aſtrologue, & l'interrogea ſur ce qu'elle deſiroit d'apprendre. L'Aſtrologue dreſſa auſſi-tôt différentes figures Aſtrologiques, & fit ſur chacune un diſcours d'autant plus long, que ce qu'il diſoit ne ſatisfaiſoit point la Dame. A la fin il ſe tut; & la Dame n'étant pas plus inſtruite qu'auparavant, ſe contenta de lui donner une drachme. L'Aſtrologue, qui s'attendoit à recevoir une meilleure récompenſe, ajouta, qu'il voyoit encore par les figures tracées, qu'elle n'étoit pas des plus riches. La Dame lui répondit que cela étoit vrai. L'Aſtrologue regardant toujours les figures, lui demanda: N'auriez-vous rien perdu? „ J'ai perdu, lui répondit-elle, l'argent que je „ viens de te donner. „ *Bibliotheque Orientale.*

Dara, un des quatre fils du grand Mogol, Cha-Jeham, ajoutoit beaucoup de foi, ainſi que la plupart des Princes de l'Orient, aux Prédictions des Aſtrologues. Un de ces Charlatans lui avoit prédit, au péril de ſa tête, qu'il regneroit: & telle étoit la foibleſſe de ce Prince, qu'il s'en fioit plus à cette Prédiction qu'à ſes droits, à l'amitié de ſon Pere, & à ſon courage. L'Aſtrologue ſe moquoit le premier de la ſimplicité de Dara. Cet impoſteur ne craignit pas même de répondre à ceux qui lui demanderent, comment il oſoit, ſur ſa vie, garantir un événement ſi incertain: " Il arrivera de deux choſes l'une; ou „ Dara parviendra à la Couronne, & ma for„ tune eſt faite; ou il ſera vaincu, & dès-lors ſa „ mort eſt certaine, & je ne redoute plus ſa „ vengeance. „ *Révolutions des Indes.*

Lorſqu'on aſſiégeoit le Pouſin, en Dauphiné, le fils de Noſtradamus, qui ſe mêloit de prédire interrogé par le Sieur de Saint-Luc, que deviendroit le Pouſin, il lui répondit: " Il périra par „ le feu. „ Pendant que les ſoldats le pilloient,

il y mit lui-même le feu en pluſieurs endroits, afin que ſa prédiction fût accomplie. Mais Saint-Luc, irrité de cette action, pouſſa ſon cheval contre le jeune Aſtrologue, qui en fut foulé aux pieds. *De Thou.*

Le Pape Jean XXI. ayant étudié toute ſa vie l'Aſtrologie, avoit trouvé, par la connoiſſance qu'il prétendoit avoir de l'influence des aſtres, que ſa vie ſeroit longue, & il le diſoit à tous ceux qui l'approchoient. Un jour qu'il s'en vantoit en préſence de quelques perſonnes, une voûte, qu'il faiſoit conſtruire au Palais de Viterbe, étant tombée, il en fut ſi fort bleſſé, qu'il en mourut ſix jours après. *Platina.*

Urbain VIII. ſe mêloit d'Aſtrologie judiciaire, juſqu'à faire des almanachs. L'Abbé de Longuerue racontoit à ce ſujet l'hiſtoriette ſuivante: Ce Pape avoit un ancien domeſtique nommé *Onoufrio*, qui prenoit avec lui beaucoup de liberté. Une nuit ce Pape l'appella, & lui demanda quel temps il faiſoit? Onoufrio, pour en être plutôt débarraſſé, répondit qu'il faiſoit beau temps. *Sapiamo*, dit le Pape, donnant à entendre qu'il l'avoit prédit dans ſon almanach. Onoufrio, qui entendoit pleuvoir à verſe, perdit patience; il ouvrit les rideaux du lit du Pape, & les fenêtres de ſa chambre, en diſant: *Vede, coïone; vede, coïone.* Le Pape en rioit encore le matin, & ne put s'empêcher de le conter à quelques confidents. Le Rébarbatif François Barberin, ſon neveu, l'ayant ſu, menaça Onoufrio des galeres. Ce fidele domeſtique ſe mit à changer de conduite, à ſervir le Pape à genoux & avec crainte. Le Pape, importuné de ces reſpects, en apprit enfin la cauſe; l'Eminence étant venue chez ſon oncle, en fut traitée à ſon tour preſqu'auſſi mal que l'avoit été Onoufrio.

Cardan, Médecin & Mathématicien célebre du quinzieme ſiecle, donnoit dans toutes les erreurs de l'Aſtrologie judiciaire. Ayant marqué

qu'il mourroit en un certain temps, il s'abſtint de manger, afin que ſa mort confirmât ſa Prédiction, & que ſa vie ne décriât point le métier. *Bayle.*

Un Bourgeois de Lyon, fort riche, ayant fait dreſſer ſon Horoſcope, mangea, pendant le temps qu'il croyoit avoir encore à vivre, tout ce qu'il avoit. Mais ayant été plus loin que l'Aſtrologue ne lui avoit prédit, il ſe vit obligé de demander l'aumône; ce qu'il faiſoit, en diſant: " Ayez pitié d'un homme qui a vécu » plus long-temps qu'il ne croyoit. » *République des Lettres.*

AVARE, AVARICE.

LOrſqu'on a lu l'*Avare* de Plaute & celui de Moliere, on eſt tenté de croire que tous les traits qui le caractériſent ont été épuiſés. Cependant en voici un qui n'eſt peut-être pas moins vrai, moins énergique, que ceux employés par ces grands Maîtres. On parloit d'une perſonne qui aimoit à rendre ſervice. Quelqu'un, qui lui avoit des obligations, dit: " Un tel eſt très- » honnête homme; il eſt pauvre, mais cela ne » m'empêche pas d'en faire un cas ſingulier. Il » y a quarante ans que je ſuis ſon ami, & il » ne m'a pas demandé un ſou. »

L'Avare ne ſe regarde point comme tel, il auroit horreur de lui-même: il ſe conſidere comme un homme prévoyant, un économe qui penſe à l'avenir. Un original de cette trempe ayant entendu parler d'un fameux Médecin de Paris, dont la parcimonie étoit portée à l'excès, eut la curioſité de l'aller voir. C'étoit un fidele Diſciple qui vouloit aller prendre des leçons d'un Maître renommé. Il le trouva ſur les huit

heures du ſoir, en Hyver, dans une chambre enfumée, avec une petite lampe qui ne donnoit preſque point de clarté. Il lui dit, en entrant : „ J'ai appris, Monſieur, que vous étiez l'homme „ du monde le plus économe. Je le ſuis un „ peu; mais je ſouhaiterois l'être davantage, & „ je voudrois bien que vous me fiſſiez l'amitié „ de me donner quelques leçons d'économie. „ *Ne venez-vous que pour cela?* lui repliqua bruſquement le Docteur Avare. *Prenez ce ſiege;* & en même-temps il éteignit ſa lampe, en lui diſant : *Nous n'avons pas beſoin d'y voir pour parler; nous en ſerons moins diſtraits.* " Ah! Mon„ ſieur, s'écria l'humble Diſciple, cette leçon „ d'économie me ſuffit : Je vois bien que je ne „ ſerai jamais qu'un écolier auprès d'un ſi grand „ Maître; mais je vous proteſte que j'en profite„ rai. „ Il ſe retira auſſi-tôt à tâtons. *Voyez les Anecdotes de Médecine.*

Toutes les grandes paſſions, dit Madame de P..., abandonnent les hommes à la mort; toutes, excepté l'Avarice. Le Commandeur de.... eut une longue maladie. Sur le point de mourir, il dit à ſon Médecin, qui lui avoit rendu ſix mois de viſites aſſidues, qu'il vouloit le récompenſer de ſes bons ſervices, & lui préſenta en même-temps trois louis, qu'il tira d'un ſac qu'il tenoit caché ſous ſon chevet. Le Médecin, ſurpris de la médiocrité de la ſomme, lui demanda ſi c'étoit un à compte? — Un à compte, Monſieur! reprit le Moribond, non, Monſieur; non, la ſomme me paroît raiſonnable pour tout le temps de ma maladie. Le Médecin lui fit encore quelques remontrances, auxquelles le Commandeur répondit : " Je vois bien que vous n'êtes pas content; „ tenez, voilà donc encore un petit écu. „ Le Médecin ne put s'empêcher de rire, & de refuſer les trois louis & le petit écu.

L'Avare *Cuttler*, dont parle Pope, dans ſes *Epîtres morales*, croyant donner un excellent

avis au prodigue *Villiers*, Duc de Buckingham, lui disoit : " Que ne vivez-vous comme moi ? „ — Vivre comme vous, Chevalier Cuttler ! j'en ferai toujours le Maître, répondit Villiers, quand je n'aurai plus rien.

Ce Cuttler, homme très-riche & très-avaricieux, voyageoit ordinairement à cheval, & seul, pour éviter toute dépense. Le soir, en arrivant à l'auberge, il feignoit d'être indisposé, afin qu'on ne lui servît point à souper. Il ordonnoit au valet d'écurie d'apporter, dans sa chambre, un peu de paille pour mettre dans ses bottes, faisoit battre son lit, & se couchoit. Lorsque le Domestique s'étoit retiré, il se relevoit, & avec la paille de ses bottes & la chandelle qu'on lui avoit laissée, il faisoit un petit feu, où il grilloit un hareng, qu'il tiroit de sa poche. Il avoit toujours la précaution de se munir d'un morceau de pain, & de faire monter une bouteille d'eau; & il soupoit ainsi à peu de frais.

Un homme, dont l'Avarice étoit connue, se vantoit d'avoir fait une perte considérable au jeu, sans dire un seul mot. " Je ne m'en étonne „ point, repartit un plaisant, les grandes dou„leurs sont muettes. „

L'Abbé Regnier, Secretaire de l'Académie Françoise, y faisoit un jour, dans son chapeau, la collecte d'une pistole, que chaque membre devoit fournir pour quelque dépense commune. Cet Abbé ne s'étant point apperçu qu'un des quarante (le Président Rose) qui étoit fort Avare, eût mis dans le chapeau, il le lui présenta une seconde fois. Celui-ci, comme on s'y attend bien, assura qu'il avoit donné. *Je le crois*, dit l'Abbé Regnier; *mais je ne l'ai point vu.* — *Et moi*, ajouta Mr. de Fontenelle, qui étoit à côté, *je l'ai vu; mais je ne le crois pas.*

Un noble débonnaire, & qui n'avoit point la réputation d'être brave, demandoit à un Avare, quel plaisir il avoit d'amasser des écus, & de ne

pas s'en ſervir? " J'y trouve autant d'appas, ré-
„ pondit l'Avare, que vous à porter l'épée. „

AVEUGLE.

LEs Aveugles étant moins diſtraits par la quantité d'objets que le ſens de la vue nous préſente à la fois, doivent avoir ceux de l'ouie, de l'odorat, du toucher, plus fins, plus exquis. C'eſt auſſi ce que pluſieurs faits nous confirment. Ajoutons que l'habitude d'exercer un ſens au défaut de l'autre, rend le premier en quelque ſorte plus ſavant. L'Aveugle né de Puiſeaux en Gâtinois, eſtimoit la proximité du feu au degré de la chaleur; la plénitude des vaiſſeaux, au bruit que font en tombant les liqueurs tranſvaſées, & le voiſinage des corps, à l'action de l'air ſur ſon viſage. Il s'étoit fait de ſes bras, des balances fort juſtes, & de ſes doigts, des compas preſque infaillibles. Le poli des corps n'avoit gueres moins de nuances pour lui, que le ſon de la voix. Il jugeoit de la beauté, par le toucher, & faiſoit entrer dans ce jugement la prononciation & le ſon de la voix. Il adreſſoit au bruit & à la voix très-ſûrement. On rapporte qu'il eut, dans ſa jeuneſſe, une querelle avec un de ſes freres, qui s'en trouva fort mal. Impatienté des propos déſagréables qu'il eſſuyoit, il ſaiſit le premier objet qui lui tomba ſous la main, le lui lança, l'atteignit au milieu du front, & l'étendit par terre. Cette aventure & quelques autres, le firent appeller devant le tribunal du Lieutenant de police de Paris, où il demeuroit pour lors. Les ſignes extérieurs de la puiſſance qui nous affectent ſi vivement, n'en impoſent point aux Aveugles. Le nôtre comparut devant le Magiſtrat, comme devant ſon ſemblable; les

menaces ne l'intimiderent point. « Que me fe-
» rez-vous ? dit-il à M. Hérault. — Je vous
jetterai dans un cul de baſſe-foſſe, lui répon-
dit le Magiſtrat. « — Eh ! Monſieur, lui re-
» pliqua l'Aveugle, il y a vingt-cinq ans que
» j'y ſuis. »

On penſeroit peut-être qu'un Aveugle-né n'a aucune idée nette de la viſion. Que l'on en juge par cette réponſe. On demandoit à l'Aveugle de Puiſeaux, ce que c'étoit que des yeux? « C'eſt,
» répondit-il, un organe ſur lequel l'air fait l'ef-
» fet de mon bâton ſur ma main. Cela eſt ſi
» vrai, ajouta-t-il, que quand je place ma main
» entre vos yeux & un objet, ma main vous eſt
» préſente, mais l'objet vous eſt abſent. La même
» choſe m'arrive, quand je cherche une choſe avec
» mon bâton, & que j'en rencontre une autre. »

Il définiſſoit un miroir, une machine qui met les choſes en relief loin d'elles-mêmes, ſi elles ſe trouvent placées convenablement par rapport à elles. « C'eſt comme ma main, ajoutoit-il,
» qu'il ne faut pas que je poſe à côté d'un ob-
» jet pour le ſentir. » Combien de Philoſophes renommés, dit un Auteur moderne, ont employé moins de ſubtilités pour arriver à des notions auſſi fauſſes?

Saunderſon, mort il y a quelques années en Angleterre, avoit perdu la vue dès ſa plus tendre enfance. Malgré cette privation, il fit des progrès ſi ſurprenants dans les mathématiques, qu'on lui donna la chaire de Profeſſeur de ces ſciences dans l'univerſité de Cambridge. Ses leçons étoient d'une clarté extrême: & cela devoit être, puiſqu'il parloit à ſes Eleves comme s'ils euſſent été privés de la vue. Ce qui paroîtra plus ſingulier, c'eſt qu'il faiſoit des leçons d'optique. Saunderſon n'avoit beſoin que de parcourir avec ſes mains, une ſuite de médailles, pour diſcerner les fauſſes, même lorſqu'elles étoient aſſez bien contrefaites pour tromper les

yeux d'un Connoiſſeur. Il jugeoit de l'exactitude d'un inſtrument de Mathématique, en faiſant paſſer ſes doigts ſur les Diviſions. Les moindres viciſſitudes de l'atmoſphere l'affectoient ; & il s'appercevoit ſur-tout, dans les temps calmes, de la préſence des objets peu éloignés de lui. Un jour qu'il aſſiſtoit, dans un jardin, à des obſervations aſtronomiques, il diſtingua, par l'impulſion de l'air ſur ſon viſage, le temps où le ſoleil étoit couvert de nuages; ce qui eſt d'autant plus ſingulier, qu'il étoit totalement privé, non-ſeulement de la vue, mais de l'organe.

On a vu avec plaiſir, dans la *Gazette Littéraire* de l'Europe, du 21 Mars 1764, les circonſtances les plus intéreſſantes qui ont accompagné l'opération de la cataracte faite à un Aveugle-né de vingt ans. Ces circonſtances ont été rapportées d'après une Feuille périodique intitulée : *The Weekly amuſement*. Un Chirurgien (*M. Grant*) ayant aſſuré les parents du jeune Aveugle, qu'il détruiroit l'obſtacle qui le privoit de la vue, pluſieurs perſonnes s'aſſemblerent pour être témoins de cette opération. Tous les ſpectateurs avoient promis de garder le ſilence, ſi l'opération réuſſiſſoit, afin de mieux obſerver les mouvements qu'occaſionneroient dans l'ame du jeune homme les nouvelles ſenſations qu'il éprouveroit. L'opération eut tout le ſuccès qu'on en attendoit. Lorſque les yeux du jeune Aveugle furent frappés des premiers rayons de la lumiere, on vit ſur toute ſa perſonne l'expreſſion d'un raviſſement extraordinaire; il parut prêt à s'évanouir de joie & d'étonnement. L'Opérateur étoit devant lui avec ſes inſtruments à la main. Le jeune homme l'examina depuis la tête juſqu'aux pieds; il s'examinoit enſuite avec la même attention, & ſembloit comparer ſa figure avec celle qu'il voyoit. Tout lui paroiſſoit exactement ſemblable, excepté les mains; parce qu'il prenoit les inſtruments du Chirurgien pour des parties de

ſes mains. Pendant qu'il étoit occupé à cet examen, ſa mere, qui ne pouvoit plus contenir les tendres mouvements dont ſon cœur étoit agité, ſe jetta à ſon cou en s'écriant : *Mon fils! mon cher fils!* Le jeune homme reconnut la voix de ſa mere, & ne put prononcer que ces mots : *Eſt-ce vous? eſt-ce ma mere?* & il s'évanouit. Il y avoit dans la chambre une jeune fille avec qui le jeune homme avoit été élevé, qu'il aimoit tendrement, & dont il étoit tendrement aimé, tout aveugle qu'il étoit. Lorſqu'elle le vit ſans mouvement & ſans connoiſſance, elle laiſſa échapper quelques cris de douleur qui parurent ranimer la ſenſibilité du jeune homme. En revenant à lui, ſes yeux ſe fixoient ſur l'objet chéri, dont il reconnoiſſoit la voix. Après quelques moments de ſilence, il s'écria : " Qu'eſt-ce qu'on „ m'a donc fait ? où m'a-t-on tranſporté ? Ce „ que je ſens autour de moi, eſt-ce la lumiere „ dont on m'a ſi ſouvent parlé? le ſentiment „ nouveau que j'éprouve eſt-il celui de la vue ?... „ Toutes les fois que vous dites que vous êtes „ bien-aiſes de vous voir l'un l'autre, êtes-vous „ auſſi heureux que je le ſuis en ce moment?... „ Où eſt *Tom* qui me ſert de guide? Il me ſem„ ble maintenant que je marcherois bien ſans „ lui. „ Il voulut faire un pas; mais il s'arrêta & parut effrayé de tout ce qui étoit autour de lui. Comme l'agitation de ſon ame étoit extrême, on lui dit qu'il falloit qu'il revînt pour quelque temps à ſon premier état, afin de donner peu-à-peu à ſes yeux la force de ſupporter peu-à-peu l'impreſſion de la lumiere ; & qu'il avoit beſoin de s'accoutumer par degrés à voir, comme il s'étoit accoutumé à marcher. Il ne ſe rendit qu'avec beaucoup de peine à ces raiſons ; on le tint pendant quelque temps les yeux couverts ; & , dans ce retour de cécité, il ſe plaignoit amérement qu'on l'avoit trompé ; qu'on avoit employé quelqu'enchantement pour lui

faire croire qu'il jouiſſoit de ce qu'on appelle *la vue* : il ajoutoit que les impreſſions qui en étoient reſtées dans ſon ame, le rendroient fou, ſi ce ſens ne lui étoit pas en effet rendu. Une autre fois, il cherchoit à deviner les noms des perſonnes qu'il avoit vues dans la foule ; ou bien il vouloit conter ce qu'il avoit remarqué, & il manquoit de termes pour s'exprimer. Enfin, lorſqu'on jugea qu'il ſeroit en état de ſupporter la lumiere, on chargea la jeune fille d'ôter le bandeau dont ſes yeux étoient couverts, & de tâcher de diſtraire, par ſes diſcours, l'impreſſion trop vive des objets. Elle s'approcha de lui ; & en dénouant le bandeau, elle lui dit : " M. Wil-
„ liam, je vais vous rendre l'uſage de la vue ;
„ mais je ne ſaurois m'empêcher d'avoir quel-
„ qu'inquiétude. Je vous ai aimé dès mon en-
„ fance, quoique vous fuſſiez Aveugle ; vous
„ m'avez aimée auſſi : mais vous allez connoî-
„ tre la beauté, vous allez éprouver des ſenti-
„ ments qui vous ont été inconnus juſqu'ici. Si
„ vous alliez ceſſer de m'aimer ! Si quelque ob-
„ jet, que vous trouverez plus aimable, alloit
„ m'effacer de votre cœur !..... ah ! ma chere
„ amie, répondit le jeune homme, ſi je devois,
„ en jouiſſant de la vue, perdre les tendres
„ émotions que j'ai ſenties toutes les fois que
„ j'ai entendu le ſon de votre voix ; ſi je ne de-
„ vois plus diſtinguer le pas de celle que j'aime
„ lorſqu'elle s'approche de moi ; & s'il falloit
„ que je changeaſſe ces plaiſirs ſi doux & ſi fré-
„ quents pour le ſentiment tumultueux que j'ai
„ éprouvé pendant le peu de temps que j'ai joui
„ de la vue, j'aimerois mieux renoncer pour ja-
„ mais à ce ſens nouveau. Je n'ai deſiré de voir
„ que pour vous ſentir, vous poſſéder, vous ai-
„ mer d'une autre maniere encore : arrachez-moi
„ ces yeux, s'ils ne doivent ſervir qu'à vous
„ rendre moins chere à mon cœur. „ La jeune fille l'embraſſa en verſant de douces larmes.

William revoit la lumiere avec le même trouble & le même raviſſement : il ne pouvoit ſe laſſer de regarder ſa maîtreſſe ; il l'appelloit en la touchant, & la prioit de parler pour s'aſſurer que c'étoit bien elle qu'il touchoit. Tout l'étonnoit ; il ne pouvoit accorder les ſenſations qu'il éprouvoit par la vue, avec celles qu'il avoit reçues des mêmes objets par les autres ſens : & ce ne fut que par degrés qu'il parvint à diſtinguer & à reconnoître les formes, les couleurs & les diſtances.

On a rapporté ce tour d'adreſſe d'un Aveugle. Il avoit cinq cents écus qu'il cacha dans un coin de ſon jardin : mais un voiſin, qui s'en apperçut, les déterra & les prit. L'Aveugle ne trouvant plus ſon argent, ſoupçonna celui qui pouvoit l'avoir dérobé. Comment s'y prendre pour le ravoir ? Il alla trouver ſon voiſin, & lui dit qu'il venoit lui demander un conſeil ; qu'il avoit mille écus, dont la moitié étoit cachée en lieu ſûr, & qu'il ne ſavoit s'il devoit mettre le reſte au même endroit. Le voiſin le lui conſeilla, & ſe hâta de reporter les cinq cents écus dans l'eſpérance d'en retirer bientôt mille. Mais l'Aveugle ayant retrouvé ſon argent, s'en ſaiſit ; & appellant ſon voiſin, lui dit : " Compere, l'Aveugle a vu » plus clair que celui qui a deux yeux. »

Au milieu d'une nuit fort obſcure, un Aveugle marchoit dans les rues avec une lumiere à la main, & une cruche pleine ſur le dos. Quelqu'un qui couroit, le rencontra ; & ſurpris de cette lumiere : Simple que vous êtes, lui dit-il, à quoi vous ſert cette lumiere ? La nuit & le jour ne ſont-ils pas la même choſe pour vous ? — Ce n'eſt pas pour moi, lui répondit l'Aveugle, que je porte cette lumiere, c'eſt afin que les étourdis qui te reſſemblent, ne viennent pas heurter contre moi, & me faire caſſer ma cruche.

AVOCAT.

IL paroît qu'il y a long-temps que les Avocats ſont en poſſeſſion de ſe dire des injures. Les Avocats, chez les Romains, s'inſultoient ſouvent au Barreau par les railleries les plus ſanglantes. L'Orateur Philippe, faiſant alluſion au nom de *Catulus* que portoit ſon adverſe partie, & au bruit qu'il faiſoit en plaidant, lui demanda pourquoi il aboyoit ſi fort : « C'eſt, ré-» pondit Catulus, que je vois un voleur. » *Diſcours ſur le Barreau de Rome.*

Un Orateur médiocre demandoit à ce même Catulus : « N'ai-je pas bien réuſſi à exciter la » compaſſion? A merveille, reprit celui-ci; car » il n'y a perſonne à qui votre diſcours n'ait » fait pitié. »

Verrès, que l'on accuſoit d'avoir dépouillé les Provinces de ſon Gouvernement, avoit envoyé à l'Orateur Hortenſius un ſphinx d'ivoire, morceau de ſculpture très-précieux. Ciceron, dans ſon Plaidoyer, ayant dit quelque choſe d'un peu enveloppé contre la conduite d'Hortenſius; celui-ci lui répondit qu'il ne ſavoit pas expliquer les énigmes. A quoi Ciceron repliqua ſur le champ : *Vous avez chez vous le ſphinx.*

Théophraſte parle d'un vieillard qui ſe fardoit. Archidamus, plaidant contre lui devant le Sénat de Lacédémone, dit : « Qu'il ne falloit » pas croire un homme qui portoit le men-» ſonge ſur le front. »

Un Magiſtrat, qui par une timidité naturelle ou défaut de mémoire, n'avoit jamais pu venir à bout de prononcer de ſuite un diſcours, interrompit un jour un Avocat qui plaidoit devant lui. L'Avocat piqué, lui dit malignement : » Vous

„ Vous m'interrompez, Monſieur, quoique vous „ ſachiez bien la peine qu'il y a de parler en „ public. „

Un Avocat qui défend une cauſe, ſe voit ſouvent dans la néceſſité d'employer toutes ſortes de moyens, parce que chaque Juge a ſon principe, bon ou mauvais, ſuivant lequel il ſe décide. Dumont, célebre Avocat, étoit perſuadé de cette vérité. Cet Avocat, plaidant à la Grand' Chambre, mêloit à des moyens victorieux, d'autres moyens foibles ou captieux. Après l'audience, le premier Préſident de Harlay lui en fit des reproches. M. le Préſident, lui répondit-il, un tel moyen eſt pour M. un tel, cet autre pour M. un tel. Après quelques ſéances l'affaire fut jugée, & Me Dumont gagna ſa cauſe. Le premier Préſident l'appella, & lui dit : " Maître „ Dumont, vos paquets ont été rendus à leur „ adreſſe. „

Un Avocat, dont le plaidoyer paroiſſoit trop étendu pour la cauſe qu'il défendoit, avoit reçu ordre du premier Préſident d'abréger ; mais celui-ci, ſans rien retrancher, répondit d'un ton ferme que tout ce qu'il diſoit étoit eſſentiel. Le Préſident, eſpérant enfin le faire taire, lui dit : „ la Cour vous ordonne de conclure. „ Hé bien, repartit l'Avocat, je conclus à ce que la Cour m'entende.

On a rapporté une Anecdote à-peu-près ſemblable de M. Dumont Avocat. Il avoit été interrompu, en plaidant, par M. de Harlay, premier Préſident, qui lui dit : Maître Dumont, abrégez. Cet Avocat cependant, qui croyoit que tout ce qu'il avoit à dire étoit eſſentiel dans ſa cauſe, ne retranchoit rien de ſon plaidoyer. M. de Harlay ſe crut offenſé, & dit à cet Avocat : Si vous continuez de nous dire des choſes inutiles, l'on vous fera taire. Me Dumont s'arrêta alors, tout court ; & après avoir fait une petite pauſe, il dit à M. de Harlay : " Mon-

„ ſieur, puiſque la Cour ne m'ordonne pas de „ me taire, vous voulez bien que je continue. „ Le premier Préſident, piqué de cette réſiſtance, ou peut-être de cette diſtinction faite entre lui & la Cour, dit à un Huiſſier : Saiſiſſez-vous de la perſonne de Me Dumont. Huiſſier, dit cet Avocat, je vous défends d'attenter à ma perſonne, elle eſt ſacrée pour vous dans le Tribunal où je plaide. Monſieur l'Avocat Général parla pour Me Dumont, & ſoutint qu'il ne devoit pas être arrêté. La Chambre ſe leva ſans rien décider. Mais la déciſion de cette affaire fut ſoumiſe à Louis XIV. qui, bien informé, dit qu'il ne condamnoit pas l'Avocat. Me Dumont reprit deux jours après ſon plaidoyer, qu'il continua ſans être interrompu ; mais ce fut le dernier qu'il prononça.

Des Juges, prévenus contre un Avocat, que ſa cauſe étoit mauvaiſe, ſe levoient pour aller aux opinions. Celui-ci ne ceſſoit cependant de demander audience. Enfin, voyant que le jugement alloit être prononcé, il dit, en élevant la voix : Je demande acte à la Cour du refus qu'elle fait de m'entendre, afin de me juſtifier envers ma partie qui eſt à cent lieues d'ici. Cette demande frappa les Juges ; ils reprirent leurs places pour donner audience à l'Avocat qui, ramaſſant tout ce qu'il avoit de forces & de feu, plaida avec tant d'éloquence, qu'il fit appointer la cauſe & la gagna avec dépens. Bourſault, dans ſes *Lettres*, attribue cette louable hardieſſe à Me Fourcroi, célebre Avocat au Parlement de Paris.

Il eſt d'uſage de donner un Conſeil aux criminels, avant de les condamner. Un Avocat, devenu le conſeil d'un filou ſurpris à dérober des bourſes dans une audience du Parlement, le tire à l'écart, il lui demande s'il étoit vrai qu'il eût coupé la bourſe à quelqu'un ? Il eſt vrai, Monſieur, dit le voleur, mais... Tais-toi,

reprit l'Avocat ; le meilleur conſeil que je puiſſe te donner eſt de t'en aller au plus vîte. Le voleur, trouvant l'avis fort bon, gagne l'eſcalier le plus proche, & diſparoît. L'Avocat ſe préſente au Barreau ; les Juges lui demandent s'il n'a rien à dire pour la défenſe du criminel. Meſſieurs, dit-il, ce pauvre malheureux m'a avoué ſon crime ; mais comme j'étois nommé ſon conſeil, j'ai cru devoir lui conſeiller de prendre la fuite. Ce fut un ſujet de riſée ; mais il n'y avoit rien à dire à l'Avocat ; c'étoit aux Huiſſiers à prendre garde que le voleur ne s'échappât.

Un Avocat célebre s'étoit chargé de défendre des batteleurs & farceurs qui avoient un procès. Le premier Préſident lui marqua de la ſurpriſe de ce qu'il plaidoit pour de tels gens. « Monſieur, lui répondit l'Avocat, j'ai cru que puiſque la Cour avoit bien voulu leur donner audience, je pouvois plaider pour eux. »

Un Avocat, qui s'étoit apperçu que quelques Conſeillers dormoient pendant qu'il parloit, s'écria : Que je ſuis à plaindre ! la Cour ſommeille, tandis que je ſuis dans le fort de ma cauſe. Le Préſident, indigné de ce reproche, dit à l'Avocat : Me un tel, la Cour bien éveillée vous interdit.

Un premier Préſident demandoit à Me Langlois, pourquoi il ſe chargeoit ſouvent de mauvaiſes cauſes. « Monſeigneur, lui répondit l'Avocat, j'en ai tant perdu de bonnes, que je ne ſais plus leſquelles prendre. »

AUTEUR.

FAcilité d'écrire, preuve de médiocrité ; c'eſt ce dont étoit perſuadé un homme d'eſprit. On louoit devant lui un Auteur de cette facilité, en

ajoutant qu'il n'en étoit pas moins modeſte. Ce n'eſt pas aſſez, répondit-il, il faut qu'il en ſoit plus humble.

Je fais ſept tragédies dans un an, diſoit à un Poëte, un Rimeur enflé de vanité; mais vous? une en ſept ans.... Oui, une ſeule, répondit le Poëte, mais une Athalie. Cette penſée eſt encore très-bien exprimée par cette fable. On reprochoit à la Lionne qu'elle ne mettoit qu'un petit au monde: oui, un ſeul, dit-elle, mais c'eſt un lion.

Mes vers me coûtent peu, diſoit un mauvais Poëte; ils vous coûtent ce qu'ils valent, lui répondit-on.

Il échappe toujours, dit l'Auteur des *Eſſais de Littérature*, aux eſprits *Penſeurs*, même dans leur converſation la plus lâche & la moins tendue, des choſes d'un grand prix, & auſſi dignes d'être recueillies qu'agréables à entendre. Si néanmoins vous voulez de ces choſes penſées & réfléchies, c'eſt dans les livres des grands Auteurs qu'il faut les chercher, & non dans leur converſation. Une femme de Province avoit deſiré d'être d'un dîner que le Marquis *de Laſſay* donnoit à quelques hommes célebres dans les lettres. Surpriſe de voir le dîner très-avancé ſans avoir encore rien entendu de fort merveilleux, elle dit à Madame de S. Juſt: *Quand commenceront-ils?*

On a dit qu'il falloit des Auteurs pour toutes les claſſes; on pourroit ajouter pour les différents pays. Il y a ce fait connu d'un homme qui ſe faiſoit préſenter à un Magiſtrat qui avoit une bibliotheque conſidérable. Que faites-vous? lui demanda le Magiſtrat: Je fais des livres, répondit-il. Mais aucun de vos livres ne m'eſt encore parvenu? Je le crois bien, répond l'Auteur: je ne fais rien pour Paris. Dès qu'un de mes ouvrages eſt imprimé, j'en envoie l'édition en Amérique: je ne compoſe que pour les Colonies.

Il y avoit à la Chine, dit un Fabuliſte Allemand, (*M. Lichtwehr*) un Lettré, que la noble envie de s'illuſtrer enflammoit continuellement. Il travailloit jour & nuit à s'ériger dans des écrits un monument qui pût le faire vivre chez la poſtérité la plus reculée; car enfin l'idée de l'immortalité eſt toujours flatteuſe, & pour tout le monde. Ses ouvrages étoient pleins de citations d'une foule d'Auteurs; & il avoit l'avantage de faire obſerver en paſſant, que ſa bibliotheque étoit bien garnie. Jugez ſi la réputation d'un ſi grand homme tarda à ſe répandre. Entr'autres un vieux Mandarin, perſonnage de grand crédit à la Cour, témoignoit en faire un cas infini; il avoua même un jour publiquement, qu'il n'avoit rien lu de ſa vie, où il eût trouvé à s'inſtruire comme dans les ouvrages de ce Savant. On prit ſoin de l'en informer; & ſa joie fut ſans égale; il va trouver le Mandarin, & le remercie de l'air le plus modeſte qu'il lui eſt poſſible de prendre; il lui témoigne combien il ſe ſent honoré d'un pareil ſuffrage, & lui voue un hommage éternel. Enfin, après s'être épuiſé en longues actions de graces, ajoutez, lui dit-il, une faveur à celle que vous m'avez faite. Ne me laiſſez point ignorer comment il ſe peut que j'aie été aſſez heureux pour apprendre quelque choſe à un Seigneur ſi éclairé. Mon ami, lui répondit le Mandarin, je vais vous expliquer le fait : toutes les fois que j'ouvre un de vos ouvrages & que je vois en marge les titres de ceux que vous y citez en ſi grand nombre, je m'écrie avec tranſport : Ah! qu'il y a de livres au monde, dont je puis fort bien me paſſer! Cette concluſion ne fut pas ſans doute ſatisfaiſante pour l'Auteur. Mais combien d'ouvrages modernes pourroient fournir une pareille inſtruction au bon Mandarin!

On liſoit devant un homme de Lettres un livre excellent, dans lequel il y avoit quelqu'une

de ſes penſées : *Voilà*, dit-il, *un de mes enfants qui a fait fortune.*

AXIOME.

PRopoſition phyſique, ou Morale, ſpéculative ou pratique, dont la vérité ſe fait connoître par elle-même, ſans qu'il ſoit néceſſaire de la démontrer. Les Axiomes ſont appellés autrement, des *premieres vérités.*

Les Axiomes, dit le Chancelier Bâcon, ont cet avantage, qu'ils dévoilent au moins le mérite & le génie d'un homme : on voit d'abord s'il poſſede à fond ſa matiere, ou s'il ne va que juſqu'au tuf ; car des Axiomes ſont puériles, quand ils ne renferment pas le germe des choſes. Ce doit être comme le ſuc extrait d'un riche fond d'obſervations, qui tiennent lieu de preuves & de raiſonnements. Il n'appartient donc qu'aux Maîtres de l'art de s'expliquer en Axiomes, comme aux Légiſlateurs d'énoncer leurs volontés par des édits.

Il nous manque, continue le même Auteur, un recueil de ces Axiomes primitifs communs à toutes les ſciences, également applicables à la Phyſique, à la Morale & à la Politique. Cependant la nature eſt ſimple, & ſe reſſemble partout. En voici des exemples.

Si l'on ajoute des égaux à des inégaux, les tous ſeront inégaux.

Axiome de mathématique qui paſſe en regle de droit. Car dans la juſtice diſtributive qui rend à chacun ſelon ſes œuvres, ſi l'on traite également des actions inégales, il n'y a plus d'égalité, ni d'équité. Mais la juſtice commutative qui rend à chacun ſelon ſes choſes, partage également des perſonnes inégales.

La nature ſe repréſente toute entiere en petit.

Ainſi le mouvement des aſtres ſe vérifie dans celui des atômes. Ariſtote tranſporta dans la Politique cet Axiome phyſique de Démocrite; car il établit le Gouvernement Monarchique ſur le Gouvernement Domeſtique, & prit le plan de l'Etat, dans la famille.

L'être ne périt jamais entiérement, quand le tout retourne à ſes principes.

Axiome de Phyſique, & Maxime de Politique. Comme la matiere, loin d'être anéantie, reprend ſa vigueur dans les éléments; auſſi, pour empêcher la ruine des Empires, les loix doivent rappeller les anciennes mœurs.

La peſte eſt plus contagieuſe dans les commencements, que dans ſa maturité.

C'eſt une expérience phyſique applicable à la Morale. Car la corruption des méchants déterminés, eſt moins funeſte à la ſociété, que les irrégularités d'une vertu qui plie & ſe dément.

Les cauſes les plus générales ont auſſi le plus d'énergie.

Principe univerſel dans la nature. Les mouvements obliques ou directs que l'homme communique aux corps que la nature lui a ſoumis, ſont toujours ſubordonnés au mouvement général de gravitation qui lie & rapproche tous les êtres. Ainſi le grand intérêt de l'Etat abſorbe les petits intérêts des Citoyens. La patrie eſt une mere, mais qui dévore quelquefois une partie de ſes enfants pour conſerver la famille, & quelquefois immole la famille aux aînés. Les reſſorts qui font ſubſiſter ou fleurir la nation, ſont toujours plus forts que ceux du bien-être des particuliers.

Les organes de la réflexion reſſemblent aux organes des ſens.

C'eſt un Axiome commun à la perſpective & à l'acouſtique dont voici l'explication. Le miroir qui réfléchit les objets, eſt tranſparent comme

l'œil qui les reçoit. Le rocher qui renferme les ſons & qui forme l'écho, a la même configuration que l'oreille. Autant de reſſemblance, ou plutôt autant de veſtiges de la nature qui a imprimé ſon caractere & ſon ſceau ſur toute la matiere, en ſorte que les traits les plus différentiels, ne peuvent effacer l'empreinte dominante d'une même puiſſance.

BAGATELLES DIFFICILES.

ON trouvoit autrefois une eſpece de mérite dans les acroſtiches, & autres difficultés regardées aujourd'hui comme puériles. Ce goût minutieux avoit auſſi conſeillé différentes pieces d'écritures & d'induſtrie ſurprenantes par leur extrême ténuité. Dans le ſeizieme ſiecle, un Religieux Italien, nommé Pierre Alumnus, renferma le Symbole des Apôtres, & l'Evangile de S. Jean *In principio*, dans un eſpace grand comme un denier.

Un Artiſte, non moins patient, préſenta à Eliſabeth, Reine d'Angleterre, un morceau de papier de la grandeur de l'ongle, ſur lequel étoient écrits les Commandements de Dieu, le Symbole des Apotres & l'Oraiſon Dominicale, le nom de la Reine & la date de l'année. Cet Artiſte en faiſoit diſtinguer facilement toutes les lettres, au moyen d'une paire de lunettes qu'il avoit lui-même conſtruites.

On a pu voir entre les mains des amateurs de ces ſortes de chefs-d'œuvre, une Iliade d'Homere écrite ſur du vélin, & que l'on peut renfermer dans la coquille d'une noix. Ces pieces d'écriture ſe tracent ordinairement avec un pinceau, parce qu'il préſente une pointe plus fine, plus déliée que la plume. M. G. ***. Chanoine Régulier

gulier de ſainte Genevieve, a fait des ouvrages curieux en ce genre, & dont la netteté, ſi difficile à obtenir, même dans une écriture ordinaire, eſt ſupérieure à celle du burin.

Jérôme Faba, Prêtre Italien, né dans la Calabre, s'étoit exercé dans un autre genre d'induſtrie non moins ſurprenant par la difficulté. Il avoit fait un ouvrage en buis, qui repréſentoit tous les Myſteres de la Paſſion, & ſe pouvoit renfermer dans la coquille d'une noiſette. On lui attribue auſſi un carroſſe de la grandeur d'un grain de froment où l'on voyoit un homme & une femme dedans, un Cocher qui le conduiſoit, & des chevaux qui le tiroient. Ces ouvrages furent préſentés à François I. & à Charles-Quint.

Un autre Artiſte avoit conſtruit un chariot d'Ivoire qu'une mouche couvroit de ſes aîles, & un navire auſſi d'ivoire avec tous ſes agrès.

Paul Colomiés dit quelque part qu'il a vu un Orfevre à Moulins qui avoit enchaîné une puce en vie à une chaîne d'or de cinquante anneaux, qui ne peſoit pas trois grains.

On contoit l'autre jour à M. le Dauphin, dit Madame de Sévigné dans une de ſes lettres, qu'il y avoit un homme à Paris, qui avoit fait pour chef-d'œuvre un petit chariot qui étoit traîné par des puces. Le Dauphin dit à M. le Prince de Conti : " Mon couſin, qui eſt-ce qui „ a fait les harnois? „ *Quelque araignée du voiſinage*, répondit le Prince.

BATTOLOGIE.

LEs Grammairiens ont donné ce nom à une affluence d'expreſſions ſuperflues. C'étoit le défaut du Poëte *Battus*. On demandoit à Mélan-

thius ce qu'il penſoit d'une Tragédie de Denys, Tyran de Syracuſe, & qui avoit la folie de paſſer pour Poëte : " Je ne ſaurois en juger, répondit-il; la grande quantité de mots dont elle „ eſt enveloppée, m'a empêché de la voir. „

BEAU.

UN jour, dit l'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique*, j'aſſiſtai à une Tragédie auprès d'un Philoſophe : *O ! que cela eſt beau !* s'écrioit-il; „ *Que trouvez-vous-là de beau ?* lui demandai-je, „ *C'eſt*, répondit-il, *que l'Auteur a atteint ſon but.* Le lendemain il prit une médecine qui lui fit du bien; elle a atteint ſon but, lui dis-je; voilà une belle médecine. Il comprit qu'on ne peut dire qu'une médecine eſt belle, & que pour donner à quelque choſe le nom de beauté, il faut qu'elle nous cauſe de l'admiration & du plaiſir. Il convint que cette Tragédie lui avoit inſpiré ces deux ſentiments, & que c'étoit-là le *To Kalon*, le Beau.

Nous fîmes, continue-t-il, un voyage en Angleterre : on y joua la piece parfaitement traduite; elle fit bâiller tous les ſpectateurs. " Oh, „ oh, dit-il, le *To Kalon* n'eſt pas le même „ pour les Anglois & pour les François. „ Il conclut, après bien des réflexions, que le Beau eſt très-relatif, comme ce qui eſt décent au Japon eſt indécent à Rome, & ce qui eſt de mode à Paris ne l'eſt pas à Pékin; & il s'épargna la peine de compoſer un long traité ſur le Beau.

BEAUTÉ.

ON a demandé ſi la Beauté dans les femmes ou dans les hommes étoit une choſe arbitraire. Il eſt hors de doute que l'expreſſion des paſſions douces & la grace, plaiſent à tout le monde. La différence des jugements ſur la Beauté en divers pays, porte donc principalement ſur la couleur & la forme. Or, cette différence provient des coutumes nationales, ou de certains défauts très-répandus, qui alterent le goût naturel. Les Chinois exigent qu'un homme, pour être beau, ſoit gros & gras, qu'il ait le front large, les yeux petits & plats, le nez court, les oreilles un peu grandes, la bouche médiocre, la barbe longue & les cheveux noirs. Les femmes font conſiſter le point le plus eſſentiel de leur Beauté, dans la petiteſſe des pieds. Sitôt que les filles naiſſent, les nourrices ont grand ſoin de leur ſerrer étroitement les pieds, de peur qu'ils ne croiſſent trop.

La Beauté des femmes de Cumana, Province de l'Amérique Méridionale, eſt d'avoir les joues maigres, un viſage long, & des cuiſſes extrêmement groſſes. Pour cet effet, on leur preſſe, dans l'enfance, la tête entre deux couſſins, & on leur lie fortement le deſſus du genou.

Les habitants des Iſles Marianes ſont fort curieux d'avoir les dents noires & les cheveux blancs.

Chez les Arabes du déſert, les femmes ſe noirciſſent le bord de leurs paupieres d'une poudre noire, & tirent une ligne de ce noir en-dehors de l'œil pour le faire paroître plus fendu. En général, la principale Beauté des femmes de l'Orient, eſt d'avoir de grands yeux noirs, bien ouverts & relevés à fleur de tête.

Dans quelques autres pays, les femmes ſe font

faire plusieurs raies bleues au visage, pour imiter les veines qui paroissent dans un teint uni & délicat.

Un Anglois voyageant dans les Alpes, attira tous les regards par sa figure; mais on trouvoit qu'il lui manquoit un grand agrément : *Le bel homme*, disoit-on, *s'il avoit un goître!*

Les Dames Françoises, avec leur rouge & leurs mouches, paroissent être toutes de la même famille. La premiere fois, dit un voyageur Anglois, que je vis ces femmes rangées dans les loges de l'Opéra à Paris, je crus voir une longue plate-bande de pivoines dans un jardin.

Des Caillettes bien frisées, bien poudrées & le visage couvert de rouge, demandoient à un Etranger, que pensez-vous des Beautés Françoises?— Mes Dames, leur répondit naïvement cet Etranger, je me connois mal en peinture.

Nous finirons cet article de la Beauté par un Apologue de M. *Lichtwehr*. Dans une ville d'Allemagne, un Negre & un Blan se disputoient l'avantage de la figure. L'Allemand disoit à l'Africain : Mon ami, si j'avois le malheur de te ressembler, je crois que je ne serois gueres tenté de me faire peindre; & je n'imagine pas non plus que l'envie t'en prenne jamais. Regarde-toi un peu, beau brunet; là, regarde-toi dans cette glace; ne conviendras-tu pas qu'il falloit que la nature fût en train de rire, quand elle a modelé ce visage en poix noire & luisante, à moins qu'elle ne l'ait destiné à faire peur aux petits enfants de mon pays, & à les empêcher de crier? — Il est vrai, répondit le Negre, que tu as bien de quoi t'en louer avec ta face blafarde. " Ne „ vois-tu pas, animal que tu es, que tu ressem„ bles à un fruit ébauché, à qui le soleil n'a „ encore daigné donner les derniers coups de „ pinceau? „ La dispute s'échauffa, & ils alloient en venir aux mains quand un tiers se présenta pour arbitre, & fut accepté : c'étoit un

François, qui, comme de raiſon, prononça en faveur de l'Allemand. Tu l'emportes & je ſuis vaincu, s'écria le fils baſané du rivage more! On me condamne en Europe, mais en Afrique tu aurois perdu ton procès.

La Fontaine, dans ſa Fable philoſophique des *Compagnons d'Ulyſſe*, fait encore mieux ſentir cette vérité. Ulyſſe avoit obtenu de l'enchantereſſe Circé de rendre à ſes Compagnons, changés en animaux, leur premiere forme, s'ils vouloient y conſentir. Ce Héros qui, ſuivant Homere, avoit le don de l'éloquence, après avoir tenté inutilement d'en perſuader pluſieurs, court à celui qui a été transformé en ours:

. . . . . Eh! mon frere,
Comment te voilà fait; je t'ai vu ſi joli.
Ah! vraiment, nous y voici.
Reprit l'ours, à ſa maniere;
Comme me voilà fait! comme doit être un ours.
Qui t'a dit qu'une forme eſt plus belle qu'une autre?
Eſt-ce à la tienne à juger de la nôtre?
Je m'en rapporte aux yeux d'une ourſe, mes amours.

BIENFAISANCE.

VErtu qui naît de l'amour de l'humanité, & nous fait contribuer, autant qu'il eſt en nous, au bonheur de nos ſemblables. La Bienfaiſance eſt à la bienveillance, ce que l'acte eſt au deſir.

Un Paroiſſien étoit allé voir ſon Curé au plus fort de l'Hyver; & remarquant qu'aucune de ſes chambres n'étoit tapiſſée, il lui demanda pourquoi il n'avoit point fait tapiſſer ſes murailles pour ſe garantir de la rigueur du froid? Le fidele Paſteur lui montrant deux pauvres dont il prenoit ſoin, répondit: *J'aime mieux revêtir*

ces pauvres, que mes murailles. On eſt fâché que ceux qui ont les premiers recueilli ces Anecdotes & autres ſemblables, ne nous aient point fait connoître les perſonnes que de ſemblables traits honorent.

Léopold, Duc ſouverain de Lorraine, étoit un Prince bienfaiſant. Un de ſes Miniſtres lui repréſentoit que ſes ſujets le ruinoient. *Tant mieux*, répondit Léopold, *je n'en ſerai que plus riche, puiſqu'ils ſeront heureux.*

Une autre fois on lui faiſoit le récit de quelques avantages qu'un Souverain venoit de faire à ſes peuples. *Il le devoit*, répondit le Duc; *je quitterois demain ma ſouveraineté, ſi je ne pouvois faire de bien.*

Un Gentilhomme, qui ne lui avoit jamais rien demandé; quoiqu'il fût dans le beſoin, jouoit avec ſon Maître, & gagnoit beaucoup. *Vous jouez bien malheureuſement*, dit-il au Prince. — *Jamais*, repartit Léopold, *la fortune ne m'a mieux ſervi; mais je devois ſeul m'en appercevoir.*

Un Etranger, qu'il avoit renvoyé dans ſa patrie, comblé de bienfaits, oſa lui manquer. On en parla au Prince, qui dit, avec bonté: *Je ne dois pas lui faire un reproche de ſon ingratitude, puiſque je ne l'ai obligé que pour moi.*

Un Magiſtrat attendoit que Léopold ſortît de ſon appartement, pour lui demander un emploi dont on venoit de diſpoſer en faveur d'un autre. Le Duc, voulant ſauver le déſagrément d'un refus au ſolliciteur, l'interrompit au milieu de ſon compliment, & lui dit: *Soyez content, Monſieur, votre ami vient d'obtenir la charge que vous venez me demander pour lui.* Mém. des hommes illuſtres de Lorraine.

Un des Tréſoriers d'Alphonſe le Grand, Roi d'Arragon, venoit de lui apporter dix mille écus d'or, ſomme très-conſidérable alors. Un Courtiſan, qui croyoit n'être pas entendu du Prince, dit à quelqu'un: « Voilà une ſomme

„ qui me rendroit heureux pour toute ma vie. „ *Soyez-le*, lui dit le Roi, en la lui donnant.

Le Duc de Montmorenci, qui fut décapité à Toulouſe, aimoit à répandre des bienfaits. Ce Seigneur, voyageant en Languedoc, apperçoit dans un champ quatre laboureurs qui dînoient à l'ombre d'un buiſſon. Approchons-nous de ces bonnes gens, dit-il à ceux qui le ſuivoient, & demandons-leur s'ils ſe croient heureux. Trois répondirent, que bornant leur félicité à certaines commodités de leur condition que Dieu leur avoit données, ils ne ſouhaitoient rien dans le monde. Le quatrieme avoua franchement qu'une choſe manquoit à ſon bonheur : C'étoit de pouvoir acquérir certain héritage que ſes peres poſſédoient. — Et ſi tu l'avois cet héritage, dit M. de Montmorenci, ſerois-tu content? — Autant que je le puis être, répondit le Payſan. — Combien vaut-il? demanda le Duc. — Deux mille francs, répondit le Payſan. — Qu'on les lui donne, reprit le Duc, & qu'il ſoit dit que j'ai rendu un homme heureux en ma vie. *Le Vaſſor.*

Un Miniſtre, dit le Poëte Sadi, étoit bienfaiſant. Un jour il déplut à ſon maître, & il fut mis en priſon : mais le peuple ſollicita ſa délivrance. Les Gardes lui rendoient ſa priſon agréable : les Courtiſans parloient au Roi de ſes vertus; & le Roi lui pardonna. Vendez le jardin de votre pere, pour en acheter un ſeul cœur : brûlez les meubles de votre maiſon, ſi vous manquez de bois pour préparer le repas de votre ami. Faites du bien à vos ennemis : faites-leur des préſents. Ne menacez pas le chien qui aboie; jettez-lui un morceau de pain.

L'Empereur Charles IV., inſtruit qu'un de ſes Officiers, ſéduit par l'argent des ennemis, méditoit de l'aſſaſſiner ou de l'empoiſonner, le fit venir, & lui dit : " J'ai appris avec peine que vous „ n'aviez pas le moyen de marier votre fille, qui

», eſt déjà grande, tenez, voilà mille ducats pour », ſa dot. „ On peut juger de la ſurpriſe de ce traître, qui alla auſſi-tôt ſe dégager de ſa promeſſe criminelle.

Un pauvre demandant l'aumône à un ſoldat, lui diſoit : " Donnez-moi quelque choſe pour „ l'amour de Dieu, & je le prierai pour vous. „ Le ſoldat lui donna quelques pieces de monnoie, & lui dit : " prends, & prie Dieu pour toi-mê- „ me ; je ne prête point mon argent à uſure. „

Un mortel bienfaiſant eſt la plus fidele image de la Divinité, qui veut le bonheur des hommes. Les Scythes, pourſuivis par Alexandre juſqu'au milieu des bois & des rochers qu'ils habitoient, dirent à ce Conquérant, qui vouloit paſſer pour le fils de Jupiter Ammon : *Tu n'es pas un Dieu, puiſque tu fais du mal aux hommes.*

La Bienfaiſance, dans un Prince, doit être réglée par une économie ſage & raiſonnée. Le Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, ſurnommé le *Bienfaiſant*, nous offre entr'autres ce modele de Bienfaiſance économique. Ce Prince a donné aux Magiſtrats de la ville de Bar, dix mille écus, qui doivent être employés à acheter du bled lorſqu'il eſt à bas prix, pour le revendre aux pauvres à un prix médiocre, quand il eſt monté à un certain point de cherté. Par cet arrangement, la ſomme augmente toujours, & bientôt on pourra la répartir ſur d'autres endroits de la Province.

BIENVEILLANCE.

LEs yeux de la Bienveillance, dit un Auteur moderne, ſont toujours riants. Une femme ne regarde pas ſon amant comme un autre. Et le Favori, à qui ſon Maître parle ſérieuſement, doit

dire, comme le Marquis de***. « Je ſuis perdu! » le Prince ne m'a pas demandé des nouvelles » de ma femme, & n'a point careſſé ma le- » vrette. »

BON MOT.

NOus n'accordons ce nom qu'à une repartie vive, gaie, animée par une penſée qui frappe, qui réveille, qui ſurprend. On voit, par cette définition, que le Bon Mot differe eſſentiellement du Beau Mot ou de l'Apophtegme. Le premier eſt une eſpece d'impromptu que l'occaſion ſeule fait naître, & que la malignité, le plus ſouvent, aſſaiſonne : c'eſt un trait qui vole & qui perce en même-temps. Le Beau Mot ou l'Apophtegme, au contraire, n'eſt qu'une belle penſée, une parole méditée qu'on a coutume de dire ſouvent, ou, ſi c'eſt réponſe, on y cherche moins à briller qu'à dire quelque choſe de moral & d'inſtructif. *Voyez Apophtegme.*

Un homme en place, qui s'étoit rendu coupable de pluſieurs infidélités chez les Macédoniens, ſouffroit impatiemment qu'on l'appellât traître. Il s'en plaignit à Archélaüs, Roi de Macédoine. » Les Macédoniens, lui répondit ce Prince, » ſont ſi groſſiers, qu'ils appellent les choſes » par leur nom. »

Un Grec, grand parleur, qui ſe prétendoit Philoſophe, voyageoit en Scythie, & tout le monde ſe moquoit de lui. Meſſieurs les Scythes, dit-il, vous devez me reſpecter, je ſuis du pays de Platon; un Scythe lui répondit : parle comme Platon, ſi tu veux qu'on t'écoute.

Diogenes ayant été conduit devant Philippe, Roi de Macédoine, ce Prince le traita d'eſpion. *Oui*, lui répondit Diogenes, *de ton ambition & de ta vanité.*

Un homme de la Cour de Louis XIII., jouoit au piquet dans une galerie ouverte. Ayant reconnu, par ſes cartes de rentrée, qu'il avoit mal écarté, il s'écria : *Je ſuis un franc Gouſſaut !* (C'étoit le nom d'un Préſident qui ne paſſoit pas pour un des hommes les plus éclairés de ſon temps.) Ce Préſident ſe trouva par hazard derriere le joueur, qui ne l'avoit pas apperçu; & fort offenſé d'être cité en cette occaſion, lui dit : " Vous êtes un ſot. „ *Vous avez raiſon*, lui repartit le joueur, *c'eſt ce que je voulois dire.*

Une Bourgeoiſe prenoit le titre de Marquiſe, afin de paſſer pour une femme de qualité. " Ma„ dame, lui dit quelqu'un, prenez garde à ce „ que vous faites, le ſobriquet de *Marquiſe* pour„ roit bien vous reſter. „

Dans le temps que Madame de Staal écrivoit ſes mémoires, une femme de ſes amies lui demanda comment elle s'y prendroit pour ſe peindre elle-même, lorſqu'elle en ſeroit à la ſenſibilité de ſon cœur, à ſes aventures galantes? *Oh !* dit-elle, *je ne me repréſenterai qu'en buſte.*

Une Dame, avancée en âge, alla voir un vieux Seigneur de ſes amis qui ſe mouroit. La fille de ce Seigneur lui refuſa l'entrée de ſa chambre en lui diſant que ſon pere ne voyoit plus de femmes.... *Ah ! Madame, à mon âge il n'y a plus de ſexe.*

On reprochoit à une Demoiſelle de conſentir à épouſer un homme qui heurtoit de front les mœurs & les modes de ſon temps, un original enfin ; mais la ſingularité de cet homme n'étoit qu'un vice de l'eſprit, & perſonne n'avoit l'ame plus honnête; auſſi cette Demoiſelle qui ne manquoit pas de jugement, répondit très-finement: „ Je l'épouſe, parce que j'eſpere qu'il ſera bon „ mari par ſingularité. „

Des Hollandois diſoient à un François, que Mons leur ſeroit rendu par la paix de Riſwick. „ Je le crois, répondit le François, nous ne

„ pourrions le garder; car lorſque nous l'avons „ pris, il y avoit plus de cinquante mille té- „ moins. „

On voit aux Chartreux de Dijon, la tête de Jean, Duc de Bourgogne, qui fut aſſaſſiné ſur le pont de Montreau par les gens du Dauphin, pour venger la mort du Duc d'Orléans, qu'il avoit tué. François I. regardant cette tête, demanda au Religieux qui la lui montroit, d'où provenoit le trou qu'il y avoit? *C'eſt*, dit le Chartreux, *que les Anglois ſont entrés par-là en France.* En effet, Philippe, fils de Jean, pour venger la mort de ſon pere, ſe ligua avec les Anglois, & les attira en France.

Un Evêque avoit un buffet qu'il venoit de garnir de pluſieurs vaſes d'argent, chef-d'œuvre de l'art. Comme on admiroit ces richeſſes, le Prélat dit pour s'excuſer en quelque ſorte, qu'il les avoit acquiſes pour en aſſiſter dans l'occaſion les pauvres de ſon dioceſe. *Monſeigneur*, lui dit quelqu'un malignement, *vous auriez pu leur en épargner la façon.*

Un Frere quêteur diſoit, qu'en quittant le monde, il avoit renoncé à ſon bien qui étoit conſidérable. *Il valoit mieux*, lui répondit-on, *renoncer au bien d'autrui qu'au vôtre.*

Louis XIV. nomma à l'Abbaye de Chelles une ſœur de Mademoiſelle de Fontanges. Au ſacre de cette Abbeſſe les tentures de la couronne, les diamants, la muſique, les parfums, le nombre des Evêques qui officioient, ſurprirent tellement une femme de Province, qu'elle s'écria: *C'eſt ici le Paradis! Eh! non Madame*, lui dit-on, *il n'y auroit pas tant d'Evêques.* Lettres de Sévigné.

Un importun voyant un Savant ſe promener ſouvent ſeul, lui dit un jour en l'abordant: „ Monſieur, comment pouvez-vous ſupporter „ cette ſolitude? „ *Je n'ai commencé d'être ſeul*, répondit le Savant, *que dans le moment que vous m'avez abordé.*

Un Prêtre rencontrant, proche une armée, une troupe de volontaires, qui alloit faire du butin, ſalua le Chef en lui diſant : " Dieu vous donne „ la paix. „ Mais le Militaire, mécontent de ce ſouhait, repartit auſſi-tôt : " Dieu ôte, à vous „ autres Prêtres, le Purgatoire !

La République de Gênes, ayant oſé braver Louis XIV., fut forcée d'envoyer en France, pour faire des excuſes au Monarque, un Doge, accompagné de quatre Sénateurs, ce qui étoit ſans exemple. On fit voir à ce Doge Verſailles dans tout ſon éclat ; on lui demanda enſuite ce qui l'avoit le plus frappé dans ce lieu enchanté : *C'eſt de m'y voir.*

La naiſſance du fils aîné d'un Monarque, dans les Etats où la Couronne eſt héréditaire, inſpire toujours un joie univerſelle : elle reſſerre les liens du Souverain & des ſujets ; elle affermit la Couronne ſur la tête du Monarque ; elle donne plus de ſolidité aux obligations qu'il contracte : auſſi lors de la naiſſance de M. le Dauphin, Louis XIV., ayant dit à M. Pelletier Deſforts, Contrôleur général, qu'il falloit chercher de l'argent pour fournir aux réjouiſſances, ce Miniſtre lui répondit : " Sire, vous en trouverez „ facilement, la Reine vient de vous donner une „ bonne caution. „

Un homme épuiſé de plaiſirs étoit obligé de garder le lit. Un de ſes amis vint le voir, & apperçut en entrant dans la chambre du malade, ſa maîtreſſe qui en ſortoit. Il demanda au malade comment il ſe trouvoit : " La fievre, dit-il, „ vient de me quitter. „ *Effectivement*, répond ſon ami, *je l'ai rencontrée qu'elle ſortoit de chez vous.*

Une Bourgeoiſe jolie & vertueuſe avoit inſpiré une paſſion très-forte à un grand Seigneur, qui lui dit : " Votre vertu eſt tout ce que j'aime „ dans vous. „ *Hé bien*, lui répondit-elle, *ne m'expoſez point au danger de perdre tout ce que vous aimez.*

On parloit à un homme d'eſprit d'une perſonne que l'on deſiroit lui faire connoître, & pour la faire valoir, on lui diſoit qu'elle ſavoit *tout* Montaigne par cœur. Il ſe contenta de répondre : *J'ai le livre.*

Ceci rappelle cet autre mot d'un Lacédémonien. On l'invitoit d'aller entendre un homme qui imitoit parfaitement le roſſignol, il répondit : *J'ai ſouvent entendu le roſſignol même.*

Une Ducheſſe railloit Madame la Maréchale de... dont le mari n'avoit point encore été fait Duc, de n'avoir point le tabouret chez la Reine: » C'eſt dommage, diſoit-elle, que cette belle & » majeſtueuſe Marquiſe ſe fatigue à reſter de» bout. » *Madame*, répondit la Maréchale, *je ſuis appuyée ſur un bon bâton.*

Un Cavalier battoit ſon cheval, qui lui donnoit des ruades, & ne vouloit pas avoir le dernier : *Eh, Monſieur!* lui dit un paſſant, *montrez-vous le plus ſage.*

Une femme de qualité avancée en âge, & qui aimoit un homme de la Cour, lui donna une terre conſidérable ; cette donation lui fut diſputée par une Dame jeune, belle, qui étoit héritiere de la Donatrice; cependant le don fut confirmé par arrêt. La jeune Dame en l'abordant, lui dit d'un ton railleur : "Il faut avouer, Mon» ſieur, que vous avez acquis cette terre-là à bon » marché. » *Il eſt vrai, Madame, mais puiſque vous ſavez ce qu'elle me coûte, je vous l'offre au même prix.*

Un des derniers Rois d'Eſpagne, auquel le ſort des armes avoit enlevé pluſieurs places conſidérables, recevoit cependant de la plupart de ſes Courtiſans le titre de *Grand* : "Sa grandeur, » dit un Eſpagnol, reſſemble à celle des foſſés » qui deviennent grands à proportion des terres » qu'on leur ôte. » Ajoutons cependant ici que ce mot n'eſt pas tout-à-fait juſte, parce que la véritable grandeur des Rois conſiſte moins dans

l'étendue des terres qui leur ſont ſoumiſes, que dans leurs vertus perſonnelles.

Dans une guerre de la France contre l'Eſpagne, les Armées Françoiſes avoient pris un aſcendant décidé ſur les Troupes Eſpagnoles, & étoient en poſſeſſion de les battre. La Cour de Madrid, pour couvrir, autant qu'il étoit poſſible, les fautes de ſes Généraux, ſe donnoit un air de victoire après chaque bataille. Un François oſa en marquer ſa ſurpriſe à la Marquiſe de Grana. Cette Dame, ainſi que le rapporte S. Evremont, lui dit finement : « laiſſez-les ſe » contenter tant qu'ils voudront; vos feux ſont » des feux de joie, & les nôtres ſont des feux » d'artifice. »

Quelqu'un a dit: voulez-vous vous débarraſſer de certaines perſonnes? prêtez-leur de l'argent.

Une Dame embraſſoit M. de..... Archevêque. *Prenez-y garde*, dit quelqu'un à cette Dame, *M. de... eſt plus berger que paſteur.*

Un homme ayant prêté une ſomme aſſez conſidérable à un de ſes amis, celui-ci fut peu exact à la lui rendre, & il fuyoit ſon Créancier, qui l'ayant rencontré lui dit : « Ou remettez-» moi mon argent, ou rendez-moi mon ami. »

Un Gentilhomme avoit été dans la familiarité d'un grand Prince. Quelque temps après la mort de ce Prince, ſon fils trouvant ſur ſes terres ce Gentilhomme en équipage de chaſſe, fit ſemblant de ne pas le reconnoître, & lui dit d'un ton mépriſant : *Mon ami, qui t'a permis de chaſſer ici ?* Le Gentilhomme piqué de ce ton qu'il ne méritoit pas, lui répondit avec une noble fierté : « J'avois l'honneur d'être l'ami de » Monſeigneur votre pere, j'ignorois que j'euſſe » l'honneur d'être le vôtre. » Le Prince ſentit auſſi-tôt ſa faute, & chercha à la réparer par un accueil des plus flatteurs.

Louis XI. ayant un jour rencontré l'Evêque de Chartres monté ſur un cheval richement ca-

paraçonné : " Les Evêques, lui dit-il, n'alloient » pas ainſi autrefois. „ *Non*, *Sire*, répondit l'Evêque, *du temps des Rois paſteurs.* Cette réponſe plut au Roi.

Un Evêque voyageant dans ſon carroſſe, vit un Capucin à cheval. Il demanda au Religieux avec un ſouris malin : " Depuis quand S. Fran- » çois alloit à cheval? „ *Depuis que S. Pierre va en carroſſe*, répondit le Capucin.

Rien de plus ridicule, diſoit un Miniſtre d'Etat aux Courtiſans qui l'environnoient, que la maniere dont ſe tient le Conſeil chez quelques nations negres. „ Repréſentez-vous une chambre » d'Aſſemblée où ſont placées une douzaine de » grandes cruches ou jattes à moitié pleines » d'eau : c'eſt là, que nuds & d'un pas grave, » ſe rendent une douzaine de Conſeillers d'E- » tat : arrivés dans cette chambre, chacun ſaute » dans ſa cruche, s'y enfonce juſqu'au cou, & » c'eſt dans cette poſture qu'on opine & qu'on » délibere ſur les affaires d'Etat. „ Mais vous ne riez pas, dit le Miniſtre au Seigneur le plus près de lui. *C'eſt*, répondit-il, *que je vois tous les jours quelque choſe de plus plaiſant encore.* Quoi donc! reprit le Miniſtre. *C'eſt un pays où les cruches ſeules tiennent Conſeil.*

Une Dame parloit d'affaire à M. Colbert, qui ne lui répondoit rien. *Monſeigneur*, lui dit-elle, *faites au moins quelque ſigne que vous m'entendez.*

Un Abbé de qualité repréſentoit au pere de la Chaiſe qui avoit la feuille des bénéfices, que depuis long-temps il lui demandoit un bénéfice. » Votre heure n'eſt pas encore venue, lui dit ce » Jéſuite. „ *Elle viendra*, lui repartit l'Abbé, *quand il vous plaira, car vous gouvernez le ſoleil.* On ſait que le ſoleil étoit l'emblême de Louis XIV.

Lorſque le Cardinal de Richelieu fit faire le procès à M. de Bouteville, M. du Châtelet écrivit pour la défenſe de l'accuſé un mémoire qui fut trouvé également éloquent & hardi. Le Car-

dinal lui ayant reproché que c'étoit pour condamner la juſtice du Roi. " Pardonnez-moi, lui „ dit-il, c'eſt pour juſtifier ſa miſéricorde, s'il a „ la bonté d'en uſer envers un des plus vaillants „ hommes de ſon Royaume. „

Madame la Dauphine, Marie-Anne-Victoire de Baviere, paſſoit pour avoir infiniment d'eſprit. Louis XIV. lui diſoit un jour : " Vous ne „ m'aviez pas dit, Madame, que vous aviez une „ ſœur qui étoit très-belle; „ il parloit de Madame la grande Ducheſſe de Toſcane : *Il eſt vrai, Sire*, répondit Madame la Dauphine, *j'ai une ſœur qui a pris toute la beauté de la famille, mais j'en ai eu tout le bonheur.*

Une Ducheſſe très-fardée ſe promenoit dans le Parc de Verſailles avec d'autres Dames. Un Seigneur de la Cour, qui a la vue un peu baſſe, étoit de la partie ; il s'aviſa, ſous prétexte qu'il étoit nouvellement arrivé de campagne, de vouloir donner à cette Ducheſſe un baiſer qu'elle para, en faiſant adroitement demi-tour à gauche, & en ſe retranchant derriere une ſtatue qui fut tendrement baiſée à ſon intention. Cette mépriſe fit rire toute la compagnie; mais le Seigneur, ſans ſe déconcerter, & prenant d'abord ſon parti : *Il n'y a rien de perdu*, s'écria-t-il, *plâtre pour plâtre, c'eſt à-peu-près de même.*

Un vieux Rimeur, grand bavard, s'étoit fait peindre, & le portrait étoit d'une ſi parfaite reſſemblance, qu'on bâilloit même en le voyant: il ne lui manque que la parole, dit quelqu'un. Ami, reprit auſſi-tôt un plaiſant, il n'en eſt pas plus mauvais pour cela.

Il y a des reparties qui ſuppoſent une très-grande familiarité. Un Prince railloit un de ſes Courtiſans, qui l'avoit ſervi dans pluſieurs Ambaſſades, & lui diſoit qu'il reſſembloit à un bœuf. „ Je ne ſais à qui je reſſemble, lui répondit le „ Courtiſan, mais je ſais que j'ai eu l'honneur „ de vous repréſenter en pluſieurs occaſions. „

Un

Un Bon Mot, ou ce qu'on appelle proprement un Mot malin, ne conſiſte ſouvent qu'à donner une cauſe ridicule, comme la peur, à une action qui peut avoir un motif plus relevé. Un Homme de qualité, voyageant en Eſpagne, on lui fit voir l'Eſcurial & le ſuperbe Couvent des Religieux de l'Ordre de S. Hierome. Le Supérieur, qui le conduiſoit, lui rapportoit, parmi les particularités de ſa fondation, que Philippe II. l'avoit fait bâtir pour accomplir le vœu qu'il fit le jour de la bataille de Saint-Quentin, en cas qu'il ſortît victorieux. *Mon pere*, lui dit le voyageur en admirant l'étendue immenſe de ce bâtiment, *il falloit que ce Roi eût grand'peur, lorſqu'il fit un ſi grand vœu.*

Quelques Bons Mots ne tirent leur ſel que de la nouveauté de l'expreſſion, ou de la ſurpriſe que cauſe un rapport éloigné entre deux choſes connues.

On diſputoit, dans un repas, ſur l'antiquité du monde. Quelqu'un, qui avoit écouté paiſiblement la diſpute, la termina par ces mots : » Pour moi, je crois que le monde reſſemble à » une vieille coquette qui déguiſe ſon âge. »

Un homme fort âgé, dont l'eſprit étoit baiſſé, avoit néanmoins de temps en temps des ſaillies heureuſes. Quelqu'un diſoit, à cette occaſion, *que c'étoit un vieux château où il revenoit des eſprits.*

La Ligue, à la mort de Henri III., s'autoriſa du nom du Cardinal de Bourbon, ſans que ce Cardinal en tirât aucun avantage. On l'appella, pour cette raiſon, *le chameau de la Ligue.* Le chameau eſt, comme l'on ſait, la bête de ſomme des Leventins, & porte ſur ſon dos tous les bagages.

M. le Camus diſoit de certains Moines gourmands fort révérentieux, *Que c'étoit des cruches qui ne ſe baiſſoient que pour ſe remplir.*

Un Seigneur de la Cour donnoit à manger à des gens de bonne compagnie, & pour tout

domeſtique, n'avoit avec lui qu'un Page qui ne ſuffiſoit pas pour donner à boire à tous les conviés. " Meſſieurs, leur dit-il, réjouiſſons-nous, „ & buvons. „ — *Pour cela*, lui répondit un d'entr'eux, *donnez-nous donc la monnoie de votre Page.*

Les Allemands avoient une loi fort ſinguliere. „ Si l'on découvre une femme à la tête, on „ payera une amende de ſix ſols; autant, ſi „ c'eſt à la jambe juſqu'au genou: le double de„ puis le genou. „ Il ſemble, ajoute M. de Monteſquieu, que la loi meſuroit les outrages faits à la perſonne des femmes, comme on meſure une figure de Géométrie: elle ne puniſſoit point le crime de l'imagination, elle puniſſoit celui des yeux.

Il y a des reparties où la penſée n'eſt pas exprimée directement, mais où on la laiſſe aiſément appercevoir. Ces ſortes de Bons Mots annoncent la fineſſe d'eſprit de celui qui les dit.

Le Prince de Gueméné étant allé à Meudon chez Servien, Surintendant des Finances ſous Louis XIV., ce Miniſtre lui fit voir la belle terraſſe qu'il venoit de faire élever. Le Prince lui demanda à combien elle lui revenoit. " Elle me „ revient à vingt-cinq mille livres, lui dit M. Ser„ vien. „ — *Je croyois*, lui répondit le Prince, *qu'elle ne vous coûtoit rien.*

Un Général François, jaloux & flatteur, diſoit au Duc d'Enghien, qui venoit de remporter la célebre bataille de Rocroi en 1643 : Que „ pourront dire maintenant les envieux de votre „ gloire? „ — *Je n'en ſais rien*, répondit le Prince; *je voudrois vous le demander.*

M. Voiſin ayant été nommé Chancelier, le Parlement alla en Corps pour le complimenter, ayant à ſa tête le Préſident de Novion, en l'abſence du premier Préſident des Mêmes, qui étoit retenu par la goutte. Le Chancelier les aſſura de ſa protection. Le Préſident de Novion, ſe tournant vers ſa compagnie, " Meſſieurs, dit-il,

„ remercions M. le Chancelier, il nous accorde „ plus que nous ne lui demandons. „

Nota. *On trouvera, dans ce Dictionnaire, plusieurs autres Bons Mots, que nous avons placés aux différents articles qui le composent.*

BONTÉ.

L'Inclination bienfaisante est la plus aimable des vertus. Mais celui-là seul mérite le titre de *bon*, qui sait s'armer, à propos de sévérité contre le vice : autrement la Bonté n'est qu'une foiblesse de l'ame ou une paresse de la volonté. Des Grecs louoient, devant un Roi de Lacédémone, l'extrême Bonté de son Collegue Charilaüs. *Et comment seroit-il bon*, leur dit-il, *s'il ne sait pas être terrible aux méchants?*

Cosroès, Roi de Perse, avoit cette sorte de Bonté que l'on admire plutôt dans un particulier que dans un Souverain, qui doit, avant toutes choses, justice à ses peuples. Un jour ce Prince donnoit un festin aux Grands du Royaume. Un Officier, qu'il avoit dépouillé de son emploi, prit, sur le buffet, un plat d'or, & l'emporta : il n'y eut que le Sophi qui s'apperçut du vol. Celui qui avoit soin de la vaisselle, fit des recherches, se plaignit. " Calmez-vous, lui dit „ Cosroès, celui qui a pris le plat ne le rendra „ pas, & moi qui l'ai vu prendre, je n'ai garde „ de découvrir le voleur. „ Quelques jours après le même Officier parut à la Cour avec un habit neuf. Le Roi s'approcha & lui dit à l'oreille: „ Est-ce mon plat qui vous a donné cette belle „ robe ? Oui Seigneur, répondit l'Officier, & „ montrant ensuite ses caleçons tout déchirés: „ Vous voyez, ajouta-t-il, qu'il n'a fait les cho„ ses qu'à demi. „ *Histoire moderne des Persans.*

BORGNE, BOITEUX, BOSSU.

On accorde volontiers de l'esprit à ceux qui sont, comme on dit vulgairement, marqués par un *B*. D'où vient ce préjugé ? Ne seroit-ce pas que les hommes contrefaits sont, pour l'ordinaire, difficiles, querelleurs ou moqueurs ? Comme ils sentent le ridicule perpétuel où la nature les a exposés, ils cherchent à prendre leur revanche en raillant les défauts des autres : or la raillerie tient lieu d'esprit auprès de bien des gens.

Un Borgne rencontrant le matin un Bossu, lui dit pour le railler sur sa bosse : " Mon ami, „ tu as chargé de bon matin. „ *Tu penses*, lui repartit le Bossu, *qu'il est bien matin parce que le jour n'entre chez toi que par une fenêtre.*

Un Boiteux voyant venir à lui un Bossu, lui dit aussi par forme de gausserie : " Eh bien! „ n'as-tu rien de nouveau dans ta valise ? *C'est toi*, repartit le Bossu, *qui doit savoir les nouvelles, puisque tu vas toujours de côté & d'autre.*

Un Borgne gageoit contre un homme qui avoit bonne vue, qu'il voyoit plus que lui. Le pari est accepté. *J'ai gagné*, dit le Borgne, *car je vous vois deux yeux, & vous ne m'en voyez qu'un.*

Un Prédicateur prouvoit en chaire que tout ce que Dieu a fait est bien fait. Voilà, disoit en lui-même un Bossu qui l'écoutoit attentivement, une chose bien difficile à croire. Il attend le Prédicateur à la porte de l'Eglise, & lui dit : „ Monsieur, vous avez prêché que Dieu avoit „ bien fait toutes choses, voyez comme je suis „ bâti. „ *Mon ami*, lui répondit le Prédicateur en le regardant, *il ne vous manque rien ; vous êtes bien fait pour un Bossu.*

On demandoit à un Boiteux qui alloit à l'armée comme fantaſſin, pourquoi il ne s'étoit pas mis dans la cavalerie ? *C'eſt*, répondit-il, *que je ne vais pas à la guerre pour fuir.*

Le meilleur parti peut-être pour ceux qui ont dans la taille ou dans la figure quelque défaut qui les expoſe à la plaiſanterie, eſt de s'y prêter de bonne grace. L'Abbé de Pons, qui étoit Boſſu, étoit le premier à plaiſanter ſur ſa boſſe. Cet Abbé étoit intime ami de la Motte-Houdart, & pour le déſigner, on l'appelloit le Boſſu de M. de la Motte. Cet Abbé, abordé un jour par quelqu'un qui croyoit le reconnoître, mais qui ſe méprenoit, lui dit : " Monſieur, je „ ne ſuis pas le Boſſu que vous cherchez. „

Un jeune homme qui étoit Boſſu & qui prétendoit ne pas l'être, fut en députation avec pluſieurs de ſes confreres chez un ancien d'une compagnie où il venoit d'être admis. Cet ancien étoit Boſſu, homme plaiſant, qui rioit le premier de ſa boſſe ; appercevant le jeune homme Boſſu, il alla auſſi-tôt l'embraſſer en lui diſant : Eh ! bon jour mon *double confrere ;* ce propos offenſa le jeune homme, qui lui dit qu'à tort il l'appelloit ſon double confrere ; je le vois, repliqua l'ancien : vous n'êtes pas digne d'être de la compagnie des Boſſus ; ils ont tous de l'eſprit.

BRAVOURE.

FErmeté de l'ame qui nous fait expoſer au danger par honneur ou par devoir. *Voyez Courage, Valeur, François.*

Des ſoldats Perſes ſe vantoient devant un Lacédémonien que les traits & les javelots de l'armée de leur Roi étoient en aſſez grand nombre pour obſcurcir le ſoleil : *Et bien, nous combattrons à l'ombre*, répondit le Spartiate.

On railloit un Lacédémonien d'avoir peint une mouche ſur un bouclier, comme s'il vouloit éviter d'être reconnu à une ſi petite marque : *Vous vous trompez*, dit ce brave Lacédémonien, *je ſerrerai de ſi près les ennemis, qu'ils pourront la reconnoître aiſément.*

Après la priſe de la Goulette ſur les côtes d'Afrique, par l'armée de Charles-Quint en 1535, les troupes alloient droit à Tunis. Un des ſoldats effrayé de la multitude d'ennemis qui couvroient la campagne, s'écrie : " Avons-nous „ donc à combattre contre tant de Maures? „ *Tais-toi, poltron*, lui dit un de ſes camarades, *plus il y aura de péril, plus il nous en reviendra de profit & de gloire.* Brantôme.

Le ſiege de la Rochelle, le boulevard du Calviniſme, fournit un ſingulier exemple de Bravoure. Les Catholiques, commandés par le Duc d'Anjou, aſſiégeoient cette place en 1573. Il y avoit près de la contreſcarpe un moulin nommé *la Brande*, dont *Normand*, Capitaine, avoit obtenu la propriété, ſous condition qu'il le feroit garder. Il penſe d'abord à le fortifier ; mais voyant qu'il ne parviendra pas à le mettre en état de défenſe, il ſe contente d'y tenir durant le jour, quelques ſoldats qui ſe retirent le ſoir, & qui n'y laiſſent qu'une ſentinelle. Strozzi, un des Généraux Catholiques, qui croit pouvoir tirer avantage de ce moulin, profite d'un clair de lune pour l'attaquer avec un détachement & deux coulevrines. Un ſoldat de l'Iſle de Rhé, nommé *Barbot*, unique défenſeur de ce mauvais poſte, y tient ferme ; il tire avec une célérité incroyable pluſieurs coups d'arquebuſe ſur les aſſaillants ; & en variant les inflexions de ſa voix, fait croire qu'il a un aſſez grand nombre de camarades. Le Capitaine *Normand* l'encourage du haut d'un Cavalier, & lui parlant comme s'il y avoit une compagnie entiere dans le moulin, il crie qu'on ſoutienne bravement l'attaque, &

qu'on va renvoyer du renfort. Barbot ſe voyant ſur le point d'être forcé, demande quartier pour lui & pour les ſiens, on le lui accorde. Auſſitôt il met bas les armes, & montre toute la garniſon dans ſa perſonne. *Hiſtoire de la Rochelle.*

Le grand Duc de Toſcane avoit en 1577, envoyé à Conſtantinople, en qualité de ſon Ambaſſadeur, le Chevalier de Malthe Bongianni Giantigliazzi. Dans une converſation particuliere, le Grand Seigneur montra à ce Miniſtre un plan de la Cité de la Valette, fortification ajoutée à l'Iſle de Malthe depuis le dernier ſiege; & lui demanda ſi la place étoit auſſi redoutable qu'elle le paroiſſoit : " Seigneur, lui ré„ pondit le Chevalier, celui qui a levé le plan a „ oublié la principale partie de ſes fortifications, „ qui conſiſte dans la Bravoure de plus de mille „ Chevaliers; toujours prêts à répandre juſqu'à „ la derniere goutte de leur ſang, pour la dé„ fenſe de cette place. „ *Hiſt. de Malthe.*

Durant les troubles de la Ligue en 1637, les Eſpagnols aſſiégeoient Leucate, petite ville du Languedoc. Le Duc d'Halluin vint au ſecours de cette place, & mit en déroute l'Armée Eſpagnole. On trouva parmi les morts des femmes déguiſées en hommes. Un François ayant demandé aux Priſonniers Eſpagnols s'ils connoiſſoient ces nouvelles Amazones : *Vous vous trompez*, répondit un d'entr'eux, *ce ne ſont point des femmes; s'il y en avoit dans notre armée, c'étoient les lâches qui ont pris la fuite.*

Les Autrichiens, les Polonois & les Vénitiens ayant, en 1686, formé contre les Turcs une Ligue redoutable, le Général des Polonois entre dans la Moldavie. Il ſe poſte devant la fortereſſe de Nemez, qui a été abandonnée de tous ſes habitants, & où il ne ſe trouve que dix-neuf Chaſſeurs Moldaves, que le hazard y a amenés. Ces braves gens levent les ponts, ferment les portes & refuſent de ſe rendre. Les Polonois

qui ignoroient l'état de la garniſon, canonnent la place pendant quatre jours. Les Chaſſeurs ſe défendent avec vigueur, tuent un grand nombre d'aſſiégeants, & en particulier le Maître de l'Artillerie. Le cinquieme jour, ayant perdu dix de leurs camarades, ils demandent à capituler. On leur accorde une capitulation honorable & la permiſſion de ſe retirer où ils voudront. Auſſitôt que la capitulation eſt ſignée, on voit ſortir ſix hommes qui emportent ſur leurs épaules trois autres qui ſont bleſſés. Dans ce moment, tous les ſentiments d'admiration, de honte & de rage ſe ſuccedent dans le cœur du Général Suédois. Il demeure un moment interdit; mais l'honneur le rappelle bientôt à ſes engagements, & il renvoie ces braves gens avec éloge. *Cantimir, Hiſt. Ottom.*

Les Turcs, Maîtres de la Morée, attaquent en 1716 l'Iſle de Corfou, dont les Vénitiens étoient en poſſeſſion. Le Comte de Schulembourg, après avoir épuiſé, pour défendre la Capitale, ce que la valeur & l'expérience peuvent fournir de reſſources, ſe voit réduit à l'extrémité par la perte de ſes dehors, que les ennemis emportent avec une vigueur extraordinaire. Dans un état ſi déſeſpéré en apparence, cet Officier, brave & actif, ſonge à ſe remettre en poſſeſſion de ce qui lui a été enlevé. Ses réflexions ne lui préſentent qu'un ſeul moyen; c'eſt d'eſcalader l'ouvrage le plus conſidérable, d'où dépend le ſalut de la place avant que les aſſiégeants s'y ſoient ſolidement établis. Il fait préparer ſur le champ les échelles; & ſe mettant à la tête des ſoldats les plus déterminés, il marche à l'ouvrage, y plante l'eſcalade, s'en rend le maître, & taille en pieces tout ce qui eſt dedans. C'eſt peut-être le ſeul exemple que fourniſſe l'hiſtoire d'aſſiégés, qui, après la perte de leurs dehors, aient penſé à les eſcalader & réuſſi à les reprendre. *Folard, Commentaires ſur Polybe.*

Nous

Nous terminerons cet article par des traits ſinguliers de Bravoure de différentes femmes. Celui-ci eſt tiré des *Mémoires de l'Abbé Arnaud.* Madame la Comteſſe de Saint-Balmont, née d'une très-bonne Maiſon de Lorraine, avoit ſu joindre la fierté d'un militaire à la modeſtie d'une Femme Chrétienne. Elle étoit belle. La petite vérole gâta un peu ſa beauté; mais cette femme extraordinaire ſe réjouiſſoit d'en être marquée, diſant qu'elle en ſeroit plus ſemblable à un homme; elle en recherchoit volontiers les exercices. Le Comte de Saint-Balmont, qu'elle avoit épouſé, ne lui cédoit ni en naiſſance ni en mérite. Ils vécurent enſemble dans une parfaite union. Le Comte ayant été obligé de ſuivre le Duc de Lorraine à la guerre, Madame de Saint-Balmont prit le parti de ſe retirer à la campagne. Un Officier de Cavalerie étoit venu prendre un logement ſur ſes terres, & s'y comporta fort mal. Madame de Saint-Balmont, avec beaucoup d'honnêteté, lui envoya faire des plaintes qu'il mépriſa. Elle réſolut d'en tirer raiſon. Elle lui écrivit un billet, qu'elle ſigna *le Chevalier de Saint-Balmont.* Elle lui marquoit dans ce billet que le mauvais traitement qu'il avoit fait à ſa belle-ſœur, l'obligeoit à la venger, & qu'il le vouloit voir l'épée à la main. L'Officier accepta le défi, & ſe rendit au lieu marqué. La Comteſſe l'attendoit en habit d'homme. Ils ſe battirent; elle eut l'avantage ſur lui; &, après l'avoir déſarmé, elle lui dit galamment: « Vous » avez cru, Monſieur, vous battre contre le » Chevalier de Saint-Balmont; mais c'eſt Madame » de Saint-Balmont qui vous rend votre épée, » & qui vous prie, à l'avenir, d'avoir plus de » conſidération pour les prieres des Dames. » Après ces mots elle le quitta rempli de confuſion & de honte. Il s'abſenta auſſi-tôt, & on ne l'a jamais revu depuis.

La Maupin, Actrice de l'Opéra, donna plu-

ſieurs fois des preuves de cette eſpece de Bravoure, mais dans des circonſtances bien différentes. Cette fille, élevée au milieu des exercices d'une Académie, avoit un goût décidé à faire des armes. Elle s'habilloit ſouvent en homme pour ſe divertir ou pour ſe venger. Un Acteur de l'Opéra, nommé *Dumenil*, l'ayant inſultée, elle l'attendit un ſoir vêtu en Cavalier, dans la place des victoires, & voulut lui faire mettre l'épée à la main : ſur ſon refus, elle lui donna des coups de canne, & lui prit ſa montre & ſa tabatiere. Dumenil s'aviſa le lendemain de conter ſon aventure à l'Opéra, mais, comme on penſe bien, tout autrement qu'elle n'étoit. Il ſe vantoit de s'être défendu contre trois voleurs qui étoient tombés ſur lui, & qui, malgré ſa réſiſtance, avoient emporté ſa montre & ſa tabatiere. „ Tu en as menti, lui dit la Maupin qui l'écoutoit ; tu n'es qu'un lâche & un poltron : tu „ n'as pas été attaqué par pluſieurs perſonnes ; „ c'eſt moi ſeule qui ai fait le coup ; & pour „ preuve de ce que je dis, voici ta montre & ta „ tabatiere que je te rends. „ Dumenil n'eut rien de plus preſſé que de ſe retirer ſans rien dire.

On rapporte encore de cette Actrice qu'elle étoit allée à un bal donné au Palais Royal par feu *Monſieur*, frere unique du Roi ; elle s'étoit déguiſée en homme à ſon ordinaire. Comme elle tenoit à une jeune Dame des propos indécents, trois amis de cette Dame, offenſés d'une telle hardieſſe, tirerent à part le prétendu Cavalier, & le firent deſcendre dans la place. La Maupin ſortit ſans héſiter, mit l'épée à la main & les bleſſa tous trois. Elle rentra froidement dans le bal, & ſe fit connoître à *Monſieur*, qui lui obtint ſa grace. Cette ſinguliere fille eſt morte ſur la fin de 1707, âgée de trente-trois ans. Elle faiſoit les délices de l'Opéra par ſa voix, un des plus beaux bas-deſſus qu'on eût entendu juſqu'alors.

CACOPHONIE.

LA Cacophonie eſt, comme l'on ſait, un vice d'élocution produit par la rencontre de pluſieurs mots d'où il réſulte un ſon déſagréable. On lit avec déplaiſir, dans l'*Ode à la poſtérité*, par Rouſſeau, ce vers qui commence par ces mots : *Vierge non encore née...*

Il ſeroit facile de faire ici d'autres citations pareilles ; mais on ſe contentera de rapporter ce ſingulier exemple de Cacophonie que fit un Magiſtrat en ordonnant, pendant les guerres civiles de Paris, qu'on tendît promptement une chaîne dans une rue ; il cria : *Qu'attend-on donc tant ? que ne la tend-on donc tôt ?*

La Mothe-le-Vayer cite un homme qui fut vingt-quatre heures à rêver comment il éviteroit de dire *ce ſeroit ;* à cauſe de la reſſemblance des deux premieres ſyllabes : ce n'eſt pas ce que nous conſeillons ici.

CALOMNIE.

IL eſt moins difficile, ſuivant un Sage de Perſe, d'échapper à la tentation qu'à la Calomnie. On lui diſoit : ſi quelqu'un ſe trouvoit ſeul avec une belle femme, les portes fermées, les ſurveillants & les rivaux endormis, & le deſir importun faiſant ſentir ſon aiguillon, croyez-vous qu'il y pût réſiſter ? « Cela ſe pourroit, répondit-il ; » mais à coup ſûr on ne le croiroit pas. » *Sadi.*

Un Calife avoit condamné un Calomniateur à ſubir la peine de mort. Un Grand de la Cour

„ malade d'affaire ; il guérira, c'eſt moi qui „ vous en donne ma parole d'honneur. „ *Plaute.*

Ecoutez un Charlatan ; il eſt le premier Médecin du monde, & le Patriote le plus zélé de la nation. L'Auteur du *Spectateur* (M. Adiſſon) rapporte avoir vu à Hammerſmith un de ces Patriotes, qui diſoit un jour à ſon auditoire : " Je „ dois ma naiſſance & mon éducation à cet en„ droit; je l'aime tendrement; & en reconnoiſ„ ſance des bienfaits que j'y ai reçus, je fais „ préſent d'un écu à tous ceux qui voudront „ l'accepter. „ Chaque Auditeur, la bouche béante & les bras immobiles, s'attendoit à recevoir la piece de cinq ſchellings. M. le Docteur met la main dans un grand ſac, en tire une poignée de petits paquets, & dit à l'Aſſemblée : " Meſ„ ſieurs, je les vends d'ordinaire cinq ſchellings, „ ſix ſols; mais en faveur de cet endroit, pour „ lequel j'ai une tendreſſe filiale, j'en rabattrai cinq ſchellings. „ Chacun s'empreſſe de profiter de ſon offre généreuſe ; ſes paquets ſont enlevés, les aſſiſtants ayant répondu les uns pour les autres, qu'il n'y avoit point d'Etrangers parmi eux, & qu'ils étoient tous ou natifs, ou du moins habitants d'Hammerſmith.

Un Seigneur Anglois étoit dans ſon lit cruellement tourmenté de la goutte, lorſqu'on lui annonça un prétendu Médecin qui avoit un remede ſûr contre ce mal. Ce Docteur eſt-il venu en carroſſe ou à pied, demanda le Lord ? A pied, lui répondit le domeſtique. " Eh bien ! repliqua „ le malade, va dire à ce frippon de s'en retour„ ner; car s'il avoit le remede dont il ſe vante, „ il rouleroit carroſſe à ſix chevaux; & j'aurois „ été le chercher moi-même, & lui offrir la „ moitié de mon bien pour être délivré de „ mon mal. „

Un homme inſtruit prend confiance dans ce qu'il ſait, & ignore l'art d'éblouir par un diſcours apprêté. On peut le comparer à cet habile

Architecte dont il eſt parlé dans l'hiſtoire des Athéniens. Ce peuple vouloit faire élever un ſuperbe édifice, & conſultoit deux Architectes. Le premier, qui avoit peu d'expérience, chercha à gagner les ſuffrages par les plus belles promeſſes & par la deſcription d'un projet dont il exagéra la grandeur & la magnificence. Le ſecond, qui étoit très-habile & très-expérimenté, mais qui parloit peu, ſe contenta de dire : " Ce » que mon confrere a promis, je l'exécuterai. » Il fut préféré.

CHARTRES.

DAns le douzieme ſiecle, un Moine de S. Medard de Soiſſons, nommé *Guernon*, ſe voyant au lit de la mort, s'accuſa publiquement d'avoir parcouru pluſieurs Monaſteres, & d'y avoir fabriqué de fauſſes chartres en leur faveur. *Journal de Trévoux*, *Mars*, 1716.

Cette Anecdote a pu donner lieu à l'Epigramme ſuivante :

LUCAS, jadis Maître Clerc à Baïeux,
Se promenant le long de ſes palis,
Goût lui revint de faire un titre vieux,
Pour envahir cent arpents de taillis.
Or ils n'étoient à greffiers, ne baillis;
Mais pis encore, aux Moines ſaint Benoît,
Pour le danger Lucas ſes ſoins accroît;
Chef-d'œuvre il fait, produit ſon titre aux Peres.
Dom Titrier pour vrai le reconnoît;
Mais à huitaine en promet deux contraires.

CHASTETÉ.

CE que la Bravoure eſt pour les hommes, la Chaſteté l'eſt pour les femmes. Cette vertu, en les faiſant triompher de tout ce qui les environne, leur accorde pour le premier prix de la victoire, l'eſtime univerſelle & la leur propre. Cette récompenſe eſt ſi belle pour une ame qui a de l'élévation, que l'on a vu de jeunes perſonnes foibles & timides s'armer d'un courage héroïque, & s'expoſer à périr pour venger leur honneur outragé.

Lorſque Dom Juan d'Autriche commandoit dans les Pays-Bas, en 1578, l'Armée Eſpagnole contre les Confédérés, un de ſes Officiers voulut faire violence à la fille d'un Avocat de Lille, chez lequel il étoit logé. Cette jeune perſonne, en ſe défendant, ſaiſit le poignard de ſon raviſſeur, le lui plonge dans le ſein, & s'éloigne. Le Capitaine ſentant que ſa bleſſure eſt mortelle, ſe confeſſe; & pénétré de repentir le plus vif, ſupplie qu'on lui amene la vertueuſe fille : „ Je ſouhaite, lui dit-il, que vous me pardon„ niez l'outrage que vous avez reçu de moi; & „ pour réparer, autant que je le puis, mon at„ tentat d'une maniere convenable, je déclare „ que je ſuis votre mari. Puiſque mon crime & „ votre vertu m'ont mis hors d'état de pouvoir „ vous offrir ma perſonne, recevez du moins, „ avec le nom & les droits de mon épouſe que „ je vous donne, le préſent que je vous fais de „ tous mes biens. Que ceux qui ſauront l'af„ front que vous avez été ſur le point de rece„ voir, apprennent en même-temps qu'un ma„ riage honorable a été le prix des efforts que „ j'ai faits pour vous déshonorer, & du courage

„ avec lequel vous avez ſu vous en défendre. „ Ce diſcours fini, le noble Eſpagnol, du conſentement du pere, & en préſence du Prêtre qui étoit venu pour le confeſſer, épouſe la fille. Il expira auſſi-tôt après, laiſſant à juger ſi l'on devoit plus admirer la généroſité avec laquelle il répara ſa faute, ou le courage de cette jeune perſonne, pour conſerver ſon honneur. *De Thou.*

En la même année 1578, le Duc d'Anjou, frere de Henri III., étoit allé dans les Pays-Bas ſecourir les Confédérés contre les Eſpagnols. Il y avoit dans ſon armée le Capitaine *Pont*, logé au village de Becourt, chez un riche Laboureur, nommé *Jean Millet*, qui avoit trois filles fort belles. L'aînée, ſur qui rouloit le ſoin de la maiſon, étoit pleine d'attention pour un hôte que l'on avoit intérêt de ménager. L'Officier ſe trouve, au bout de quelques jours, épris des charmes qui s'offrent ſouvent à ſes regards. Réſolu de ſatisfaire ſa paſſion, & pour en accélérer l'inſtant, il invite le pere & la fille à ſouper avec lui. Au milieu du repas, il la demanda, en riant, en mariage. Le payſan, ſans faire paroître qu'il a pénétré les vils ſentiments de cet Officier, le refuſa honnêtement, ſous prétexte de l'inégalité des conditions. Pont entre auſſi-tôt en fureur, le jette rudement hors de la ſalle, retient la fille qui veut s'enfuir, en abuſe avec emportement, la livre à la brutalité de quelques ſubalternes qui viennent de ſeconder ſon projet, & tous enſemble enſuite la forcent de ſe remettre à table avec eux. Cette jeune perſonne, qui n'avoit que ſeize ans, montra dans ce moment un courage au-deſſus de ſon âge. Perſuadée qu'il s'agiſſoit moins dans cet inſtant, de pleurer ſon malheur que de penſer à venger l'outrage qu'elle avoit reçu, elle gagna ſur elle de diſſimuler ſon reſſentiment; elle parut même ſe prêter d'un air gai aux propos inſolents qu'on lui tenoit. Mais elle n'eut pas long-temps à ſe

faire violence : car le Capitaine s'étant tourné vers un de ſes gens qui lui parloit à l'oreille, elle ſe ſaiſit d'un couteau & le lui enfonce dans le cœur. Elle renverſe auſſi-tôt la table, ſort pendant qu'on donne du ſecours à l'Officier, court à ſon pere, lui raconte ce qui vient de ſe paſſer, & l'exhorte à prendre la fuite avec ſes deux autres filles. Pour elle, la vie lui eſt trop à charge pour daigner ſe ſervir de la facilité qu'elle a de ſe dérober aux ſupplices qui la menacent; elle attend fiérement ſes raviſſeurs, qui la lient à un arbre, où ils la font mourir à coups de fuſil. Avant d'expirer, cette héroïque fille crie à ſes bourreaux; " Tirez, barbares; après les „ marques que je porte de votre brutalité, qui „ m'ont rendu indigne de vivre, je recevrai de „ vos mains, comme un préſent, la mort que „ vos coups vont me porter : le Ciel qui vient „ de venger mon honneur par la perte de votre „ Chef, ne laiſſera pas non plus cette derniere „ horreur impunie. „ L'événement juſtifie ſa prédiction; le pere, digne d'une telle fille, anime de ſon reſſentiment les payſans des environs; on prend de tous côtés les armes; on exterminе les aſſaſſins : & comme dans ces occaſions on n'écoute guere la juſtice, quatre compagnies entieres ſont maſſacrées; il n'y a pas un ſeul François de ſauvé dans ces cantons. *De Thou.*

Dans quel endroit de la terre la Chaſteté, cette vertu ſi ſublime, a-t-elle été plus reſpectée que dans l'Iſle de Scio? Depuis ſept cents ans, au rapport de Plutarque, l'on ne ſe ſouvenoit pas dans cette Iſle qu'aucune femme mariée eût manqué de fidélité à ſon mari, ni qu'aucune fille eût été déshonorée.

Un Etranger demandoit à un Spartiate, quel ſupplice on faiſoit ſubir, dans ſon pays, à un homme coupable d'un adultere? On le condamne, répondit le Spartiate, à fournir un taureau qui, du ſommet du Mont Taigette, puiſſe boire dans

la riviere d'Eurotas. — Et comment, reprit l'Etranger tout étonné, pourroit-on trouver un taureau de cette grandeur? — Ce ſeroit moins difficile, repartit le Spartiate, que de rencontrer à Sparte un adultere. *Plutarque, en la vie de Lycurg.*

Le même Auteur rapporte cette action héroïque de Chiomara. Dans une guerre que les Romains eurent avec les Galates, cette Dame fut faite priſonniere. L'Officier Romain, entre les mains de qui elle tomba, abuſa de ſon pouvoir, & ne reſpecta point la vertu de ſa captive. Comme il n'étoit pas moins ſenſible à l'intérêt qu'au plaiſir, il remit ſa priſonniere aux Galates pour une forte ſomme. Mais au moment qu'il ſe retiroit, cette femme outragée fit ſigne à un de ſes gens de le tuer; ce qu'il fit, & lui coupa la tête. Chiomara la mit dans ſa robe: la premiere choſe qu'elle fit, en arrivant dans ſa maiſon, fut de faire rouler cette tête aux pieds de ſon mari; & ſur ce qu'il lui repréſenta qu'elle n'auroit pas dû manquer à la foi qu'elle avoit jurée: « J'en conviens, répondit-elle: mais » mon honneur me permettoit-il qu'aucun hom» me vivant, autre que mon mari, pût ſe van» ter d'avoir eu ma compagnie? »

La Poéſie & la Peinture ont célébré la Chaſteté de Lucrece, femme de Tarquin Collatin. Cette vertueuſe épouſe avoit, pour ſon malheur, allumé des feux impurs dans le cœur de Sextus, fils de Tarquin le ſuperbe, & ſon parent. Ce jeune Prince étoit parti pour l'armée; mais l'image de la Beauté qu'il adoroit en ſecret le ſuivoit par-tout. Réſolu de ſatisfaire ſes deſirs à quelque prix que ce fût, il quitta ſecrétement le camp, pour ſe rendre à Collatie, où Lucrece demeuroit. Il fut reçu avec les égards dus à ſon rang. Lucrece elle-même, qui ignoroit le motif de ce voyage, retint Sextus chez elle. Sur le minuit, cet hôte perfide court à l'appartement de ſa parente, qui, s'éveillant au bruit, eſt ſaiſie d'ef-

froi à la vue du fils de ſon Roi, qui entre dans ſa chambre l'épée à la main & le feu dans les yeux. Le Prince s'approche du lit, porte la main à la gorge de Lucrece, & menace de la tuer, ſi elle appelle du ſecours. L'horreur & l'étonnement la rendent immobile. Alors Sextus, quittant les menaces, la flatte, la preſſe, lui repréſente l'ardeur de ſa paſſion, & lui offre, pour la ſéduire, de partager avec elle le trône dont il doit hériter. Lucrece indignée, rejette le prix que l'on veut mettre à ſon déshonneur. Sextus ſe livre de nouveau à ſa lâche fureur; cet homme vil menace de la tuer, & avec elle l'eſclave qui gardoit ſa porte, afin que le cadavre de ce malheureux, placé auprès d'elle dans un même lit, faſſe croire que la mort de l'un & de l'autre a été le châtiment de leur adultere. Lucrece ſuccombe à cette crainte. L'effronterie profite de ce moment de foibleſſe cauſé par la conſternation. Sextus, après avoir ſatisfait ſes deſirs, s'en retourne au camp. L'infortunée Romaine ne peut ſurvivre à ſon malheur: elle aſſemble ſes parents, leur fait le récit de l'attentat du fils du Roi, & les engage par ſerment, à la venger. Quand elle ſe fut aſſurée de cette vengeance, elle tire ſubitement un poignard caché ſous ſa robe, & ſe le plonge dans le cœur. *Voyez Hiſt. Rom.*

Le Pirate Barberouſſe déſoloit, en 1534, la petite ville de Fondi; il en vouloit ſur-tout à une très-belle Princeſſe de la maiſon de Gonzague, qui étoit pour lors dans cette ville. Un Gentilhomme, inſtruit du deſſein que ce Pirate étoit près d'exécuter, courut la nuit, avertir la Princeſſe. Elle n'eut que le temps de ſortir promptement de ſon lit, & de ſe ſauver nue en chemiſe par le ſecours de ce Gentilhomme. L'hiſtoire ajoute, que ne pouvant ſe ſouvenir qu'avec dépit qu'un homme l'eût vue en cet état, elle le fit poignarder quelque temps après.

Morgan, l'un des Chefs barbares de ces Pira-

tes qui, ſous le nom de Flibuſtiers, ont déſolé l'Amérique Eſpagnole, s'étant rendu maître de la ville de Panama, y exerça, avec les ſiens, toutes les cruautés que la licence & l'avidité peuvent inſpirer à des gens ſans mœurs. Au milieu de tant d'horreurs, le féroce Morgan devint amoureux. Comme ſon caractere n'étoit pas propre à inſpirer une paſſion de cette nature, il voulut faire violence à la belle Eſpagnole qui avoit fait impreſſion ſur lui. " Arrête, lui cria-„ t-elle en s'arrachant d'entre ſes bras & en s'é-„ loignant de lui avec précipitation, arrête, & „ ne penſe pas que tu puiſſes me ravir l'hon-„ neur comme tu m'as ôté les biens & la liberté: „ apprends que je ſais mourir, & que je me „ ſens capable de porter les choſes à la derniere „ extrémité contre toi & contre moi-même. „ A ces mots elle tire de deſſous ſa robe un poignard, qu'elle lui auroit plongé dans le cœur, s'il n'avoit évité le coup. Morgan perdit toute eſpérance, &, avec l'eſpérance, ſon amour. *Hiſt. des Flibuſtiers.*

On a admiré, avec raiſon, cette réponſe laconique & pleine de ſens d'une Lacédémonienne. Une femme d'Athenes lui demandoit, par maniere de reproche, ce qu'elle avoit apporté en dot à ſon mari? *La Chaſteté*, lui répondit-elle.

Henri IV., Roi de France, témoignoit à Catherine de Rohan, depuis Ducheſſe de Deux-Ponts, l'inclination qu'il avoit pour elle. " Je „ ſuis trop pauvre pour être votre femme, lui „ répondit cette Princeſſe, & de trop bonne „ maiſon pour être votre maîtreſſe. „

Antoinette de Pons, Marquiſe de Guercheville, inſpira par ſa ſage réſiſtance, de l'eſtime à ce même Prince qui lui dit: " Puiſque vous „ êtes véritablement Dame d'honneur, vous le „ ſerez de la Reine ma femme. „

COMÉDIE FRANÇOISE.

PErſonne n'ignore que Moliere eſt le pere de la bonne Comédie en France. Lorſqu'il donna ſes Précieuſes Ridicules, un Vieillard s'écria du milieu du parterre : " Courage, Moliere, voilà „ bonne Comédie. „ Il y a bien des Anecdotes ſur cet homme célebre. *Voyez Moliere, Dictionnaire des Portraits & Anecdotes des Hommes illuſtres.*

Si Moliere eſt le fondateur de notre théâtre, Baron peut être regardé comme l'inſtituteur de la bonne déclamation. *Voyez Déclamation.*

Avant que l'on eût confié aux Gardes Françoiſes le ſoin de la police intérieure des ſpectacles, le parterre de la Comédie pouvoit être comparé à une eſpece de démocratie, qui ſouvent ſe laiſſoit entraîner par les ſaillies d'une tête chaude ou éventée. Lors de la premiere repréſentation de la Tragédie de Mariamne, & au moment que l'Actrice chargée de ce rôle, portoit à ſa bouche la coupe empoiſonnée, quelqu'un du parterre s'aviſa de crier : *La Reine boit*, & cette mauvaiſe plaiſanterie, par les ris qu'elle occaſionna, penſa faire tomber la piece. La même choſe étoit arrivée à une repréſentation de Mithridate, qui fut donnée le jour des Rois.

On jouoit une autre Tragédie. Dans les deux premiers actes, on n'avoit vu paroître aucun perſonnage de femme. Mais au commencement du troiſieme, deux Princeſſes, chacune avec ſa confidente, ſe préſenterent ſur la ſcene. On entendit auſſi-tôt du milieu du parterre une voix aigre & perçante, qui s'écria : *Quatorze de Dames, ſont-ils bons ?* Il n'en fallut pas davantage pour exciter une riſée générale, & empêcher que la piece ne fût achevée.

La premiere fois que l'on repréſenta *Argélie*, de l'Abbé Abeille, l'Actrice, chargée d'un rôle de Princeſſe, étant demeurée court après avoir récité ce vers,

Vous ſouvient-il, ma ſœur, du feu Roi notre pere?

Un ſpectateur du parterre repliqua par cet autre vers de la Comédie de *Jodelet*, *Prince:*

Ma foi! s'il m'en ſouvient, il ne m'en ſouvient gueres.

Les éclats de rire, comme on le penſe bien, ſuivirent auſſi-tôt; & il ne fut plus poſſible aux Acteurs de continuer.

Un autre Plaiſant du parterre ſe trouvoit à la premiere repréſentation d'une piece nouvelle, & applaudiſſoit à tout rompre, en criant: *Ah, que cela eſt mauvais!* Ceux qui ſe trouverent à ſes côtés, ſurpris de ce procédé bizarre, lui demanderent pourquoi il diſoit que la piece étoit mauvaiſe dans le temps même qu'il l'applaudiſſoit. " J'ai reçu, répondit-il, un billet pour ap- „ plaudir, je l'ai promis & je tiens parole; mais „ je ſuis honnête homme, & je ne puis trahir „ mon ſentiment; c'eſt pourquoi, tout en bat- „ tant des mains, je dis & répete que la piece „ ne vaut rien „ La ſenſation de ce perſonnage devint générale, & les ſpectateurs ſe mirent comme lui à battre des mains & à ſiffler.

La Judith, de l'Abbé Boyer, fut repréſentée par de fameux Acteurs, & occupa la ſcene pendant tout un Carême. On l'imprima dans la quinzaine de Pâques; & comme le preſtige de la ſcene n'en impoſoit plus, elle fut ſifflée à la rentrée. La Champmêlé, qui faiſoit le rôle de Judith, étonnée d'entendre une pareille ſymphonie, elle dont les oreilles étoient accoutumées à l'harmonie des applaudiſſements, s'avança ſur le théâtre, & dit aux ſpectateurs: " Meſſieurs, „ nous ſommes ſurpris que vous receviez au- „ jourd'hui ſi mal une piece que vous avez ap-

„ plaudie pendant le Carême. „ Dans le moment, un homme du parterre s'écria : *Les ſifflets étoient à Verſailles aux Sermons de l'Abbé Boileau.*

Lorſqu'en 1670, on donna *le Gentilhomme Gueſpin*, par de Viſé, des Seigneurs qui aimoient cet Auteur applaudiſſoient ſur le Théâtre, où des ſpectateurs avoient autrefois la liberté de ſe placer. Le parterre, qui n'étoit pas affecté de même, ſiffla beaucoup ; le ſifflet dérangeoit la piece, lorſqu'un de ſes protecteurs s'avança, & dit : " Meſſieurs, ſi vous n'êtes pas contents, on „ vous rendra votre argent à la porte ; mais ne „ nous empêchez pas d'entendre des choſes qui „ nous font plaiſir. „

Un turlupin du parterre lui cria ce vers:

Prince, n'avez-vous rien à nous dire de plus?

Un autre répondit auſſi-tôt:

Non, d'en avoir tant dit, il eſt même confus.

L'Auteur des *Recherches ſur les Théâtres de France*, qui rapporte ce fait, l'a imaginé, ou Campiſtron, comme on l'a remarqué, a dérobé ces deux vers aux plaiſants du parterre, pour les inſérer dans ſon *Andronic*, qui n'a paru que quinze ans après *le Gentilhomme Gueſpin.*

Les Mouſquetaires, les Gardes du Corps, les Gendarmes, les Chevaux-légers entroient anciennement à la Comédie ſans payer, & le parterre en étoit toujours rempli. Le célebre Moliere, qui dirigeoit alors le ſpectacle, preſſé par les Comédiens, obtint du Roi un ordre pour qu'aucune perſonne de ſa Maiſon n'entrât à la Comédie ſans payer. Ces Meſſieurs indignés, forcerent la porte de la Comédie, tuerent les portiers, & cherchoient la troupe entiere pour lui faire éprouver le même traitement. Un jeune Acteur, nommé *Bejart*, qui étoit habillé en vieillard pour la piece qu'on alloit jouer, ſe préſenta

ſenta ſur le théâtre : *Eh ! Meſſieurs*, leur dit-il, *épargnez un vieillard de ſoixante-quinze ans, qui n'a plus que quelques jours à vivre.* Cette plaiſanterie fit rire les mutins ; &, ce que n'auroient peut-être pas fait les meilleures raiſons, calma leur fureur. Moliere tint ferme, & l'ordre du Roi fut depuis obſervé.

Raimond Poiſſon, Comédien, mort en 1690, rempliſſoit avec beaucoup de ſuccès les rôles de Criſpin. Son jeu plaiſoit par ſa naïveté ; mais il bredouilloit. Comme il n'avoit pas de gras de jambe, il imagina de mettre des bottines. Son fils, & ſon petit-fils avoient hérité de ſon jeu naturel, de ſon bredouillement & de ſes bottines. Il eſt encore d'uſage aujourd'hui, que l'Acteur qui remplit les rôles de Criſpin, ait un petit manteau noir & des bottines ; mais il paroît que l'on a proſcrit ſur ce théâtre les maſques que Moliere faiſoit quelquefois prendre à ſes vieillards.

Autrefois les Comédiens achetoient les pieces, & les payoient à proportion de la réputation de celui qui les préſentoit. Quinault, ayant compoſé la Comédie des *Rivales* en 1653, pria Triſtan de la vendre à la troupe. Les Comédiens en offrirent cent écus, parce qu'ils croyoient que Triſtan en étoit l'Auteur. Mais celui-ci leur ayant avoué qu'elle étoit d'un jeune homme, ils ſe rétracterent & ne voulurent plus en donner que la moitié de la ſomme. Triſtan alors leur propoſa d'accorder à Quinault le neuvieme de la recette tant qu'on la joueroit : le marché fut accepté, & cet uſage fut conſervé depuis.

L'uſage de donner une petite piece après la grande n'eſt établi que depuis 1722. Les grandes pieces ſe jouoient ſeules auparavant, & l'on n'y joignoit une petite piece qu'après les huit ou dix premieres repréſentations ; ce qui donnoit lieu de croire que la piece commençoit à tomber. Pour prévenir ces jugements, quelque-

fois mal fondés, mais toujours désavantageux. M. de la Mothe fit jouer une petite piece dès la premiere représentation de Romulus. Cet exemple a été suivi depuis par les Auteurs qui desiroient de voir l'usage établi, mais qui craignoient de commencer, de peur qu'il n'en résultât un mauvais préjugé pour leur drame.

Avant que les Pantins eussent regné à Paris, la mode avoit mis un bilboquet entre les mains de la plupart des Parisiens. Cette niaiserie monta même sur le théâtre, & l'on vit, il y a environ cinquante ans, la Desmares s'en amuser au milieu de ses rôles de suivante, au grand contentement du parterre.

Des Anecdotes, plus intéressantes pour notre scene dramatique, sont les changements arrivés depuis quelques années à la Comédie Françoise. Ces changements ont été très-bien exposés dans un discours imprimé dans l'*Etat de la Musique du Roi*. Il a manqué, y est-il dit, à *Corneille*, à *Racine*, & à *Moliere*, cette vérité de représentation, si propre à favoriser le succès des drames. Le peu de goût ou le défaut de zele de leurs Acteurs, déroba aux yeux de leurs Contemporains les plus grandes beautés de leurs ouvrages: une scene embarrassée de spectateurs toujours frivoles & peu attentifs, des personnages revêtus d'habillements bizarres, & rarement convenables à leurs rôles, détruisoient cette illusion précieuse, à laquelle l'intérêt est si étroitement lié. De nos jours même, nous avons vu les femmes des Consuls Romains & des Héros Grecs, paroître avec des habits François, & ne différer de nos petites maîtresses, que par une coëffure de mauvais goût, que le caprice de l'Actrice imaginoit, & qu'elle faisoit souvent contraster avec son rôle. Les mêmes Consuls Romains & les mêmes Grecs, couverts de la cuirasse antique, & chaussés du cothurne, portoient nos chapeaux François, surmontés d'un panache qui rendoit encore cette

coëffure plus barbare, & la diſparate plus choquante. Enfin Mademoiſelle *Clairon* & M. *Le Kain*, éclairés & conduits par l'amour de leur talent, ont introduit le coſtume, dont la néceſſité étoit ſi évidente. Les paniers & les chapeaux ne paroiſſent plus dans le tragique, s'ils n'y ſont eſſentiels. On deſſine les habits d'après les antiques. Nos plus célebres Peintres ſont conſultés avant nos Marchandes de modes & nos Tailleurs. Ce changement a paru ſi avantageux, que les autres ſpectacles l'ont adopté. Les Comédiens de Province en ont également ſenti les avantages. L'émulation s'eſt ranimée entre les différentes troupes, à la faveur de cette utile nouveauté. Le goût du public s'eſt réveillé; & jamais nos théâtres n'ont été ſuivis avec plus d'affluence. On a cherché à jetter de la magnificence dans la repréſentation des pieces; on a multiplié les Gardes & les ſoldats qui environnent ou ſuivent les perſonnages tragiques; on les a revêtus avec décence, & toujours conformément à la vérité hiſtorique. Les coups de théâtre ſe font avec plus de préciſion, de faſte & de vraiſemblance. Les dénouements s'exécutent ſans embarras & ſans ridicule. Cependant il manquoit encore cette liberté de la ſcene, ſi long-temps deſirée par les Maîtres du théâtre. En 1760, un Amateur a eu la généroſité de procurer à ſa nation ce qu'elle ſembloit ſouhaiter inutilement. Un théâtre vuide de ſpectateurs, ouvre une nouvelle carriere au génie des Auteurs dramatiques & à l'art des Comédiens. Tel eſt l'état actuel de la Comédie Françoiſe, de ce ſpectacle où tant de chef-d'œuvres, dans tous les genres, étoient repréſentés avec ſi peu de vérité & d'illuſion; où la même décoration, ſervant à la fois au tragique & au comique, étoit tantôt un temple, & tantôt un ſalon; tantôt un veſtibule commun, & tantôt un cabinet particulier. Le Roi, toujours attentif aux progrès des arts, vient d'accorder à ſes Co-

médiens l'uſage de quelques décorations. Tout concourt en un mot à rendre déſormais notre ſcène digne de la beauté de nos Poëmes. Quels avantages ne doivent pas réſulter de ces différentes réformes? Les Auteurs, dans les plans de leurs ouvrages, ne ſeront plus intimidés & refroidis par la crainte des contre-temps qu'entraîne inévitablement une exécution rendue difficile par le peu d'étendue de la ſcene, & l'embarras qu'y jettoit la préſence des ſpectateurs. Il n'en réſulte pas moins d'avantages pour le Comédien intelligent; un eſpace plus étendu lui permettra de varier ſes attitudes, de changer ſes poſitions, de donner plus de naturel & de vivacité à ſes mouvements: en un mot, le génie de l'Acteur pourra peindre celui du Poëte; peut-être même la force de l'illuſion théâtrale pourra-t-elle faire oublier au ſpectateur l'Auteur & le Comédien. M. de *Voltaire* avoit ſi bien ſenti l'utilité d'un théâtre plus étendu, qu'il eſt peu de préfaces où il n'en ſoit queſtion. Il parle encore d'un établiſſement à la gloire des Arts: c'eſt d'élever en l'honneur des grands hommes qui les ont illuſtrés, des monuments qui tranſmettent leur mémoire à la poſtérité. Ce projet commence à s'exécuter; les Comédiens, jaloux de perpétuer parmi eux d'une maniere plus particuliere, le ſouvenir des peres de leur théâtre, vont orner leur nouvelle ſalle d'aſſemblée, des buſtes de ces illuſtres Auteurs: ils l'ont déjà décorée du portrait du Roi, que ſa Majeſté leur a donné.

Combien de ſpectateurs qui ſe prétendent les juges des pieces de théâtre, & reſſemblent à ce vieux Magiſtrat dont on compte l'Anecdote ſuivante! Ce grave perſonnage n'ayant jamais été à la Comédie, s'y laiſſa entraîner par une compagnie, à cauſe de l'aſſurance qu'elle lui donna, qu'il ſeroit très-content de l'*Andromaque*. Il fut très-attentif au ſpectacle, qui fut terminé par les *Plaideurs*. En ſortant, il trouva l'Auteur; &

croyant lui devoir un compliment, il lui dit: „ Je ſuis très-content, Monſieur, de votre An- „ dromaque; c'eſt une jolie piece: je ſuis ſeule- „ ment étonné qu'elle finiſſe ſi gaiement. J'a- „ vois d'abord eu quelqu'envie de pleurer; mais „ la vue des petits chiens m'a fait rire.

Pourquoi eſt-on porté à rire ſur le compte d'un Auteur qui n'a pas réuſſi au théâtre? " C'eſt „ par la même raiſon que la chûte d'un homme „ qui paſſe ſur un endroit gliſſant, excite la riſée „ de ceux qui le regardent. „

Une de ces ſociétés de beaux eſprits, dont Paris eſt rempli, avoit élevé juſqu'aux nues une piece nouvelle, qui tomba à la premiere repréſentation. On étoit le lendemain triſtement aſſemblé, ſans dire mot. Enfin, une jolie femme qui, la premiere, avoit donné ſon ſuffrage, rompit le ſilence. Je ne conçois pas, dit-elle, pourquoi on ne rejoue pas cette piece; car elle n'a pas été ſifflée. " Parbleu! Madame, je le „ crois bien, répondit bruſquement un Etranger; „ & comment voulez-vous que l'on ſiffle quand „ on bâille? „

Un Auteur venoit de voir tomber ſa piece en plein théâtre. Remis un peu de cette chûte, il alla voir l'Actrice qui avoit été chargée du principal rôle: il lui dit, dans l'eſpérance d'obtenir quelques mots de conſolation, que le public n'étoit pas toujours juſte; que ſes amis d'ailleurs avoient tort de l'avoir tant preſſé, & que la poire n'étoit point encore mûre.... " Oh! „ mûre ou non, reprit l'Actrice, elle eſt pour- „ tant d'abord tombée. „

Un Acteur tragique, qui n'avoit pas été plus heureux, fit un faux pas en ſortant du ſpectacle. Quelqu'un s'empreſſa de le ſoutenir. Le pauvre Auteur, qui penſoit toujours à ſa piece, dit à l'homme charitable: " Parbleu! Monſieur, „ c'eſt ma piece qu'il falloit ſoutenir, & non „ pas moi. „

On rapporte auſſi de Roi, Poëte lyrique, que ſortant de la Comédie, il fit une chûte, parce qu'il s'étoit embarraſſé dans la robe d'une Dame. Comme celle-ci lui fit des excuſes : « Il » n'y a pas de mal, lui dit Roi, les Auteurs » ſont accoutumés à tomber ici. »

Un Poëte étoit à la repréſentation d'une de ſes pieces dont il expliquoit le ſujet à un homme de la Cour. « La ſcene, lui diſoit-il, eſt en » Cappadoce, il faut ſe tranſporter dans ce pays-» là, & entrer dans le génie de la nation. » Vous avez raiſon, répondit le Courtiſan, je crois que votre piece ſeroit bonne à jouer ſur les lieux.

Quelques perſonnes faiſoient malignement courir le bruit qu'*Alzire*, Tragédie de M. de Voltaire, n'étoit pas de cet Auteur : *Je le ſouhaiterois de tout mon cœur*, dit un Amateur éclairé ; — *& pourquoi*, lui demanda quelqu'un ? — *C'eſt*, répondit-il, *que nous aurions un bon Poëte de plus.*

La *Sémiramis*, du même Auteur, n'eut point à la premiere repréſentation, le ſuccès qu'un public éclairé lui accorda par la ſuite. M. de Voltaire, trouvant M. Piron dans le foyer, lui demanda ce qu'il penſoit de ſa Tragédie ? — *Je penſe*, reprit celui-ci, *que vous voudriez bien que je l'euſſe faite... Je vous aime aſſez pour cela*, répondit M. de Voltaire.

Quelques importants du parterre demanderent, dit-on, pour la premiere fois l'Auteur après la repréſentation de *Mérope*. On n'a ceſſé depuis de le demander à chaque nouvelle piece, ſoit pour l'applaudir, ſoit pour le bafouer ; mais il paroît que les Auteurs commencent aujourd'hui à s'affranchir de cette eſpece de ſervitude, & ils font bien. Les ſpectateurs des théâtres de Londres ont eſſayé depuis peu d'établir cet incommode & ridicule uſage. L'Auteur d'une piece nouvelle Angloiſe, aux cris impératifs & redoublés des communes du théâtre, parut, & leur fit ce compliment : « Meſſieurs, je vous re-

„ mercie de l'honneur que vous m'avez fait en „ accueillant mes foibles eſſais; mais par recon- „ noiſſance vous auriez bien dû m'épargner la „ peine de me donner en ſpectacle, d'autant „ plus qu'il y a quelque différence entre l'ou- „ vrage & l'Auteur. La deſtination de l'un „ pourroit être de vous amuſer quelque temps; „ mais je n'ai jamais penſé que ce dût être celle „ de l'autre. „ *Affiches de Province*, 1766.

Une derniere Anecdote, relative à la Comédie Françoiſe, eſt ce qui ſe paſſa à la premiere repréſentation d'*Heureuſement*, petite Comédie, donnée ſur ce théâtre, le 29 Novembre 1762. M. le Prince de Condé, qui venoit d'arriver de l'armée où il s'étoit montré le digne héritier des vertus de ſes ancêtres, aſſiſtoit à cette premiere repréſentation. On ſait qu'il y a dans la piece une ſcene de collation entre un Militaire & une jeune Dame. L'Officier Lindor dit à Marton:

Verſe raſade, Hébé; je veux boire à Cypris.

Mme. Lisban, qui eſt la jeune Dame, lui répond, *Je vais donc boire à Mars.* L'Actrice, en prononçant ces derniers mots, ſe retourna, avec autant de grace que de reſpect, vers M. le Prince de Condé. Tout le public ſaiſit la vérité de l'application; les applaudiſſements furent univerſels, & durerent long-temps.

Pluſieurs autres Anecdotes, qui ont rapport à la Comédie Françoiſe, ont trouvé leur place dans d'autres articles de ce recueil. *Voy. Déclamation.*

COMÉDIE ITALIENNE.

DAns les commencements que la troupe des Comédiens Italiens ſe fixa à Paris, en 1652, elle jouoit ſes pieces à l'impromptu: on attachoit

dans les couliſſes de ſimples canevas de chaque piece ; les Acteurs y voyoient, au commencement de chaque ſcene, ce qu'ils avoient à dire. Cette façon de repréſenter la Comédie donnoit lieu à la variété du jeu ; mais elle ſuppoſoit néceſſairement une imagination vive & fertile dans les Comédiens, ou peu de goût dans les ſpectateurs, pour s'accommoder de toutes les inepties qui ſortoient ſouvent de la bouche des Acteurs.

Cette troupe s'étant ingérée par la ſuite de donner des Pieces Françoiſes, les Comédiens François s'en plaignirent au Roi, qui manda les Italiens, afin qu'ils plaidaſſent leur cauſe en préſence de leurs adverſaires. Baron, au nom de la Troupe Françoiſe, parla le premier. Lorſqu'il eut fini, le Roi fit ſigne à Dominique, Arlequin de l'ancien théâtre, de parler à ſon tour. Cet Acteur, après avoir fait quelques poſtures dans ſon caractere, dit au Roi : Quelle Langue votre Majeſté veut-elle que je parle? — Parle comme tu voudras, lui dit le Roi. — Je n'en demande pas davantage, répondit Dominique en remerciant le Monarque; ma cauſe eſt gagnée. Le Roi ſourit de la ſurpriſe qui lui avoit été faite, & les Italiens continuerent de jouer des Pieces Françoiſes.

Louis XIV., au retour de la chaſſe, étoit venu dans une eſpece d'*incognito*, voir la Comédie Italienne qui ſe donnoit au château. Dominique y jouoit. Malgré le jeu de cet excellent Acteur, la piece parut inſipide. Le Roi lui dit en ſortant : Dominique, voilà une mauvaiſe piece. Dites cela tout bas, je vous prie, lui répondit ce Comédien, parce que ſi le Roi le ſavoit, il me congédieroit avec ma troupe. Cette réponſe, faite ſur le champ, fit admirer la préſence d'eſprit de Dominique.

Ce même Acteur, ſe trouvant au ſouper du Roi, avoit les yeux fixés ſur un certain plat de perdrix. Ce Prince qui s'en apperçut, dit à l'Officier

ficier qui deſſervoit : que l'on donne ce plat à Dominique. Quoi, Sire ! & les perdrix auſſi ? Le Roi, qui entra dans la penſée de Dominique, reprit : & les perdrix auſſi. Ainſi Dominique, par cette demande adroite, eut, avec les perdrix, le plat qui étoit d'or.

Ce fut en faveur de Dominique que le Poëte Santeuil, Chanoine de S. Victor, fit cette Epigraphe ſi connue, & que les Italiens ont miſe ſur leur toile :

Caſtigat ridendo mores.

Dominique, pour obtenir cette Epigraphe de Santeuil, dont l'humeur étoit bruſque & difficile, crut devoir uſer de ſon art. Un jour ayant pris ſon habit de théâtre avec ſon petit chapeau & ſon ſabre de bois, il s'enveloppa d'un long manteau, & alla frapper à la porte de la chambre de Santeuil. Celui-ci ne répond point. Dominique recommence. Ah ! quand tu ſerois le Diable, s'écrie Santeuil, entre, ſi tu veux. Dominique ouvre auſſi-tôt la porte, jette ſon manteau, & ſe met à courir autour de cette chambre, en faiſant mille lazis & différentes poſtures de caractères. Santeuil, ſurpris de cette incartade, arrête bruſquement le Comédien ; & le ſerrant de près, je veux que tu me diſes qui tu es. — Je ſuis, répond Dominique, le Santeuil de la Comédie Italienne. — Et moi, répond le Poëte, qui le reconnut à l'expreſſion originale de ſes attitudes, tu vois l'Arlequin de Saint-Victor. Il ſe mit auſſi-tôt à répondre aux ſingeries de l'Acteur, par des grimaces & des contorſions ; & la farce finit par s'embraſſer. Ce fut ce moment de verve & de bonne humeur que Dominique ſaiſit pour obtenir ce qu'il vouloit.

Quelques-uns prétendent que le nom d'*Arlequin*, donné à Dominique & à ceux qui rempliſſent ſes mêmes rôles dans les Comédies Italiennes, doit ſon origine à un jeune Acteur

Italien, qui vint à Paris ſous le regne de Henri III. Comme ce Comédien étoit accueilli dans la maiſon du Préſident Achilles de Harlay, ſes camarades l'appellerent *Harlequino*, ſelon l'uſage des Italiens, qui donnent ſouvent le nom des Maîtres aux Valets, & celui des Patrons aux Clients. Mais, comme on l'a remarqué, le nom d'*Harlequinus* ſe trouve dans une Lettre de Raulin, imprimée en 1521, & dans d'autres écrits antérieurs au regne de Henri III.

Il y avoit dans l'ancienne Troupe Italienne un rôle de *Mezetin*, qui étoit à-peu-près le même que celui du Scapin. *Angelo Conſtantini*, de la ville de Véronne, le joua avec ſuccès juſqu'au mois de Mai 1697, que le Théâtre Italien fut fermé. Mezetin ſe mit au ſervice d'Auguſte, Roi de Pologne, qui prit tant de plaiſir au talent de ce Comédien, qu'il le fit ſon Camérier, & lui accorda d'autres graces. Mais Mezetin ayant eu l'audace d'adreſſer ſes vœux à une Maîtreſſe du Prince, & d'accompagner ſa déclaration de quelques diſcours peu meſurés ſur ce Monarque, il penſa perdre la vie, & reſta vingt ans en priſon. Tout Paris, qui le croyoit mort, ne fut pas peu ſurpris de le voir reparoître ſur le nouveau Théâtre Italien le 5 Février 1729. On courut d'abord en foule pour le voir jouer; mais il ne tarda point à s'appercevoir que le goût du public étoit changé; c'eſt ce qui le détermina à ſe retirer en Italie, où il finit ſes jours à l'âge de 75 ans. On rapporte de lui ce trait : il vouloit dédier un ouvrage de ſa façon à un Duc protecteur zélé des talents; mais, pour parvenir juſqu'à lui, il falloit avoir l'agrément d'un portier, d'un laquais & d'un valet-de-chambre, dont les oreilles, ſuivant l'expreſſion d'un Auteur moderne, étoient dans leurs mains. Mezetin tenta de les fléchir, mais inutilement. Voici comme il s'y prit pour s'en venger. " Monſieur, dit-il fort reſpectueuſement au » portier, je dois être récompenſé d'un ouvrage

„ que j'ai dédié à M. votre Maître, laiſſez-moi „ entrer, je vous promets, foi d'homme d'hon- „ neur, le tiers de ce qu'il me donnera. „ Le portier devenu plus humain à ce diſcours, lui dit : " Vous pouvez paſſer, je vous en crois ſur „ votre parole. „ Il fallut faire la même promeſſe au laquais de garde pour entrer dans l'appartement. Reſtoit un troiſieme tiers qu'il pria le valet-de-chambre, placé à la porte du cabinet, de vouloir bien accepter. Le voilà entré ; il fait ſon compliment, & préſente ſon ouvrage. Le Duc, charmé de cet hommage de la part d'un Acteur fêté par-tout, lui promet de lui accorder ce qu'il pourra deſirer. " Monſieur, répondit „ Mezetin, puiſque vous avez cette bonté, je „ vous demande cent cinquante coups de bâ- „ ton. „ —— Quelle eſt donc cette plaiſanterie, reprit le Duc ? Mezetin lui raconta auſſi-tôt à quel prix il a humaniſé le portier, le laquais & le valet-de-chambre. " Vous voyez bien, Mon- „ ſeigneur, pourſuivit-il, que n'ayant aucune „ part dans la récompenſe, je n'en aurai aucune „ aux coups de bâton, & j'aurai le plaiſir de „ voir punir ceux qui m'ont mis à contribution. „ Le Duc ayant ri de tout ſon cœur, fit la mercuriale à ſes gens, & envoya un préſent à la femme de ce Comédien, afin qu'il en profitât ſans violer ſa parole.

Scaramouche étoit un autre perſonnage de l'ancien théâtre : ſon caractere étoit celui de Capitan, qui n'eſt qu'un fanfaron & un poltron. Le fameux Acteur qui rempliſſoit ce rôle dans l'ancienne troupe, ſe nommoit *Tiberio Fiurelli*. Il étoit né à Naples en 1608 ; il fut un pantomime fin & ſpirituel : il avoit une femme qui rempliſſoit les rôles de ſoubrette, & qui étoit fort galante. Un petit-Maître qui étoit à la Comédie, voulant un jour badiner Scaramouche à ce ſujet, prit une paire de petites cornes de chevreuil, & la jetta aux pieds de l'Acteur, en lui

disant qu'il ramassât ses cornes. Scaramouche les prit, & après s'être tâté le front, il les rejetta au petit-Maître, en lui criant : " Monsieur, „ j'ai mes cornes, il faut que celles-ci soient „ les vôtres. „

Les Comédiens Italiens, quoiqu'aimés du public, se virent quelquefois obligés d'user de stratageme pour se procurer des spectateurs. En 1735, ils donnerent une Comédie en un acte, ornée de chants & de danses, intitulée *le Conte des Fées*. On avoit mis exprès dans la piece un rôle de géant, qui fut représenté par un Finlandois, âgé de ving-neuf ans, haut de six pieds huit pouces huit lignes, mesure de France, exactement prise sans souliers, & très-bien proportionné d'ailleurs ; il étoit le septieme de onze enfants, & pesoit 450 livres. Cette singularité attira tout Paris à la piece nouvelle.

Lorsqu'en 1753 on donna sur ce théâtre *Brioché*, parodie de l'Acte de *Pigmalion*, cette piece n'eut aucun succès, & n'étoit pas faite pour réussir. Quelqu'un ayant demandé à l'Auteur pourquoi il l'avoit risquée au théâtre. " Il y a si „ long-temps, répondit-il, que tout Paris m'en„ nuie en détail, que j'ai saisi cette occasion „ pour rassembler tout le monde, & prendre „ ma revanche en gros. „ On rapporte qu'il la prit effectivement avec usure.

Racine, le fils du grand Racine, nous dit quelque part qu'il avoit connu un Acteur & une Actrice de l'ancienne Troupe Italienne, qui vivoient comme deux saints, & qui ne montoient jamais sur le théâtre sans avoir mis un cilice ; mais il ne les a point nommés.

Les Italiens jouissent aujourd'hui du privilege qu'avoit autrefois l'Opéra-Comique : ils nous donnent des intermedes où l'on rencontre, surtout dans le genre gracieux, des tableaux musicales d'une touche libre & facile : il faut espérer que, notre prosodie mieux connue, le Musicien

déterminera plus ſûrement le mouvement propre à chaque ariette, & que le Chanteur ne ſe verra point ſi ſouvent forcé d'épeller les vers au-lieu de les ſcander conformément au génie de notre Langue.

COMÉDIEN.

IL y a entre ces deux mots, *Compagnie*, *Troupe*, une différence établie par l'uſage, & qu'il n'eſt pas permis d'ignorer. Des Comédiens vinrent demander une grace à M. de Harlay, premier Préſident du Parlement de Paris. L'Acteur chargé de porter la parole, lui dit qu'il venoit de la part de ſa compagnie, pour le ſupplier de telle choſe. " Je délibérerai avec ma " *troupe*, répondit le Magiſtrat, pour ſavoir ſi " je dois accorder à votre *compagnie* la grace " qu'elle me demande. "

On me contoit l'autre jour, dit Madame de Sévigné dans une de ſes Lettres, qu'un Comédien vouloit ſe marier, quoiqu'il eût un certain mal un peu dangereux. Son camarade lui dit: " Hé ! morbleu, attends que tu ſois guéri, tu " nous perdras tous. " Cela, ajoute Madame de Sévigné, me parut faire épigramme.

Des Comédiens depuis long-temps promettoient une piece nouvelle où la vertu étoit perſonifiée. Le public impatient de la voir, la demandoit tous les jours. " Pourquoi donc ne " la repréſentez-vous pas, dit une Dame de " qualité à un Comédien? " — Nous ne pouvons, lui répondit-il, la donner avant quinze jours, parce que la fille qui doit jouer le rôle de la vertu vient d'accoucher.

Un Comédien faiſoit en compagnie le mauvais plaiſant vis-à-vis une jolie femme. Celle-ci

piquée au vif, lui répondit assez sèchement : „ Un tel, je n'ai pas le temps de vous répon„ dre à présent ; quand j'irai à la Comédie, je „ verrai si vous méritez mes applaudissements. „

Un célebre Acteur de la Comédie Françoise, celui-là même qui servit de modele au *Glorieux* de Destouches, jouant un jour d'un ton de voix basse, un spectateur cria : *Plus haut.* L'Acteur, qui croyoit être le Prince qu'il représentoit, répondit sans s'émouvoir : *Et vous, plus bas.* Le parterre indigné, repartit par des *brouhaha* qui firent cesser le spectacle. Des ordres supérieurs ayant obligé l'Acteur de faire ses excuses au public, il s'avança sur le bord du théâtre, & commença ainsi sa harangue : *Messieurs, je n'ai jamais mieux senti la bassesse de mon état, que par la démarche que je fais aujourd'hui...* Ce début, quoiqu'injurieux au public, satisfit néanmoins le parterre, plus occupé de la démarche d'un Acteur qu'il chérissoit, qu'attentif à son discours ; il le dispensa de continuer, par des applaudissements réitérés.

Un premier Acteur de l'Opéra étant tombé malade au moment d'une nouvelle représentation, on choisit pour le remplacer un Acteur subalterne : celui-ci chanta, & fut sifflé ; mais sans se déconcerter, il regarde fixement le parterre, & lui dit : *Je ne vous conçois pas ; & devez-vous vous imaginer que pour six cents livres que je reçois par année, j'irai vous donner une voix de mille écus?* Le public oublia le peu de talent du Chanteur, & lui applaudit pendant le reste de son rôle. On en pourra conclure qu'il est quelquefois bon de payer d'assurance.

Un Comédien François, qui jouoit dans les Provinces, eut la vanité de se faire peindre en Achille. Il avoit exercé la profession de Menuisier avant que de monter sur le théâtre. Le Peintre lui cacha les deux mains sous un bouclier peint en détrempe ; le reste du portrait étoit en huile.

Après un certain temps, une partie du bouclier ſe détacha du tableau, & fit un effet déſagréable ſur la peinture. Le Comédien pria le Peintre d'y remédier : celui-ci lui conſeilla de bien frotter avec une éponge l'endroit endommagé ; l'éponge enleva toute la couleur en détrempe, & au-lieu de bouclier, on vit Achille qui tenoit un rabot. *Lettres ſur quelques écrits de ce temps.*

Un Comédien qui venoit d'acheter une terre ſeigneuriale en toute juſtice, demandoit au Curé les prieres nominales, qu'il avoit droit d'exiger comme Seigneur. Le Curé embarraſſé d'accorder ce droit honorifique avec la Loi de l'Egliſe qui excommunie les Comédiens, dit à ſes Paroiſſiens dans ſon Prône : " Mes chers freres, » prions Dieu pour la converſion de Monſieur » un tel, Comédien, Seigneur de cette Paroiſſe. »

Les *Aventures d'un Comédien ambulant*, rapportées dans le *Magaſin Britannique*, (*Journal Anglois*) peuvent amuſer par le ton de plaiſanterie naïve qui y regne. Je fus l'autre jour, dit l'Auteur du Journal, dans le Parc de Saint-James, vers l'heure où tout le monde le quitte pour aller dîner : je n'apperçus que très-peu de gens qui continuoient la promenade dans les allées, & tous avoient la mine de chercher plutôt à diſtraire la faim, qu'à gagner de l'appétit. Je m'aſſis ſur un banc, à l'extrémité duquel étoit un homme fort mal vêtu, mais qui, malgré le mauvais état de ſon habillement, conſervoit un air diſtingué. En un mot, je le pris, ſelon l'expreſſion de Milton, *pour quelque Gentilhomme dépouillé de ſes rayons.* Nous commençâmes alternativement à touſſer, à nous moucher, à nous regarder, comme on a coutume de faire en pareille occaſion ; & enfin j'entamai le diſcours : Pardon, Monſieur, lui dis-je, il me ſemble que je vous ai déjà vu. — Votre viſage... Monſieur, me repliqua-t-il fort gravement, il eſt vrai que

ma phyſionomie eſt très-répandue; je ſuis connu dans toutes les villes de la Grande-Bretagne autant que le dromadaire & le crocodile qu'on y promene par-tout. J'ai l'honneur de vous informer, Monſieur, que pendant ſeize années j'ai fait avec quelque diſtinction le rôle de bouffon ſur un théâtre de marionnettes: j'eus dernièrement querelle avec le Docteur *Barthelemi;* nous nous battîmes, & nous nous quittâmes, lui pour aller vendre aux épingliers de *Roſemarylane*, le Seigneur Polichinelle & toute ſa ſuite; & moi comme vous voyez, pour mourir de faim dans le Parc Saint-James. Je ſuis fâché, Monſieur, lui répondis-je, qu'une perſonne de votre figure ſoit expoſée à de pareilles diſgraces.... Oh, Monſieur, ma figure eſt très-fort à votre ſervice: à la vérité, je ne me vante pas de manger beaucoup, mais le jeûne ne m'attriſte point; &, graces au deſtin, quoique je n'aie pas un ſol, je n'engendre point de mélancolie: je ne ſuis jamais honteux d'accepter une politeſſe d'un honnête homme. Voulez-vous me donner à dîner? Je vous régalerai à mon tour ſi je vous rencontre une autre fois dans ce Parc, ayant comme moi, bon appétit, & n'ayant point d'argent. — J'aime les originaux de toute eſpece, & le récit de leurs aventures me fait beaucoup de plaiſir. Je menai mon homme au cabaret le plus prochain, & l'on nous ſervit dans le moment une grillade brûlante, & un pot de biere dont l'écume s'élevoit au-deſſus du vaſe. Il eſt impoſſible d'expliquer combien cette chair ſplendide redoubla la gaieté de mon convive; il tomba ſur cette grillade, quoique brûlante, & en un inſtant elle diſparut. Après qu'il eut bien mangé: Monſieur, me dit-il, cette grillade étoit aſſurément des plus coriaces, néanmoins je l'ai trouvée d'un goût exquis, & plus tendre que du poulet. O délices de la pauvreté! O charmes du bon appétit! Nous autres gueux ſommes les enfants

gâtés de la nature; c'eſt une marâtre pour les gens riches : les plus délicats ne ſauroient ſatisfaire leur goût; les vins pétillants de Champagne ne chatouillent point leur palais, tandis que la nature entiere eſt prodigue pour nous en friandiſes. Réjouis-toi, mon ame : vive le gueux! Je n'ai point un pouce de terre, mais qu'un torrent ravage les moiſſons de Cornouailles, je ſuis tranquille; que la mer engloutiſſe des vaiſſeaux, peu m'importe : je ne ſuis point un Juif. Allons, Monſieur, buvons, & je vais vous conter mon hiſtoire. Je deſcends d'une famille qui a fait du bruit dans le monde; ma mere crioit des huîtres; & mon pere étoit tambour : j'ai même ouï dire que parmi mes aïeux je pouvois compter des trompettes; plus d'un homme de qualité auroit peine à prouver une généalogie plus reſpectable, mais ce n'eſt pas-là ce dont il s'agit. J'étois fils unique & l'enfant gâté de mon pere & de ma mere, le charme de leur entretien, & le gage de leur mutuel amour; mon pere m'apprit à battre la caiſſe, je parvins bientôt à être tambour des marionnettes, & tout le reſte de ma jeuneſſe j'ai été le compere, (*l'interprete*) de Polichinelle & du Roi Salomon dans toute ſa gloire. Fatigué de ces honneurs, je me fis ſoldat. Je n'aimois point à battre la caiſſe, je m'ennuyai bientôt de porter le mouſquet. J'avois la fureur de faire le Gentilhomme, j'étois forcé d'obéir à un Capitaine; il avoit ſes caprices; j'avois les miens, & vous avez ſans doute auſſi les vôtres. Je conclus qu'il valoit mieux ſuivre ſes fantaiſies que celles d'un autre : je demandai mon congé, on me le refuſa; je déſertai. Délivré du militaire, je troquai mes habits de ſoldat, contre des plus mauvais encore; & pour n'être point rattrapé, j'allai par les routes les moins fréquentées. Un ſoir, comme j'entrois dans un village, j'apperçus un homme qui ſe débattoit dans un bourbier, & qui étoit ſur le

point d'y être étouffé; je volai à ſon ſecours & lui ſauvai la vie : c'étoit préciſément le Paſteur du lieu, je fus charmé de cette rencontre. Il s'en alloit après m'avoir remercié, mais je voulus l'accompagner juſqu'à la porte de ſon logis. Chemin faiſant, il me fit pluſieurs queſtions : il me demanda qui étoit mon pere, d'où je venois, où j'allois, ſi j'étois un garçon fidele, &c. Je le ſatisfis ſur tous ces points, & je lui vantai particuliérement ma ſobriété; (*Monſieur, j'ai l'honneur de boire à votre ſanté.*) Pour abréger, il avoit beſoin d'un valet, il me prit à ſon ſervice. Je vécus trois mois avec lui; nous ne nous accommodâmes point enſemble. J'avois grand appétit, il ne me donnoit rien à manger; j'aimois les jolies filles, & ſa ſervante étoit laide & méchante. Ils avoient réſolu entr'eux de m'affamer, mais je pris la ferme réſolution de m'oppoſer à cet homicide. Je gobois tous les œufs frais, j'achevois toutes les bouteilles entamées, & tout ce qui pouvoit être mangé diſparoiſſoit. On me donna trois ſchellings, ſix ſols, pour trois mois de gages. Pendant que l'on comptoit mon argent, je me préparai à mon départ. Il y avoit deux poules pendues au croc avec quelques poulets; pour ne point ſéparer les meres d'avec les enfants, je mis le tout dans mon biſſac. Après ce petit exploit, je vins, le bâton à la main & la larme à l'œil, prendre congé de mon bienfaiteur. Je n'avois pas fait trente pas hors de la maiſon, que j'entendis crier après moi : Arrêtez ce voleur. La voix de la ſervante que je reconnus, me donna des aîles. Mais arrêtons-nous; il me ſemble que j'ai été trois mois ſans boire chez ce maudit Curé : je veux que ceci me ſerve de poiſon, ſi de ma vie, j'ai paſſé un temps plus déſagréable. Au bout de quelques jours, je fus rencontré d'une troupe de Comédiens ambulants : mon cœur treſſaillit de joie à leur aſpect : je me ſentois un penchant invincible pour

la vie errante. Je leur offris mes ſervices : ils les acceptèrent. Ce fut un paradis pour moi que leur compagnie : ils chantoient, danſoient, buvoient, & voyageoient en même-temps. *Par le ſang des Mirabelles !* je ne crus commencer à vivre que de ce moment : je devins tout-à-fait gaillard, & je riois du matin au ſoir des bons mots de mes camarades. Je leur plus autant qu'ils me plurent : je n'étois pas mal de figure, comme vous voyez ; & quoique fort gueux, je ne crevois pas de modeſtie. J'adore la vie vagabonde ; on eſt tantôt bien, tantôt mal ; on mange quand on peut, & l'on boit (*le pot eſt vuide*) quand on a de quoi boire. Nous arrivâmes à Tenterden, où nous louâmes un grenier pour y repréſenter *Romeo & Juliette*, accompagné de tous ſes agréments, de la pompe funebre, de la foſſe & de la ſcene du jardin. Un Comédien du Théâtre Royal de *Drury-Lane*, devoit jouer le rôle de *Romeo*. Une grande fille, qui n'avoit encore paru ſur aucun théâtre, devoit faire le perſonnage de *Juliette ;* & moi, je devois moucher les chandelles : chacun de nous excelloit dans ſon genre. Nous ne manquions point de figure ; mais la difficulté conſiſtoit à les habiller : je fus le ſeul qui eus un habit qu'on peut appeller de caractere. Notre repréſentation fut univerſellement applaudie ; tous les ſpectateurs furent enchantés de nos talents. Il y a une regle que tout Comédien ambulant doit obſerver, s'il aſpire au ſuccès. Agir & parler naturellement, ce n'eſt point jouer. Pour plaire dans la Province, il faut être ampoulé, rouler des yeux égarés, prendre des attitudes forcées ; avoir en un mot l'air d'un Energumene. Tels ſont les moyens de réuſſir infailliblement. Comme on nous combla d'éloges, il étoit fort naturel que je m'en attribuaſſe une partie. Je mouchois les chandelles ; & quand une ſalle n'eſt point éclairée, vous conviendrez, Monſieur, que la

piece perd la moitié de ſes agréments. Nous repréſentâmes quatorze fois de ſuite; & le ſpectacle fut toujours rempli. La veille de notre départ, nous annonçâmes une piece excellente & dans laquelle nous devions déployer tous nos talents. Les prix étoient doublés, & nous nous attendions à une recette très-conſidérable. Malheureuſement le premier Acteur ſe trouve attaqué tout-à-coup d'une fievre violente; toute la troupe conſternée s'aſſemble, & maudit cent fois l'Acteur qui s'eſt aviſé de tomber malade ſi mal-à-propos. Je ſaiſis ce moment, & je propoſe de jouer à ſa place. Le cas étoit déſeſpéré; on accepte mon offre. En conſéquence je prends mon rôle d'une main, & tenant de l'autre un pot de biere, (*Monſieur, à votre ſanté*) je meuble ma mémoire de cinq cents vers. Etonné moi-même de cette prodigieuſe facilité, je ſens que la nature m'a deſtiné pour un emploi plus relevé que celui de moucheur de chandelles; je vais triomphant retrouver mes compagnons, que je jette dans la plus grande ſurpriſe. Je répete avec eux mon rôle; je le joue en public deux heures après, & j'entraîne tous les ſuffrages. La troupe, ravie autant que moi, differe ſon départ, & elle affiche, qu'à l'inſtance de pluſieurs perſonnes de conſidération, elle fera encore quelque ſéjour à Tenterden. Je parois ſur la ſcene dans le rôle de *Bajazet;* il ſembloit que la nature m'eût formé exprès pour repréſenter ce perſonnage. J'étois grand, j'avois la voix rauque; & avec un gros turban enfoncé ſur mes yeux, j'avois l'air du plus fier Muſulman qu'ait jamais vu l'Orient. Quand j'entrai ſur la ſcene, en ſecouant mes chaînes, on applaudit à tout rompre. J'adoucis mes regards; &, avec un ſourire gracieux, je reſtai profondément incliné vers les ſpectateurs, qui redoublerent leurs applaudiſſements. Comme le rôle de Bajazet eſt extrêmement paſſionné, j'avois eu la précaution de renforcer mes eſprits de trois

grands verres de brandevin. (*Mais il n'y a plus rien dans le pot.*) La chaleur que je mis dans ma déclamation, eſt une choſe inconcevable : *Tamerlan* ne fut qu'un ſot vis-à-vis de moi. De temps en temps il vouloit hauſſer le ton ; mais je le rabaiſſois bien vîte par la vigueur & la ſupériorité de celui que je prenois. Mes geſtes étoient d'ailleurs admirables ; mille attitudes variées, des exclamations ſans nombre, quel brouhaha ſur-tout, lorſque je croiſois les bras ſur ma poitrine ! J'ai remarqué qu'à Drury-Lane, cela produiſoit un effet merveilleux : en un mot, je me couvris de gloire, & je fus regardé comme un prodige. Toutes les Dames de Tenterden vinrent me complimenter ſur mes talents ; les unes louoient ma voix, les autres vantoient ma figure. *Sur mon honneur*, dit l'une d'entr'elles, *il deviendra bientôt un des plus jolis Acteurs de l'Europe ; c'eſt moi qui vous le dis, & je m'y connois.* Un Comédien eſt ſenſible aux premieres louanges, & les reçoit comme une faveur ; mais quand on les lui prodigue, il s'imagine que c'eſt un tribut qu'arrache ſon mérite. Loin de remercier ceux qui m'en accabloient, je m'applaudiſſois en moi-même, & j'avois ſouvent l'impertinence d'être bruſque juſqu'à l'impoliteſſe. Je vous avoue que j'ai été bien payé de mon inſolence, comme vous le verrez tout-à-l'heure. Nous quittâmes enfin l'aimable Tenterden, où les Dames, en honneur, ſont de très-bons juges des pieces de théâtre, & décident encore mieux du mérite des Acteurs. (*Allons, Monſieur, buvons, s'il vous plaît, à leur ſanté.*) J'entrai dans leur ville moucheur de chandelles ; j'en ſortis héros. Ainſi va le monde ; aujourd'hui laquais, demain grand Seigneur. Je pourrois en dire davantage ſur ce ſujet, qui eſt vraiment ſublime ; mais ne parlons point de la fortune & de ſes bizarreries, cela nous incommoderoit la rate. De Tenterden, nous allâmes à Newmarket, lieu célebre

par ſes courſes & par tant de fous qui s'y ruinent par des gageures. J'y jouai les premiers rôles, & j'y brillai à mon ordinaire ; je ſuis très-perſuadé que j'y aurois paſſé long-temps pour le plus grand Comédien de l'univers, ſans une cruelle aventure que je vais vous raconter. Je charmois toutes les Dames, en faiſant le perſonnage de *Sir Harry Wildair*. Quand je tirois ma tabatiere, toute la ſalle retentiſſoit d'un bruit flatteur d'admiration ; mais quand je donnois des coups de bâton à l'Echevin, vous euſſiez vu rire toutes les femmes, juſqu'à tomber en convulſion. Il ſe rencontra dans Newmarket, une Provinciale maudite, qui avoit demeuré neuf mois à Londres, & qui, par cette raiſon, prétendoit être l'oracle du goût qu'on devoit ſuivre à Newmarket. On lui parla de mes talents, chacun m'élevoit juſqu'aux nues, & cependant elle s'obſtinoit toujours à ne vouloir en juger que par elle-même ; elle ne pouvoit concevoir, diſoit-elle, qu'un Hiſtrion ambulant (pardonnez-lui le terme) pût être propre à autre choſe, qu'à faire périr d'ennui. Elle étourdiſſoit toutes les ſociétés des éloges qu'elle donnoit à Garrick, & ne parloit que du théâtre & des Comédiens de Londres. Enfin, on lui perſuada de venir au ſpectacle; on m'avertit ſecrétement qu'à ma premiere repréſentation, je devois avoir ce Juge redoutable. Cet avis ne m'intimida pas du tout. Je parus ſur la ſcene d'un air libre & dégagé, une main dans mes culottes, & l'autre dans ma veſte, ainſi que les plus fameux Comédiens de Drury-Lane. Mais, loin de fixer les regards ſur moi, je m'apperçus que tous les ſpectateurs cherchoient, dans les yeux de la Provinciale qui avoit reſté neuf mois à Londres, s'ils devoient m'applaudir ou me ſiffler. J'ouvre ma tabatiere, je prends du tabac, la Provinciale garde un ſérieux qui me glaçoit, & ſa gravité ſe répand ſur tous les viſages. Je caſſe mon bâton ſur les

épaules de l'*Echevin*, la Provinciale hauſſe les ſiennes, & tous les ſpectateurs en font autant. Enfin, je me mets à rire de la meilleure grace du monde, je n'en ſuis pas plus heureux. J'avoue qu'en cet inſtant je fus totalement déconcerté. Mon rire forcé ne fut plus qu'une grimace, & tandis que je me battois les flancs pour jouer la gaieté, on liſoit dans mes yeux la triſteſſe la plus profonde. En un mot, la Provinciale vint à la Comédie dans l'intention de s'y déplaire, & elle s'y déplut; ma réputation expira, & (*le pot eſt vuide.*)

COMIQUE LARMOYANT.

QUelque difficile qu'il ſoit de faire paſſer inſenſiblement les ſpectateurs de l'attendriſſement au rire, ce paſſage n'en eſt pas moins naturel aux hommes. M. *de Voltaire* cite ces deux exemples d'aventures qui affligent l'ame & dont certaines circonſtances inſpirent enſuite une gaieté paſſagere. Une Dame reſpectable voyant une de ſes filles en danger de mort, s'écrioit en fondant en larmes, *Mon Dieu! rendez-la-moi, & prenez tous mes autres enfants.* Un homme qui avoit épouſé la ſœur de la moribonde, s'approcha d'elle, & la tirant par la manche: *Madame*, dit-il, *les gendres en ſont-ils?* Le ſang froid & le Comique avec lequel il prononça ces paroles, firent faire un grand éclat de rire à la mere, à la malade & à toute la famille qui l'environnoit.

On avoit défendu à un régiment dans la bataille de Spire, de faire quartier; un Officier Allemand demanda la vie à un des nôtres, qui lui répondit: *Monſieur, demandez-moi toute autre choſe; mais pour la vie, il n'y a pas moyen.* Cette naïveté paſſa de bouche en bouche, & on rit au milieu du carnage. A combien plus forte rai-

ſon, conclut l'Auteur, le rire peut-il ſuccéder dans la Comédie à des ſentiments touchants!

CONSEIL.

NE jugeons pas toujours de la bonté d'un Conſeil par l'événement : c'étoit la maxime de Phocion. Cet Athénien avoit donné à ſes Concitoyens un Conſeil qui ne fut pas ſuivi. L'affaire, cependant, qui avoit paſſé contre ſon opinion, eut un ſuccès favorable. Hé bien, Phocion, lui dit quelqu'un, es-tu content que la choſe aille ſi bien? — Je m'en réjouis, répondit-il, mais je ne me repens pas de ce que j'ai dit.

Charles-Quint attaque Alger en 1541. Comme il prévoit le peu de ſuccès de ſon entrepriſe, il envoie au vieil Eunuque Haſcen, Gouverneur de la place, un Gentilhomme adroit & éloquent, qui n'oublie rien pour l'intimider ou pour le corrompre. Après qu'il a ceſſé de parler, le brave Gouverneur le renvoie en lui diſant : " Que c'étoit être fol que de ſe mêler de „ conſeiller ſon ennemi ; mais que c'étoit être „ encore plus fol, que de s'arrêter aux Conſeils „ qu'un ennemi donne. „ *Hiſt. de Malt.*

Le Poëte Scheichi étoit pauvre, & diſtribuoit une eau ſalutaire pour les yeux, afin de gagner de quoi vivre. Mais il avoit lui-même mal aux yeux, & il ne s'étoit point aviſé de ſe ſervir de ce remede qu'il vendoit aux autres. Un jour une perſonne qui avoit beſoin de cette eau, lui en acheta pour un aſpre ; & en le payant, au-lieu de cet aſpre, elle lui en donna deux. Scheichi vouloit en rendre un ; l'acheteur le refuſa, & lui dit : L'un eſt le prix du remede que je vous ai acheté pour mon uſage, & je vous donne

donne l'autre afin que vous preniez une pareille doſe de votre eau pour vous en frotter les yeux, car je vois que vous y avez bien mal. C'eſt là l'hiſtoire de ces prétendus Sages, qui font en quelque ſorte métier de donner des Conſeils, & qui ſe conduiſent eux-mêmes très-mal.

Une veuve vouloit ſe remarier avec ſon valet Jean, & demandoit Conſeil au Curé du lieu. — Je ſuis encore d'âge à pouvoir me marier, lui dit-elle. — *Mariez-vous*, répondit l'Eccléſiaſtique. — Mais on dira peut-être que mon futur eſt de beaucoup trop jeune pour moi? *Ne vous mariez pas.* — Il m'aideroit à faire aller notre ferme? — *Mariez-vous.* — Mais j'ai peur qu'il ne vienne à me mépriſer? — *Ne vous mariez pas.* — Mais d'un autre côté, on mépriſe auſſi & on trompe de toutes parts une pauvre veuve qui eſt ſans appui. — *Mariez-vous donc.* — Je crains ſeulement qu'il ne s'amuſe avec nos ſervantes. — *Ne vous mariez donc pas.* — La conſultante plus incertaine après ces réponſes qu'elle ne l'avoit été auparavant, s'en plaignit au Curé, qui, pour ne rien hazarder dans un cas ſi délicat, la renvoya à ce que lui conſeilleroient les cloches de la Paroiſſe qui alloient ſonner. Elle crut entendre qu'elles lui diſoient: *Prends ton valet Jean.* Elle le prit, elle eut lieu de s'en repentir, & elle ſe plaignit vivement au Curé de ce qu'il l'avoit adreſſée à l'oracle impoſteur des cloches. Oh, vous les avez mal entendues! lui dit le bon Prêtre. Ecoutez-les encore une fois. Eh bien, que chantent-elles de bon? Elles ont grande raiſon, répondit-elle. Que n'ai-je eu l'oreille auſſi bonne la premiere fois! Elles diſent: *Ne prends jamais Jean.*

Cette hiſtoriette eſt celle de bien des gens. Quand ils demandent conſeil, ils n'écoutent que ce qui flatte leur penchant ou leur averſion.

C'eſt moins l'amitié que la vanité qui conſeille: auſſi veut-on corriger tout le monde. Un

Philoſophe répondoit à ce ſujet, à un de ces Conſeillers empreſſés : " Comment me corrige-
" rois-je de mes défauts, puiſque tu ne te corri-
" ges pas toi-même de l'envie de corriger? "

Quand vous aurez des conſeils à donner à votre Supérieur, dit le Chancelier Bâcon, faites paſſer vos leçons ſous le nom d'un Auteur ancien, ou à la faveur d'une réflexion générale, que la conſcience rend toujours perſonnelle à celui qui en a beſoin.

CONTEUR.

TOut Conteur ſe répete; voilà le grand inconvénient du métier. Un Conteur de profeſſion, auquel on reprochoit ce défaut, répondit aſſez naïvement : " Il faut bien que vous me
" permettiez de vous redire de temps en temps
" mes petits Contes; ſans cela je les oublie-
" rois. " *Eſſais de Littérature.*

Quelqu'un vantoit beaucoup une perſonne qui contoit très-bien, qui jouoit même ſes Contes; il diſoit que c'étoit un homme très-bon à voir: *Pour un jour*, ajouta quelqu'un, *& à fuir enſuite.*

Un prétendu bel eſprit racontoit une hiſtoire qui étoit ſans vraiſemblance, & qu'il donnoit pour véritable. " Que dites-vous à cela, deman-
" doit-il à une Dame? C'eſt un fait. " — Je dis, répondit la Dame, qu'apparemment le coq chanta, & que vous vous éveillâtes.

CONTES.

REcits plaiſants dans leſquels on ſe propoſe moins d'inſtruire que de plaire par la fineſſe des

plaiſanteries, la ſingularité des événements, la naïveté & la variété des peintures. C'eſt principalement l'à-propos qui fait valoir le Conte. S'il n'eſt pas heureuſement placé, le Conte & le Conteur y perdent également.

Le Baptême difficile. On apporta dans une Egliſe de campagne un enfant à baptiſer. Le Curé qui venoit de boire avec ſes amis un peu plus que de coutume, ne pouvant trouver l'endroit du Baptême dans ſon rituel, diſoit tout en feuilletant : Que cet enfant-là eſt difficile à baptiſer !

Commiſſaire embarraſſé. Une Ducheſſe étoit accuſée de magie. On nomma un Commiſſaire pour lui faire ſubir interrogatoire. La laideur affreuſe du Magiſtrat, & ſa gravité concertée, auroient pu effrayer toute autre que cette Dame. Cependant elle le laiſſa tranquillement s'acquitter de ſa commiſſion. Elle avoua le deſir qu'elle avoit eu de lier converſation avec le diable, & qu'elle avoit même vu cet Ange infernal. Comment étoit-il fait, lui demande le Commiſſaire ? — Ma foi, répondit la Ducheſſe, ſi vous voulez que je vous le dépeigne au naturel, tenez, Monſieur, il vous reſſembloit comme deux gouttes d'eau ; puis s'adreſſant au Greffier : Ecrivez ma réponſe, lui dit-elle. Le Commiſſaire qui vit que cette procédure apprêteroit à rire à ſes dépens, jugea à propos de ſupprimer le procès verbal.

Curé embarraſſé. Un petit-Maître friſé, poudré, parfumé & couvert d'or, avoit mené à l'Egliſe, pour ſe marier, une coquette au teint luiſant. Le Curé ayant conſidéré un moment ce couple défiguré, lui dit : " Or çà, avant de prononcer " le *Conjungo*, avouez-moi, crainte de *quiproquo*, " qui de vous deux eſt l'épouſée ? "

Ceci rappelle ce mot du Miniſtre Dumoulin. Le 18 Octobre 1609, la fille du Comte de Créqui, âgée de neuf à dix ans, avoit été accordée

en mariage au Marquis de Roſni, fils du Duc de Sulli. Le Miniſtre Dumoulin voyant approcher la mariée, dit : *Préſentez-vous cet enfant pour être baptiſé ?* La mariée d'ailleurs étoit Catholique & voilée à la Romaine.

Curé embarraſſé de répondre en Latin. Un Curé d'une grande ville étoit obligé, un jour de cérémonie, de répondre à un Diſcours Latin; mais comme il n'entendoit point cette Langue, voici comme il s'y prit. Monſieur, dit-il, les Apôtres parloient pluſieurs Langues, vous venez de me parler en Latin, & moi je vais vous répondre en François.

Curé interrogé par ſon Evêque. Doit-on juger des gens à la mine ? Un Evêque témoignoit du mépris à un pauvre Curé, qu'il regardoit comme un ignorant à cauſe de ſon air ſimple. Je ſuis perſuadé, lui dit-il un jour, que vous ignorez les premiers éléments du Catéchiſme. Combien y a-t-il de péchés capitaux? — Il y en a huit, répondit le Curé. — Je ne me ſuis pas trompé, reprit le Prélat, dans le jugement que j'ai fait de votre ſcience. — Dites-moi, je vous prie, quel eſt l'âne d'Evêque qui vous a fait Prêtre, & quels ſont ces huit péchés capitaux? — C'eſt vous, Monſeigneur, répondit le Curé, qui m'avez conféré les ordres. A l'égard des péchés capitaux, outre les ſept que tout le monde connoît, on doit y ajouter un huitieme, qui eſt le mépris qu'on fait des pauvres Prêtres.

Le Curé qui mangea les mûres. Un Curé monté ſur ſa jument, s'en alloit au marché. Il apperçoit dans ſon chemin un mûrier chargé de très-belles mûres. Il fut tenté d'en manger, & pour atteindre à l'arbre il ſe mit debout ſur la ſelle. Ce mûrier étoit planté au milieu d'un buiſſon d'épines & de ronces. Le bon Curé, admirant la tranquillité de ſa jument : " Je ſerois dans un » grand embarras, dit-il, ſi quelqu'un alloit lui » crier *Hex.* » Il prononça ce mot ſi haut, que

la jument partit, & voilà notre Cavalier dans le buiſſon. La femme au Curé, dit le Conte, & ſes domeſtiques, voyant arriver la jument ſans leur Maître, furent effrayés; ils croyoient qu'il lui étoit arrivé quelque malheur. Ils coururent auſſi-tôt le chercher, & le trouvent au milieu des épines où il s'étoit déchiré tout le corps. L'Auteur du Conte finit par ce Proverbe: " Il „ ne faut pas toujours dire ce que l'on penſe. „ *Ordene de Chevalerie.*

Le danger de trop parler. Le Poëte Ibicus fut attaqué par des voleurs en un lieu écarté. Prêt à ſe voir aſſaſſiner, & ne ſachant à qui avoir du recours, il vit voler des grues. *O grues!* s'écria-t-il, *vous ſervirez un jour de témoins contre mes meurtriers.* Quelque temps après, ces voleurs étant à un marché, il paſſa une volée de grues. *Voilà*, dit l'un d'eux, en ſouriant, à l'un de ſes compagnons, *les témoins du Poëte Ibicus qui s'envolent.* Ce propos fut entendu de quelqu'un qui, les ſoupçonnant là-deſſus d'avoir commis le meurtre, en avertit la juſtice. Ils furent pris, & avouerent leur crime. *Oeuvres morales, par Jean Deſcaures.*

Le dénicheur de merles. Bourſault raconte dans ſes *Lettres*, qu'un jeune manant de vingt-deux ou vingt-trois ans, étant allé à confeſſe à ſon Curé, s'accuſa d'avoir rompu la haie de ſon voiſin pour aller reconnoître un nid de merles. Le Curé lui demanda ſi les merles étoient pris? — Non, lui répondit-il, je ne les trouve pas aſſez forts, & je n'irai les dénicher que Samedi au ſoir. Le Curé plus alerte, y alla le Samedi matin, & les dénicha lui-même. L'autre ayant trouvé la place vuide, ne douta point de la ſupercherie du Curé; mais il n'oſa lui en rien dire. Un Jubilé l'ayant obligé de retourner à confeſſe, trois ou quatre mois après, il s'accuſa d'aimer une jeune payſanne extrêmement jolie, & d'en être aſſez aimé pour obtenir ſes faveurs. Quel

âge a-t-elle, dit le Curé? — Dix-ſept ou dix huit ans, lui répondit-il. — Belle, ſans doute? — la plus jolie de tout le village, vous dis-je. — Hé, dans quelle rue demeure-t-elle, ajouta promptement le Curé? — *A d'autres, dénicheur de merles*, lui repliqua le manant; *je ne me laiſſe pas attraper deux fois.*

Le diableteau en pénitence. Satan châtioit un diable, parce qu'il avoit perdu ſon temps à ſolliciter un homme de ne faire reſtitution de quelque argent qu'il avoit dérobé, & diſoit Satan: „ Ne te ſuffiſoit-il pas de l'avoir induit à faire „ ce larcin? ne ſais-tu pas qu'il eſt homme, „ & encore Florentin, qui de ſoi-même ſe con„ tre-garde aſſez de ne jamais rendre ce qu'il a „ une fois dérobé? „ Ce petit Conte épigrammatique eſt tiré d'un *Recueil de facéties & mots ſubtils d'aucuns excellents eſprits & très-nobles Seigneurs*, imprimé en 1582.

Eccléſiaſtique dupe de ſa charité. Un Eccléſiaſtique ſurpris par la nuit au milieu de la campagne, rencontre un voleur qui, content de lui dérober un manteau, le laiſſe pourſuivre ſon chemin. Mais le bon Eccléſiaſtique, moins touché de cette perte que de celle de l'ame du voleur, penſe que le ſeul moyen de lui ſauver ce dernier péché, eſt de lui remettre ſon vol. Il revient en conſéquence ſur ſes pas, & dit au voleur: " Mon „ ami, je vous fais préſent du manteau que vous „ m'avez pris. " — Comme vous êtes dans votre quart-d'heure de libéralité, répondit le voleur, je vais en profiter. Il lui ôta auſſi-tôt ſon habit. L'Eccléſiaſtique, qui ſentit le froid, ſentit auſſi-tôt refroidir ſa charité. Il dit au voleur, que pour ſon juſte-au-corps, il ne le lui donnoit point, & qu'il le lui feroit rendre en l'autre monde. — Puiſque vous me faites crédit juſques-là, reprit le voleur, je vais encore vous ôter le reſte de vos habits; & il le dépouilla juſqu'à la chemiſe.

Ecornifleurs congédiés. " Un Curé étoit preſſé
„ de la Nobleſſe, qui ſans ceſſe venoit chez lui
„ l'écornifler. Un jour qu'il y avoit ſept ou
„ huit hauberaux chez lui, il leur fit bon viſage.
„ Meſſieurs, ſoyez les bien venus : çà, que l'on
„ ſe dépêche : garçon, au vin, au poulailler, au
„ crochet, à la fuie; ſerviettes blanches. Diſant
„ cela, il mouvoit, & prend un ſurplis qui étoit
„ à part ſur une autre robe que celle qu'il avoit
„ rapportée de l'Egliſe; & prenant un bréviaire
„ en ſa main, les rendit étonnés. Où allez-vous,
„ Monſieur le Curé? — Je reviens incontinent, dit-il, Meſſieurs; je ne ferai qu'aller &
„ venir, tandis que le dîner s'apprêtera; je vais
„ réconcilier un pauvre peſtiféré que j'ai con-
„ feſſé ce matin. Et ce diſant, il ſortit; & ſoudain tous ces guillerets, épouvantés, ſortirent;
„ & de treize ſemaines n'y voulurent aller. „

Le moyen de parvenir.

La vraie éloquence. " Un jour Pentagruel ren-
„ contra certain Licencié, non autrement ſavant
„ ès ſciences de ſon métier de Docteur; mais en
„ récompenſe, ſachant très-fonciérement danſer
„ & jouer à la paume : lequel donc rencontré
„ par Pentagruel, fut interrogé d'où il venoit,
„ & lui répondit : *Je viens de l'urbe & cité célébriſſime, que vulgairement on vocite Lutece.* —
„ Qu'eſt-ce-à-dire, dit Pentagruel à ſon truche-
„ ment ordinaire ? je ſuis tout ébahi de tel jar-
„ gon. — C'eſt, répondit le truchement, qu'il
„ vient de Paris. — Hé! reprit Pentagruel, à
„ quoi paſſez-vous le temps à Paris, vous autres
„ Licenciés? — *Nous*, répondit le Licencié, *en*
„ *occupations épurons & diſpumons la verbocina-*
„ *tion latine; & en nos récréations captons la bé-*
„ *névolence de l'omni ſéduiſant, & omni mouvant*
„ *ſexe féminin.* A quoi Pentagruel dit : Quel
„ diable de langage eſt-ce ceci ? Ce n'eſt que
„ Latin-échorché, dit le truchement; & lui ſem-
„ ble qu'il eſt éloquent Orateur, pour ce qu'il

„ dédaigne l'uſance commune de parler. Or le „ Licencié croyant que l'étonnement & ébahiſ- „ ſement de Pentagruel venoit pour admirer la „ haute beauté de cette élocution, ſe reguinda „ encore plus haut & plus obſcur, ſi que par la „ longueur de périodes, pouſſa patience à bout. — „ Parbleu ! dit à part ſoi Pentagruel, je t'ap- „ prendrai qu'elle eſt la vraie & naturelle élo- „ quence. Puis demanda au Licencié, de quel „ pays il étoit? A quoi répondit ainſi le Licen- „ cié : *L'illuſtriſſime & honoriférante propagation* „ *de mes aves & ataves tire ſon origine primordiale* „ *des Régions Lémoviciennes.* — J'entends bien „ dit Pentagruel; tu n'es qu'un Limoſin de Li- „ moges, & tu veux faire le Démoſthene de „ Grece. Or, viens çà, que je te donne un tour „ de peigne. Lors le prit à la gorge : diſant: „ Tu écorches le Latin; moi j'écorcherai le La- „ tiniſeur. Si fort lui ſerroit la gorge, que le „ pauvre Limoſin commence à crier en Limoſin : „ *Vée, dicou gentillatre ; hé! Saint Marſau, ſe-* „ *coura-me ; hau, hau, laiſſas à quou, au nom de* „ *Diou, & ne me toucas grou.* — Ah ! dit Pen- „ tagruel, en le laiſſant, voilà comment je te „ voulois remettre en droit chemin de vraie élo- „ quence ; car à cette heure viens-tu de parler „ comme nature, & grand bien te faſſe icelle „ correction. „ *Rabelais.*

Femme à confeſſe. Une femme ſe confeſſoit à un Religieux; & s'accuſoit de mettre du rouge: il lui demanda à quoi il étoit bon; elle lui répondit qu'elle en uſoit dans le deſſein d'embellir ſon viſage. — Mais cela vous rend-il plus belle, lui répondit le Confeſſeur? — Du moins, mon Pere, je le crois ainſi. Le Confeſſeur, tirant alors ſa pénitente du confeſſionnal, & l'ayant regardée au grand jour : allez, dit-il, Madame, mettez du rouge, vous êtes encore aſſez laide.

La femme muette " Dans un certain pays bar- „ bare & non policé en mœurs, y avoit aucuns

„ maris

„ maris bourrus, & à chef mal timbré, ce que
„ ne voyons mie parmi nous Parisiens, dont
„ grande partie, ou tous, pour le moins, sont
„ merveilleusement raisonnants & raisonnables;
„ aussi onques ne vit-on arriver à Paris grabuge
„ ni maléfice entre maris & femmes. Or en ce
„ pays-là, tant différent de celui-ci nôtre, y
„ avoit un mari, si pervers d'entendement,
„ qu'ayant acquis en mariage une femme muette,
„ s'en ennuya; & voulant soi guérir de cet en-
„ nui, & elle de sa muetterie, le bon & inconsi-
„ déré mari voulut qu'elle parlât, & pour ce
„ eut recours à l'art des Médecins & Chirur-
„ giens, qui, pour la démuettir, lui inciserent
„ & bistouriserent un enciliglote adhérant au
„ filet; bref elle recouvra santé de langue, &
„ icelle langue voulant récupérer l'oisiveté pas-
„ sée, elle parla tant, tant & tant, que c'étoit
„ bénédiction: si ne lassa pourtant le mari
„ bourru de se lasser de si plantheureuse parlerie:
„ il recourut au Médecin, le priant & conju-
„ rant, qu'autant il avoit mis de science en œu-
„ vre pour faire caqueter sa femme muette, au-
„ tant il en employât pour la faire taire. Alors
„ le Médecin, confessant que, limité est le sa-
„ voir médicinal, lui dit qu'il avoit bien pou-
„ voir de faire parler femme, mais que faudroit
„ art bien plus puissant pour la faire taire. Ce
„ nonobstant, le mari supplia, pressa, insista,
„ persista; si que le savantissime Docteur décou-
„ vrit en un coin des registres de son cerveau,
„ remede unique & spécifique contre icelui in-
„ terminable parlement de femme, & ce re-
„ mede, c'est surdité de mari. Oui da, fort,
„ bien, dit le mari; mais de ces deux maux,
„ voyons quel sera le pire, ou entendre sa fem-
„ me parler, ou ne rien entendre du tout. Le
„ cas est suspensif, & pendant que le mari là-
„ dessus en suspens étoit, Médecin d'opérer,
„ Médecin de médicamenter par provision, sauf

„ à conſulter par après. Bref, par certain char-
„ me de ſortilege médicinal, le pauvre mari ſe
„ trouva ſourd, avant qu'il eût achevé de déli-
„ bérer s'il conſentiroit à ſurdité. L'y voilà
„ donc, & il s'y tint faute de mieux : & c'eſt
„ comme il faudroit agir en opération de mé-
„ decine. Qu'arriva-t-il ? Ecoutez, & vous le
„ ſaurez. Le Médecin, à fin de beſogne, de-
„ mandoit force argent ; mais c'eſt à quoi ce
„ mari ne peut entendre, car il eſt ſourd comme
„ voyez ; le Médecin pourtant, par beaux ſignes
„ & geſtes ſignificatifs, argent demandoit & re-
„ demandoit, juſqu'à s'irriter & colérier ; mais
„ en pareil cas, geſtes ne ſont entendus, à
„ peine entend-on paroles bien articulées, ou
„ écritures atteſtées & réitérées par ſergents in-
„ telligibles. Le Médecin donc ſe vit contraint
„ de rendre l'ouie au ſourd, afin qu'il entendît
„ à paiement, & le mari de rire, entendant
„ qu'il entendoit ; puis de pleurer par prévoyance
„ de ce qu'il n'entendroit pas Dieu tonner, dès
„ qu'il n'entendroit parler ſa femme. Or de
„ tout ceci réſulte concluſion moralement mo-
„ rale, qui dit, qu'en cas de maladie & de fem-
„ mes épouſées, le mieux eſt de ſe tenir comme
„ on eſt, de peur de pis. „ *Rabelais.*

Femme prévoyante. Un Menuiſier qui ſe mouroit, diſoit à ſa femme fondante en pleurs : „ Vois-tu, Françoiſe, ſi je meurs, il faut que tu „ épouſes notre garçon Jacques, c'eſt un bon „ enfant, & dans notre métier il faut un hom-„ me. „ Hélas, dit-elle, tiens, j'y penſois.

Femme prudente par réflexion. Une jeune Dame étoit allée dans une Egliſe de Religieux à deſſein de s'y confeſſer. Elle y trouve un Religieux de cette maiſon, qui étoit alors ſeul dans un confeſſionnal à marmoter quelques prieres. Elle ſe met à genoux auprès de lui, & ſe dépêche de lui dire tous ſes péchés. Comme le Religieux ne lui répondoit rien, elle lui demande l'abſolu-

tion. — Je ne puis vous la donner, car je ne ſuis pas Prêtre. — Comment vous n'êtes pas Prêtre, & vous m'écoutez? — Pourquoi me parlez-vous? — Je vais porter mes plaintes à votre Supérieur, dit la jeune femme en colere? — & moi, repart le Religieux, je cours dire de vos nouvelles à votre mari. Ce mot radoucit la jeune Dame, qui penſa qu'il ſeroit plus ſage à elle de ſe retirer tranquillement.

Le Gaſcon puni. Une jeune veuve belle & riche avoit un Amant fort pauvre & fort préſomptueux, un Gaſcon enfin. Il vouloit abſolument qu'on le crût heureux, & divulguoit beaucoup plus de faveurs qu'il n'en recevoit. La Dame, d'une humeur enjouée, réſolut de l'en punir, & choiſit, pour cet effet, un moyen aſſez plaiſant: je ſais, lui dit-elle, que vous avez de l'affection pour moi, & je me flatte que vous voudrez bien m'en donner des preuves dans une occaſion qui ſe préſente. Le Gaſcon lui répond auſſi-tôt qu'il n'attend que ſes ordres pour lui marquer ſon entier dévouement: vous connoiſſez, ajouta la veuve, Madame de...., qui eſt de mes amies. Elle a un mari incommode, jaloux, & qui ne lui permet jamais d'aller au bal; cependant j'en ai arrangé un ce ſoir chez moi, & c'eſt ſur cette amie que je compte le plus. Je deſire donc que vous nous aidiez à tromper ce jaloux. Vous irez pour cet effet vous coucher en la place de ſa femme. Son mari qui ne reviendra que tard, vous trouvant dans ſon lit, croira que c'eſt ſa femme; & comme il eſt obligé de ſe lever matin pour ſes affaires, il ne s'apperçevra de rien; car, quoiqu'il ſoit fort jaloux de ſa femme, il ne trouble jamais ſon repos. Le Gaſcon, qui craignoit les ſuites d'une pareille entrepriſe, fit paroître d'abord quelques difficultés. Mais que ne peut l'eſpoir des faveurs d'une Belle, & dans un Gaſcon le plaiſir de les publier! Il conſent donc à tout. On le mene chez l'amie de ſa maî-

treſſe; on lui met une coëffure de femme, & lorſque tout le monde eſt retiré, il ſe place dans le lit du mari qui étoit alors abſent, & que la jeune veuve ſavoit bien ne devoir pas revenir ce ſoir-là. Quelques moments après la jeune veuve entre en robe-de-chambre & ſans lumiere, & va ſe coucher dans le lit où étoit le Gaſcon. Celui-ci, qui la prend pour le mari, ſe tapit le mieux qu'il peut à l'autre bord du lit. Il appréhende toujours quelque caprice amoureux de la part de ſon prétendu jaloux ou quelque contretemps encore plus fâcheux; ce fut dans ces tranſes continuelles qu'il paſſa la nuit la plus inquiete. Mais que de penſées vinrent encore l'agiter lorſqu'il entendit ſonner, & quelqu'un entrer dans la chambre qui tira les rideaux du lit! Il ſe cache auſſi-tôt la tête avec la couverture, & auroit voulu s'abymer dans le lit; mais de grands éclats de rire, qui partoient d'une voix qui lui étoit connue, lui ayant fait ouvrir les yeux, il voit l'amie de ſon Amante, & cette jeune veuve s'élance du lit entre ſes bras, parée de toutes ces beautés naturelles qu'il idolâtroit. La vengeance fut complete, & notre Gaſcon penſa mourir de regret, de dépit & de honte d'avoir fait un ſi mauvais uſage d'une ſi belle nuit.

Ce Conte qui ſe trouve dans quelques anciens Recueils, a pu fournir l'idée de la petite Comédie du *Fat puni*, jouée pour la premiere fois ſur le Théâtre François, le 7 Avril 1738. Il y a auſſi un conte parmi ceux de la Fontaine, intitulé le *Gaſcon puni*.

Gens exaucés au-delà de leurs vœux. Un aſſez mauvais Ecuyer, obligé de monter un cheval un peu haut, & appréhendant de n'en venir à bout, diſoit: *Mon Dieu, aidez-moi.* Il fit un ſi grand effort, qu'il tomba de l'autre côté du montoir. Il s'écria en ſe relevant avec douleur: *Mon Dieu, vous ne m'avez que trop aidé.*

Une dévote ayoit fait une neuvaine à S. Igna-

ce, pour obtenir, par l'interceſſion de ce Saint, la converſion de ſon mari. Huit jours après, ſon mari mourut. *Que ce Saint eſt bon*, s'écrioit-elle, *il accorde plus qu'on ne lui demande.*

Homme qui change de Religion. Un Gentilhomme François, dans le deſſein de s'avancer à la Cour d'Angleterre, où il étoit, avoit quitté la Religion Chrétienne pour la Luthérienne. Sa conduite fut récompenſée d'une penſion de cinq cents livres ſterlings. Des Luthériens concluoient de ce changement, qu'il étoit perſuadé que leur Religion étoit meilleure que la Romaine. Mais il leur répondit ſur le même ton. « Lorſque j'ai » troqué ma Religion contre la Luthérienne, j'ai » pris de retour une penſion de cinq cents li- » vres ſterlings; donc la Religion Romaine » vaut mieux.

L'Ingrat puni. « Matthieu Gras perdit une » bourſe de velours, dans laquelle il y avoit cent » ducats. Après fut trouvée par un pauvre com- » pagnon qui print un d'iceux, & acheta un » bonnet. Ce que venu à la notice du Perdant, » vint à celui qui l'avoit trouvée, le priant de la » rendre; ce qu'il fit ſoudainement, diſant: » *Voilà votre bourſe; il ne s'en faut que d'un* » *ducat.* Le Gras commence grandement à ſe » courroucer, & diſant avec colere: *Tu m'as* » *volé mon argent; je ne prendrai pas la bourſe* » *que tout n'y ſoit:* & à la fin le fit citer par- » devant le Juge, lequel, après avoir oui l'une » & l'autre des parties, dit à Matthieu Gras: » *Tu as perdu ta bourſe où il y avoit cent du-* » *cats?* Oui, dit Matthieu; *Oh bien, celle-ci n'eſt* » *pas la tienne; car il n'y en a que nonante-* » *neuf;* diſant auſſi à celui qui l'avoit trouvée: » *Tiens, gardes-la, ce n'eſt pas la ſienne, qu'il la* » *voiſe chercher s'il veut.* Voyez un recueil de facéties & mots ſubtils, imprimé en 1582.

Le Marchand à confeſſe. Un gros Marchand ſe trouvant dans un temps de Jubilé, crut devoir

aller à confeſſe. Ce Marchand, qui poſſédoit mieux l'Arithmétique que le Droit Canon, venoit d'acquérir, pour ſon fils, un Bénéfice à prix d'argent : il ſe flatta d'en obtenir aiſément l'abſolution. Mais le Confeſſeur, inſtruit de cette action : « Allez, miſérable, lui dit-il, ſortez » promptement de cette Egliſe, & ne la ſouillez » pas davantage par la préſence d'un abominable » réprouvé. — » Eſt-il poſſible, mon très-Révérend Pere !... — Laiſſez-là vos ſuperlatives grimaces, interrompit bruſquement le Religieux ; je regarde comme autant d'injures les hypocrites civilités d'un ſimoniaque. — Quoi ! mon Pere, ajouta le Pénitent, vous me refuſez l'abſolution ! je m'en vais donc vers M. le Pénitencier. — Le Pénitencier, l'Archevêque, le Pape même ne ſauroit vous la donner que vous ne vous ſoyez défait de ce pernicieux Bénéfice, & que vous n'ayiez promis de faire une pénitence proportionnée à l'énormité du crime que vous avez commis. Le Marchand, effrayé de ce que lui diſoit ſon Confeſſeur, & ſe doutant bien qu'il n'en ſeroit point quitte ailleurs à meilleur marché, prit congé de lui, avec proteſtation de quitter ce Bénéfice, puiſqu'il ne pouvoit avoir l'abſolution autrement. Quinze jours ou trois ſemaines après, étant revenu à confeſſe : Hé bien, lui dit le Confeſſeur, en l'abordant, vous êtes-vous défait de ce malheureux Bénéfice ? « Oui, » mon Pere, lui répondit le Marchand, ravi de » la bonne action qu'il avoit faite ; & qui plus » eſt, ajouta-t-il, vous m'aviez fait une ſi grande » peur, que je n'ai pas voulu gagner un ſou » deſſus : je l'ai revendu juſtement ce qu'il » m'avoit coûté. » On laiſſe à imaginer s'il fut bien reçu à demander l'abſolution. *Voyez les Lettres de Bourſault.*

La Marchande de biere. Pendant les guerres de 1672, une bonne femme qui vendoit de la biere à l'Armée de Hollande, crioit de toute ſa force,

à deux ſols ma bonne biere, à deux ſols. Un ſoldat crioit derriere ſa tente, à ſix liards ma bonne biere, à ſix liards. Hélas! diſoit la bonne femme, voilà un malheureux qui s'eſt venu camper près de moi pour m'ôter tous mes chalands; car tout le monde couroit au meilleur marché. Enfin, après avoir bien lamenté ſur ce qu'elle croyoit que ſa biere lui reſteroit, elle fut toute étonnée de voir qu'il n'y en avoit plus une goutte dans ſon tonneau, & cela parce que le ſoldat avoit trouvé le ſecret de le percer de l'autre côté de la tente; & en faiſant deux liards de meilleur marché, il avoit tout débité avant que la bonne femme ſe fût apperçue du tour.

Mari à bon marché. Une jeune villageoiſe, nommée *Nicole*, ayant bonne envie de ſe marier, avoit reçu de la Dame du lieu dix écus pour ſe former une dot. La Dame voulut voir le Prétendu. Nicole le lui préſente; c'étoit un Limoſin petit & fort laid. Ah, ma fille, lui dit cette Dame en le voyant, quel amoureux as-tu choiſi-là? Hélas! Madame, lui répond la naïve Nicole, que peut-on avoir pour dix écus?

Mari prudent. Dans un village de Poitou, une femme, après une groſſe maladie, tomba en léthargie. Son mari & ceux qui étoient autour d'elle, la crurent morte. Ils l'envelopperent ſeulement d'un linge, ſelon la coutume des pauvres gens du pays, & la firent porter en terre. Mais en chemin, ceux qui la portoient, ayant paſſé près d'un buiſſon, les épines la piquerent & elle revint de ſa léthargie. Quatorze ans après, elle mourut tout de bon, au moins le crut-on ainſi. Comme on la portoit en terre, & que l'on approchoit d'un buiſſon, le Mari ſe mit à crier deux ou trois fois: N'approchez point des haies.

Le Matelot de retour. La plupart des habitants de Gayete, gagnent leur vie dans le ſervice de la marine. Un d'entr'eux, qui étoit fort pauvre,

ſe mit en mer pour amaſſer quelque argent, laiſſant à ſa femme le ſoin de gouverner ſon ménage. Comme elle étoit jeune & jolie, elle ne fut pas long-temps ſans ſe conſoler de l'abſence de ſon mari. De retour au bout de cinq ans, il alla voir ſa femme. Il fut agréablement ſurpris de trouver ſa maiſon toute réparée & fort agrandie. Comment, dit-il, ont pu ſe faire ces réparations? C'eſt, répondit-elle, une grace que Dieu m'a faite; le mari en remercia le Ciel. Etant entré plus avant dans la maiſon, il voit des meubles & un lit d'une propreté au-delà des facultés de l'un & de l'autre. Ce lit, ces meubles, d'où ſont-ils venus, dit encore le mari? — De la même grace, répondit la femme. Pendant que le mari béniſſoit la bonté du Ciel envers lui, il vint un petit garçon d'environ trois ans, careſſer ſa mere. A qui eſt cet enfant, demanda le mari? — A moi, dit la femme; le Ciel me l'a auſſi donné. Ah! pour le coup, repartit le mari, le Ciel a pris trop de ſoin de ma maiſon. *Poge.*

Moine faſtueux. Un Moine voyageant, entra chez un pauvre Curé de village, & lui demanda l'hoſpitalité. Le Curé le reçut de ſon mieux, mais le fit ſervir en vaiſſelle de terre, cuillier d'étain, fourchette de fer, &c. Le moine qui aimoit ſes aiſes, ne s'accommoda pas de cette ſimplicité, il ouvre ſa valiſe, en tire tous ſes uſtenſiles en argenterie, & les poſe ſur la table. Le Curé, à la vue de ce faſte, lui dit: Révérend Pere, nous ferions un bon Religieux à nous deux. — Pourquoi, dit celui-ci? — C'eſt que vous avez fait vœu de pauvreté, & moi je l'obſerve.

Le Moine qui reçoit un démenti du diable. Un Moine, qu'une trop longue abſtinence impatientoit, s'aviſa un jour, dans ſa cellule, de faire cuire un œuf à la lumiere d'une lampe. L'Abbé, qui faiſoit ſa ronde, ayant vu, par le trou de la ſerrure, le moine occupé de ſa petite cuiſine,

entra bruſquement, & l'en reprit avec aigreur. De quoi le bon Religieux s'excuſant, dit que c'étoit le diable qui l'avoit tenté, & lui avoit inſpiré cette ruſe. Tout auſſi-tôt parut le diable lui-même, qui étoit caché ſous la table, en diſant: „ Tu en as menti, chien de Moine, ce tour n'eſt „ pas de mon invention, & c'eſt toi qui viens „ de me l'apprendre. „ *Mélanges hiſtoriques.*

Moine mécontent. Un Moine qui demeuroit dans une riche Abbaye, ſe plaignoit de ce que le Supérieur faiſoit obſerver une trop grande frugalité dans les repas de ſes Moines. Le Magiſtrat lui dit, que par cette ſage économie, il faiſoit ſubſiſter l'Abbaye. Comment, reprit le „ Moine, ſavez-vous bien, Monſieur, qu'au re- „ venu que nous avons, nous devrions être „ plus de 24 heures à table? „

Le Novice effrayé. On avoit dit à un Religieux, prêt à s'embarquer ſur mer: Ne déſeſpérez de rien dans une tempête, tant que les Matelots jureront & blaſphémeront; mais s'ils s'embraſſent, s'ils ſe demandent pardon réciproquement, tremblez. Ce Religieux ne fut pas plutôt en pleine mer, qu'il s'éleva une tempête. Le bon Pere, inquiet, envoyoit de temps en [illegible] de ſon ordre à l'écoutille, afin qu'il lui rapportât les diſcours des matelots. Ah! mon Dieu, mon Pere, tout eſt perdu, lui vint dire le Frere; ces malheureux font des imprécations horribles, vous frémiriez de les entendre; leurs blaſphêmes ſeuls ſont capables de faire périr le vaiſſeau. " Dieu ſoit loué, dit le „ Pere; allez, tout ira bien. „

Ordonnance de Médecin, difficile à remplir. Un Médecin obligé de purger un Magiſtrat malade, dont le tempérament froid & lent étoit difficile à émouvoir, crut devoir uſer d'adreſſe. Il dit ſecrétement au valet-de-chambre du malade de tâcher de le mettre en colere, & qu'auſſi-tôt qu'il s'appercevroit de l'émotion, il lui fît ava-

ler la médecine. Le valet-de-chambre ne négligea rien pour faire réuſſir la choſe. Dès le point du jour s'approchant du lit de ſon Maître, il en tire les rideaux avec une précipitation capable de ſurprendre & de fâcher un homme dont le ſommeil eſt bruſquement interrompu. Mais le malade, ſans s'émouvoir, demande tranquillement : *Quelle heure eſt-il ?* Le valet-de-chambre fâché d'avoir manqué ſon coup, s'aviſe de brûler la chemiſe de ſon Maître, & il la lui apporte toute en feu. Le malade toujours froid, ſe contente de lui dire : *Chauffez-en une autre.* Tout cela n'opérant rien, le valet-de-chambre, d'un coup de coude, caſſe cinq ou ſix verres de Veniſe, que ſon Maître aimoit beaucoup : & ce Maître, auſſi peu ému qu'auparavant, dit fort doucement : *C'eſt dommage, ils étoient beaux.* Enfin le valet-de-chambre au déſeſpoir, ne comptoit plus ſur rien, lorſqu'il arriva un homme qui avoit une affaire épineuſe au rapport du Magiſtrat. Cet homme étoit vêtu de taffetas ; & comme il parloit avec beaucoup d'action en défendant ſa cauſe, l'étoffe faiſoit une eſpece de ſifflement, qui, chagrinant le malade, l'impatienta, & lui fit dire en colere : *Faites taire votre habit, Monſieur, ſi vous voulez que je vous écoute.* Le valet-de-chambre voyant ſon maître ému, lui préſente auſſi-tôt la médecine ; & elle fit effet.

Paſſato il pericolo, gabbato il ſanto, dit le Proverbe Italien : On ne ſe ſouvient plus des promeſſes, quand le péril eſt paſſé. Un pauvre voyageur s'étoit embarqué : le vaiſſeau eſſuya une tempête furieuſe. La conſternation ſe répand dans tout l'équipage. Notre voyageur, encore plus effrayé que les autres, ſe met à genoux, & promet en tremblotant, à ſaint Chriſtophe ſon Patron, un cierge auſſi grand & auſſi gros que la Statue de ce Saint, qui eſt dans l'Egliſe de Notre-Dame de Paris. Quelqu'un de ſenſé

qui ſe trouve à côté du faiſeur de vœux, lui remontre, qu'encore qu'il vendît tout ſon bien, il ne pourroit pas acquitter ſa promeſſe. L'autre répond à voix baſſe, de peur d'être entendu de ſaint Chriſtophe : « Tais-toi, fat; penſe que » je ſais ce que je fais. Si une fois je touche la » terre, je ne lui donnerai pas une bougie » groſſe comme le petit doigt. »

Payſan à qui on dérobe ſon âne entre ſes jambes. Un pauvre Meunier, qui étoit ſur ſon » âne, fut ſurpris d'une groſſe proceſſion, qui » le preſſoit fort; & lui, ayant ſon bonnet à » la main, dandinoit, regardant la banniere & » les beaux joyaux. Deux ou trois frippons ap- » prochant de lui, couperent les ſangles de ſon » bât, & ſoutinrent le bât aſſez long-temps, » portant le drôle, tandis qu'un autre arrêta le » mulet, le tirant par la queue comme une an- » guille. Quand ils l'eurent aſſez porté, ils le » planterent là, & le pauvre de crier & hucher : » eh ! où eſt mon âne ? » *Le moyen de parvenir.*

Le prétendu Sage. Un Matelot étoit prêt à s'embarquer ſur un vaiſſeau qui partoit pour les Indes. Un Bourgeois, qui ſe croyoit apparemment plus ſage que ce Marin, lui dit. mon ami, où ton pere eſt-il mort? — Dans un naufrage, répondit le Matelot. — Et ton grand-pere? — Comme il alloit à la pêche, il s'éleva une tempête ſi furieuſe, qu'il fut ſubmergé avec la barque. — Et ton biſaïeul? — Il périt auſſi dans un navire, qui alla ſe briſer contre un écueil. — Comment donc, reprit le Bourgeois, oſes-tu te mettre ſur mer, puiſque tous tes Ancêtres y ſont péris? Il faut que tu ſois bien téméraire. — Monſieur le Philoſophe, reprit le Matelot, faites-moi auſſi la grace de me dire où votre pere eſt mort? — Fort doucement dans un lit. — Et vos Ancêtres? — De la même maniere; très-tranquillement dans leur lit. — Eh, Monſieur le Philoſophe, reprit le

Matelot, comment oſez-vous donc vous mettre au lit, puiſque tous vos Ancêtres y ſont morts ?

Le Queſtionneur intéreſſé. Le Gouverneur d'une des Iſles de l'Amérique, plus ami de préſents que de la juſtice, rebutoit ceux qui venoient demander des graces les mains vuides. Quelquefois auſſi il leur faiſoit des queſtions ridicules, mettant les privileges qu'ils deſiroient au prix d'une ſolution qu'il leur étoit impoſſible de donner. Un de ces reſpectueux viſiteurs étant venu le trouver, il lui dit qu'il vouloit bien lui promettre ce qu'il ſouhaitoit, à condition qu'il lui diroit comment ſe nommoit le pere de *Melchiſédech*. Le Marin, qui connoiſſoit mieux la manœuvre que la Bible, lui dit, que cela n'étoit point du tout ſur la carte. Allez, lui dit le Queſtionneur, vous n'êtes qu'un ignorant, qui n'entendez pas votre métier. Un autre, informé de la réception qu'on avoit faite à ſon camarade, crut avoir deviné le mot du ſphinx. Il apporta ſous ſon habit un ſac d'écus; & la même queſtion lui étant faite : Monſieur, lui dit-il, d'un air délibéré, verſant avec fracas ſon argent ſur le comptoir : *Le pere de Melchiſédech s'appelloit Créſus.* Oh ! c'eſt un habile homme, que celui-ci, dit le Queſtionneur; je ne croyois pas que les gens de mer fuſſent ſi habiles dans l'hiſtoire : j'aime la littérature, & ceux qui la cultivent, & je vous accorde, Monſieur, ce que vous me demandez. *Lettres de M. Desforges-Maillard.*

La meilleure recommandation. Il y a long-temps que l'on a dit que la meilleure recommandation étoit l'argent; c'eſt ce que fit bien ſentir un jour à ſes amis, *Arlotto*, Curé Italien, célebre par ſes bons mots & par ſes plaiſantes reparties. Ce Curé s'embarquant pour un voyage, fut prié par pluſieurs de ſes amis de leur faire diverſes emplettes au pays où il alloit. Ils lui en donnerent des mémoires : mais il n'y en eut qu'un

qui s'aviſa d'y joindre l'argent néceſſaire pour payer ce qu'il demandoit. Le Curé employa cet argent de ſon ami, conformément à ſon mémoire, & n'acheta rien pour les autres. Lorſqu'il fut de retour, ils vinrent tous chez lui pour y recevoir leurs emplettes; & *Arlotto* leur dit: „ Meſſieurs, lorſque je fus embarqué, je mis „ tous vos mémoires ſur le pont de la galere, „ à deſſein de les ranger par ordre, mais il „ s'éleva un vent qui les emporta tous dans la „ mer; ainſi, je n'ai pu me ſouvenir de ce qu'ils „ contenoient. „ — Cependant, lui dit un d'entr'eux, vous avez rapporté des étoffes à un tel. „ Il eſt vrai, repliqua le Curé, mais c'eſt qu'il „ avoit enveloppé dans ſon mémoire un nombre de ducats, dont le poids empêcha le vent „ de l'emporter avec les vôtres qui étoient légers; ce qui a fait que je ne me ſuis ſouvenu „ que de ce qu'il m'a demandé. „

L'amour de Dieu n'eſt pas toujours une bonne recommandation. Un pauvre Eccléſiaſtique Irlandois, étant entré dans une boutique de barbier, demanda ſi on vouloit bien le raſer pour l'amour de Dieu. Après l'avoir fait attendre quelque temps, on lui dit qu'il peut s'aſſeoir. On le frotte avec de l'eau froide; & ſans lui donner ni ſavonnette, ni linge, on prend un mauvais raſoir, qui, ſuivant l'expreſſion de M. de la Monnoye, lui charchute le menton & la joue. Pendant qu'il ſouffroit le martyre, ſans oſer ſe plaindre, un chat, que l'on pourſuivoit dans l'arriere-boutique, faiſoit un ſabbat épouvantable. Le Barbier déjà aſſez de mauvaiſe humeur de la pratique qui lui étoit ſurvenue, & impatient d'entendre un ſi grand bruit: Que diable, dit-il, fait-on à ce chat, pour le faire tant crier? „ C'eſt ſans doute, reprit l'Eccléſiaſtique, quelque pauvre chat à qui on fait la barbe pour „ l'amour de Dieu. „ Cette plaiſanterie dérida le front du Barbier, & le rendit un peu plus humain.

Religieux montrant des reliques. Un Religieux montroit les reliques de ſon Couvent devant une nombreuſe aſſemblée : mais la plus rare, ſelon lui, étoit un cheveu de la Sainte Vierge, qu'il ſembloit préſenter à l'aſſemblée, en écartant les mains. Un Payſan ouvrant ſes deux grands yeux, dit, en s'approchant : mais, mon Révérend Pere, je ne vois rien. Parbleu ! je le crois, reprit le Religieux ; il y a vingt ans que je le montre, & je ne l'ai point encore vu.

Reſſemblance parfaite. Deux freres qui logeoient enſemble ſe reſſembloient parfaitement & portoient le même nom. Un homme demande à parler à l'un des deux. *Lequel voulez-vous voir*, dit le Portier... Celui qui eſt Conſeiller.... *Ils le ſont tous deux*.... Celui qui eſt un peu louche.... *Ils le ſont tous deux*.... Celui qui eſt marié.... *Ils le ſont tous deux*.... Celui qui a une jolie femme.... *Ils en ont tous deux*... Eh bien ! c'eſt donc celui qui eſt cocu.... *Ma foi, Monſieur, je crois qu'ils le ſont tous deux.* Voilà, dit cet homme, deux freres bien deſtinés à ſe reſſembler !

Soupe au Caillou. Deux Moines paſſant dans un village de Normandie, entrerent, à l'heure du dîner, dans la maiſon d'un payſan. Ils n'y trouverent point de cuiſine. Le pere & la mere étoient aux champs ; & les enfants qui étoient de garde au logis ne pouvoient être d'un grand ſecours à ces Religieux. Ils leur allumerent pourtant du feu, & leur préſenterent du cidre ; mais ce n'étoit pas aſſez pour des gens qui avoient envie de dîner. De peur d'effrayer les petits payſans, les Moines n'oſerent pas demander tout d'un coup ce dont ils avoient beſoin ; mais pour commencer par quelque choſe, ils propoſerent d'abord une ſoupe. On leur répondit qu'il n'y avoit rien pour la faire. Quoi ! dirent les Moines, vous ne ſavez donc pas que nous faiſons nos ſoupes avec un caillou ? — Un caillou, répondirent les pauvres enfants ; cela doit

être curieux. — Vraiment, sans doute, dirent les Religieux, & très-curieux. Si vous voulez, nous vous enseignerons notre secret. Vous n'avez, pour cela, qu'à nous donner de l'eau & un caillou bien propre. Ce qui fut dit, fut fait : on leur porta des cailloux à choisir ; & après qu'on en eut bien lavé un, & mis dans une marmite pleine d'eau, & que la marmite eût été posée sur le feu, on s'assit pour attendre qu'il fût cuit. La marmite bouilloit à force, & le caillou ne cuisoit point. Ces enfants y regardoient à tous moments de la meilleure foi du monde. Enfin nos Religieux, que la faim pressoit, commencerent à s'impatienter. Ils accuserent l'eau de ce retardement, & dirent qu'il falloit qu'elle ne fût pas bonne, & qu'on ne pourroit y remédier qu'en jettant du sel dedans. On leur en donna ; mais comme l'effet n'en fut pas assez prompt, ils crurent qu'il seroit à propos d'y joindre aussi du beurre. Ces enfants attentifs à cette nouvelle façon de faire de la soupe, donnoient tout ce qu'on leur demandoit ; si bien que les Moines, après avoir obtenu le sel, le beurre, les envoyerent au jardin cueillir des choux, des oignons, & toutes sortes de légumes, qui furent plutôt cuits que le caillou. C'est assez, dirent-ils alors, il n'y a qu'à dresser le potage. On leur apporta du pain, ils firent une soupe excellente ; le caillou fut servi dessus en guise de chapon, un peu dur à la vérité : aussi n'y toucha-t-on point. Les Moines dirent qu'il falloit l'enfermer bien proprement, & qu'on pouvoit encore en faire une autre soupe. Cependant celle-là fut trouvée bonne au grand étonnement des pauvres enfants qui ne faisoient point attention au sel, au beurre, ni aux choux qu'ils avoient apportés pour faire cuire le caillou. Plusieurs personnes riront de la simplicité de ces enfants, & comme eux se laisseront attraper par le premier aigrefin qui connoîtra la tournure de leur esprit.

Tempête de Rabelais. " En notre nauf étions
» avec Pentagruel le bon, joyeuſement tranquil-
» les, & étoit la mer tranquillement triſte; car
» Neptune, en ſon naturel, eſt mélancolique &
» ſonge-creux, pour ce qu'il eſt plus flegmati-
» que que ſanguin. Bonaſſe traîtreuſe nous in-
» vitoit à molle oiſiveté, & oiſiveté nous invi-
» toit à boire : or à boiſſon vineuſe mêlions
» ſauciſſes, poutargue & jambons outrement ſa-
» lés, pour plus faire ſentir & contraſter ſua-
» vité nectarine, douce, non comme, mais plus
» que lait. Oh ! que feriez mieux, nous cria le
» Pilote, au-lieu d'icelles ſalines, manger vian-
» des douces, pour ce qu'incontinent, ne boi-
» rez peut-être que trop ſalé, ce que diſoit le Pi-
» lote par pronoſtication; car Pilotes, ainſi que
» chats en gourieres, fleurent par inſtinct pluies
» & orages. Et de fait le beau & clair jour qui
» luiſoit, perdant peu-à-peu ſa tranſparence lu-
» mineuſe, devint d'abord comme entre chien
» & loup, puis brun, obſcur, puis preſque noir,
» puis ſi noir, ſi noir, que fûmes ſaiſis de mal-
» peur; car autre lumiere n'éclaira plus nos fa-
» ces blêmes & effrayées, que lueurs d'éclairs ful-
» minants par crévements de flambantes nuées,
» avec millions de tonnerres tonigrondants ſur
» tous les tons intonnations des orgues de Ju-
» pin; les pédales, pou, dou, dou; ici tromor-
» nes, ton, ron, ron, ron, & cla, cla, cla, cla,
» cla; miſéricorde, diſoit Panurge, détournez
» l'orage, ſonnez les cloches; mais cloches ne
» ſonnerent, car en pleine mer cloches n'y avoit
» pour lors : voilà tout en feu, voilà tout en
» eau, bouraſques de vents, ſifflements horrifi-
» ques; cela fait trois éléments, dont de chacun
» trop avions; n'y avoit que terre qui nous
» manquoit, ſinon pourtant que frondieres ma-
» rines furent ſi profondes, qu'enfin fond d'a-
» bymes ouverts, eût-on pu voir harangs ſur ſa-
» ble, & mornes engravées : or du fond d'iceux

» abymes

» abymes vagues montoient aux nues, & d'icel-
» les nues ſe précipitoient comme torrents, mon-
» tagnes d'eau, ſoi-diſant vagues; deſquelles
» aucunes tombant ſur la nauf, Panurge, qui
» de frayeur extravaguoit, diſoit: Ho, ho, ho,
» quelle pluie eſt ceci? vit-on jamais pleuvoir
» vagues toutes brandies? Hélas! be, be, be,
» be, je nage; bou, bou, bou: ah maudit Cor-
» donnier, mes ſouliers prennent l'eau par le
» colet de mon pourpoint. Ah! que cette boiſ-
» ſon eſt amere. Hola, hola: je n'ai plus ſoif.
» Te tairas-tu, crioit frere Jean; & viens plu-
» tôt nous aider à manœuvrer. Où ſont nos
» boulinges? Notre trinquet eſt à vau-l'eau.
» Amis! à ces rambades; enfants! n'abandon-
» nons le tirados. A moi! à moi! par ici, par
» là-haut, par là-bas. Viens donc, Panurge;
» viens, ventre de fol; viens donc. Hé! ne ju-
» rons point, diſoit piteuſement Panurge; ne
» jurons aujourd'hui, mais demain tant que tu
» voudras; il eſt maintenant heure de faire des
» vœux & promettre pélerinage. Ha, ha, ha,
» ha, ho, ho, ho, ho, je nage boubi, bou-
» bous; ſommes-nous au fond? ah! je me
» meurs. Mais viens donc ici nous aider, crioit
» frere Jean; au-lieu de moribonder, mets la
» main à l'eſtaranſol; gare la pane; haut amure,
» amure bas. Peſte ſoit du pleurard, qui nous
» eſt nuiſible au-lieu de nous aider. Ha! oui,
» oui, oui, reprenoit Panurge, vous fuis nuiſible;
» mettez-moi donc à terre, afin que puiſſiez à
» l'aiſe manœuvrer tout votre ſaoul. Or icelle
» tempête, ou tourmente, comme voudrez,
» commença à prendre fin à force de durer,
» comme toutes choſes mondaines. Terre! terre!
» cria le Pilote: & jugez bien quelle jubilation
» s'enſuivit, à quoi prit la plus forte part le
» craintif Panurge, qui, deſcendant le premier
» ſur l'arêne, diſoit: O trois & quatre fois
» heureux jardinier, qui plante choux! car au

„ moins a-t-il un pied ſur terre, & l'autre n'en „ eſt éloigné que d'un fer de beſche. „

Valet qui demande caution. Un valet ſe préſentoit pour entrer en condition chez un Mouſquetaire, qui paſſoit pour un grand diſſipateur. Celui-ci lui demanda s'il avoit un répondant. Comment l'entendez-vous? lui dit le valet; c'eſt moi qui vous en demande un.

Le Voyageur ruſé. Un Voyageur du Comté de Kent, qu'un orage avoit tranſi de froid, arrive dans une hôtellerie de campagne, & la trouve ſi remplie de monde, qu'il ne peut approcher de la cheminée. *Que l'on porte vite à mon cheval une cloyere d'huitres*, dit-il à l'hôte. — A votre cheval, s'écrie celui-ci: croyez-vous qu'il veuille en manger?... *Faites ce que j'ordonne*, repliqua le Gentilhomme. A ces mots tous les aſſiſtants volent à l'écurie, & notre voyageur ſe chauffe. " Monſieur, dit l'hôte en revenant, je „ l'aurois gagé ſur ma tête; le cheval n'en veut „ pas.... „ *En ce cas*, reprend le voyageur, qui s'étoit bien chauffé, *il faut donc que je les mange.*

CONTRADICTION.

LA Contradiction eſt principalement inſupportable à ceux qui parlent par humeur & ſans principes. Ce ſeroit même ſouvent un cruel moyen de ſe venger d'eux que de les contredire. Un Curé donnant dans un rigoriſme exceſſif, ſoutenoit que les feſtins des nôces étoient de l'invention du diable. Quelqu'un lui objecta là-deſſus que Jeſus-Chriſt y avoit pourtant aſſiſté, & qu'il avoit même daigné y faire ſon premier miracle, pour prolonger la gaieté du feſtin. Le Curé un peu embarraſſé répondit en grondant: *Ce n'eſt pas ce qu'il a fait de mieux.*

CONVERSATION.

LEs hommes en général recherchent moins l'inſtruction que les applaudiſſements. C'eſt donc un moyen ſûr de déplaire dans la Converſation, que d'y paroître plus occupé de ſoi que des autres. L'illuſtre Racine, dans la vue de dégoûter un de ſes fils de la manie des vers, & dans la crainte qu'il n'attribuât à ſes Tragédies les careſſes dont quelques grands Seigneurs l'accabloient, lui diſoit ſouvent : Ne croyez pas que „ ce ſoient mes vers qui m'attirent toutes ces „ careſſes; Corneille fait des vers cent fois plus „ beaux que les miens, & cependant perſonne „ ne le regarde : on ne l'aime que dans la bou„ che de ſes Acteurs; au-lieu que, ſans fatiguer „ les gens du récit de mes ouvrages, dont je ne „ leur parle jamais, je me contente de leur te„ nir des propos amuſants, & de les entretenir „ de choſes qui leur plaiſent. Mon talent avec „ eux n'eſt pas de leur faire ſentir que j'ai de „ l'eſprit, mais de leur apprendre qu'ils en ont. „ Ainſi, quand vous voyez Monſieur le Duc „ paſſer ſouvent des heures entieres avec moi, „ vous ſeriez étonné, ſi vous étiez préſent, de „ voir que ſouvent il en ſort ſans que j'aie dit „ quatre paroles; mais peu-à-peu je le mets en „ humeur de cauſer, & il me quitte encore „ plus ſatisfait de lui que de moi. „

Les Etrangers reprochent aux François d'être les Tyrans de la Converſation; mais les Anglois ſont ſilencieux; & comme ils ne prennent point ce caractere pour un défaut, ils ne ſe forcent point à parler. Le François, au contraire, ſe croit chargé de ſoutenir la Converſation : il cherche, ſi elle tombe, à la relever par les propos même les plus frivoles. C'eſt ce que le Doc-

teur Burnet, Evêque de Salisbury en Angleterre, reprocha finement à un François, qui dînoit chez cet Evêque en grande compagnie. Ce François étoit homme d'eſprit & ſavant, mais il avoit le défaut de s'emparer un peu trop de la Converſation. Quelqu'un rapporta qu'on venoit de nommer un Gouverneur de la Chartreuſe de Londres. " Je comprends par ce nom de „ *Chartreuſe*, dit là-deſſus notre François, que „ vous avez eu autrefois des Chartreux dans „ votre Capitale. Il faut convenir que c'étoit „ quelque choſe de bien méritoire à eux d'être „ entrés dans cet Ordre. Un Anglois a bien de „ la peine à ſe paſſer à dîner de ſon morceau „ de bœuf. Il n'y a pas moins de mérite à vos „ François, qui ſe font Chartreux, repliqua „ M. *Burnet*, à cauſe de la loi du ſilence. „

Ce ne ſont pas toujours les Auteurs qui brillent le plus dans la Converſation. Le talent de parler ſur le champ, demande un homme qui penſe promptement & nettement. Or, combien de bons eſprits qui ne peuvent développer leurs penſées que par la méditation? M. Nicole, l'un des premiers Ecrivains du ſiecle paſſé, étoit de ce nombre : il fatiguoit même ceux qui l'écoutoient; auſſi diſoit-il au ſujet de M. de *Tréville*, qui parloit facilement : *Il me bat dans la chambre, mais il n'eſt pas plutôt au bas de l'eſcalier que je l'ai confondu.*

Pour ſe venger d'une parleuſe impitoyable, femme d'eſprit d'ailleurs, on s'aviſa un jour de lui préſenter un homme qu'on diſoit très-ſavant. Cette femme le reçoit à merveille ; mais preſſée de s'en faire admirer, elle ſe met à parler, lui fait cent queſtions différentes, ſans s'appercevoir qu'il ne répondoit rien. La viſite faite : *Etes-vous*, lui dit-on, *content de votre* préſenté? *Qu'il eſt charmant!* répondit-elle : *Qu'il a d'eſprit!* A cette exclamation, chacun de rire ; ce grand eſprit, c'étoit un muet.

COQUETTERIE.

C'Eſt dans les femmes le deſir de plaire à pluſieurs hommes. Examinez une Coquette au milieu d'une troupe ſémillante de jeunes gens; elle ſourit à l'un, parle à l'oreille à l'autre, ſoutient ſon bras ſur un troiſieme, & fait ſigne aux deux autres de la ſuivre. La Célimene du Miſantrope, inſtruite que ſes Amants ſont jaloux les uns des autres, les raſſure tour-à-tour, par le mal qu'elle dit à chacun d'eux de ſes rivaux; d'où l'on voit que les Coquettes ſont toujours fauſſes.

On a propoſé ce problême : Chloé, jeune Bergere, a deux Amants; elle les regarde comme la gloire de ſes charmes; & pour les retenir auprès d'elle, s'interdit tout ce qui pourroit décéler le ſecret de ſon cœur. Chaque Amant, en particulier, ſe croit le plus aimé, & redouble ſes ſoins pour faire prononcer ſa victoire. Mais la Coquette Chloé éloigne toujours ce moment fatal. Preſſée à la fin de s'expliquer, elle leur donne un rendez-vous. Elle va, dit-elle, dévoiler ſon cœur tout entier. Quel triomphe! quelle gloire pour l'Amant préféré! Ils arrivent enſemble au rendez-vous : l'un d'eux avoit une couronne de fleurs. Chloé aſſiſe ſur un lit de verdure, & pareillement couronnée de fleurs, ſe leve auſſi-tôt qu'elle les apperçoit, ôte ſa couronne, la met ſur la tête de celui qui n'en avoit pas, & prend celle de l'autre Amant pour s'en couronner. Chloé s'eſt expliquée; Quel eſt l'Amant favoriſé?

On pourroit faire encore ici la même queſtion : Aglaé, aſſiſe à table avec ſes trois Amants, ſourit à l'un, boit dans le verre de l'autre, & preſſe le pied du troiſieme.

COUR, COURTISANS.

ON a ſouvent comparé la Cour à une mer orageuſe & fertile en naufrages. Louis XIV. diſoit à un Seigneur de ſa Cour, en lui montrant les nouveaux bâtiments de Verſailles : " Vous „ ſouvient-il qu'il y avoit là un moulin ? — „ Oui, Sire ; le moulin n'y eſt plus, mais le „ vent y eſt encore. „

On conſeilloit à Madame de Longueville d'aller à la Cour, pour lui donner bon exemple. „ Je ne ſaurois, dit-elle, lui donner un meilleur „ exemple, que de la quitter. „

Le Cardinal de Richelieu s'amuſoit volontiers à de petits jeux d'exercice, pour ſe délaſſer des pénibles travaux de ſon cabinet. Antoine de Grammont, mort en 1678, le ſurprit un jour qui, tout ſeul, en veſte, s'exerçoit dans ſon cabinet à ſauter contre un mur. Un Courtiſan moins délié que lui, eût été ſans doute fort embarraſſé de ſe trouver avec un Miniſtre du caractere de M. de Richelieu, témoin d'une occupation ſi contraire au ſérieux de ſa dignité ; mais il s'en tira en homme d'eſprit. " Je parie, dit-il „ au Cardinal, que je ſaute auſſi bien que votre „ Eminence. „ Auſſi-tôt, quittant ſon habit, il ſe mit à ſauter avec le Miniſtre. Ce trait d'adreſſe fit ſa fortune, & ne contribua pas peu à ſon avancement.

Un jour Louis XIV. jouant au trictrac, il y eut un coup douteux. On diſputoit ; les Courtiſans demeuroient dans le ſilence. Le Comte de Grammont entre : Jugez-nous, lui dit le Roi. — Sire, c'eſt vous qui avez perdu, dit le Comte. — Eh, comment pouvez-vous décider contre moi, avant de ſavoir ce dont il s'agit ? — Eh, Sire !

ne voyez-vous point que pour peu que la choſe eût été ſeulement douteuſe, tous ces Meſſieurs vous auroient donné gain de cauſe.

Le même Prince s'amuſoit depuis quelques jours à faire des vers. MM. de Saint-Aignon & Dangeau lui montroient comment il falloit s'y prendre. Ce Prince venoit de compoſer un petit Madrigal, que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin, il dit au Maréchal de Grammont: M. le Maréchal, liſez, je vous prie, ce petit Madrigal, & voyez ſi vous en avez jamais vu un ſi impertinent: parce qu'on ſait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. Le Maréchal, après avoir lu, dit au Roi: Sire, votre Majeſté juge divinement bien de toutes choſes: il eſt vrai que voilà le plus ſot & le plus ridicule Madrigal que j'aie jamais lu. Le Roi ſe mit à rire, & lui dit: N'eſt-il pas vrai que celui qui l'a fait eſt bien fat? — Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. — Oh bien, dit le Roi, je ſuis ravi que vous m'en ayez parlé ſi bonnement; c'eſt moi qui l'ai fait. — Ah, Sire! quelle trahiſon! que votre Majeſté me le rende, je l'ai lu bruſquement. — Non, Monſieur le Maréchal, les premiers ſentiments ſont toujours les plus naturels. Le Roi, ajoute Madame de Sévigné, a fort ri de cette folie; & tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite choſe que l'on puiſſe faire à un vieux Courtiſan. *Lettres de Sévigné.*

Il étoit un temps que tout le monde diſoit *gros* pour *grand*: une *groſſe* choſe, une *groſſe* maiſon, une *groſſe* réputation. Louis XIV. étant un jour chez Madame de Monteſpan, où ſe trouvoit Boileau, lui témoigna qu'il n'aimoit pas cette expreſſion nouvelle. Il eſt ſurprenant, lui dit Boileau, qu'on veuille par-tout mettre *gros* pour *grand*. Par exemple, ajouta-t-il en fin Courtiſan, il y a bien de la différence entre Louis le *Grand* & Louis le *Gros*.

En 1702, M. de Melac, qui étoit très-âgé, défendit près de quatre mois Landau, assiégé par les Impériaux. Le Comte de Grammont pour le moins aussi vieux, dit familiérement au Roi à-peu-près du même âge : Sire, il n'y a que nous autres caders qui valions quelque chose. Cela est vrai, répondit le Roi, mais à notre âge, on n'a point long-temps à jouir de la gloire. Sire, reprit le Comte de Grammont, on ne compte pas l'âge des Rois, & lorsqu'ils sont comme vous, on ne supputе leurs années que pour rappeller leurs belles actions.

On présentoit à ce Prince un Officier pour remplir une place. Cet homme, dit le Roi, est trop âgé. Sire, repartit l'Officier en habile Courtisan, je n'ai que quatre ans plus que votre Majesté, & j'ai encore vingt-cinq ans à la servir. Le Roi lui accorda ce qu'il demandoit.

Ce Prince étant à Fontainebleau, se plaignoit un jour au Marquis de Cavoix, Maréchal des logis de sa maison, de ce que les Seigneurs de la Cour étoient très-mal logés. M. de Cavoix s'excusoit sur ce que le château n'étoit pas assez grand pour contenir une Cour aussi nombreuse ; mais, dit le Roi, Fontainebleau n'est pas bâti d'aujourd'hui : on y tenoit Cour du temps de François I. ; sous le Roi Henri mon grand-pere il y avoit assez de place, de même que sous le feu Roi mon pere. Ah ! Sire, dit alors le Marquis de Cavoix, votre Majesté me parle là de plaisants Rois. Cette réponse fut bien interprétée à cause de sa naïveté ; mais un homme sage n'auroit pas voulu la hazarder.

Un Prince Italien avoit fait faire une belle statue à Rome, par le meilleur Sculpteur. Aussitôt qu'elle fut achevée, il alla la voir, & l'ayant considérée depuis les pieds jusqu'à la tête, il trouva, ou crut trouver quelque chose à redire. Le Sculpteur n'en demeuroit pas d'accord. Cependant, en habile Courtisan, il s'empressa d'y remédier

remédier. Il prit ſon maillet & ſon ciſeau avec un peu de poudre de marbre, & feignit de retoucher l'endroit trouvé défectueux par le Prince, en laiſſant tomber adroitement de cette poudre de marbre qu'il avoit dans la main. Alors le Prince ne lui trouvant plus de défaut, lui dit tout tranſporté de joie : Vraiment vous lui avez donné la vie.

Le Calife Almanſor avoit conſulté deux Aſtrologues ſur ſon horoſcope. Le premier lui prédit que les prétendants au Califat *mourroient* avant lui ; le ſecond, qu'il *vivroit* beaucoup plus long-temps que ceux qui pouvoient prétendre au Califat. Ce dernier Aſtrologue annonçoit la même choſe que le premier. Sa prédiction néanmoins fut la ſeule bien reçue & bien récompenſée, parce qu'il avoit habilement évité le terme de *mourir*, qui laiſſe toujours une idée fâcheuſe dans l'eſprit. Ceci rappelle ce mot de la Reine Pariſatis, qui vouloit qu'on n'eût que des paroles de ſoie pour les Grands.

Un Roi de Perſe délibéroit avec ſes Courtiſans ſur une affaire importante. Tous étoient d'un avis oppoſé à celui du Prince, excepté un Conſeiller qui approuva le ſentiment du Roi. Quelqu'un lui demanda pourquoi il avoit embraſſé une opinion différente de celle de tous les Miniſtres. Les événements, répondit-il, étant incertains, ſoit que les projets du Roi réuſſiſſent, ſoit qu'ils échouent, je ſuis à l'abri de ſa diſgrace : j'ai penſé comme lui. Combattre l'opinion d'un Roi, c'eſt tremper les mains dans ſon propre ſang. Si le Roi dit au milieu du jour qu'il eſt nuit, dites que la lune eſt brillante ; voyez-vous les Pléiades ? *Extrait de Sadi.*

Un Prince, continue Sadi, avoit trois fils : le dernier étoit fort petit & fort laid ; ſes freres l'aimoient, mais ſon pere le mépriſoit : il entreprit de s'en faire eſtimer. Il ſurvint une guerre ; on donna une bataille, dans laquelle l'armée du Roi

prit la fuite; mais le jeune Prince la rallia, la força d'attaquer de nouveau l'ennemi, & remporta une victoire complete. Depuis ces ſervices le Roi le préféroit à ſes autres fils. Il revint à la Cour où il fut careſſé & loué des Courtiſans. Cependant ſes freres gardoient le ſilence; & quelques jours après ſon arrivée, le jeune Prince mourut empoiſonné. Le tigre ſe cache ſous le feuillage paiſible. Craignez à la Cour le ſilence de l'envie.

COURAGE.

LE Courage eſt cette ardeur impatiente du tempérament qui fait mépriſer le danger & ſes ſuites. Cette vertu mâle, moins éclairée, mais plus impétueuſe que la Bravoure, affronte auſſi plus volontiers le péril. Voyez *Bravoure*, *Valeur*, *Honneur*, *François*.

Toute la race du Roi Gélon, Tyran de Syracuſe, fut, au rapport de Valere Maxime, détruite dans une ſédition. Une ſeule fille, nommée *Harmonie*, échappa aux ſéditieux. Pendant qu'ils la cherchoient pour l'immoler à leur ſûreté, ſa nourrice, qui avoit une fille à-peu-près du même âge, la revêtit des habits royaux, & l'expoſa à la fureur du peuple. Cette jeune fille n'avoit qu'à parler, & elle étoit ſauvée; mais elle ſouffrit conſtamment la mort. Tant de fidélité n'eſt comparable qu'au Courage magnanime de la Princeſſe, qui, frappée de cette action héroïque, rappella elle-même les meurtriers, ſe fit connoître à eux, & ſembla partager avec joie le ſort de celle qui lui avoit montré un ſi grand attachement.

Cécina Pœtus ayant été fait priſonnier par les troupes de l'Empereur Claude, après la déroute de Scribonianus, dont il avoit embraſſé le parti,

fut envoyé à Rome. Sa femme fit les inſtances les plus vives pour être reçue dans le navire qui conduiſoit ſon mari priſonnier; elle ne put y réuſſir. Alors, ſans s'abandonner au déſeſpoir, elle loue un bateau de pêheur; & ſeule dans ce petit eſquif, elle ſuit Pœtus depuis l'Eſclavonie juſqu'à Rome. Quand elle y fut arrivée, & qu'elle ne vit plus d'eſpérance de ſauver les jours de ſon mari, elle le preſſe à ſe donner lui-même la mort: elle s'apperçoit qu'il n'avoit pas le cœur aſſez ferme pour une telle action; auſſi-tôt elle ſe ſaiſit d'un poignard qu'il portoit: *Sic, Pœte:* Fais ainſi, mon cher Pœtus. Et à l'inſtant, s'étant donné un coup mortel de ce même poignard, elle l'arracha de la plaie, le lui préſenta tranquillement, & lui dit en expirant: *Pœte, non dolet*, Tiens, Pœtus, il ne m'a point fait de mal.

Voici un autre trait rapporté par Tacite, qui, avec les précédents, prouveroit que les femmes ont quelquefois montré plus de Courage que les hommes. Dans la fameuſe conſpiration de Piſon contre l'Empereur Néron, un grand nombre de Chevaliers & de Sénateurs Romains avouerent le détail de cette conſpiration, ſans y être forcés par les tourments. Ils découvrirent même leurs plus intimes amis qui étoient du nombre des complices. Lucanus nomma ſa propre mere: mais Epicharis, qui n'étoit qu'une ſimple affranchie, ſouffrit les plus affreux ſupplices, & eut la conſtance de ne rien déclarer contre des gens qui lui étoient preſque inconnus. Comme on la remenoit à la queſtion, dans une chaiſe, elle fit un nœud coulant au mouchoir qui lui couvroit la gorge, l'attacha à ſa chaiſe, & s'étrangla.

Un Corſaire Ecoſſois, nommé *Lebreton*, ayant été attaqué par des vaiſſeaux Anglois, en 1512, ſe défendit avec un Courage extraordinaire; mais ayant été bleſſé mortellement d'un coup qui le mit hors de combat, il ſe fit apporter ſon hautbois, ou ſon ſifflet, dont il joua pour encoura-

ger les ſiens, juſqu'à ce que l'haleine lui manquât avec la vie. *Larrey.*

Lorſque les Turcs attaquoient l'Iſle de Rhodes, en 1522, on vit les femmes rendre dans la place des ſervices qu'on n'attendoit pas d'elles. L'hiſtoire a diſtingué ſur-tout une Grecque très-belle, & maîtreſſe d'un Officier qui fut tué à la défenſe d'un baſtion. Cette courageuſe fille ne voulant pas ſurvivre à un homme qui lui étoit cher, baiſe deux enfants qu'elle a eus de lui, leur fait le ſigne de la croix ſur le front, leur dit, les larmes aux yeux, qu'il vaut mieux qu'ils meurent de ſa main que d'être réſervés à d'infames plaiſirs, les égorge en frémiſſant, jette leurs corps dans le feu, ſe revêt des habits teints du ſang de ſon Amant, prend ſes armes, court ſur la breche, tue le premier Turc qui s'oppoſe à elle, en bleſſe d'autres, & meurt en combattant héroïquement.

En 1527, le Duc de Bourbon, Général de l'armée de Charles V. eſt bleſſé à mort dans l'aſſaut qu'il donne à Rome. Quelques-uns de ſes ſoldats, qui paſſoient près de l'endroit où il étoit étendu par terre près d'expirer, ſe demandoient les uns aux autres s'il étoit vrai qu'il eût été tué. Lui-même, pour ne pas les décourager, répondit : *Bourbon, marche devant.*

Lors de la priſe du château de Bude, par Soliman, en 1529, la garniſon, ſans ſe défendre, demanda à capituler. Elle obtint les honneurs de la guerre. Comme elle défiloit, les Turcs l'inſulterent, & lui reprocherent ſon peu de Courage. Ces outrages porterent la rage dans le cœur d'un ſoldat Allemand, qui, regardant un Janiſſaire d'un air menaçant, lui dit : *Qu'as-tu à me reprocher ? Je ne commande pas, j'obéis.* Il tire en même-temps ſon épée, & la lui paſſe au travers du corps. *Cantimir, Hiſtoire Ottomane.*

Les Portugais, maîtres de Diu, Iſle ſituée ſur les côtes de Camboye, & aſſiégés dans la cita-

delle de cette Iſle en 1546, par une armée d'Indiens, ſe défendirent avec un Courage qui paroiſſoit au-deſſus de l'humanité. L'acharnement étoit même porté au point, qu'un ſoldat, dans la chaleur de l'action, s'arracha pluſieurs de ſes dents, & les mit dans ſon arquebuſe au défaut des balles qui lui manquoient. Ce ſiege montre un exemple ſingulier d'émulation. Deux jeunes Gentilshommes, Jean Manoel & Jean Faucon, qui alloient pour ſe battre en duel, apprennent que l'ordre eſt donné pour forcer les aſſiégeants dans leurs retranchements : ils changent auſſi-tôt l'objet de leur cartel, & courent à l'envi l'un de l'autre, pour ſe ravir la gloire de paroître les premiers ſur les retranchements ennemis. Manoel les atteint le premier : un coup de ſabre lui coupe la main droite qu'il met ſur le mur : un autre coup lui abat la main gauche ; &, comme il s'efforce encore de monter, appuyé ſur ſes deux poignets, un troiſieme coup lui enleva la tête. Faucon, ſon rival, qui monte en même-temps, a un ſort à-peu-près égal. *Conquêtes des Portugais dans le Nouveau-Monde.*

Lors du ſiege d'une autre place, attaquée par les mêmes ennemis, un Portugais, nommé *Rodriguez*, prit un baril de poudre entre ſes bras, en criant à ſes compagnons : *Gare, je porte ma mort & celle d'autrui.* Il ſe jetta au milieu des ennemis, avec une mêche allumée ſi à temps, que le baril crévant auſſi-tôt, fit ſauter en l'air & mit en pieces plus de cent Indiens. Il en reſta vingt brûlés dans le lieu même. Ce qu'il y eut de plus ſurprenant, c'eſt que Rodriguez ſe ſauva du péril, & il continua de ſe diſtinguer par des actions de la même valeur. *Hiſtoire générale des Voyages.*

Une des actions les plus hardies que fourniſſe l'hiſtoire moderne, eſt celle d'Edouard Stanley, Officier Anglois. Il ſe trouvoit en 1586 à l'attaque d'un des forts de Zutphen, dans les Pays-

Bas. Trois cents Eſpagnols défendoient ce fort. Stanley s'en étant approché, on pouſſe de la place une pique contre lui pour le tuer. Il la prend auſſi-tôt des deux mains & s'en ſaiſit avec tant de force, que les Eſpagnols la voulant retirer à eux, le tirerent lui-même dans le fort. Il met ſur le champ l'épée à la main, écarte tout ce qui ſe préſente, étonne la garniſon, & donne aux ſiens le temps de monter à l'aſſaut & de s'établir dans leur conquête. *Cambden.*

Durant les troubles de la Ligue en 1590, Barri de Saint-Aunez, Gouverneur pour Henri IV. à Leucate, en partit pour aller communiquer un projet au Duc de Montmorenci, qui commandoit dans le Languedoc. Il fut pris en chemin par les Ligueurs, qui marcherent auſſi-tôt avec les Eſpagnols vers Leucate. Ils preſſerent ce Gouverneur de leur livrer cette place. Ils menacerent même de le faire mourir s'il n'engageoit Conſtance de Cezelli ſa femme, qui s'étoit miſe à la tête de la garniſon, de faire ouvrir les portes. Il fut énébranlable. Conſtance, avertie du danger de ſon époux, répond que ſi les Ligueurs veulent commettre une injuſtice, elle ne croit pas devoir les arrêter par une lâcheté, & qu'elle ne rachetera jamais la vie de ſon mari, en livrant une forteresſe pour la conſervation de laquelle il feroit gloire de mourir. Les aſſiégeants font pluſieurs tentatives où ils ſont repouſſés : irrités de cette courageuſe réſiſtance, qu'un ennemi généreux auroit admirée, ils exécutent leur cruelle menace, & levent le ſiege. La garniſon voulut uſer de repréſailles ſur le Seigneur de Loupian, qui étoit du parti de la ligue, & qui avoit été fait priſonnier. Notre Héroïne s'y oppoſa. Henri le Grand, qui ſavoit récompenſer les belles actions, lui envoya le brévet de Gouvernante de Leucate, avec la ſurvivance pour ſon fils. *Hiſt. du Languedoc.*

La Rochelle, le Boulevard du Calviniſme, eſt

assiégée en 1627, par les Armées Royales. Les Rochellois élisent pour leur Maire, leur Capitaine & leur Gouverneur, Jean Guiton. Ce brave homme se refusa d'abord, par modestie, à ce choix ; mais se voyant pressé par les instances de ses Compatriotes, il prend un poignard, & leur dit : " Je serai Maire, puisque vous le „ voulez ; mais à condition qu'il me sera per„ mis d'enfoncer ce poignard dans le sein du „ premier qui parlera de se rendre. Je consens „ qu'on en use de même envers moi, dès que je „ parlerai de capituler ; & je demande que ce „ poignard demeure tout exprès sur la table où „ nous nous assemblons dans la Maison-de-ville. „ Le Cardinal de Richelieu, qui conduisoit les opérations du siege, avoit fait élever, devant le port de la ville, une digue qui en bouchoit l'entrée, & empêchoit les provisions d'arriver. Quelqu'un disant à Guiton, que la faim faisoit périr tant de monde, que bientôt la mort achevera d'emporter tous les habitants : *Eh ! bien*, répondit-il froidement, *il suffit qu'il en reste un pour fermer les portes.* Journal du siege.

Lorsque les Turcs, maîtres de Sbarras, assiégeoient Trembawla, en 1675, la Noblesse des environs, qui s'étoit refugiée dans cette forteresse, voyant le danger pressant, & désespérant d'avoir du secours, proposoit à la garnison de livrer la place. La femme du Gouverneur, qui, sans être apperçue, avoit entendu les résolutions que l'on venoit de prendre, va aussi-tôt sur la breche avertir son mari de ce qui se passe. Chrasonowski vole à l'instant à ce Conseil de lâches. „ Il est douteux, dit-il, si l'ennemi nous pren„ dra ; mais il est certain que si vous persistez „ dans votre misérable résolution, je vous brû„ lerai vifs dans cette sale même : des soldats „ sont aux portes, la mêche allumée, pour exé„ cuter mes ordres. „ Cette fermeté en impose aux cœurs les plus abbatus, & l'on continue à

ſe défendre. Les Turcs, de leur côté redoublent leurs efforts. Repouſſés quatre fois de ſuite, ils ſe préparent à réparer leur honte par l'attaque la plus vive. Chraſonowski en paroît allarmé. Sa femme, qui regarde cette inquiétude comme une foibleſſe, ſe ſaiſit auſſi-tôt de deux poignards, qu'elle préſente à ſon mari. *Si tu te rends*, lui dit-elle fiérement, *l'un ſera contre toi, & l'autre contre moi.* Un moment après arrive l'Armée Polonoiſe, qui fait lever le ſiege. *Hiſt. de Jean Sobieski.*

Les Impériaux gagnent, en 1687, la célebre bataille de Herſan contre les Turcs. Dans une eſcarmouche qui précede cette grande action, le Cornette de la Compagnie Colonelle, du régiment de Commerci, ſe laiſſe prendre ſon étendard. Le Prince de Commerci demande à l'inſtant au Duc de Lorraine, la permiſſion d'aller en enlever un autre aux Infideles. Ses inſtances réitérées font qu'il obtient ce qu'il deſire : il part auſſi-tôt avec une ardeur extrême, apperçoit un Turc qui porte un étendard au bout d'une zagaie, court à lui le piſtolet à la main, tire de fort près, manque ſon coup, & jette ſon piſtolet à terre pour mettre l'épée à la main. Le Muſulman profite de ce moment pour lui enfoncer dans le flanc ſa zagaie. Le Prince la ſaiſit froidement de la main gauche, & de la droite aſſene un ſi terrible coup d'épée ſur la tête de ſon adverſaire, qu'il la fend en deux. Après ce trait heureux & hardi, le jeune Prince arrache lui-même de ſon corps la zagaie, porte le fruit de ſa victoire, toute teinte de ſon ſang, à ſon Général, fait appeller ſon Cornette, & lui dit, ſans s'émouvoir : " Voilà, Monſieur, un „ étendard que je vous confie : il me coûte un „ peu cher, & vous me ferez plaiſir de le mieux „ conſerver que celui que vous vous êtes laiſſé „ enlever. „ Cette réprimande ſinguliere eſt preſqu'autant admirée que l'action même. L'Empe-

reur, dans la vue de récompenſer ce jeune Prince d'une maniere digne de lui, fait placer l'étendard avec des cérémonies extraordinaires dans le Temple principal de ſa Capitale. L'Impératrice, de ſon côté, en fait de ſa propre main un autre, qu'elle envoie au Prince de Commerci, pour remplacer celui que ſa Compagnie Colonelle a perdu. *Vie du Prince Eugene.*

Les François attaquent, en 1696, dans le Canada, les Iroquois, qui ſont ſurpris & diſſipés. Un illuſtre Guerrier de cette nation, âgé de près de cent ans, dédaignant de fuir, ou ne le pouvant pas, eſt pris & abandonné aux Sauvages, qui, ſuivant leurs barbares coutumes, lui font ſouffrir les plus horribles tourments. Ce vieillard ne pouſſe pas un ſoupir, mais reproche fiérement à ſes compatriotes de s'être rendus les eſclaves des Européens, dont il parle avec le plus grand mépris. Ces invectives aigriſſent un des ſpectateurs, qui lui donne trois ou quatre coups de couteau pour l'achever. *Tu as tort*, lui dit froidement le priſonnier, *d'abréger ma vie: tu aurois eu plus de temps pour apprendre à mourir en homme.* Hiſt. de la Nouvelle France.

Le barbare Alderete, à la tête des Conquérants du Mexique, chargea de fers, & fit mettre ſur des charbons ardents, l'infortuné Empereur Guatimozin &, ſon Favori pour les obliger, par ce ſupplice, à déclarer où étoient les tréſors de l'Empire. Le Miniſtre cédant enfin à ſa douleur, jette quelques cris. Guatimozin le regarde, *Et moi*, lui dit-il, *ſuis-je ſur des roſes?* Hiſtoire d'Eſpagne.

CRITIQUE.

EN matiere de Littérature, le Cenſeur le plus ſévere d'un ouvrage, a dit un Auteur moderne,

eſt celui qui l'a compoſé. Combien il ſe donne de peines pour lui ſeul! C'eſt lui qui connoît le vice ſecret, & ce n'eſt preſque jamais-là que le Critique poſe le doigt. On peut ſe rappeller ici ce mot d'un Philoſophe : *Ils diſent du mal de moi. Ah! s'ils me connoiſſoient comme je me connois.* . . .

Un Peintre célebre conçut un jour l'inſenſé projet de faire un morceau qui fût univerſellement goûté. Son tableau, où il avoit épuiſé tout ſon art, étant achevé, il l'expoſa dans la place publique, après avoir marqué au bas qu'il prioit les ſpectateurs d'indiquer tous les traits qui leur déplairoient. Les curieux accoururent & admirerent d'abord généralement ſon travail; mais chacun voulant montrer qu'il étoit habile connoiſſeur, marqua au hazard tous les défauts qu'il y ſuppoſoit. Le Peintre, revenant le ſoir, eut le chagrin de voir ſon tableau entiérement barbouillé; les critiques n'avoient fait grace à aucun trait. Cette déciſion ne lui paroiſſant pas ſuffiſante, il imagina encore une fois d'éprouver le public, en le priant de marquer le lendemain tout ce qui méritoit ſon ſuffrage ou ſon admiration. On revint donc au tableau, & l'Artiſte trouva par-tout les témoignages les plus flatteurs; tous les défauts de la veille étoient caractériſés comme des beautés. " Je ne m'étonne pas, dit-il, s'il „ eſt difficile de réunir les ſuffrages de tout le „ monde; ce qui paſſe pour une imperfection „ dans l'eſprit de ceux-ci, eſt une beauté pour „ les autres. „

On a rapporté d'Apelles, célebre Peintre de l'antiquité, que cet Artiſte avoit coutume d'expoſer ſes ouvrages, ſous les yeux du public, pour ſavoir ſon jugement. Un jour, un Cordonnier trouva qu'il manquoit quelque choſe à une ſandale, il le dit hautement, & Apelles en profita; quelques coups de pinceau firent diſparoître le défaut. Le Cordonnier, flatté de ce

qu'on avoit eu égard à ſa critique, s'ingéra de cenſurer mal-à propos une jambe. Origine du Proverbe. *Ne ſutor ultrà crepidam.*

Un Cenſeur, fort content de ſon mérite, vint préſenter à un Monarque habile, un ouvrage critique contre Virgile. Ce Prince fit auſſi-tôt apporter un boiſſeau de froment, & après qu'il fut vanné, il en fit donner les criblures pour récompenſe au Cenſeur.

Que critiquez-vous à cette maiſon de campagne, diſoit-on à un Satyrique de profeſſion. — Je blâme cette montagne qui l'offuſque. — C'eſt dommage, reprit un aſſez mauvais plaiſant, que votre Critique n'emporte pas la piece.

Un Journaliſte ſubalterne diſoit dans une compagnie, qu'il diſtribuoit la gloire; " Oui Monſieur, lui répondit quelqu'un, vous la diſtribuez ſi généreuſement que vous n'en gardez point pour vous. "

Ceci rappelle ce trait malin d'une Dame. On exagéroit devant elle l'eſprit d'un homme fort borné. " Oh! oui, dit-elle, il doit en avoir beaucoup, car il n'en dépenſe guere. "

CRUAUTÉ.

LA Cruauté eſt le vice du lâche; c'étoit du moins le ſentiment de l'Empereur Maurice. Quelqu'un lui ayant rapporté qu'un ſoldat, nommé *Phocius*, vouloit le tuer, il s'informa du caractere de cet homme, & comme on lui dit que c'étoit un homme ſans cœur, il en conclut auſſitôt qu'il étoit capable de cette action meurtriere. L'Hiſtoire nous montre en effet que les meurtres, après la victoire, ne ſe commettent que par la canaille, & que l'homme de cœur les défend. La vaillance eſt ſatisfaite ſi ſon ennemi

eſt à ſes pieds ; mais la poltronnerie qui ſe rappelle ſes frayeurs, cherche à ſe raſſurer en répandant le ſang. Voyez *Les Eſſais de Montagne*, liv. II. chap. xxvii.

L'un des divertiſſements ordinaires de Mouley Iſmaël, Roi de Maroc, étoit, dans un même-temps, de monter à cheval, de tirer ſon ſabre, & de couper la tête à l'eſclave qui lui tenoit l'étrier.

Des Derviches, qui s'étoient déclarés contre la créance du célebre Tamerlan, vinrent le trouver pour ſe juſtifier. Ils lui repréſenterent que ſon opinion & la leur étoient de nature à pouvoir ſe concilier par le peu de différence qu'il y avoit entr'elles. " Vous avez raiſon, leur répondit le „ Tartare irrité des diſcours qu'ils avoient tenus „ contre lui; il n'y a d'autre différence en votre „ façon de penſer & la mienne, que celle qui ſe „ trouve entre la pointe & la poignée d'une „ épée. „ Il les fit auſſi-tôt paſſer tous par le ſabre dans le lieu même où il leur donnoit audience. Des tapis furent étendus ſur leurs corps palpitants, des tables dreſſées, & l'on donna un grand feſtin auquel il aſſiſta ; en ſorte que, par les plus affreux des contraſtes, on entendoit les plaintes & les cris des mourants ſe mêler aux chanſons des convives. *Hiſt. de Tamerlan.*

Le Chevalier Kingſton, Maréchal de camp de l'Armée du Roi d'Angleterre Edouard VI., pourſuivant les rebelles, & étant à Bodmyn, ville du Comté de Cornouaille, envoya dire au Maire, qui les avoit favoriſés qu'il vouloit dîner avec lui, & lui marqua le jour. Il ne manqua point d'y aller, & fut magnifiquement traité. Avant de ſe mettre à table, il dit au Maire à l'oreille, qu'il le prioit de faire dreſſer deux potences pour l'exécution de deux criminels qu'il avoit condamnés à mort. On ſe mit cependant à table, & le Maire régala ſon hôte des meilleurs mets, & des vins étrangers les plus délicieux.

Après avoir fait bonne chere, Kingſton s'informa du Maire ſi on avoit fait ce qu'il lui avoit recommandé ; & l'autre l'en ayant aſſuré, ils ſe leverent de table pour s'acheminer vers le lieu où l'exécution devoit ſe faire. Ils trouverent les deux potences dreſſées. Alors Kingſton regardant le Maire : Voyez, lui dit-il, celle qui vous accommode ; vous êtes un rebelle, & il y en a une des deux deſtinée pour vous. La ſurpriſe du Maire fut extrême, mais la Cruauté de Kingſton ne le fut pas moins ; & il le fit pendre ſur le champ. La ſeconde potence étoit pour un Meûnier, qui le méritoit bien ; mais un autre paya pour lui. Ce Meûnier s'étoit abſenté, & avoit dit à ſon garçon de paſſer pour le maître de la maiſon, ſi quelqu'un venoit le demander. Kingſton étant venu demander le maître de la maiſon, ce garçon ne manqua point de répondre que c'étoit lui. Sur ſa déclaration il fut auſſi-tôt arrêté & pendu. Il eut beau aſſurer qu'il n'étoit pas celui qu'on penſoit : Qui que tu ſois, lui répond Kingſton, tu ſeras toujours bien pendu ; ſoit comme rebelle, ſi tu es le Meûnier, ſoit comme ſa caution, ſi tu ne l'es pas, puiſque tu t'es obligé de tenir ſa place. *Hiſt. d'Angl. par Larrey.*

Il y a une Cruauté froide, tranquille & ſuperſtitieuſe ; c'eſt le dernier période du crime. Le nommé Saint-Point, Gouverneur de Mâcon, ville priſe ſur les Huguenots en 1562, étoit un monſtre de cette eſpece. Ce barbare ſe faiſoit un jeu de faire ſauter dans la Saône les Calviniſtes qui avoient le malheur d'être ſes priſonniers. C'étoit principalement lorſqu'il donnoit à manger aux femmes diſtinguées de la ville & des environs, qu'il multiplioit ſes inhumanités. Lorſqu'on étoit ſur le point de ſortir de table, il demandoit, *ſi la farce étoit prête ;* mot du guet par lequel il s'informoit ſi ſes gens avoient eu ſoin de tirer de priſon quelques-unes des victimes qu'il vouloit faire ſervir au cruel paſſe-temps de ſa

compagnie. Lorſque tout étoit prêt, il menoit promener les Dames ſur le bord de la riviere, & ordonnoit qu'on jettât du pont en bas un ou deux de ces malheureux. Il prioit en même-temps tous les Convives de décider lequel étoit le plus alerte, & avoit ſauté le plus légérement. *Mémoires de Tavannes.*

René de Champagne, Catholique non moins barbare, & encore plus ſuperſtitieux, faiſoit venir par force ou par ſurpriſe dans ſa maiſon de campagne, appellée *Pêcheſeul*, tous ceux qu'il croyoit pencher vers les nouvelles opinions, & les faiſoit jetter dans un vivier très-profond qu'il appelloit, *ſa grande taſſe.* Charles IX. ayant eu la curioſité de voir une terre que tant de barbaries avoient rendu célebre, demanda à René combien il avoit fait boire de Proteſtants dans ſa grande taſſe? *Je n'ai jamais voulu charger ma mémoire de choſes de ſi peu d'importance, répondit froidement ce monſtre.* De Thou.

Le Baron des Adrets, Calviniſte zélé & cruel, ſe jouoit avec la même inhumanité de la vie des Catholiques qui tomboient entre ſes mains. Ayant, dans le cours de ſes expéditions ſanguinaires, pris en 1562, le Fort de Monbriſon, dans le Forez, il fit d'abord couper la tête aux plus diſtingués de ceux qui l'avoient défendu. Après-dîné, il fit monter les autres ſur une tour très-élevée, & ſe faiſoit un amuſement de les obliger à ſe précipiter. Un d'eux eut le bonheur de ſe tirer de ce mauvais pas par une ſaillie; c'étoit, ſans doute, un Gaſcon. Il prenoit ſa ſecouſſe; mais ſur le point de ſe précipiter, il s'arrêtoit auſſitôt, & recommençoit le même manege. Le Baron irrité, lui dit: Veux-tu finir; voilà déjà trois fois que tu recommences? *Ma foi, M. le Baron*, répondit auſſi-tôt le Gaſcon, *je vous le donne en quatre.* Cette plaiſanterie, dans un danger ſi preſſant, dérida le front du Baron, il accorda la vie à ce malheureux. *De Thou.*

DÉCLAMATION.

LA Déclamation eſt ici priſe pour l'art de rendre ſur la ſcene le ton & l'extérieur de différents perſonnages. Le point de perfection pour celui qui déclame, eſt de faire oublier & le Poëte & le Comédien. *Voyez Acteur.*

Les amateurs éclairés de ce bel art nous ont tranſmis quelques Anecdotes qui prouvent qu'un Acteur intelligent ſait ſuppléer par ſon jeu à ce qui manque dans le Dialogue. Lorſque dans la converſation de Mithridate avec ſes deux fils, ce Prince récite ces quatre vers :

Princes, quelques raiſons que vous me puiſſiez dire,
Votre devoir ici n'a point dû vous conduire,
Ni vous faire quitter en de ſi grands beſoins,
Vous, le Pont; vous, Colchos, confiés à vos ſoins.

Baron marquoit avec beaucoup d'intelligence & une fineſſe de ſentiment ſupérieur, l'amour de ce Prince pour Xiparès, & ſa haine contre Pharnace. Il diſoit au dernier : *Vous, le Pont*, avec la hauteur d'un maître, & la froide ſévérité d'un Juge : & à Xipharès : *Vous, Colchos*, avec l'expreſſion d'un pere tendre, qui fait des reproches à un fils dont la vertu n'a pas rempli ſon attente.

Dans ce vers de Pirrhus à Andromaque,

Madame, en l'embraſſant, ſongez à le ſauver.

le même Acteur employoit, au-lieu de la menace, l'expreſſion pathétique de l'intérêt & de la pitié. Il ſembloit même par le geſte touchant avec lequel il accompagnoit ces mots *en l'em-*

braſſant, tenir Aſtianax entre ſes mains, & le préſenter à ſa mere.

Nous citerons encore ce vers de Sévere à Félix, dans *Polieucte* :

Servez bien votre Dieu, ſervez votre Monarque.

Il permettoit l'un, & ordonnoit l'autre, avec les gradations de ton, convenables au caractere d'un favori de Décie, qui regarde le ſervice du Souverain comme un point plus capital que l'obſervation du Chriſtianiſme. *Voyez Baron, Dictionnaire des Portraits & Anecdotes des Hommes illuſtres.*

L'Auteur de la *Lettre ſur les ſourds & muets*, remarque qu'il y a des geſtes ſublimes que toute l'éloquence oratoire ne rendra jamais. Tel eſt celui de Mackbett, dans la Tragédie de Shakeſpear. La Somnambule Mackbett s'avance en ſilence & les yeux fermés ſur la ſcene, imitant l'action d'une perſonne qui ſe lave les mains, comme ſi les ſiennes euſſent encore été teintes du ſang de ſon Roi, qu'elle avoit égorgé il y avoit plus de vingt ans. Je ne ſais rien, ajoute l'Auteur, de ſi pathétique en diſcours que le ſilence & le mouvement des mains de cette femme. Quelle image du remords!

Mademoiſelle Duclos, célebre Actrice de la Scene Françoiſe, rempliſſoit le rôle de *Camille* dans la Tragédie des *Horaces* de Pierre Corneille. Il lui arriva un jour qu'après ſes imprécations contre Rome victorieuſe, & voulant quitter la ſcene avec une ſorte de précipitation, elle s'embarraſſa dans la queue traînante de ſa robe, & tomba. L'Acteur, plus civil qu'il ne convenoit à la ſituation d'Horace outré des diſcours injurieux de ſa ſœur, ôta ſon chapeau d'une main, & lui préſenta l'autre pour la relever. Il la reconduiſit avec une grace affectée dans la conliſſe, où, ayant remis ſon chapeau & tiré ſon épée, il parut la tuer avec brutalité. Baron, dit

dit l'Abbé Nadal, qui rapporte cette Anecdote, n'eût pas fait la même faute que Beaubourg, il eût profité de l'occaſion en grand Comédien, qui jouoit avec nobleſſe, & il n'eût pas manqué de la tuer dans la chûte même. La ſingularité de l'accident eût corrigé l'atrocité de l'action, & la faute même du Poëte.

Une Actrice célebre ſe tira plus habillement d'un accident qu'elle n'avoit pu prévoir. Dans la Tragédie de *Phedre*, où cette Princeſſe déclare ſa paſſion à Hyppolite, l'Actrice ſentit ſa voix s'éteindre; elle en profita pour exprimer les accents d'un ame épuiſée de ſentiments. On prit cet accident pour un effort de la paſſion, comme en effet il pouvoit l'être; & jamais cette ſcene admirable n'a fait ſur les ſpectateurs une ſi violente impreſſion.

Montfleuri, qui parut ſur la Scene Françoiſe avant Baron, mourut en 1667 des violents efforts qu'il fit en repréſentant *Oreſte*, dans *l'Andromaque de* Racine. Gueret, dans ſon *Parnaſſe réformé*, fait dire à cet Acteur: " Qui voudra " ſavoir de quoi je ſuis mort, qu'il ne demande " point ſi c'eſt de la fievre, de l'hydropiſie, ou " de la goutte; mais qu'il ſache que c'eſt d'An- " dromaque. "

L'Auteur du *Journal politique & littéraire*, rapporte une Anecdote à-peu-près ſemblable d'un Anglois, M. *Bond*, homme d'eſprit, & amateur zélé de la Déclamation. Cet amateur avoit pris une inclination particuliere pour la Tragédie de *Zaïre;* & non content de la ſavoir par cœur en François, il avoit engagé un des meilleurs Poëtes de Londres à la traduire en Anglois. Son deſſein étoit de la faire repréſenter ſur le théâtre de Drury-Lane. Il employa, pendant plus de deux ans, tous ſes ſoins & ceux de ſes amis, pour la faire accepter aux directeurs de ce théâtre; mais on ignore par quelle raiſon ils s'obſtinerent à la rejetter, ni pour-

quoi elle fut annoncée vingt fois pendant deux ans ſans qu'on en vînt jamais à l'exécution. Enfin, M. Bond n'eſpérant plus de la faire paroître ſur un théâtre régulier, prit le parti de la repréſenter lui-même, avec quelques autres amateurs du cothurne, dans la grande ſalle des Yorck-Buddings, qui eſt un lieu deſtiné dans ſon origine pour les concerts de muſique; mais dont on obtient l'uſage en le louant auſſi cher pour une ſoirée, qu'un autre bâtiment ſeroit loué pour une année entiere. Les rôles furent diſtribués, & toute la ville avertie de l'entrepriſe qu'on avoit formée pour lui plaire. M. Bond, qui n'avoit pas moins de ſoixante ans, choiſit le rôle de Luſignan, comme le plus convenable à ſes talents & à ſon âge : il n'épargna ni ſoins ni dépenſes pour ſe mettre en état de le jouer avec diſtinction, & il abandonna tout le profit du ſpectacle au Poëte traducteur de la piece. Le jour arrive : jamais l'aſſemblée n'avoit été ſi brillante & ſi nombreuſe. Les premiers actes ſont rendus avec des applaudiſſements univerſels. On attendoit Luſignan : il paroît; & tous les ſpectateurs commencent à treſſaillir à la ſeule vue de ce Prince vénérable. Mais le cœur de M. Bond étoit plus ému que tous les autres enſemble; ce vieillard ſe livre tellement à la force de ſon imagination, & à l'impétuoſité de ſes ſentiments, que ſe trouvant trop foible pour ſoutenir tant d'agitation, il tombe ſans connoiſſance au moment qu'il reconnoît ſa fille. On ſe figura d'abord que c'étoit un évanouiſſement imité, & tout le monde admira l'art avec lequel il rendoit la nature. Cependant la longueur de cette ſituation commençant à fatiguer les ſpectateurs, Chatillon, Zaïre & Néreſtan l'avertirent qu'il étoit temps de finir. Il ouvre un moment les yeux; mais les fermant auſſi-tôt, il tombe de ſon fauteuil ſans prononcer une parole : il étend les bras; & ce mouvement fut le dernier de ſa vie.

La Lecouvreur, célebre Actrice du Théâtre François, morte en 1730, déclamoit avec beaucoup de nobleſſe. Un homme d'eſprit, qui l'avoit vu jouer dans le *Comte d'Eſſex*, fut ſi frappé de la dignité de ſon jeu, qu'il diſoit : *J'ai vu une Reine parmi des Comédiens.*

Une Actrice du même théâtre, qui rempliſſoit ſes rôles avec tant d'ame & de vérité, (Mlle. Clairon) reçut un jour un éloge bien flatteur & bien digne d'elle. Ce fut la ſenſibilité elle-même qui l'applaudit. Cette Actrice jouoit ſur le théâtre d'une de nos Provinces Méridionales, le rôle d'*Ariane*. Dans la ſcene où cette Princeſſe cherche, avec ſa confidente, quelle peut être ſa rivale, à ce vers :

Eſt-ce Mégiſte, Eglé, qui le rend infidele?

l'Actrice vit un jeune homme qui, les yeux en pleurs, ſe penchoit vers elle, & lui crioit d'une voix étouffée : *C'eſt Phedre, c'eſt Phedre.* Voyez l'Encyclopédie, au mot *Déclamation.*

DÉFAUT.

SI vous avez un Défaut, faites paroître des qualités ſi brillantes, que les yeux de l'envie, éblouis, ne puiſſent l'appercevoir. Il n'appartient cependant pas à tout le monde d'imiter Céſar, qui, pour cacher ſa tête chauve, la couvrit de laurier.

On rapporte de Madame la Ducheſſe de ***. qu'elle avoit toujours la tête ornée des plus beaux brillants pour cacher l'équivoque de ſes cheveux.

DÉFIANCE.

LA Défiance dans un Gouverneur de place eſt l'effet d'une prudence active & éclairée. La politeſſe, & même l'amitié, ne l'autoriſent point à hazarder un poſte qui lui eſt confié. C'eſt ce dont étoit perſuadé Céſar Cavaniglia, Caſtellan de Livourne en 1646. Le grand Duc de Toſcane, François, lui avoit fait dire de rendre les plus grands honneurs à un Vice-Roi de Naples, qui eut la curioſité de voir la citadelle. Don Céſar le prie d'y venir avec peu de ſuite; &, avant de le recevoir, y fait entrer une compagnie d'infanterie. Comme il s'apperçoit que ces précautions bleſſent le Vice-Roi : " Monſeigneur, lui „ dit-il, j'ai oui aſſurer à nos peres, qu'anciennement on couvroit d'une peau d'âne ceux à „ qui l'on confioit des places importantes, pour „ les avertir que le devoir de leur charge les „ exemptoit de toute cérémonie, & de toute ci„ vilité, afin d'éviter toute ſurpriſe. „ *Amelot, notes ſur Tacite.*

DÉLATEUR.

ACcuſateur ſecret qui craint la lumiere & les preuves. On voit par cette définition, qu'il n'y a qu'un lâche, qui peut ſe charger du métier de Délateur. Auſſi l'on remarque que les bons Princes les ont toujours écartés du Trône. Antonin le Pieux en fit mourir pluſieurs; d'autres furent battus de verges, envoyés en exil, ou mis au rang des eſclaves : ceux qui échapperent à ces châtiments, échapperent rarement à l'infamie.

Un homme à Paris, qui paroiſſoit aſſez à ſon aiſe, devint amoureux & épouſa une fille, que la mort de ſes parents & la miſere avoient jettée dans le libertinage. Au bout de quelques mois, elle ſut que ſon mari étoit un eſpion : " Apparem- „ ment, lui dit-elle, que vous n'avez pris ce „ métier qu'après avoir réfléchi qu'on riſque ſa „ vie à faire celui de voleur & d'aſſaſſin ? „ Elle ſort, & va ſe précipiter du Pont-Royal dans la Seine où elle ſe noya. *Eſſais hiſtoriques ſur Paris.*

DESPOTISME.

QUand les Sauvages de la Louiſiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied, & cueillent le fruit. C'eſt l'image que l'Auteur de l'*Eſprit des Loix* donne du Gouvernement Deſpotique.

Pour connoître juſqu'à quel point le Deſpotiſme avilit ceux qui lui ſont ſoumis, jettons les yeux ſur la conduite des Favoris des Princes d'Aſie. Iſachan, oncle de Schah-Sefy, Roi de Perſe, avoit trois fils qu'il chériſſoit. La femme qui les lui avoit donnés étoit fille de Schah-Abas. Le Prince regnant Schah-Sefy ſe plaiſoit fort dans ſa compagnie, à cauſe de ſon eſprit vif & enjoué. Elle prit un jour la liberté de le railler, & de lui dire qu'elle s'étonnoit de ce qu'ayant tant de belles femmes, il n'avoit point encore d'enfants, au-lieu qu'elle en avoit fait trois à ſon mari. Le Roi lui répondit qu'il étoit encore jeune, & qu'il auroit le temps de ſe donner des héritiers. Elle repartit qu'une terre mal labourée ne pouvoit produire, & ajouta : Je crains qu'après votre mort on ne ſoit obligé d'avoir recours à un de mes enfants. Le Roi, quoique piqué de ce diſcours, diſſimula ſon reſſenti-

ment, & prit congé d'elle. Mais le lendemain il fit conduire ſes trois couſins germains dans un jardin, où il leur fit couper la tête. A l'heure du dîner, il fit mettre les têtes dans un baſſin d'or qui étoit couvert, & ayant fait venir la mere, il tira les têtes l'une après l'autre par le nez, & lui dit : " Voilà les enfants d'une ſi fertile „ femme. „ La Princeſſe, ſurpriſe de cet horrible ſpectacle, demeura toute interdite; mais remarquant ſur le viſage du Roi les commencements d'une fureur qui lui pronoſtiquoit un ſemblable traitement, elle ſe jetta à terre, baiſa les pieds du Roi, & lui dit : Tout eſt bien fait, Dieu conſerve les jours du Roi. Après cette ſoumiſſion, il la renvoya, & fit venir le pere, à qui il demanda ſi ce ſpectacle lui plaiſoit. Iſachan répondit qu'il ne lui déplaiſoit point; que ſi le Roi lui eût témoigné deſirer les têtes de ſes enfants, il les lui eût apportées lui-même, & qu'il ne vouloit point d'enfants qui ne fuſſent agréables à ſa Majeſté. Cette lâche complaiſance lui ſauva la vie pour un temps; mais le Roi lui fit auſſi couper la tête quelques mois après. *Olearius.*

On peut encore ſe rappeller ici ce trait de l'hiſtoire de Cambyſe, Roi de Perſe. Ce Prince étoit fort adonné au vin. Un jour un de ſes Favoris, nommé Prexaſpes, lui repréſentant que l'on trouvoit à redire qu'il bût tant; je veux te faire voir, lui répondit Cambyſe, que le vin ne m'ôte ni le jugement, ni l'adreſſe. Pour cet effet, après avoir bu plus qu'à l'ordinaire, il fit venir le fils de ce Favori, commanda qu'on le liât à un arbre, & s'adreſſant au pere : " Si je ne perce, lui dit-il, „ le cœur de ton fils avec cette fleche, tu auras „ raiſon de dire que j'ai tort de tant boire. „ Il tira enſuite ſur l'enfant, qui ayant été ouvert, fut trouvé avoir le cœur percé de la fleche. Le lâche Favori, oubliant auſſi-tôt ſa douleur, ſe mit à louer l'adreſſe du Tyran.

Le Sénat de Rome qui, du temps de la Répu-

blique, n'étoit occupé que du ſort de la terre, eut la baſſeſſe de ſouffrir, ſous le regne de Domitien, qu'on ravalât ſon autorité à prononcer ſur une queſtion de cuiſine. Domitien, qui régloit tout par lui-même dans les affaires les plus intéreſſantes, mépriſa aſſez le Sénat pour le convoquer à l'effet de décider en quel vaſe on cuiroit un turbot monſtrueux dont on lui avoit fait préſent. Les Sénateurs examinerent gravement cette importante affaire. Comme il ne ſe trouva point de vaiſſeau de terre aſſez grand, on propoſa de couper le poiſſon par morceaux; cet avis fut rejetté : après bien des délibérations, on décida qu'il falloit conſtruire un vaſe tout exprès, & il fut réglé que, quand l'Empereur iroit à la guerre, il auroit toujours à ſa ſuite un grand nombre de potiers de terre. Ce qu'il y eut de plus plaiſant dans cette ſcene de baſſe flatterie, c'eſt qu'un Sénateur aveugle parut extaſié à la vue du turbot : il ne ceſſoit d'en faire l'éloge en fixant les yeux du côté où le poiſſon n'étoit pas.

Le ridicule Deſpotiſme de Geſler, chez les Helvétiens, fit perdre à la Maiſon d'Autriche, vers le commencement du treizieme ſiecle, la Souveraineté qu'elle avoit conſervée juſqu'alors ſur ces peuples. Ce Geſler, homme bizarre & cruel, s'aviſa un jour de mettre un chapeau, au bout d'une perche qu'il fit planter ſur la place d'Altorf, avec ordre aux paſſants de ſaluer ce chapeau, comme ſi c'étoit lui-même. Un Laboureur, nommé *Guillaume Tell*, ayant manqué à cette formalité, Geſler le fit venir pour lui demander raiſon de ſa déſobéiſſance ; le Payſan s'excuſa en diſant qu'il n'avoit aucune connoiſſance de cette loi, ſans quoi il n'auroit pas manqué de s'y conformer. Peu content de cette réponſe, le Miniſtre Autrichien ordonna au Laboureur, ou de lui dire la vérité, ou d'abattre d'un coup de fleche une pomme ſur la tête de

celui de ſes enfants qu'il aimoit le plus, ajoutant que s'il manquoit ſon coup, il lui feroit ôter la vie à lui-même. Ce pere malheureux, n'ayant pu adoucir ſon juge, ni par ſes pleurs ni par ſes prieres, prit la fleche, & la décocha avec tant de bonheur qu'il abattit la pomme à cent vingt pas de diſtance, ſans faire aucun mal à ſon fils. La joie du pere fut égale au dépit du Gouverneur, qui, toujours dans le deſſein de perdre Guillaume, lui ſuſcita une autre querelle ſur ce qu'il avoit une deuxieme fleche dans ſon carquois. Il voulut ſavoir de lui à quel uſage elle étoit deſtinée : *A te tuer toi-même*, lui répondit le Laboureur; ce qu'il exécuta dans le temps même que le Gouverneur donnoit ſes ordres pour le faire conduire en priſon. Pluſieurs Citoyens ſe réunirent à Guillaume après la mort du Tyran, & cette alliance fut le fondement de la République Helvétique qui dure depuis plus de quatre cents ans.

Des Courtiſans s'entretenoient devant Louis XIV. qui n'avoit que quinze ans, du pouvoir abſolu des Sultans Turcs, & diſoient qu'ils diſpoſoient au gré de leurs caprices, du bien & de la vie de leurs ſujets. Voilà, dit le Roi, ce qui s'appelle regner. Le Maréchal d'Eſtrées, qui étoit préſent, craignant, avec raiſon, les conſéquences d'un ſemblable aveu dans un jeune Prince, lui repartit : Mais, Sire, deux ou trois de ces Empereurs ont été étranglés de mon temps.

Il eſt aiſé de ſe perſuader qu'une autorité réunie en un ſeul homme, eſt facilement détruite. La moindre rumeur ſuffit même pour amener cette révolution. Lorſque l'Empereur Oſman fut dépoſé par les Turcs, on ne lui demandoit que de faire juſtice ſur quelques griefs; une voix qui s'éleva du milieu de la foule, prononça par hazard le nom de *Muſtapha*, & ſoudain, Muſtapha fut proclamé Empereur.

DEVISE.

SOrte de similitude ou de métaphore qui représente un objet par un autre, avec lequel il a de la ressemblance. La Devise est proprement une métaphore peinte. Elle est composée de figure & de paroles. On a donné à la figure le nom de *Corps*, & aux paroles, celui d'*Ame*. Le mot ou l'ame de la Devise, doit être proportionnée à la figure, & lui être tellement propre, qu'elle ne puisse convenir à une autre. Voici quelques Devises choisies.

L'ARBRE de baume distillant sa liqueur par les incisions qu'on lui a faites.

Vulneror ut sanem:

De ma blessure le remede;

Pour JESUS-CHRIST crucifié.

UNE parélie qui représente l'image du soleil, avec ces paroles tirées du *Magnificat:*

Quia respexit:

Parce qu'il m'a regardé;

En l'honneur de la sainte Vierge.

UNE grenade qui n'est point encore mûre.

Et nondum gestat matura Coronam:

Dès qu'elle sera mûre, elle aura la Couronne;

Pour l'Infante Reine.

DEUX aiguilles de pendule, dont l'une marque les minutes, l'autre les heures, avec ces paroles:

Lex est quod notamus:

Ce que nous vous traçons, est la loi qui vous règle;

Santeuil fit cette Devise pour les Notaires de Paris.

UNE fusée en l'air.

Poco duri, purche m'inalzi:

Je veux bien durer peu, pourvu que je m'éleve; Pour un jeune Seigneur également brave & ambitieux.

UN oranger.

Fructus non adimit florem:

Le fruit ne fait pas tomber la fleur; Pour la sainte Vierge, dont le fruit ne lui a point ôté la fleur de la virginité.

UN feu sous la cendre.

Sepelitur ut vivat:

Il s'ensevelit pour vivre; Pour une personne qui se cache au monde, pour vivre en Dieu.

UN alembic qui distille.

Humor ab igne:

Le feu produit cette eau; Pour une personne qui verse des larmes de pénitence.

UNE tourterelle qui a perdu son pair.

Piango la sua morte & mia vita:

Je plains sa mort & ma vie; Pour une femme dont le mari vient de mourir.

UN paon.

Ut placeat, taceat:

Qu'il se taise, s'il veut plaire; Pour un bel homme qui n'a point d'esprit.

UNE horloge.

Cheto fuor, commoto dentro;

Emue au-dedans, & tranquille au-dehors; Pour un amant qui cache une passion violente.

UN âne qui mange des chardons.

Pungant dum saturent:

Qu'importe qu'on me pique, pourvu qu'on me rassasie; Pour un parasite qui ne perdoit pas un coup de dent à table, pendant qu'on le railloit.

Un Italien disoit que l'amitié d'Apollon étoit dangereuse, & qu'il traitoit ordinairement les Poëtes comme Hyacinte qu'il aimoit éperdument & à qui il cassa la tête. Il avoit donné pour Devise au Tasse, la fleur de Hyacinte, avec ce mot, *sic me Phœbus amat*, Apollon m'aime de même.

DISPUTE.

SI on avoit toujours soin de s'assurer de la vérité d'un fait avant de disputer sur sa cause, on éviteroit, dit M. de Fontenelle, le ridicule d'avoir trouvé la cause de ce qui n'est point. Il rapporte à ce sujet l'Anecdote suivante. En 1593, le bruit courut que les dents étant tombées à un enfant de Silésie, âgé de sept ans, il lui en étoit venu une d'or à la place d'une de ses grosses dents. Horstius, Professeur en Médecine dans l'Université de Helmstad, écrivit en 1595 l'Histoire de cette dent, & prétendit qu'elle étoit en partie naturelle, en partie miraculeuse, & qu'elle avoit été envoyée de Dieu à cet enfant, pour consoler les Chrétiens affligés par les Turcs. Figurez-vous quelle consolation, & quel rapport de cette dent aux Chrétiens ou aux Turcs. En la même année, afin que cette dent d'or ne manquât pas d'Historiens, Rullandus en écrit encore l'histoire. Deux ans après, Ingolsteterus, autre Savant, écrit contre le sentiment que Rullandus avoit de la dent d'or, & Rullandus fait aussitôt une belle & docte replique. Un autre grand homme, nommé Libavius, ramasse tout ce qui avoit été dit de la dent, & y ajoute son sentiment particulier. Il ne manquoit autre chose à tant de beaux ouvrages, sinon qu'il fût vrai que la dent étoit d'or. Quand un Orfevre l'eut exa-

minée, il ſe trouva que c'étoit une feuille d'or appliquée à la dent avec beaucoup d'adreſſe; mais on commença par faire des livres, & puis on conſulta l'Orfevre.

DISTRACTION.

UN ſoir, dit le Spectateur Anglois, je me promenois le long de la Tamiſe avec un de ces hommes dont l'eſprit eſt toujours abſent. Il rencontre à ſes pieds un caillou d'une forme aſſez ſinguliere; il le ramaſſe & ſe propoſe d'en faire préſent à un Naturaliſte de ſes amis. Il ſe reſſouvient un moment après qu'il a un rendez-vous, & tire ſa montre. Il voit qu'il peut encore ſe promener un quart-d'heure. Comme ce qu'il a dans ſes deux mains le gêne, il s'approche de la Tamiſe, jette ſa montre au milieu de l'eau, & ſerre fort tranquillement le petit caillou dans ſon gouſſet. N'aimant pas, continue le ſpectateur, à annoncer rien qui puiſſe faire de la peine, ſur-tout lorſque cela ſeroit inutile, je laiſſai le temps à mon homme de s'appercevoir de ſa mépriſe, & je me retirai en réfléchiſſant ſur ces ſortes d'abſence d'eſprit.

La Diſtraction nous fait tenir tant de diſcours déplacés, & commettre tant d'actions ridicules, qu'on ne peut être trop en garde contre ce libertinage d'eſprit. Menalque, dit la Bruyere, ſe trouve par hazard avec une jeune veuve; il lui parle de ſon défunt mari, lui demande comment il eſt mort. Cette femme, à qui ce diſcours renouvelle ſes douleurs, pleure, ſanglotte, & ne laiſſe pas de reprendre tout le détail de la maladie de ſon époux, qu'elle conduit depuis la veille de la fievre qu'il ſe portoit bien, juſqu'à l'agonie. *Madame*, lui demande Menalque, qui

l'avoit apparemment écoutée avec attention, *n'aviez-vous que celui-là?*

Un Négociant à qui on faiſoit ſigner l'extrait baptiſtaire d'un de ſes enfants, ſigna *Pierre.... & compagnie.* Il ne s'apperçut de ſa ſottiſe que par la riſée générale qu'elle excita.

Un Secretaire du Roi fort diſtrait, dînoit avec un Maître des requêtes & ſa ſœur, qui étoit une jeune veuve. Cette Dame vint à ſe trouver mal. Le Secretaire du Roi fit entendre qu'il regardoit cet accident comme un ſigne de groſſeſſe. Non, Monſieur, répondit le Maître des requêtes, ce n'eſt point le mal que vous dites : il y a trois ans que ma ſœur eſt veuve. *Je vous demande pardon, Madame*, répondit l'homme diſtrait, *je croyois que vous étiez fille.*

Une Princeſſe vouloit, par honnêteté, dire quelque choſe à une jeune Dame venue pour lui faire la Cour. Elle lui demande combien elle avoit d'enfants, *j'en ai trois*, lui répondit cette Dame. A un quart-d'heure delà, cette Princeſſe, dont l'attention n'étoit pas beaucoup occupée par un pareil entretien, demanda une ſeconde fois à cette Dame combien elle avoit d'enfants? Comme je n'ai pas accouché, lui répondit-elle, depuis que vous m'avez fait l'honneur de me le demander, je n'en ai encore que trois. Cette réponſe libre & plaiſante réveilla l'attention de la Princeſſe, qui ne manquoit pas d'eſprit, & la jeune Dame en reçut mille amitiés.

Une Dame étant en compagnie avec ſon mari, racontoit les adreſſes dont un Galant s'étoit ſervi pour s'introduire la nuit dans la chambre d'une femme qu'il aimoit, en l'abſence de ſon époux; mais, ajouta-t-elle, comme ils étoient enſemble fort contents l'un de l'autre, voici le mari qui revient frapper à la porte : *or imaginez l'embarras où je fus alors...* La vérité, qui venoit de lui échapper, jetta le mari dans un bien autre embarras.

DOMESTIQUES.

AU-lieu de regarder ſes Domeſtiques comme des amis malheureux, les gens du monde les traitent le plus ſouvent comme de vils eſclaves faits pour ſatisfaire les caprices du Maître. La guenon de la Marquiſe de... mordit une de ſes femmes au bras, & la morſure fut ſi cruelle, qu'on penſa dans les premiers jours qu'elle ſeroit mortelle. Le premier jour la Marquiſe gronda ſa guenon, d'une façon tout-à-fait ſérieuſe, & lui défendit bien de ne plus mordre ſi fort à l'avenir. La fille en fut quitte pour un bras. La Marquiſe n'en pouvant plus tirer les ſervices accoutumés, la renvoya, en lui promettant d'avoir ſoin d'elle. Le Marquis lui repréſenta qu'il y avoit de l'inhumanité dans ce procédé; mais la Marquiſe lui répondit: Que voulez-vous que je faſſe de cette fille? Elle n'a plus de bras. Cette Anecdote eſt rapportée dans le Livre des *Caracteres*, par M. de P.

DOUTE.

L'Homme qui ſe refuſe au Doute, dit un Auteur moderne, eſt ſujet à mille erreurs: il a lui-même poſé la borne de ſon eſprit. On demandoit un jour à l'un des plus ſavants hommes de la Perſe, comment il avoit acquis tant de connoiſſances: " En demandant ſans peine, répondit-" il, ce que je ne ſavois pas. "

Interrogeant un jour un Philoſophe, dit le Poëte Sadi, je le preſſois de me dire de qui il

avoit tant appris : « des aveugles, me répondit-
» il, qui ne levent point le pied sans avoir au-
» paravant sondé avec leur bâton le terrein sur
» lequel ils vont l'appuyer. »

DUEL.

LE Duel n'est pas une institution d'honneur, comme le Militaire le veut faire accroire, mais une mode affreuse & barbare, qui a pris naissance dans la Scandivanie, partie de l'Europe qui comprenoit le Danemarck, la Suede & la Norwege. Les peuples de ces Contrées étoient autrefois d'une férocité extrême ; ils vivoient sans loix, sans discipline, sans aucun esprit de société ; ils mettoient toutes leurs vertus à la pointe de leur épée, & ne connoissoient point d'autre justice que la force. C'étoit par le fer qu'ils soutenoient leurs prétentions, & vuidoient leurs querelles. Ils faisoient battre les contestants, & donnoient gain de cause à celui qui remportoit la victoire. Ces peuples s'étant précipités comme un torrent, en Italie, en Espagne & dans les Gaules, leur fureur naturelle les y suivit ; ils y apporterent l'usage du Duel : la France l'adopta sous le regne des successeurs de Clovis ; on le regardoit, du temps de Charlemagne, comme un moyen sûr pour distinguer l'innocent du coupable : c'est ce qu'on appelloit l'*épreuve du Duel*. Le combat de Gui Chabot de Jarnac, & de François Vivonne de la Chataigneraie, a été le dernier Duel autorisé. Ce combat se fit dans la cour du château de Saint-Germain-en-Laye, le 10 Juillet 1547, sous le regne de Henri II. Jarnac avoit donné un démenti à la Chataigneraie. Celui-ci le défia au combat. Le Roi le permit, & voulut en être spectateur ; il se

flattoit que la Chataigneraie, qu'il aimoit, emporteroit l'avantage : mais Jarnac, quoiqu'affoibli d'une fievre lente qui le conſumoit, le renverſa par terre d'un revers qu'il lui donna ſur le jarret, & qu'on a appellé depuis, *le coup de Jarnac*. On ſépara les combattants; mais le vaincu, inconſolable d'avoir reçu cette honte à la vue du Roi, ne voulut jamais que les Chirurgiens bandaſſent ſa plaie; il mourut quelques jours après. Henri fut ſi touché, qu'il jura ſolemnellement de ne plus permettre de ſemblables combats. Dans les additions aux *Mémoires de Caſtelnau*, on a rapporté les cartels de la Chataigneraie & de Jarnac.

Cartel de François de Vivonne de la Chataigneraie. „ Sire, ayant appris que Gui Chabot de „ Jarnac, a été dernièrement à Compiegne, où „ il a dit, que quiconque avoit dit qu'il s'étoit „ vanté d'avoir couché avec ſa belle-mere, étoit „ méchant & malheureux; ſur quoi Sire, avec „ votre bon plaiſir & vouloir, je réponds qu'il „ a méchamment menti, & mentira toutes fois „ & quant qu'il dira qu'en cela j'ai dit choſes „ qu'il n'a pas dites : car il m'a dit pluſieurs fois, „ & s'eſt vanté d'avoir couché avec ſa belle-„ mere. „ FRANÇOIS DE VIVONNE.

Cartel de Gui Chabot de Jarnac. " Sire, avec „ votre bon plaiſir & congé, je dis que François de Vivonne a menti ſur l'imputation qu'il „ m'a donnée, de laquelle je vous parlai à Compiegne, & pour ce, Sire, je vous ſupplie „ très-humblement qu'il vous plaiſe nous octroyer le champ à toute outrance.„ GUI CHABOT.

Serment de François de Vivonne. " Moi, François de Vivonne, jure ſur les ſaints Evangiles, „ ſur la vraie Croix & ſur la Foi du Baptême, „ que je tiens de lui, qu'à bonne & juſte cauſe „ je ſuis venu en ce champ pour combattre „ Gui Chabot, lequel a mauvaiſe & injuſte cauſe „ de ſe défendre contre moi; & que d'ailleurs

„ je n'ai ſur moi, ni en mes armes, paroles,
„ charmes ou incantations, deſquelles j'aie eſ-
„ pérance de gréver mon ennemi, & deſquelles
„ je me veuille aider contre lui.

Chabot fit le même ſerment le jour de ce combat. La Chataigneraie, vrai bravache, avoit prié à ſouper plus de cent cinquante perſonnes de la Cour. Tous les apprêts de ce ſouper, qu'il avoit faits dans ſa tente, au bout des lices où ils ſe battirent, furent gaſpillés & mangés par la Valetaille. *Mémoires de Vielville.*

Les Napolitains, qui trouvent aujourd'hui plus commode d'attendre ſon ennemi au coin d'une rue & de le tuer par derriere, avoient, pendant la fureur des Duels, inventé une ſorte de défi qui étoit moins un Duel qu'un combat. Celui qui ſe trouvoit offenſé, choiſiſſoit un ſecond, & appelloit ſon ennemi qui faiſoit de même, & ſe rendoit dans un lieu écarté. On n'employoit dans ce défi d'autre arme que l'épée ou une maſſue; on l'appelloit pour cette raiſon combat *Alla mazza*. Cette fureur paſſa en France, & s'y maintint juſqu'à l'édit de Louis XIV., concernant l'abolition du Duel. Le nombre des ſeconds n'étoit pas toujours fixe. On voyoit des combats de dix, de douze & de vingt contre vingt. Celui qui étoit appellé pour ſecond, recevoit cette invitation comme la plus grande marque d'amitié. Pluſieurs Gentilshommes, même ſans être connus, alloient ſe propoſer, pour remplir ce barbare office. On peut ſe rappeller ici ce que le Comte de Buſſy rapporte dans ſes Mémoires. Un jour que de Buſſy ſortoit de la Comédie, un Gentilhomme appellé *Bruc*, le tira à part pour lui demander s'il étoit vrai que le Comte de Thianges eût dit qu'il étoit un ivrogne. Buſſy lui répondit qu'il voyoit fort peu le Comte & qu'il ignoroit ce qu'il pouvoit avoir dit. C'eſt votre oncle, repliqua Bruc; & comme je ne puis avoir d'éclairciſſement de lui, parce qu'il

ne ſort pas de ſa Province, je m'adreſſe à vous. Ah ! puiſque vous voulez, lui dit Buſſy, que je réponde pour lui, je vous dirai que quiconque l'a fait parler de la ſorte en a menti. C'eſt mon frere, reprit le Gentilhomme, & c'eſt un enfant. Il faut lui donner le fouet, repartit Buſſy. En diſant cela, ils mirent tous les deux l'épée à la main. On les ſépara. Quelques jours après un autre Gentilhomme que Buſſy ne connoiſſoit point, vint le trouver pour lui dire qu'ayant appris qu'il cherchoit Bruc avec qui il avoit eu querelle, il lui diroit où il étoit, s'il vouloit le prendre pour ſon ſecond. Il ajoutoit qu'il ne les connoiſſoit ni l'un ni l'autre que de réputation ; mais que ſon inclination le portoit à ſervir le Comte. Celui-ci le remercia des marques de ſon amitié, & le pria de conſidérer qu'il avoit déjà quatre de ſes amis auprès de lui, & que ce ſeroit une bataille s'il recevoit l'honneur qu'il vouloit lui faire.

Il a été vérifié, par les Regiſtres de la Chancellerie, que depuis l'avénement de Henri IV. à la Couronne, juſqu'à la vingtieme année de ſon regne, ſept-mille graces avoient été expédiées. Qu'on joigne à cela les Duels pour leſquels on n'a point eu recours aux lettres de grace, & on ſe convaincra facilement qu'il a dû périr beaucoup de Nobleſſe dans ce nouveau genre de combat.

Henri III. & les Rois ſucceſſeurs ont publié les édits les plus ſéveres contre le Duel. La France crut ſur-tout cette ſanglante coutume abolie ſans retour, à la vue des ordonnances foudroyantes de Louis XIV. contre les Duelliſtes. L'abolition du Duel fut célébrée en proſe & en vers dans les harangues publiques & dans les diſcours particuliers. C'eſt dans ces circonſtances que le Duc de Navailles refuſa de ſe battre contre le Comte de Soiſſons. La Comteſſe épouſe de ce dernier, & Surintendante de la Maiſon de la Reine Mere, étoit en diſpute avec la Du-

cheſſe de Navailles, Dame d'honneur de cette Reine, par rapport à leurs fonctions. Le Roi porta un jugement qui parut favorable à la Ducheſſe. La douleur de la Comteſſe fut ſi vive, que le Comte ſon mari propoſa le Duel au Duc de Navailles, qui refuſa de l'accepter. Les Prédicateurs profiterent de cette diſpoſition des eſprits, pour s'élever avec force contre ces ſortes de combats. Un jour que le Maréchal de la Force avoit aſſiſté à un de ces Sermons, il en fut ſi touché, qu'il proteſta en ſortant, que ſi on lui faiſoit un appel, il ne l'accepteroit pas. Voyez un Ouvrage intitulé, *l'Honneur conſidéré en lui-même, & relativement au Duel.*

Les plus grands Hommes de l'Antiquité ne ſongerent jamais à venger leurs injures perſonnelles par des combats particuliers. Plutarque rapporte qu'Antoine ſuccombant ſous le poids de ſon infortune, défia Auguſte, & lui préſenta le combat d'homme à homme; mais qu'Auguſte le refuſa, en diſant, qu'il avoit bien d'autres moyens de mourir ſans celui-là. Scipion l'Africain, & Métellus, tous deux grands Capitaines, rejetterent également le combat ſingulier; parce que, dit Théophraſte, un Général doit mourir en Capitaine, & non en ſoldat.

Des Bachas répondirent un jour à un Turc qui vouloit ſe battre : Vous avez propoſé un Duel à un Muſulman; n'y a-t-il donc pas des ennemis à combattre & à détruire? Vous êtes aſſez téméraire pour expoſer une vie qui n'eſt pas à vous.

Charles, Roi de Suede, envoya, en 1611, un Hérault à Chriſtien, Roi de Danemarck, avec un cartel de défi, qui courut dans toute l'Europe. Après quelques reproches aſſez forts que le Roi de Suede fait à ſon ennemi, il lui propoſe le Duel, & il ajoute : *Si vous le refuſez, je ne vous regarderai* ni comme homme d'honneur, ni *comme brave ſoldat.* Le Roi de Danemarck

fit une réponſe beaucoup plus outrageante que la lettre qu'il avoit reçue. Il ſoutint d'abord que tous les reproches de Charles étoient des menſonges impudents : *Quant au défi que vous me faites*, ajoute-t-il, *c'eſt une preuve que vous avez beſoin d'Ellebore pour vous nettoyer le cerveau.* Hiſtoire de Suede.

Guſtave Adolphe le Conquérant du Nord, regardoit, ainſi que Louis XIV., les combats particuliers comme la ruine de la diſcipline. Dans le deſſein d'abolir dans ſon armée cette coutume barbare, il avoit prononcé la peine de mort contre tous ceux qui ſe battroient en Duel. Quelque temps après que cette loi eut été portée, deux Officiers ſupérieurs qui avoient eu quelque démêlé enſemble, demanderent au Roi la permiſſion de vuider leur querelle l'épée à la main. Guſtave fut d'abord indigné de la propoſition : il y conſentit néanmoins ; mais il ajouta, qu'il vouloit être témoin du combat, dont il aſſigna l'heure & le lieu. Il s'y rend avec un corps d'Infanterie qui environne les deux Champions. Enſuite il appelle le boureau de l'armée, & lui dit : « *Un tel*, dans l'inſtant qu'il y en » aura un de tué, coupe devant moi la tête à » l'autre. » A ces mots, les deux Officiers reſterent quelque temps immobiles ; mais reconnoiſſant bientôt la faute qu'ils avoient faite, ils ſe jetterent aux pieds du Roi, lui demanderent pardon, & ſe jurerent l'un à l'autre une éternelle amitié. *Hiſtoire de Guſtave Adolphe.* Voyez *Préjugé.*

ÉDUCATION D'UN PRINCE.

COſroès, Roi de Perſe, dit le Philoſophe Sadi, avoit un Miniſtre dont il étoit content,

& dont il ſe croyoit aimé. Un jour ce Miniſtre vint lui demander à ſe retirer. Coſroès lui dit : Pourquoi veux-tu me quitter ? j'ai fait tomber ſur toi la roſée de ma bienfaiſance ; mes eſclaves ne diſtinguent point tes ordres des miens ; je t'ai approché de mon cœur, ne t'en éloigne jamais. — Mitrane (c'étoit le nom du Miniſtre) répondit : O Roi ! je t'ai ſervi avec zèle, & tu m'en as trop récompenſé ; mais la nature m'impoſe aujourd'hui des devoirs ſacrés ; laiſſe-moi les remplir : j'ai un fils, il n'a que moi pour lui apprendre à te ſervir un jour comme je t'ai ſervi. — Je te permets de te retirer, dit Coſroès, mais à une condition : parmi les hommes de bien que tu m'as fait connoître, il n'en eſt aucun qui ſoit auſſi digne que toi d'éclairer & d'élever l'ame de mon fils ; finis ta carriere par le plus grand ſervice qu'un homme puiſſe rendre aux autres hommes. Qu'ils te doivent un bon Maître. Je connois la corruption de la Cour ; il ne faut pas qu'un jeune Prince la reſpire : prends mon fils, & va l'inſtruire avec le tien dans la retraite, au ſein de l'innocence & de la vertu. Mitrane partit avec les deux enfants ; & après cinq ou ſix années, il revint avec eux auprès de Coſroès, qui fut charmé de revoir ſon fils, mais qui ne le trouva pas égal en mérite au fils de ſon ancien Miniſtre. Coſroès ſentit cette différence avec une douleur amere, & il s'en plaignit à Mitrane. O Roi ! lui dit Mitrane, mon fils a fait un meilleur uſage que le tien des leçons que j'ai données à l'un & à l'autre ; mes ſoins ont été partagés également entr'eux : mais mon fils ſavoit qu'il auroit beſoin des hommes, & je n'ai pu cacher au tien que les hommes auroient beſoin de lui.

Le défaut ordinaire des Gouverneurs, inſtituteurs, & autres perſonnes qui travaillent à l'Education des Princes, eſt de les flatter dans leurs caprices. C'eſt ce que fit ſentir très-bien le do-

meſtique d'un Prince, par une expreſſion vive & plaiſante. On lui demandoit ce que ce jeune Seigneur, qui venoit d'achever ſes études & ſes exercices, avoit le mieux appris : C'eſt, répondit-il, à monter à cheval, parce que ſes chevaux ne l'ont pas flatté.

ENFANTS.

LEs Enfants ont des ingénuités auxquelles on ne peut s'empêcher de ſourire. Un Enfant entendant dire que ſa mere venoit de perdre ſon procès : „ Ah, maman! que je ſuis aiſe, en ſe „ jettant à ſon cou, que vous ayiez perdu ce „ procès qui vous tourmentoit tant. „

Un petit Sauvage avoit été amené de l'Amérique en France. Son Maître, qui le croyoit bien content, lui demanda : Hé bien, aimes-tu mieux à préſent ton pays que le nôtre? Oui. Et pourquoi ? C'eſt que je ne puis manger que quand tu manges, & je ne puis dormir que quand tu dors.

Une petite fille de ſept ans jouoit ſouvent avec un petit garçon de ſon âge, qu'elle appelloit ſon *petit mari*. Un jour ſa maman, qui étoit une jeune veuve, lui dit : Henriette, ne veux-tu pas bien me le céder, ton petit mari ? — Non, dit-elle, aſſez ſéchement. — Non? Mais ſi je ne veux pas te le céder non plus, qui nous accordera ? — Maman, ce ſera la petite maman. (C'eſt ainſi qu'elle appelloit la mere du petit bon-homme.) — J'aurai donc la préférence? car tu ſais qu'elle veut tout ce que je veux. — Oh ! la petite maman ne veut jamais que la raiſon. — Comment, Mademoiſelle, n'eſt-ce pas la même choſe? (la petite ſe mit à ſourire.) Mais encore, continua la maman, par quelle raiſon

ne me donneroit-elle pas le petit mari? — Parce qu'il ne vous convient pas. — Et pourquoi ne me conviendroit-il pas? (Autre ſourire auſſi malin que le premier.) Parle franchement, eſt-ce que tu me trouves trop vieille pour lui? — Non, maman, mais il eſt trop jeune pour vous? Sa maman s'amuſa à la provoquer encore. Ma chere Henriette, lui dit-elle, en prenant ſon ſérieux, je t'aſſure qu'il ne te convient pas non plus. — Pourquoi donc, s'écria-t-elle, d'un air allarmé? — C'eſt qu'il eſt trop étourdi pour toi. — Oh! maman, n'eſt-ce que cela? je le rendrai ſage. — Et ſi par malheur il te rendoit folle? — Ah! ma bonne maman, que j'aimerois à vous reſſembler! — Me reſſembler, impertinente? — Oui, maman. Vous dites toute la journée que vous êtes folle de moi: Hé bien! moi, je ſerai folle de lui! voilà tout. *La nouvelle Héloïſe.*

Un Miniſtre Proteſtant, fort colérique, expliquoit à des Enfants le Pentateuque: il en étoit à l'article de Balaam. Un jeune garçon ſe mit à rire. Le Miniſtre indigné, gronda, menaça, & s'efforça de prouver qu'un âne pouvoit parler, ſur-tout quand il voyoit devant lui un Ange armé d'une épée. Le petit garçon n'en rioit que plus fort. Le Miniſtre s'emporta, & donna un grand coup de pied à l'Enfant, qui lui dit en pleurant: Ah! je conviens que l'âne de Balaam parloit, mais il ne ruoit pas.

L'Auteur d'*Emile* a cité ces deux tours d'adreſſe; l'un d'un petit garçon, & l'autre d'une petite fille, auxquels on avoit défendu de demander rien à table. Le petit garçon, que l'on avoit cruellement oublié, & qui craignoit de déſobéir, s'aviſa de prendre un peu de ſel: c'étoit aſſez faire entendre qu'il deſiroit de la viande. La petite fille étoit dans une circonſtance différente; elle avoit mangé de tous les plats, hormis un ſeul dont on avoit oublié de lui donner, & qu'elle convoitoit beaucoup. Or, pour obtenir

qu'on réparât cet oubli ſans que l'on pût l'accuſer de déſobéiſſance, elle fit, en avançant ſon doigt, la revue de tous les plats, diſant tout haut, à meſure qu'elle les montroit : *J'ai mangé de ça, j'ai mangé de ça :* mais elle affecta ſi viſiblement de paſſer, ſans rien dire, celui dont elle n'avoit pas mangé, que quelqu'un s'en appercevant, lui dit : Et de cela, en avez-vous mangé? *Oh! non*, reprit doucement la petite gourmande, en baiſſant les yeux. Si ce tour-ci paroît plus fin, c'eſt qu'il eſt une ruſe de fille ; l'autre n'eſt qu'une ruſe de garçon.

Madame Deſnoyers rapporte, dans ſes *Lettres*, cette eſpiéglerie du Duc de Berri, petit-fils de Louis XIV. Lorſqu'il étoit encore Enfant, il faiſoit ſouvent de petites fredaines, & le Roi lui ordonnoit les arrêts dans ſa chambre. Un jour ſon Sous-Gouverneur fit fermer les fenêtres, diſant que les priſonniers ne doivent pas voir le jour. " Vous me faites bien plaiſir, lui dit le „ jeune Prince, puiſque vous me garantiſſez „ par-là d'une viſion auſſi déſagréable que la „ vôtre. „ Après cela il ſe mit à badiner, & à battre du tambour avec ſes doigts ſur une table. Le Sous-Gouverneur trouva encore cela mauvais, & pria le Prince de ne point toucher à cette table, puiſqu'elle ne lui appartenoit pas, & que tous les meubles étoient au Roi. " Oh! pour le coup, vous ne me diſputerez pas que ceci ne ſoit à moi. „ En même-temps, il ſe mit à battre ſur ſes feſſes. Le Sous-Gouverneur eut toutes les peines du monde à garder ſon ſérieux, & le Roi rit beaucoup du rapport qu'on lui fit de cette ſcene.

Le Duc du Maine, encore Enfant, faiſoit beaucoup de bruit en jouant. Le grand Prince de Condé, qui étoit dans le même appartement, ſe plaignoit de ce bruit : " Plut à Dieu, Mon„ ſieur, lui dit l'Enfant, que j'en fiſſe autant „ que vous! „

Un

Un Docteur, fort occupé dans son cabinet, vit entrer une petite fille qui lui demanda du feu. Mais, lui répondit ce Docteur, vous n'avez rien pour l'emporter. Et comme il alloit chercher un vase pour le lui donner, la petite fille s'approcha de la cheminée, prit un peu de cendres froides, & posa dessus quelques charbons. Le Docteur, surpris, jetta un de ses livres par terre, en disant : " Avec toute ma science, je n'aurois „ pu trouver cet expédient. „

Un Professeur de Rhétorique lisoit à ses écoliers l'Oraison funebre du Maréchal de Turenne par Flêchier. Un écolier, qui avoit senti les beautés de ce discours, dit malignement à son camarade : Quand pourras-tu en faire autant? — Lorsque tu seras Turenne, répondit l'autre.

Louis XI. étant au château du Plessis, près de Tours, il descendit vers le soir dans les cuisines, où il trouva un jeune garçon qui tournoit la broche. Cet Enfant avoit une physionomie qui prévenoit en sa faveur. Le Roi lui demanda d'où il étoit, qui il étoit, & ce qu'il gagnoit? Le jeune marmiton, qui ne le connoissoit pas, lui dit sans le moindre embarras : " Je suis de „ Berri; je m'appelle Etienne, marmiton de mon „ métier, & je gagne autant que le Roi. „ *Que gagne le Roi?* lui dit Louis. — *Ses dépens*, reprit Etienne, *& moi les miens*. Cette réponse libre & ingénieuse lui valut les bonnes graces du Roi, dont il devint par la suite le valet-de-Chambre.

Il y a des Enfants qui annoncent de bonne heure un esprit réfléchissant. Un Ecclésiastique interrogeoit un jeune garçon sur son catéchisme, & lui demandoit, *où est Dieu?* Je vous répondrai, lui repartit l'Enfant, quand vous m'aurez dit où il n'est pas.

Un Enfant s'étoit levé fort tard. Son pere pour le rendre plus diligent, lui dit : Mon fils, vous ne connoissez pas le prix & les avantages

de la diligence. Un homme diligent s'étant levé fort matin, trouva une bourſe pleine de louis dans ſon chemin. " Mais, mon pere, répondit „ l'Enfant, celui qui l'avoit perdue s'étoit levé „ encore plus matin. „ Ne donnez donc point aux Enfants de raiſons qu'ils puiſſent rétorquer contre vous.

Les queſtions trop multipliées, nous dit M. Rouſſeau dans ſon *Emile*, ennuient & rebutent tout le monde ; à plus forte raiſon les Enfants. Au bout de quelques minutes, leur attention ſe laſſe ; ils n'écoutent plus ce qu'un obſtiné queſtionneur leur demande, & ne répondent plus qu'au hazard. Cette maniere de les examiner eſt vaine & pédanteſque ; ſouvent un mot pris à la volée peint mieux leur ſens & leur eſprit, que ne feroient de longs diſcours : mais il faut prendre garde que ce mot ne ſoit dicté ni fortuit. Il faut avoir beaucoup de jugement ſoi-même, pour apprécier celui d'un Enfant. J'ai oui raconter à feu Milord Hyde, continue-t-il, qu'un de ſes amis, revenu d'Italie après trois ans d'abſence, voulut examiner les progrès de ſon fils, âgé de neuf à dix ans. Il va un ſoir ſe promener, avec le Gouverneur & l'Enfant, dans une plaine où des écoliers s'amuſoient à guider des cerfs-volants. Le pere, en paſſant, dit à ſon fils : *Où eſt le cerf-volant dont voilà l'ombre ?* Sans héſiter, ſans lever la tête, l'Enfant dit : *Sur le grand chemin.* Et en effet, ajoutoit Milord Hyde, le grand chemin étoit entre le ſoleil & nous. Le pere, à ce mot, embraſſe ſon fils ; & finiſſant là ſon examen, s'en va ſans rien dire. Le lendemain il envoya au Gouverneur, l'acte d'une penſion viagere, outre ſes appointements.

ENTÊTEMENT.

COmment venir à bout d'un homme fauſſement perſuadé que la vérité eſt pour lui, & qui ne veut écouter aucune ſorte de raiſonnement? C'eſt de le traiter comme cet homme tombé en délire, dont parle Boerhaave. Il s'étoit mis dans la tête de ne plus piſſer, de peur d'inonder la ville. On le recommande à un Médecin, qui, dans la vue de lui ſauver la vie, imagine de faire crier au feu, & de lui repréſenter que la ville alloit être conſumée, s'il n'avoit pas la bonté de piſſer pour éteindre l'incendie. Le malade trouva cette raiſon ſi bonne, qu'il fit ce qu'on exigeoit de lui, & fut guéri.

ÉQUIVOQUE.

EXpreſſion qui offre un double ſens dont n'abuſent que trop ſouvent ceux qui cherchent à jouer ſur les mots. L'Equivoque n'eſt ſupportable que lorſque le mot offre à l'eſprit deux idées différentes, dont l'une eſt dans le ſens propre, & l'autre dans le ſens figuré. Si l'Equivoque s'arrête ſimplement au ſon des mots, c'eſt un quolibet. Voyez *Quolibet*.

Un Officier, fils d'un Meſſager, croyant n'être pas connu, ſe faiſoit paſſer pour un homme de qualité. Quelqu'un, dans le deſſein de rabaiſſer ſon ſot orgueil, lui dit: " J'ai bien entendu " parler de Monſieur votre Pere: c'étoit un " homme de lettres qui alloit toujours ſon grand " chemin. " Un plaiſant diſoit auſſi maligne-

ment à un jeune homme dont le pere avoit été Aubergiſte. « Que ſon pere étoit un fort galant » homme, qu'il recevoit bien les gens, & que » ſa maiſon étoit ouverte à tout le monde. »

Dans le temps que parut le livre intitulé : *Les Préadamites*, par Iſaac de la Peyrere de Bordeaux, le Pere Adam, Jéſuite, prêchoit à Paris une *Paſſion* où il comparoit, mal adroitement, les Pariſiens avec les Juifs qui avoient crucifié Notre-Seigneur. La Reine étoit comparée à la Vierge, & le Cardinal Mazarin à S. Jean l'Evangéliſte. La Reine parla de ce Sermon à M. le Prince de Guémené, & lui demanda ce qu'il en penſoit. Madame, je ſuis Préadamite, lui répondit ce Prince, je ne crois pas que le Pere Adam ſoit le premier des hommes.

Le Pere Hercule, de la Doctrine-Chrêtienne, avoit compoſé un Sermon pour M. l'Evêque de... Une perſonne qui le ſavoit, dit en ſortant du Sermon de ce Prélat : Je viens d'entendre prêcher les travaux d'Hercule.

M. de Monteſpan jouoit un jour au lanſquenet ; ſa carte, qui étoit un roi de cœur, fut la premiere priſe ; & comme il peſtoit un peu, une Préſidente, voulant faire le bel eſprit, lui dit : Ah ! Monſieur, ce n'eſt pas le roi de cœur qui vous a fait le plus de mal. M. de Monteſpan, aigri par ſa perte, & par la réflexion de cette Préſidente, lui répondit auſſi-tôt : Si ma femme eſt à un *louis*, vous êtes à *trente ſols*. Lettres de M. du Noyer.

Des Moines étoient venus demander à un jeune Seigneur de la Cour une ſomme d'argent pour les aider à finir un de leurs bâtiments. Combien, leur dit-il, y avez-vous mis de grues ? Monſeigneur, répondirent les Moines, il y en a deux. Eh bien, repartit le jeune Seigneur, je ne veux pas être la troiſieme.

ERREUR.

ON peut détruire un raiſonnement par un autre raiſonnement plus conſéquent ; mais qui entreprendra d'ôter au peuple ſon Erreur lorſqu'elle a pour baſe une crédulité aveugle ! Hérodote ſe fait une gloire de rapporter pluſieurs prodiges arrivés en Grece. Les Hiſtoriens des nations rivales ne ſe ſont point arrêtés à réfuter ces fables, mais ils ont enchéri ſur elles. Ils ont fait, dit un Auteur moderne, comme ce Praticien, à qui on produiſoit une fauſſe obligation ; il ne s'amuſa point à plaider, il produiſit ſur le champ une fauſſe quittance. *Voyez* l'Epigramme rapportée au mot *Chartres*.

On veut de l'extraordinaire en tout genre ; & on va juſqu'à l'impoſſible. L'Hiſtoire ancienne, ajoute le même Auteur, reſſemble à celle de ce chou plus grand qu'une maiſon ; & à ce pot plus grand qu'une Egliſe, fait pour cuire ce chou. *Voyez* la ſeconde Anecdote rapportée à l'article *Hableur*.

Le Pere Montfaucon contoit qu'étant à Naples, lorſqu'on approcha le ſang de S. Janvier de ſon chef, tout le monde cria miracle, & qu'il fit à-peu-près comme les autres, de peur d'être lapidé, quoiqu'il ne vît rien du tout.

Il y a au Mogol une pierre miraculeuſe que l'on va voir de toutes parts. Ceux qui la montrent prétendent qu'elle eſt légere contre la nature des pierres, & qu'on peut la ſoutenir d'un ſeul doigt. Le voyageur Bernier eut bien de la peine à la voir, n'étant pas Muſulman. Il y parvint, & reconnut que c'étoit pure fripponnerie ; ceux qui la montrent gliſſant deſſous quelque choſe qui la ſoutient. Il penſa découvrir le pot-

grande fête en l'honneur du Roſaire. Un Jacobin, d'un âge & d'une phyſionomie reſpectable, monta en chaire, où, avec le ton, l'emphaſe & la prolixité des *raconteurs* de la place ſaint Marc, il débita ſur la fête du jour, une foule d'hiſtoires dont on pourra juger par celle-ci. " Un voleur de grand chemin, tuant & „ aſſaſſinant, quand l'occaſion s'en préſentoit, „ étoit exact à dire tous les jours le Roſaire. Un „ voyageur, qu'il avoit attaqué, ſe défendit, & „ le tua. Il mourut ſans confeſſion; & ſon corps, „ dont l'ame ne voulut pas ſe détacher, fut en„ terré au pied d'un chêne par ſes camarades. „ Quelques mois après, ſaint Dominique appa„ rut en cet endroit, & appella ce voleur par „ ſon nom. A cette voix, le défunt écarte la terre „ qui le couvroit, ſort du tombeau, tombe aux „ pieds de ſaint Dominique, qui le confeſſe, l'abſout, & emporte ſon ame en Paradis. „ Je ne puis voir ſans douleur, ajoute l'Auteur, un Prêtre, un Religieux d'un ordre de gens éclairés, aller ainſi ſur les briſées des ſaltinbanques de place.

Autrefois, ſuivant Pierre Dumoulin, lorſque quelque fontaine avoit une vertu diurétique, déſoppilative, ou confortative de nerfs & d'eſtomac, les Moines mettoient auſſi-tôt un petit Saint auprès.

Croiriez-vous, diſoit un Chanoine dans une compagnie, que S. Piat, après avoir eu la tête coupée, la prit & la porta l'eſpace de deux lieues, oui deux lieues toutes entieres; car cela eſt ſûr. Il ajouta cependant qu'il avoit eu de la peine à ſe mettre en marche: *Je le crois bien*, répondit une Dame, *il n'y a en pareille occaſion que le premier pas qui coûte.*

ESPAGNOL.

ESPAGNOL.

L'Air grave & flegmatique de l'Eſpagnol eſt pris par les Etrangers pour de l'orgueil, & il n'en eſt pas toujours. On ne peut cependant diſconvenir que cette nation n'ait une certaine fierté qu'elle doit à l'étendue de ſes conquêtes, aux idées qu'elle a de ſon origine, & peut-être à la majeſté de ſa Langue. Ce n'eſt pas ſeulement chez les gens de condition que la hauteur Eſpagnole ſe fait remarquer; un artiſan, & même le dernier des hommes, un vil mendiant, conſerve au ſein de la miſere, une démarche & un ton de confiance qui ſemble l'élever au-deſſus de ſon état. On peut ſe rappeller ici la réponſe de ce gueux de Madrid à un paſſant qui lui reprochoit de préférer une lâche oiſiveté à un travail utile: c'eſt de l'argent & non des conſeils que je vous demande, lui dit ce fier gueux en tournant le dos avec toute la gravité Caſtillane. Voyez *Orgueil national*, *Amour-propre*, *Etiquette*.

On a cherché à tourner en ridicule la gravité Eſpagnole par ce petit conte. Un certain Cavalier, noble comme le Roi, Catholique comme le Pape, & gueux comme Job, étoit arrivé de nuit dans un village de France où il n'y avoit qu'une ſeule hôtellerie. Comme il étoit plus de minuit, il frappa long-temps à la porte de cette hôtellerie, avant de pouvoir réveiller l'hôte. A la fin il le fit lever à force de tintamare. Qui eſt-là? cria l'hôte par la fenêtre. — C'eſt, dit l'Eſpagnol, *Don Juan Pedro*, *Hermandez*, *Rodriguez de Villa-nova*, *Conde de Malafra*, *Cavallero de Santiago y d'Alcantara*. L'hôte lui répondit auſſi-tôt, en fermant la fenêtre: "Monſieur, " je ſuis bien fâché; mais nous n'avons pas

„ aſſez de chambres pour loger tous ces Meſ-
„ ſieurs-là.

Il eſt ordinaire de voir à Rome une multitude innombrable de pauvres de tous les pays, auxquels on diſtribue la ſoupe à une certaine heure à la porte des Monaſteres. Un Caſtillan nouvellement arrivé, & qui ignoroit à quelle heure ſe faiſoit cette diſtribution, s'adreſſa à un pauvre Eccléſiaſtique François pour le ſavoir. La vanité Eſpagnole ne pouvoit ſouffrir qu'il demandât ſimplement la maiſon où l'on donnoit la ſoupe. Cette façon de parler lui paroiſſoit trop ignoble. Après avoir cherché une maniere de s'exprimer moins baſſe, il n'en trouva point de plus convenable que de demander au François, s'il avoit pris ſon chocolat? — Mon chocolat, répondit l'Eccléſiaſtique; & comment voulez-vous que je le paie? je vis d'aumônes, & j'attends qu'on diſtribue la ſoupe au Couvent des Franciſcains. — Vous n'y avez donc pas encore été, dit le Caſtillan? — Non, reprit le François; mais voici l'heure où je vais m'y rendre. — Je vous prie de m'y conduire, dit le glorieux Eſpagnol; vous y verrez *Dom Antonio Perez de Valcabro, de Redia, de Montalva, de Véga, &c.* y donner à la poſtérité une marque de ſon humilité. — Et qui ſont ces gens-là, demanda le François? — C'eſt moi, reprit le Caſtillan. — Si cela eſt, repliqua le François, dites plutôt un exemple de bon appétit.

Le Cardinal de Retz allant à Rome ſur une galere de Naples, fut accueilli, près de l'Iſle de Corſe, par une tempête. Comme on ſe croyoit prêt à périr, le Capitaine de la galere, nommé Villanova, ſe fit apporter, au plus fort du danger, ſes manches en broderies & ſon écharpe rouge, en diſant, qu'un véritable Eſpagnol devoit mourir avec la marque de ſon Roi. *Mém. de Retz.* Voyez *Orgueil national.*

Un Eſpagnol ne ceſſoit de ſoupirer pour une

très-jolie perſonne. Déſeſpéré de n'avoir encore pu en obtenir la moindre faveur, il va lui-même pendant la nuit mettre le feu à la maiſon où elle demeure, & court auſſi-tôt lui annoncer le danger, afin du moins de pouvoir la tenir dans ſes bras tout le temps qu'il faut pour la ſauver des flammes. Que cette Anecdote ſoit vraie ou fauſſe, elle peut ſervir à peindre l'amour romaneſque d'un Amant Eſpagnol. Voyez *Amour*.

Les François ayant aſſiégé Cambrai en 1677, la ville ſe rendit après quelque réſiſtance. Quatre mille hommes, dont la garniſon étoit compoſée, tous réſolus de ſe bien défendre & de tenir au moins trois mois, entrerent dans la citadelle après avoir abandonné douze cents de leurs femmes à la clémence du vainqueur. Une vedette Françoiſe, qui pendant tous ces mouvements, ſe trouvoit fort près de la vedette Eſpagnole, lui dit, qu'il étoit bien étonné que des gens ſages allaſſent s'enfermer dans un lieu où on ne vouloit pas recevoir leurs femmes, & les livraſſent aux François, gens très-diſpoſés à avancer leurs affaires. Ce propos fit tant d'impreſſion ſur le jaloux Eſpagnol, qu'il jetta auſſi-tôt ſon mouſquet à terre, & ſe rendit aux François. *Mercure de Mai*, 1677. Voyez, *Jalouſie*.

En 1667, le Général Scomberg, qui commandoit les Portugais, attaque une place Eſpagnole : elle eſt priſe d'aſſaut. Pendant que tout étoit au pillage, un Bourgeois Caſtillan, qui ſe promenoit avec beaucoup de ſang froid dans les rues, entend une vedette qui joue de la guitarre. Choqué de ſes ſons diſſonants, il la lui demande pour la mettre d'accord, & la lui rend, en diſant : *Jouez-en préſentement, qu'elle eſt accordée.* Il continua à ſe promener tranquillement, plus ſenſible à la mauvaiſe harmonie d'une guitarre, qu'à la déſolation de ſa Patrie & de ſa famille. *Baſnage, Annales des Provinces-Unies.*

L'Eſpagnol eſt courageux ; mais il faut qu'il

ſoit fondu dans un eſcadron ou dans un bataillon. Auſſi Spinola diſoit ſouvent, qu'un Eſpagnol ſeul, quoique brave ſoldat, n'étoit bon qu'à faire ſentinelle. *Vie du Duc d'Oſſonne.*

On a obſervé, dans la comparaiſon que l'on a faite du ſoldat François au ſoldat Eſpagnol, que le premier ſe fait toujours craindre d'abord, jurant & peſtant quand il entre quelque part; mais dès le lendemain il s'eſt accommodé avec tous les domeſtiques, & ſe trouve grand ami de la maiſon. L'Eſpagnol joue un rôle tout différent; car il uſe de courtoiſie en arrivant: mais rien n'eſt plus rude que ſa ſortie; c'eſt alors qu'il pille & déſole tout, d'où vient le proverbe, qui dit: " Qu'on ſe garde de la furie Françoiſe, & de la retraite Eſpagnole. „

La rivalité qui regnoit autrefois entre les Eſpagnols & les Portugais, étoit dégénérée en une ſorte de haine que l'on a pris plaiſir à peindre par les traits ſuivants. Un Prêtre Portugais étoit à l'autel, dans une Egliſe de Rome, & commençoit à dire la Meſſe. Un Caſtillan la répondoit. Le Portugais, qui s'en apperçut, recommença pluſieurs fois; & voyant que le Caſtillan continuoit de répondre, il ſe tourna vers lui, & lui dit avec colere: *Je ne parle pas à toi*; & il s'en alla avec ſes ornements chercher un autre Autel où il n'y eût point de Caſtillan qui lui répondît.

Un Grand de Portugal adreſſant la parole à un Grand d'Eſpagne, le traitoit d'*Excellence*. Mais le Caſtillan lui répondoit, *votre courtoiſie*, titre que l'on donne en Eſpagne aux gens qui n'en ont point. Le Portugais piqué, appella l'Eſpagnol, à ſon tour, *votre courtoiſie*; l'autre lui donna alors de l'*excellence*. A la fin le Portugais, laſſé, lui dit: Pourquoi dites-vous: *Votre courtoiſie*, lorſque je vous accorde le titre d'*excellence*; & pourquoi vous ſervez-vous de ce dernier titre, quand je vous appelle *votre cour-*

roiſie ? — C'eſt que tous les titres me ſont égaux, répondit l'implacable Caſtillan, pourvu qu'il n'y ait rien de commun entre vous & moi.

L'hiſtoire nous a conſervé un trait bien ſingulier de cette haine nationale. Les Portugais, qui ſoutenoient les prétentions de l'Archiduc Charles au trône d'Eſpagne, avoient, en 1706, pénétré juſqu'à Madrid. Les Courtiſannes de cette ville formerent auſſi le deſſein de ruiner leur armée. Elles vont en conſéquence, la nuit par troupes, juſques dans ſes tentes, & y commettent des déſordres qui font périr plus de ſix mille ſoldats. La fidélité & l'amour pour Philippe V., diſent les *Mémoires de S. Philippe*, porterent les femmes les plus perdues à mettre en œuvre cette criminelle & déteſtable ruſe. Les plus gâtées ſe paroient avec ſoin, & ſe chargeoient de parfums & de fard, pour empoiſonner des gens qu'elles abhorroient; cachant ainſi, ſous le maſque de l'amour, la haine implacable qu'elles leur portoient.

ESPRIT.

UN homme opulent demandoit en dériſion, au Philoſophe Sadi, pourquoi on voyoit ſouvent l'homme d'Eſprit à la porte du Riche, & jamais le Riche à la porte de l'homme d'Eſprit? *C'eſt*, répondit ce Philoſophe, *parce que l'homme d'Eſprit ſait le prix des richeſſes, & que le Riche ignore le prix des lumieres.*

Le Philoſophe Ariſtippe étoit interrogé ſur la différence qu'il y avoit entre un homme éclairé & un ignorant. *Qu'on les envoie*, dit-il, *hors de leur pays, & on le verra.*

Si vous voulez vous conſerver au ſervice d'un Grand, ayez l'art de cacher la ſupériorité d'Eſ-

prit que vous pouvez avoir. *Noli videri ſapiens coram Principe*, a dit le Prophete Salomon. Amelot de la Houſſaie, dans ſes notes ſur la maxime VII. de l'homme de Cour de Gracian, rapporte cette Anecdote. Un Roi de Portugal voulant écrire au Pape, dit à un de ſes Courtiſans d'écrire de ſon côté pendant qu'il écriroit auſſi du ſien, & que la dépêche qui ſe trouveroit la meilleure ſeroit envoyée. Les deux lettres achevées, le Roi ne put ſe diſſimuler que c'étoit celle de ſon Courtiſan : il le lui dit. Le Courtiſan ne lui répond que par une profonde révérence, & court prendre congé du meilleur de ſes amis. „ Il n'y a plus rien à faire pour moi à la „ Cour, lui dit-il, le Roi ſait que j'ai plus d'Eſ- „ prit que lui. „

Il étoit dangereux à la Cour même d'Alexandre, de paroître trop grand homme. Mon fils, fais-toi petit devant Alexandre, diſoit Parménion à Philotas; ménage-lui quelquefois le plaiſir de te reprendre; & ſouviens-toi que c'eſt à ton infériorité apparente que tu devras ſon amitié.

L'homme médiocre eſt l'homme aimé. Monſieur, diſoit un pere à ſon fils, vous réuſſiſſez dans le monde, & vous vous croyez un grand mérite. Pour humilier votre orgueil, ſachez à quelles qualités vous devez ce ſuccès. Vous êtes né ſans vices, ſans vertus, ſans caractere; vos lumieres ſont courtes; votre Eſprit eſt borné: que de droits, ô mon fils! vous avez à la bienveillance des hommes.

ÉTIQUETTE.

CErémonial écrit ou traditionel, qui regle les devoirs extérieurs à l'égard des rangs, des places, & des dignités.

M. de Novion, premier Préſident du Parlement de Paris ſous Louis XIV., étoit allé rendre viſite au Cardinal Mazarin, premier Miniſtre. Les deux battants des portes furent auſſi-tôt ouverts à ce Magiſtrat, comme cela ſe pratique. M. de Novion pénétra juſqu'à la derniere antichambre, où il reſta, parce qu'il ne trouva point le Cardinal Mazarin venant au-devant de lui. Un valet-de-chambre avoit déjà annoncé le premier Préſident à ſon Eminence, qui travailloit en ce moment, & qui ſe contenta de dire : *Faites entrer.* Le domeſtique l'annonça une ſeconde fois ; & comme le Miniſtre répétoit, *faites entrer*, le valet-de chambre lui dit que M. de Novion s'étoit arrêté dans l'antichambre. Le Cardinal ſentit alors ce que cela ſignifioit ; il ſe leva au plus vîte, & frappant de grands coups ſur la table, il dit : *Allons, ce petit homme eſt opiniâtre ;* & il marcha pour l'aller chercher dans l'antichambre, où il étoit reſté.

M. de Mêmes tint la même conduite à l'égard du Cardinal Dubois. Ce premier Préſident ne voyant point ſon Eminence ſortir de ſon cabinet, ſe mit dans un fauteuil à la porte de la premiere antichambre, & répondit au valet-de-chambre qui le preſſoit d'entrer : *Je ſuis fort bien ici, & j'y attendrai fort commodément que ſon Eminence ait le loiſir.* Et il attendit effectivement qu'elle vînt au-devant de lui pour ſe mettre en mouvement & entrer avec elle dans ſon cabinet.

Les Mémoires de *Mademoiſelle* nous apprennent que cette Princeſſe paſſa une partie de ſa vie dans les angoiſſes mortelles des diſputes pour les chaiſes à dos.

Lorſque le Cardinal de Richelieu traita du mariage de Henriette de France & de Charles I. avec les Ambaſſadeurs d'Angleterre, l'affaire fut ſur le point d'être rompue, par deux ou trois pas de plus que les Ambaſſadeurs exigeoient auprès d'une porte ; & le Cardinal, ainſi que l'hiſ-

toire le rapporte, ſe mit au lit pour trancher toute difficulté. Il faut avouer cependant que le François eſt moins qu'un autre attaché à l'Etiquette ; & lorſque des circonſtances l'obligent de la pratiquer, il ne ſe la rappelle que pour l'oublier enſuite. Il n'en eſt pas de même chez les Italiens, l'importante affaire du *punctilio* les occupent entiérement, & c'eſt un des principaux myſteres de leur grandeur actuelle.

On peut dire la même choſe des petites Cours d'Allemagne. On rapporte à ce ſujet qu'un Colonel François, à la ſortie d'une campagne, & ne ſachant que faire, voulut aller, dans une petite ville d'Allemagne, à une Aſſemblée qui ſe tenoit chez une Princeſſe. Vous deſirez, lui dit-on, vous trouver à cette Aſſemblée ; mais il n'y a que des Princes qui aillent là. Etes-vous Prince ? — Va, va, dit le Colonel, ce ſont de bons Princes ; j'en avois l'année paſſée une douzaine dans mon antichambre, quand nous eûmes pris la ville, & ils étoient tous fort polis.

Combien d'extravagances l'Etiquette n'a-t-elle pas fait éclorre en Eſpagne ? On a lieu ſur-tout de les déplorer, lorſque l'on ſait que Philippe III. en fut la victime. Ce Prince, à peine relevé d'une maladie dangereuſe, étoit aſſis à côté d'une cheminée dans laquelle le boute-feu de la Cour avoit allumé une ſi grande quantité de bois, que le Monarque penſa étouffer de chaleur. Sa grandeur ne lui permettoit pas de ſe lever pour appeller du ſecours ; les Officiers en charge s'étoient éloignés, & les domeſtiques n'oſoient entrer dans l'appartement. A la fin, le Marquis de Pobar parut, auquel le Roi ordonna d'éteindre le feu ; mais celui-ci s'en excuſa, ſous prétexte que l'Etiquette lui défendoit de faire une pareille fonction, pour laquelle il falloit appeller le Duc d'Uſſede. Le Duc étoit ſorti, & la flamme augmentoit : néanmoins le Roi ſoutint la chaleur plutôt que de déroger à ſa dignité ;

mais il s'échauffa tellement le ſang, que le lendemain il eut un éréſipele à la tête, avec des redoublements de fievre qui l'emporterent. *Hiſt. d'Eſpagne, & Inſtitutions politiques, par le Baron de Bielfeld.*

Une autre Anecdote ſervira encore à prouver que l'Etiquette eſt obſervée à la Cour de Madrid avec une rigueur incroyable. La Reine, épouſe de Charles II., aimoit beaucoup à monter à cheval. Elle voulut un jour en eſſayer un qu'on lui avoit amené de la Province d'Andalouſie. A peine fut-elle deſſus qu'il ſe câbra, & la fit tomber. Le pied de la Princeſſe s'accrocha malheureuſement à l'étrier, & le cheval entraîna la Reine, ſans que perſonne oſât la ſecourir. L'Etiquette s'y oppoſoit formellement; car il eſt défendu à quelque homme que ce ſoit, ſous peine de la vie, de toucher le pied d'une Reine d'Eſpagne. Charles II., qui étoit amoureux de ſa femme, jettoit, du haut d'un balcon, des cris redoublés; mais l'Etiquette retenoit les graves Eſpagnols. Cependant deux Cavaliers réſolurent de délivrer la Princeſſe; & malgré la rigueur de la loi, l'un ſe ſaiſit de la bride du cheval, l'autre dégagea le pied de Sa Majeſté. Ils ſongerent enſuite à la peine qu'ils avoient méritée pour avoir violé une loi auſſi auguſte; ils profiterent du trouble où l'on étoit encore pour ſe ſauver. Mais la Reine demanda la grace des deux coupables, & l'obtint.

L'Etiquette, ainſi que la gravité, a ſouvent été dédaignée par le vrai mérite. Lorſqu'en 1683, Sobieski, Roi de Pologne, eut obligé les Turcs de lever le ſiege de Vienne, l'Empereur, qui s'étoit éloigné de cette Capitale, y rentra, & fit dire qu'il deſiroit paſſionnément de voir le Roi Polonois, & de l'embraſſer. L'Etiquette cauſa de l'embarras, & on demanda comment cet Empereur devoit recevoir un Roi électif. *A bras ouverts, s'il a ſauvé l'Empire*, dit le Duc de Lor-

raine, dont la grande ame dédaignoit ces petites & miſérables formalités. *Hiſt. de Sobieski.*

ÉTUDE.

L'Amour de l'Etude, porté à l'excès, abſorbe, ainſi que les autres paſſions, une partie de nos affections les plus naturelles.

Anaxagore, preſſé par ſes amis de mettre ordre à ſes affaires, d'y ſacrifier quelques heures de ſon temps. " Oh ! mes amis, leur répondit-„ il, vous me demandez l'impoſſible. Comment „ partager mon temps entre mes affaires & mes „ Etudes, moi qui préfere une goutte de ſageſſe „ à des tonnes de richeſſes. „

Frédéric Morel travailloit à traduire Libanius, lorſqu'on vint lui dire que ſa femme, qui languiſſoit depuis quelque temps, étoit bien malade, & qu'elle vouloit lui parler. Je n'ai plus, dit-il, que deux périodes à traduire, après cela j'irai la voir. Un ſecond Commiſſionnaire vint lui annoncer qu'elle étoit à l'extrémité ; je n'ai plus que deux mots, dit Morel; allez, retournez vers elle, j'y ſerai auſſi-tôt que vous. Un moment après, on vint lui rapporter qu'elle étoit morte. J'en ſuis très-fâché, dit-il, c'étoit une bonne femme; il continua ſon travail.

Un jeune homme auquel Corneille avoit accordé ſa fille en mariage, étant, par l'état de ſes affaires, obligé d'y renoncer, vint le matin chez le pere pour retirer ſa parole, perce juſques dans ſon cabinet, & lui expoſe les motifs de ſa conduite. " Eh ! Monſieur, replique Corneille, ne pouvez-vous, ſans m'interrompre, parler de tout cela à ma femme ? Montez chez elle : je n'entends rien à toutes ces affaires.

Un domeſtique court tout effrayé dans le ca-

binet du ſavant Budé, lui dire que le feu eſt à la maiſon. Eh bien, lui répondit-il, avertiſſez ma femme, vous ſavez bien que je ne me mêle pas du ménage.

EXPÉRIENCE.

A Quoi ſert l'Expérience, ſi on manque d'eſprit? Deux enfants, l'un ſot, l'autre ruſé, trouverent quelques noix. Il s'agiſſoit de les partager. Le plus alerte les caſſe, prend le dedans & donne les coquilles à ſon camarade qui cherche en vain à quoi pouvoit être bon ce qu'il tenoit; il vit qu'il étoit dupe. Mais il ne m'attrapera pas davantage, dit-il en lui-même, & je ſaurai me venger comme il faut de ce tour, ſi l'occaſion ſe préſente. Quelques jours après ils trouverent encore de compagnie des olives. Celui qui avoit été trompé, croyant rendre la pareille, dit à l'autre: donne-moi ce qui eſt dedans, & garde le deſſus pour toi. Son camarade très-content de ce partage, obéit avec joie, prend les molles enveloppes, manger délicat, & remet fidélement les durs noyaux à l'imbécille. *Apologue du Pere Desbillons.*

EXTÉRIEUR.

UN Extérieur ſimple eſt l'habit des hommes vulgaires, il eſt taillé pour eux & ſur leur meſure: mais c'eſt une parure pour ceux qui ont rempli leur vie de grandes actions: je les compare à une beauté négligée, mais plus piquante. S'il eſt permis d'ajouter à cette penſée de la

Bruyere, on dira qu'il y a une eſpece de coquetterie à un homme d'un rare mérite d'affecter quelque choſe de ſingulier. Le Maréchal de.... avoit la manie, à quatre-vingt ans, de ſe promener avec un habit de moire bleue, des talons rouges & un plumet blanc. On demandoit, il eſt vrai, en le voyant, quel eſt ce vieux fou? Mais ſans cette demande on n'auroit point répondu : " C'eſt le Maréchal de.... cet habile „ Général qui a remporté telles victoires. „

Buſſy d'Amboiſe ayant appris que tous les Seigneurs de la Cour qui étoient d'un même tournoi que lui, faiſoient des dépenſes extraordinaires pour leurs équipages & pour leurs habits, fit vêtir ſes gens comme des Seigneurs, & lui marcha vêtu le plus ſimplement du monde au milieu de ce train magnifique. La nature alors fit tellement valoir ſes avantages en la perſonne de Buſſy, que Buſſy fut pris ſeul pour un grand Seigneur, & tous les Seigneurs qui s'étoient fiés à la magnificence, ne paſſerent que pour des valets. *Saint Evremont.*

FACÉTIES.

FAits burleſques ou plaiſants, ordinairement inventés à plaiſir. Une naïveté, une gaudriole, un trait gaillard en fait l'aſſaiſonnement. La Facétie eſt au Conte ce que la Farce eſt à la Comédie.

Deux Ducheſſes ſe diſoient un jour : Pâque approche, cela fait faire des réflexions ; nous ſommes de grandes pécheresſes, il faut faire pénitence. Que ferons-nous pour cela ? Faiſons jeûner nos valets.

Un bon mari diſoit à ſa femme : Je croi qu'il n'y a qu'un homme dans cette ville qui

ne ſoit pas cocu. Qui donc, demanda la femme? Mais, dit le mari, tu le connois : j'ai beau chercher, répondit-elle, je ne le connois pas.

Un jeune Marquis mal-aiſé, ayant épouſé une vieille Comteſſe fort riche, ſe divertiſſoit à ſes dépens. Il la ménageoit d'autant moins qu'elle lui avoit fait une donation de tous ſes biens par contrat de mariage. La vieille ne reconnoiſſoit que trop la faute qu'elle avoit faite. Mais les mépris de ſon époux n'étoient pas ce qui l'alarmoit le plus. Elle craignoit qu'il ne lui prît envie de ſe défaire d'elle; & venant un jour à ſe trouver mal, elle dit tout haut qu'elle étoit empoiſonnée. Empoiſonnée, lui dit le Marquis en préſence de pluſieurs perſonnes, cela pourroit-il bien être? Qui accuſez-vous de ce crime? Vous, lui répondit la vieille. Ah! Meſſieurs, s'écrie le mari, rien n'eſt plus faux. On n'a qu'à l'ouvrir tout-à-l'heure, on verra la calomnie. Ce trait peut être cité comme une ſaillie de méchanceté. *Voyez Saillie.*

Un homme avoit un ſoi-diſant ami & une belle femme; l'ami le fit cocu. Il devint veuf; il en prit une laide, l'ami le fit encore cocu. Parbleu, dit-il à ſon ami, je vois bien à préſent que c'eſt à moi que vous en voulez.

Deux amis qui, depuis long-temps ne s'étoient vus, ſe rencontrerent par hazard. Comment te portes-tu, dit l'un? Pas trop bien, dit l'autre; & je me ſuis marié depuis que je t'ai vu. — Bonne nouvelle! — Pas tout-à-fait, car j'ai épouſé une méchante femme. — Tant pis! — Pas trop tant pis, car ſa dot étoit de deux mille louis. — Eh bien, cela conſole. — Pas abſolument, car j'ai employé cette ſomme en moutons, qui ſont tous morts de la clavelée. — Cela eſt en vérité bien fâcheux! — Pas ſi fâcheux, car la vente de leurs peaux m'a rapporté au-delà du prix des moutons. — En ce cas vous voilà donc indemnité? — Pas tout-à-fait, car

ma maiſon où j'avois dépoſé mon argent, vient d'être conſumée par les flammes. — Oh! voilà un grand malheur. — Pas ſi grand non plus, car ma femme & la maiſon ont brûlé enſemble.

Un Maquignon vendant un cheval, dit à l'Acheteur : Monſieur, faites-le voir, je le garantis ſans défaut. Ce cheval ſe trouvant aveugle, l'Acheteur voulut obliger le Maquignon de le reprendre, mais celui-ci ſoutint qu'on ne pouvoit pas l'y contraindre, puiſqu'il avoit averti de ſon aveuglement, en diſant : faites-le voir, je le garantis ſans défaut.

Un homme qui paſſoit pour riche, quoiqu'il dût plus qu'il n'avoit vaillant, ſe promenoit ſans rien dire, le nez dans ſon manteau, la veille de ſes fiançailles dans la ſalle de ſa future belle-mere. Elle lui dit pluſieurs fois qu'avez-vous, Monſieur? Il lui répondit à chaque fois : Madame, je n'ai rien. Huit jours après ſon mariage, ſa belle-mere voyant une foule de créanciers, lui dit : Monſieur, vous m'avez trompée. Madame, lui repliqua-t-il, je vous avois avertie que je n'avois rien ; je vous l'ai dit plus de dix fois dans votre ſalle, la veille de mes fiançailles, lorſqu'il étoit encore temps.

Un Avocat borgne, plaidant un jour avec ſes lunettes, dit : Meſſieurs, je n'avancerai aucune piece qui ne ſoit néceſſaire. L'adverſe partie lui repliqua : Retranchez donc un des verres de vos lunettes.

On faiſoit dans un Tribunal lever la main à un Teinturier qui les avoit toutes noires. Le Juge lui dit : Otez votre gant. Et vous, Monſieur, repartit le Teinturier, mettez vos lunettes.

Un homme de la Cour étant fort malade & chargé de dettes, dit à ſon Confeſſeur que la ſeule grace qu'il avoit à demander à Dieu, étoit qu'il lui plût de prolonger ſa vie juſqu'à ce qu'il eût payé tout ce qu'il devoit. Ce motif eſt ſi

bon, répond le Confeſſeur, qu'il y a lieu d'eſpérer que Dieu exaucera votre priere. *Si Dieu me faiſoit cette grace*, dit alors le malade en ſe tournant vers un de ſes anciens amis, *je ſerois aſſuré de ne mourir jamais.*

Un jeune homme & une jeune fille de Londres ſe préſentant pour être mariés, le Miniſtre demanda ſelon la coutume, au futur époux, s'il ne prenoit pas pour ſa légitime épouſe, cette jeune fille ci-préſente, &c? Il répondit que non. Le Miniſtre les renvoya. Le Dimanche ſuivant ils revinrent, & le Miniſtre faiſant encore au jeune homme la même demande que la premiere fois, il répondit que oui. Alors s'adreſſant à l'accordée, il lui demanda auſſi ſi elle ne prenoit pas pour ſon légitime époux ce jeune homme ci-préſent. Elle à ſon tour répond que non; & le Miniſtre les renvoie encore. Ils furent pour la troiſieme fois trouver le même Miniſtre dans ſon Egliſe, & les mêmes demandes leur ayant été faites, ils répondirent tous deux : Oui. Mais alors le Miniſtre leur dit : " Quand j'étois prêt, „ vous ne l'étiez point; à préſent que vous „ l'êtes, je ne le ſuis pas; vous pouvez aller vous „ marier ailleurs; en même temps il s'en alla. „

Un pauvre journalier ſe procuroit tous les jours par ſon travail, cinq pains; il en prenoit un, jettoit le ſecond, rendoit le troiſieme, & prêtoit les deux autres. Voici l'Enigme : Il prenoit un de ces pains pour ſa nourriture, jettoit le ſecond à ſa belle-mere, rendoit le troiſieme à ſon pere, qui l'avoit nourri, & prêtoit les deux autres à ſes enfants, qui s'acquitteroient un jour envers lui du même devoir qu'il rendoit à ſon pere.

Un Eſpagnol en voyage, paſſoit un jour d'Hyver dans un village du Brabant; pluſieurs chiens aboyoient & couroient après lui. Il ſe baiſſa pour prendre une pierre & la leur jetter; mais il avoit gelé, & la pierre tenoit ſi fortement

qu'il ne put l'arracher. Oh ! le maudit pays, s'écria-t-il en jurant, où l'on lâche les chiens & attache les pierres.

Un Gaſcon avoit perdu ſon argent au jeu. Comme il couchoit avec celui qui le lui avoit gagné, il prit le moment que ſon camarade dormoit pour lui dérober ſa bourſe. Mais celui-ci, qui n'avoit qu'un ſommeil inquiet, parce qu'il ſongeoit à ſon argent, ayant ſenti quelque choſe, chercha d'abord ſa bourſe. Il trouva en chemin la main du Gaſcon. Que faites-vous là, lui dit-il ? Mon ami, lui répondit le Gaſcon, je prends ma revanche.

Un homme de Province, qui étoit venu à Paris dans le temps du Carnaval, fit la partie d'aller au bal avec un de ſes amis, & ſe déguiſa en *Diable*. Ils ſe retirerent avant le jour. Comme le carroſſe qui les conduiſoit paſſa dans le quartier où le Provincial logeoit, il fut le premier qui deſcendit. On le laiſſa le plus près qu'on put de ſa porte, où il courut promptement frapper, parce qu'il faiſoit grand froid. Il fut obligé de redoubler les coups avant de pouvoir réveiller une groſſe ſervante de ſon auberge, qui vint enfin à moitié endormie lui ouvrir, mais qui, dès qu'elle le vit, referma au plus vîte la porte, & s'enfuit en criant, *Jeſus Maria*, de toute ſa force. Le Provincial ne penſa point à ſon habillement diabolique, & ne ſachant point ce que pouvoit avoir la ſervante, il continua à frapper, & toujours inutilement. Enfin, mourant de froid, il prit le parti de chercher gîte ailleurs. En marchant le long de la rue, il apperçut de la lumiere dans une maiſon ; & pour comble de bonheur, la porte n'étoit pas tout-à-fait fermée. Il vit en entrant un cercueil avec des cierges autour, & un bon Prêtre qui s'étoit endormi en liſant ſon bréviaire auprès d'un fort bon brafier. Tout étoit tendu de noir, & l'on ne ſentoit pas de froid dans ce lieu-là. Le Provincial s'approcha

tout

tout le plus près qu'il put du brasier, & s'endormit fort tranquillement sur un siege. Cependant le Prêtre s'éveilla, & voyant la figure de cet homme endormi, il ne douta pas que ce fût le Diable qui venoit prendre le mort; & là-dessus, il fit des cris si épouvantables, que le Provincial s'éveillant en sursaut, fut tout effrayé, croyant voir le mort à ses trousses. Quand il fut revenu de sa frayeur, il fit réflexion sur son habillement, & comprit que c'étoit ce qui avoit causé son embarras. Comme il n'étoit pas loin de la fripperie, & que le jour commençoit à paroître, il alla changer d'habit, & retourna à son auberge, où il n'eut pas de peine à se faire ouvrir. Il apprit en entrant que la servante étoit malade, & que c'étoit une visite que le Diable lui avoit rendue qui causoit son mal. Le Provincial n'eut garde de dire qu'il étoit le Diable. Il fut ensuite qu'on publioit dans le quartier que le Diable étoit venu pour enlever Monsieur un tel. Le Confesseur attestoit la chose; ce qui y donnoit le plus de croyance, ajoute Madame *Dunoyer*, qui rapporte cette Anecdote, c'est que le pauvre défunt avoit été maltotier.

Pendant une horrible tempête, on ordonna à chacun de jetter à la mer ce qu'il avoit de plus pesant: un mari y jetta sa femme.

Un particulier qui avoit les mains toutes défigurées & toutes perdues de la goutte, jouoit aux cartes avec un autre, & lui gagnoit mille écus. Je me consolerois, lui dit le perdant en colere, si mon argent n'avoit pas été ramassé par la plus vilaine main qu'on puisse voir. — Cela est faux, lui dit le gagnant, j'en connois une dans la compagnie encore plus laide. — Parbleu, repartit le premier, je gage trente pistoles que non. L'autre, après avoir accepté la gageure, ôta le gant qui couvroit sa main gauche, & son adversaire fut obligé d'avouer qu'il avoit perdu.

Un homme qui venoit de perdre sa femme,

redoutoit les incommodités & les fatigues des compliments de condoléance. Pour les éviter, il dit à ſon Cocher de s'envelopper d'habits de deuil, & de ſe repréſenter. Le Cocher curieux de bien jouer ſon rôle, s'étoit affublé de façon qu'on ne lui voyoit que les yeux. Il ſoupiroit & ſanglottoit auſſi-tôt que quelqu'un entroit. Un ami intime de l'homme veuf, s'approche plus près que les autres, & s'épuiſe vis-à-vis ce perſonnage feint, à lui donner les meilleures raiſons pour le conſoler. Le nouveau Soſie ne répond toujours que par des ſoupirs. A la fin, ſe voyant preſſé de parler : Je ne ſuis que le Cocher Monſieur, dit-il à cet ami. Celui-ci alors changeant de ton, lui demande : combien vaut l'avoine?

Un Juif & un Chrétien, tous deux Italiens, s'étoient aſſociés pour vendre du tabac. Le Samedi, jour du Sabbat, le Juif ne vendoit point. De même, le Dimanche, le Chrétien ne paroiſſoit point à la boutique, & le Juif vendoit. On en voulut faire un ſcrupule au Juif, qui répondit : *Trovata la legge, trovato l'inganno.*

Un homme de la Cour jouoit au piquet, & étoit impatienté par un homme à vue courte & à long nez. Pour s'en débarraſſer, il prit ſon mouchoir & moucha le nez de ſon importun voiſin. Ah, Monſieur! dit-il auſſi-tôt, je l'ai pris pour le mien.

Un pauvre diable qui paſſoit par un village, alla, preſſé par la faim, heurter à la porte du Seigneur. On lui dit : Qui êtes-vous? je ſuis un pauvre Muſicien qui demande la paſſade. Entrez, Monſieur. Entré qu'il fut, le Seigneur le fit dîner avec lui. Or, ce Seigneur étoit amateur de Muſique, & l'avoit fait apprendre à ſes enfants, garçons & filles. Après dîner, il fit apporter des livres de muſique, en diſtribue un à l'Etranger, & les autres à ſes enfants. Ceux-ci ſe mirent à chanter; & le Seigneur qui n'entendoit rien dire à ce paſſant, croyoit qu'il vouloit écouter un mo-

ment. A la fin, comme ce ſilence continuoit, il lui dit : Vous ne chantez point? — Non, Monſieur. — Hé! Pourquoi? — Monſieur, je n'y entends rien. N'ai-je pas dit que j'étois un pauvre Muſicien? Certes, je ſuis ſi pauvre Muſicien, que je n'y entends rien du tout.

Un Profeſſeur de College étudioit ordinairement par jour quatre ou cinq heures. Comme il étoit reſté dans ſon cabinet plus long-temps que de coutume, ſa femme vint le trouver : Ah! ma mie, vous voilà donc? Que dites-vous? — Je dis, Monſieur, que je voudrois bien être livre. — Et pourquoi, ma mie? — C'eſt que vous êtes toujours après. — Certes, je le voudrois bien auſſi, pourvu que vous fuſſiez un almanach. — Et pourquoi, Monſieur? — C'eſt, répondit le Profeſſeur, qu'on en change tous les ans.

Un ſeptuagénaire ayant deſſein de ſe marier, parce que, diſoit-il, il s'ennuyoit les ſoirs, on lui amena une femme, en lui diſant : Tenez, Monſieur, vous trouverez à qui parler.

Un Prieur des Chartreux ſe trouvant à un repas maigre fort ſplendide, entendoit faire l'éloge d'un certain plat, & deſiroit d'en goûter, lorſque le Frere qui l'accompagnoit lui dit : Mon Pere, n'en mangez pas; j'ai vu dans la cuiſine qu'on y avoit mis du gras. Eh! qu'alliez-vous faire dans la cuiſine, lui dit le Prieur avec chagrin, étoit-ce là votre place?

Une Maîtreſſe qui étoit à dîner, gronda ſa ſervante de ce qu'elle n'avoit pas employé aſſez de beurre. Cette fille, pour s'excuſer, apporta un petit chat dans ſa main, & dit qu'elle venoit de le prendre ſur le fait, achevant de manger les deux livres de beurre qui reſtoient. La Maîtreſſe prit auſſi-tôt le chat, le mit ſur des balances; il ne peſoit qu'une livre & demie.

Trois compagnons de voyage de bon appétit venoient d'arriver dans une hôtellerie. On leur ſervit pour eux trois ſur le même plat, deux pi-

geons & une perdrix. Il avoit été dit que chacun prendroit la piece qui ſe trouveroit devant lui. Un d'eux qui avoit convoité la perdrix, chercha à la mettre de ſon côté. Il fit tomber à cet effet la converſation ſur le ſyſtême de Copernic. Imaginez-vous, dit-il, que ce plat eſt la terre ; Copernic veut qu'elle tourne, & il fait avancer en même-temps la perdrix de ſon côté. Un des deux autres compagnons qui n'avoit pas quitté de vue ce bon morceau, repartit aſſez naïvement : pour moi, j'aime autant le ſyſtême ancien, & il remit le plat comme il étoit.

Il y a long temps que les aubergiſtes, cabaretiers & autres, uſent de l'artifice de faire ſervir le mauvais vin le dernier. En effet, lorſque l'on commence à être ivre, le goût s'émouſſe, & il eſt bien difficile de diſcerner la différence des vins. On rapporte d'une Cabaretiere à Vienne en Dauphiné, qu'elle ne manquoit pas de dire à ſes garçons, en parlant de ceux qui buvoient chez elle : " Dès que vous entendrez chanter en chœur „ ces Meſſieurs, donnez-leur le moindre vin. „

Une Actrice de l'Opéra, originaire d'Eſpagne, à qui l'on reprochoit d'être un peu camuſe, d'avoir de grandes oreilles, & qui affectoit en s'habillant, de retrouſſer fort haut la queue de ſon manteau, (habillement dont la mode eſt aujourd'hui paſſée) au ſurplus aſſez jolie, avoit fait une infidélité éclatante à ſon amant déclaré. Celui-ci, pour s'en venger, fit courir cette affiche :

Dix piſtoles à gagner.

On a perdu une épagneule fort petite, poil blanc, ayant les yeux pers, pleins de feu, un peu camuſe, bien coëffée, à grandes oreilles, le muſeau moucheté en pluſieurs endroits ; ſa queue eſt fort retrouſſée. Celui qui l'aura trouvée, la rendra à M. de... qui payera la ſomme promiſe.

Une Princeſſe paſſoit tous les matins trois ou quatre heures à apprendre l'Hébreu. Un jour

que ſon Maître de Langue étoit entré chez elle avec une culotte fort déchirée, le Prince ſon mari lui demanda ce que cet homme venoit faire dans ſa chambre ? La Princeſſe lui dit. *Il me montre l'Hébreu. Madame*, répondit le Prince, *il vous montrera bientôt le derriere.*

Un ſoldat venoit de ſatisfaire à un de ſes plus preſſants beſoins. Un Officier qui paſſoit, ſe mit à s'écrier, en ſe bouchant le nez : Oh, quelle puanteur ! Quoi donc, mon Officier, dit le grivois, prétend-on que pour cinq ſols que je reçois par jour, je faſſe du muſc.

Un Procureur qui venoit d'acheter une Charge de Sénéchal à ſon fils, lui conſeilloit de travailler toujours utilement, & de faire contribuer ceux qui auroient beſoin de lui. Quoi, mon pere, dit le fils ſurpris d'un tel conſeil, vous voudriez que je vendiſſe la juſtice ? *Sans doute*, répondit le pere : *une choſe ſi rare ne doit pas ſe donner pour rien.*

Un homme ayant épouſé une fille qui lui donna un enfant après ſix ſemaines de mariage, ſes amis lui dirent : Voilà une couche bien précoce ; point du tout, répondit le mari, l'enfant n'eſt pas venu trop tôt, mais c'eſt le mariage qui a été fait trop tard.

Un Prince deſiroit d'avoir le portrait d'une femme qui étoit très-belle. Le mari ne voulut jamais y conſentir. Si je lui donne la copie, diſoit ce mari prudent, il voudra enſuite avoir l'original.

Je conſens à tous vos deſirs, diſoit une jeune perſonne à ſon amant, pourvu que vous me donniez ce que vous n'avez pas, ce que jamais vous ne pouvez avoir, & ce que vous pouvez cependant me donner. Que lui demandoit-elle ?... un époux.

On diſoit à un Moine d'aller à l'Egliſe. Qui eſt-ce qui y eſt ? Ils y ſont tous : ils ſont donc aſſez. Une autre fois on lui dit : Il n'y a per-

ſomme. Il répondit : Je n'y ferois rien tout ſeul.

Un théologal de Province qui n'étoit jamais venu à Paris, s'étoit placé dans un carroſſe de voiture pour faire ce voyage. Pendant le chemin, comme il n'avoit rien de mieux à faire, il s'étoit mis à dormir. Lorſque le ſoir on fut arrivé aux barrieres, les Commis pour les entrées vinrent demander ſi on n'avoit rien à déclarer; quelqu'un répondit auſſi-tôt, nous avons un théologal qui ne fait que ronfler, voyez ce qu'il vous faut. Oh! dit le Commis qui n'avoit jamais entendu parler de théologal, cet animal-là n'eſt pas ſur mon tarif. Vous n'avez qu'à percevoir comme pour un cochon, lui répondit-on. Il donna en conſéquence ſa quittance, & on réveille M. le théologal, qui eſt fort ſurpris de ce qu'il faut payer pour entrer à Paris. Mais lorſqu'à la lumiere il eut vu cette quittance, il s'apperçut bien du tour qu'on lui avoit joué, & ne s'en vanta point.

„ Un jour Denoſt dînoit avec ſon Prélat; on „ commença à propoſer. Il y avoit une belle „ langue de carpe, que Monſieur donna à De- „ noſt & à ſon prochain aſſis, & dit : Je vous la „ donne à tous deux. Denoſt dit à l'autre : Cor- „ nu, jouons à croix ou à pile qui l'aura. C'eſt „ bien, dit-il, il ne faut pas la diviſer. De- „ noſt tire un douzain, & dit : Que prends-tu, „ Cornu ? Cornu dit : Je prends la croix ; & „ l'autre dit : Et moi la langue, & la mangea. „

FAT.

ON a dit que le Fat étoit l'homme d'eſprit des ſots. Il ne fait rien par goût ; il n'agit que par oſtentation. Il ſe croit un perſonnage, & il n'eſt qu'un mauvais Comédien qui choque tous

les Spectateurs par ſon ennuyeux perſiflage, par ſes airs étudiés, par ſes manieres ridiculement importantes. Qu'une femme le regarde, il s'en dit aimé; qu'elle ne le regarde pas, c'eſt la ruſe d'un cœur qui diſſimule en vain ſa défaite. S'il compte des ancêtres illuſtres, il parlera continuellement de ſa naiſſance, des alliances de ſa famille, de ſes emplois. S'il eſt homme de fortune, il fera l'énumération de ſes biens, il paroîtra étonné devant des perſonnes peu riches, comment peut-on vivre avec ſoixante mille livres de rente. Il entretiendra des gens de lettres de ſes équipages & de ſes chevaux. Un Fat de cette eſpece ſe plaignoit dans une compagnie de la grande dépenſe qu'il étoit obligé de faire pour nourrir dix chevaux. Au-lieu d'avoir tant de chevaux dans votre écurie, lui diſoit-on, que ne réſervez-vous une partie de votre revenu pour vous procurer la compagnie des gens d'eſprit. Le Fat, qui ne ſentoit pas le bon conſeil qu'on lui donnoit, répondit: Mes chevaux me traînent; mais les gens d'eſprit.... Les gens d'eſprit, lui repartit auſſi-tôt quelqu'un, vous porteront ſur leurs épaules.

Un Fat, fort content de ſa figure, conduiſoit dans une maiſon un jeune homme de ſa connoiſſance, dont la phyſionomie, peu ſpirituelle, ne prévenoit point en ſa faveur. Celui qui le conduiſoit, croyant faire une bonne plaiſanterie, dit à la compagnie qui ſe levoit pour les recevoir: Vous voulez bien que je vous préſente Monſieur.... qui n'eſt pas ſi ſot qu'il le paroît. C'eſt, Meſdames, reprit auſſi-tôt le jeune homme, la différence qu'il y a entre nous deux.

Un petit-Maître qui plaçoit fort mal ſes inclinations, fut volé en paſſant ſur le Pont-Neuf. Comme il racontoit les circonſtances de cette aventure: Je ne me ſoucie pas, diſoit-il à ſes amis, de l'argent que j'ai perdu, mais je regrette les lettres de ma maîtreſſe que ces coquins m'ont

prîtes avec mon argent : vous verrez, lui répondit un de ceux qui l'écoutoient, qu'ils en reconnoîtront l'écriture.

Il y a ce trait du grand Condé, qui, ennuyé d'entendre un Fat parler ſans ceſſe de *Monſieur* ſon pere, & de *Madame* ſa mere, appella un de ſes gens, & lui dit : " *Monſieur* mon laquais, „ dites à *Monſieur* mon Cocher de mettre *Meſ-* „ *ſieurs* mes chevaux à *Monſieur* mon carroſſe. „

FEMMES.

LEs peuples qui ont eu des mœurs, ont toujours reſpecté les Femmes. Ce reſpect, en leur inſpirant une plus grande eſtime d'elles-mêmes, les a ſouvent élevées à l'exercice des plus ſublimes vertus. *Voyez Amour de la patrie, Amour de la gloire; Amour conjugal, Chaſteté, Courage.*

Cornélie, fille du grand Scipion, & Femme du Conſul Simpronius, étoit dans une compagnie de Dames Romaines qui étaloient leurs pierreries, leurs bijoux, leurs ajuſtements. On demanda à Cornélie de voir les ſiens. Cette ſage Romaine fit auſſi-tôt approcher ſes enfants qu'elle avoit élevés avec ſoin pour la gloire de la patrie, & dit en les montrant : *Voici ma parure, voici mes ornements.*

Les Lacédémoniens, grands eſtimateurs du mérite, faiſoient conſiſter principalement celui d'une Femme, à vivre ignorée & retirée dans le ſein de ſa famille. Un Spartiate entendant faire de magnifiques éloges d'une Dame de ſa connoiſſance, l'interrompit en colere : " Ne ceſſe- „ ras-tu point, lui dit-il, de médire d'une Fem- „ me de bien? „

Les Femmes paſſent pour être plus peureuſes que les hommes. Voici néanmoins un trait aſſez hardi

hardi d'une ſervante de Lille. Elle avoit gagé d'aller pendant la nuit, ſans lumiere, prendre une tête de mort dans le cimetiere de ſa paroiſſe. Celui qui avoit fait la gageure contr'elle, s'étoit caché ſous le charnier. Comme elle tenoit une tête dans ſes mains, il lui cria d'une voix ſépulchrale : *Laiſſe-là ma tête.* La ſervante la lui jetta, en lui diſant : *Tiens, la voilà*, & en prit une autre. Elle entendit une ſeconde fois le même commandement; mais s'appercevant que c'étoit la même voix qu'elle avoit déjà entendue, elle emporta tranquillement la tête qu'elle tenoit, & dit, dans ſon patois : *Va-t-en, va-t-en, t'en n'a mie deux.* Apologie du beau ſexe.

Le premier coup d'œil jetté ſur la ſociété civile ne laiſſe aucun doute que la Femme ne ſoit inférieure à l'homme pour la force; mais cette foibleſſe de la Femme, ne vient-elle pas de la tranquillité de ſes occupations, & dans l'état de nature ayant les mêmes beſoins que l'homme, n'auroit-elle pas auſſi la même force & la même activité pour y ſatisfaire? L'hiſtoire d'une jeune fille ſauvage publiée en 1755, autoriſe cette queſtion. Cette jeune fille âgée pour lors de neuf à dix ans, étoit entrée ſur la brune dans le village de Songi en Champagne, au mois de Septembre 1731. Elle avoit les pieds nuds, le corps couvert de haillons & de peau, les cheveux ſous une calotte de callebaſſe, le viſage & les mains noirs comme une Négreſſe; elle étoit armée d'un bâton court & gros par le bout en forme de maſſue. Un Payſan effrayé de cette figure, lâcha ſur elle un dogue armé d'un collier à pointes de fer. La ſauvage le voyant approcher en fureur, l'attendit de pied ferme, tenant ſa petite maſſe d'armes à deux mains, dans la poſture de ceux qui, pour donner plus d'étendue aux coups de leur coignée, la levent de côté, & voyant le chien à ſa portée, elle lui déchargea un ſi terrible coup ſur la tête, qu'elle l'étendit mort à ſes

pieds.... On remarqua qu'elle avoit les doigts des mains, ſur-tout les pouces, extrêmement gros par proportion au reſte de la main; elle a dit elle-même depuis, que ces pouces plus gros & plus forts lui étoient bien néceſſaires pendant ſa vie errante dans les bois, parce que lorſqu'elle étoit ſur un arbre, & qu'elle en vouloit changer ſans deſcendre, elle appuyoit ſes deux pouces ſur une branche, & s'élançoit ſur l'arbre voiſin comme un écureuil... Cette ſauvage, quelques jours avant qu'elle fût priſe, fut apperçue nageant & plongeant dans la riviere, d'où elle ſortit quelque temps après, tenant un poiſſon dans chacune de ſes mains, & une anguille entre ſes dents. Rendue à la ſociété civile, elle a néanmoins toujours conſervé une forte inclination pour ſe jetter dans l'eau, où elle pêchoit à la main & nageoit comme un poiſſon malgré le froid & la gelée. *Hiſt. d'une jeune fille ſauvage, publiée par Madame H... Paris* 1755.

Il y a trois choſes, diſoit un bel Eſprit, que j'ai toujours beaucoup aimées, ſans jamais y rien comprendre; la Peinture, la Muſique & les Femmes.

On trouve moins d'union entre les Femmes qu'entre les hommes, parce qu'elles ont un même objet: celui de plaire. Le mépris que l'on témoigne pour leurs charmes, eſt une offenſe qu'elles ne pardonnent jamais. On vint rapporter un jour au Duc de Roquelaure, que deux Dames de la Cour avoient pris querelle, & s'étoient accablées d'injures. Se ſont-elles appellées laides, dit le Duc? — Non, Monſieur. — Eh bien, répondit-il, je me charge de les réconcilier.

On peut conclure de cette rivalité qui regne entre les Femmes, qu'elles ſont naturellement portées à la médiſance. En vain une jolie perſonne eſpere d'y échapper. Mademoiſelle de***, entendoit ſouvent médire de ſa figure; & toutes

les fois elle disoit : *Pour me venger, je ferai demain un infidele.* La vengeance lui a réussi tant de fois, qu'à la fin les Femmes sont convenues qu'elle étoit aimable, mais non qu'elle fût sage. Leur médisance n'a fait que changer d'objet.

Un Auteur qui doit bien connoître les Femmes, (Madame de P.) dit encore quelque part, qu'on n'amuse pas long-temps les Femmes avec de l'esprit. Une Dame de qualité, qui s'étoit choisi un jeune homme d'une jolie figure & de beaucoup d'esprit, lui dit un jour nettement : qu'il pouvoit se retirer, qu'elle n'aimoit pas les gens qui parloient trop.

On a beau avoir des talents, de l'esprit, un caractere admirable, il y a toujours des côtés, continue le même Auteur, par où il est bon de n'être pas regardé. Les Femmes entendent, ce me semble, cette politique mieux que les hommes; elles enveloppent soigneusement ce qu'elles ne peuvent montrer avec avantage. Voyez Madame de..... qui n'a pas les dents belles; elle ne rit jamais que des yeux.

Mademoiselle N***. fit assembler tous ses parents pour les consulter, & avoir d'eux la permission de faire couper une loupe qui lui étoit venue au front. Peu de temps après, elle épousa un aventurier, sans le communiquer à personne. Combien de Femmes ressemblent à Mademoiselle N***!

Qu'est-ce donc que ce petit monstre-là, disoit inconsidérément une Femme à une autre, en parlant d'un enfant? — Madame, c'est ma fille. — Ah! ah! elle est bien jolie.

Le Chevalier Gascoin, dont parle Wicherli dans une de ses Lettres, avoit été, pendant sa jeunesse, fort bien venu des Femmes. Pour se procurer cette même satisfaction, étant vieux, il s'avisa de mener toujours avec lui un jeune homme. Si je me présentois seul chez les Dames, disoit-il à ses amis, elles ne manqueroient pas

de me refuſer la porte, uniquement parce que mes viſites ſeroient ſans conſéquence.

„ Les Sicambres, une des tribus des Francs, „ commençoient à plier & à fuir dans une ba- „ taille, leurs Femmes les arrêtent, & leur di- „ ſent, en découvrant leur ſein : Frappez, lâ- „ ches, & tuez-nous plutôt que de nous expoſer „ aux opprobres de l'eſclavage. Ce ſpectacle & „ ces reproches animent le courage & la fierté „ des Sicambres ; ils ſe rallient, le combat re- „ commence ; ils repouſſent & défont entiére- „ ment l'ennemi qui ſe croyoit déjà vainqueur. „ Un Hiſtorien prétend que c'eſt depuis cette „ victoire, & en mémoire de la part que les „ Femmes y avoient eue, qu'elles commencerent „ & qu'elles ont continué à laiſſer leur gorge „ découverte. „ *Eſſais hiſtoriques ſur Paris.*

Le babil ſemble avoir été accordé ſpécialement aux Femmes, comme un ſoulagement dans leurs occupations ſédentaires. Il étoit d'ailleurs dans le vœu de la nature, que les Femmes chargées par devoir de l'éducation des enfants, exerçaſſent leurs oreilles par un caquet continuel, & imprimaſſent dans ces cerveaux débiles beaucoup de traces idéales qui y reſteroient difficilement ſans ce ſecours. Cependant on a eu l'injuſtice, juſques dans la chaire, de lancer des traits contre ce babil utile des Femmes. Un Prédicateur prêchant devant des Religieuſes le jour de Pâques, dit que Jeſus-Chriſt reſſuſcité apparut d'abord aux Femmes, afin que la nouvelle de ſa réſurrection fût plutôt répandue.

On ſait que c'eſt l'uſage dans pluſieurs paroiſſes de Campagne, que les hommes ſoient placés d'un côté & les Femmes de l'autre. Un Religieux au milieu de ſon Sermon, entendoit quelqu'un des auditeurs qui babilloit ; ce bruit lui cauſoit des diſtractions ; il en fait ſes plaintes. Une Femme ſe leve auſſi-tôt ; & croyant devoir venger ſon ſexe, dit : Au moins, mon Révérend

Pere, ce n'eſt pas de notre côté. *Tant mieux, ma bonne, tant mieux*, lui répond le Religieux, *cela finira plutôt.*

Un Prédicateur prêchant ſur l'Evangile de la Samaritaine, dit : Ne ſoyez pas ſurpris ſi cet Evangile eſt ſi long, une Femme y parle.

Un Fabuliſte Allemand, M. Lichtwehr, dans le deſſein de prouver qu'il n'y a point de Femme qui ne ſoit bonne à quelque choſe, rapporte l'Hiſtoriette ſuivante. Un pauvre Payſan, de ſept enfants qu'il avoit eus de ſon mariage, ne put parvenir à élever qu'une fille ; encore étoit-elle de la figure la plus hideuſe. Vous vous imaginez ſans doute qu'il eut bien de la peine à la pourvoir. En effet, qui auroit voulu ſe charger d'un objet ſi difforme? Patience, vous allez ſavoir à quoi vous en tenir. Songez que tous les gens à marier ne ſe laiſſent pas prendre par la figure. Un meneur d'ours paſſa dans le village où elle demeuroit ; il la vit & la demanda en mariage. Le pere étoit un honnête homme, un homme de la vieille roche, & qui ne vouloit ſurprendre perſonne. Monſieur, dit-il au prétendu, je dois vous parler naturellement; vous n'avez peut-être pas remarqué que ma fille eſt aſſez mal tournée, & vous ignorez que je n'ai rien à lui donner en mariage? — *Beau-pere*, répondit l'autre, *ce n'eſt pas ce qui m'inquiete.* — Mais elle eſt boſſue par devant & par derriere. — *Voilà juſtement ce que je demande.* — Sa peau reſſemble à du chagrin. — *J'en ſuis bien-aiſe.* — On ne lui voit point de nez. — *Fort bien.* — Elle n'a guere que trois pieds de haut. — *Encore mieux.* — Elle a les jambes en faucilles & les talons en dehors. — *Cela eſt bien heureux.* — Tenez, je vois qu'il ne vous faut rien cacher; elle eſt preſque muette & tout-à-fait ſourde. — « Eſt-il poſſible, s'écria le fu-
» tur? Mais vous me raviſſez; il y a long-temps
» que je cherche une Femme à-peu-près formée

„ ſur ce modele ; mais je n'oſois trop me flatter „ de la trouver, & je ſuis plus heureux que je „ ne m'y étois attendu. Savez-vous que votre „ fille remplit l'idée de perfection que je me „ ſuis miſe en tête, & qu'une figure auſſi ac- „ complie eſt très-rare au temps préſent. „ — Mais je ne comprends pas, interrompit le beau-pere ; que voulez-vous faire d'une Femme ſi laide, ſi mal faite, infirme d'ailleurs, & qui n'a pas le ſol ? — " Ce que j'en veux faire ! Je „ roule continuellement le pays, & je gagne „ ma vie à montrer des monſtres. Je mettrai „ celui-ci dans une boîte, je le ferai porter „ avec moi, & je compte bien qu'il fera ma „ fortune. „

Mes furies vieilliſſent dit Pluton au meſſager des Dieux ; le ſervice les a uſées. N'en pourrois-je pas avoir de toutes fraîches ? Va donc, Mercure ; vole juſqu'au monde ſupérieur, & tu m'y chercheras trois Femmes propres à ce Miniſtere. Mercure part. Peu de temps après, Junon dit à ſa ſuivante : Il me faudroit, Iris, trois filles parfaitement ſéveres & chaſtes ; crois-tu pouvoir les trouver chez les mortels ? mais parfaitement chaſtes, m'entends-tu ? Je veux faire honte à Vénus, qui ſe vante d'avoir ſoumis, ſans exception, tout le beau ſexe. Va donc, & cherche où tu pourras les rencontrer. Iris part. Quel eſt le coin de la terre qui ne fût pas viſité par la bonne Iris ? Peine perdue ; elle revint ſeule. Quoi ! toute ſeule, s'écria Junon. Eſt-il poſſible ? O chaſteté ! ô vertu ! Déeſſe, dit Iris, j'aurois bien pu vous amener trois filles qui toutes les trois ont été parfaitement ſéveres & chaſtes ; qui n'ont jamais ſouri à aucun homme ; qui ont étouffé dans leur cœur juſqu'à la plus petite étincelle de l'amour ; mais, hélas ! je ſuis arrivée trop tard. — Trop tard, dit Junon ; comment cela ? — Mercure venoit dans l'inſtant de les enlever pour Pluton ; trois filles qui ſont la

vertu même. — Et qu'eſt-ce que Pluton veut en faire ? — Des furies. *Ce dernier conte eſt de M. Leſſing, très-connu en Allemagne par ſes Poéſies.*

Nous terminerons cet article par une petite ſatyre ingénieuſe, traduite de l'ancien langage; elle eſt de Chreſtien de Troyes, Auteur qui vivoit dans le douzieme ſiecle. Gauvain, preux Chevalier de la Cour du Roi Artus, épouſa dans ſes voyages une fort belle Dame. La noce faite, il veut préſenter ſa Femme à la Cour, & la conduit en croupe derriere lui, ſelon la coutume de ſon temps. Un inconnu armé de toutes pieces les rencontre, & veut enlever la Belle. Gauvain lui repréſente qu'elle eſt à lui; l'inconnu lui répond : " Si elle aimoit mieux me ſuivre, me „ la céderiez-vous? „ Oui, répond Gauvain. Il donne le choix à ſa Femme, qui, ſans héſiter, ſe déclare pour l'inconnu. Gauvain, délaiſſé de ſa belle ingrate, pourſuivoit conſtamment ſon chemin, ſuivi de deux beaux levriers blancs que ſon pere lui avoit donnés. La Dame qui aimoit ces levriers, exige de l'inconnu qu'il les aille demander à ſon mari. L'inconnu le rejoint, & lui fait ſa demande. Gauvain lui tient ce propos : " Vous m'avez pris ma Femme, parce „ qu'elle a voulu vous ſuivre, il eſt juſte que la „ même épreuve décide des levriers : ils ſeront „ à celui qu'ils ſuivront. „ L'inconnu trouva la propoſition raiſonnable; chacun va de ſon côté, appellant les chiens; mais ils ſuivent leur ancien maître. *Extrait de quelques Poéſies des douze, treize & quatorzieme ſiecles.*

FEMMES GALANTES.

UNe Femme traite les hommes comme un habile joueur d'échecs en uſe avec ſes pions;

elle ne s'attache pas assez à un seul pour n'avoir pas l'œil sur un autre qui pourroit lui procurer de plus grands avantages. *Pope.*

Une Femme qui avoit plusieurs Amants, faisoit accroire à chacun d'eux qu'il étoit le seul favorisé. La Déesse, par ce stratageme, entretenoit ses autels, & tous ceux qui la voyoient, lui étoient également dévoués. Mais un matin l'Amour ôta le bandeau à l'un de ses amants, & lui découvrit des infidélités qu'il n'osoit pas même soupçonner. Il porta ses plaintes. Ah! Monsieur, lui dit assez naïvement cette Femme Galante, puisque vous avez recouvré la vue, vous pouvez vous retirer; je ne reçois chez moi que des aveugles.

Une Courtisanne de Rome étoit venue dans une Eglise se placer auprès d'une Dame respectable. Celle-ci qui s'en apperçut, sortit aussi-tôt de sa place pour s'éloigner. Pourquoi vous éloignez-vous de moi, Madame, lui répondit assez naïvement la Courtisanne? Mon infirmité n'attaque jamais que celles qui la souhaitent.

Une Fille Galante reprochoit à son frere sa passion pour le jeu. "Quand cesserez-vous de jouer, „ lui disoit-elle „? — *Ma sœur quand vous cesserez d'aimer.* — Ah, malheureux! vous jouerez toute votre vie.

On vouloit envoyer une Demoiselle Galante aux Filles-repenties. Ce n'est point mon avis, dit une Dame. Et pourquoi, lui demanda-t-on? C'est qu'elle n'est ni l'une ni l'autre.

Une jeune Femme qui avoit un petit bonhomme, dont la parenté étoit fort équivoque, disoit en compagnie, qu'elle vouloit l'élever au même lieu de sa famille. Là-dessus un plaisant lui conseilla malignement de l'envoyer au College des *Quatre-Nations.*

Une Dame de la Cour venoit de mourir: on disoit que c'étoit de la petite vérole. Pas tant petite, reprit malignement quelqu'un qui la connoissoit bien.

Ceci rappelle cet autre mot de M. de Fontenelle : On lui disoit qu'une Femme de théâtre venoit de mourir de la petite vérole. Cela est bien modeste, répondit-il.

Un Avocat venoit de gagner une affaire d'importance pour une Demoiselle qui avoit eu plusieurs amants, mais qui ne l'avoient point enrichie. Comme cette Demoiselle se piquoit de reconnoissance, elle dit à son défenseur, qu'elle n'avoit que son cœur à lui offrir. Mais l'Avocat prudent lui répondit, qu'il ne prenoit point d'épices, & qu'il falloit qu'elle réservât cela pour son rapporteur.

Une fille de basse naissance avoit pour amant un jeune Prince, ce qui flattoit sa vanité. Elle s'oublia même une fois jusqu'à manquer aux égards qu'elle devoit à des Dames de condition; on lui en fit un reproche très-vif. Elle en porta aussitôt ses plaintes à son amant, comme d'une insulte qui lui avoit été faite. Mais le Prince assez prudent pour ne pas écouter l'animosité déplacée de cette jeune personne, lui répondit : Mademoiselle, je veux bien partager vos plaisirs, mais non pas vos querelles.

M. le Comte de***. se trouvant avec sa Maîtresse devant une Femme digne de considération & de respect, lui rendoit les hommages qu'il croyoit lui devoir. Sa Maîtresse voulut contrefaire la jalouse, & se permettre quelques railleries. Le Comte lui dit avec douceur : *Aimable vice, respectez la vertu.*

Un jeune Seigneur ayant trouvé dans une compagnie sa Maîtresse qui venoit de lui faire une infidélité d'éclat, voulut la déshonorer en montrant des lettres passionnées que la Dame lui avoit écrites. Comme il se préparoit à en lire une des plus emportées, la Dame, sans se déconcerter, lui dit : Lisez seulement, je n'en rougirai point; il n'y a que le dessus de la lettre qui me fasse honte. Cette injure délicate, &

néanmoins très-vive, étourdit tellement l'Amant disgracié, qu'il sortit sur le champ sans pouvoir rien repliquer.

Une Dame très-connue par ses galanteries, passant par le Pont-Neuf à Paris, dans son équipage, fut saluée avec distinction par un Ministre d'Etat : une personne qui étoit à côté de ce Ministre, surprise de ce salut, lui dit : " Sans „ doute, vous ne connoissez point cette Dame ? „ C'est au contraire parce que je la connois, répondit le Ministre, que je la salue de cette sorte. Ne voyez-vous pas que je suis sur ses terres ? A tous Seigneurs, tous honneurs.

Une Duchesse devoit épouser un jeune Marquis. Comme on lui représentoit que ce mariage lui feroit perdre les honneurs du tabouret : j'aime mieux, répondit-elle, être couchée qu'assise.

Une Femme Galante devenue vieille & dangereusement malade, avoit envoyé quérir son Confesseur, qui lui disoit : Il faut oublier votre vie passée ; il faut songer à n'aimer que Dieu. Hélas ! reprit-elle, à l'âge où je suis, comment songer à de nouvelles amours ?

Une Femme qui ne passoit point pour être cruelle, disoit toujours qu'elle n'aimoit point les procès : on le sait bien, Madame, lui répondit-on, vous ne chicanez point, vous accordez tout.

Deux Espagnols se disputerent la conquête d'une Courtisanne, à la pointe de l'épée. Le vainqueur vint revoir cette Femme qui, ne trouvant point son compte à toutes ces disputes, le renvoya en lui disant : " Apprenez, Monsieur, „ une autre fois, que ce n'est point avec le fer, „ mais avec l'or & l'argent que mes faveurs se „ gagnent. „

Une Femme qui n'étoit pas des plus sages, mais qui avoit le sentiment vif, entendoit un homme qui, dans la colere, lâcha ce mot *que le dévot Neptune n'acheva pas.* Ah ! s'écria-t-elle, peut-on dire ce mot-là en colere ?

Une Femme ſe vantant de ſa facilité à accoucher, dit qu'elle aimoit mieux faire un enfant qu'avaler un jaune d'œuf. *C'eſt*, repartit malicieuſement quelqu'un, *que Madame a le goſier étroit.*

Une Femme Galante diſoit à un ivrogne: Croiriez-vous, Monſieur, que depuis dix ans que je ſuis veuve, il ne m'a pas pris la moindre petite démangeaiſon de mariage? Croiriez-vous, Madame, que depuis que je me connois, je n'ai jamais eu ſoif?

Une Dame ſe plaignoit amérement dans une compagnie, de ce qu'on l'accuſoit d'avoir eu ſix enfants d'un homme de condition qu'elle nomma. " Que craignez-vous, Madame, lui dit „ quelqu'un qui la connoiſſoit bien, les gens „ bien nés ſavent-ils pas qu'il ne faut jamais „ croire que la moitié de ce que l'on dit? „

FÊTE REMARQUABLE.

DAns la plupart des grandes villes, on accorde des récompenſes au bel eſprit; dans le village de Salency, près de Noyon en Picardie, on couronne la vertu; on n'y applaudit point à de beaux diſcours, mais on y honore la bonne conduite. Depuis un temps immémorial on célebre dans ce village, tous les ans le 8 Juin, la *Fête de la Roſe*, ainſi nommée, parce qu'en effet on y couronne de roſes la fille du lieu la plus vertueuſe. L'inſtitution de cette Fête eſt attribuée à S. Medard, Evêque de Noyon & Seigneur de Salency, qui vivoit au commencement du ſixieme ſiecle. Un tableau de la plus haute antiquité, placé au-deſſus de l'autel de la chapelle de S. Medard, qui eſt à une des extrémités du village de Salency, repréſente ce ſaint Prélat

en habits pontificaux, & mettant une couronne de roſes ſur la tête de ſa ſœur qui la reçoit à genoux. Les Seigneurs de Salency qui, dans cet établiſſement ont ſuccédé à S. Medard, & qui même dans la ſuite en ont fait un droit de vaſſalité, célebrent la même cérémonie. Les habitants, après s'être aſſemblés en corps de communauté, choiſiſſent dans le village trois filles qu'ils préſentent à leur Seigneur, un mois avant la cérémonie, & le Seigneur déſigne pour *Roſiere*, celle des trois qu'il juge à propos. Ces filles doivent être nées de parents d'une conduite irréprochable. La tache la plus légere, le moindre ſoupçon ſeroit un motif d'excluſion. Le choix du Seigneur eſt annoncé d'avance, afin que les autres filles aſpirantes puiſſent le conteſter s'il y a lieu. Le jour déſigné pour la cérémonie, la fille *Roſiere*, vêtue de blanc, ſe rend vers les deux heures après midi au château de Salency, au ſon des tambours, des violons, des muzettes. Elle eſt accompagnée de ſa famille & de douze filles auſſi vêtues de blanc, avec un large ruban bleu en baudrier, auxquelles douze garçons du lieu donnent la main. Le Seigneur ou ſon Prépoſé va la recevoir lui-même. Elle lui fait un petit compliment pour le remercier de la préférence qu'il lui a donnée; enſuite le Seigneur ou celui qui le repréſente & ſon Bailli, lui donnent chacun la main; & précédés des inſtruments, ils la menent à la Paroiſſe où elle entend les Vêpres ſur un prie-Dieu placé au milieu du chœur. Les Vêpres finies, le Clergé ſort proceſſionnellement avec le peuple pour aller à la Chapelle de S. Medard. C'eſt là que le Curé ou le Célébrant benit la Couronne ou le Chapeau de roſes qui eſt ſur l'autel. Ce Chapeau eſt entouré d'un ruban bleu & garni ſur le devant d'un anneau d'argent. Après la bénédiction & un diſcours relatif à la Fête, le Célébrant poſe la couronne ſur la tête de la *Roſiere*, qui eſt à ge-

noux, & lui remet en même-temps, en préſence du Seigneur & des Officiers de ſa juſtice, la ſomme de vingt-cinq livres annexée par le titre de la fondation à cette cérémonie. La *Roſiere* ainſi couronnée eſt reconduite de nouveau par le Seigneur ou ſon Repréſentant & toute ſa ſuite juſqu'à la Paroiſſe, l'on chante le *Te Deum* & une Antienne à ſaint Medard, au bruit de la mouſqueterie des jeunes gens du village. Au ſortir de l'Egliſe, le Seigneur ou ſon Repréſentant mene la *Roſiere* juſqu'au milieu de la grande rue de Salency, où des Cenſitaires de la Seigneurie ont fait dreſſer une table garnie, " d'une „ nappe, de ſix ſerviettes, de ſix aſſiettes, de „ deux couteaux, d'une ſaliere pleine de ſel, „ d'un lot de vin clairet en deux pots (environ „ deux pintes & demie de Paris) de deux ver„ res, d'un demi lot d'eau fraîche, de deux pains „ blancs d'un ſol, d'un demi cent de noix & „ d'un fromage de trois ſols. „ Ils lui donnent encore par forme d'hommage, un bouquet de fleurs, une fleche, deux balles de paume & un ſifflet avec lequel l'un des Cenſitaires ſiffle trois fois avant que de l'offrir. Ils ſont obligés de ſatisfaire exactement à toutes ces ſervitudes, ſous peine de ſoixante ſols d'amende. Delà, toute l'aſſemblée ſe rend dans la Cour du château ſous un gros arbre, où le Seigneur danſe le premier branle avec la *Roſiere;* ce bal champêtre finit au coucher du ſoleil. Le lendemain dans l'après-midi, la *Roſiere* invite chez elle toutes les filles du village, & leur donne une grande collation. Louis XIII. ſe trouvant au château de Varennes, près de Salency, dans le temps de la Fête de la roſe, le Seigneur de Salency ſupplia Sa Majeſté de vouloir bien faire célébrer en ſon nom la cérémonie de la roſe. Ce Monarque y conſentit & envoya le Marquis de Gordes, ſon premier Capitaine des Gardes, qui par ſes ordres ajouta aux fleurs une bague d'argent & un cordon bleu,

C'eſt depuis cette époque que la *Roſiere* reçoit cette bague, & qu'elle & ſes Compagnes ſont décorées de ce ruban. Cette Fête ſi capable d'encourager les mœurs & dont on n'a peut-être point d'exemple nulle part, étoit bien digne d'intéreſſer une ame honnête & ſenſible. M. le Pelletier de Morfontaine, nouvel Intendant de Soiſſons qui ſe trouvoit proche Salency au mois de Juin 1766, s'eſt offert, à la priere juridique du Bailli, d'être le parrein de la *Roſiere* en l'abſence du Seigneur. Il ne s'eſt point borné à cette marque extérieure & paſſagere de ſa ſenſibilité, il a doté la *Roſiere* de quarante écus de rente, & y a ajouté une ſomme qui doit être employée aux fraix des noces & à l'acquiſition d'une maiſon pour les nouveaux mariés. Après la mort de cette fille, la rente eſt reverſible aux filles *Roſieres*, qui en jouiront ſucceſſivement pendant une année. *Voyez la relation de cette Fête, imprimée à Noyon en* 1766.

FINANCIER.

ON aura peut-être de la peine aujourd'hui à reconnoître la vérité des traits lancés autrefois contre les Financiers, & ce ne ſera point la moindre preuve de cette urbanité que les Belles-Lettres ont répandue de proche en proche dans tous les états.

Un Financier, qui ne connoiſſoit que quelques regles d'Arithmétique, avoit fait dreſſer un corps de bibliotheque dans ſon cabinet, où la ſculpture & la dorure n'étoient point épargnées. Il ne s'agiſſoit plus que d'y mettre des livres. Il achete toute une édition *in-quarto*, d'une Hiſtoire que le Libraire n'avoit pu débiter. Il la paie à tant la toiſe; c'étoit le marché qu'il avoit fait. Mais il y avoit un inconvénient,

les volumes ne pouvoient entrer dans la bibliotheque. Comme on lui repréſente qu'il faut eſpacer davantage les tablettes : Je ne veux pas, dit-il, qu'on y touche; vous gâteriez ma ſculpture. Comment faire? Parbleu, repartit-il, vous voilà bien embarraſſés, il n'y a qu'à faire rogner les volumes.

M. de... Intendant des Finances, ſortant de ſon cabinet avec des Sous-Fermiers, & faiſant des excuſes à Madame de***. de ce qu'elle étoit dans l'antichambre avec les laquais; elle lui répondit : Ce n'eſt pas-là où je les crains, c'eſt dans le cabinet de mes Juges. Elle plaidoit alors contre les intéreſſés.

Bourvalais & Thévenin, qui avoient amaſſé des biens immenſes dans les affaires, ſous Louis XIV., eurent diſpute l'un contre l'autre dans une aſſemblée de Financiers. Dans la chaleur de la querelle Thévenin dit à Bourvalais : *Souviens-toi que tu as été mon laquais : j'en conviens*, répondit l'autre, *mais ſi tu avois été le mien, tu le ſerois encore.*

Ce même Bourvalais ayant trouvé, dans un de ſes étangs, un brochet d'une groſſeur extraordinaire, en fit préſent à M. le premier Préſident de Harlay. Ce Magiſtrat l'invita à en venir manger ſa part. Comme tous les conviés admiroient la groſſeur de ce poiſſon; Meſſieurs, leur dit le premier Préſident, ne ſoyez pas ſurpris; c'eſt le Bourvalais de l'étang de Monſieur.

Un Financier, qui avoit auſſi gagné beaucoup de bien dans les affaires, diſoit qu'il vouloit fonder un hôpital. On trouva par-tout qu'il étoit bien juſte qu'un homme, qui avoit ruiné tant de familles, fondât ſur la fin de ſes jours, une maiſon pour les loger & les nourrir quand ils ſeroient malades.

Un fameux traitant fut aſſez vain pour faire élever dans ſes jardins une ſtatue équeſtre qui le repréſentoit. Deux Payſans la conſidéroient;

l'un demande à l'autre, d'où vient que le traitant n'avoit point de gants : Hélas! dit l'autre, il n'en porte point, parce qu'il a toujours les mains dans nos poches.

La femme d'un riche Financier étoit venue dans une Egliſe pour entendre un célebre Prédicateur. Mais comme elle étoit arrivée tard, elle ne trouva point de place. On auroit bien dû, dit-elle tout haut, mettre le prix des chaiſes à un écu. Une Dame de qualité qui entendit le propos, lui repartit en ſe tournant vers elle : Il paroît bien, ma mie, que vous avez plus d'écus que d'eſprit.

Un Fermier des gabelles avoit fait bâtir un palais ; un de ſes amis, à qui il le faiſoit voir, remarqua dans un grand veſtibule une niche vuide qui attendoit une ſtatue. D'où vient, lui dit-il, que vous ne rempliſſez pas ce vuide? Je voudrois, dit le Financier, y placer quelque ſtatue allégorique qui me convînt. Eh bien, lui dit ſon ami, faites-y mettre la femme de Lot changée en ſtatue de ſel.

Un Financier qui s'enrichiſſoit aux dépens du Roi, fut exclus des emplois. On a bien tort! dit-il, de me chaſſer; j'ai fait mes affaires, j'allois faire celles du Roi.

Un homme qui alloit entrer dans les fermes, montroit à pluſieurs perſonnes une maiſon fort ſpacieuſe qu'il venoit de faire bâtir; au moins, dit-il, on ne me reprochera pas que je l'ai gagnée ſur le peuple : patience, lui répondit quelqu'un, elle n'eſt pas encore meublée.

FLATTERIE.

ON demandoit à un Sage, lequel de tous les animaux étoit le plus redoutable à l'homme? Entre les ſauvages, répondit-il, c'eſt le calomniateur;

niateur ; entre les domeſtiques, c'eſt le flatteur.

Je vis, dit le Philoſophe Sadi, chez un grand Seigneur fort riche, pluſieurs Molaks qui lui donnoient des louanges exagérées. Il leur dit : Vous louez celui qui ſe connoît, & vous l'affligez ; vous vantez les plumes du paon, mais il voit ſes pieds & ſoupire. Tenez, ajouta-t-il, en leur donnant une ſomme conſidérable, recevez cet argent, & je vous en donnerai davantage, ſi vous ne me louez plus. Ils prirent l'argent, & ne louerent plus le grand Seigneur.

Les François venoient de remporter en 1690, les batailles de Fleurus & de Staffarde. Néanmoins un Ambaſſadeur d'Eſpagne, dans la vue de flatter les Puiſſances confédérées contre la France, diſoit au Roi de Portugal : " C'eſt à „ ce coup que nous allons abaiſſer la France ; „ nous la tenons aſſiégée de toutes parts. „ *Il eſt vrai*, répondit plaiſamment le Monarque révolté de cette flatterie, *mais elle vient de faire deux vigoureuſes ſorties.*

Lors de la défaite du Maréchal de Créqui à Conſarbrik, des Courtiſans, croyant faire leur Cour, diſoient à Louis XIV., qu'il entroit à tout moment à Thionville & à Metz des eſcadrons, & même des bataillons tout entiers, & que l'on n'avoit quaſi rien perdu. Le Roi, ſentant la fadeur de ce diſcours, & voyant rentrer tant de troupes : *Mais*, dit-il, *en voilà plus que je n'en avois.* Le Maréchal de Grammont, plus habile que les autres, ſe jette dans cette penſée : *Oui, Sire, c'eſt qu'ils ont fait des petits.* Lettres de Sévigné.

Le Duc de Montauſier, Gouverneur de M. le Dauphin (fils de Louis XIV.) n'aimoit pas que l'on flattât ce Prince. C'eſt ce qu'il fit ſentir un jour en badinant, au Marquis de Créqui. Le Dauphin étant jeune, s'amuſoit à tirer au blanc, & tiroit fort loin du but. Son Gouverneur ſe moqua de lui, & dit au Marquis de Créqui,

qui étoit fort adroit, de tirer. Mais ce jeune Seigneur tira un pied plus loin que M. le Dauphin. *Ha! petit corrompu*, s'écria M. de Montaufier, *il faudroit vous étrangler*. Lettres de Sévigné. *Voyez Cour, Courtiſans*.

On peut ſe rappeller ici l'exclamation de cet Ecoſſois en voyant les idolâtries que le peuple faiſoit à l'avénement de Jacques I., Roi d'Ecoſſe au Trône d'Angleterre : *Eh! juſte Ciel*, dit-il, *je crois que ces imbécilles gâteront notre bon Roi!*

Une ville aſſez pauvre fit une dépenſe conſidérable en fêtes & en illuminations au paſſage de ſon Prince ; il en parut lui-même étonné. Elle n'a fait, dit un Courtiſan flatteur, que ce qu'elle devoit : *Cela eſt vrai*, reprit un Seigneur mieux intentionné, *mais elle doit tout ce qu'elle a fait*.

Il y a une Flatterie très-adroite, qui conſiſte à donner à celui que nous voulons flatter, bonne opinion de lui-même & de nous. Les Ambaſſadeurs des Germains ſe trouvant un jour dans le Cirque avec l'Empereur Néron, s'informerent de la qualité de ceux qu'ils voyoient aſſis auprès de l'Empereur : on leur dit que c'étoient les Députés des villes les plus fidelles au peuple Romain. Ils ſe leverent auſſi-tôt, & allerent ſe placer au premier rang ; diſant, que les Germains ne le cédoient à aucune autre nation, en fidélité pour le peuple Romain. Tous les ſpectateurs applaudirent à cette démarche, & l'Empereur leur marqua ſa reconnoiſſance, par les diſtinctions & les préſents dont il les combla.

Ce fut avec la même adreſſe, qu'un Grand d'Eſpagne flatta Charles-Quint. Le Connétable de Bourbon s'étoit révolté, en 1523, contre ſon Prince & ſa Patrie, & avoit paſſé au ſervice de l'Empereur Charles-Quint. Lorſque le Connétable vint à Madrid, l'Empereur propoſa au Marquis de Vilanès, Grand d'Eſpagne, de céder ſon

palais au Connétable, pendant le séjour qu'il feroit en cette ville, comme le logement le plus convenable à un homme de son rang. Le Marquis répondit à son Maître : " Que le desir de » Sa Majesté étoit un ordre pour lui ; mais » qu'aussi-tôt que le Connétable auroit quitté sa » maison, il la brûleroit, comme ayant été » souillée par un traître. »

FORTUNE.

IL y a deux manieres de s'élever, dit la Bruyere; ou par sa propre-industrie, ou par l'imbécillité des autres : on peut y en ajouter une troisieme; par des circonstances heureuses. On demandoit dans une compagnie : Comment un tel a-t-il pu faire Fortune? Quelqu'un répondit : Comme un tel eut le mois passé le gros lot à la loterie.

L'art des Expédients, &, comme disent les Espagnols, la *Désemboiture* fait tourner à son gré la roue de la Fortune.

Le Chancelier Bacon conseille à ceux qui veulent s'avancer dans le chemin de la Fortune, d'être avares du temps. Pourquoi voit-on que les professions les plus laborieuses, comme celle de la Jurisprudence, de la Médecine, & les occupations des gens de Lettres, sont les moins lucratives? C'est qu'elles nous dérobent trop de temps. On perd, à rassembler des matériaux, ou à échafauder, les moments précieux de bâtir. Tandis qu'on s'use dans le cabinet, le bel âge, les jours de faveur & de l'occasion se passent. Qui s'avance dans la République ou dans la Cour d'un Prince? Est ce un homme de génie? Non; mais un petit frippon sans emploi; un intrigant, qui n'a d'autre soin que celui de sa Fortune.

Ce n'eſt pas toujours le moyen de réuſſir, continue le même Auteur, que de ſe montrer ſous les plus beaux dehors. Jupiter, quand il vouloit plaire aux mortels, prenoit la forme d'un aigle, d'un cigne ou d'un taureau; mais pour ſatisfaire Junon, il emprunta la figure de l'oiſeau le plus hideux. Un homme ſans mérite ne voit pas volontiers qu'on faſſe parade des vertus & des talents qu'il n'a pas; il faut, ſans doute, pour le flatter, tâcher de lui reſſembler, ou ſe ravaler encore plus bas. On ne ſauroit faire un perſonnage trop vil aux yeux d'un mal-honnête homme. Suivants de la Fortune, voyez à quel prix elle s'achete!

Un moyen ſûr de faire Fortune, lorſqu'on n'eſt pas ſcrupuleux ſur le choix des moyens, eſt, comme le diſoit un homme d'eſprit, de ſavoir être près des Grands *ſans humeur & ſans honneur.*

La plupart de ceux qui ont fait Fortune, pourroient donner cette réponſe que fit Newton à ceux qui lui demandoient comment il avoit pu trouver le ſyſtême du monde. *C'eſt*, répondit ce Philoſophe, *pour y avoir penſé ſans ceſſe.*

On reprochoit à un Philoſophe de ne mépriſer les richeſſes que pour n'avoir pas l'eſprit d'en acquérir: il ſe mit dans le commerce, s'y enrichit en très-peu de temps, diſtribua ſon gain à ſes amis, & ſe remit enſuite à philoſopher.

L'Amour & la Fortune, ſuivant un Auteur Anglois, ſont aiſés à ſubjuguer; l'Amour n'eſt qu'un enfant, & la Fortune n'eſt qu'une femme. Mais cette femme eſt ſujette à bien des caprices; & il eſt pluſieurs circonſtances de la vie, où il faut imiter les joueurs expérimentés & ſages, lorſqu'ils commencent leur partie: s'ils s'apperçoivent que la Fortune n'eſt pas pour eux, ils ſe retirent alors, ou ils diminuent leur jeu.

On a rapporté dans le Menagiana, l'aventure d'un Eccléſiaſtique qui dormoit dans l'Egliſe,

L'idée vint à un Abbé qui avoit un bénéfice à donner, de démentir le proverbe, qui dit, que la Fortune ne vient point en dormant : il le réveilla, & lui donna le bénéfice.

Plusieurs faits historiques prouvent que dans le partage de la gloire militaire, la portion de la Fortune est la plus grande. " Pourquoi, disoit „ Philippe de Macédoine au jeune Denis, n'a„ vez-vous pas su vous maintenir sur le Trône „ que votre pere vous avoit laissé ? Ne vous en „ étonnez pas, répondit Denis, car mon pere „ qui m'avoit laissé tous ses biens, ne m'avoit „ pas laissé sa Fortune, qui les lui avoit fait „ acquérir. „

Lorsque le Cardinal Mazarin vouloit confier quelque affaire importante à un homme, il s'informoit auparavant s'il étoit heureux.

Un Officier de la Cour de François I. se plaignoit amérement à ses amis, que depuis plusieurs années qu'il étoit au Service, sa Fortune n'en étoit pas plus avancée, & qu'il étoit à la veille de manquer de tout. Le Prince instruit des plaintes de cet Officier, le fit venir, & lui dit : " Je „ sais que vous vous plaignez de moi ; tenez, „ voici deux bourses égales ; l'une est pleine „ d'or ; il n'y a que du plomb dans l'autre : choi„ sissez : nous verrons si ce n'est pas plutôt à la „ Fortune qu'à moi que vous devez vous en „ prendre. „ L'Officier choisit, & prit malheureusement la bourse remplie de plomb. Et bien ! lui dit le Roi, à qui tient-il que vous ne vous enrichissiez ? Le Prince joignit à cette réflexion, qui devoit faire cesser les plaintes de l'Officier, le don des deux bourses.

Henri II., Roi de France, avoit remporté plusieurs avantages sur Charles V. Cet Empereur disoit, à ce sujet, que la Fortune ressembloit aux femmes qui préféroient les jeunes gens aux vieillards.

FOU.

C'Étoit un uſage autrefois, dans pluſieurs Cours ſouveraines, d'avoir un Fou ou une maniere de Bouffon qui, par ſes bons mots, ſes plaiſanteries, & même ſes impertinences, ſervoit de jouet & de paſſe-temps à l'héritier préſomptif. L'Hiſtoire du neuvieme ſiecle fait mention que l'Empereur Théophile avoit pour Fou un nommé *Daudery*, qui, par ſon indiſcrétion, penſa cauſer bien des chagrins à l'Impératrice Théodora. Il étoit entré bruſquement dans le cabinet de cette Princeſſe, lorſqu'elle étoit à genoux devant un petit Oratoire orné de très-belles images qu'elle avoit grand ſoin de dérober aux yeux de l'Empereur qui étoit iconoclaſte. Daudery, qui n'avoit jamais vu d'images, s'aviſa de demander à la Princeſſe ce que c'étoit. Ce ſont, répondit Théodora, pour éloigner tout ſoupçon, des poupées que je prépare pour donner à mes filles. Daudery, ſe rendant quelques heures après au dîner de l'Empereur, n'eut rien de plus preſſé que de lui dire qu'il avoit trouvé l'Impératrice occupée à baiſer les plus jolies poupées du monde. Théodora eut toutes les peines du monde à ſe tirer de ce mauvais pas; & pour n'y être plus expoſée, elle fit ſi bien châtier le Fou de l'Empereur, qu'elle le corrigea pour toujours de parler de tout ce qui pourroit la regarder.

Nicolas III., Marquis d'Eſt & de Ferrare, avoit à ſa Cour un Fou ou Bouffon, nommé *Gonelle*, qui ſe rendoit célebre par ces facéties. Ce Maître Bouffon ſavoit toujours tirer un parti avantageux de ſes gageures. Un jour qu'il ſe trouvoit au dîner du Marquis, on vint à demander, quelle étoit à Ferrare la profeſſion la plus

nombreuſe ? Les ſentiments ſe partagerent. Le Marquis ayant adreſſé la parole à Gonelle : Monſeigneur, lui répondit le Bouffon, ne doutez point que ce ne ſoient les Médecins qui forment, dans cette ville, le corps le plus nombreux. Tu as bien peu de connoiſſance, lui répondit le Marquis, de ce qui ſe paſſe dans la ville ; car à peine y a-t-il trois ou quatre Médecins. Gonelle ſoutient ſon opinion : on parie. Que fait-il pour gagner la gageure ? il va chez lui, s'enveloppe la tête d'un bonnet de laine, & porte à ſa bouche un mouchoir plié, comme un homme qui ſouffroit beaucoup des dents : il ſe met dans l'antichambre du Prince. Tous ceux qui vont & viennent lui demandent en paſſant ce qu'il a, & lui enſeignent un remede. Gonelle a ſoin d'écrire les noms de tous ces prétendus Médecins, & les différents remedes qu'ils lui indiquent. Le Marquis étant venu à paſſer, le plaint auſſi-tôt ſur ſon mal, & lui conſeille de faire telle & telle choſe, Gonelle le remercie, & dit qu'il va chez lui pour cela. Le lendemain il vint, comme s'il avoit été guéri, faire ſa Cour au Marquis, & lui dit qu'il croyoit avoir gagné la gageure. En même-temps, il lui préſente une grande liſte de tous ceux qui lui avoient donné des remedes pour ſon mal de dents. Le Marquis prenant cette liſte, & ſe voyant à la tête, ne put s'empêcher de rire, & d'avouer que c'étoient les Médecins qui étoient en plus grand nombre à Ferrare, & peut-être par-tout ailleurs. Il fit, en conſéquence, donner à ſon Bouffon le prix de la gageure.

L'uſage ridicule d'avoir un Fou paſſa auſſi à la Cour de France ; cet emploi y fut même érigé en titre d'office, comme on le voit par l'Hiſtoire de Charles V.

Le Fou de Henri II. s'appelloit *Bruſquet*. Il avoit d'abord exercé la Médecine ; mais n'y faiſant rien, & voulant faire fortune, il ne conçut pas, comme Mennon, le projet inſenſé d'être

ſage; mais au contraire, il forma le projet ſenſé d'être Fou, emploi qui lui valut beaucoup d'argent. Ce n'étoit pas ſeulement auprès de Henri qu'il faiſoit valoir ſes bouffonneries; il s'en ſervoit encore pour mettre à contribution les Princes, les Ambaſſadeurs, & juſqu'aux moindres Gentilshommes. Lorſqu'il entroit dans une maiſon, & qu'il appercevoit un flambeau ou quelques vaſes d'argent, il les ſaluoit comme ſi c'étoit des perſonnes de ſa connoiſſance, entamoit la converſation, leur faiſoit des queſtions plaiſantes, & ne manquoit jamais de ſe faire répondre des ſottiſes. Alors entrant dans une fureur comique, il tiroit ſon épée; & ſous prétexte d'avoir reçu un démenti ou quelqu'autre injure, il frappoit deſſus ces vaſes d'eſtoc & de taille, & les mettoit en piece. Il les fourroit enſuite ſous ſon manteau, & chargé de butin, il gagnoit la porte : c'étoit là le dénouement où il avoit toujours ſoin d'amener ſes farces. Il en joua une à Bruxelles qui lui valut beaucoup d'argent. Le Cardinal de Lorraine l'avoit amené avec lui dans cette ville, où il étoit appellé pour jurer la paix au nom de la France. Un jour que Philippe II., Roi d'Eſpagne, donnoit un grand repas, notre Bouffon entra dans la ſalle, & s'y plaça derriere le fauteuil du Roi qu'il amuſa de ſes contes. Comme on alloit deſſervir, Bruſquet, après quelques pantomimes facétieuſes, ſaute légérement ſur la table, ſe ſaiſit d'un bout de la nappe, s'entortille dedans, & roulant pêle mêle les aſſiettes, les couteaux, les corbeilles & les plateaux d'argent, emporte le tout ſans ſe bleſſer ni rien répandre. Tandis que chacun rioit de cette bouffonnerie, Bruſquet allant ſon petit chemin, mit en ſûreté ſa priſe que le Roi lui abandonna.

François I., pere de Henri II., avoit eu auſſi un Fou, nommé *Triboulet*. François, déterminé en montant ſur le Trône, à entreprendre le recouvrement du Milanès, conſulta ſes Miniſtres ſur

ſur les moyens de l'attaquer. Lorſqu'il ſortit de ſon conſeil, ſon Bouffon lui dit que ſes Conſeillers étoient des Fous. Pourquoi, demanda François ? — C'eſt, répondit Triboulet, qu'ils ont ſeulement délibéré comment vous entreriez en Italie, & qu'ils n'ont pas penſé à voir comment vous en ſortiriez. C'eſt ce même Bouffon qui avoit mis ſur ſes tablettes, Charles-Quint au nombre des Fous, parce que ce Prince, ſur l'invitation du Monarque François, ſe propoſoit de paſſer par la France, pour ſe rendre dans les Pays-Bas. *Mais*, lui dit François I., *ſi je le laiſſe paſſer ?* — En ce cas, dit Triboulet, j'effacerai ſon nom de mes tablettes, & j'y mettrai le vôtre. Cependant Charles-Quint avoit raiſon de ſe fier à un Prince qui, après la bataille de Pavie, mandoit à la Ducheſſe d'Angoulême : *Tout eſt perdu, hormis l'honneur.*

L'*Angely*, qui eſt le dernier Fou dont notre hiſtoire faſſe mention, appartenoit à Louis XIV. M. le Prince l'amena des Pays-Bas, & le donna à ce Monarque. L'Angely étoit un Fou ſpirituel, mais malin. Voici un trait de lui. M. de***. ſe diſoit d'une maiſon très-illuſtre, quoiqu'il tirât ſon origine d'un Fou. L'Angely ſe trouvant dans la chambre du Roi, après lui avoir parlé debout pendant quelque temps, " aſſeyons-„ nous, Monſieur, lui dit-il; on ne prendra pas „ garde à nous, & vous ſavez que nous ne ti-„ rons pas à conſéquence. „ L'Angely n'étoit nullement dévot; il diſoit qu'il n'alloit pas au Sermon, *parce qu'il n'aimoit pas le brailler, & qu'il n'entendoit pas le raiſonner.* Son talent d'amuſer lui procura une fortune conſidérable. On a rapporté ce mot de Marigny qui, étant un jour au dîner du Roi, dit à quelqu'un, en lui montrant l'Angely qui amuſoit Louis XIV. par ſes ſaillies : " De tous nous autres Fous qui „ avons ſuivi M. le Prince, il n'y a que l'An-„ gely qui ait fait fortune. „

FRANÇOIS.

LE plus bel éloge que l'on puiſſe faire des François, eſt d'expoſer avec ſimplicité quelques traits de bravoure & de courage qui leur ſont particuliers. Nous ajouterons à ces traits rapportés, quelques reparties vives & ſpirituelles qui caractériſent cette humeur vive & enjouée que le François conſerve dans les occaſions même les plus périlleuſes, lorſque l'honneur l'appelle. Ce mot *honneur* frappe les oreilles du François avec une eſpece d'enchantement, & va juſqu'au cœur. Un ſoldat de cette nation, ſous le Maréchal de Saxe, diſoit dans la derniere guerre : *J'ai l'honneur d'être François.*

Les François qui, ſous les ordres du Maréchal de Toiras, en 1629, défendoient Caſal, aſſiégé par les Eſpagnols, y firent un de ces traits de fauſſe bravoure, qui forment une partie de leur caractere. Un grand nombre des Officiers de la garniſon ſoupant un jour chez le Commandeur de Souvré, Baradas, qui avoit été autrefois Favori de Louis XIII., propoſa d'aller danſer ſur une demi-lune, d'y boire à la ſanté de tous les Princes Chrétiens, & de finir par celle de Spinola, Chef des aſſaillants. L'invitation fut reçue avec acclamation par tous les convives; on partit dans l'inſtant. Un Trompette & un aveugle avec ſa vielle, ſervirent au lieu de violon. Pendant que ces étourdis ſe divertiſſoient ſi bien, les Eſpagnols mirent le feu à un fourneau préparé ſous la demi-lune. Douze danſeurs ſauterent en l'air; quelques autres furent enterrés; tous perdirent la vie. On rapporte que l'aveugle s'enfuit ſans guide, & paſſa lui ſeul ſur une planche miſe ſur le foſſé, que les plus clairvoyants ne paſ-

ſoient pas ſans crainte. *Hiſt. du Maréchal de Toiras.*

Les François ne juſtifient-ils pas encore aujourd'hui ce reproche que leur fit autrefois un Hiſtorien Italien ? En 1552, le Maréchal de Briſſac, Commandant pour Henri II. dans la partie du Piémont que les François occupoient depuis long-temps, étoit venu à bout d'emporter d'un coup de main la ville de Quiers, dont il avoit cru ne ſe rendre maître que par un ſiege régulier. Les vainqueurs ſe flatterent ouvertement que ce premier avantage ſeroit ſuivi des plus grands ſuccès. L'Hiſtorien Davila qui ſe trouvoit parmi les troupes Eſpagnoles qui défendoient la place, dit à l'un d'eux : " Vous avez bien ſu, Meſſieurs „ les François, commencer la guerre avec avan„ tage ; mais j'eſpere que l'impatience & la lé„ géreté avec leſquelles vous conduiſez vos af„ faires, rétabliront les nôtres. „ Ce trait ayant été rapporté au Maréchal, il répondit auſſi-tôt : *Cet Etranger nous connoît de longue main.* Hommes Illuſtres de la France.

Le François furieux lorſqu'on lui réſiſte, eſt plein de douceur & de généroſité pour un ennemi déſarmé. C'eſt ce que le Comte de Somls, Général de l'Infanterie ennemie, & qui avoit été fait priſonnier par les François à la bataille de Nerwinde en 1693, ne put s'empêcher de reconnoître. *Quelle nation eſt-ce la vôtre*, s'écria le Comte de Solms, en parlant au Chevalier du Rozel, un des Officiers Généraux de l'Armée Françoiſe ? *Vous vous battez comme des lions, & vous traitez les vaincus comme s'ils étoient vos meilleurs amis.* Lettres de Racine.

Durant les proſpérités de Louis XIV., les François en général ne trouvoient rien d'impoſſible à la guerre. Un Officier néanmoins s'excuſoit devant le Marquis de Feuquieres de n'avoir pas attaqué un certain poſte, parce qu'il l'avoit jugé *inattaquable.* Monſieur, lui dit le Marquis, ce mot-là n'eſt pas François.

Le Fort de Fécamp venoit d'être pris ſur la ligue en 1593, par le Maréchal de Biron. Le poids de cette perte parut accabler les Calviniſtes, excepté *Bois-Roſé*, Officier de cœur & de tête, qui, en ſortant de la place même, conçut le hardi projet de la rendre à ſon parti. Voici comme les *Mémoires de Sully* rapportent cet acte de bravoure, comparable à tout ce que l'antiquité nous offre de plus extraordinaire. Le côté du Fort qui donne ſur la mer eſt un rocher de ſix cents pieds de haut, coupé en précipices. La mer en lave continuellement le pied à la hauteur d'environ douze pieds, excepté quatre ou cinq jours de l'année, où la mer le laiſſe à ſec l'eſpace de trois ou quatre heures. Bois-Roſé, à qui toute autre voie étoit fermée pour ſurprendre une garniſon attentive à la garde d'une place nouvellement priſe, ne douta point que s'il pouvoit aborder par cet endroit regardé comme inacceſſible, il ne vînt à bout de ſon deſſein; il ne s'agiſſoit plus que de rendre la choſe poſſible. Il avoit gagné pour cet effet deux ſoldats de la garniſon, & l'un d'eux ſe tenoit tout le temps de la baſſe marée ſur le haut du rocher où il attendoit le ſignal convenu. Bois-Roſé ayant pris le temps d'une nuit fort obſcure, aborde avec cinquante hommes choiſis & deux chaloupes au pied du rocher. Il s'étoit muni d'un gros cable, égal en longueur à la hauteur du roc, & il y avoit fait de diſtance en diſtance des nœuds & paſſé de courts bâtons pour appuyer les pieds & les mains. Le ſoldat, qui ſe tient en faction, n'a pas plutôt reçu le ſignal, qu'il jette du haut du précipice un cordeau, auquel ceux d'en-bas lient le cable qui eſt guindé en haut par ce moyen & attaché à l'entre-deux d'une embraſure, avec un fort lévier paſſé par une agraffe de fer faite à ce deſſein. Bois-Roſé fait prendre les devants à deux ſergents dont il connoît la réſolution, & ordonne aux cinquante ſoldats de s'attacher de

même à cette eſpece d'échelle, les armes liées autour de leurs corps, & de ſuivre à la file, ſe mettant lui-même le dernier de tous, pour ôter à ceux qui pourroient être tentés d'être lâches, tout eſpoir de retour. La choſe devient d'ailleurs bientôt impoſſible ; car avant qu'ils ſoient ſeulement à moitié chemin, la marée, qui a monté de plus de ſix pieds a emporté les chaloupes, & fait flotter le cable. Qu'on s'arrête ici un moment pour ſe repréſenter ces cinquante hommes ſuſpendus entre le Ciel & la terre au milieu des ténebres, ne tenant qu'à une machine ſi peu ſûre, qu'un léger défaut de précaution, la trahiſon d'un ſoldat mercenaire, ou la moindre peur pouvoit les précipiter dans les abymes de la mer, ou les écraſer ſur les rochers : qu'on y joigne le bruit des vagues, la hauteur du rocher, la laſſitude & l'épuiſement ; il y avoit dans tout cela de quoi faire tourner la tête au plus aſſuré de la troupe ; comme elle commença en effet à tourner à celui-là même qui la conduiſoit. Ce ſergent dit à ceux qui le ſuivoient, qu'il ne pouvoit plus monter, & que le cœur lui défailloit. Bois-Roſé, à qui ce diſcours étoit paſſé de bouche en bouche, & qui s'en appercevoit, parce qu'on n'avançoit plus, prend ſon parti ſans balancer. Il paſſe par-deſſus le corps de tous les cinquante qui le précedent, en les avertiſſant de ſe tenir fermes, & arrive juſqu'au premier qu'il eſſaie d'abord de ranimer. Voyant qu'il n'en pouvoit venir à bout par la douceur, il l'oblige, le poignard dans les reins, de monter. Enfin, avec toute la peine & le travail qu'on s'imagine, la troupe ſe trouve au haut du rocher avant la pointe du jour, & eſt introduite par les deux ſoldats dans le château, où elle commence par maſſacrer ſans miſéricorde le corps-de-garde & les ſentinelles. Le ſommeil livra preſque tout le reſte de la garniſon à la merci de l'ennemi qui fit main baſſe ſur tout ce qui réſiſta, & s'empara du Fort,

Dans une guerre contre les Turcs en 1664, un nommé Sillery, qui n'étoit encore qu'Enſeigne, eſt bleſſé dangereuſement. Se voyant prêt à expirer, il appelle quelqu'un des ſiens pour lui remettre ſon étendard, afin qu'il ne tombât point entre les mains des Turcs. Nul ne s'étant préſenté, il s'enveloppa, & ſe roula dedans en mourant. *Peliſſon, Hiſt. de Louis XIV.*

Les François aſſiégeoient Maëſtricht en 1673, avec cette ardeur qui les caractériſe. Un ſoldat du Régiment du Roi fut dangereuſement bleſſé à l'attaque d'une demi-lune. Comme on le plaignoit, en le voyant tout couvert de ſang : *Ce n'eſt rien*, dit-il, *le régiment a fait ſon devoir.*

Un Grenadier du même corps, dans la même occaſion, remarque qu'un homme de qualité, qui le ſuit en grimpant, eſt tombé ſur le ventre, il lui tend la main droite pour le relever. En cet inſtant un coup de mouſquet lui perce le poignet. Sans ſe plaindre ni s'étonner, il lui tend la main gauche & le releve. Les Hiſtoriens Grecs & Romains, dit *Peliſſon* qui rapporte ces Anecdotes dans ſes *Lettres hiſtoriques*, n'auroient pas oublié le nom de ces deux hommes intrépides.

Pendant le ſiege de Montmélian par les François en 1691, le Maréchal de Catinat, qui vouloit ſavoir ſi le foſſé de la place étoit taillé dans le roc vif, ou s'il étoit ſeulement revêtu de maçonnerie du côté du glacis, faiſoit deſcendre, pour s'en aſſurer, un ſoldat dans un gabion avec une corde. Mais un ſi grand nombre de braves gens avoient péri dans cette dangereuſe commiſſion, que perſonne ne ſe préſentoit plus pour la tenter. Un jeune ſoldat du régiment de la Fare eut ſeul cette audace. Comment t'y prendras-tu, lui dit le Maréchal de Catinat, pour connoître ſi c'eſt maçonnerie ou roc? Je le verrai bien, répondit-il, par la fenêtre du gabion, en ſondant avec la pointe de ma bayonnette. On le deſcend dans le foſſé ; il en revient heu-

renſement, & rend un très-bon compte de ce qu'on a ſi grand intérêt de connoître. Que veux-tu pour ta récompenſe, lui dit ce Général? *Je vous demande en grace, Monſeigneur*, répondit-il, *de me faire entrer dans la compagnie des Grenadiers.* Vie du Maréchal de Catinat.

Namur eſt aſſiégé par les François en 1692. Le Gouverneur de la place hazarde une ſortie, où il perd environ cinq cents hommes. Le jeune Comte de Lémos, un d'entr'eux, demande quartier à un Grenadier, nommé *Sans-Raiſon*, lui promet cent piſtoles, & veut lui faire préſent de ſa bourſe où il y en a trente-cinq. Le Grenadier qui vient de voir périr le Lieutenant de ſa compagnie, fort brave homme, eſt inexorable & maſſacre l'Eſpagnol. Les ennemis envoyerent demander le corps qui leur fut rendu, & le Grenadier, Sans-Raiſon, renvoya auſſi les trente-cinq piſtoles qu'il avoit priſes au mort, en diſant : *Tenez, voilà ſon argent; les Grenadiers ne mettent la main ſur les gens que pour les tuer.* Lettres de Jean Racine.

Le même Auteur rapporte cet autre trait d'un ſoldat du régiment des Fuſiliers. Ce ſoldat, qui travailloit à la tranchée devant Namur, y avoit porté un gabion; un coup de canon vint qui emporta ſon gabion : auſſi-tôt il courut en poſer à la même place un autre qui fut ſur le champ emporté par un autre coup de canon. Le ſoldat, ſans rien dire, en prit un troiſieme, & alla le poſer; un troiſieme coup de canon emporta ce troiſieme gabion. Alors le ſoldat rebuté ſe tint en repos; mais un Officier lui commanda de ne point laiſſer cet endroit ſans gabion. Le ſoldat dit : *J'irai, mais j'y ſerai tué.* Il y alla, & en poſant ſon quatrieme gabion, il eut le bras fracaſſé d'un coup de canon. Il revint ſoutenant ſon bras pendant avec l'autre bras, & ſe contenta de dire à ſon Officier : *Je l'avois bien dit.* Il fallut lui couper le bras qui ne tenoit preſque à

rien. Il ſouffrit cela ſans prononcer un ſeul mot, & après l'opération, il dit froidement : *Je ſuis donc hors d'état de travailler, c'eſt maintenant au Roi à me nourrir.* Lettres de Racine.

Lors de ce ſiege de Namur, le Maréchal de Luxembourg commandoit l'armée d'obſervation. Un de ſes ſoldats paſſa au ſervice du Prince d'Orange, qui lui demanda pourquoi il avoit quitté l'armée Françoiſe : *C'eſt*, dit le ſoldat, *qu'on y meurt de faim : mais avec tout cela, ne paſſez pas la riviere, car aſſurément ils vous battront.* Lettres de Racine.

Le Prince d'Orange eſt battu en 1693, à Nerwinde, par le Maréchal de Luxembourg. Dans la chaleur de l'action, ce Général voyant revenir du combat un ſoldat aux gardes, qui a quitté ſon corps, lui dit d'un ton menaçant : Où vas-tu? " Je vais, Monſeigneur, répondit le ſoldat, „ en ouvrant ſon habit pour faire voir ſa bleſ- „ ſure, mourir à quatre pas d'ici, ravi d'avoir ex- „ poſé & perdu la vie pour mon Prince, & d'a- „ voir combattu ſous un auſſi grand Général que „ vous : je puis vous aſſurer, à l'article de la mort „ où je ſuis, qu'il n'y a aucun de mes camara- „ des qui ne ſoit pénétré du même ſentiment. „

M. de Villars, n'ayant encore que le grade de Colonel, avoit reçu, en 1677, ce même tribut de louanges. Il rentroit dans ſon camp, après une action très-meurtriere. Le premier objet qui s'offre à lui, c'eſt un Cavalier de ſon régiment, qui, bleſſé d'un coup d'épée au travers du corps, ſe retire preſque expirant. Il demande ſon chef, que l'on croyoit tué ; & l'ayant trouvé : *Etes-vous content de moi, mon Colonel ?* lui dit-il ; *je ne voulois que la conſolation de vous voir avant que de mourir.* Mémoires du Maréchal de Villars.

Le Prince d'Orange ſe propoſe en 1694, d'attaquer les places maritimes de la Flandre Françoiſe, qui ſont menacées en même-temps par les flottes d'Angleterre & de Hollande. Le Maré-

chal de Luxembourg, qui eſt aux ordres de Monſeigneur le Dauphin, réuſſit à les couvrir par ſa marche de Vignamont, au port d'Eſpierres, dans laquelle il fait quarante lieues en quatre jours. Un ſoldat du régiment de Navarre murmure de cette fatigue. *Eh ! courage, mon camarade*, lui dit un vieux Caporal ; *marchons : le Roi nous paie toute l'année pour un jour ſeulement : le voici ; acquittons-nous de notre devoir pour la gloire de notre Maître.* Fureteriana.

En 1696, le même Prince d'Orange, eſpérant de ſurprendre les François, reſte ſur les bords de l'Eſcaut : mais le Maréchal de Luxembourg l'avoit précédé, & l'attendoit en ordre de bataille. Ce Prince ne put s'empêcher de s'écrier, dans ſa ſurpriſe : " Je ſavois bien que les François avoient des bras, mais j'ignorois qu'ils euſſent des aîles. *Hiſtoire d'Angleterre.*

Gironne étoit aſſiégée par les François en 1711. Le Général, M. le Duc de Noailles, étant allé viſiter une batterie, un boulet de canon l'approcha de fort près. Il dit à Rigolo, qui commandoit l'artillerie, & qui étoit ſourd : *Entendez-vous cette muſique ?* — *Je ne prends jamais garde*, répond Rigolo, *à ceux qui viennent ; je ne fais d'attention qu'à ceux qui vont.* Mémoires de Maintenon.

Louis XIV. à la tête de ſes armées en Flandres, tenoit table ouverte, & tous les Officiers d'une certaine qualité y mangeoient l'un après l'autre. Un jour M. de Louville, Gentilhomme de la Beauce, ſe préſenta pour dîner ; M. de Créqui dit au Roi : voilà M. de Louville qui ſouhaiteroit avoir l'honneur de dîner avec Sa Majeſté. Le Roi répondit : De quel droit ? M. de Créqui n'oſant rendre la réponſe du Roi, dit ſimplement à M. de Louville, que le Roi l'ayant interrogé ſur pluſieurs objets, il n'avoit pu lui parler de lui ; mais celui-ci s'en étoit douté. Cependant le ſoir, M. de Créqui repréſenta au Roi

que M. de Louville étoit d'une très-bonne Nobleſſe : ſur quoi le Roi lui dit de le lui préſenter le lendemain. En effet, il le propoſa au Roi à dîner. Le Roi lui dit : Louville prenez place. Louville répondit : J'ai dîné, Sire.

Un Officier du régiment de Champagne, demandoit, pour un coup de main, douze hommes de bonne volonté. Tout le corps reſte immobile, & perſonne ne répond. Trois fois la même demande, & trois fois le même ſilence. Eh quoi, dit l'Officier : l'on ne m'entend point! *L'on vous entend*, s'écrie une voix; *mais qu'appellez-vous douze hommes de bonne volonté? Nous le ſommes tous; vous n'avez qu'à choiſir.* Encyclopédie, au mot *Gloire.*

Lors du ſiege de Philisbourg, la tranchée étoit inondée, & le ſoldat y marchoit dans l'eau plus qu'à demi-corps. Un très-jeune Officier, à qui ſon âge ne permettoit pas d'y marcher de même, s'y faiſoit porter de main en main. Un Grenadier le préſentoit à ſon camarade, afin qu'il le prît dans ſes bras : *Mets-le ſur mon dos*, dit celui-ci; *du moins, s'il y a un coup de fuſil à recevoir, je le lui épargnerai.* Encyclopédie, au mot *Gloire.*

Un Lieutenant-Colonel, qui étoit de tranchée, voulut, avant de mener les Grenadiers à l'attaque du chemin couvert, faire diſtribuer de l'eau-de-vie. Ces braves gens bleſſés d'une précaution qu'ils trouvoient injurieuſe, s'écrierent tous avec indignation : *Nous prend-il donc pour des Allemands?* Il n'y a perſonne qui, par cette réponſe, ne juge que le chemin couvert fut emporté. *Diſſertation ſur la ſubordination, avec des réflexions ſur l'exercice & ſur l'art militaire.*

Un brave ſoldat du régiment de Navare, diſoit gaiement à ſon Capitaine : " Mon Officier, „ ordonnez qu'on cache nos drapeaux ; ſi l'en„ nemi les voit, il fuira long-temps avant que „ nous puiſſions le joindre.„ *Traité de l'opinion.*

D'Eſclainvilliers, Gentilhomme de Picardie, mort Lieutenant-Général des armées du Roi, portoit une jambe de bois : un boulet de canon la lui emporta, tandis qu'il alloit reconnoître un poſte. " Le canon, dit-il de ſang froid, en „ veut toujours à mes jambes ; mais cette fois-„ ci, je l'ai pris pour dupe ; car j'en ai deux „ autres dans mon chariot. „

Dans la derniere guerre d'Italie, un Officier auſſi fou qu'il étoit brave, ayant reçu une balle dans la tête, dit : " Je ſavois bien que j'y avois „ beſoin de plomb ; mais la doſe eſt un peu trop „ forte. „ Et il mourut ſur le champ.

Un Grenadier, qui s'appelloit *La paix de Dieu*, fut bleſſé : on alloit lui couper une jambe. Pendant les préparatifs de cette cruelle opération, il diſoit : Eh ! la paix de Dieu, mon ami, que va-t-on dire de toi, quand on ſaura que tu as lâché pied.

Un de nos Généraux demandoit dans le fort d'une bataille, une priſe de tabac à un de ſes Lieutenants ; & voyant celui-ci emporté par un boulet de canon dans le moment qu'il lui préſentoit ſa tabatiere, il ſe tourna froidement de l'autre côté, & dit à un autre Officier : " Ce „ ſera donc vous qui m'en donnerez, puiſqu'il „ a emporté la tabatiere avec lui ? „ Tous ces traits, rapportés par différents Auteurs modernes, doivent nous rendre plus vraiſemblables ces exemples de fermeté ſtoïque, ſi fort loués par les Anciens.

Un Officier du régiment d'Orléans, ayant été envoyé à la Cour, pour y porter une nouvelle agréable, demanda la croix de ſaint Louis. *Mais vous êtes bien jeune !* lui dit Louis XIV. *Sire*, répondit le brave militaire, *on ne vit pas long-temps dans votre régiment d'Orléans.* Journal des Savants.

Un vieux Officier demandoit une grace à ce même Prince, dont l'air majeſtueux lui impoſa

à tel point, qu'il bégaya, & ne put pas continuer ſon diſcours. *Sire*, dit-il, *au moins je ne tremble pas ainſi devant vos ennemis.* Siecle de Louis XIV.

Un autre Officier très-âgé, & qui s'étoit trouvé à pluſieurs actions importantes, ſupplioit Louis XIV. avec beaucoup de vivacité, de lui accorder le grade de Lieutenant-Général. *J'y penſerai*, dit le Roi. *Que votre Majeſté ſe dépêche*, repartit ce brave Officier, en ôtant à demi ſa perruque; *elle doit voir à mes cheveux blancs que je n'ai pas le temps d'attendre.* Cette hardieſſe ne déplut point au Prince, elle fut ſuivie d'un prompt ſuccès. *Ecole militaire.*

Le Roi de Sardaigne, ayant, dans la guerre de 1741, pris parti pour la Cour de Vienne contre l'Eſpagne & la France, ſon Général, le Bailli de Gigry, grimpa au pont d'Ormis, dans les Alpes où il campa. Ce col eſt ſi élevé, qu'on n'y trouve ni eau ni bois; de ſorte qu'on eſt réduit à boire de la neige, & à ſe paſſer de feu. Les Piémontois étant avertis qu'on marchoit à eux, firent couper un pont de communication. Ils le regardoient comme le ſeul chemin par où l'on pût arriver au retranchement de Pierre-longue, tous les habitants du pays leur ayant aſſuré que la crête de la montagne étoit impraticable. Mais bientôt après, le Roi Victor apperçut des drapeaux au ſommet; il s'écria: *Il faut que ce ſoient des diables ou des François.* Hiſtoire militaire des Suiſſes au ſervice de la France.

Ceci rappelle ce vieux proverbe, qui diſoit: *Que ſi le diable ſortoit de l'enfer pour ſe battre, il ſe préſenteroit auſſi-tôt un François pour accepter le défi.*

Dans la guerre de Flandres de 1745 ou 1746, une troupe de Cavaliers étant commandée pour aller dans un endroit, trouva en ſon chemin des Grenadiers étendus par terre, les uns morts, les autres mourants, les autres bleſſés; la pitié les

arrêta. Un des Grenadiers étendus dit à la troupe : Ah ! paſſez-nous ſur le corps, ſi cela vous eſt néceſſaire pour aller à l'ennemi.

Les Anglois venoient, en 1760, de remporter dans le Canada un avantage conſidérable ſur les Troupes Françoiſes. Le Capitaine Young, Officier diſtingué parmi les vainqueurs, n'écoutant que ſon courage, ſe trouve enfermé dans un endroit marécageux, & y eſt pris par les Sauvages. Ils le traînoient dans un lieu écarté pour le tuer & lui enlever la chevelure, ſelon leur barbare coutume, lorſqu'un Grenadier François accourut à ſon ſecours. Ce n'eſt qu'après des altercations très-vives & très-opiniâtres, que l'intrépide Anglois ſe voit hors des mains de ces barbares. Il veut alors donner à ſon ſauveur l'unique marque de reconnoiſſance qui ſoit en ſon pouvoir : il lui offre ſa bourſe, dans laquelle il y a dix guinées. Le généreux Grenadier la refuſa opiniâtrément, en lui diſant, qu'il ne reçoit rien que du Roi ſon maître. Son Général cependant, M. le Chevalier de Lévi, ſollicité par M. Young, lui ordonne de la prendre. Le Grenadier s'y détermine alors, uniquement pour ne pas gâter un trait d'humanité par un acte de déſobéiſſance. *Ce fait eſt rapporté dans la Gazette Angloiſe du 2 Septembre* 1760.

Le Marquis de Montcalm, après avoir, dans cette guerre du Canada, remporté, comme Général, pluſieurs victoires ſur nos ennemis, ſacrifia ſa vie en ſoldat dans la derniere action : il y fut bleſſé mortellement de deux coups de feu ; cependant il ne deſcendit point de cheval qu'il n'eût fait lui-même la retraite de l'armée ſous les murs de Québec. Sur la réponſe que lui fit ſon Chirurgien, que ſes bleſſures étoient mortelles, il dit au Lieutenant-de-Roi & au Commandant de Rouſſillon : " Meſſieurs, je vous recom-
" mande de ménager l'honneur de la France, &
" de tâcher que mon armée puiſſe ſe retirer cette

„ nuit au-delà du Cap rouge; pour moi je vais „ la paſſer avec Dieu, & me préparer à la mort.„ Il mourut le lendemain à cinq heures du matin, & fut enterré dans un trou de bombe.

Des vaiſſeaux Anglois eſſayoient, en 1761, de détruire une batterie de l'Iſle de Ré. Un Canonier François qui vit ſon fils emporté par un boulet, ſe tourna vers ſon Commandant : *Mon Officier*, lui dit-il avec une fermeté héroïque, *Dieu m'avoit donné un fils unique, il vient de me le retirer ; que cela ne nous empêche pas de continuer notre beſogne.* Mercure de France.

Nous croyons ne pouvoir mieux finir cet article, qu'en rappellant les Anecdotes ſuivantes: tout François, en les liſant, ſentira qu'il a un cœur.

Menin eſt attaqué en 1744 par les François. On dit à Louis XV. qu'en bruſquant une attaque qui coûtera quelques hommes, on ſera quatre jours plutôt dans la ville. " Eh bien, dit le „ Roi, prenons-la quatre jours plus tard : j'aime „ mieux perdre quatre jours devant une place, „ qu'un ſeul de mes ſujets. „

Le même Prince allant viſiter les hôpitaux, après le ſiege de Menin, un Grenadier qui étoit à l'hôpital, s'écria : Ah! voilà du fruit nouveau. Le Roi reprit : Que dis-tu-là? Il repartit : Je dis que voilà le premier Général qui ſoit venu en ces endroits-ci.

Le Prince Charles de Lorraine ayant paſſé le Rhin en 1744, avec une armée conſidérable, Louis XV. interrompit ſes conquêtes de Flandres, & vola au ſecours de l'Alſace. Il tomba malade à Metz. Quand il ſe crut en danger de mort, il dit à M. d'Argenſon, ſon Miniſtre de la guerre : " Ecrivez de ma part au Maréchal de „ Noailles, que pendant qu'on portoit Louis XIII. „ au tombeau, le Prince de Condé gagna une „ bataille. „

Ce Prince malade, rendu aux vœux de ſes ſu-

jets, remporte ſur les Anglois, en 1745, la célebre bataille de Fontenoy. Durant la bataille, il fit ramaſſer les boulets de canon qui tomboient auprès de lui, & dit gaiement à M. de Chabrier, Officier d'artillerie : " Renvoyez ces bou„ lets aux ennemis; je ne veux rien avoir à eux. „

La victoire avoit été long-temps à ſe décider, & le Maréchal de Saxe, qui craignoit le ſuccès de cette journée, fit dire au Roi qu'il le conjuroit de s'éloigner avec Monſieur le Dauphin, & qu'il fera ce qu'il pourra pour réparer le déſordre. *Oh ! je ſais bien qu'il fera ce qu'il faudra*, répondit le Monarque; *mais je reſterai où je ſuis.*

Monſieur le Dauphin court de ſon côté, l'épée à la main pour ſe mettre à la tête de la maiſon du Roi, qui va faire un dernier effort. On l'arrête; on lui dit que ſa vie eſt trop précieuſe. *Ce n'eſt pas la mienne qui eſt précieuſe*, dit-il, *c'eſt celle du Général le jour d'une bataille.* Hiſtoire de la guerre de 1740.

Les Anecdotes qui regardent les Rois prédéceſſeurs, les grands Généraux d'armée, & les Hommes illuſtres en tout genre, ſont rapportées, comme nous l'avons déjà dit, dans le *Dictionnaire des Portraits & Anecdotes des Hommes illuſtres.*

FRAYEUR.

LA Frayeur, comme dit Bekker dans ſon *Monde Enchanté*, prive un homme de ſon jugement, & lui ôte l'uſage de ſes ſens, en ſorte qu'il croit voir & entendre des choſes qui n'exiſtent que dans ſon imagination troublée. Cet Auteur rapporte à ce ſujet l'Anecdote ſuivante. Un chauderonnier de Bâle avoit été condamné, pour ſes maléfices, à être pendu, ce qui fut exé-

cuté. On transporta le corps au gibet patibulaire, qui n'étoit pas éloigné de la ville. Quelques jours après cette exécution, un Marchand s'étoit hâté de nuit d'aller au marché qui se tenoit dans la ville. Comme il se doutoit bien que les portes ne s'ouvriroient pas de sitôt, il se reposa sous un arbre proche ce gibet. Deux heures après d'autres hommes allant aussi au marché, & étant proches du gibet où étoit le pendu, lui demanderent par gausserie, s'il vouloit venir au marché avec eux : le Marchand couché sous l'arbre, croit que c'est à lui qu'on adresse la parole, & dit à ces passants : Attendez-moi, je m'en vais avec vous. Ceux-ci, s'imaginant que c'est le pendu qui leur parle, en sont si épouvantés, qu'ils prennent la fuite de toute leur force. Il n'en fallut peut-être pas davantage pour persuader à bien du monde, qu'il s'étoit fait un miracle.

Le Cardinal de Retz rapporte dans ses *Mémoires* un de ces petits faits qui peuvent encore servir à confirmer ce que dit Bekker. Ce Cardinal qui n'étoit alors qu'Abbé, avoit fait la partie de passer la soirée dans la maison de l'Archevêque de Paris son oncle, à saint Cloud, avec Madame & Mademoiselle de Vendôme, Madame de Choisi, le Vicomte de Turenne, l'Evêque de Lisieux & Messieurs de Brion & Voiture. On s'amusa tant que la compagnie ne put s'en retourner que très-tard à Paris. La petite pointe du jour (c'étoit dans les plus grands jours d'Eté) commençoit à paroître, quand on fut au bas de la descente des *Bons-Hommes*. Justement au pied, le carrosse arrêta tout court. " Comme j'étois, „ dit l'Auteur des Mémoires, à l'une des por„ tieres avec Mademoiselle de Vendôme, je de„ mandai au cocher pourquoi il arrêtoit? & il me „ répondit avec une voix tremblante : Voulez„ vous que je passe par-dessus tous les diables „ qui sont là devant moi? Je mis la tête hors

„ de

„ de la portiere ; & comme j'ai toujours eu la
„ vue fort baſſe, je ne vis rien. Madame de
„ Choiſi, qui étoit à l'autre portiere avec M. de
„ Turenne, fut la premiere qui apperçut du
„ carroſſe la cauſe de la Frayeur du cocher ; je
„ dis du carroſſe, car cinq ou ſix laquais, qui
„ étoient derriere, crioient *Jeſus*, *Maria*, &
„ trembloient déjà de peur. M. de Turenne ſe
„ jetta en bas du carroſſe aux cris de Madame
„ de Choiſi. Je crus que c'étoit des voleurs, je
„ ſautai auſſi-tôt hors du carroſſe ; je pris l'épée
„ d'un laquais, je la tirai, & j'allai joindre de
„ l'autre côté M. de Turenne, que je trouvai
„ regardant fixement quelque choſe que je ne
„ voyois point. Je lui demandai ce qu'il regar-
„ doit, & il me répondit, en me pouſſant du
„ bras & aſſez bas, je vous le dirai ; mais il ne
„ faut pas épouvanter ces Dames, qui dans la
„ vérité hurloient plutôt qu'elles ne rioient. Voi-
„ ture commença un *Oremus ;* Madame de Choiſi
„ pouſſoit des cris aigus ; Mademoiſelle de Ven-
„ dôme diſoit ſon chapelet, Madame de Ven-
„ dôme vouloit ſe confeſſer à M. de Liſieux,
„ qui lui diſoit : ma fille, n'ayez point de
„ peur, vous êtes en la main de Dieu. Le Comte
„ de Brion avoit entonné bien triſtement à ge-
„ noux, avec tous nos laquais, les litanies de la
„ Vierge. Tout cela ſe paſſa, comme on peut
„ ſe l'imaginer, en même-temps & en moins de
„ rien. M. de Turenne qui avoit une petite
„ épée à ſon côté, l'avoit auſſi tirée, & après
„ avoir regardé un peu, comme je l'ai déjà dit,
„ il ſe tourna vers moi, de l'air dont il eût de-
„ mandé ſon dîner, & de l'air dont il eût donné
„ une bataille, & me dit ces paroles : Allons
„ voir ces gens-là. Quelles gens, lui repartis-je ?
„ & dans la vérité je croyois que tout le monde
„ avoit perdu le ſens. Il me répondit ; effecti-
„ vement je crois que ce pourroit bien être des
„ diables. Comme nous avions déjà fait cinq

„ ou ſix pas du côté de la *Savonnerie*, & que
„ nous étions par conſéquent plus proches du
„ ſpectacle, je commençai à entrevoir quelque
„ choſe; & ce qui m'en parut, fut une longue
„ proceſſion de fantômes noirs, qui me donna
„ d'abord plus d'émotion qu'elle n'en avoit don-
„ née à M. de Turenne, mais qui par la réflexion
„ que je fis, que j'avois long-temps cherché des
„ eſprits, & qu'apparemment j'en trouvois en
„ ce lieu, me fit faire un mouvement plus vif
„ que ſes manieres ne lui permettoient de faire.
„ Je fis deux ou trois ſauts vers la proceſſion.
„ Les gens du carroſſe qui croyoient que nous
„ étions aux mains avec tous les diables, firent
„ un grand cri, & ce ne furent pourtant pas
„ eux qui eurent le plus de peur. Les pauvres
„ Auguſtins réformés & déchauſſés, que l'on ap-
„ pelle Capucins noirs, qui étoient nos diables
„ d'imagination, voyant venir à eux deux hom-
„ mes qui avoient l'épée à la main, l'eurent très-
„ grande, & l'un d'eux ſe détachant de la trou-
„ pe, nous cria: Meſſieurs, nous ſommes de pau-
„ vres Religieux, qui ne faiſons de mal à per-
„ ſonne & qui venons nous rafraîchir un peu
„ dans la riviere pour notre ſanté. Nous re-
„ tournâmes au carroſſe, M. de Turenne & moi,
„ avec des éclats de rire que l'on peut s'imagi-
„ ner, & nous fîmes lui & moi dans le mo-
„ ment même deux réflexions, que nous nous
„ communiquâmes dès le lendemain matin. Il
„ me jura que la premiere apparition de ces
„ fantômes imaginaires lui avoit donné de la
„ joie: quoiqu'il eût toujours cru auparavant
„ qu'il auroit peur, s'il voyoit jamais quelque
„ choſe d'extraordinaire: & je lui avouai que la
„ premiere vue m'avoit ému, quoique j'euſſe
„ ſouhaité toute ma vie de voir des eſprits. La
„ ſeconde obſervation que nous fîmes, fut que
„ tout ce que nous liſons dans la vie de la plu-
„ part des hommes eſt faux. M. de Turenne me

„ jura qu'il n'avoit pas ſenti la moindre émo-
„ tion, & il convint que j'avois eu ſujet de
„ croire par ſon regard fixe & ſon mouvement
„ ſi lent, qu'il en avoit eue beaucoup. Je lui con-
„ feſſai que j'en avois eue d'abord, & il me pro-
„ teſta qu'il auroit juré ſon ſalut, que je n'avois
„ eu que du courage & de la gaieté. Qui peut
„ donc croire la vérité, que ceux qui l'ont ſen-
„ tie ? Le Préſident de Thou a raiſon de dire,
„ qu'il n'y a de véritables hiſtoires que celles
„ qui ont été écrites par des hommes aſſez ſince-
„ res pour parler véritablement d'eux-mêmes. „
Mém. du Cardinal de Retz.

FRIPPONS, VOLEURS.

ECoutez les coquins, ce ſont les plus honnêtes gens du monde. C'eſt ce qu'on a voulu faire entendre par ce trait d'une Comédie Italienne. Arlequin, dans cette Comédie, dit à Scapin, qui ſe plaint de ce que la juſtice l'a puni : Pourquoi auſſi t'aviſes-tu de voler un cheval en plein jour ? Moi voler ! reprend Scapin, tu me fais tort de parler ainſi : mon maître venoit de m'envoyer faire une commiſſion, je trouve dans une petite rue un cheval qui la barroit entiérement; je vais pour paſſer par derriere, on me crie : prenez garde, il vous donnera un coup de pied; je voulus aller par devant, on me dit, n'avancez pas, il vous mordra. Je me vis donc obligé, de peur d'être mordu ou eſtropié, de paſſer par-deſſus. Je poſe effectivement le pied dans un des étriers, & je paſſe une jambe. Mais ne voilà-t-il pas que ce diable de cheval prend le mord aux dents & m'emporte à vingt-cinq lieues par-delà. Vois, je te prie, mon cher Arlequin, ſi cela s'appelle voler un cheval.

Le voyageur Thévenot cite les Arabes comme les Voleurs les plus alertes que l'on puiſſe trouver. Il rapporte que trois Arabes diſputerent un jour à qui feroit le coup le plus hardi. L'un ſe vanta de pouvoir dérober tout ce qui étoit dans la cuiſine du Bacha; l'autre, trouvant que c'étoit peu de choſe, dit qu'il vouloit dérober le ſceau ou cachet du Bacha; le troiſieme voulant faire plus qu'eux d'eux, promit de tuer le Bacha dans ſon lit. Le premier fit tant qu'il ſe fourra dans la cuiſine, d'où, pendant la nuit, il emporta tout, ſans y laiſſer un chauderon. Le ſecond, ſe mêlant un jour parmi ceux qui entroient où le Bacha ſcelloit les ordonnances, s'approcha aſſez près de lui, & le Bacha ayant ſcellé quelque expédition, & voulant donner le ſceau à tenir à quelqu'un, cet Arabe tendit la main, & l'ayant reçu, diſparut auſſi-tôt. Le troiſieme n'eut pas le même ſuccès. Cependant il avoit réuſſi à ſe gliſſer dans l'appartement du Bacha; & la nuit, s'étant approché de ſon lit, il levoit le bras pour le frapper, lorſqu'un jeune garçon, qui étoit auſſi dans le lit, & qui apperçut la lueur du ſabre, ſe mit à crier. Le Bacha, s'éveillant en ſurſaut à ce bruit, évita ce coup. Auſſi-tôt il vint des Satellites qui ſe ſaiſirent de l'Arabe, & il fut empalé le jour ſuivant. *Voyages de Thévenot.*

Le même voyageur parle des Voleurs de la Province de Dehly dans le Mogol. Ceux-ci ont l'uſage d'un certain lacet à nœud coulant, qu'ils ſavent jetter ſi ſubtilement au cou d'un homme, qu'ils ne le manquent jamais, en ſorte qu'en un moment ils l'étranglent. Quelquefois ils envoient ſur les chemins une jeune femme, les cheveux épars & toute éplorée. Comme elle marche du côté que va le voyageur, elle l'entraîne facilement à lier converſation avec elle & à s'intéreſſer à ſes prétendus malheurs. Si ce voyageur imprudent la met en croupe ſur ſon cheval, cette femme perfide lui jette auſſi-tôt le lacet au cou,

& l'étrangle, ou, au moins, l'étourdit juſqu'à ce que les Voleurs, qui ſont cachés, viennent achever ce qu'elle a commencé. *Voyages de Thévenot.*

On a loué ce tour d'adreſſe d'un pauvre Arabe. On pilloit la maiſon d'un riche Négociant. L'Arabe ayant mis la main ſur un ſac plein d'or, & craignant que les gens attroupés dans la maiſon & dans la rue ne lui enlevaſſent ſa proie, s'aviſa de la jetter dans une des marmites qui étoient auprès du feu dans la cuiſine. Enſuite ayant mis la marmite ſur ſa tête, il ſe retira en grande diligence. Ceux qui le virent, rirent beaucoup de ce qu'il s'étoit arrêté à une marmite pleine de viande, pendant que tous les autres emportoient des choſes précieuſes. Le pauvre homme, en continuant ſon chemin ſans s'arrêter, leur diſoit : J'ai pris ce qui eſt préſentement le plus néceſſaire à ma famille ; & il paſſa de cette maniere ſans perdre ſon butin. *Bib. Orient.*

Il eſt d'uſage dans pluſieurs villes de la Marche d'Ancône, d'inviter ſon voiſin quand on a tué un cochon. Un Bourgeois d'une de ces villes, qui auroit bien voulu éviter cette dépenſe, alla prendre avis d'un de ſes comperes, qui lui conſeilla de dire qu'on lui avoit volé ſon cochon. Le Donneur d'avis alla lui-même, la nuit, l'enlever. Le pauvre Bourgeois ne le trouvant plus, courut auſſi-tôt faire ſes condoléances chez le compere, & jura ſes grands Dieux que ſon cochon lui avoit été enlevé. " Vous faites bien de „ parler ainſi, lui dit le Voleur ; c'eſt ce que je „ vous avois conſeillé. „ *Pogge.*

Un jour que le Comte de Soiſſons étoit au jeu, il apperçut derriere ſa chaiſe, dans une glace, un homme dont la mine ne lui diſoit rien de bon. Cette défiance le rendit attentif. Effectivement, peu de temps après il ſentit couper le cordon de ſon chapeau, il feignit de ne s'être apperçu de rien ; & prétextant quelque beſoin,

il ſe tourne vers le Filou, & le prie de vouloir bien tenir ſon jeu : ce que celui-ci ne put refuſer. Le Comte deſcend à la cuiſine, & ſe fait donner le tranche-lard le mieux affilé qu'on pût trouver : il le cacha ſous ſon habit, & rentra dans la ſalle. Le Filou impatient de s'eſquiver, ſe leve pour rendre le jeu qu'il tenoit ; mais le Prince lui fit ſigne de continuer. En même-temps il s'approche le plus doucement qu'il peut de ce Filou, ſe ſaiſit d'une de ſes oreilles, qu'il coupe ; & la tenant à ſa main : " Monſieur, lui „ dit-il, quand vous me rendrez mon cordon, „ je vous rendrai votre oreille. „ *Mercure de France.*

Un Marchand ayant été attaqué dans les rues de Paris, par des Voleurs, dès cinq heures du ſoir : " Meſſieurs, leur dit-il, vous ouvrez au- „ jourd'hui de bonne heure.

Un Bourgeois de Plaiſance, fort pauvre, trouvant une nuit des Voleurs dans ſa maiſon, leur dit ſans s'émouvoir : " Je ne ſais ce que vous cher- „ chez de nuit dans ma maiſon ; pour moi, en „ plein jour, je n'y ſaurois rien trouver. „

On rapporte que François I. étant dans ſa chapelle avec pluſieurs Seigneurs, pour entendre la Meſſe, un Filou, fort bien habillé, ſe mit derriere le Cardinal de Lorraine, & lui eſcamota ſa bourſe ; mais n'ayant pu le faire ſans que le Roi s'en apperçût, il lui fit ſigne du doigt de ne rien dire. Le Roi le laiſſa tranquille, & demanda après au Cardinal ce qu'il avoit fait de ſa bourſe. Celui-ci ne la trouvant point, parut fort inquiet, & donna une ſcene au Roi, qui, après avoir bien ri, voulut qu'on rendît ce qui avoit été pris. Mais l'Auteur du vol ne parut pas, & le Roi s'apperçut, un peu tard, qu'il avoit été joué.

Un Filou entra ſur le ſoir à Paris chez un Marchand qui avoit pluſieurs flambeaux d'argent ſur ſon comptoir. Son deſſein étoit de les dérober. Il demanda quelques marchandiſes, &

pendant que les garçons les cherchoient, il s'amuſa à cauſer avec la Marchande, & ceux qui ſe trouvoient là. On Parloit de tours ſubtils de différents Voleurs. Meſſieurs, leur dit-il, tout ce que vous racontez ne me ſurprend pas depuis l'hiſtoire de ce Frippon qui déroba deux flambeaux d'argent ſur le comptoir d'une boutique à-peu-près comme celle où nous ſommes devant pluſieurs perſonnes qui le regardoient. Cela n'eſt pas poſſible, dit quelqu'un. Meſſieurs, reprit-il auſſi-tôt, j'étois préſent; voici comme il s'y prit, rien en effet n'eſt plus ſingulier. Le Filou, feignant alors de repréſenter ce qu'il racontoit, met ſon chapeau ſur le comptoir, prend les deux flambeaux, éteint les lumieres, en diſant que le Voleur en avoit uſé ainſi, & puis, ajouta-t-il, il emporta les deux chandeliers ſous ſon habit. Notre Hiſtorien les emporta de même, gagnant une porte qui conduiſoit dans une allée, & de l'allée dans la rue. Il ſe déroba bien vîte à ſes auditeurs, qui ne commencerent à s'appercevoir du tour qu'on leur avoit joué que lorſqu'il ne fut plus temps de courir après lui.

Un Filou qui n'avoit point de chapeau, ſortant d'une Egliſe au milieu de la preſſe, déroba un caſtor fin à un particulier qui le tenoit ſous ſon bras. Ce particulier qui ſentoit ſon chapeau lui échapper, ſe mit à crier: On prend mon chapeau. Le Filou auſſi-tôt met le caſtor qu'il avoit dérobé ſur ſa tête, & ſe l'enfonçant avec ſes deux mains: je défie, dit-il, qu'on prenne le mien; & chacun le laiſſa paſſer ſans oſer même le ſoupçonner.

Un Gentilhomme qui voyageoit à cheval, dans le Comté de Gloceſter, rencontra une femme étendue au milieu du grand chemin, qui lui demanda du ſecours; elle lui dit qu'elle venoit d'être volée & maltraitée par des Voleurs, & le pria de vouloir bien l'aider à ſe relever, afin qu'elle pût ſe traîner juſqu'au village prochain. Le Gen-

tilhomme, touché de pitié, met pied à terre, tend la main à cette malheureuſe femme, qui lui préſente auſſi-tôt un piſtolet, & lui demande la bourſe. Le Gentilhomme, déconcerté de la propoſition, donne ſon argent & ſe laiſſe prendre ſa montre. Alors le Voleur qui n'avoit de femme que l'habit, jette ſon déguiſement, monte ſur le cheval, s'enfuit à toute bride, & laiſſe le Gentilhomme fort étonné, plus affligé encore; & promettant ſincérement à Dieu de ne jamais deſcendre de cheval pour relever les femmes qui lui demanderoient du ſecours. *Papiers Anglois de* 1761.

Un Procureur, à qui on faiſoit un jour ſcrupule de quelque tour d'adreſſe de ſa profeſſion, dit, en montrant un écu: " Vous voyez bien „ cet écu, Dieu ne ſe ſoucie pas plus qu'il ſoit „ dans votre poche que dans la mienne, parce „ qu'il en eſt toujours le maître. „

FRUGALITÉ.

SImplicité de mœurs & de vie, qui nous apprend à nous contenter de peu. La Frugalité eſt une vertu d'autant plus précieuſe, qu'elle nous met à l'abri de la corruption. L'Hiſtoire Romaine nous offre pluſieurs exemples de cette vertu dans Fabricius, dans Curius, dans Camille. Le premier rejetta les offres magnifiques qui lui furent faites de la part de Pyrrhus; le ſecond mépriſa tout l'argent qui lui fut préſenté de la part des Samnites; le troiſieme conſacra dans le Temple de Jupiter, tout l'or qu'il avoit enlevé aux Gaulois.

Une vertu ſemblable dicta la réponſe que fit au Miniſtre Walpole un Seigneur Anglois diſtingué par ſon mérite. Ce Miniſtre vouloit le détacher du parti du Parlement. Il va le trouver.

Il

Il lui dit qu'il vient de la part du Roi pour l'assurer de sa protection, & lui marquer le déplaisir que sa Majesté avoit de n'avoir encore rien fait pour lui. Il lui offre en même-temps un emploi considérable. " Milord, lui repliqua le Seigneur „ Anglois, avant de répondre à vos offres, per„ mettez-moi de faire apporter mon souper de„ vant vous. „ On lui sert au même instant un hachis fait du reste d'un gigot dont il avoit dîné. Se tournant alors vers M. Walpole : " Milord, „ ajouta-t-il, pensez-vous qu'un homme qui se „ contente d'un pareil repas, soit un homme „ que la Cour puisse aisément gagner? Dites au „ Roi ce que vous avez vu; c'est la seule réponse „ que j'aie à lui faire.

GALANTERIE.

ON se sert ici de ce terme pour désigner une attention marquée de la part des hommes, de se rendre agréables aux femmes par des discours fins & délicats qui leur donnent bonne opinion d'elles-mêmes.

Un jeune Prince couroit à la rencontre d'une Dame d'une grande qualité, fort belle, & pour qui il avoit beaucoup d'estime. Elle lui dit: Monsieur, vous allez bien vîte. Madame, lui répondit le Prince, je suis mon penchant.

Mademoiselle de***. étoit recherchée en mariage par le Prince de***. qu'elle paroissoit aimer. On félicitoit cette Demoiselle sur cette union. Comme elle exposoit plusieurs difficultés qui pourroient l'empêcher : Ah! Mademoiselle, lui repartit quelqu'un qui cherchoit à lui dire quelque chose d'obligeant, Monsieur le Prince de***. est né heureux, & vous serez son épouse.

On attribue au Cardinal de Polignac la ré-

ponſe ſuivante. On s'amuſoit chez Madame la Ducheſſe du Maine à trouver des différences ingénieuſes d'un objet à un autre. Quelle différence, lui dit la Ducheſſe, y a-t-il de moi à une montre ? Madame, lui répondit-il, *une montre marque les heures, & auprès de vous on les oublie.*

Dans une compagnie où ſe trouvoit Boileau, une Demoiſelle fut priée de danſer, de chanter & de toucher du claveſſin. On vouloit faire briller ſes talents qui étoient des plus médiocres : chacun néanmoins s'empreſſa de lui faire des compliments ; ils étoient dictés par la politeſſe. Boileau, d'un ton malignement galant, ajouta : „ On vous a tout appris, Mademoiſelle, hor„ mis à plaire ; c'eſt pourtant ce que vous ſavez „ le mieux. „

M. de Fontenelle étant un jour dans le jardin d'une maiſon où il avoit dîné, quelqu'un vint montrer à la compagnie un petit ouvrage d'ivoire, d'un travail ſi délicat ; qu'on n'oſoit le toucher, de crainte de le briſer. Chacun l'admirant : *Pour moi*, dit M. de Fontenelle, *je n'aime point ce qu'il faut tant reſpecter.* Madame la Marquiſe de Flamarens ſurvint tandis qu'il parloit ; elle l'avoit entendu : il ſe retourne, l'apperçoit, & ajoute : *Je ne dis pas cela pour vous, Madame.*

Le Marquis de Saint-Aulaire, âgé de quatre-vingt-douze ans, diſoit des Galanteries à Madame la Comteſſe de Betanger, & même la preſſoit beaucoup. Elle lui répondit malignement : Je n'ai rien à vous refuſer. Ah ! Madame, lui répondit-il, vous banniriez toute la politeſſe, s'il falloit être priſe au mot.

Ceci rappelle cette repartie d'une jeune perſonne qu'un vieillard cajoloit. Je vous attraperois bien, lui dit-elle, ſi je vous prenois au mot.

Le jour qu'un Officier François arriva à la Cour de Vienne, l'Impératrice, ſachant qu'il avoit vu la veille la Princeſſe de ***, lui demanda, s'il croyoit que la Princeſſe fût, comme

on le diſoit, la plus belle perſonne du monde? *Madame*, répondit l'Officier, *je le croyois hier.*

On ſait que les Turcs évitent toujours de répondre aux queſtions qu'on leur fait ſur leur Religion, afin de ne la point expoſer à la critique & à la raillerie. Une Dame de condition faiſoit reproche à un Ambaſſadeur Turc de ce que la Religion de Mahomet permettoit d'avoir pluſieurs femmes. L'Ambaſſadeur, ſans entrer dans aucune diſcuſſion, lui répondit: Elle le permet, Madame, afin de pouvoir trouver dans pluſieurs, toutes les qualités qui ſont raſſemblées dans vous ſeule. Cette réponſe eſt en même-temps adroite & galante.

Le grand Condé agit avec autant d'eſprit & de politeſſe dans une occaſſion différente. Ce Prince attaquoit Vezel en 1672; toutes les Dames ſe réunirent pour le prier de leur permettre de ſortir de la place, & de ne pas les expoſer aux ſuites fâcheuſes d'un ſiege long & meurtrier. Mais le Prince qui ſentoit que par cette ſortie, les aſſiégés ſeroient moins ſollicités à ſe rendre, répondit aux Dames: *Qu'il ne pouvoit conſentir à une demande qui le priveroit de ce qu'il y a de plus beau dans ſon triomphe.*

GASCONISME.

FAçon de parler vicieuſe, particuliere aux Gaſcons. On a rapporté pluſieurs de ces vices d'élocution dans un ouvrage utile, intitulé *les Gaſconiſmes corrigés.*

Il eſt aſſez ordinaire aux Gaſcons d'employer le mot *ſaïſon* à la place du mot *pluie.* Mon Dieu, la bonne ſaiſon qu'il a fait aujourd'hui, diſoit à un Evêque un Supérieur de Séminaire. Le Prélat qui n'étoit pas Gaſcon, répondit: vous êtes,

vous autres Gaſcons, avantageux en tout; nous n'avons que quatre ſaiſons à Paris; pour vous, vous en avez à douzaines.

Les Gaſcons mettent ſouvent l'*e* à la place de l'*a*, & l'*a* à la place de l'*e*. Un Evêque des environs entendit dire à un Eccléſiaſtique de ſon cortege, *rats de chauſſée*. Il en badina avec les autres; il demanda quelle eſpece de rats c'étoit que les *rats de chauſſée*. Bon, Monſeigneur, répondit quelqu'un, il nous en dit bien d'autres; il dit toujours les *gradins* de l'autel pour les *gredins* de l'autel. Ce dernier Gaſconiſme fit même plus rire que le premier.

La plupart des Prêtres Gaſcons ont conſervé le mot *épouſer* que l'on diſoit autrefois pour *marier*. Une Dame avoit à ſa table pluſieurs Curés des bords de la Garonne. Ils diſoient ſouvent dans la converſation, *j'ai épouſé* Mademoiſelle N***. *J'épouſerai* Mademoiſelle M***. La Dame qui vouloit leur faire ſentir l'équivoque, dit: Voyez ces Meſſieurs les Curés, ne ſont-ils pas admirables? ils veulent que chaque homme s'en tienne à ſa femme, & ils en *épouſent* ſans fin.

L'expreſſion *à faire trembler* eſt ſi familiere aux Gaſcons, qu'ils l'emploient à tout propos. Quelqu'un faiſoit obſerver ce Gaſconiſme à un Officier Gaſcon, qui répondit par cette Gaſconade: que l'expreſſion *cela fait trembler* eſt la plus forte qu'un Gaſcon puiſſe employer en telle circonſtance que ce ſoit, parce qu'il n'y a rien dans la nature qui ſoit au-deſſus de ce qui fait trembler un Gaſcon.

Le mot *au contraire* pour *non* eſt encore très-uſité par les Gaſcons. Les Députés des Etats de Languedoc étant à Verſailles à l'audience du Roi, un Gaſcon du cortege trébucha & tomba. Comme tout le monde lui demandoit s'il s'étoit fait mal en tombant, il dit gaiement en ſe relevant; *au contraire*. Cette maniere de parler fit rire ceux qui étoient préſents. Les uns prétendoient

que c'étoit un Gaſconiſme, les autres une Gaſconade. C'étoit l'un & l'autre. *Les Gaſconiſmes corrigés.*

GASCONNADES.

NOus comprenons ſous cet article, ces forfanteries burleſques & ces mots plaiſants attribués aux Gaſcons. On ſait que l'accent en fait ſouvent tout le ſel.

Lorſque Namur fut aſſiégé en 1695, il y avoit dans la place, diſent les Mémoires de *la Colonie*, un Capitaine de Dragons, nommé *Vigouroux*, qui étoit de Rhodez. Cet Officier, qui ne s'étoit jamais rencontré dans des occaſions fort dangereuſes, étoit tellement étonné d'avoir été commandé pour une des ſorties faites ſur les ennemis, qu'il ne ceſſoit d'en rapporter des actions de valeur extraordinaires, dont il ſe diſoit l'Auteur. Dans le vrai, il ne s'y étoit rien paſſé qui méritât beaucoup d'attention; mais il trouvoit ſi ſurprenant que ſon courage eût ſoutenu une telle épreuve, qu'il s'imagina que rien n'étoit égal à ſa bravoure. Un jour il demanda au Maréchal de Boufflers, ſon Général, de le mettre en lieu où il pût de nouveau ſignaler ſa valeur, *étant au déſeſpoir*, diſoit-il, *que l'occaſion de ſortir ſur cette canaille ne ſe préſentoit plus.* Le Maréchal, laſſé de ces diſcours, lui répondit, en préſence de la compagnie où il exerçoit ſes Gaſconnades : " Eh bien ! Monſieur de Vigouroux, " vous aurez ſatisfaction. Il ſe préſente une oc- " caſion bien à propos. La breche eſt déjà faite " au Fort-Guillaume; les ennemis, ſelon toute " apparence, ne tarderont pas à monter à l'aſ- " ſaut; je vous en fais Gouverneur; allez en " prendre poſſeſſion : ſi cette canaille oſe ſe pré-

„ ſenter, repouſſez-la comme il faut, & faites-lui „ bien ſentir la peſanteur de votre bras. Au reſte, „ je doute que nos ennemis veuillent en courir „ les riſques, s'ils apprennent que vous devez le „ défendre. Allez, courez chercher des lauriers „ en dépit des jaloux. Je vous donne la préfé- „ rence, tout doit céder à votre bravoure. „ Le pauvre Vigouroux, dont l'intention n'étoit que de ſe faire paſſer pour brave, & qui n'avoit point d'envie d'être pris au mot, fut très-ſurpris de la réponſe de M. de Boufflers. Il demeura interdit, & les réflexions gaſconnes lui manquant, toute la compagnie ſe prit à rire. Il ſe remit pourtant après avoir rêvé, & croyant avoir trouvé une défaite qui le tireroit d'affaire, il dit à Monſieur de Boufflers : " Monſeigneur, ce „ n'eſt pas-là où il faut mettre Vigouroux; je „ n'aime pas à être reſſerré entre quatre murailles: „ l'ardeur que j'aurois à courir ſur cette canaille, „ & à me porter de la gauche à la droite, ſeroit „ trop à l'étroit, & j'étoufferois de rage dans „ un ſi petit endroit. Mais lâchez la bride à ma „ valeur en plaine campagne, & vous verrez ce „ que Vigouroux ſait faire. „ A ces mots : *Lâchez la bride à ma valeur*, toute la compagnie fit un ſi grand éclat de rire, que Vigouroux ne put pas y tenir : il ſe retira ſans dire mot. Cette fanfaronnade ne tomba point à terre ; dans un moment elle fut répandue dans toute la garniſon, & Vigouroux eut bientôt le chagrin d'entendre les ſoldats crier les uns aux autres par raillerie : *Lâchez la bride à ma valeur dans la plaine.*

Un Officier Gaſcon, fort brave homme de ſa perſonne, mais qui tenoit beaucoup du naturel de ſa nation, ſe trouvoit à une eſcarmouche. Il tira un coup de piſtolet à un Cavalier ennemi, & ſe vanta auſſi-tôt à un de ſes camarades, qu'il venoit de tuer ce Cavalier. L'autre regardant : Cela ne peut être, lui dit-il, car je ne vois perſonne à bas. — Cap de bious, repartit

le Gaſcon, ne vois-tu pas que je l'ai réduit en poudre ?

Lors du ſiege de Valenciennes par les François, en 1677, un des principaux Officiers de la garniſon, qui vit qu'on ne donnoit point de quartier dans la premiere chaleur de l'attaque, s'alla jetter entre les bras d'un Officier Gaſcon. Il ſe rendit ſon priſonnier, & lui offrit une bourſe de trois cents louis, afin qu'il le gardât. Le Gaſcon lui répondit auſſi-tôt : " Monſieur, pour „ votre vie, elle eſt ſauve, car je combats com- „ me le lion ; je pardonne à celui qui s'humilie ; „ mais pour vous garder, j'ai bien d'autres cho- „ ſes à faire. Je cours à la gloire, & vous laiſſe „ vous & votre argent entre les mains de mon „ ſergent. „ *Mercure de Janvier*, 1677.

Un Mouſquetaire Gaſcon, paſſant dans une revue devant Louis XIV., fit faire à ſon cheval un mouvement ſi bruſque, que le chapeau du Cavalier vola à terre. Un de ſes camarades le lui préſenta à la pointe de ſon épée. Sandis, s'écria le Gaſcon, j'aurois mieux aimé que vous m'euſſiez percé le corps que mon chapeau. Le Roi, ayant entendu cette réponſe, lui demanda la raiſon : Sire, dit-il, j'ai crédit chez un Chirurgien : mais je n'ai pas la même faveur chez un Chapelier.

Un Gentilhomme Gaſcon, ſe faiſant appeller Marquis à la Cour du Duc de Savoie, Madame la Ducheſſe lui demanda par dériſion, dans quel pays étoit ſon Marquiſat. Il eſt, répondit le Gaſcon, dans votre Royaume de Chypre.

Un Gaſcon voyant qu'on s'étonnoit de ce qu'il trembloit en prenant ſes armes, dit : Mon corps tremble de peur pour les dangers où il prévoit que mon courage le portera tantôt.

On citoit dans une compagnie deux braves Officiers dont on faiſoit l'éloge. Ne ſoyez pas ſurpris de leur valeur, dit un Gaſcon ; l'un eſt de Gaſcogne, & l'autre mérite d'en être.

Un Gaſcon ſe vantoit d'être deſcendu d'une maiſon ſi ancienne, qu'il payoit encore, diſoit-il, la rente d'une ſomme que ſes prédéceſſeurs avoient empruntée pour aller adorer Jeſus-Chriſt dans la crêche de Bethléem.

On fait ce conte. Un Gaſcon avoit appellé en duel un Cavalier, & s'étant rendu le premier ſur le lieu, apperçut un homme d'épée qui ſe promenoit. Il crut d'abord que c'étoit ſon homme; mais ayant reconnu ſon erreur, & craignant qu'un tiers ne rompît ſon deſſein, il lui dit fiérement de ſe retirer. L'autre lui répondit ſur le même ton, & des paroles ils en vinrent aux mains. Pendant cet intervalle, celui qui avoit été appellé arrive, & voyant ſon Gaſcon aux priſes, il lui demanda pourquoi il lui manquoit de parole, & ſe battoit contre un autre avant que de avoir ſatisfait. « Cap de bious, » répondit le Gaſcon, je m'ennuyois, & je me » ſuis mis à peloter en attendant partie. »

Un Normand & un Gaſcon furent condamnés à être pendus pour des vols. Comme il s'agiſſoit de leur prononcer leur ſentence, le Greffier lut d'abord celle du Normand, qui marquoit qu'il ſeroit pendu pour avoir volé un ſac de clous. Le Gaſcon en l'entendant, dit: Peſte ſoit du maraut! ſe faire pendre pour des clous! Et quand on lut la ſienne, qui portoit qu'il ſeroit pendu pour avoir volé dix mille écus, il ſe tourna vers le Normand, & lui dit: Sont-ce-là des clous?

Un Gaſcon reçut d'un de ſes camarades, qui étoit dans le Service, une lettre dont le ſtyle ne l'accommodoit pas. Il lui répondit que s'il ſe préſentoit jamais devant lui, il lui caſſeroit la tête d'un coup de piſtolet. L'autre lui écrivit ſeulement ces deux mots: *Amorcez, je pars.*

Un Abbé Gaſcon, qui prêchoit aſſez bien, étant conſeillé par ſes amis de ſolliciter un bénéfice, dit: Moi demander un bénéfice, ce n'eſt qu'une bagatelle, je vais à la gloire.

Un autre Abbé Gaſcon, qui n'étoit pas ſi glorieux, demandoit depuis long-temps un bénéfice au Pere de la *Chaiſe*, qui avoit la feuille des bénéfices. Un jour que ce bon Pere ſe promenoit appuyé ſur ſa canne, ſuivant ſa coutume, l'Abbé vint l'aborder & le ſollicita de nouveau. Le Jéſuite, qui l'avoit leurré depuis long-temps de belles eſpérances, lui annonça qu'il n'y avoit rien à faire pour lui. Ah, mon Pere! repartit auſſi-tôt l'Abbé dans ſon accent gaſcon, j'ai été un grand ſot de me fier à vos promeſſes, & ma mere avoit bien raiſon de me dire qu'*il ne falloit jamais s'aſſeoir ſur une chaiſe qui n'avoit que trois pieds*. Le Gaſcon faiſoit alluſion, comme l'on voit, au nom du Jéſuite, & à la néceſſité où il étoit de s'appuyer ſur une canne.

Pendant qu'on achevoit de bâtir le Pont-Neuf, un homme qui avoit entendu les Entrepreneurs parler d'un bon repas qu'ils devoient faire, ſe mit à toiſer le long du pont ſans rien dire à perſonne. On le croit Connoiſſeur; il eſt prié à dîner. Après le repas les Entrepreneurs lui dirent qu'ils voyoient bien qu'il avoit quelque penſée ſur leur ouvrage qui pourroit le perfectionner. Je ſongeois, leur dit notre Gaſcon en ſortant de table, que vous avez très-bien fait de vous y prendre en large; car ſi vous vous y fuſſiez pris en long, vous n'en fuſſiez pas venus à bout de la même maniere.

Un Gaſcon étoit à la Comédie dans le Parterre, &, comme il ſe remuoit toujours, ſon épée ſe mettoit dans les jambes de ceux qui étoient près de lui. Un Officier, s'en trouvant embarraſſé: Monſieur, lui dit-il, votre épée m'incommode. *Cadedis*, lui répondit le Gaſcon, *elle a bien incommodé d'autres*.

Un habitant des bords de la Garonne paſſoit conſtamment l'Hyver le plus rude avec un habit très-mince & très-léger, & ne tremblоit point. Un Seigneur, tranſi de froid, le rencontra

dans une place publique. Comment faites-vous donc, lui dit ce Seigneur, pour n'être point ſenſible au froid. Sandis, Monſeigneur, lui répondit le Gaſcon, portez comme moi toute votre garderobe ſur vous, je vous réponds que vous n'aurez pas froid.

Un Gaſcon, aſſez pourvu d'impertinence, diſoit, dans une compagnie nombreuſe, qu'il donneroit volontiers dix piſtoles pour chaque pucelle qu'on lui montreroit. Une Demoiſelle, qui connoiſſoit la fauſſe bravoure du perſonnage, lui dit qu'elle pourroit lui en montrer une pour rien. Que je ſerois curieux, dit-il, de la connoître! Eh bien, répondit la Demoiſelle, regardez votre épée.

Un Officier Gaſcon, ayant obtenu du Roi une gratification de cinq cents écus, fut trouver M. Colbert pour qu'il lui fît compter cette ſomme. M. Colbert étoit à dîner avec trois ou quatre Seigneurs. Le Gaſcon, ſans ſe faire annoncer, entra effrontément dans la ſalle où l'on mangeoit, & s'approchant de la table, il dit tout haut: Meſſieurs avec votre permiſſion, lequel de vous autres eſt Colbert? C'eſt moi, Monſieur, répondit M. Colbert, qu'y a-t-il pour votre ſervice? Eh! pas grand'choſe, dit le Gaſcon, un petit ordre du Roi pour me compter cinq cents écus. Le Miniſtre réjoui de la préſence de cet original, lui dit de ſe mettre à table, & lui promit de ſatisfaire à ſa demande après le dîner. Le Gaſcon ne ſe fit pas prier deux fois & mangea comme quatre. Lorſque tout le monde fut levé, un Commis vint prendre le Gaſcon, le mena au Bureau & lui compta cent piſtoles. Comme il dit qu'il en devoit toucher cent cinquante, le Commis lui répondit: Il eſt vrai, mais on en retient cinquante pour votre dîner. Cadedis, s'écria le Gaſcon, cinquante piſtoles un dîner! je ne donne que vingt ſols à mon auberge. Je le crois, dit le Commis, mais vous ne mangez pas avec M. Colbert, & c'eſt cet

honneur-là qu'on vous fait payer. Eh bien, répondit le Gaſcon, puiſque cela eſt ainſi, gardez tout : ce n'eſt pas la peine que je prenne cent piſtoles; j'amenerai demain un de mes amis dîner ici, & cela ſera fini. On rapporta cette Gaſconnade à M. de Colbert, qui en rit, & fit compter les cinq cents écus à cet Officier.

Bourſault, dans ſes Lettres, rapporte cette ſinguliere ſaillie d'un Officier Gaſcon. Il repréſentoit à Louis XIV. le beſoin qu'il avoit d'argent pour faire ſon équipage. Le Roi, qui cherchoit toujours à adoucir ſes refus, lui dit que le temps n'étoit guere propre à faire des graces, & ajouta qu'il avoit ſa paie, une penſion, & que ſi cela ne ſuffiſoit pas, ſon pere, qui avoit reçu pluſieurs bienfaits, pouvoit, de temps à autre, lui envoyer quelque lettre de change. " De l'argent „ de mon pere, Sire! repartit promptement le „ Gaſcon; votre Majeſté, qui eſt toute puiſſante, „ feroit plutôt faire un pet au cheval de bronze, „ que de tirer une lettre de change de notre „ pays. „ Le Roi, ſurpris d'une expreſſion ſi extraordinaire, ſourit, & accorda au Gaſcon une partie de ce qu'il demandoit.

Un Mouſquetaire, qui devoit dîner avec des femmes élégantes, avoit fait une toilette complette, & marchoit à pas comptés dans la rue. Mais le malheur voulut qu'un fiacre, mal-adroit, & qui alloit très-vîte, paſſa & le remplit de boue de la tête aux pieds. Le jeune homme, furieux de ſe voir en cet état, tomba auſſi-tôt ſur le cocher, & lui donna vingt coups de canne. Pendant qu'il le battoit, un habitant de la Garonne, tout galonné d'or, ayant baiſſé la portiere du carroſſe : *Aurez-vous bientôt fait, Monſieur?* lui dit-il. Le Mouſquetaire, qui étoit encore dans la chaleur du premier mouvement, lui répondit avec fierté : Morbleu, Monſieur, ſi vous voulez prendre ſon parti, vous n'avez qu'à deſcendre. *Ce n'eſt pas ce dont il s'agit*, lui re-

pliqua le Gaſcon; *mais, s'il vous plaît, ce coquin-là eſt à l'heure, & chaque coup de canne que vous lui donnez me coûte dix ſols.* Cette bonne raiſon parut appaiſer le Mouſquetaire, & termina la querelle.

Un Gaſcon qui n'avoit que ſes bons mots pour vivre, étant tombé malade à Paris, fut contraint de ſe faire porter à l'Hôtel-Dieu. Un de ſes anciens camarades vint le voir : Eh! donc, mon cher enfant, lui dit-il, en quel état je te trouve! Courage, mon ami, courage. — Pour du courage, lui répondit-il, les gens de notre pays n'en manquent point. — Eh! qui le ſait mieux que moi? lui dit celui qui le viſitoit. Au reſte, mon cher enfant, ajouta-t-il, tu me permets de te demander ſi tu es bien avec Dieu? — „ Apparemment, lui repliqua le Gaſcon malade; je ne dois pas y être mal, puiſqu'il me „ donne un appartement dans ſon Hôtel. „ *Voyez les Lettres de Bourſault.*

Pluſieurs perſonnes s'amuſoient, dans un jeu de paume, à voir jouer une partie. Un Gaſcon regardoit, comme les autres, par la galerie. Celui qui étoit auprès de lui, voyant venir à lui une balle pouſſée aſſez rudement, baiſſa la tête, & la balle donna droit à la tête du Gaſcon; ce qui le mit ſi fort en colere, qu'il donna un ſoufflet à celui qui s'étoit baiſſé, & lui dit: *Morbleu! poltron, tu as peur.*

Un Gaſcon ſollicitoit un Miniſtre de lui accorder une grace. Ses prieres étoient vives; mais le plaiſant, c'eſt qu'il vouloit perſuader que cette grace étoit bien plus pour le Miniſtre que pour lui, parce qu'il n'en tireroit, diſoit-il, qu'une utilité fort médiocre, mais qu'au contraire le Miniſtre feroit connoître à tout le monde qu'il ſavoit diſtinguer le mérite. Enfin, il demandoit cette grace comme les Napolitains demandent l'aumône : " Faites-moi du bien pour l'amour „ de vous : *Fate mi ben per voi.* „

Le Prince de Condé demandoit en riant, à un Gaſcon plein d'eſprit, quelques gaſconnades. Non, Monſeigneur, lui dit-il, je n'en ferois pas une à préſent pour mille écus. Le Prince rit de celle-là; mais il en demanda une autre. Monſeigneur, lui répondit le Gaſcon Courtiſan, ne m'excitez pas davantage, car j'en ferois une qui vous feroit trembler.

GÉNÉROSITÉ.

LA Généroſité eſt un dévouement au bonheur de nos ſemblables. Cette vertu éleve en quelque ſorte l'homme au-deſſus de lui-même, puiſqu'elle lui fait préférer les intérêts des autres à ſon propre avantage. La récompenſe du généreux eſt au fond de ſon cœur.

On faiſoit un reproche à un Seigneur Anglois, occupé d'enrichir ſes vaſſaux, de n'avoir pas ſu les retenir dans la crainte & dans la ſoumiſſion. Si je voulois, répondit-il, plus de reſpect de mes vaſſaux, je ſais, comme vous, que la miſere a la voix humble & timide, mais je veux leur bonheur: & je rends graces au Ciel, puiſque leur inſolence m'aſſure maintenant qu'ils ſont plus riches & plus heureux.

Deux Gentilshommes pleins d'honneur, & d'une probité reconnue, ſervoient, en 1595, dans la même armée en Languedoc; ils étoient tous les deux Capitaines de Cavalerie. L'hiſtoire a conſervé leurs noms; l'un s'appelloit *Lioux*, & étoit Gaſcon; l'autre, qui étoit Provençal, ſe nommoit *Saint-Andiol*. Ils prennent querelle ſur un ſujet aſſez léger, & mettent l'épée à la main. Saint-Andiol, plus adroit, ou plus fort que ſon ennemi, le bleſſe, le déſarme, & lui rend tout de ſuite l'épée, avec des marques de conſidération, dictées par l'honnêteté & l'eſtime. On

avoit pris toutes ſortes de précautions pour dérober la connoiſſance de ce combat ſingulier. Le Connétable néanmoins en fut averti. Il en parle à Saint-Andiol, qui convient du démêlé; dit que l'affaire s'eſt terminée ſans avantage de part ni d'autre; aſſure qu'il eſt très-ſatisfait, & qu'il reconnoît ſon adverſaire pour un des hommes les plus intrépides & les plus vertueux qu'il ait jamais connus. Lioux, introduit devant ſon Juge immédiatement après cette déclaration, qui lui eſt communiquée, nie que l'action ſe ſoit paſſée de cette maniere: il avoue qu'il doit la vie à Saint-Andiol; ſe plaint de ce que ce Gentilhomme eſtime aſſez peu la victoire qu'il a remportée, pour vouloir s'en dérober l'honneur; &, par ce libre & généreux aveu de la vérité, partage, quoique vaincu, avec ſon ami, l'honneur d'un événement, qui paroiſſoit ne pouvoir tourner qu'à ſon déſavantage. *Hiſt. du Duc d'Epernon.*

Zigand, grand Kan des Calmouques en 1715, étant à la chaſſe, il arriva qu'un eſclave mal adroit lui creva malheureuſement un œil d'un coup de fleche. Toute ſa ſuite indignée ſe jetta ſur l'infortuné Tireur, & vouloit le maſſacrer. Zigan s'y oppoſa: " Qu'il aille en paix, dit-il, „ il ne faut juger d'un crime que par l'intention „ du coupable. Cet homme m'a bleſſé ſans deſ- „ ſein; ſa mort me rendroit-elle l'œil qu'un ha- „ zard fatal m'a fait perdre? „ Non content d'avoir ſauvé la vie à ce malheureux, il lui donna la liberté. *Mélanges intéreſſants.*

En 1745, le Prince Charles Edouard, fils aîné du Prétendant au Trône d'Angleterre, ayant perdu dans ce Royaume, une bataille déciſive, eſt pourſuivi par les troupes du Roi. Il erre long-temps ſeul, & toujours au moment d'être la proie de ceux qui veulent gagner le prix mis à ſa tête. Ayant fait un jour dix lieues à pied, & ſe trouvant épuiſé de faim & de fatigues, il

entre dans la maiſon d'un Gentilhomme qu'il ſait bien n'être pas dans ſes intérêts. Ce Gentilhomme néanmoins, n'écoutant que ſa généroſité, lui donne tous les ſecours que ſa ſituation permet, & garde un ſecret inviolable. Quelque temps après, ce Gentilhomme eſt accuſé d'avoir donné un aſyle dans ſa maiſon à Edouard, & eſt cité devant les Juges. Il ſe préſente à eux avec la fermeté que donne la vertu, & leur dit: „ Souffrez, qu'avant de ſubir l'interrogatoire, „ je demande, lequel d'entre vous, ſi le fils du „ Prétendant ſe fût refugié dans ſa maiſon, eût „ été aſſez vil & aſſez lâche pour le livrer? „ A cette queſtion, le Tribunal ſe leve & renvoie l'accuſé.

Dans un débordement de l'Adige, le pont de Vérône venoit d'être emporté, à l'exception de l'arcade du milieu, ſur laquelle étoit une maiſon: une famille entiere étoit reſtée dans cette maiſon. On la voyoit, du rivage, tendre les mains & implorer du ſecours. Cependant la violence du torrent détruiſit à vue d'œil les piliers de l'arcade. Dans ce danger extrême, le Comte de Spolvérini propoſe une bourſe de cent louis à celui qui aura le courage d'aller ſur un bateau, délivrer ces malheureux. On riſquoit d'être emporté par la rapidité du fleuve, ou d'être écraſé par les ruines de l'arcade, en abordant deſſous. Le concours du peuple étoit innombrable, & perſonne n'oſoit s'offrir. Dans cet intervalle paſſe un villageois; on l'inſtruit de l'entrepriſe propoſée, & de la récompenſe qui y eſt attachée. Il monte auſſi-tôt ſur un bateau, gagne, à force de rames, le milieu du fleuve, aborde, attend au bas de la pile que toute la famille, pere, mere, enfants & vieillards, ſe gliſſant le long d'une corde, ſoient deſcendus dans le bateau. Courage, s'écria-t-il, vous voilà ſauvés. Il rame, ſurmonte l'effort des eaux, & regagne enfin le rivage. Le Comte Spolvérini veut lui donner

la récompenſe promiſe : " Je ne vends point ma
" vie, lui dit le villageois ; mon travail ſuffit
" pour me nourrir, moi, ma femme & mes en-
" fants ; donnez cela à cette pauvre famille, qui
" en a plus beſoin que moi. " Cette action eſt plus que généreuſe ; elle eſt ſublime.

La Généroſité conſiſte ſur-tout à faire du bien à ſes ennemis ; c'eſt le ſujet de cet Apologue de M. Lichtwehr. Un honnête pere de famille, chargé de biens & d'années, voulut régler d'avance ſa ſucceſſion entre ſes trois fils, & leur partager ſes biens, le fruit de ſes travaux & de ſon induſtrie. Après en avoir fait trois portions égales, & avoir aſſigné à chacun un lot : Il me reſte, ajouta-t-il, un diamant de grand prix ; je le deſtine à celui de vous, qui ſaura mieux le mériter par quelque action noble & généreuſe, & je vous donne trois mois pour vous mettre en état de l'obtenir. Auſſi-tôt les trois fils ſe diſperſent, mais ils ſe raſſemblent au temps preſcrit. Ils ſe préſentent devant leur Juge ; & voici ce que raconte l'aîné : Mon pere, durant mon abſence, un Etranger s'eſt trouvé dans des circonſtances qui l'ont obligé de me confier toute ſa fortune ; il n'avoit de moi aucune ſûreté par écrit, & n'auroit été en état de produire aucune preuve, aucun indice même du dépôt ; mais je le lui ai remis fidélement. Cette fidélité n'eſt-elle pas quelque choſe de louable ? Tu as fait, mon fils, lui répondit le vieillard, ce que tu devois faire. Il y auroit de quoi mourir de honte, ſi l'on étoit capable d'en agir autrement, car la probité eſt un devoir. Ton action eſt une action de juſtice ; ce n'eſt point une action de Généroſité. Le ſecond fils plaida ſa cauſe à ſon tour, à-peu-près en ces termes : Je me ſuis trouvé, pendant mon voyage, ſur le bord d'un lac ; un enfant venoit imprudemment de s'y laiſſer tomber : il alloit ſe noyer, je l'en ai tiré, & lui ai ſauvé la vie, aux yeux des habitants d'un village

ſage que baignent les eaux de ce lac ; ils pourront atteſter la vérité du fait. A la bonne heure, interrompit le pere ; mais il n'y a point encore de nobleſſe dans cette action ; il n'y a que de l'humanité. Enfin, le dernier des trois freres prit la parole : Mon pere, dit-il, j'ai trouvé mon ennemi mortel, qui s'étant égaré la nuit, s'étoit endormi, ſans le ſavoir, ſur le penchant d'un abyme ; le moindre mouvement qu'il eût fait au moment de ſon réveil, ne pouvoit manquer de le précipiter ; ſa vie étoit en mes mains : j'ai pris ſoin de l'éveiller avec les précautions convenables, & l'ai tiré de cet endroit fatal. Ah ! mon fils, s'écria le bon pere, avec tranſport & en l'embraſſant tendrement : c'eſt à toi, ſans contredit, que la bague eſt due.

Quelques Courtiſans reprochoient à l'Empereur Sigiſmond, qu'au-lieu de faire mourir ſes ennemis vaincus, il les combloit de graces, & les remettoit en état de lui nuire. *Ne fais-je pas mourir mes ennemis*, dit-il, *en les rendant mes amis ?*

On vint avertir François, Duc de Guiſe, qui faiſoit la guerre aux Proteſtants, que l'un d'eux étoit dans ſon camp à deſſein de l'aſſaſſiner. Il le fit arrêter. Ce Proteſtant lui avoua ſa réſolution. Eſt-ce à cauſe de quelque déplaiſir que vous ayiez reçu de moi ? — Non, lui répondit ce fanatique, c'eſt parce que vous êtes le plus grand ennemi de ma Religion.... — *Si votre Religion vous porte à m'aſſaſſiner, la mienne veut que je vous pardonne* ; & il le renvoya. *Voyez Reconnoiſſance.*

GÉOMETRE.

IL n'y a, dit M. Rouſſeau, qu'un Géometre & un Sot qui puiſſent parler ſans figures : nous

pourrions ajouter, qui puiſſent être inſenſibles aux beautés de l'imagination & du ſentiment. On faiſoit, devant un Géometre, beaucoup d'éloge de la Tragédie d'*Iphigénie* de Racine. Cet éloge pique ſa curioſité; il la demande, on la lui prête. A peine en a-t-il lu quelques ſcenes, qu'il la rend, en diſant: *Qu'eſt-ce que tout cela prouve?*

GLOIRE.

C'Eſt l'éclat d'une bonne réputation.

La Gloire eſt le charme des belles ames. *Comment veux-tu*, diſoit un ancien Philoſophe, *que je ſois ſenſible au blâme, ſi tu ne veux pas que je ſois ſenſible à l'éloge?*

Un Roi de Lacédémone, prêt de livrer bataille, voulut ſauver du danger un vieillard de quatre-vingt ans; il le renvoie à Sparte. Prince, lui répondit le généreux vieillard, vous me renvoyez bien loin chercher un lit pour mourir; où pourrai-je en trouver un plus honorable que ce champ de bataille? On lui permit de reſter, & il mourut en combattant auprès de ſon Roi.

Un Lacédémonien, abattu ſous ſon ennemi, & prêt à recevoir un coup dans le dos: *Frappe-moi par-devant*, lui dit-il, *pour ne pas faire rougir mes amis après ma mort.*

Une Lacédémonienne armant ſon fils pour le combat, & lui remettant ſon bouclier: *Rapporte-le*, dit-elle, *ou qu'on te rapporte deſſus.*

Une autre Lacédémonienne, voyant ſon fils revenir du combat, où il s'étoit conduit avec plus de prudence que de bravoure, le tua, en diſant: *Il n'étoit pas mon fils.*

Le Capitaine Romain Carvilius ayant reçu à l'armée une bleſſure qui l'obligeoit de boiter, n'oſoit paroître en public. Pourquoi crains-tu,

mon fils, lui dit ſa mere, de te montrer au peuple, toi qui ne peux faire un pas ſans renouveller en ta penſée le ſouvenir de ta vertu?

Lorſque le Roi de Pologne, Jean Sobieski, monta à cheval pour aller au ſecours de Vienne, aſſiégée par les Turcs, la Reine ſon épouſe le regarda en pleurant & en embraſſant le plus jeune de ſes fils. Pourquoi pleurer, Madame, lui dit le Monarque? Je pleure, répondit-elle, de ce que cet enfant n'eſt pas en état de vous ſuivre comme les autres. *Hiſtoire de Jean Sobieski.*

C'eſt encore l'amour de la Gloire qui avoit dicté à Madame de Villeroi cette réponſe. Le Maréchal de Villeroi venoit de perdre, par ſa faute, en 1706, la bataille de Ramillies contre Malboroug; un des amis de Madame de Villeroi, qui cherchoit à la conſoler, lui dit que, graces à Dieu, le Maréchal & le Duc de Villeroi ſe portoient bien: *C'eſt aſſez pour moi*, répondit-elle, *mais ce n'eſt pas aſſez pour eux.*

Qui a été plus ſenſible à la Gloire que le Maréchal de Villars? Ce Maréchal diſoit ſouvent qu'il n'avoit eu que deux plaiſirs bien vifs en ſa vie; celui de remporter un prix au College, & celui de gagner une bataille.

Une Nation qui aime la Gloire, honorera toujours les Gens de Lettres qui en ſont les organes. " Les Grecs, diſoit Louis XII., ont fait » peu de choſes, mais ils ont ennobli le peu » qu'ils ont fait par la ſublimité de leur élo» quence. Les François ont fait de grandes cho» ſes & en grand nombre, mais ils n'ont pas » ſu les écrire. Les ſeuls Romains ont eu le dou» ble avantage de faire de grandes choſes & de les » célébrer dignement. " Ajoutons encore, que nos Hiſtoriens n'ont que trop ſouvent négligé de rapporter mille traits de bravoure & de généroſité que Plutarque & Tacite auroient eu grand ſoin de recueillir. *Voyez François.*

INSTITUTION
16 AUG 1960
OF OXFORD

GRANDEUR.

IL y a une eſpece de gravité, dont la fauſſe Grandeur ſe ſert comme d'un maſque pour cacher ſa foibleſſe. Mais la véritable Grandeur eſt libre, douce, familiere; elle ſe laiſſe approcher & manier. On n'approuveroit cependant pas un Grand qui s'eſtimeroit aſſez peu pour faire cette réponſe de M. le Duc de.... Ce Seigneur maltraitoit un valet de pied de Louis XIV. Le Prince, entendant des cris derriere ſon carroſſe, demanda ce que c'étoit : *Ce n'eſt rien, Sire*, répondit le Duc, *ce ſont deux de vos gens qui ſe battent*.

Un Grand, fort ignorant, & par conſéquent fort entêté, s'aviſa, dans une converſation où il n'avoit pas l'avantage, de rappeller à quelqu'un la diſtance que la naiſſance & le rang mettoient entr'eux. « Monſieur, lui dit le particulier, j'ai » plus au-deſſus de vous dans ce moment, que » vous n'avez au-deſſus de moi ; car j'ai raiſon » & vous avez tort.

On demandoit à un grand Seigneur, s'il ne ſongeoit pas à faire quelque choſe pour un homme de mérite qui avoit tout ſacrifié en s'attachant à lui ? Comment donc ! répondit-il, je le vois tous les jours, & je lui fais accueil.

GRANDEUR D'AME.

INſtinct élevé de l'Ame qui nous porte au beau, au grand, à l'honnête. Un homme doué de cet heureux inſtinct, rejette même avec hor-

reur de venger sa patrie, si cette vengeance lui est offerte par le crime. Un Médecin du Roi Pyrrhus, ennemi de Rome, étant venu offrir à Fabricius, Général Romain, d'empoisonner ce Prince; le Général Romain renvoya ce perfide, pieds & mains liés à son maître, & lui écrivit: „ Apprends, Pyrrhus, à mieux choisir tes amis „ & tes ennemis. „

Celui qui a de l'élévation dans l'Ame, ne craint pas d'avouer ses fautes, & cherche à les réparer. Une pauvre femme sollicitoit Philippe, Roi de Macédoine, de lui donner audience; & comme ce Prince la remettoit de jour en jour, sous prétexte qu'il n'avoit pas le temps: *Cessez donc d'être Roi*, lui dit-elle avec émotion. Philippe répondit sur le champ à sa demande.

Lorsque Soliman, Souverain des Turcs, marchoit à la conquête de Belgrade en 1521, une femme du commun s'approcha de lui, & se plaignit amérement de ce que, pendant qu'elle dormoit, des soldats lui avoient enlevé des bestiaux qui faisoient toute sa richesse. *Il falloit que vous fussiez ensevelie dans un sommeil bien profond*, lui dit en riant le Sultan, *puisque vous n'avez pas entendu venir les voleurs. Oui, je dormois, Seigneur*, répondit-elle, *c'étoit dans la confiance que votre Hauteſſe veilloit pour la sûreté publique.* Soliman, assez magnanime pour approuver ce mot tout hardi qu'il étoit, répara convenablement un dommage qu'il auroit dû empêcher.

Schah Abas, *le Grand*, Roi de Perse, savoit également reconnoître son devoir. Parmi plusieurs traits que l'on pourroit citer ici, en voici un singulier. Un jour ce Prince ayant beaucoup bu chez un de ses Favoris, voulut entrer dans l'appartement des femmes. Celui qui gardoit la porte lui en refusa l'entrée. " Il n'entrera jamais „ ici, dit-il, tant que j'aurai mon emploi, d'autre moustache que celle de mon Maître. — „ Comment, répond le Prince, est-ce que tu ne

„ me connois pas ? —— Je ſais que vous êtes le „ Roi des hommes, mais non pas celui des „ femmes. „ Cette ſaillie plut à Abas ; il ſe retira. Le Favori ayant appris cette incartade, alla ſe jetter aux pieds de ſon maître. " Seigneur, „ lui dit-il, je viens vous prier de ne point m'imputer la faute de mon malheureux domeſtique ; je l'ai chaſſé de chez moi. Ce Garde, répondit Abas, n'a point mal fait, & puiſque „ vous l'avez chaſſé, je le prends à mon ſervice. „ Il lui donna un petit gouvernement.

La Grandeur d'Ame honore la vertu dans l'ennemi même qui a ſu réſiſter. Lorſque Soliman eut pris le château de Budes, en 1529, il trouva, dans un cachot, Nadaſti, Gouverneur de la place. Il fut curieux de ſavoir la raiſon d'un événement ſi extraordinaire. Les Allemands de la garniſon lui avouerent que Nadaſti les ayant traités de lâches & de perfides, parce qu'ils le preſſoient de capituler, ils l'avoient enfermé pour avoir la facilité de ſe rendre. Le Sultan, plein d'admiration pour la fidélité & la bravoure du généreux Gouverneur, le combla de louanges & de préſents, le mit en liberté, & condamna à mort tous ceux qui avoient manqué d'une maniere ſi honteuſe à la ſubordination militaire. *Foreſti.*

Le Prince Menzikoff commandoit une armée Ruſſe, où, par ſa négligence, il s'étoit gliſſé des abus énormes. Un Officier Allemand, indigné de ces déſordres, en avertit Pierre I., qui traita très-durement ſon Favori. Menzikoff ſe donna tant de mouvements, qu'il parvint à connoître ſon accuſateur, auquel il parla en ces termes : „ Il faut que vous ſoyez un homme bien eſtimable, pour avoir mieux aimé vous expoſer „ à mon reſſentiment, que de laiſſer ignorer au „ Czar une choſe qui l'intéreſſe. Soyez mon „ ami ; aidez-moi de vos lumieres, & acceptez „ un préſent de deux mille ducats, comme une

„ marque de mon eſtime. „ *Mémoires de Ruſſie.*

Il y a des réponſes qui caractériſent la Grandeur d'Ame de ceux qui les ont faites.

Parmi quelques priſonniers Romains que Mithridate avoit faits, on lui amena un Officier qui ſe nommoit Pomponius, & qui étoit bleſſé dangéreuſement. Le Roi lui demanda, ſi en lui ſauvant la vie, il pourroit compter de l'avoir pour ami? Oui, répondit le priſonnier, ſi vous faites la paix avec les Romains; ſinon, je n'ai pas même à délibérer. Ceux qui étoient préſents, irrités de cette fiere réponſe, excitoient Mithridate à le faire mourir; mais ce Prince rejetta ce lâche conſeil, en leur diſant: " Reſpectons la „ vertu malheureuſe. „ *Hiſt. Romaine.*

Les Empereurs Théodoſe, Arcadius & Honorius écrivirent à Rufin, Préfet du Prétoire: " Si „ quelqu'un parle mal de notre perſonne ou de „ notre Gouvernement, nous ne voulons pas le „ punir. S'il a parlé par légéreté, il faut le mé„ priſer: ſi c'eſt par folie, il faut le plaindre: ſi „ c'eſt une injure, il faut lui pardonner. „

L'Empereur Charles-Quint avoit demandé à François I. ſa Gendarmerie, ainſi que de l'argent, par forme d'emprunt, pour repouſſer avec avantage les Turcs, dont il étoit vivement preſſé. „ Pour de l'argent, lui répondit le Roi, je ne „ ſuis pas Banquier; pour ma Gendarmerie, „ comme elle eſt le bras qui porte mon ſceptre, „ je ne l'expoſe jamais au péril ſans aller cher„ cher la gloire avec elle. „

Après la mort du grand Penſionnaire Barnevelt, ſes enfants entrerent dans une conſpiration contre le Prince Maurice. L'aîné ayant été pris, la veuve de Barnevelt demanda audience au Prince, qui, en qualité de Stathouder, pouvoit accorder la grace du coupable. Le Stathouder ne refuſa point audience à la mere; mais il n'eut point d'égard à ſa priere, & lui dit, qu'il étoit ſurpris de la voir demander grace pour ſon fils,

elle qui ne l'avoit point demandée pour ſon mari. „ Je n'ai point demandé grace pour mon mari, „ répondit cette veuve, parce qu'il étoit inno„ cent; mais je la demande pour mon fils, parce „ qu'il eſt coupable. „ Et elle ſe retira auſſi-tôt.

Malek, Viſir du Calife Moſtadi, venoit de remporter une victoire ſur les Grecs, & avoit pris leur Empereur dans une bataille. Ayant fait venir ce Prince dans ſa tente, il lui demanda quel traitement il attendoit de ſon vainqueur? „ Si vous faites la guerre en Roi, répondit l'Em„ pereur, renvoyez-moi: ſi vous la faites en „ Marchand, vendez-moi: ſi vous la faites en „ Boucher, égorgez-moi. „ Le Général Muſulman le renvoya ſans rançon.

Un Chef d'eſclaves révoltés fut pris les armes à la main, avec pluſieurs de ſon parti. Le Général vainqueur lui demanda quel traitement il croyoit que lui & ſes compagnons avoient mérité? — *Celui que méritent de braves gens qui s'eſtiment dignes de la liberté.* Le Général leur accorda le pardon, & les incorpora dans ſon armée.

Un homme que ſes talents avoient élevé à une Place éminente, alla faire ſes remerciements au Miniſtre. Mais celui-ci, aſſez grand pour rendre hommage au mérite, lui dit: " Vous „ n'avez aucunes graces à me rendre; je n'ai eu „ en vue que l'utilité publique, & vous n'au„ riez point eu mon choix, ſi j'avois trouvé „ quelqu'un qui en fût plus digne que vous. „

On parloit, en préſence de Milord Bolingbrook, de l'avarice dont le Duc de Malborough avoit été accuſé, & on citoit des traits ſur leſquels on appelloit au témoignage même de Bolingbrook, qui avoit été l'ennemi déclaré du Duc. *C'étoit un ſi grand homme*, répondit Bolingbrook, *que j'ai oublié ſes vices.*

Un ſage Arabe avoit diſſipé ſes biens aux ſervices d'un Calife, & ce Monarque, noyé dans les

les délices, lui disoit ironiquement : Connois-tu quelqu'un qui fasse profession d'un plus grand détachement que toi? — Oui, Seigneur. — Quel est-il ? Vous : je n'ai sacrifié que ma fortune; vous sacrifiez votre gloire. *Apol. Orient.*

GRIPHE.

SEntence ou proposition mystérieuse qui ajoute aux termes obscurs ou équivoques de l'Enigme, un sens captieux capable d'embarrasser & de surprendre. Le Griphe differe aussi du Logogriphe, en ce que celui-ci ne roule que sur les différentes manieres de cacher un mot, en retranchant ou en divisant les lettres. Ce terme, *Griphe*, est dérivé d'un mot grec, qui signifie filet ou rets propre à prendre les poissons.

C'est une sorte de Griphe que la demande que le Sphynx fit aux Thébains : *Quel est l'animal qui, le matin, marche à quatre pieds, à deux sur le haut du jour, & à trois sur le soir ?* Ce qu'Oedipe expliqua de l'homme, qui, dans l'enfance, va à quatre pieds ; ensuite, devenu grand, n'a besoin que de ses deux pieds pour marcher ; & enfin, va à trois pieds, lorsque dans la vieillesse il s'appuie sur un bâton.

On peut encore citer comme un exemple du Griphe, la question que Samson proposa aux Philistins à l'occasion du rayon de miel qu'il trouva dans la gueule du lion, après l'avoir déchiré : *Celui qui dévore a fourni de quoi manger, & la force a fait naître la douceur.* Les Philistins en donnerent l'explication par le moyen de Dalila, & dirent à Samson : Qu'y a-t-il de plus doux que le miel ? qu'y a-t-il de plus fort que le lion ?

GUERRE.

ON a dit de la Guerre, que c'étoit un jeu de Princes, qui ne plaiſoit qu'à ceux qui le jouoient. Ce jeu ſanguinaire a ſes ruſes, ſes ſtratagemes. *Voyez Ruſes de Guerre.*

La valeur eſt ſans doute la vertu la plus eſſentielle à l'homme de Guerre ; mais heureuſement c'eſt la plus commune. Il eſt rare de voir celui qui a pluſieurs témoins de ſa mort, mourir en lâche. *Voyez Bravoure, Courage.*

La Guerre eſt pour la plupart de ceux qui s'y adonnent, moins un champ de gloire, qu'un métier. Charles-Quint faiſoit attaquer en 1525, par le Marquis de Peſcaire, Pizighitone, Place du Milanez. " Il y avoit dedans trois excellents Ar-
" quebuſiers qui, ayant été mis en garde en un
" certain lieu ſecret de la muraille, regardoient
" s'ils ne verroient point quelque Eſpagnol, ſur
" lequel ils puſſent décharger leurs arquebuſes à
" coups ſûrs. Il arriva qu'ayant couché mort par
" terre le Capitaine Buſto & le Capitaine Mer-
" cado, le troiſieme ayant dreſſé ſon arquebuſe
" contre le Marquis de Peſcaire, & cherchant à
" y mettre le feu, tout d'un coup un Capitaine
" de Pavie, nommé Le Fratin, avança la main
" & lui arracha la mêche allumée, criant à haute
" voix : A Dieu ne plaiſe, que, par notre cruauté,
" périſſe un ſi vaillant Capitaine, qui eſt le pere
" des ſoldats, & qui nous maintient, encore que
" nous ſoyons ennemis ; mais au contraire, con-
" ſervons-lui la vie, afin de vivre du gain de
" nos ſoldats, & que nous ne mourrions point
" de faim au milieu d'une paix lente & pareſſeuſe.
" Ainſi lui fut ſauvée la vie. Il avoit raiſon de
" parler ainſi ; car, comme ennemi de paix &

ami de Guerre, il leur entretenoit toujours leur gagne-pain. „ *Brantôme.*

Pluſieurs de ceux qui vont à la Guerre, dit le Spectateur Anglois, s'accoutument à ne point réfléchir. Ils enviſagent la mort avec tant d'indifférence, qu'ils conſervent le même ſang froid au milieu des actions les plus chaudes. Témoin ce que dit un Officier François, qui n'avoit pas trop bonne opinion de ſon Général, & qui après avoir reçu un coup mortel dans une bataille, s'écria : *Je voudrois bien vivre une heure de plus, pour voir comment cet étourdi ſe tirera d'affaire.*

Deux jeunes Cavaliers Anglois qui ſervoient dans le même eſcadron, & qui étoient amis inſéparables, devoient paſſer une riviere. L'un d'eux ſe mit dans un bateau avec pluſieurs autres, pendant que ſon camarade en attendoit le retour ſur le bord. Bientôt après, on entendit quelque bruit cauſé par un cheval qui venoit de ſauter dans l'eau avec ſon Cavalier. Là-deſſus celui des deux amis qui ſe trouvoit à terre, cria à haute voix : *Hola ; ho, qui s'eſt noyé?* On lui répondit auſſi-tôt, *votre ami Henri Tompſon.* A quoi il repliqua fort gravement : *Ah! le pauvre diable, il avoit un cheval bien fougueux.*

Les Poëtes nous ont peint la Guerre comme une furie qui traîne à ſa ſuite l'effroi, la famine & la déſolation. Elle ravage les campagnes, réduit les villes en cendres, déchire le cœur des meres, des épouſes & des enfants, & ne laiſſe pour traces de ſon paſſage que des brigandages & des crimes. Il ſuffit pour juſtifier cette horrible peinture, d'ouvrir l'Hiſtoire des Guerres civiles; mais nous ne rapporterons que ce ſeul trait. En 1563, les Catholiques prennent par capitulation, Annonay, ville du Vivarais. Au-lieu de tenir aux Calviniſtes les paroles qu'ils leur ont données, ils mettent tout à feu & à ſang. Les femmes ſont arrachées par la ſoldateſque, des endroits où elles s'étoient cachées pour ſe déro-

ber à l'inhumanité du vainqueur. Une d'elles eſt violée en préſence de ſon mari ; on l'oblige enſuite de tirer une épée, ſans qu'elle ſache ce qu'on en prétend faire, parce que ſa main eſt conduite par une main étrangere, & pouſſée par ceux qui ſont derriere ; & on la lui fait enfoncer dans le cœur de ſon mari, à qui elle donne, malgré elle, le coup de la mort. *De Thou.*

Accidents ſinguliers arrivés à la Guerre.

M. de Thou a cru devoir remarquer, dans ſon Hiſtoire, cet accident ſingulier, arrivé au ſiege de Groningue en 1594. Dans l'inſtant où les aſſaillants ſont prêts à tirer un canon, & à y mettre le feu, un boulet, tiré du côté des aſſiégés, entre dans la bouche de ce canon, & ſans l'avoir endommagé, eſt renvoyé auſſi-tôt dans la place par le canon où il eſt entré.

Lors de l'expédition de Charles-Quint, en Provence, vers l'an 1536, quelques troupes de l'Empereur battent, à Brignoles, un parti François, dont le Commandant, nommé Montejan, eſt fait priſonnier. Trois Officiers ſe diſputent ſa rançon. Le premier allegue pour raiſon qu'il lui a enlevé ſa maſſe de fer ; le ſecond ſe fonde ſur ce qu'il lui a arraché le gant de la main ; & le troiſieme repréſente qu'il a pris la bride du cheval lorſqu'il marchoit encore. Les Officiers Généraux, devant qui l'affaire eſt portée, après avoir écouté les raiſons de part & d'autre, prononcent en faveur du dernier, qui a arrêté le cheval ; parce que par-là il a ôté à l'Officier François le moyen de pouvoir s'enfuir. *Vie de Charles-Quint.*

Dans les Guerres de Religion, lorſque les Catholiques aſſiégeoient Rouen en 1562, *François Civile*, un des plus intrépides Gentilshommes du parti Calviniſte, reçut une bleſſure qui le fit tomber du rempart de la ville, ſans connoiſſance. Des ſoldats, qui le croyoient mort, le dépouillerent, & l'enterrerent avec la négligence ordi-

naire dans ces occaſions. Un domeſtique affectionné, jaloux de procurer à ſon Maître une ſépulture qu'il croit plus honorable, va le chercher. N'ayant pas réuſſi à le reconnoître parmi pluſieurs cadavres tout défigurés qu'il trouve, il les recouvre de terre, mais de maniere que la main de l'un d'eux demeure découverte. Comme il s'en retournoit, il regarde derriere lui, il apperçoit cette main. La crainte qu'il a que cet objet n'excite les chiens à déterrer le cadavre pour le dévorer, le fait retourner ſur ſes pas, dans la vue de couvrir cette main. Au moment qu'il alloit ſe livrer à ce pieux office, un clair de Lune lui fait appercevoir un diamant que *Civile* portoit au doigt. Sans perdre de temps, il prend ſon Maître, qui reſpire encore, & le porte à l'hôpital des bleſſés. Mais les Chirurgiens accablés de travail, & regardant cet homme comme mort, ne veulent point s'occuper de ſa bleſſure. Le domeſtique ſe trouve obligé de le tranſporter à ſon auberge, où il languit quatre jours ſans aucun ſecours. Au bout de ce temps-là, deux Médecins ont la complaiſance de le viſiter. Ils nettoient ſa plaie, & le mettent, par leurs ſoins, en état de vivre. La ville ayant été priſe d'aſſaut, les vainqueurs pouſſerent la barbarie juſqu'à le jetter par les fenêtres. Heureuſement il tomba ſur un tas de fumier, où, abandonné de tout le monde, il paſſa encore trois jours. Ducroiſet, ſon parent, le fit enlever ſecrétement pendant la nuit, & tranſporter dans une maiſon de campagne, où il fut panſé à loiſir. Là, après tant d'eſpeces de morts, il recouvre une ſanté ſi parfaite, qu'il ſurvit quarante ans à tous ces accidents. Cette providence particuliere, qui avoit ſauvé cet homme de tant de périls, avoit auſſi préſidé à ſa naiſſance. Sa mere, étant morte enceinte, pendant l'abſence de ſon mari, avoit été enterrée ſans que l'on ſongeât à tirer l'enfant par l'opération céſarienne. Le lendemain de l'enterrement

le mari arrive & apprend, avec ſurpriſe, la mort de ſa femme, & le peu d'attention qu'on avoit eu pour ſon fruit. Il demande qu'elle ſoit exhumée, & lui fait ouvrir le bas-ventre, d'où *Civile* fut tiré encore vivant. *Voyez l'Hiſtoire de M. de Thou.*

Vers l'an 1576, les habitants de Villefranche en Périgord, avoient formé, durant les Guerres civiles, le complot de ſurprendre Montpaſier, petite ville voiſine. Ils choiſirent pour cette expédition, la même nuit que ceux de Montpaſier, ſans en rien ſavoir, avoient auſſi priſe, pour tâcher de s'emparer de Villefranche. Le hazard fit encore que les deux troupes, ayant pris un chemin différent, ne ſe rencontrerent point. Tout fut exécuté, avec d'autant moins d'obſtacle de part & d'autre, que les murs étoient demeurés ſans défenſe. On pilla, on ſe gorgea de butin, on ſe crut heureux, juſqu'à ce que le jour ayant paru, les deux villes connurent leur mépriſe. La compoſition fut que chacun s'en retourneroit chez ſoi, & que tout ſeroit remis en ſon premier état. Ceci peut encore donner une image de la Guerre qui ſe faiſoit en ces temps-là. *Mémoires de Sully.*

En 1599, deux freres Eſpagnols, qui, quoiqu'ils ſe fuſſent toujours cherchés, ne s'étoient jamais vus, ſe rencontrent par hazard au ſiege de Bommel, Place de Guerre, où ils ſervent dans deux compagnies différentes. S'étant reconnus, après quelques éclairciſſements, ils ſautent au cou l'un de l'autre. Dans le temps qu'ils ſe tiennent étroitement embraſſés, un boulet de canon leur emporte la tête, ſans ſéparer leurs corps, qui tombent enſemble. Ainſi périſſent ces deux freres dans le moment le plus doux de leur vie. *Mémoires d'Amelot de la Houſſaye.*

Dans les premiers jours de la campagne que les François ouvrirent en Allemagne, en 1691, il arriva une aventure de déſerteurs aſſez parti-

culiere. Un Grenadier du régiment de Soutenon déſerte, & avertit les Impériaux qu'un convoi aſſez conſidérable part d'Allemagne pour l'armée Françoiſe. Mille chevaux partent auſſitôt de Mayenne, pour l'enlever. Un Huſſard Allemand déſerte dans le même temps, avertit les François du riſque que court leur convoi; & ſon rapport les détermine à le faire ſoutenir par un détachement conſidérable. Les deux corps ſe rencontrent, ſe chargent avec beaucoup de vivacité, & les Impériaux ſont battus. Ainſi cette double déſertion expoſa & ſauva le convoi. *Mém. du Maréchal de Villars.*

La Colonie, dans ſes Mémoires, rapporte le fait ſuivant. Cet Officier, quoique François, commandoit un régiment de Grenadiers au Service de l'Electeur de Baviere. Immédiatement, dit-il, après la bataille de Denain, en 1712, M. de Quémin, Major de mon Corps, me demanda ſi je trouverois bon qu'il profitât du temps pour aller compter dans les retranchements le nombre des hommes qui avoient été tués pendant l'attaque. Je lui dis que j'y conſentois avec plaiſir, & que même je ſerois bien-aiſe de le ſavoir de lui. Au même inſtant, un bon Bavarois, un peu âgé, qui étoit Lieutenant de la Compagnie que j'avois en qualité de Colonel, me demanda la permiſſion de l'accompagner; ce que je lui accordai pareillement, & ils partirent tous deux. Ils ne furent pas loin ſans trouver à compter des morts, & ils alloient en mettre un dans le nombre, lorſqu'ils l'entendirent ſe plaindre. Un Grenadier du régiment de Guienne, qui ſe promenoit auſſi pour voir ſi on n'auroit pas oublié d'en dépouiller quelques-uns, entendit la voix plaintive du mourant; & cette bonne ame voulut le ſoulager. Pour cet effet, il s'en approche, le couche en joue; & en lâchant un ſacre..... il dit qu'il alloit achever ce pauvre malheureux,

qui souffroit trop. Heureusement, M. de Quémin détourna le fusil, & lui dit : Laisse mourir ce misérable, s'il doit mourir. Monsieur, dit le Grenadier, excusez-moi, s'il vous plaît; je voulois rendre service à ce pauvre garçon; &, dans l'état où il est, le meilleur est de l'achever; car c'est mettre fin à ses souffrances : si je ne le fais pas, il en souffrira davantage, & périra toujours. Il voulut le coucher en joue une seconde fois; & enfin M. de Quémin fut obligé de le chasser. Mon Lieutenant, qui savoit un peu le François, avoit entendu ce dialogue. Il dit à M. de Quémin, que peut-être ce maraut entendroit l'Allemand, & qu'il alloit l'interroger. En effet, le blessé lui répondit en Allemand. Le bon homme trouvant un homme de sa nation, s'attacha à lui faire des questions, & lui demanda de quel pays il étoit. Le blessé répondit qu'il étoit Bavarois. Bavarois ! dit mon vieux Lieutenant, en grondant. Quoi ! tu servois contre ton Prince ? Il falloit achever de le tuer. Eh ! de quel endroit es-tu de la Baviere, continua-t-il ? L'autre lui répondit qu'il étoit des environs d'Ingolstadt. Quel est ton pere ? quels sont tes parents, reprit le Lieutenant ? — Ma mere est morte, dit-il, & je suis fils unique d'un Officier, qui apparemment a été tué à la bataille d'Hochstet, & je n'ai pas pu avoir de ses nouvelles : depuis ce temps-là, mes parents se sont emparés de son bien, & me laissoient manquer de tout. Quand je me suis vu un peu grand, ne sachant que devenir, j'ai fait complot de m'enrôler avec deux autres écoliers de mes camarades, & nous avons pris parti avec le premier Officier qui s'est présenté. Le Lieutenant lui dit : — Comment t'appelles-tu ? — Je m'appelle Oudesch, répondit le blessé. — Ah ! malheureux, reprit-il, tu es mon fils : j'étois ici le spectateur de ta mort sans le secours de M. de Quémin, & sans aucun effort de ma part pour t'en garantir : tu t'es mis dans

le cas de nous tuer l'un l'autre, ſi l'occaſion s'en fût préſentée; & le Ciel nous a conduits ici pour te ſauver la vie. Ce pauvre garçon, qui, dans la plus triſte ſituation où l'on puiſſe jamais être, eut le bonheur de trouver un pere qu'il croyoit mort depuis long-temps, fut ſi tranſporté de joie, qu'il ſe mit à ſe traîner, en criant : Ah, mon pere! il ſe jetta à ſes pieds, & les embraſſa avec un tranſport ſi grand, qu'on eut de la peine à l'en arracher. Le bleſſé fut tranſporté, ſoigné, guéri, & entra en qualité d'Officier dans le Régiment.

Fin du Tome premier.

DICTIONNAIRE

D'ANECDOTES,

DE TRAITS SINGULIERS

ET CARACTÉRISTIQUES, &c.

TOME SECOND.

DICTIONNAIRE
D'ANECDOTES,
DE TRAITS SINGULIERS
ET CARACTÉRISTIQUES,
HISTORIETTES, BONS MOTS,
NAÏVETÉS, SAILLIES,
REPARTIES INGÉNIEUSES, &c. &c.

Nouvelle Édition augmentée.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez LA COMBE, Libraire, Quai de Conti.

M. DCC. LXVII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

DICTIONNAIRE
D'ANECDOTES,
DE TRAITS SINGULIERS
ET CARACTÉRISTIQUES, &c.

HABITUDE.

L'Habitude eſt une ſeconde nature qu'il eſt bien difficile de vaincre, parce que ſouvent notre meilleure façon d'être, en dépend. Un Payſan étoit allé conſulter un Oculiſte; il le trouve à table, mangeant & buvant bien. Que faire pour mes yeux? lui dit le Payſan. — Vous abſtenir de vin, répond l'Oculiſte. — Mais il me ſemble, reprend le Payſan en s'approchant de lui, que vos yeux ne ſont pas plus ſains que les miens, & cependant vous buvez. — Oui, vraiment; c'eſt que j'aime mieux boire que guérir.

HABLEUR.

UNe exagération extravagante ne doit pas être réfutée ſérieuſement; la meilleure réponſe

qu'on puiſſe y faire, c'eſt d'enchérir deſſus. Un Gaſcon ſe trouvoit à Paris, rue Notre-Dame, à côté d'un Bourgeois auquel il vantoit la fineſſe de ſa vue. Sandis, lui dit-il, je vois d'ici une ſouris qui court au haut de cette tour. Je ne la vois pas, répondit le Bourgeois, mais, je l'entends trotter.

Un voyageur (il fait beau mentir à qui vient de loin) diſoit avoir parcouru les quatre parties du monde, & parmi les curioſités qu'il avoit obſervées, il en étoit une dont aucun Auteur, ajoutoit-il, ne faiſoit mention. Cette merveille, ſelon lui, étoit un choux ſi grand, ſi élevé, que ſous chacune de ſes feuilles, cinquante Cavaliers armés pouvoient ſe ranger en bataille, & faire l'exercice militaire, ſans ſe nuire l'un à l'autre. Quelqu'un qui l'écoutoit, ne s'amuſa point à réfuter cette rêverie; mais il lui dit d'un grand ſang-froid, qu'il avoit auſſi voyagé, & qu'il avoit été juſqu'au Japon, où il avoit été ſurpris de voir plus de trois cents Ouvriers qui travailloient à fabriquer un chauderon; cent cinquante hommes étoient dedans occupés à le polir. A quoi pouvoit ſervir cet énorme vaſe, dit le voyageur? C'étoit, ſans doute, lui répondit-on auſſitôt, pour faire cuire le choux dont vous venez de nous parler.

Un Gaſcon racontant ſes proueſſes au Maréchal de Baſſompierre, lui diſoit entr'autres choſes, que dans un combat ſur mer, il avoit tué trois cents hommes ſur un vaiſſeau. Et moi, dit le Maréchal, étant en Suiſſe, je me gliſſai par une cheminée, pour voir une belle voiſine que j'aimois. Le Gaſcon ſoutint que cela ne pouvoit pas être, parce qu'il n'y a point de cheminée en ce pays-là. Eh! Monſieur, reprit le Maréchal, je vous ai laiſſé, dans un combat, tuer trois cents hommes ſur un vaiſſeau, laiſſez-moi en Suiſſe, une fois ſeulement, deſcendre par une cheminée, pour voir une jolie femme.

HAINE IMPLACABLE.

LE caractere ſombre & impitoyable des Eſpagnols vainqueurs des Indiens en Amérique, avoit rendu à ces derniers le nom Eſpagnol un objet d'exécration. Le Cacique Hatvey, celui des Inſulaires de l'Iſle de Cuba, qui avoit fait les plus grands efforts pour défendre ſa liberté, ayant été vaincu & pris, fut condamné à être brûlé vif. Lorſque ce Prince malheureux fut attaché au poteau où il devoit expirer, un Miſſionnaire l'exhorta à ſe faire Chrétien, & l'aſſura que ſon changement de Religion lui procureroit le Paradis. " *Dans le Paradis, dont vous me faites une ſi belle peinture, y a-t-il des Eſpagnols*, demande le Cacique? *Oui, ſans doute*, répond le Religieux, *mais il n'y en a que de bons. Le meilleur ne vaut rien*, repliqua Hatvey : *je ne puis me réſoudre à aller dans un lieu où j'aurois à craindre d'en trouver un ſeul; ainſi, ne me parlez plus de votre Religion, & laiſſez-moi mourir.* " Hiſtoire de Saint-Domingue.

HARANGUE.

LEs Généraux anciens, comme le témoignent les Hiſtoires, Grecque & Romaine, haranguoient ſouvent les armées. L'objet ordinaire de leurs Harangues, étoit d'animer les troupes par le ſouvenir de leurs victoires paſſées, ou des injures qu'elles avoient reçues de l'ennemi. Nos Généraux modernes n'ont que trop ſouvent négligé ce puiſſant reſſort.

On a dit que l'uſage des Harangues devoit être plus fréquent chez les Anciens qu'aujourd'hui, parce que chez eux l'Orateur & le Guerrier étoient ſouvent réunis dans la même perſonne. Mais il eſt bien queſtion ici d'un diſcours arrangé : tout Guerrier, animé d'une forte paſſion, ou excité par un danger preſſant, fera paſſer en peu de mots dans le cœur de ceux qui l'écouteront, les ſentiments dont il eſt animé, & c'eſt la Harangue que nous demandons. Le jour de la bataille du Teſin, Annibal ranima le courage de ſon armée par ces paroles : Compa- „ gnons, leur dit-il, le Ciel m'annonce la vic- „ toire; c'eſt aux Romains, & non à vous de „ trembler. Jettez les yeux ſur ce champ de ba- „ taille : nulle retraite ici pour les lâches; nous „ périſſons tous, ſi nous ſommes vaincus. Quel „ gage plus certain du triomphe? Quel ſigne „ plus ſenſible de la protection des Dieux? Ils „ nous ont placés entre la victoire & la mort. „

Dans un combat ſanglant entre l'Armée d'Héraclius & celle des Sarrazins, il ſe répand un bruit que le Général Mahométan, nommé *Derar*, eſt tué, les Sarrazins en ſont épouvantés. Raſi, un de leurs Capitaines, les voyant fuir, s'écria : " Où courez-vous? Ce n'eſt pas-là que „ ſont les ennemis : on vous a dit que le Géné- „ ral eſt tué. Eh! qu'importe qu'il ſoit au nom- „ bre des vivants ou des morts? Dieu eſt vi- „ vant, & vous regarde. Marchez. „

Dans une autre occaſion, un Général Muſulman dit à ſes troupes : " Voilà le Ciel; combat- „ tez pour Dieu, & il vous donnera la terre. „

Guillaume le Bâtard, Duc de Normandie, appellé à la Couronne par le teſtament d'Edouard III., étant entré dans le Royaume avec de bonnes troupes, brûla ſes vaiſſeaux, & dit à ſon armée : *Voilà votre Patrie.*

En 1590, les Ligueurs & les Royaliſtes, commandés par Henri IV., ſont prêts à ſe battre

dans les plaines d'Yvri. Immédiatement avant l'action, Henri parcourt tous les rangs de ſon armée : il montre aux ſoldats ſon caſque ſurmonté d'un panache blanc, & leur dit avec cette ardeur qui ſe communique : " Enfants, ſi „ les Cornettes vous manquent, voici le ſigne „ du ralliement; vous le trouverez toujours au „ chemin de la victoire & de l'honneur. „

On rapporte que dans un autre jour de bataille, ce même Prince dit à ſes troupes : " Je „ ſuis votre Roi, vous êtes François, voilà „ l'ennemi. „

On ignore encore combien un terme de mépris, lancé à propos contre l'ennemi, peut, dans une courte Harangue, relever le courage abattu des troupes. En 1683, le Duc de Lorraine étoit à la tête d'un corps d'armée en Hongrie, pour empêcher les horribles dévaſtions des Turcs & des Tartares. Dans une attaque très-vive, quelques Eſcadrons Allemands qui avoient beaucoup ſouffert, commençoient à ſe retirer en aſſez bon ordre. Le Duc de Lorraine court à eux : *Quoi, Meſſieurs*, leur dit-il, *vous abandonnez l'honneur des Armes de l'Empereur ? Vous avez peur de ces canailles ? Retournez, je veux les battre avec vous & les chaſſer.* Ils font auſſi-tôt volte face, marchent aux Infideles, & les battent. *Hiſt. des Guerres de Hongrie.*

Muſtapha II. attaquoit, en 1695, Veterani, qui conduiſoit de Tranſilvanie ſept mille hommes aux Impériaux. Malgré la prodigieuſe inégalité de forces, les Turcs furent repouſſés deux fois avec une perte conſidérable. Ils paroiſſoient entiérement découragés, lorſque le Sultan, au déſeſpoir, cria à Schahyn Mahomet, un des Officiers Généraux : " C'eſt bien à tort qu'on t'a „ donné le nom de *Schahyn*, puiſque tu n'oſes, „ comme un fier faucon, frapper de tes ſerres „ ton ennemi à la tête : tu n'es qu'une grue, „ qui traîne après elle une troupe de fuyards. „

Ce reproche amer, dicté par la paſſion, ranime le courage des Janiſſaires. Ils attaquent de nouveau les Allemands, & remportent enfin ſur eux l'avantage. *Cantimir, Hiſtoire de l'Empire Ottoman.*

Les Anglois faiſoient le ſiege de Cadix en 1702. Comme la vigueur étoit néceſſaire pour forcer un poſte ſi avantageux, le Général des aſſaillants crut devoir les encourager par une Harangue. Elle fut courte & ſinguliere : " Anglois, leur „ dit-il, qui mangez tous les jours du bon bœuf „ & de la bonne ſoupe, ſouvenez-vous bien que „ ce ſeroit le comble de l'infamie de vous laiſſer„ battre par cette canaille d'Eſpagnols, qui ne „ vivent que d'oranges & de citrons. „ Ces expreſſions, peu élevées, mais rendues avec beaucoup de vivacité & de franchiſe, firent ſur la multitude une impreſſion étonnante.

On ſait qu'il eſt des Harangues d'uſage, & qui ſont preſcrites par le cérémonial. Un premier Préſident du Parlement, haranguant Monſeigneur le Duc de Bourgogne dans ſon berceau, ſe contenta de lui dire : " Nous venons, Mon„ ſeigneur, vous offrir nos reſpects; nos enfants„ vous offriront leurs ſervices. „

Le Cardinal de Bonzi, d'une naiſſance illuſtre, & Italien d'origine, vint en France, où il obtint l'Archevêché de Narbonne, & la place de premier Aumônier de la Reine. Quelque temps après, le Roi de Pologne lui accorda la nomination au Cardinalat. Comme il paſſoit par Montpellier, pour aller au Conclave, le Doyen, à la tête de la Faculté de Médecine, lui fit cette courte Harangue.

Italia te fecit nobilem, Gallia potentiſſimum, Polonia eminentiſſimum : O utinam & Roma ſanctiſſimum, & noſtra Facultas incolumem !

Vous devez à l'Italie la Nobleſſe de votre naiſſance, votre grandeur à la France, le titre d'Eminence à la Pologne. Plût au Ciel que vous

duſſiez à Rome le titre de Sainteté, & à notre Faculté le don d'une longue ſanté!

Louis XIV. devoit ſe rendre à l'Egliſe de Notre-Dame de Paris, pour aſſiſter à une bénédiction de drapeaux, & avoit témoigné qu'il ſouhaitoit qu'on ne lui fît point de Harangue. M. de Harlay de Chanvallon, qui étoit pour lors Archevêque de Paris, ſe contenta de lui dire à la porte de l'Egliſe où il le reçut : " Sire vous me fermez " la bouche, pendant que vous l'ouvrez à la joie " publique. "

HARANGUEURS.

LE défaut de mémoire, quelquefois auſſi la naïveté, & même l'ineptie de quelques Officiers municipaux, chargés par devoir de haranguer les Princes, ont donné lieu à quelques plaiſanteries.

Un Officier de l'Empereur Charles-Quint, s'étant préſenté devant François I. pour lui faire une Harangue, la commença ainſi : " Quand le " grand Scipion arriva devant Carthage, Sire... " Le Roi ſe levant tout d'un coup de ſon ſiege, lui dit : Après, après, on ſait bien qu'il ne vint pas à pied, il vint à cheval. *Corozet.*

Les Députés de Marſeille, voulant Haranguer Henri IV., & mettre leur érudition à profit, commençoient leur diſcours par ces paroles : *Annibal partant de Carthage.* A ces mots, le Prince les interrompant, leur dit : " Annibal partant de " Carthage, avoit dîné, & je vais en faire autant. "

Trois Députés des Etats des Bretagne, étant venus pour haranguer le Roi, l'Evêque, qui étoit le premier, oublia ſa Harangue, & ne put en dire un ſeul mot. Le Gentilhomme qui le ſuivoit, ſe croyant obligé de prendre la parole, s'écria : Sire, mon grand-pere, mon pere & moi,

ſommes tous morts à votre ſervice. Le Roi ſe retourna en diſant qu'il n'entendoit pas les Harangues des morts. *Menagiana.*

Chriſtine, Reine de Suede, ayant écouté une Harangue, dont la longueur l'avoit ennuyée, M. Voiſin la ſupplia de témoigner ſa ſatisfaction à celui qui l'avoit faite. Cela eſt juſte, dit-elle, quand ce ne ſeroit qu'à cauſe qu'il vient de finir.

Un Maire, chargé de haranguer Louis XIV. à la porte de la ville, lui préſenta les clefs : " Sire, „ lui dit-il, la joie que nous avons en voyant „ votre Majeſté, eſt ſi grande, que....„ Il fut alors ſi interdit, qu'il rappella en vain ſa mémoire. Un Seigneur, pour le tirer de ce mauvais pas, lui dit ; " Oui, la joie que vous „ avez eſt ſi grande, que vous ne pouvez l'exprimer. „

M. le Prince (le grand Condé) devoit paſſer par une petite ville de Bourgogne. Le jour venu, la ville s'étant miſe ſous les armes, le Maire, en robe, à la tête des Echevins, alla recevoir M. le Prince à la porte : " Monſeigneur, lui dit-il, „ de toutes les villes qui ont l'honneur d'être „ dans le Gouvernement de VOTRE ALTESSE „ SÉRÉNISSIME, la plus petite ſeroit ravie de „ vous faire connoître qu'il n'y en a point qui „ ait un ſi grand zele. Elle ſait qu'un moyen „ infaillible de plaire au Guerrier le plus grand „ de notre ſiecle, c'eſt de le recevoir au bruit „ d'une nombreuſe artillerie ; mais il nous a „ été impoſſible de faire tirer le canon, par dix-„ huit raiſons. La premiere, c'eſt, Monſeigneur, „ qu'il n'y en a point, & qu'il n'y en a jamais „ eu en cette ville.... „ *Je ſuis ſi content de cette raiſon*, dit M. le Prince, *que je vous quitte des dix-ſept autres.*

Ce même Prince paſſant par la ville de Sens, fut harangué par l'Abbé Boileau, qui étant alors Doyen de la Cathédrale de Sens, fut chargé de porter la parole à la tête du Chapitre. M. le

Prince voulant ſe procurer le plaiſir de déconcerter l'Orateur, affecta d'avancer ſa tête du côté du Doyen, comme pour le mieux entendre, mais en effet pour le faire manquer. L'Abbé Boileau, qui s'apperçut de la malice, feignit d'être étonné & interdit, & commença ainſi ſon compliment avec une crainte affectée : " Monſeigneur, votre „ Alteſſe ne doit pas être ſurpriſe de me voir „ trembler en paroiſſant devant elle à la tête „ d'une Compagnie d'Eccléſiaſtiques; car ſi j'é„ tois à la tête d'une armée de trente mille hom„ mes, je tremblerois bien davantage. „ M. le Prince, charmé de ce début qui annonçoit un homme d'eſprit, embraſſa l'Orateur; & quand on lui eut dit que c'étoit le frere de Deſpréaux, il redoubla ſes careſſes, & le retint à dîner.

Le Maire d'une petite ville ne pouvant ſortir d'une Harangue qu'il avoit commencée, un de nos Rois qu'il haranguoit, las de le voir peiner, lui dit : *Finiſſez en trois mots.* Le Maire s'arrêta tout court, puis il s'écria : *Vive le Roi.*

Louis XIV., paſſant par Rheims en 1666, fut harangué par le Maire, qui, lui préſentant des bouteilles de vin avec des poires de rouſſelet ſeches, lui dit : " Sire, nous apportons à votre „ Majeſté notre vin, nos poires & nos cœurs, „ c'eſt ce que nous avons de meilleur. Le Roi lui frappa ſur l'épaule, en lui diſant : Voilà comme j'aime les Harangues.

Un Bourg connu dans la Province par une foire d'ânes qui s'y tient tous les ans, avoit député ſon Magiſtrat au-devant d'un Prince, pour le haranguer. Un Courtiſan, de la ſuite de ce Prince, s'appercevant que la Harangue commençoit à l'ennuyer, crut devoir faire diverſion à l'ennui, en demandant à l'Orateur, combien les ânes valoient dans ſon pays ? Celui-ci s'arrêta, & après avoir regardé depuis les pieds juſqu'à la tête, celui qui faiſoit cette demande déplacée : „ Quand ils ſont, lui répondit-il, de votre poil

„ & de votre taille, ils valent dix écus. „ Et il reprit le fil de ſa Harangue.

Les Harangeres de la halle à Paris, ont quelquefois eu la liberté de complimenter la Famille Royale. Lors de la convaleſcence de *Monſeigneur*, après une maladie qui faiſoit beaucoup craindre pour ſes jours, les Harangeres députerent quatre de leur troupe à Verſailles, pour lui faire compliment ſur ſa convaleſcence. Ces Ambaſſadrices ſe préſenterent à la porte de ſon appartement; mais l'Huiſſier ne jugea pas à propos de les faire entrer : ainſi elles s'en retournerent fort mécontentes. Le ſoir on rendit compte au Roi du concours de monde qui étoit venu pendant le jour, & l'on ne manqua pas de lui parler des Harangeres. Sa Majeſté dit qu'on avoit eu tort de leur refuſer la porte, & que leur zele méritoit qu'on leur laiſſât voir Monſeigneur. Les Harangeres furent, le lendemain matin, ce que le Roi avoit dit; elles aſſemblerent leur Conſeil, & une nouvelle députation fut réſolue. Auſſi-tôt que leurs *Excellences* furent arrivées à Verſailles, & qu'elles ſe préſenterent à la porte de Monſeigneur, on les introduiſit en cérémonie dans ſon appartement, & l'on fut en avertir le Roi, qui s'y rendit pour entendre leur Harangue. Sa Majeſté les trouva à genoux devant Monſeigneur, qui étoit tout debout, en robe-de-chambre. L'une lui baiſoit les pieds, l'autre le bord de ſa robe: le Prince ſouffroit cela patiemment. Pendant que les unes s'occupoient à lui baiſer les pieds, une autre diſoit fort cordialement : Que ſerions-nous devenues, ſi notre cher Dauphin fût mort? nous aurions tout perdu. — Oui, repliqua la quatrieme; tu as raiſon, nous aurions tout perdu; car notre bon Roi n'auroit jamais pu ſurvivre à ſon fils; & il ſeroit ſans doute mort de douleur. On admira la politique de cette femme, qui redreſſoit ſa compagne, de peur que le Roi ne fût jaloux de l'affection qu'elle témoignoit à

Monſeigneur. Sa Majeſté ordonna qu'on leur donnât un de ſes carroſſes pour les promener par-tout, & qu'on leur fît voir tout ce qu'il y a de beau à Verſailles. Elles ſouhaiterent d'aller entendre Vêpres à la Chapelle, & on les plaça toutes les quatre dans un banc de Ducheſſes. Monſeigneur leur fit donner vingt louis, & le Roi autant. Après quoi, comblées de biens & d'honneur, le carroſſe du Roi les ramena à Paris. On leur fit traverſer la ville d'un pas d'Ambaſſadeur, & on les conduiſit de ce train-là à la halle, où elles furent rendre compte à tout leur Corps de l'heureux ſuccès de leur voyage. On les conduiſit enſuite chacune dans ſa maiſon. Le lendemain elles s'aſſemblerent encore pour voir à quoi elles employeroient les quarante louis qu'on leur avoit donnés, & elles délibérerent de les employer à faire chanter un *Te Deum* pour la convaleſcence de Monſeigneur : ce qui fut exécuté dans l'Egliſe de ſaint Euſtache. *Lettres de Madame Dunoyer.*

HISTOIRE.

L'Hiſtoire eſt le Livre des Rois : c'eſt leur Conſeiller le plus fidele ; mais il faut qu'elle ſoit écrite par des hommes libres & amis de la vérité. Il a toujours exiſté, & il exiſte encore en Chine, un Tribunal hiſtorique, chargé, par une loi fondamentale, de conſigner dans les faſtes de l'Empire les vertus & les vices du Monarque regnant. L'Empereur Tai-t-ſong ordonna un jour à ce Tribunal de lui montrer l'Hiſtoire de ſon regne. Tu ſais, lui dit le Préſident, que nous donnons un récit exact des vertus & des vices de nos Souverains ; & nous ne ſerions plus libres de dire la vérité, ſi tu jettois les yeux

ſur nos dépôts. — Quoi, reprit l'Empereur, tu veux tranſmettre à la poſtérité l'Hiſtoire de ma vie ? & tu prétends auſſi l'informer de mes défauts, l'inſtruire de mes fautes? — Il n'eſt, répond le Préſident, ni de mon caractere, ni de la dignité de ma place, d'altérer la vérité : je dirai tout. Si tu fais quelque injuſtice, tu me feras de la peine : ſi tu te rends coupable ſeulement d'une légere indiſcrétion, j'en ſerai pénétré de douleur ; mais je ne tairai rien : telle eſt l'exactitude & la ſévérité des devoirs que m'impoſe ma qualité d'Hiſtorien, que même il ne m'eſt pas permis de paſſer ſous ſilence la converſation que nous avons enſemble. Tai-t-ſong avoit de l'élévation dans l'ame : Continue, dit-il au Préſident ; écris & dis, ſans contrainte, la vérité. Puiſſent mes vertus ou mes vices contribuer à l'utilité publique & à l'inſtruction de mes ſucceſſeurs! Ton tribunal eſt libre, je le protege, & lui permets d'écrire mon Hiſtoire avec la plus grande impartialité. *Hiſt. de la Chine.*

L'Hiſtoire n'eſt pas toujours, comme on le penſe communément, à la portée des enfants. Voici une Anecdote qui le prouve. C'eſt M. Jean-Jacques Rouſſeau qui la rapporte dans ſon Traité *de l'Education.* J'étois, dit-il, allé paſſer quelques jours à la campagne, chez une bonne mere de famille, qui prenoit grand ſoin de ſes enfants & de leur éducation. Un matin que j'étois préſent aux leçons de l'aîné, ſon Gouverneur qui l'avoit très-bien inſtruit de l'Hiſtoire ancienne, reprenant celle d'Alexandre, tomba ſur le trait connu du Médecin de Philippe qu'on a mis en tableau, & qui sûrement en valoit bien la peine. Le Gouverneur, homme de mérite, fit ſur l'intrépidité d'Alexandre pluſieurs réflexions qui ne me plurent point, mais j'évitai de les combattre pour ne pas le décréditer dans l'eſprit de ſon éleve. A table, on ne manqua pas, ſelon la méthode Françoiſe, de faire

beaucoup babiller le petit bon-homme. La vivacité naturelle à ſon âge, & l'attente d'un applaudiſſement ſûr, lui firent débiter mille ſottiſes, tout-à-travers leſquelles parroient de temps en temps quelques mots heureux qui faiſoient oublier le reſte. Enfin vint l'Hiſtoire du Médecin de Philippe : il la raconta fort nettement, & avec beaucoup de grace. Après l'ordinaire tribut d'éloges qu'exigeoit la mere, & qu'attendoit le fils, on raiſonna ſur ce qu'il avoit dit. Le plus grand nombre blâma la témérité d'Alexandre; quelques-uns, à l'exemple du Gouverneur, admiroient ſa fermeté, ſon courage : ce qui me fit comprendre qu'aucun de ceux qui étoient préſents, ne voyoit en quoi conſiſtoit la véritable beauté de ce trait. Pour moi, leur dis-je, il me paroît que s'il y a le moindre courage, la moindre fermeté dans l'action d'Alexandre, elle n'eſt qu'une extravagance. Alors tout le monde ſe réunit, & convint que c'étoit une extravagance. J'allois répondre & m'échauffer, quand une femme, qui étoit à côté de moi, & qui n'avoit pas ouvert la bouche, ſe pencha vers mon oreille, & me dit tout bas: Tais-toi, Jean-Jacques, ils ne t'entendront pas. Je la regardai, je fus frappé, & je me tus. Après le dîner, ſoupçonnant ſur pluſieurs indices, que mon jeune Docteur n'avoit rien compris du tout à l'Hiſtoire qu'il avoit ſi bien racontée, je le pris par la main, je fis avec lui un tour du parc, & l'ayant queſtionné tout à mon aiſe, je trouvai qu'il admiroit plus que perſonne, le courage ſi vanté d'Alexandre : mais ſavez-vous où il voyoit ce courage? uniquement dans celui d'avaler d'un ſeul trait, un breuvage d'un mauvais goût, ſans héſiter, ſans marquer la moindre répugnance. Le pauvre enfant, à qui l'on avoit fait prendre médecine, il n'y avoit pas quinze jours, & qui ne l'avoit priſe qu'avec une peine infinie, en avoit encore le dé-

boire à la bouche. La mort, l'empoiſonnement, ne paſſoient dans ſon eſprit que pour des ſenſations déſagréables, & il ne concevoit pas pour lui d'autre poiſon que du ſéné. Cependant il faut avouer que la fermeté du Héros avoit fait une grande impreſſion ſur ſon jeune cœur; & qu'à la premiere médecine qu'il lui faudroit avaler, il avoit bien réſolu d'être un Alexandre. Sans entrer dans des éclairciſſements qui paſſoient évidemment ſa portée, je le confirmai dans ces diſpoſitions louables, & je m'en retournai, riant en moi-même de la haute ſageſſe des peres & des maîtres, qui penſent apprendre l'Hiſtoire aux enfants. Quelques Docteurs, mécontents du *Tais-toi*, *Jean-Jacques*, demanderont, je le prévois, ce que je trouve enfin de ſi beau dans l'action d'Alexandre? Infortunés! s'il faut vous le dire, comment le comprendrez-vous? C'eſt qu'Alexandre croyoit à la vertu; c'eſt qu'il y croyoit ſur ſa tête, ſur ſa propre vie; c'eſt que ſa grande ame étoit faite pour y croire. O que cette médecine avalée étoit une belle profeſſion de foi! Non, jamais mortel n'en fit une ſi ſublime: s'il eſt quelque moderne Alexandre, qu'on me le montre à de pareils traits.

La curioſité inquiete des hommes, cherche des détails dans les Hiſtoires, & ne trouve que trop de plumes diſpoſées à la ſervir & à la tromper. On repréſentoit à un Hiſtorien du dernier ſiecle (*Varillas*) connu par ſes menſonges, qu'il avoit altéré la vérité dans la narration d'un fait: *Cela ſe peut*, dit-il, *mais qu'importe? Le fait n'eſt-il pas mieux tel que je l'ai raconté?*

Un autre (l'Abbé de Vertot) avoit un ſiege fameux à décrire; les mémoires qu'il attendoit, ayant tardé trop long-temps, il écrivit l'Hiſtoire du ſiege, moitié d'après le peu qu'il en ſavoit, moitié d'après ſon imagination; & par malheur, les détails qu'il en donne, ſont, pour le

moins, auſſi intéreſſants que s'ils étoient vrais; les mémoires arriverent enfin : *J'en ſuis fâché*, dit-il, *mais mon ſiege eſt fait.* Voyez les Réflexions ſur l'Hiſtoire, & ſur les différentes manieres de l'écrire, par M. d'Alembert.

HISTORIETTE.

PEtite Hiſtoire, où l'on rapporte quelque événement particulier, quelquefois galant, mais ordinairement plaiſant ; & qui s'éloigne, par conſéquent, de la gravité de l'Hiſtoire. L'Hiſtoriette differe du Conte, en ce que celui-ci eſt ordinairement fabriqué à plaiſir, au-lieu que l'Hiſtoriette eſt un de ces petits faits qu'un Hiſtorien ſeme quelquefois dans le cours d'une Hiſtoire, ſoit pour repoſer ſon Lecteur, ſoit pour faire connoître plus particuliérement les mœurs & le caractere d'une nation, ou de différents perſonnages.

Rome, qui depuis long-temps avoit perdu l'habitude de voir des triomphes, en vit un ſous le regne de Théodoſe, d'une eſpece toute nouvelle, & auſſi frivole que Rome elle-même l'étoit devenue, en comparaiſon de ce qu'elle avoit été autrefois. Un homme du peuple ayant déjà enterré vingt femmes, en épouſa une qui avoit rendu le même office à vingt-deux maris. On attendoit avec impatience la fin de ce nouveau mariage, comme on attend l'iſſue d'un combat entre deux Athletes célebres. Enfin la femme mourut; & le mari, la couronne ſur la tête, & une palme à la main, ainſi qu'un vainqueur, conduiſit la pompe funebre au milieu des acclamations d'une populace innombrable. *Hiſtoire du bas Empire.*

Cambiſe deſirant épouſer ſa ſœur, ce qui étoit

défendu par les loix du Royaume, voulut avoir l'approbation des gens de loix pour s'autoriſer dans ſa demande. Il leur demanda, d'un air ſévere, s'ils ne trouvoient point de loi qui permît au frere d'épouſer ſa ſœur? Ces Juriſconſultes craignant ſon indignation, répondirent: Que cette loi n'étoit point écrite; mais qu'ils en trouvoient une autre qui permettoit aux Rois de faire ce qu'ils trouveroient bon. Par cette réponſe adroite, ils détournerent la colere du Roi, ſans violer les loix du Royaume. *Hérodote*, *liv.* 3.

L'Empereur Alexandre-Sévere avoit parmi ſes Courtiſans un certain *Verronius-Turinus*, qui avoit ſouvent l'honneur d'entretenir l'Empereur en particulier. On le regarda bientôt comme un homme qui avoit du crédit, & qui pouvoit obtenir des graces. Pluſieurs perſonnes s'adreſſerent à lui, & lui offrirent de l'argent, en cas qu'il voulût bien parler en leur faveur. Il prit l'argent, & ne fit rien de ce qu'il avoit promis. Lorſque l'affaire réuſſiſſoit par quelque autre voie, il ne manquoit pas de dire que c'étoit à lui qu'on en étoit redevable, & c'eſt ce qu'il appelloit lui-même *vendre de la fumée*. Cette manœuvre fut ſue de l'Empereur, qui lui fit ſon procès. On publia toutes les ſommes qu'il avoit reçues de ceux qui avoient des affaires au Conſeil de l'Empereur, & quelquefois même, des deux parties. Il fut enſuite ordonné qu'il ſeroit attaché à un poteau, & qu'autour de lui on allumeroit du foin & du bois verd, afin que la fumée l'étouffât; ce qui fut exécuté. Un Hérault crioit pendant l'exécution; *Le Vendeur de fumée eſt puni par la fumée.*

Une fille alla ſe plaindre à Charles, Duc de Calabre, de ce qu'un Gentilhomme l'avoit abuſée. Le Duc condamna le Gentilhomme à donner à cette fille cent florins d'or. Mais lorſqu'elle fut partie, il lui dit de la ſuivre, & de reprendre la ſomme dont elle étoit chargée. La choſe n'étoit

n'étoit pas aiſée; on ſut lui faire réſiſtance, & la fille revint ſe plaindre de ces violences au Duc, qui lui dit : " Si vous euſſiez eu autant de ſoin " pour conſerver votre honneur que pour défen- " dre votre argent, vous ne l'euſſiez pas perdu. " Allez, ma mie, n'y retournez plus. "

La veuve d'un Grand d'Eſpagne voulut épouſer un de ſes Gentilshommes qui étoit très-bien fait & d'une figure fort agréable. Le jeune homme, par une délicateſſe aſſez rare, lui repréſenta long-temps & vivement qu'une alliance ſi diſproportionnée la couvriroit d'un éternel opprobre. Cette femme, pour toute réponſe, fit couper les narines de deux chevaux de carroſſe très-beaux & très-connus, dont elle continua à ſe ſervir pour ſes viſites & ſes promenades. Une bizarrerie ſi nouvelle devint d'abord la matiere de tous les entretiens; on en parla moins peu de temps après, & enfin on n'en dit plus rien du tout. Voilà ce qui nous arrivera, dit la Dame à ſon Gentilhomme, en lui faiſant obſerver ce qui venoit de ſe paſſer. Ce raiſonnement finit la difficulté. *Mém. Hiſt.*

Louis Guyon, dans ſes *diverſes leçons*, rapporte qu'un certain Moine jouant à la paume avec François I. contre pluſieurs Seigneurs, fit adroitement un coup de raquette qui décida de la partie en faveur du Roi. Le Prince ſurpris, dit auſſi-tôt : *Voilà un bon coup de Moine. Sire*, repartit finement le Moine : *Ce ſera un coup d'Abbé quand il vous plaira.* Une Abbaye étant venue à vaquer trois jours après, le Moine, dit l'Hiſtoire, l'obtint principalement pour avoir ſi bien rencontré. Rabelais raconte un mot tout ſemblable de l'Abbé de Caſtillier. *Liv. 5, chap. 17.*

Philippe le Bon, Duc de Bourgogne, ſe promenant un ſoir à Bruges, trouva dans la place publique un homme étendu par terre, où il dormoit profondément. Il le fit enlever, & porter dans ſon palais, où, après qu'on l'eut dépouillé

de ſes haillons, on lui mit une chemiſe fine, un bonnet de nuit, & on le coucha dans un lit du Prince. Cet ivrogne fut bien ſurpris à ſon réveil, de ſe voir dans une ſuperbe alcove, environné d'Officiers plus richement habillés les uns que les autres. On lui demanda quel habit ſon Alteſſe vouloit mettre ce jour-là. Cette demande acheva de le confondre; mais après mille proteſtations qu'il leur fit qu'il n'étoit qu'un pauvre Savetier, & nullement Prince, il prit le parti de ſe laiſſer rendre tous les honneurs dont on l'accabloit : il ſe laiſſa habiller, parut en public, ouit la Meſſe dans la Chapelle Ducale, y baiſa le miſſel; enfin, on lui fit faire toutes les cérémonies accoutumées : il paſſa à une table ſomptueuſe, puis au jeu, à la promenade, & aux autres divertiſſements. Après le ſouper, on lui donna le bal. Le bon-homme ne s'étant jamais trouvé à telle fête, prit libéralement le vin qu'on lui préſenta, & ſi largement, qu'il s'enivra de la bonne maniere. Ce fut alors que la comédie ſe dénoua. Pendant qu'il cuvoit ſon vin, le Duc le fit revêtir de ſes guenilles, & le fit reporter au même lieu d'où on l'avoit enlevé. Après avoir paſſé là toute la nuit, bien endormi, il s'éveilla, & s'en retourna chez lui raconter à ſa femme tout ce qui lui étoit effectivement arrivé, comme étant un ſonge qu'il avoit fait. Cette Hiſtoriette a fourni le ſujet d'une Comédie Italienne : *Arlequin toujours Arlequin.*

Le Marquis del Gouaſt, Général des Impériaux, en 1544, venoit de perdre une bataille contre le Duc d'Enghien, qui commandoit les François. Comme avant l'attaque, ce Marquis s'étoit flatté de la victoire, qu'il s'étoit même vanté vis-à-vis de quelques Dames, de leur mener liés Enghien & les jeunes Volontaires de l'Armée Françoiſe, on ſe croyoit en droit de rire à ſes dépens. " J'ai oui, dit Brantome à ce ſujet, " faire un bon conte à une Dame de la Cour,

„ que pour la part du butin de la bataille, des
„ coffres & hardes de M. le Marquis del Gouaſt,
„ qui étoit curieux en tout, il fut envoyé au
„ Roi, par M. d'Enghien, une montre fort
„ belle, riche & bien labourée. Le Roi accepta
„ le préſent de très-bon cœur. Et ainſi qu'il la
„ tenoit entre ſes mains, & l'admiroit devant
„ les Dames de la Cour, il y eut Madame de
„ Nemours, ſœur du Prince victorieux, belle
„ Dame, honnête & très-bien diſante, & qui
„ rencontroit des mieux, qui dit au Roi : „
Penſez, Sire, que cette montre n'étoit pas bien montée, lorſqu'elle fut priſe; car ſi elle eût été auſſi bien montée que M. le Marquis ſon Maître, vous ne l'euſſiez pas eue, & ſe fût ſauvée auſſi-bien que lui. Le Roi trouva le conte très-bon, & toute la Compagnie. *Brantome.*

Alphonſe, Roi d'Arragon, étoit venu voir les bijoux d'un Joaillier, avec pluſieurs de ſes Courtiſans. Il fut à peine ſorti de la boutique, que le Marchand courut après lui, pour ſe plaindre du vol qu'on lui avoit fait d'un diamant de grand prix. Le Roi rentra chez le Marchand, & fit apporter un grand vaſe plein de ſon. Il ordonna que chacun de ſes Courtiſans y mît ſa main fermée, & l'en retirât toute ouverte : il commença le premier. Après que tout le monde y eut paſſé, il ordonna au Joaillier de vuider le vaſe ſur la table ; par ce moyen, le diamant fut trouvé, & perſonne ne fut déshonoré.

Jaſon Magnus, & Barthelemi Socin, célebres Juriſconſultes de Piſe, dans le quinzieme ſiecle, diſputoient ſouvent l'un contre l'autre ſur des matieres de Droit. Un jour que Laurent de Médicis étoit préſent à leurs diſputes, Jaſon ſe ſentant pouſſé à bout par ſon adverſaire, s'aviſa de forger ſur le champ une loi qui lui donnoit gain de cauſe. Celui-ci s'apperçut de la ſupercherie ; & comme il n'étoit pas moins ruſé, il renverſa auſſi-tôt cette loi, par une autre auſſi formelle.

Jaſon, qui n'avoit jamais entendu parler de cette loi, ſomma Socin d'en citer l'endroit. Elle ſe trouve, répondit Socin, ſans héſiter, à côté de celle que vous venez de rapporter. Laurent de Médicis applaudit à la repartie, & tout le monde fut content de cette eſpece de joute.

Louis XI. n'étant que Dauphin, alloit quelquefois manger du fruit chez un Payſan. Lorſque ce Prince fut monté ſur le Trône, le Payſan lui apporta une rave de ſon jardin, qui étoit extraordinaire par ſa groſſeur. Le Roi fut gré au Payſan de ſon préſent, & lui fit donner une ſomme de mille écus. Le Seigneur du village, inſtruit de cette libéralité, ſe flatta que s'il donnoit un beau cheval au Roi, ſa fortune ſeroit faite. Il va en conſéquence à la Cour, le Roi fait l'éloge du cheval, & ajouta : Qu'on m'apporte ma rave. Tenez, dit-il, voici une rave des plus rares dans ſon eſpece, auſſi-bien que le cheval; je vous la donne, & grand-merci.

Un Gentilhomme ſollicitoit aſſidument une grace auprès de ce même Roi. Ce Prince, las de le voir, lui dit un jour, qu'il ſe donnoit des mouvements inutiles. Le Gentilhomme auſſi-tôt remercia le Roi avec un air auſſi ouvert & auſſi gai que s'il avoit obtenu ſa demande. Le Roi crut qu'il n'avoit pas bien entendu, ou qu'il interprétoit mal ſa réponſe. Il le fit rappeller, & lui répéta très-poſitivement qu'il n'y avoit rien à faire pour lui. Sire, reprit le Gentilhomme, j'avois d'abord bien compris la réponſe de votre Majeſté. Pourquoi donc, repliqua le Roi, m'avez-vous remercié avec une joie apparante? C'eſt, dit-il, que je regarde comme une grace le prompt refus de votre Majeſté; car elle m'épargne bien des pas, & la dépenſe que j'aurois faite inutilement, ſi la réponſe de votre Majeſté eût été moins préciſe, ou m'eût laiſſé quelque eſpérance. Le Roi ſourit à cette ſingularité, & accorda au Gentilhomme tout ce qu'il demandoit.

Pars beneficii eſt, quod petitur, ſi citò neges. Publius Syrus.

L'Anecdote qu'on vient de lire a pu fournir à M. Hagedorn, Poëte Allemand, le ſujet de cette Apologue. Abdallah, proſterné devant le Grand-Viſir, comme devant Mahomet, lui demandoit, avec de très-humbles ſupplications, un emploi conſidérable. Le Miniſtre avoit jugé que le Pacha Bajazet, qui étoit ſon parent, le méritoit mieux que lui. Tu ne l'auras pas, répondit-il bruſquement à Abdallah. Celui-ci lui témoigna la plus vive reconnoiſſance. Eh, quoi! lui dit le Viſir, je t'ai refuſé ta demande! Oui, lui dit Abdallah, en embraſſant ſes genoux, mais tu ne m'as pas fait attendre ton refus.

Louis XI. invitoit volontiers à ſa table les Etrangers dont il eſpéroit tirer quelques connoiſſances utiles : il y recevoit même des Marchands, qui lui donnoient des lumieres ſur le commerce, & ſe ſervoit de la liberté du repas pour les engager à parler avec confiance. Un Marchand, nommé Maître Jean, ſéduit par les bonté du Roi, qui le faiſoit ſouvent manger avec lui, s'aviſa de lui demander des Lettres de Nobleſſe. Ce Prince les lui accorda ; mais lorſque ce nouveau Noble parut devant lui, il affecta de ne pas le regarder. Maître Jean, ſurpris de ne pas trouver le même accueil, s'en plaignit. „ Allez, Monſieur le Gentilhomme, lui dit le „ Roi, quand je vous faiſois aſſeoir à ma table, „ je vous regardois comme le premier de votre „ condition ; mais aujourd'hui je ferois injure „ aux Nobles, ſi je vous faiſois la même faveur. „ *Hiſt. de Louis XI.*

Un pauvre citoit en ſa faveur ces paroles de Malachie : *N'avons-nous pas tous un ſeul Dieu pour pere!* & demandoit l'aumône à l'Empereur Maximilien, le traitant de frere. L'Empereur, peu offenſé de cette hardieſſe, lui fit donner quelque choſe. Mais le pauvre, mécontent, lui

dit que c'étoit bien peu pour un Empereur. „ Allez, lui répondit Maximilien, ſi chacun de „ vos freres vous en donne autant, vous ſerez „ bientôt plus riche que moi. „

On a rapporté un mot à-peu-près ſemblable de Schahroch, un des fils de Tamerlan. Un potier de terre ſe préſenta à ce Prince, qui avoit accumulé beaucoup de richeſſes, & lui demanda s'il ne croyoit pas à la doctrine de la Religion Mahométane, qui enſeigne que tous les Muſulmans ſont freres? Schahroch répondit qu'il étoit perſuadé de la vérité de cette doctrine. Puiſque nous ſommes tous freres, repartit le potier, n'eſt-ce pas une injuſtice que vous ayiez un ſi grand tréſor, & que je ſois dans le beſoin? donnez-moi au moins la portion qui me revient en qualité de frere. Le Prince lui fit donner une petite piece de monnoie. — Quoi! dit le potier, d'un ſi grand tréſor il ne me revient que cette petite portion! — Retire-toi bien vîte, lui répondit le Prince Muſulman, & ne dis mot à perſonne de ce que je t'ai donné; ta portion ne ſeroit pas ſi conſidérable, ſi tous nos autres freres me demandoient la leur.

Un certain Evêque de Spire, qui vivoit du temps de l'Empereur Rodolphe, fut obligé de ſortir de l'Empire pour avoir donné un baiſer à l'Impératrice. Voici la maniere dont le fait eſt rapporté par Michel le Saxon, dans ſa *chronique Allemande des Empereurs.* " L'Empereur Rodol- „ phe, de la Maiſon de Habsbourg, épouſa, ſur „ ſes vieux ans, Agnès, fille du Duc de Bourgo- „ gne qui étoit fort jeune & d'une grande beauté. „ Un jour que l'Evêque de Spire, qui étoit de „ la Famille des Comtes de Leinengen, lui pré- „ ſentoit la main pour deſcendre de carroſſe, cet „ Evêque fut ſi charmé de la beauté de l'Impé- „ ratrice, qu'il la baiſſa malgré elle, ſur la joue; „ ce qui déplut ſi fort à cette chaſte Impératrice, „ qu'elle en porta des plaintes à ſon mari. L'Em-

„ pereur, extrêmement ſurpris & irrité de cet „ attentat, fit dire à l'Evêque qu'il avoit choiſi „ cette *paix* pour lui ſeul, que l'Evêque n'avoit „ qu'à en choiſir une autre qu'il pût baiſer, & „ qu'au reſte il eût à ne plus paroître devant les „ yeux de l'Empereur. Ainſi l'Evêque fut obligé „ de ſortir de l'Empire, & de demeurer en exil „ juſqu'à la mort de Rodolphe. „

Dom Sanche, ſecond fils d'Alphonſe Roi de Caſtille, étant à Rome, fut proclamé Roi d'Egypte par le Pape. Tout le monde applaudit, dans le Conſiſtoire, à cette Election. Le Prince entendant le bruit des applaudiſſements, ſans en ſavoir le ſujet, demanda à ſon Interprete, qui étoit à ſes pieds, de quoi il étoit queſtion. Sire, lui dit l'Interprete, le Pape vient de vous créer Roi d'Egypte. „ Il ne faut pas être ingrat, ré- „ pondit le Prince, leve-toi, & proclame le „ Saint Pere Calife de Bagdad. „

Les Allemands ayant demandé au Pape Jules II. la permiſſion, quand la Saint-Martin arriveroit un jour maigre, de manger de la viande. Jules, qui ne vouloit pas ouvertement leur refuſer cette grace, la leur accorda, mais à condition que le même jour ils ne boiroient point de vin; ce qui valoit un refus. *L. Bandel.*

Le Maréchal de... étant en voyage, ſe trouva mal, & fut obligé de s'arrêter dans un village pour ſe faire ſaigner. On avertit le Chirurgien du lieu. Son air n'inſpiroit pas beaucoup de confiance: cependant le Maréchal conſentit de s'en ſervir. Comme ce Chirurgien étoit près de le piquer, le Maréchal retira un peu le bras. Il me ſemble, Monſeigneur, dit le Cadedis, que vous craignez la ſaignée? — *Ce n'eſt pas la ſaignée que je crains*, lui répondit-il, *c'eſt le ſaigneur.*

Mademoiſelle d'Orléans, fille de Gaſton de France, frere de Louis XIII., étoit très-délicate ſur le reſpect qui lui étoit dû. Un jour qu'elle s'amuſoit à de petits jeux, on joua aux prover-

bes ; & ſuivant les geſtes qu'on faiſoit, elle devinoit quel proverbe on avoit repréſenté. Après avoir deviné, *l'occaſion fait le larron ; à gens de village trompette de bois ; tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle ſe briſe*, & encore quelques autres, un de ſes Gentilshommes ſe mit à ſauter, à rire, à grimacer, & à faire pluſieurs autres extravagances. Mademoiſelle l'ayant fait recommencer ſans y rien comprendre, avoua qu'elle ne pouvoit le deviner, & lui demanda quel proverbe c'étoit là. C'*eſt*, Mademoiſelle, lui répondit-il, *qu'il ne faut qu'un fou pour en amuſer bien d'autres*. Cette plaiſanterie la piqua, & s'étant imaginée qu'il lui reprochoit qu'elle s'amuſoit à des folies, elle lui dit qu'il perdoit le reſpect, & lui défendit de jamais paroître en ſa préſence. Bourſault rapporte cette Anecdote dans ſes Lettres, comme témoin oculaire.

Un des Capitouls de Toulouſe voulut un jour être lui-même témoin de la cérémonie de ſes propres funérailles. Toute la ville fut priée d'aſſiſter au convoi. Pour lui, il ſe fit mettre dans un cercueil, ſuivi de tout l'équipage mortuaire, & on le porta à l'Egliſe avec tout l'appareil d'une pompe funebre. Le ſervice fut fait, & la Meſſe célébrée, avec les cérémonies accoutumées. Le Capitoul poſé dans la bierre, & contrefaiſant bien le mort, fut encenſé ſuivant l'uſage. Mais au-lieu de le porter en terre, on le plaça derriere l'Autel, d'où il ſortit un moment après, & alla régaler manifiquement tous ceux qui avoient aſſiſté à cette pompe funebre. L'Archevêque inſtruit de cette cérémonie, aſſembla un Concile. Pluſieurs Peres de ce Concile prétendirent que c'étoit une action pieuſe & ſalutaire, parce qu'elle excitoit vivement la penſée de la mort. D'autres la condamnerent comme une ſuperſtition, qui tendoit à rendre les cérémonies funebres, le jouet des particuliers. Le Concile, après trois ſeances, décida contre les premiers.

(La

(*La Faille.*) L'Empereur Charles-Quint joua une pareille Comédie un mois avant que de mourir. Voyez le *Dictionnaire des Portraits & Anecdotes des Hommes illuſtres.*

Une belle Marchande de Londres avoit pris ſucceſſivement ſix maris ; le premier, par obéiſſance pour ſes parents ; les cinq autres, par ſon propre choix : un Anglois fut aſſez hardi pour l'épouſer en ſeptiemes noces. Les premiers mois de leur nouveau ménage n'eurent rien que d'agréable. Un amour exceſſif rend aiſément une femme indiſcrete; celle-ci faiſoit, dans les bras de ſon ſeptieme époux, la ſatyre des ſix qui l'avoient précédé : ils lui avoient déplu, diſoit-elle, par leur ivrognerie ou par leurs infidélités, & jamais elle ne les avoit regrettés ni pleurés ſincérement. Le mari, curieux d'apprendre quel étoit le caractere de ſon amoureuſe moitié, affecte de s'abſenter ſouvent, & de paroître ivre, toutes les fois qu'il rentroit tard chez lui. D'abord on ne lui fit que des reproches, mais bientôt les menaces ſuccéderent aux repréſentations; il continua ſon train, & feignit d'être encore plus adonné au vin. Un ſoir, qu'elle le crut ivre mort, & bien endormi, elle détacha un plomb de la manche de ſa robe, le fit fondre, & s'approcha du faux dormeur, pour lui verſer dans l'oreille, à l'aide d'une pipe, le métal en fuſion. Le mari, ne doutant plus de la ſcélérateſſe de cette femme, l'arrêta, cria au ſecours, & fit venir la Juſtice. La criminelle fut miſe en priſon ; ſon procès fut inſtruit; les ſix cadavres exhumés dépoſerent contre elle, & la firent condamner à mort. Cette aventure donna lieu à ce réglement utile, par lequel il eſt défendu en Angleterre d'enſevelir aucun cadavre avant d'avoir appellé les experts-jurés. Il faut que ceux-ci examinent le cadavre, & certifient que le fer ou le poiſon n'a point abrégé ſes jours.

Vers l'an 1650, il y eut à Tunis une peſte qui

donna lieu à un fait aſſez particulier. Un Prêtre de la Miſſion, nommé *Levacher*, qui demeuroit dans cette ville, avoit avec lui un autre Prêtre de la même Miſſion, nommé *Guérin*. La peſte ayant frappé le premier, il fut en peu de temps tenu pour mort, & on ſe mit en devoir de l'enſevelir. M. Guérin écrivit en conſéquence à M. Vincent, Supérieur général de la Miſſion en France, qu'il avoit plu à Dieu de diſpoſer de M. Levacher, & qu'il alloit le faire porter en terre. La lettre fut auſſi-tôt remiſe à un Capitaine de vaiſſeau qui étoit prêt de partir pour la France. Comme on étoit ſur le point de mettre M. Levacher dans la biere, il fit quelques mouvements qui indiquerent qu'il n'étoit pas mort. Auſſi-tôt on le tira de ſon ſuaire, & on le remit dans ſon lit. Cependant M. Guérin fut auſſi frappé de la peſte, avec tant de violence, qu'elle le tua véritablement en peu d'heures, & il fut enterré. Quelques jours après s'étant paſſés, & M. Levacher, bien rétabli, ne ſachant pas ce que M. Guérin avoit écrit de lui, manda auſſi à M. Vincent que Dieu avoit diſpoſé de M. Guérin, & envoya ſa lettre au Capitaine prêt à partir. C'étoit le même qui avoit reçu la premiere, & qui attendoit, pour ſon départ, un vent favorable. Le voyage ayant été heureux, le Supérieur général de la Miſſion reçut en même-temps les deux lettres, dont la date ne différoit pas beaucoup. On peut juger quelle fut la ſurpriſe de ce Supérieur, de recevoir des lettres de deux hommes qui mandoient la mort l'un de l'autre, de la même maniere, & avec les mêmes circonſtances. On ne pouvoit méconnoître leur écriture, ni le cachet de la Miſſion. On ne ſavoit enfin que penſer de cette aventure, dont le myſtere ne fut éclairci que quelques mois après.

En 1667, Louis XIV. avoit porté la guerre dans les Pays-Bas. Après s'être rendu maître de pluſieurs places, il mit le ſiege devant Lille. Le

Comte de Brouai, Gouverneur de la Place, fit demander où étoit le quartier du Roi : *Il eſt dans le camp entier*, répondit le Prince, *& on peut tirer par-tout.* A cette politeſſe, le Gouverneur en ajouta une autre, qui fut d'envoyer tous les matins de la glace, parce qu'il avoit appris qu'elle manquoit au camp du Roi. Louis dit un jour, au Gentilhomme qui la lui apporta : *Je ſuis bien obligé à Monſieur de Brouai de ſa glace ; mais il devroit m'en envoyer un peu davantage. Sire*, répartit l'Eſpagnol ſans héſiter, *il croit que le ſiege ſera long, & il craint qu'il ne vienne à en manquer.* Il fit tout de ſuite une révérence, & s'en alla. Le Duc de Charroſt, qui, comme Capitaine des Gardes, étoit derriere le Roi, cria à l'Envoyé : *Dites à Brouai qu'il n'aille pas faire comme le Commandant de Douai, qui s'eſt rendu comme un coquin.* Louis ſe retourna, & lui dit en riant : *Charroſt, êtes-vous fou ? Comment, Sire !* repliqua-t-il, *Brouai eſt mon couſin.* Mém. de Choiſy.

Le Marquis de Saint-André ſollicitoit un petit Gouvernement auprès de M. de Louvois, Miniſtre de la guerre. Ce Miniſtre, qui avoit reçu quelques plaintes contre l'Officier, le lui refuſa. Si je recommençois à ſervir, je ſais bien ce que je ferois, repartit cet Officier, un peu ému. — Et que feriez-vous, lui demanda le Miniſtre d'un ton tout-à-fait bruſque ? — Je réglerois ſi bien ma conduite, repliqua Saint-André, que vous n'y trouveriez rien à redire. Louvois fut ſi agréablement ſurpris de cette réponſe, qu'il accorda ce qu'on lui demandoit.

Pendant la guerre de Hollande, en 1672, un ſoldat ayant, par étourderie, lâché un coup de piſtolet près de la maiſon où Louis XIV. avoit établi ſon quartier général, fut condamné à être pendu. Une Liégeoiſe, jeune & jolie, touchée de compaſſion, s'alla préſenter au Duc de la Feuillade pour avoir la grace de ce malheureux. Le Duc la renvoya au Roi, devant qui elle ſe mit

à genoux, & la lui demanda. Le Prince voulut ſavoir d'elle par quel motif elle parloit en faveur d'un homme qu'elle ne connoiſſoit pas, & ſi c'étoit qu'elle voulût l'épouſer. Elle répondit que non; que la pure charité la portoit à parler pour lui, & qu'elle avoit un frere dans les troupes, à qui, ſi pareil malheur étoit arrivé, elle auroit été bien-aiſe qu'on eût pardonné. Le Roi s'éloigna d'elle, en lui diſant que, qui tiroit près du Louvre, méritoit la mort. La pauvre fille ne ſe rebuta point; retenant le Monarque par l'habit: *N'accorderez-vous pas, Sire*, lui dit-elle, *cette grace à une Liégeoiſe qui vous la demande?* Elle prononça ces paroles avec tant de naïveté, que le Roi lui répondit, en ſouriant: *Oui, je vous l'accorde, & je veux qu'il vienne vous en remercier.*

Le Duc de Roquelaure, bien connu à la Cour de Louis XIV. par ſes plaiſanteries, n'avoit cependant pas toujours les rieurs de ſon côté. Ce Duc étoit dans une petite ville de Province. Il avoit été voir la plupart des Dames de ce pays, & en avoit oublié une qui ſe croyoit digne de ſes empreſſements. La Dame regardoit cet oubli comme un affront; elle craignoit même que les autres n'en tiraſſent avantage; c'eſt pourquoi elle pria un des amis du Duc de l'amener chez elle. Cet ami s'acquitta de ſa commiſſion; mais ſoit qu'il prît mal ſon temps, ou par quelque autre raiſon, M. de Roquelaure, ſe voyant forcé à faire cette viſite, proteſta qu'il ne diroit pas un mot. L'ami crut qu'il ne tiendroit pas ſa parole, & avertit la Dame de l'heure. La Dame de ſon côté eut ſoin d'aſſembler bonne compagnie chez elle, afin d'avoir autant de témoins de l'honneur qu'elle devoit recevoir; mais elle n'eut pas lieu de s'en applaudir. M. de Roquelaure vint comme il l'avoit promis, mais ce fut pour ſe camper dans un fauteuil, où il ne deſſerra pas les dents. Un pareil procédé déconcerta

toute l'assemblée. La Dame, mépriſée, en crévoit de dépit, lorſque ſa fille, qui étoit une petite perſonne très-jolie, la vengea pleinement. Ennuyée d'un ſi long ſilence, elle ſe leva tout d'un coup, & après s'être approchée du Duc, elle ſe mit à crier de toute ſa force. *Ha! mon Dieu, Maman, Monſieur de Roquelaure eſt mort!* Cette ſaillie réveilla tous les eſprits. On demanda à la petite fille ce qu'elle vouloit dire? *Mais oui*, inſiſta-t-elle, *il eſt mort; ne voyez-vous pas bien qu'il pue, & qu'il ne parle point? n'eſt-ce pas comme l'on dit que nous ſerons après la mort?* M. de Roquelaure ſe retira ſans demander ſon reſte, & laiſſa à la compagnie la liberté de rire à ſes dépens. *Lettres de M. Dunoyer.*

Le Duc de Roquelaure n'étoit pas beau. Un jour ce Seigneur rencontrant un Auvergnat fort laid, qui avoit des affaires à Verſailles, il le préſenta lui-même à Louis XIV., en lui diſant, qu'il avoit les plus grandes obligations à ce Gentilhomme. Le Roi voulut bien accorder la grace qui lui étoit demandée, & s'informa du Duc quelles étoient les obligations qu'il devoit à cet homme. — Ah! Sire, repartit M. de Roquelaure, ſans ce Magot-là, je ſerois l'homme le plus laid de votre Royaume. Le Roi ſourit à cette ſaillie; & l'Auvergnat, en homme d'eſprit, ne fit pas ſemblant d'y prêter attention & ne parut occupé que de ſa reconnoiſſance.

On s'amuſoit à la Cour de Louis XIV., à faire des loteries. La Ducheſſe de Bourgogne en fit une: elle étoit elle-même au bureau où l'on portoit l'argent, & chacun y mettoit pour faire ſa cour. Un jour que M. le Duc de Bourgogne paſſoit par-là, il entendit une grande diſpute entre celui qui recevoit l'argent & un Officier qui demandoit un billet. Le Prince voulut ſavoir de quoi il s'agiſſoit, & on lui dit que cet homme vouloit qu'on écrivît, pour deviſe, ſur ſon billet: *Aux cinq ſans diables.* Le Receveur refuſoit

de mettre une pareille deviſe, & M. le Duc de Bourgogne en étoit même ſcandaliſé; mais celui qui la demandoit en expliqua le ſens au Prince, & lui dit qu'ils étoient cinq aſſociés au billet, tous cinq garçons, & par conſéquent *cinq ſans diables*, puiſqu'ils étoient ſans femmes. Cette imagination fit rire la Cour : mais il arriva une autre aventure à-peu-près de la même eſpece, qui l'intrigua un peu. Un homme voulut faire mettre ſur ſon billet: *Si je gagne, le Roi aura Durevers.* On dit cela au Roi, qui commanda qu'on arrêtât cet homme; & après l'avoir fait amener devant lui, ſa Majeſté lui demanda quel étoit le revers dont il le menaçoit. — C'eſt, Sire, répondit cet homme, que ſi je gagne, j'ai deſtiné cet argent à acheter une charge auprès de votre Majeſté; & comme je m'appelle *Durevers*, ſi je gagne, votre Majeſté aura *Durevers* à ſon Service. Cette équivoque ne fut point du goût du Roi; on remercia M. Durevers, & on le pria de ſe retirer & d'aller porter ailleurs ſa piſtole & ſes mauvaiſes plaiſanteries. *Lettres de M. Dunoyer.*

Le Duc d'Oſſone, Vice-Roi de Naples, étoit allé ſur les galeres du Roi d'Eſpagne le jour d'une grande fête, pour exercer le droit qu'il avoit de délivrer un forçat. Il en interrogea pluſieurs, qui tâcherent tous de s'excuſer & de le convaincre de leur innocence. Un ſeul avoua naïvement ſes crimes, en diſant qu'il méritoit encore une plus grande punition. *Qu'on chaſſe*, dit le Duc, *ce méchant homme, de peur qu'il ne pervertiſſe ces honnêtes gens-là.* Il récompenſa ainſi la ſincérité de ce galérien.

Un Marchand avoit acheté, cent mille écus, la fameuſe perle, appellée la *Pélegrine*. Philippe IV., auquel ce Marchand fut préſenté, lui demanda pourquoi il avoit donné tant d'argent pour une perle. Je ſongeois, répondit-il, qu'il y avoit dans le monde un Roi d'Eſpagne qui me l'ache-

teroit. Ce Monarque flatté de cette réponſe qui témoignoit la grande idée que l'on avoit de lui, fit compter au Marchand quatre cents mille livres pour cette perle.

Un Bourgeois de Verdun maltraitoit extrêmement ſa femme, qui étoit fort jolie. On en porta des plaintes à M. de Feuquieres, Gouverneur de la ville, qui envoya chercher le mari brutal. Celui-ci ſe défendit le mieux qu'il put ; & comme il diſoit avec emportement à M. de Feuquieres, que s'il connoiſſoit la méchanceté de ſa femme, il ne le condamneroit pas, un voiſin qu'il avoit amené avec lui, s'approcha, & lui dit doucement par-deſſus l'épaule : " Compere, il y a rai-„ ſon par-tout ; on ſait bien qu'il faut battre une „ femme, mais il ne faut pas l'aſſommer. „ On loua le voiſin de ſon bon jugement ; & l'on renvoya le mari, à qui on recommanda de s'y conformer à l'avenir.

Un homme fort riche, étant à l'article de la mort, avoit envoyé chercher un Notaire de Paris, nommé *Sainfrai*, pour lui dicter ſon teſtament. Il lui recommanda, ſur-tout, d'en rédiger les clauſes d'une maniere ſi claire & ſi nette, qu'il ne pût y avoir entre ſes héritiers aucune conteſtation après ſa mort. Un teſtament qui ne ſoit conteſté, répondit Sainfrai, il faudroit que je fuſſe bien habile ! " Jeſus-Chriſt, qui étoit le „ plus ſage de tous les hommes, & qui, de „ plus, étoit Dieu, n'en a jamais fait qu'un, „ que l'on conteſte depuis ſeize cents quatre-„ vingt & tant d'années, & qui fait encore „ tous les jours de nouveaux procès. Il n'y a pas „ d'apparence que je faſſe ce qu'il n'a pas fait. „ *Lettres de Bourſault.*

M. Feuillet, célebre Prédicateur du temps de Louis XIV., regardoit *Monſieur* faire collation en carême. *Monſieur*, en ſortant de table, lui montra un petit biſcuit qu'il prit encore ſur la table, en diſant ; *Ce n'eſt pas rompre le jeûne*,

n'eſt-il pas vrai ? Feuillet lui répondit : *Mangez un veau, & ſoyez Chrétien.*

M. Racine rapporte, dans une de ſes Lettres, cette petite vengeance d'un Mouſquetaire. Il étoit ſur un des petits degrés de Verſailles. Un Officier, qui étoit derriere lui, le prenant pour un de ſes meilleurs amis, lui donna en badinant, un coup de pied dans le derriere ; puis s'étant apperçu de ſon erreur, lui fit beaucoup d'excuſes. Mais le Mouſquetaire, ſans ſe payer de ſes raiſons, prit le moment qu'il avoit le dos tourné, & lui donna auſſi un coup de pied de toute ſa force ; après quoi il le pria de l'excuſer, diſant qu'il l'avoit pris auſſi pour un de ſes amis. Cette affaire, ajoute M. Racine, a paru fort étrange, & auroit pu avoir des ſuites, ſi on n'avoit pris ſoin d'accommoder promptement les deux partis.

Un Archevêque de Narbonne, de la maiſon de Gondi, entretenoit un magnifique jardin, qui étoit le rendez-vous de toutes les honnêtes gens de la ville & des environs. Mais on avertiſſoit ceux qui entroient, de ne rien gaſpiller, afin de laiſſer aux autres la vue de ces belles fleurs qu'on y cultivoit. Un jour que l'Archevêque étoit à une fenêtre qui donnoit ſur le jardin, il apperçut une Dame qui ravageoit le parterre pour ſe faire un bouquet des plus belles fleurs. Il appella un domeſtique, & le chargea de porter à cette Dame un écu de ſa part, pour s'acheter des fleurs chez les Jardiniers ; ajoutant que celles de ce jardin n'étoient que pour le plaiſir du public, & non pour le ſervice des particuliers. La Dame ſentit cet affront, jetta les fleurs par terre, & ſortit fort indignée de cette prétendue impoliteſſe de l'Archevêque, qui, pour toute ſatisfaction, lui fit dire que ſon jardin n'étoit ouvert que pour les perſonnes qui ſavoient vivre. *Nouveau Porte-Feuille, imprimé en* 1757.

L'Empereur Rodolphe II. ayant appris qu'il y avoit en Franche-Comté un Chymiſte qui paſſoit pour être certainement un Adepte, envoya un homme de confiance pour l'engager à venir le trouver à Prague. Le Commiſſionnaire n'épargna ni perſuaſion, ni promeſſe pour s'acquitter de ſa commiſſion; mais le Franc-Comtois fut inébranlable, & ſe tint conſtamment à cette réponſe. " Ou je ſuis Adepte, ou je ne le ſuis pas; „ ſi je le ſuis, je n'ai pas beſoin de l'Empereur, „ & ſi je ne le ſuis pas, l'Empereur n'a que faire „ de moi. „ *Nouveau Porte-Feuille.*

En 1663, l'Evêque d'une petite ville de guerre s'étant aviſé le premier de donner le nom de valet-de-chambre à un de ſes laquais, & de lui faire porter l'épée, on vit le lendemain le Gouverneur de la ville, qui ſe faiſoit faire la barbe par un de ſes gens en ſoutane & en petit collet.

Le Sultan Amurath avoit défendu le tabac. Se trouvant un jour déguiſé à Scutaret, il ſe plaça dans la barque qui paſſe à Conſtantinople. Il y avoit un Spahis qui ſe mit à prendre du tabac; le grand Seigneur lui demanda s'il n'avoit pas peur des défenſes; il répondit que perſonne ne pouvoit l'empêcher d'en prendre, que c'étoit ſon pain, & lui demanda s'il en vouloit. Le grand Seigneur, ayant pris ſa pipe, ſe mit dans un coin de la barque pour fumer, comme s'il eût appréhendé d'être vu. Lorſqu'ils furent à terre, il invita le Spahis à venir boire du vin en un lieu où il y en avoit de bon. Celui-ci y ayant conſenti, le grand Seigneur le mena vers le lieu où ſes gens l'attendoient; & en étant aſſez proche, il crut, comme il étoit très-fort, qu'il pourroit lui ſeul arrêter cet homme; c'eſt pourquoi il le prit par le collet. Le Spahis, étonné de cette hardieſſe, ſoupçonna que c'étoit le grand Seigneur, & ſe voyant perdu, il prit vîtement ſa maſſe qui pendoit à ſa ceinture, & lui en donna un ſi grand coup ſur les reins, qu'il le jetta par terre

& s'enfuit. Ce Prince, piqué d'avoir manqué ſon coup, fit publier qu'il tenoit pour brave celui qui étoit l'auteur de cette action, & que s'il ſe préſentoit, il lui donneroit une grande récompenſe; mais le Spahis qui ne ſe fioit pas à ſa parole, demeura inconnu. *Thévenot.*

Des Juifs de Conſtantinople diſputoient avec des Muſulmans touchant le Paradis, & ſoutenoient qu'ils ſeroient les ſeuls qui y auroient entré. Les Turcs leur demanderent: " Puiſque cela „ eſt ainſi, ſuivant votre ſentiment, où voulez- „ vous donc que nous ſoyons placés? „ Les Juifs n'eurent pas la hardieſſe de dire que les Turcs en ſeroient exclus entiérement, ils répondirent ſeulement: " Vous ſerez hors des murail- „ les, & vous nous regarderez. „ Cette ſinguliere diſpute alla juſqu'aux oreilles du Grand-Viſir, qui ne cherchant que le moindre prétexte pour lever de nouveaux impôts ſur les Juifs, dit: " Puiſque cette canaille nous place hors de „ l'enceinte du Paradis, il eſt juſte qu'elle nous „ fourniſſe des pavillons, afin que nous ne ſoyons „ pas expoſés aux injures de l'air. „ En même-temps il taxa le corps des Juifs, outre le tribut ordinaire, à une certaine ſomme pour la dépenſe des pavillons du grand Seigneur, qu'ils paient encore aujourd'hui.

Un Mandarin de Nankin paſſoit pour le plus riche particulier de la Chine. L'Empereur Kamhi, qui ſe propoſoit de lui enlever une partie de ſes tréſors, lui fit dire de venir le trouver dans le parc où il ſe promenoit. Il lui ordonna de prendre la bride d'un âne ſur lequel il monta, & de le conduire autour du parc. Le Mandarin obéit, & reçut une piece d'or pour récompenſe. L'Empereur voulut à ſon tour lui donner le même amuſement. En vain le Mandarin s'en excuſa; il fallut ſouffrir que ſon Maître lui rendît l'office de palefrenier. Après cette bizarre promenade: Combien de fois, lui dit l'Empereur, ſuis-je

plus grand & plus puiſſant que toi? Le Mandarin ſe proſternant à ſes pieds, lui répondit, qu'on ne pouvoit faire entr'eux aucune comparaiſon. Eh bien, lui dit Kamhi, je vais la faire. Je ſuis vingt mille fois plus grand que toi; ainſi, tu paieras ma peine à proportion du prix que j'ai cru devoir mettre à la tienne. Le Mandarin paya vingt mille pieces d'or, en ſe félicitant, ſans doute de la modeſtie de ſon Souverain, qui pouvoit s'eſtimer cent mille fois plus grand & plus puiſſant que lui. *Hiſtoire des Voyages.*

Le Calife Mahadi aimoit paſſionnément la chaſſe. Egaré de ſa route, il entra chez un payſan, & lui demanda à boire. Celui-ci lui apporta une cruche de vin, dont le Calife but quelques coups. Mahadi lui demanda enſuite s'il le connoiſſoit. Non, répondit l'Arabe. Je ſuis, dit ce Prince, *un des principaux Seigneurs de la Cour du Calife.* Il but enſuite un autre coup, & demanda encore au payſan, s'il le connoiſſoit. Celui-ci lui répondit qu'il venoit de lui dire qui il étoit. *Ce n'eſt pas cela*, reprit Mahadi; *je ſuis encore plus grand que je ne vous l'ai dit.* Là-deſſus il but encore un coup, & répéta la premiere demande. L'Arabe impatient, lui repliqua qu'il venoit de s'expliquer lui-même à ce ſujet. *Non*, dit le Prince, *je ne vous ai pas tout appris : je ſuis le Calife, devant qui tout le monde ſe proſterne.* A ces paroles, l'Arabe, au lieu de ſe proſterner, prit la cruche avec précipitation, pour la reporter où il l'avoit priſe. Le Calife étonné, lui en ayant demandé la cauſe: » C'eſt, dit l'Arabe, parce que ſi vous buviez » encore un coup, j'aurois peur que vous ne » fuſſiez le Prophete; & qu'enfin, à un dernier » coup, vous ne prétendiſſiez me faire accroire » que vous êtes le Dieu tout-puiſſant. „ *Hiſt. des Arabes.*

Le Pere Kircker, Jéſuite, rapporte dans une relation de ſes voyages, que revenant de Goa,

en Europe, & étant arrivé à l'embouchure du fleuve *Indus*, il entra dans un marécage rempli de roſeaux, du milieu deſquels ſortit tout-à-coup un crocodile énorme, qui vint à lui pour le dévorer. En même-temps il apperçut un tigre qui venoit auſſi ſe jetter ſur lui. Ce pauvre Pere, placé entre deux périls inévitables, ne ſavoit à quel Saint ſe vouer, lorſque tout-à-coup le tigre s'étant élancé avec furie, tomba dans la gueule du monſtrueux crocodile, qui, occupé de ſa nouvelle proie, donna au Miſſionnaire le temps de s'échapper. Cette ſinguliere aventure rappelle celle d'un homme dont parle Auſone. Sa femme vouloit l'empoiſonner, mais il échappa à cette mort, parce que cette femme avoit heureuſement mêlé deux poiſons contraires, dont l'un empêcha l'effet de l'autre.

HONNEUR.

C'Eſt le deſir d'être eſtimé des hommes : on l'a défini le préjugé de chaque perſonne & de chaque condition. Chacun fait conſiſter l'Honneur dans ce qu'il croit que les autres recherchent le plus en lui : les Militaires le placent dans le courage ; les Juges, dans l'intégrité ; les femmes, dans la chaſteté. *Voyez Courage, Chaſteté, Intégrité, Préjugé.*

Un Maître d'Hôtel fera conſiſter ſon Honneur à bien ordonner un ſervice. Vatel, Maître-d'hôtel de M. le Prince, étoit peut-être l'homme de ſon temps qui avoit le plus d'Honneur à ſa maniere ; mais l'amour-propre avoit ſi fort échauffé cette tête mal-ſaine, que le bon ſens s'en étoit évaporé. Il ſe tua, parce qu'il ne pouvoit ſoutenir le prétendu affront de laiſſer manquer, dans une fête, une vingt-cinquieme table d'un plat

de marée. C'eſt Madame de Sévigné qui rapporte ce fait dans ſes Lettres. M. le Prince donnoit à Chantilli une fête à Louis XIV. Le Roi arriva un Jeudi au ſoir. La promenade, la collation dans un lieu tapiſſé de jonquilles ; tout cela fut à ſouhait. On ſoupa ; il y eut quelques tables où le rôt manqua, à cauſe de pluſieurs dîners auxquels on ne s'étoit pas attendu. Cela ſaiſit Vatel ; il dit pluſieurs fois : Je ſuis perdu d'Honneur ; voici un affront que je ne ſupporterai pas. Il dit à Gourville : La tête me tourne : Il y a douze nuits que je n'ai dormi, aidez-moi à donner des ordres. Gourville le ſoulagea en ce qu'il put. Le rôt qui avoit manqué, non pas à la table du Roi, mais aux vingt-cinquiemes, lui revenoit toujours à la tête. Gourville le dit à M. le Prince. M. le Prince alla juſques dans ſa chambre, & lui dit : Vatel, tout va bien ; rien n'étoit ſi beau que le ſouper du Roi. Il répondit : Monſeigneur, votre bonté m'acheve, je ſais que le rôti a manqué à deux tables. Point du tout, dit M. le Prince ; ne vous fâchez pas ; tout va bien. La nuit vint, le feu d'artifice ne réuſſit pas ; il fut couvert d'un nuage : il coûtoit ſeize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en va par-tout, il trouve tout endormi : il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportoit ſeulement deux charges de marée. Il lui demanda : Eſt-ce-là tout ? Il lui dit : Oui, Monſieur. Il ne ſavoit pas que Vatel avoit envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps ; les autres pourvoyeurs ne viennent point : ſa tête s'échauffoit, il crut qu'il n'auroit point d'autre marée. Il trouva Gourville, il lui dit : Monſieur, je ne ſurvivrai point à cet affront-ci. Gourville ſe moqua de lui. Vatel monte à ſa chambre, met ſon épée contre la porte, & ſe la paſſe au travers du cœur ; mais ce ne fut qu'au troiſieme coup, car il s'en donna deux qui n'étoient pas mortels. Il tombe mort. La marée cepen-

L'Honneur eſt la monnoie qui coûte le moins à l'Etat ; & cependant il eſt le plus puiſſant reſſort pour opérer de grandes choſes. Qui ne ſait que l'eſpoir d'une couronne d'herbes, chez les Anciens, enfantoit plus d'actions de bravoure & de courage que nous ne pourrions en obtenir aujourd'hui avec tout l'or du Pérou?

Les François aſſiégeoient une place. L'Officier qui les commandoit fit propoſer aux Grenadiers une ſomme conſidérable pour celui qui, le premier, planteroit une faſcine dans le foſſé expoſé à tous le feu des ennemis. Aucun des Grenadiers ne ſe préſenta. Le Général étonné, leur en fit des reproches. *Nous nous ſerions tous offerts*, lui dit un de ces braves ſoldats, *ſi l'on n'avoit pas mis cette action à prix d'argent.*

Un ſoldat envoyé par M. de Vauban, pour examiner un poſte, y reſta long-temps, malgré le feu des ennemis, & reçut même une balle dans le corps. Il retourna rendre compte de ce qu'il avoit obſervé, & le fit avec toute la tranquillité poſſible, quoique le ſang coulât en abondance de ſa plaie. M. de Vauban voulut lui donner un louis. Non, Monſeigneur, lui dit le ſoldat en le refuſant, cela gâteroit mon action.

Un Officier étoit commandé pour aller dans une action très-périlleuſe. On lui donnoit des prétextes pour ſe défendre d'exécuter l'ordre qui lui étoit preſcrit. " Je puis bien ſauver ma vie, „ répondit-il ; mais mon Honneur qui le ſau„ vera? „

Si nous aimons la vie, craignons ſur-tout d'éprouver l'Honneur d'un cœur noble & ſenſible. Louis Berton de Crillon, ſurnommé *l'homme ſans peur*, avoit été envoyé par Henri IV. pour défendre Marſeille, en 1596. Un jour le jeune Duc de Guiſe, qui étoit dans la même ville, auprès de Crillon, voulut voir par lui-même juſqu'où pouvoit aller la fermeté de cet Officier. Pour cet effet, il fait ſonner l'alarme devant le

logis

logis de ce brave, fait conduire deux chevaux à ſa porte, monte chez lui pour lui annoncer que les ennemis ſont maîtres du port & de la ville; & lui propoſe de ſe retirer, pour ne pas augmenter la gloire du vainqueur. Crillon étoit à peine éveillé, lorſqu'on lui tenoit ce diſcours; néanmoins il prend ſes armes, ſans s'émouvoir, & ſe prépare à mourir l'épée à la main, plutôt que de ſurvivre à la perte de la Place. Guiſe ne pouvant le détourner de cette réſolution, ſort avec lui de la chambre; mais au milieu du degré, il laiſſe échapper un grand éclat de rire, qui fait appercevoir Crillon de la raillerie. Celui-ci prend alors un viſage plus ſévere que lorſqu'il penſoit aller combattre; & ſerrant fortement le Duc de Guiſe, lui dit en blaſphêmant ſuivant ſon uſage: « Jeune homme, ne te joue » jamais à ſonder le cœur d'un homme de bien. » Par la mort! ſi tu m'avois trouvé foible, je » t'aurois poignardé. »

Il peut arriver à un homme de cœur, de voir ſon Honneur compromis par la lâcheté de ceux à qui il commande. Comment faire alors? Pour répondre en partie à cette queſtion, nous rapporterons la maniere dont ſe comporta un Officier Allemand dans une occaſion ſemblable. En 1552, les François attaquoient Yvoy, dans les Pays-Bas. La breche étoit praticable; & le Comte de Mansfeld ſe diſpoſoit à ſoutenir l'aſſaut, lorſque treize mille Allemands, qui compoſoient ſa garniſon, refuſerent de ſeconder ſon courage. L'intrépide Commandant ayant inutilement épuiſé tous les moyens poſſibles pour ſe faire obéir, fait venir un Gentilhomme François, qui étoit ſon priſonnier, & lui dit en préſence des troupes: « Allez, je vous donne la liberté, & » vous prends à témoin du tort qu'on fait aujourd'hui à l'Empereur & à moi. Yvoy, aſſiégée il y a quelques années par le Duc d'Orléans, fut vaillamment défendue par un for-

„ geron à la tête de quelques payſans, & ne ſe „ rendit à l'extrémité, qu'aux conditions les plus „ honorables; & moi, qui ai de la naiſſance & de „ l'expérience à la guerre, je me vois forcé, par la „ lâcheté & la perfidie de mes ſoldats, de ſubir „ les loix que l'ennemi voudra m'impoſer. Tou- „ tes les fois que vous rappellerez dans votre „ mémoire la grace que je vous ai accordée, „ n'oubliez pas de me juſtifier contre les calom- „ nies de ceux qui voudroient noircir ma répu- „ tation. „ Mansfeld, après ce diſcours, fit ar- borer le pavillon blanc. *De Thou.*

L'Honneur, dit le Préſident de Monteſquieu, nous dicte que le Prince ne doit jamais nous preſcrire une action qui nous déshonore, parce qu'elle nous rendroit incapables de le ſervir. Crillon refuſa d'aſſaſſiner le Duc de Guiſe; mais il offrit à Henri III. de ſe battre contre lui. Après la ſaint Barthelemi, Charles IX., ayant écrit à tous les Gouverneurs de faire maſſacrer les Huguenots, le Vicomte d'Ortès qui com- mandoit dans Bayonne, écrivit au Roi: " Sire, „ je n'ai trouvé, parmi les habitants & les gens „ de guerre, que de bons Citoyens, de braves „ ſoldats, & pas un bourreau. Ainſi, eux & „ moi, ſupplions votre Majeſté d'employer nos „ bras & nos jours à choſes faiſables. „

Un Héros voit toujours avec plaiſir un brave homme ſenſible au point d'Honneur; & s'il lui eſt échappé de bleſſer cet homme dans ce qu'il a de plus cher, il ſe fait une gloire de lui donner la ſatisfaction qu'il mérite. Lors de la bataille de Renti, en 1554, Saint-Fal, qui étoit Lieute- nant de François, Duc de Guiſe, s'avançoit avec trop de précipitation. Le Duc courut avec lui, &, par un mouvement de colere, il lui donna un coup d'épée ſur le caſque, en lui criant de s'arrêter. La bataille finie, on l'aſſura que Saint- Fal, choqué du traitement qu'il avoit reçu, vou- loit le quitter. " Monſieur de Saint-Fal, lui dit le

„ Duc, dans la tente même du Roi, & en préſence
„ de tous les Officiers, vous vous tenez offenſé du
„ coup que je vous ai donné parce que vous vous
„ avanciez trop; mais il vaut mieux que je vous
„ l'aie donné pour vous arrêter dans un combat où
„ vous alliez avec trop d'ardeur, que ſi je vous
„ l'euſſe donné pour vous faire avancer, en blâ-
„ mant votre lâcheté. Je penſe qu'à le bien pren-
„ dre, ce coup eſt plutôt glorieux qu'humiliant
„ pour vous, & je prends pour juges Meſſieurs les
„ Capitaines qui ſont préſents. C'eſt pourquoi,
„ ſoyons amis comme auparavant. „ Tout le monde applaudit au courage de Saint-Fal, qui jura de ne jamais abandonner le Duc de Guiſe. *Brantôme.*

Un Gendarme, emporté dans un jour de bataille par un cheval fougueux, heurta Louis XIV., qui, dans un premier mouvement, leva ſur lui ſa canne. Le Gendarme, déſeſpéré de cet affront, préſenta au Roi ſon piſtolet par le pommeau, en lui diſant : *Sire, vous venez de m'ôter l'honneur, ôtez-moi la vie.* Cette ſenſibilité ne déplut point au Monarque, qui avança même ce brave homme aſſez rapidement. *Ecole militaire.*

Les Hiſtoriens du temps rapportent un trait à-peu-près ſemblable d'un Favori de Charles IX., Roi de France. Ce Prince étant à la chaſſe, vit un Gentilhomme qui couroit devant lui étourdiment, & lui cria pluſieurs fois de s'arrêter. Mais ce Favori ne l'entendant point, couroit toujours. Alors le Roi, piquant des deux, le joignit, & lui appliqua quelques coups de houſſine ſur les épaules, en lui criant : *Arrête-toi donc.* Ce Cavalier, ſenſible à ce traitement, ſe retourna, & lui dit : " En quoi ai-je offenſé vo-
„ tre Majeſté, pour en être traité de la ſorte?
„ ſont-ce-là les récompenſes des bleſſures que
„ j'ai reçues à ſon Service? En diſant cela, il
„ ouvrit ſon habit, & lui montra des cicatrices.
„ Je ſuis Gentilhomme, pourſuivit-il, & ne dois

„ pas être expoſé à des coups de houſſine, com„ me un vil eſclave.„ Charles reconnut ſa faute, & ſans répondre un ſeul mot, revint dans ſon palais avec un air triſte & rêveur. On ne ſavoit à quoi attribuer cette mélancolie. Carnavalet, qui, ayant été Gouverneur du Prince, conſervoit ſur lui un reſte d'aſcendant, oſa lui demander le ſujet de ſa triſteſſe. Le Roi lui avoua ce qui s'étoit paſſé, & lui demanda conſeil. Le réſultat fut qu'il feroit appeller le Gentilhomme offenſé, lui feroit excuſe de cet excès, & s'offriroit de le réparer par des graces éclatantes. Le Gentilhomme fut effectivement appellé. Le Roi excuſa de ſon mieux l'inſulte qu'il lui avoit faite, & l'aſſura qu'il n'avoit qu'à demander telle grace qu'il voudroit pour ſatisfaction, & qu'elle lui ſeroit accordée. Le Gentilhomme remercia très-reſpectueuſement le Roi des excuſes qu'il vouloit bien lui faire. Mais il refuſa les graces, & il lui dit qu'il ne vouloit rien accepter, afin qu'il ne fût pas dit qu'il les devoit aux coups de houſſine qu'il avoit eu le malheur de recevoir. Après une profonde inclination, il ſe retira chez lui, & ne parut plus à la Cour.

HUMANITÉ.

QUi doute que le premier devoir de l'homme, en ſociété, eſt d'être humain, de l'être pour tous les états, pour tous les âges, pour tout ce qui n'eſt point étranger à l'homme? Son intérêt perſonnel lui dicte même ce devoir. Un Anglois étoit dans ſon cabinet, on vint l'avertir que le feu étoit à la maiſon. Que m'importe, dit-il, je n'en ſuis que le locataire. Cependant, comme le feu commençoit à gagner juſqu'à lui, il comprit à la fin que cet accident pouvoit l'intéreſſer.

Quel Prince s'eſt montré plus humain, plus

généreux que Gélon. Ce Héros, vainqueur des Carthaginois, prit en main l'intérêt de ſes ennemis mêmes, ou plutôt celui du genre humain; il exigea des Carthaginois qu'ils aboliſſent la barbare coutume d'immoler leurs enfants.

Un homme d'eſprit & d'une ame ſenſible, a publié en 1761, un drame, intitulé l'*Humanité*, dont le ſujet eſt tiré d'une aventure réelle, arrivée à Paris, & que Bourſault raconte ainſi dans une de ſes Lettres. " En 1662, il y eut une longue & cruelle famine à Paris. Un ſoir des grands jours d'Eté que M. *de Salo*, Conſeiller au Parlement, venoit de ſe promener, ſuivi ſeulement d'un laquais, un homme l'aborda, lui préſenta un piſtolet, & lui demanda la bourſe, mais en tremblant, & en homme qui n'étoit pas expert dans le métier qu'il faiſoit. Vous vous adreſſez mal, lui dit M. de Salo, je ne vous ferai guere riche : je n'ai que trois piſtoles, que je vous donne fort volontiers. Il les prit, & s'en alla, ſans lui rien demander davantage. Suis adroitement cet homme-là, dit M. de Salo à ſon laquais; obſerve, le mieux qu'il te ſera poſſible, où il ſe retirera, & ne manque pas de venir me le dire. Il fit ce que ſon Maître lui commanda, ſuivit le voleur dans trois ou quatre petites rues, & le vit entrer chez un Boulanger, où il acheta un pain de ſept ou huit livres, & changea une des piſtoles qu'il avoit. A dix ou douze maiſons delà, il entra dans une allée, monta à un quatrieme étage, & en arrivant chez lui, où l'on ne voyoit clair qu'à la faveur de la lune, jetta ſon pain au milieu de la chambre, & dit, en pleurant, à ſa femme & à ſes enfants : Mangez, voilà un pain qui me coûte cher; raſſaſſiez-vous-en, & ne me tourmentez plus comme vous faites; un de ces jours, je ſerai pendu, & vous en ſerez la cauſe. Sa femme, qui pleuroit, l'ayant appaiſé le mieux qu'elle put, ramaſſa le pain, & en donna à quatre pauvres enfants qui lan-

guiſſoient de faim. Quand le laquais fut tout ce qu'il vouloit ſavoir, il deſcendit auſſi doucement qu'il étoit monté, & rendit un compte fidele à ſon Maître de tout ce qu'il avoit vu & entendu. As-tu bien remarqué où il demeure, lui demanda M. de Salo, & pourras-tu m'y conduire demain matin? Oui, Monſieur, lui répondit-il; c'eſt dans une telle rue, & je vous y menerai fort aiſément. Le lendemain, dès cinq heures du matin, M. de Salo fut où ſon laquais le conduiſit, & trouva deux ſervantes voiſines qui balayoient déjà la rue. Il demanda à l'une, qui étoit un homme qui demeuroit dans la maiſon que le laquais lui montra, & qui occupoit une chambre au quatrieme? C'eſt, Monſieur, répondit-elle, un Cordonnier, bon homme & bien ſerviable, mais chargé d'une groſſe famille, & ſi pauvre qu'on ne peut l'être davantage. Il fit la même demande à l'autre, qui lui fit à-peu-près une ſemblable réponſe; enſuite de quoi il monta chez l'homme qu'il cherchoit, & heurta à la porte. Ce malheureux, après avoir mis de méchantes chauſſes, la lui ouvrit lui-même, & le reconnut d'abord pour celui qu'il avoit volé le ſoir précédent. Il n'eſt pas néceſſaire de dire quelle fut ſa ſurpriſe. Il ſe jetta à ſes pieds, lui demanda pardon, & le ſupplia de ne point le perdre. Ne faites pas de bruit, lui dit M. de Salo; je ne viens point ici dans ce deſſein-là. Vous faites, continua-t-il, un méchant métier, &, pour peu que vous le faſſiez encore, il ſuffira pour vous perdre ſans que perſonne s'en mêle. Je ſais que vous êtes Cordonnier: tenez, voilà trente piſtoles que je vous donne; achetez du cuir; travaillez à gagner la vie à vos enfants. Que cette action eſt belle, généreuſe & attendriſſante! *Voyez Amitié, Vertu.*

Tout ce qui peut rappeller aux hommes qu'ils doivent ſe regarder comme freres, mérite d'être rapporté. Le Chevalier William Gooels, Gouver-

neur de la Virginie, cauſant un jour avec un Négociant, dans une rue de Williamsbourg, vit paſſer un Negre qui le ſalua, & à qui il rendit le ſalut. Comment, dit le Négociant, votre Excellence s'abaiſſe juſqu'à ſaluer un eſclave! Sans doute, répondit le Gouverneur, je ſerois bien fâché qu'un eſclave ſe montrât plus honnête que moi. Extrait du *London Magazine*, Août 1764. *Voyez Bienfaiſance.*

HYPOCRISIE.

MOliere a joué ſur le théâtre l'Hypocriſie de dévotion & de vertu; mais aucun Auteur dramatique n'a point encore caractériſé l'Hypocriſie d'honneur. Un trait fort plaiſant, rapporté par Dufreſny, dans ſes *Amuſements ſérieux & comiques*, pourroit ſervir à peindre l'Hypocriſie de pudeur. Une fille, étant dans une compagnie avec ſa cadette qui ſortoit du Couvent, quelqu'un conta une aventure galante; mais il la conta en termes ſi obſcurs, qu'une fille, ſans expérience, n'y pouvoit rien comprendre. Plus le récit étoit obſcur, plus cette cadette étoit attentive, & elle marquoit naïvement ſa curioſité. L'aînée, voulant témoigner qu'elle avoit plus de pudeur que ſa cadette, s'écria: Hé, fi! ma ſœur, pouvez-vous entendre, ſans rougir, ce que ces Meſſieurs diſent? Hélas! répondit naïvement la cadette, je ne ſais pas encore quand il faut rougir.

IGNORANT.

LE Savant, dit un Proverbe Perſan, ſait & s'enquiert; mais l'Ignorant ne ſait pas même de quoi s'enquérir.

Un Ignorant ſoutenoit dans une compagnie que le ſoleil ne faiſoit pas le tour du monde; mais comment, lui objectoit-on, ſe peut-il, qu'étant parvenu à l'occident où il ſe couche, on le voie ſe lever à l'orient, s'il ne paſſe point par-deſſous le globe. Vous voilà bien embarraſſés, répondit cet Ignorant entêté, il reprend le même chemin; & ſi on ne s'en apperçoit pas, c'eſt qu'il revient de nuit.

On tâchoit d'expliquer à un Payſan Suiſſe, qui ſe croyoit le plus riche des hommes, ce que c'étoit qu'un Roi. Lorſque l'on penſoit qu'il avoit bien compris l'explication, il demanda d'un air fier, ſi un Roi pourroit bien avoir cent vaches à la montagne. Ce trait peut ſervir à prouver qu'en toutes choſes, nos connoiſſances ſont pour nous la meſure des poſſibles.

Il y a une Anecdote rapportée dans l'Hiſtoire Romaine, qui peut être bonne à nous faire voir le ridicule auquel s'expoſe un homme en place, qui a négligé ſon éducation. Le Conſul Mummius étoit un habile Général & un homme eſtimable par ſes mœurs, mais ſans littérature, ſans connoiſſance des arts, ſans goût pour les ouvrages de Peinture & de Sculpture, dont il ne diſcernoit point le mérite. Il avoit chargé des entrepreneurs de faire tranſporter à Rome pluſieurs tableaux & pluſieurs ſtatues des plus excellents maîtres. Jamais perte n'auroit été moins réparable que celle d'un pareil dépôt. Cependant le Conſul, en recommandant le ſoin de ces précieuſes richeſſes à ceux à qui il les confioit, les menaça très-ſérieuſement, ſi les ſtatues, les tableaux, & les autres chef-d'œuvres dont il les chargeoit de répondre, venoient à ſe perdre ou à ſe gâter en chemin, de les obliger à en fournir d'autres à leurs fraix & dépens.

Combien d'Ignorants s'ingerent dans les différentes profeſſions, & reſſemblent à ce Muſicien inepte dont il eſt parlé dans l'Hiſtoire de la

Chine

Chine du P. du Halde ! Nan-ko, c'étoit le nom du perſonnage, voyoit que l'Empereur, qui aimoit fort la Muſique, avoit adopté un inſtrument particulier, & en faiſoit jouer par trois cents Muſiciens à la fois. Il jugea qu'avec un peu de hardieſſe il pourroit paſſer dans la foule & gagner des appointements. En effet, quoiqu'il ne ſût rien, il le reçut comme le plus habile de la troupe pendant pluſieurs années. L'Empereur étant venu à mourir, ſon Succeſſeur, qui n'aimoit pas les concerts bruyants, voulut entendre jouer chacun de ces Muſiciens l'un après l'autre. Que fit Nan-ko ? lorſque ſon tour vint, il prit la fuite. Oh ! qu'il y auroit des profeſſions déſertes, ſi tous les Nan-ko faiſoient de même !

IMPOSTEURS.

L'Hiſtoire nous fait connoître pluſieurs Impoſteurs inſignes, qui ont paru tour-à-tour ſur la grande ſcene du monde. Mais la plupart de ces Impoſteurs, tels que le faux Smerdis, le faux Démétrius, Sabbathai-Sévi, &c. étoient, en quelque ſorte, des machines que des hommes puiſſants mettoient en œuvre pour ſeconder leurs deſſeins, & qu'ils abandonnoient ou qu'ils jettoient au feu, lorſque la farce étoit jouée. L'Impoſteur qui paroît avoir trouvé le plus de reſſources dans ſes propres ruſes, eſt le faux Prophete *Alexandre*. Cet homme naquit en Paphlagonie, de parents pauvres. Sa taille étoit belle ; il avoit l'œil vif, le teint blanc, la voix claire, le ton doux & affable, peu de barbe au menton, & quelques faux cheveux, mêlés ſi adroitement, qu'il étoit difficile de s'en appercevoir. Dans ſa jeuneſſe, il ſe ſervit de ſa beauté contre l'indigence, ſe proſtituant à tout le monde, &

particuliérement à un Charlatan qui contrefaiſoit le magicien, & débitoit pluſieurs ſecrets pour ſe faire aimer ou haïr ; découvrir des tréſors, ſe procurer des ſucceſſions, perdre ſes ennemis, &c. Cet homme ayant reconnu au jeune Paphlagonien un eſprit vif & adroit, prit plaiſir à l'inſtruire, auſſi épris de ſa beauté, que l'autre l'étoit de ſon ſavoir. Alexandre devenu grand, & ſon Docteur étant mort, la néceſſité le porta à entreprendre quelque choſe d'extraordinaire pour ſubſiſter. S'étant donc lié avec un Chroniqueur Biſantin, nommé Cocconas, le plus méchant de tous les hommes, ils coururent par-tout, cherchant à faire des dupes. Ils rencontrerent dans leurs courſes une vieille femme qui ſe croyoit encore belle & cherchoit à plaire : elle étoit de Pella, autrefois Capitale de la Macédoine ; ces aventuriers la ſuivirent de Bithynie juſques dans ſa patrie, vivant, comme il y a lieu de croire, à ſes dépens. On nourriſſoit en Macédoine de grands ſerpents ſi privés, qu'ils tettoient les femmes & jouoient avec les enfants ſans leur faire mal. Ils en acheterent un des plus grands pour les ſeconder dans les ſcenes qu'ils ſe propoſoient de jouer. Ils furent quelque temps à délibérer du lieu où ils commenceroient la piece. Cocconas choiſit Calcédoine, ville de la Paphlagonie, à cauſe du concours en cette ville de diverſes nations qui l'environnoient. Alexandre préféra ſon pays, où les eſprits étoient plus groſſiers & plus ſuperſtitieux. Ces fourbes avoient caché des lames de cuivre dans un vieux Temple d'Apollon, qui étoit à Calcédoine, ſur leſquelles ils avoient écrit qu'Eſculape viendroit bientôt avec ſon pere établir ſa demeure en cette ville. Ces lames ayant été trouvées, la nouvelle s'en répandit auſſi-tôt par tout le Pont & la Bithynie, & principalement dans le lieu de la ſcene. Les habitants décernerent un Temple à ces Dieux, & commencerent à en creuſer les fondements.

Cependant Cocconas répandit des oracles à Calcédoine où il mourut, à ce que l'on croit, de la morsure d'une vipere. Immédiatement après sa mort, Alexandre prit sa place, avec une longue chevelure bien peignée, une saie de pourpre rayée de blanc, & un surplis par-dessus; vêtement des anciens Prophetes. Il tenoit dans sa main une faux comme Persée, de qui il prétendoit descendre du côté de sa mere, & publioit un oracle qui le disoit fils de Podalyre. Il débitoit un autre oracle de la Sibylle, qui portoit: *Que sur les bords du Pont-Euxin, près de Sinope, il viendroit un libérateur d'Ausonie;* & il entremêloit tout cela adroitement de termes mystiques & embrouillés. Annoncé par toutes ces prédictions, Alexandre se vit en très-peu de temps accueilli & révéré comme un Dieu. Quelquefois il feignoit d'être saisi d'une fureur divine; & par le moyen de la racine d'une herbe qu'il mâchoit, il écumoit extraordinairement; ce que les spectateurs avoient la simplicité d'attribuer à la présence du Dieu qui le possédoit. Il avoit préparé long-temps auparavant une tête de dragon, dont la face offroit les traits d'un homme; elle étoit faite de linge, & la bouche s'ouvroit & se fermoit par le moyen d'un crin de cheval. Il avoit dessein de s'en servir avec le serpent privé de Macédoine, qui devoit faire le principal personnage de la Comédie. Lorsqu'il crut qu'il étoit temps de commencer, il se transporta la nuit à l'endroit où l'on creusoit les fondements du Temple, & y ayant trouvé de l'eau, soit de source, soit de pluie, il y cacha un œuf d'oie, où il avoit enfermé un petit serpent, qui ne faisoit que de naître. Le lendemain il vint tout nud, de grand matin, dans la place publique, ceint d'une écharpe dorée, pour couvrir sa nudité, tenant en main sa faux, & agitant sa longue chevelure, ainsi que les Prêtres de Cybele; montant ensuite sur un autel élevé: *Que ce lieu,*

s'écria-t-il, *eſt heureux d'être honoré de la naiſſance d'un Dieu!* A ces mots, tout le peuple qui étoit accouru à ce ſpectacle, prêta attention, & ſe mit à faire des prieres, tandis qu'il prononçoit des termes barbares en Langue Juive ou Phénicienne, ce qui les étonnoit encore plus. Il court vers le lieu où il avoit caché ſon œuf d'oie; &, entrant dans l'eau, commence à chanter les louanges d'Apollon & d'Eſculape, & invite celui-ci à deſcendre & à ſe montrer aux mortels. Il enfonce une coupe dans l'eau, en retire cet œuf myſtérieux; & quand il l'eut dans ſa main, il dit qu'il tenoit Eſculape. Chacun étoit attentif à contempler ce beau myſtere, lorſqu'ayant caſſé cet œuf, il en ſortit le petit ſerpent qui s'entortilloit autour de ſes doigts. On pouſſe en l'air des cris de joie, accompagnés de bénédictions & de louanges. L'un demande au Dieu la ſanté, l'autre, des honneurs ou des richeſſes. Cependant l'Impoſteur retourne, en courant, dans ſa maiſon, tenant dans ſa main ſon Eſculape, & ſuivi d'une foule de peuple. Il ſe tint enfermé juſqu'à ce que le Dieu fût devenu grand. Un jour enfin que toute la Paphlagonie étoit accourue à la ville où il demeuroit, & que ſa maiſon étoit pleine de monde depuis le haut juſqu'en bas, il ſe plaça ſur un lit, revêtu de ſes habits prophétiques, & tirant de ſon ſein le ſerpent qu'il avoit apporté de la Macédoine, il le laiſſa voir entortillé autour de ſon cou, & traînant une longue queue, tant il étoit grand; mais il en cachoit, à deſſein, la tête ſous ſon aiſſelle, & ne faiſoit paroître que la tête poſtiche qu'il avoit préparée, & qui repréſentoit une figure humaine. Il avoit eu ſoin que le lieu de la ſcene ne fût pas trop éclairé; d'ailleurs on n'y reſtoit pas long-temps, & à meſure qu'on entroit, on ſortoit par une autre porte. Ce ſpectacle dura quelques jours; il ſe renouvelloit toutes les fois qu'il arrivoit quelque perſonne de diſtinction.

Toute la Bithynie, la Galatie & la Thrace y accoururent en foule ſur le rapport de la renommée. Le Prophete voyant tous les eſprits préparés, annonça que le Dieu rendroit des oracles dans un certain temps, & qu'on eût à écrire ce qu'on lui voudroit demander en un billet cacheté. Alors s'enfermant dans le ſanctuaire du Temple, il faiſoit appeller, par un Héraut, tous ceux qui avoient donné leurs billets, & les leur rendoient cachetés avec la réponſe du Dieu. L'Impoſteur avoit le ſecret d'ouvrir ces billets ſans rompre le cachet. Des eſpions & des émiſſaires, qu'il avoit dans les Provinces les plus éloignées, l'informoient de tout. Ses réponſes, d'ailleurs, étoient toujours obſcures ou ambiguës, ſuivant la prudente coutume des oracles. Une foule de monde accouroit de toutes parts avec des victimes pour le Dieu, & des préſents pour le Prophete; car le Dieu avoit ordonné, par un oracle, de faire du bien à ſon Miniſtre, parce qu'il n'en avoit pas beſoin pour lui. L'Impoſteur ſachant bien qu'il falloit de temps en temps de nouvelles ſupercheries pour ſoutenir les premieres, annonça qu'Eſculape répondroit viſiblement, & cela s'appelloit *des réponſes de la propre bouche du Dieu.* Il opéroit cette fraude par le moyen de quelques arteres de grues qui aboutiſſoient à la tête de ſon dragon poſtiche, & ſervoient d'organe pour porter la voix d'un homme qui étoit caché dans une chambre voiſine. Cette prétendue faveur ne s'accordoit pas tous les jours; mais ſeulement pour les perſonnes diſtinguées. L'oracle qu'il rendit à Severian, touchant l'entrepriſe d'Arménie, étoit une réponſe de la propre bouche du Dieu, qui lui prédiſoit la victoire. Après ſa défaite, il en ſubſtitua un autre qui le détournoit de cette entrepriſe: car il avoit l'impudence de corriger les oracles qui avoient mal réuſſi; & s'il arrivoit qu'il eût promis la ſanté à un malade, & qu'il vînt à mourir, il en pu-

blioit un tout contraire. Il avoit auſſi l'adreſſe, pour ne pas s'attirer l'inimitié des Prêtres de Malle, de Claros & de Didyme, où l'on rendoit des oracles auſſi trompeurs que les ſiens, d'envoyer conſulter ces oracles, ſur-tout lorſqu'il étoit preſſé de près, & qu'il vouloit éluder quelque demande. Ce faux Prophete eut l'impudence d'envoyer un oracle à l'Empereur Marc-Aurele, qui faiſoit la guerre à des nations voiſines. Par cet oracle, il lui commandoit de jetter deux lions dans le Danube, avec pluſieurs cérémonies, ſur l'aſſurance d'une paix prochaine, qui ſeroit précédée d'une inſigne victoire. Ces lions, traverſant le fleuve, furent tués par les ennemis; & les Romains, qui furent défaits, laiſſerent plus de vingt mille hommes ſur le champ de bataille. Notre Paphlagonien ne fut point embarraſſé, il ſe ſervit de l'artifice employé par Apollon pour tromper Créſus, & dit qu'il avoit bien prédit la victoire, mais non pas quel ſeroit le vainqueur. Pluſieurs Philoſophes de la Secte d'Epicure voulurent démaſquer cet Impoſteur; mais ſes Sectateurs, qui ne raiſonnoient point, faiſoient taire, par leurs clameurs, ceux qui entreprenoient de les déſabuſer. Il paroît d'ailleurs que le Gouvernement regardoit le métier de Prophete comme bien d'autres, & laiſſoit ceux qui s'en mêloient profiter d'une induſtrie qui mettoit tous les ſots à contribution. Alexandre avoit prédit qu'il mourroit d'un coup de foudre, comme Eſculape, à l'âge de cent cinquante ans; mais il périt d'un ulcere avant la ſoixante-dixieme année. *Voyez les Impoſteurs inſignes de Rocoles, & le Conſervateur*, Décembre, 1756.

Muncer, Chef des Anabaptiſtes & d'une troupe d'Enthouſiaſtes, étant pris, fut appliqué à la queſtion. Comme on lui reprochoit d'avoir ſéduit tant de miſérables, pour les faire périr, il ſe prit à rire, & dit: *Pourquoi me croyoient-ils?*

On voit, dans l'Hiſtoire des Héréſies, quelques

Hérétiques qui ont ſu employer pluſieurs preſtiges, & profiter d'une éloquence de corps qui leur étoit propre, pour perſuader la multitude & accréditer leurs erreurs. On demandoit à un de ces Viſionnaires quel étoit l'objet de tous ſes travaux? " Ah! répondit-il, vous ne ſavez pas „ le plaiſir qu'il y a de perſuader aux autres ce „ que l'on ne comprend pas ſoi-même. „ Ce Viſionnaire aſſurément auroit penſé que la plupart de nos Commentateurs avoient bien du plaiſir. Il faut avouer cependant que pluſieurs Hérétiques ſe ſont propoſé un autre objet de leurs travaux. Quelques faux Prophetes, comme Mahomet, ſe ſont ſervi des erreurs qu'ils ont jettées à la multitude, comme d'une bride que l'on met à une bête de ſomme, pour la conduire plus facilement.

La Voiſin, qui faiſoit commerce de poiſon, cherchoit auſſi à duper le public par ſes prétendues intelligences diaboliques. Lorſqu'on la conſultoit ſur diverſes choſes, & qu'on vouloit lui expliquer le fait: Taiſez-vous, s'écrioit-elle, je ne veux point ſavoir vos affaires; c'eſt à l'eſprit qu'il faut les dire, car c'eſt un eſprit jaloux qui ne veut point qu'on entre dans ſes ſecrets; je ne puis que le prier pour vous, & lui obéir. Elle alloit enſuite chercher du papier, qu'elle diſoit être charmé: elle vous donnoit les noms, les titres & les qualités de l'eſprit; & après vous avoir dicté le début de la lettre, elle vous laiſſoit la liberté de l'achever & d'y dire vos petites raiſons au plus juſte. Quand vous aviez achevé de mettre toutes vos queſtions par écrit, la ruſée Magicienne venoit, avec un réchaut plein de braiſe à la main, & une boule de cire vierge dans l'autre. Pliez, diſoit-elle, cette boule dans votre lettre, & vous verrez conſumer l'une & l'autre par le feu; car l'eſprit ſait déjà ce que vous avez à lui dire; & dans trois jours vous pouvez venir ſavoir la réponſe. Cela dit, la Voiſin prenoit le paquet de la main de la perſonne,

& le jettoit dans le feu, où il étoit d'abord entiérement conſumé. Cependant trois jours après on avoit une réponſe poſitive à tout ce qu'on avoit écrit, que l'on trouvoit toute cachetée chez la prétendue ſorciere. L'adreſſe de la Voiſin faiſoit tout le preſtige. Cette femme avoit dans la main une boule de cire pliée dans un papier écrit; le paquet étoit de même forme & de même groſſeur; & tout conſiſtoit dans la ſubtilité avec laquelle elle eſcamotoit celui qu'on lui préſentoit, & jettoit l'autre dans le feu. Elle ſavoit, par ce moyen, ce qu'on demandoit à l'eſprit; & il lui étoit aiſé, pendant les trois jours qu'il falloit laiſſer écouler avant d'avoir la réponſe, de s'inſtruire plus particuliérement des affaires & de l'humeur de la perſonne, & de lui écrire, ſous le nom de l'eſprit, des choſes que le hazard & les intrigues qu'elle avoit, faiſoient ſouvent réuſſir. C'eſt par ces pratiques criminelles que cette femme, qui a eu le ſort qu'elle méritoit, s'étoit acquis un droit ſur la crédulité des ſuperſtitieux & des ignorants. *Lettres de Mad. Deſnoyer.*

Il eſt paru de notre temps quelques autres Impoſteurs obſcurs, qui ſe propoſant pour objet de mettre à contribution la commiſération publique, ont reçu le châtiment de leurs fourberies. Les Papiers Anglois de 1760, font mention qu'une jeune femme, habillée en homme, avoit eſſayé de ſe pendre à Nor-Wood; mais qu'elle en avoit été empêchée par quelques perſonnes qui l'avoient apperçue. Elle fut tranſportée à Bath, où on lui donna les ſecours dont elle avoit beſoin; & delà, on la remit entre les mains de ſes amis. On trouva un papier attaché à un arbre, près du lieu qu'elle avoit choiſi pour ſon funeſte deſſein; & ſur ce papier, étoient écrits des vers, dont voici le ſens: " Jeunes amants, " qui paſſez par ce lieu, jettez un œil de pitié " ſur une femme infortunée, dont l'amour avoit

„ égaré la raiſon. Quoique déguiſée ſous les vête-
„ ments d'un homme, elle chériſſoit l'honneur
„ & la vertu. Quand vous m'aurez trouvée, je
„ ne vous demande qu'une biere & un tombeau.
„ Si l'on ouvre mon ſein après ma mort, vous
„ y verrez un cœur déchiré par ces maux. „
Quelques jours après, cette femme entra dans la boutique d'un Apothicaire de Briſtol, & demanda du poiſon que l'Apothicaire lui refuſa prudemment, quoiqu'elle le ſollicitât vivement, & lui offrit cent guinées pour le tenter. Cette femme, voyant que ſes inſtances étoient inutiles, menaça de ſe couper la gorge, & ſortit de la boutique avec précipitation. On la ſuivit & on la ramena chez cet Apothicaire, où elle fut examinée par un Alderman, & quelques autres perſonnes. Elle leur dit qu'elle étoit la femme qu'on avoit trouvée pendue à Nor-Wood, près de Bath, & à qui on avoit ſauvé la vie; qu'elle étoit d'une noble famille, mais qu'elle mourroit plutôt que de révéler ſon nom; qu'elle avoit quitté la maiſon paternelle pour une intrigue d'amour; qu'elle n'avoit point de crime à ſe reprocher, qu'elle avoit pris les habits d'un homme, & s'étoit engagée comme ſimple ſoldat; enfin, que ne pouvant plus réſiſter aux peines & aux humiliations qui la tourmentoient, elle avoit pris le parti de ſecouer le fardeau inſupportable de la vie. Elle fut tranſportée à l'hôpital de ſaint Pierre, & l'on fit des informations pour découvrir ſon nom & ſa famille. On reconnut enfin que cette prétendue femme étoit un libertin & un Impoſteur qui, quoique vêtu des habits de ſon ſexe, avoit réuſſi à ſe faire paſſer pour femme, parce qu'il joignoit à une voix grêle, un viſage efféminé. Il avoit intéreſſé en ſa faveur toutes les femmes, qui le regardoient comme une victime de l'amour malheureux. Le Juge même, qui l'avoit interrogé, n'avoit pu s'empêcher de répandre des larmes ſur le prétendu déſeſpoir

amoureux de cet Impoſteur. On le mit dans une maiſon de correction, & il fut condamné à être ſévérement fuſtigé.

Les mêmes Papiers Anglois ont publié qu'on entendit, il y a quelques années, un arbre qui gémiſſoit dans les forêts d'Angleterre. Le propriétaire du terrein où ſe trouvoit cet arbre, tira beaucoup d'argent des gens de la campagne, qui accouroient pour voir & entendre une choſe auſſi merveilleuſe. A la fin, quelqu'un propoſa de couper l'arbre; mais le propriétaire s'y oppoſa, non par aucune vue d'intérêt propre, diſoit-il modeſtement, mais dans la crainte que celui qui oſeroit y mettre la coignée n'en mourût ſubitement. On trouva cependant un homme qui n'avoit pas peur de la mort ſubite, & qui abattit l'arbre à coups de hache. Alors on découvrit un tuyau qui formoit une communication à pluſieurs toiſes ſous terre, & par le moyen duquel on produiſoit les gémiſſements qu'on avoit entendus.

INGRATITUDE.

DEs pêcheurs, en jettant leur filet en mer, apperçoivent un homme prêt à ſe noyer. L'un d'eux prend auſſi-tôt ſon croc, ſe ſaiſit de cet homme qu'il touche à l'œil; & après l'avoir tranſporté dans ſon lit, le fait revenir par ſes ſoins. Cet homme, en recouvrant la ſanté, reconnoît qu'il lui manque un œil, il accuſe le pêcheur de le lui avoir crévé, & le traduit en juſtice. Ils plaident leur cauſe. Comme les Juges paroiſſoient embarraſſés, un aſſiſtant ſe leva, & dit, qu'il falloit jetter de nouveau cet homme à la mer, préciſément dans l'endroit d'où on l'avoit retiré, & que, s'il ſe ſauvoit ſans le ſecours de per-

onne, on condamneroit le pêcheur à lui donner les dommages & intérêts. Ce conſeil fut ſuivi, mais le plaignant ſe garda bien de tenter l'aventure. Ce conte, qui eſt ancien, fait voir qu'il ne revient que du mal des ſervices rendus à un ingrat.

Un Gentilhomme Eſpagnol ſe vengea un jour d'une maniere aſſez particuliere, de l'Ingratitude d'un Favori de Charles V., Roi d'Eſpagne. Ce Gentilhomme avoit fait préſent au Seigneur de Chievres (c'étoit le nom du Favori) de la plus belle mule qui fût dans le Royaume. Elle étoit ſuperbement enharnachée, & ce Favori en parut charmé. Peu de jours après, Chievres étant à une fenêtre où il prenoit l'air, & s'entretenoit avec un Seigneur de ſes amis, ils virent paſſer cette mule. L'ami charmé du poil, de la fineſſe & du pas de cet animal, demanda au Favori d'où il l'avoit eue. Chievres répondit froidement qu'il ne s'en ſouvenoit pas. Le Gentilhomme, qui la lui avoit donnée, étoit préſent; il ne put entendre ces mots ſans un extrême dépit, & ſe retira avec un deſir ſecret de mortifier l'ingrat qu'il avoit obligé. Il fit répandre à cet effet par toute la ville, des affiches dans leſquelles il expoſoit avoir perdu depuis tel temps une mule de prix. Il la dépeignit d'ailleurs ſi bien, qu'aux ſignalements qu'il en donnoit, elle étoit très-reconnoiſſable. On ſut bientôt à la Cour que la mule perdue & criée, étoit celle dont le Seigneur de Chievres ſe faiſoit honneur; ce qui apprêta à rire pendant quelque temps aux dépens de ce Favori.

Tacite remarque que les Tyrans regardent toujours de mauvais œil ceux qui leur ont rendu de grands ſervices, ou qui ſe diſtinguent par des qualités éminentes. Ajoutons que ces Princes, qui déshonorent le trône, affectionnent plus ceux qui leur ſont obligés, que ceux à qui ils ont eux-mêmes obligation. La reconnoiſſance ſemble être

pour eux un fardeau dont ils cherchent bientôt à ſe délivrer par la calomnie & l'injuſtice. L'Empereur Baſile, courant à la chaſſe, un cerf le prit avec ſon bois par la ceinture. Quelqu'un de ſa ſuite tira ſon épée, coupa cette ceinture & le délivra. Il lui fit trancher la tête, parce qu'il avoit, diſoit-il, tiré l'épée contre lui. *Hiſt. de Nicéphore.*

Un Roi de Mandoa, dans l'Indouſtan, étant tombé dans une riviere, en fut heureuſement retiré par un eſclave, qui s'étoit jetté à la nage & l'avoit ſaiſi par les cheveux. Son premier ſoin, en revenant à lui-même, fut de demander le nom de celui qui l'avoit retiré de l'eau. On lui apprit l'obligation qu'il avoit à l'eſclave, dont on ne doutoit pas que la récompenſe ne fût proportionnée à cet important ſervice. Mais il lui demanda comment il avoit eu l'audace de mettre la main ſur la tête de ſon Prince, & ſur le champ il lui fit donner la mort. Quelque temps après, ce même Prince étant aſſis, dans l'ivreſſe, ſur le bord d'un bâteau, près d'une de ſes femmes, il ſe laiſſa tomber encore une fois dans l'eau. Cette femme pouvoit aiſément le ſauver; mais croyant ce ſervice trop dangereux, elle le laiſſa périr, en donnant pour excuſe, qu'elle ſe ſouvenoit de l'hiſtoire du malheureux eſclave. *Hiſtoire des Voyages.*

INSTINCT DES ANIMAUX.

NOus placerons ſous cet article quelques Anecdotes qui prouvent que les Animaux ſe rappellent, combinent juſqu'à un certain point les ſenſations qu'ils ont éprouvées, & qu'ils en tirent des réſultats relatifs à leurs beſoins.

Il eſt d'uſage dans les penſions d'avertir de

l'heure des repas par le ſon d'une cloche. Le chat de la maiſon, qui ne trouvoit ſon dîner au réfectoire que quand il avoit entendu ce ſon, ne manquoit pas d'y être attentif. Il arriva un jour qu'on l'avoit enfermé dans une chambre, & ce fut inutilement pour lui que la cloche avoit ſonné : quelques heures après, ayant été délivré de ſa priſon, ſon appétit le fit deſcendre tout de ſuite au réfectoire ; mais il n'y trouva rien. Au milieu de la journée on entend ſonner, chacun veut ſavoir ce que c'eſt, on trouve le chat qui étoit pendu à la cloche, & qui la remuoit tant qu'il pouvoit pour faire venir un ſecond dîner.

On rapporte à-peu-près la même choſe d'un chien que l'on nourriſſoit dans une Communauté. Tous ceux de cette Communauté qui arrivoient tard, & vouloient prendre leur repas, tiroient une petite ſonnette, & le Cuiſinier paſſoit leur portion par le moyen d'une boîte tournante, qu'on appelle *Tour* dans les Maiſons Religieuſes. Le chien étoit attentif à tous ces mouvements, parce qu'ordinairement on lui abandonnoit quelques os, dont il ſe régaloit. Ces revenants-bons ne ſatisfaiſoient pas toujours ſon appétit, néanmoins il s'en contentoit, lorſqu'un jour n'ayant pu rien attrapper, il s'aviſe de tirer lui-même la ſonnette avec ſa gueule. Le garçon de cuiſine, croyant que c'étoit une perſonne de la Communauté, paſſe une portion ; le chien ne s'en fait pas faute, & l'avale dans le moment. Le jeu lui paroît doux, il recommence le lendemain, & ſûr de ſa pitance, ne fait plus la Cour à perſonne. Cependant le Cuiſinier, qui s'étoit pluſieurs fois apperçu qu'on lui demandoit une portion de plus, porta ſes plaintes. On fait des recherches, on examine, on ſurprend à la fin le drôle, qui ordinairement n'attendoit pas que toutes les perſonnes de la Communauté euſſent leur portion, pour demander la ſienne. On admira la fineſſe de cet animal ; & pour ne pas le

priver du fruit de ſon induſtrie, on continua de lui paſſer ſa pitance, que l'on compoſoit de tout ce qui étoit reſté ſur les aſſiettes.

Un autre chien, non moins aviſé, étoit dreſſé à faire pluſieurs commiſſions. Lorſque ſon maître vouloit l'envoyer chez le traiteur, il faiſoit certains ſignes que le chien connoiſſoit, & cet animal revenoit gaiement avec ce que le traiteur lui avoit mis à la gueule. Tout alloit au mieux, lorſqu'un beau ſoir deux chiens du quartier, flattés par l'odeur des petits pâtés que ce nouveau meſſager portoit, s'aviſerent de l'attaquer. *Gueule-noire*, c'étoit le nom de ce meſſager, poſe auſſi-tôt ſon panier à terre, ſe met devant, & ſe bat courageuſement contre le premier qui avance. Mais comment faire, lorſqu'il ſe colete avec l'un, l'autre court au panier & avale des petits pâtés. Il n'y en avoit bientôt plus, & Gueule-noire alloit être la dupe de tout ceci. Que fait-il? Voyant qu'il n'eſt pas poſſible de ſauver le ſouper de ſon maître, il ſe jette deſſus au milieu des deux champions, & ſans marchander davantage, dépêche le plus vîte qu'il peut le reſte des petits pâtés. Paſquin, valet du *Diſſipateur*, cite aſſez plaiſamment, dans la Comédie de ce nom, l'exemple de ce chien. *Scene I. Acte I.*

L'adreſſe induſtrieuſe du ſinge eſt connue de tout le monde. Il eſt dit dans l'*Hiſtoire générale des Voyages*, que ceux qui vont à la chaſſe des ſinges, ſur les côtes d'Afrique, ne réuſſiſſent jamais à leur tendre le même piege. Ces Animaux ne connoiſſent pas moins leurs ennemis. S'ils voient un ſinge de leur troupe bleſſé d'un coup de fleche, ils s'empreſſent de le ſecourir. La fleche eſt-elle barbue, ils la diſtinguent fort bien à la difficulté qu'ils trouvent à la tirer; & pour donner du moins à leur compagnon la facilité de fuir, ils en briſent le bois avec les dents. Un autre eſt-il bleſſé d'un coup de balle, ils recon-

noiſſent la plaie au ſang qui coule, & mâchent des feuilles pour la penſer. Lorſqu'ils ſe ſentent les plus forts, les chaſſeurs courent grand riſque d'avoir la tête écraſée à coup de pierres, ou d'être déchirés en pieces. — Les Negres s'imaginent que les ſinges, qu'ils croient ſi induſtrieux, ont la faculté de parler, & s'ils n'uſent pas de cette faculté, diſent-ils, c'eſt de peur qu'on ne les faſſe travailler.

Plutarque, dans la vie de Caton le cenſeur, parle d'une mule, qui ayant été long-temps employée à des travaux publics, fut miſe en liberté; on la laiſſoit paître où elle vouloit. Mais cet animal, regrettant en quelque ſorte d'être inutile, venoit de lui-même ſe préſenter au travail, & marchoit à la tête des autres bêtes de ſomme, comme pour les exciter & les encourager; ce que le peuple vit avec tant de plaiſir, qu'il ordonna que la mule ſeroit nourrie juſqu'à ſa mort aux dépens du public.

Le ſerpent, que l'on regarde comme le ſymbole de l'ingratitude, eſt néanmoins ſuſceptible d'Education. Autrefois les Macédoniens en élevoient. Ils leur faiſoient tetter les femmes, & jouer avec les enfants. Madame du Noyer rapporte dans une de ſes Lettres, que pendant ſon ſéjour à Dijon, elle alla rendre viſite à une Conſeillere du Parlement, qui avoit élevé un ſerpent. Comme cette Dame avoit quelqu'indiſpoſition, Madame du Noyer la trouva couchée ſur un lit d'Ange : elle avoit bonne compagnie auprès d'elle. Son déshabillé lui donnoit un petit air de nymphe. " Je m'approchai de cette aimable ma-
„ lade, continue celle qui lui rendoit viſite;
„ mais quelle fut ma ſurpriſe, quand je vis
„ qu'elle badinoit avec un ſerpent, qui étoit at-
„ taché à ſon bras, avec un ruban couleur de
„ feu aſſez long pour lui laiſſer la liberté de ſe
„ promener ſur le lit. Je fis un cri effroyable à
„ cet aſpect, & l'horreur que l'on a naturelle-

„ ment pour ces ſortes d'Animaux, me fit frémir : mais la Dame me dit que je n'avois „ rien à craindre, que ſon ſerpent ne me feroit „ point de mal ; & après qu'elle lui eût donné „ un petit coup, comme on auroit fait à un joli „ épagneul, elle lui dit de dormir ; & ce docile „ animal ſe gliſſa dans ſon ſein, où un moment après il parut effectivement endormi. „ Vous avez vu mon ſerpent, ajouta cette Dame, on peut vous dire qu'il y a ſix ans que „ je l'ai, & que, contre le naturel de ceux de „ ſon eſpece, il ne m'a jamais fait aucun mal. „ Toute la compagnie certifia la même choſe, „ & je ſortis de chez cette Dame dans un étonnement dont je ne puis encore revenir. Elle „ voulut que je viſſe tout ce qu'il ſavoit faire : „ elle ſiffla à demi-bas ; il s'éveilla, fit mille „ ſingeries, après quoi on fit ouvrir une boîte „ de vermeille, qui étoit pleine de ſon, dont il „ ſe régala. „

On a vu à Paris en 1766, dans un des ſpectacles du boulevard, une femme qui avoit accoutumé pluſieurs couleuvres à venir à ſon commandement, à former par leur entrelacement différentes figures à ſe jouer autour de ſon col & de ſes bras. On les voyoit la flatter, lui obéir, s'éloigner, & accourir avec une complaiſance ſinguliere. Les ſpectateurs pouvoient auſſi les prendre, les toucher, les careſſer : elles étoient comme des Animaux familiers & domeſtiques.

Une éducation plus ſinguliere encore, eſt celle dont il eſt fait mention dans les Papiers Anglois de la même année. M. Wildman de Plimouth, s'eſt préſenté à la ſociété des arts avec trois eſſains d'abeilles, qu'il avoit apportés avec lui, partie ſur ſon viſage, ſur ſes épaules, & partie dans ſes poches. Il fit mettre les ruches de ſes abeilles dans une ſalle voiſine de l'aſſemblée ; il donna un coup de ſifflet, & à ce ſignal les mouches le quitterent toutes, & allerent toutes dans

leurs

leurs ruches; à un autre coup de ſifflet elles vinrent reprendre leur poſte ſur la perſonne, & dans les poches de leur maître. Cet exercice fut réitéré pluſieurs fois, ſans qu'aucun des ſpectateurs ait reçu la moindre piquure. La ſociété d'agriculture, qui n'accorda des prix qu'à des découvertes utiles, a cru devoir, pour la ſingularité de la choſe, en donner à M. Vildman.

Les Animaux, les chiens ſur-tout, ſont ſuſceptibles des ſentiments les plus affectueux & les plus tendres. Homere avoit de ſon temps pris plaiſir à peindre la fidélité du chien d'Ulyſſe. M. Haguedorn, Poëte Allemand, a retracé, ou plutôt a peint de nouveau ce tableau intéreſſant, dans ſon épitre ſur l'*Amitié*. " Ulyſſe eſt réduit „ à mendier quelques reſtes devant ſon palais, „ où à peine les eſclaves jettent ſur lui quelques „ regards en paſſant; les fiers Courtiſans ſe mo„ quent de l'éloquence d'un Prince infortuné. „ Perſonne n'accorde à ſes beſoins la moindre „ parole conſolante. Un vieux chien reconnoît „ ſon vieux maître; ce chien, qui, avec une vî„ teſſe égale à celle du cerf, traverſoit autrefois „ les bruyeres, du nom duquel la vaſte forêt re„ tentiſſoit quand tous les chaſſeurs crioient *Ar„ gus!* cet Argus, ſi ardent à pourſuivre les bê„ tes fauves, qui connoiſſoit mieux les parcs & „ les plaines, que la maiſon; jadis le Favori des „ jeunes Courtiſans paſſionnés pour la chaſſe, „ pour prix de ſes longs & fideles ſervices, étoit „ congédié dans ſa vieilleſſe, exilé de ſon che„ nil, privé d'un peu de paille, réduit à cou„ cher en plein air, où chaque jour il étoit af„ foibli par quelque nouvelle infirmité; autre„ fois le plaiſir de ſes maîtres, maintenant le „ jouet des valets, il manque de force pour „ marcher; il fait un dernier effort pour ſe traî„ ner ſur les pas du pauvre mendiant, s'appro„ che de lui avec une oreille dreſſée, le flaire, „ le flatte de la langue & de la queue, & lorſ-

„ que l'Etranger, les yeux mouillés de larmes,
„ lui rend quelques careſſes, & que ſon attache-
„ ment lui vaut encore cette reconnoiſſance, il
„ ſoupire, il crie, leve les yeux, reconnoît Ulyſſe,
„ & meurt. „

On a rapporté, dans le *Journal économique* du mois de Mai 1765, cet exemple ſingulier de la ſenſibilité d'une chienne pour ſes petits. Un particulier avoit dans ſa meute une chienne qu'il aimoit beaucoup, & qui avoit le privilege de manger & de dormir dans le ſallon. Cette chienne ayant mis bas, il prit le temps qu'elle étoit abſente pour noyer ſes petits dans un étang voiſin. La chienne étant revenue quelque temps après, fut fort inquiete de ne plus les voir. Elle fut les chercher, & les ayant trouvé noyés, elle les apporta les uns après les autres aux pieds de ſon maître, & lorſqu'elle fut au dernier, elle le regarda fixement, & expira ſur le champ.

Un trait à-peu-près ſemblable rapporté par le *Spectateur Anglois*, ſemble confirmer le précédent. Un homme, dit-il, très-expert dans les diſſections, anatomiſa une chienne, & lorſqu'elle ſouffrit les douleurs les plus aiguës, il lui préſenta un de ſes petits qu'elle ſe mit à lécher, & parut inſenſible à ſon mal; mais dès qu'il l'eut retiré, elle fixa les yeux ſur lui & pouſſa un ton plaintif, qui ſembloit plutôt venir de la perte de ſon petit, que du tourment qu'elle enduroit. *XCI. diſc.*

Sous le regne de Charles V., Roi de France, un nommé *Aubri*, de Montdidier, paſſant ſeul dans la forêt de Bondi, eſt aſſaſſiné & enterré au pied d'un arbre. Son chien reſte pluſieurs jours ſur la foſſe, & ne le quitte que preſſé par la faim. Il vient à Paris chez un intime ami du malheureux Aubri, & par ſes triſtes hurlements, ſemble lui annoncer la perte qu'ils ont faite. Après avoir mangé, il recommence ſes cris, va à la porte, tourne la tête pour voir ſi on le ſuit, revient à cet ami de ſon maître, & le tire par

l'habit, comme pour lui marquer de venir avec lui. La ſingularité de tous les mouvements de ce chien, ſa venue ſans ſon maître qu'il ne quittoit jamais; ce maître qui, tout d'un coup, a diſparu, & peut-être cette diſtribution de juſtice & d'événements qui ne permet guere que les crimes reſtent long-temps cachés; tout cela fit que l'on ſuivit ce chien. Dès qu'il fut au pied de l'arbre, il redoubla ſes cris, en grattant la terre, comme pour faire ſigne de chercher en cet endroit. On y fouilla, & on y trouva le corps du malheureux Aubri. Quelque temps après, ce chien apperçoit, par hazard, l'aſſaſſin, que tous les Hiſtoriens nomment *le Chevalier Macaire*; il lui ſaute à la gorge, & l'on a bien de la peine à lui faire lâcher priſe. Chaque fois qu'il le rencontre, il l'attaque & le pourſuit avec la même fureur. L'acharnement de ce chien, qui n'en veut qu'à cet homme, commence à paroître extraordinaire. On ſe rappelle l'affection qu'il avoit marquée pour ſon maître, & en même-temps pluſieurs occaſions où ce Chevalier Macaire avoit donné des preuves de ſa haine & de ſon envie contre Aubri de Montdidier. Quelques autres circonſtances augmentent les ſoupçons. Le Roi, inſtruit de tous les diſcours que l'on tenoit, fait venir ce chien, qui paroît tranquille juſqu'au moment qu'appercevant Macaire au milieu d'une vingtaine d'autres Courtiſans, il tourne, aboie, & cherche à ſe jetter ſur lui. Dans ces temps-là on ordonnoit le combat entre l'accuſateur & l'accuſé, lorſque les preuves du crime n'étoient pas convainquantes. On nommoit ces ſortes de combats, *Jugements de Dieu*; parce qu'on étoit perſuadé que le Ciel auroit plutôt fait un miracle que de laiſſer ſuccomber l'innocence. Le Roi, frappé de tous les indices qui ſe réuniſſoient contre Macaire, jugea *qu'il échéoit gage de bataille*, c'eſt-à-dire, qu'il ordonna le duel entre le Chevalier & le chien. Le champ clos fut marqué

dans l'Iſle Notre-Dame, qui n'étoit alors qu'un terrein vague & inhabité. Macaire étoit armé d'un gros bâton ; le chien avoit un tonneau percé pour ſa retraite & ſes relancements. On le lâche ; auſſi-tôt il court, tourne autour de ſon adverſaire, évite ſes coups, le menace tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, le fatigue, & enfin s'élance, le ſaiſit à la gorge, le renverſe, & l'oblige de faire l'aveu de ſon crime en préſence du Roi & de toute la Cour. La mémoire de ce chien mérita d'être conſervée à la poſtérité par un monument qui ſubſiſte encore ſur la cheminée de la grande ſalle du château de Montargis. *Eſſais hiſtoriques ſur Paris.*

En 1616, le pont S. Michel étant tombé, un enfant fut enſeveli ſous les ruines ; mais, heureuſement, il ſe trouva à couvert ſous deux poutres qui s'étoient croiſées, & ne reçut aucune bleſſure. Un chien, qui s'étoit trouvé à côté de lui dans le temps du danger, en fut préſervé comme lui. Ce chien ſerré entre les ruines qui l'empêchoient de s'échapper, aboya de toute ſa force, & attira, par ſes cris, quelques perſonnes qui le dégagerent. Ayant ainſi recouvré ſa liberté, il s'en réjouit d'abord ; mais ne voyant point l'enfant qui avoit partagé ſon malheur, il rentra ſous les débris qui le cachoient, ſe mit à japer, & vint enfin à bout de faire découvrir l'enfant.

En 1765, une barque traverſant la riviere d'Ithen, près d'Aberdeen, ville d'Ecoſſe, fut renverſée. De trois hommes & un jeune garçon qui étoient dedans, deux regagnerent le bord en nageant ; mais le troiſieme & le garçon couroient riſque de ſe noyer, lorſqu'un gros chien ſe jetta dans la riviere & les attira ſur le bord l'un après l'autre. *Papiers Anglois* 1765.

M. de Bouſſanelle, Capitaine de Cavalerie dans le régiment de Beauvilliers, fait mention, dans ſes *Obſervations militaires*, imprimées à

Paris en 1760, qu'en 1757, un cheval de ſa compagnie, hors d'âge, très-beau, & du plus grand feu, ayant tout-à-coup les dents uſées au point de ne pouvoir plus mâcher le foin & broyer ſon avoine, fut nourri pendant deux mois, & l'eût été davantage ſi on l'eût gardé, par les deux chevaux de droite & de gauche, qui mangeoient avec lui; que ces deux chevaux tiroient du ratelier du foin, qu'ils mâchoient, & jettoient enſuite devant le vieillard; qu'ils en uſoient de même pour l'avoine, qu'ils broyoient bien menue, & mettoient enſuite devant lui. C'eſt ici, ajoute l'Auteur, l'obſervation & le témoignage d'une compagnie entiere de Cavalerie, Officiers & Cavaliers.

L'Hiſtorien du Paraguai rapporte un fait plus extraordinaire d'une lionne. Les Eſpagnols ſe trouvoient aſſiégés dans Buénos-Aires par les peuples du canton. Le Gouverneur avoit défendu à tous ceux qui demeuroient dans la ville, d'en ſortir. Mais craignant que la famine, qui commençoit à ſe faire ſentir, ne fît violer ſes ordres, il mit des gardes de toutes parts, avec ordre de tirer ſur tous ceux qui chercheroient à paſſer l'enceinte déſignée. Cette précaution retint les plus affamés, à l'exception d'une ſeule femme nommée *Maldonota*, qui trompa la vigilance de ſes gardes. Cette femme, après avoir erré dans des champs déſerts, découvrit une caverne, qui lui parut une retraite ſûre contre tous les dangers; mais elle y trouva une lionne, dont la vue la ſaiſit de frayeur. Cependant les careſſes de cet Animal la raſſurerent un peu: elle reconnut même que ces careſſes étoient intéreſſées. La lionne étoit pleine, & ne pouvoit mettre bas; elle ſembloit demander un ſervice que Maldonota ne craignit pas de lui rendre. Lorſqu'elle fut heureuſement délivrée, ſa reconnoiſſance ne ſe borna point à des témoignages préſents: elle ſortit pour chercher ſa nourriture; &, depuis ce-

jour, elle ne manqua pas d'apporter, aux pieds de ſa libératrice une proviſion qu'elle partageoit avec elle. Ces ſoins durerent auſſi long-temps que ſes petits la retinrent dans la caverne. Lorſqu'elle les en eut retirés, Maldonota ceſſa de la voir, & fut réduite à chercher ſa ſubſiſtance elle-même. Mais elle ne put ſortir ſouvent ſans rencontrer les Indiens, qui la firent eſclave. Le Ciel permit qu'elle fut repriſe par des Eſpagnols, qui la ramenerent à Buénos-Aires. Le Gouverneur en étoit ſorti. Un autre Eſpagnol, qui commandoit en ſon abſence, homme dur juſqu'à la cruauté, ſavoit que cette femme avoit violé une loi capitale; il ne la crut pas aſſez punie par ſes infortunes. Il donna ordre qu'elle fût liée au tronc d'un arbre, en pleine campagne, pour y mourir de faim, qui étoit le mal dont elle avoit voulu ſe garantir par ſa fuite, ou pour y être dévorée par quelque bête féroce. Deux jours après, il voulut ſavoir ce qu'elle étoit devenue. Quelques ſoldats, qu'il chargea de cet ordre, furent ſurpris de la trouver pleine de vie, quoiqu'environnée de tigres & de lions, qui n'oſoient s'approcher d'elle, parce qu'une lionne qui étoit à ſes pieds avec pluſieurs lionceaux, ſembloit la défendre. A la vue des ſoldats, la lionne ſe retira un peu, comme pour leur laiſſer la liberté de délier ſa bienfaictrice. Maldonota leur raconta l'aventure de cet Animal, qu'elle avoit reconnu au premier moment; & lorſqu'après lui avoir ôté ſes liens, ils ſe diſpoſoient à la reconduire à Buénos-Aires, il la careſſa beaucoup, en paroiſſant regretter de la voir partir. Le rapport qu'ils en firent au Commandant lui fit comprendre qu'il ne pouvoit, ſans paroître plus féroce que les lions mêmes, ſe diſpenſer de faire grace à une femme dont le Ciel avoit pris ſi ſenſiblement la défenſe. *Voyez l'Hiſt. générale des Voyages.* On cite pluſieurs garants de ce fait ſingulier.

Ceux qui gouvernoient l'éléphant qui étoit au-

trefois à la ménagerie, ont obſervé qu'il connoiſſoit bien ceux qui ſe moquoient de lui, & qu'il ſe vengeoit lorſqu'il pouvoit en trouver l'occaſion. Un Peintre vouloit le deſſiner en une attitude extraordinaire, qui étoit de tenir la trompe levée & la gueule ouverte. Le domeſtique du Peintre, pour le faire demeurer en cet état, lui jettoit des fruits dans la gueule, &, le plus ſouvent, faiſoit ſemblant d'en jetter. L'Animal en fut irrité; &, comme s'il eût reconnu que l'envie que le Peintre avoit de le deſſiner étoit la cauſe de cette importunité, au-lieu de s'emprendre au domeſtique, il s'adreſſa au maître, & lui jetta, par la trompe, une quantité d'eau, dont il gâta le papier ſur lequel le Peintre deſſinoit.

Voici deux autres faits, relatifs à l'éléphant, cités dans l'Hiſtoire naturelle du cabinet du Roi. Un éléphant maltraité par ſon *Cornac*, (c'eſt ainſi qu'on appelle ſon Conducteur) s'en étoit vengé en le tuant. Sa femme témoin de ce ſpectacle, prit ſes deux enfants & les jetta aux pieds de l'Animal, encore tout furieux, en lui diſant: *Puiſque tu as tué mon mari, ôte-moi auſſi la vie, ainſi qu'à mes enfants.* L'éléphant s'arrêta tout court, s'adoucit, &, comme s'il eût été touché de regret, prit avec ſa trompe le plus grand de ſes deux enfants, le mit ſur ſon cou, l'adopta pour ſon Cornac, & n'en voulut point ſouffrir d'autre.

Si l'éléphant eſt vindicatif, il n'eſt pas moins reconnoiſſant. Un ſoldat de Pondicheri, qui avoit coutume de porter à un de ces Animaux une certaine meſure d'*arac* chaque fois qu'il touchoit ſon prêt, ayant un jour bu plus que de raiſon, & ſe voyant pourſuivi par la garde, qui vouloit le conduire en priſon, ſe refugia ſous l'éléphant, & s'y endormit. Ce fut en vain que la garde tenta de l'arracher de cet aſyle, l'éléphant le défendit avec ſa trompe. Le lendemain le ſoldat,

revenu de ſon ivreſſe, fremit à ſon réveil, de ſe voir couché ſous un Animal d'une groſſeur ſi énorme. L'éléphant, qui ſans doute, pourſuit l'Hiſtorien, s'apperçut de ſon effroi, le careſſa avec ſa trompe pour le raſſurer, & lui fit entendre qu'il pouvoit s'en aller.

Les Hiſtoriens Latins, qui ont écrit la vie de l'Empereur Domitien, nous diſent que cet Empereur voulant donner une fête aux Romains, fit dreſſer une troupe d'éléphants pour danſer un ballet. On leur enſeignoit des pas & des figures difficiles à retenir. Un de ces Animaux ayant été battu, pour n'avoir pas bien retenu ſa leçon, on remarqua que la nuit ſuivante, il la répéta de ſon propre mouvement au clair de la lune.

On ſait que de temps immémorial les Indiens ſe ſont ſervi d'éléphants à la guerre; mais aujourd'hui, que l'uſage des armes à feu s'eſt introduit, ces Animaux ſont plutôt armés pour la repréſentation que pour l'effet. On tireroit peut-être un plus grand ſecours des chiens, du moins pour la garde des places. Il eſt dit, dans les *Réflexions militaires de Sancta-Cruz*, qu'en 1702, Philippe V. fit donner à Porto-Hercole, au Mont-Philippe & au Fort de l'Etoile, du pain de munition à quelques chiens qui rôdoient autour de ces poſtes; ils ſervoient autant que les ſentinelles & les meilleures patrouilles. Au plus petit bruit des Partis Autrichiens qui ſortoient d'Orbitello, ou du Fort de Saint-Etienne, ces chiens aboyoient avec tant de force, que la garniſon étoit très-bien avertie. Si des détachements alloient en parti, ces chiens les précédoient, & découvroient toutes les embuſcades des ennemis, ou indiquoient le chemin qu'ils ſuivoient après avoir été battus.

INTÉGRITÉ.

UNe équité ſans tache, eſt la premiere vertu d'un Juge, parce qu'il eſt l'organe de la Loi. Une négligence pardonnable dans un homme ordinaire, devient criminelle dans celui qui eſt chargé de prononcer ſur la fortune des Citoyens. M. de *La Faluere*, premier Préſident du Parlement de Bretagne, n'étant encore que Conſeiller, avoit été nommé rapporteur d'une affaire. Il en laiſſa l'examen à des perſonnes qu'il croyoit d'auſſi bonne foi que lui; ſur l'extrait qui lui en fut remis, il rapporta le procès. Quelques mois après le jugement, il reconnoît que ſa plus grande confiance & ſa précipitation ont dépouillé une famille honnête & pauvre des ſeuls biens qui lui reſtoient; il ne ſe diſſimule point ſa faute. Mais ne pouvant faire rétracter l'arrêt, qui avoit été ſignifié & exécuté, il ſe donne les plus grands mouvements pour retrouver les malheureuſes victimes de ſa négligence. Il les retrouve enfin; il ne craint point de leur avouer ce dont il ſe ſent coupable, & les force d'accepter, de ſes propres deniers, la ſomme qu'il leur avoit fait perdre involontairement. Quoique ce ne ſoit ici qu'un ſimple acte de juſtice, nous ne devons pas lui refuſer notre admiration, parce que les exemples en ſont bien rares. M. de *La Chauſſée* a fait uſage de ce fait, dans ſa Comédie de *la Gouvernante*, repréſentée, pour la premiere fois ſur le Théâtre François, le 18 Janvier 1747.

INTÉRÊT PUBLIC.

TOute action devient légitime, & même vertueuſe, lorſqu'il s'agit de l'Intérêt Public. C'eſt

ce principe qui, chez les Arabes, a conſervé cet exemple de ſévérité d'un Gouverneur de Baſra, nommé *Ziad*. Ce Gouverneur, après avoir inutilement tenté de purger la ville des aſſaſſins qui l'infeſtoient, ſe vit contraint de décerner la peine de mort contre tout homme qui ſe trouveroit la nuit dans les rues. L'on y arrêta un Etranger; il fut conduit devant le Tribunal du Gouverneur, dont il eſſaya de fléchir la clémence par ſes larmes. *Malheureux Etranger!* lui dit Ziad, *je dois te paroître injuſte, en puniſſant une contravention à des ordres que tu as pu ignorer; mais le ſalut de Baſra dépend de ta mort: je pleure & te condamne.*

INVALIDES.

CEux qui par des bleſſures, reçues pour la patrie, ſe ſont mis hors d'état de la ſervir, ont obtenu chez toutes les nations, un droit à ſa reconnoiſſance & à ſes bienfaits. Louis XIV. a cherché à rendre cet acte de reconnoiſſance, auſſi glorieux pour le Militaire Invalide, qu'il étoit poſſible, en érigeant près de la Capitale, ce vaſte & ſuperbe hôtel, où l'Officier & le ſoldat ſont ſûrs de trouver, en tout temps, un aſyle honorable & commode. Lorſque le Roi vient à l'Hôtel des Invalides, c'eſt à leur Garde qu'eſt confiée la perſonne de ſa Majeſté. Ce privilege honorable, dont jouiſſent les Invalides, leur fut accordé dès les premiers temps que Louis XIV. alla voir les Invalides. Les ſoldats qui vouloient, à l'envi les uns des autres, voir de près ce grand Prince, ſe jetterent en foule devant ſa Majeſté. La Garde les repouſſa bruſquement; ce qui leur fut très-ſenſible. Le Roi, s'en étant apperçu, ordonna à ſes Gardes d'agir plus doucement à l'é-

gard de ſes *anciens ſerviteurs;* c'eſt ainſi que ce Monarque s'exprima, & il ajouta avec bonté, *qu'il étoit en ſûreté au milieu d'eux.* Les Invalides, pénétrés de joie & de reconnoiſſance, témoignerent vivement leur ſenſibilité. *Depuis ce temps*, eſt-il dit dans les regiſtres de la maiſon, *les Gardes du Corps n'ont point paru dans l'Hôtel, le Roi s'étant toujours confié à la garde de ſes Invalides, dès qu'il y eſt entré.*

En 1743, lorſque M. le Dauphin vint voir les Invalides, il parut d'abord qu'on avoit oublié leurs prérogatives. On avoit placé le matin les Suiſſes, du régiment des Gardes, près de l'Hôtel; mais, ſur les repréſentations qui furent faites, cette Garde fut contremandée; elle décampa à une heure & demie, & le Prince arriva à quatre heures & demie. Les Invalides lui ſervirent de Gardes pendant toute ſa marche. Après avoir vu la maiſon, M. le Dauphin monta en carroſſe dans la Cour Royale, où ſes équipages l'attendoient avec les Gardes du Corps.

Une autre circonſtance glorieuſe pour les Invalides, eſt la viſite que leur rendit l'illuſtre Pierre I., Czar de Moſcovie. Après avoir tout examiné avec cet œil obſervateur auquel rien n'échappoit de ce qui méritoit d'être remarqué, il voulut voir dîner les ſoldats. Ce Prince goûta de leur ſoupe, & prenant un verre de vin : *A la ſanté*, dit-il, *de mes camarades.*

On a rapporté, dans l'*Année Littéraire* de 1756, quelques Anecdotes particulieres, que l'on pourra voir ici avec plaiſir. Les cicognes ſont aſſez communes en Flandres, & elles perchent ſur les plus hauts clochers. Après la bataille de *Denain*, & avant que la nouvelle pût en être arrivée à Paris, quatre cicognes parurent ſur la tête de quatre ſtatues qui ſont au coin de la lanterne du dôme. Les Invalides dirent qu'il y avoit eu ſûrement une bataille en Flandres, d'où le bruit avoit fait fuir les cicognes, & pluſieurs préſagerent de l'en-

droit où elles s'étoient arrêtées, que nous avions gagné la bataille. Pluſieurs perſonnes dignes de foi, qui vivoient encore en 1756 à l'hôtel, avoient vu cette eſpece de phénomene.

Sous le miniſtere de M. Voiſin, il y eut un ſoldat qui avoit les poignets coupés, & qui voloit ſes camarades. Il fit long-temps ce métier ſans être découvert. Il s'étoit fait faire des étuis de cuir fort, dans leſquels entroient ſes deux moignons. Le bout extérieur de ces étuis étoit fait d'un morceau de bois, dans lequel étoient différentes ouvertures propres à recevoir les tiges de différents inſtruments, tels que roſſignols, crochets, poinçons, &c. Il ouvroit ainſi les chambres & les armoires; enfin il fut pris en flagrant délit. Il fut condamné à mort par le Conſeil de Guerre. Son jugement, à cauſe de la rareté du fait, fut commué par Louis XIV. lui-même, en une priſon perpétuelle. Il eſt mort à Bicêtre.

Depuis ce temps-là, un ſoldat ſans bras, & un autre ſans jambes, ſe trouverent les deux plus forts joueurs de boule. Celui qui n'avoit point de bras, lançoit très-adroitement la boule avec le pied, & celui qui étoit ſans jambes ſe tenant ſur ſes deux jambes de bois, appuyé d'une main ſur une canne, jettoit la boule de l'autre main, à-peu-près comme un enfant de chœur encenſe.

Comme il ſe préſente des gens de toute eſpece, curieux de voir l'hôtel, quelques Invalides, pour s'amuſer, ont imaginé une plaiſanterie qu'ils font à ceux qu'ils jugent aſſez ſimples pour ſe laiſſer attraper. Ils leur recommandent ſur-tout de ne pas manquer de voir l'Invalide qui a une tête de bois. Ils indiquent ſon corridor & ſa chambre, & comme leurs camarades ſont prévenus, ils font faire aux idiots de longues courſes dans l'hôtel pour chercher la tête de bois, en les envoyant de chambre en chambre, d'où on leur dit toujours qu'il vient de ſortir dans le moment.

IVROGNES.

LA paſſion du vin, ainſi que les autres paſſions, trouble les actions de ceux qui s'y adonnent, obſcurcit leur raiſon, & les porte à mille extravagances. Il faut avouer néanmoins que les Ivrognes ont des ſaillies & des naïvetés qui leur ſont particulieres, & peuvent amuſer. C'eſt auſſi par ce côté qu'on les montre quelquefois ſur la ſcene comique.

Un Ivrogne vouloit paſſer par un cul-de-ſac, croyant que c'étoit une rue. Comme il ne peut en venir à bout, il ſe perſuade qu'on lui a bouché le paſſage. Il tire ſon épée, & ſe bat d'eſtoc & de taille contre une borne qu'il prend pour un homme. A force de férailler, il fait ſortir quelques étincelles. Ah! le vilain, dit-il en reculant, il porte des armes à feu!

Un buveur intrépide voyoit ſa maiſon qui alloit être engloutie par une inondation, il court vîte à ſa cave, en tire la ſeule piece qui y reſtoit, & après l'avoir fait tranſporter en haut: Mes amis, leur dit-il, l'inondation augmente, ne perdons point de temps, vuidons cette piece de vin, & pour nous ſauver, nous aurons la futaille.

Un Ivrogne, qui avoit bien bu, ſe leva la nuit d'auprès de ſa femme, & alla piſſer par la fenêtre. Comme il pleuvoit, il entendoit l'eau d'une goutiere qui tomboit, & croyant que c'étoit lui qui faiſoit ce bruit, il reſtoit toujours dans la même poſture. A la fin ſa femme lui cria: Auras-tu bientôt fini? Hélas! repartit l'Ivrogne, je finirai quand il plaira à Dieu.

Une femme d'artiſan, à table avec ſa famille, prenoit à tâche de contredire ſon mari qui étoit

un franc Ivrogne. Celui-ci, pour appuyer ſes raiſons, ſe ſaiſit du pot de vin, c'étoit toute la proviſion du repas, & boit un grand coup, en diſant : Si ce que je dis n'eſt pas vrai, que ce verre de vin me ſerve de poiſon. La femme revenant à la charge, notre Ivrogne recommence les mêmes imprécations; & de contradictions en contradictions, le pot ſe vuidoit, lorſque les enfants, plus prudents que leur mere, lui dirent : Eh, de grace, ſoyez du même ſentiment, autrement nous allons mourir de ſoif.

Le premier Sultan qui ſe ſoit enivré de vin, eſt Amurat IV. L'occaſion qui l'y porta, & le goût qu'il prit enſuite pour cette liqueur, méritent d'être remarqués. Etant à ſe promener un jour ſur la place publique, plaiſir que tous les Sultans ſe donnent ſous un habit qui les déguiſe, il rencontra un homme du peuple, nommé Béeri Muſtapha, ſi ivre, qu'il chanceloit en marchant. Ce ſpectacle étant nouveau pour lui, il demanda à ſes gens ce que c'étoit. On lui dit que c'étoit un homme ivre; & tandis qu'il ſe faiſoit expliquer comment on le devenoit, Béeri Muſtapha, le voyant arrêté ſans le connoître, lui ordonna d'un ton impérieux de paſſer ſon chemin. Amurat, ſurpris de cette hardieſſe, ne put s'empêcher de lui répondre : Sais-tu, miſérable, que je ſuis le Sultan? — Et moi, répondit le Turc, je ſuis Béeri Muſtapha. Si tu veux me vendre Conſtantinople, je l'achete : tu ſeras alors Muſtapha, & je ſerai Sultan. La ſurpriſe d'Amurat augmentant, il lui demanda avec quoi il prétendoit acheter Conſtantinople. — Ne raiſonne pas, lui dit l'Ivrogne, car je t'acheterai auſſi, toi qui n'es que le fils d'un eſclave. (On ſait que les Sultans naiſſent des eſclaves du Serrail.) Ce dialogue parut ſi admirable au Grand-Seigneur, qu'apprenant en même-temps que dans peu d'heures la raiſon reviendroit à Béeri, il le fit porter dans ſon palais, pour obſerver ce qui

lui reſteroit de ce tranſport, & ce qu'il penſeroit lui-même de tout ce qu'il rappelleroit à ſa mémoire. Quelques heures s'étant paſſées, Béeri Muſtapha, qu'on avoit laiſſé dormir dans une chambre dorée, ſe réveille, & marque beaucoup d'admiration de l'état où il ſe trouve. On lui raconte ſon aventure, & la promeſſe qu'il a faite au Sultan. Il tombe dans une mortelle frayeur, & n'ignorant point le caractere cruel d'Amurat, il ſe croit au moment de ſon ſupplice. Cependant, ayant rappellé toute ſa préſence d'eſprit pour chercher quelque moyen d'éviter la mort, il prend le parti de feindre qu'il eſt déjà mourant de frayeur, & que ſi on ne lui donne du vin pour ſe ranimer, il ſe connoît ſi bien, qu'il eſt ſûr d'expirer bientôt. Ses Gardes, qui craignirent en effet qu'il ne mourût avant que d'être préſenté à l'Empereur, lui font apporter une bouteille de vin dont il ne feint d'avaler quelque choſe, que pour avoir occaſion de la garder ſous ſon habit. On le mene après devant l'Empereur, qui lui rappellant ſes offres, exige abſolument qu'il lui paie le prix de Conſtantinople, comme il s'y étoit engagé. Le pauvre Turc tira ſa bouteille : O Empereur! répondit-il, voilà ce qui m'auroit fait acheter hier Conſtantinople; & ſi vous poſſédiez les richeſſes dont je jouiſſois alors, vous les croiriez préférables à la Monarchie de l'univers. Amurat lui demandant comment cela pouvoit ſe faire : — Il n'eſt queſtion, lui dit l'Ivrogne, que d'avaler cette divine liqueur. L'Empereur, voulant en goûter par curioſité, en but un grand coup, & l'effet en fut très-prompt dans une tête qui n'avoit jamais ſenti les vapeurs du vin. Son humeur devint ſi gaie, & tous ſes ſens ſe livrerent tellement à la joie, qu'il crut ſentir que tous les charmes de ſa Couronne n'égaloient point ceux de ſa ſituation. Il continua de boire. Mais l'ivreſſe ayant ſuivi de près, il tomba dans un profond ſommeil, dont il ne re-

vint qu'avec un violent mal de tête. La douleur de ce nouvel état lui fit oublier le plaisir qu'il avoit goûté. Il fit venir Béeri Mustapha, dont il se plaignit avec beaucoup d'emportement. Celui-ci, à qui l'expérience donnoit bien des lumieres, engagea sa vie qu'il guériroit sur le champ Amurat, & ne lui offrit point d'autre remede, que de recommencer à boire du vin. Le Sultan y consentit. Sa joie revint, & son mal fut aussitôt dissipé. Il fut si charmé de cette découverte, que non-seulement il en fit usage le reste de sa vie, dont il ne passa point un seul jour sans s'enivrer; mais, qu'ayant fait Béeri Mustapha son Conseiller privé, il l'eut toujours auprès de sa personne pour boire avec lui. A sa mort il le fit enterrer avec beaucoup de pompe dans un cabaret, au milieu des tonneaux; & il déclara dans la suite, qu'il n'avoit pas vêcu heureux un seul jour depuis qu'il avoit perdu cet habile Maître & ce fidele Conseiller. *Pour & Contre, Tome XX.*

JALOUSIE.

LA Jalousie de la femme ne contribue le plus souvent qu'à rendre le mari inconstant. *Quiconque est soupçonneux, a dit un Poëte moderne, invite à le trahir.* Aussi une femme sensée, à qui on rapportoit que son mari faisoit la cour à plusieurs jolies femmes, répondit assez délicatement: „ Il m'importe peu que mon mari promene son „ cœur toute la journée, pourvu que le soir il „ me le rapporte. „

Les Poëtes ont comparé la Jalousie à une furie, dont le teint est pâle & livide, & le regard farouche; l'enfer est dans son cœur; les remords la poursuivent; elle abhorre toute la nature, & se hait la premiere. Gabrielle de Vergy, d'une

naiſſance illuſtre, & qui vivoit du temps des Croiſades, fut la victime de cette implacable furie. L'aimable Gabrielle, élevée dès l'enfance avec Raoul de Coucy, jeune homme de grande eſpérance, avoit conçu pour lui les plus tendres ſentiments. Coucy, de ſon côté, n'imaginoit point de plus grand bonheur que l'aſſurance charmante de paſſer avec Gabrielle le reſte de ſes jours. Mais les parents de cette jeune perſonne, qui, ſans doute, n'avoient jamais ſenti la douceur d'une union formée par l'eſtime, & le tendre amour, la livrerent entre les mains de Fayel, homme cruel, barbare & jaloux. Cet homme féroce lui fit un crime d'avoir eu un cœur ſenſible. En vain cette malheureuſe épouſe chercha à calmer les ſoupçons de ſon Tyran par la conduite la plus ſage, & les attentions les plus marquées; elle ne put éviter d'être livrée aux horreurs d'une noire priſon. Coucy, inſtruit du ſort de cette Amante, qui lui étoit devenue encore plus chere depuis qu'elle ſouffroit, conſent à s'éloigner des lieux qu'elle habite. Il fait plus, il conçoit le généreux deſſein d'aller chercher la mort dans les combats contre les Sarraſins; trop heureux ſi cette mort peut calmer la Jalouſie de Fayel, & adoucir le ſort de l'infortunée Gabrielle! Il ſe met à la tête de deux cents Chevaliers choiſis, & fait des prodiges de valeur; mais comme il alloit au-devant du coup qui devoit l'arracher à la vie, il trouva bientôt la mort ſur un tas de Sarraſins tués ou bleſſés. Alors, ſentant ſa fin s'approcher, il appelle ſon Ecuyer, & d'une main qu'il conduit à peine, il lui remet une lettre qu'il vient d'écrire ſur ſon bouclier. „ Ne plains point mon deſtin, lui dit-il, gémis „ plutôt ſur le ſort de celle qui n'a pu fléchir „ un barbare époux. Porte à cette adorable objet „ mon cœur & ce billet, où j'ai traçé quelques „ mots. Je me fie à ton zele pour moi; & il expire en prononçant le nom chéri de Gabrielle. „

L'Ecuyer, pour mieux s'acquitter de ſa commiſſion, ſe déguiſe & va aux environs du château de Fayel épier le moment d'y entrer ſans en être apperçu. Mais cet homme jaloux, qui étoit toujours ſur pied, l'apperçoit le premier. Il le prend auſſi-tôt pour un de ſes rivaux, croit le reconnoître, s'approche tout doucement, & le tue d'un coup de poignard. Il reconnoît bientôt que c'eſt l'Ecuyer de Coucy; & craignant tout d'un tel rival, il fouille avec une barbare activité ce fidele domeſtique. Quelle joie tranſporte ſon ame! il voit le cœur de celui qu'il a tant redouté; mais lorſqu'il eut fini de lire la lettre pleine de tendreſſe de cet Amant, la Jalouſie s'empara de tous ſes ſens. Elle lui ſouffle le plus noir des projets. Je veux, dit-il, que ce cœur, aimé de la parjure, lui ſoit préſenté comme un mets. Il donne ſes ordres. Le repas funeſte eſt ſervi. Gabrielle, ce jour-là par un preſſentiment inconnu, frémit d'horreur en s'approchant de ſon époux. Celui-ci la preſſe, la ſollicite de manger, elle ſe rend. Ce mets, lui dit-il d'un air cruellement moqueur, a dû te plaire, car c'eſt le cœur de ton Amant. Elle tombe auſſi-tôt ſans connoiſſance; mais ſon époux, dont la vengeance n'étoit pas encore aſſouvie, lui rend le jour qu'elle fuit. Il lui commande, ſous les plus grandes menaces, de lire la lettre qu'il lui préſente. Gabrielle la reçoit en frémiſſant. Mais à peine a-t-elle apperçu les caracteres tracés par le fidele Coucy, qui lui apprend qu'il meurt avec joie pour elle, qu'un froid mortel s'empare de tous ſes ſens. Fayel fait de nouveaux efforts pour la rappeller à la vie, mais elle n'étoit déjà plus.

La Jalouſie inſpira de ſemblables forfaits ſous le regne de Charles II., Roi d'Eſpagne. Le Marquis d'Aſtorgas, de la Maiſon d'Oſorio, aimoit une jeune perſonne parfaitement belle. Sa femme, inſtruite de cette intrigue, court auſſi-tôt chez la Maîtreſſe de ſon mari, bien accompa-

gnée, & la tue elle-même. Elle lui arracha enſuite le cœur, qu'elle fit accommoder en ragoût, & ſervir à ſon mari. Lorſqu'il en eut mangé, elle lui demanda ſi ce ragoût lui ſembloit bon : il lui dit qu'oui. Je n'en ſuis pas ſurpriſe, répondit-elle auſſi-tôt ; car c'eſt le cœur de ta maîtreſſe, que tu as tant aimée. En même-temps elle tire d'une armoire ſa tête, encore toute ſanglante, & la fait rouler ſur la table où ce malheureux Amant étoit avec pluſieurs de ſes amis. Sa femme diſparoît dans le moment & ſe ſauve dans un Couvent, où elle devint folle de rage & de Jalouſie.

Une Dame ayant demandé audience à Jean III., Roi de Portugal, & l'ayant obtenue, lui dit : Sire, votre Majeſté auroit-elle pardonné à mon mari, s'il m'avoit ſurpriſe & tuée en adultere ? Après que le Roi lui eut répondu, qu'en ce cas, il auroit pardonné à ſon mari, elle ajouta : Tout va donc bien, Sire ; parce qu'ayant ſu que mon mari étoit avec une autre dans une de mes maiſons de campagne, j'y ſuis allée avec deux de mes eſclaves, à qui j'ai promis la liberté s'ils m'aſſiſtoient dans mon entrepriſe ; &, après avoir rompu la porte, je les ai ſurpris & les ai tous deux tués d'un coup de poignard. Je vous demande, Sire, le même pardon que vous n'euſſiez pas refuſé à mon mari, ſi j'euſſe été convaincue du même crime. Le Roi, étonné de ſa réſolution, lui pardonna.

Un Gentilhomme Portugais, qui demeuroit à Goa, étant couché la nuit auprès de ſa femme, & ayant rêvé qu'elle accordoit ſes faveurs à un amant, ne fut pas plutôt éveillé, que, tranſporté de rage & de Jalouſie, il la tua ſur le champ comme elle dormoit. *Voyage de Moquet.*

Le voyageur *Carré* eſt témoin du fait ſuivant, arrivé en 1672, tandis qu'il étoit à Donguery. Abdelkam, un des principaux Seigneurs de Viſapour, & Général des troupes du Royaume, s'é-

tant laſſé du métier des armes, avoit pris le parti de ſe retirer dans ſon ſerrail, où ſes grandes richeſſes lui avoient facilité les moyens de raſſembler deux cents des plus belles femmes du monde. Dans cette ſituation, il reçut l'ordre de reprendre le commandement d'une armée contre le Prince Sévagi. Lorſqu'il ſe vit obligé de partir, ſa Jalouſie s'alluma ſi furieuſement, qu'elle lui inſpira le plus noir de tous les deſſeins. Il s'enferma huit jours au milieu de ſes femmes; & ce temps fut une ſuite continuelle de fêtes & de plaiſirs. Le dernier jour, pour s'épargner, dans l'abſence, toutes les inquiétudes de l'amour, il fit égorger, à ſes yeux, ſes deux cents femmes. On apprend avec plaiſir, par la ſuite de l'Hiſtoire, que Viſapour fut auſſi-tôt délivré de ce monſtre par la main de ſon ennemi. Sévagi, qui ſe faiſoit honneur de joindre l'humanité à ſes qualités héroïques, conçut tant d'horreur pour cet abominable meurtrier, qu'il craignit de ſouiller ſa gloire en s'expoſant au ſort des armes avec lui: il lui fit propoſer une conférence ſous prétexte d'accommodement. Abdelkam accepta l'offre. Ils devoient ſe trouver tous deux, ſans ſuite, entre les deux armées. Lorſqu'ils ſe furent approchés l'un de l'autre, Sévagi tira ſon poignard; &, profitant de la ſurpriſe de ſon ennemi, il le lui enfonça dans le ſein, en lui reprochant ſon crime, & lui déclarant que celui qui avoit violé les loix de la nature, devroit être exclus du droit des gens.

JEU, JOUEURS.

PLaton, trouvant un de ſes diſciples qui jouoit, lui fit une réprimande. Le diſciple s'excuſa, en diſant qu'il ne jouoit qu'un petit Jeu.

Mais, lui dit Platon, comptes-tu pour rien l'habitude de jouer, que ce petit Jeu te fait contracter?

Un homme qui avoit rôdé long-temps par le monde, revint enfin dans sa patrie. Ses amis accoururent en foule, selon l'usage, & lui crioient à l'envi : Nous sommes charmés de vous revoir en bonne santé ; allons, racontez-nous un peu vos aventures. Ah! que de miracles furent en un moment sur le tapis! Messieurs, leur dit-il, entr'autres choses, vous savez la distance prodigieuse qu'il y a d'ici au pays des Hurons? Hé bien, à douze cents lieues delà j'ai vu une espece d'hommes qui m'a paru tout-à-fait singuliere. Souvent ils demeurent assis, autour d'une table, jusques bien avant dans la nuit ; mais il n'y a point de nappe mise, ni de quoi occuper la mâchoire. La foudre pourroit gronder sur leurs têtes, deux armées pourroient combattre à leurs côtés; le Ciel même pourroit menacer ruine, sans leur faire quitter la place, & sans les distraire; car ils sont sourds & muets. De temps en temps on entend sortir de leurs bouches quelques sons mal articulés ; ces sons n'ont aucune liaison entr'eux, & ne sauroient signifier grand'chose; & pourtant ils font rouler les yeux à une partie de ces gens-là de la maniere la plus étrange. Je les ai souvent considérés avec admiration; car ils ne manquent jamais de spectateurs, qui sont apparemment attirés par un motif de curiosité; & croyez-moi, mes amis, je n'oublierai jamais les physionomies terribles que j'ai eu lieu d'observer dans ces occasions. Le désespoir, la rage, quelquefois une joie maligne, mêlée d'inquiétude, venoient s'y peindre tour-à-tour. Tantôt c'étoit la fureur des Euménides ; tantôt l'air sérieux & morne des Juges infernaux; tantôt les angoisses d'un patient qu'on mene au supplice. Mais, demanderent les amis du voyageur, quel est le but de ces malheureux? Se feroient-

ils dévoués à travailler pour le public. — Ho, non. — Vous verrez qu'ils cherchent la pierre philoſophale? — Ce n'eſt point cela. — C'eſt donc la quadrature du cercle? — Encore moins. — Ah! nous y voici; ils ſont là pour faire pénitence de leurs crimes? — Vous vous trompez encore. — Mais auſſi, vous nous parlez de vrais maniaques: ſans ouir, ſans parler, ſans rien ſentir: morbleu! que peuvent-ils faire? — *Ils jouent.* Cet Apologue eſt de M. Lichtwehr, Fabuliſte Allemand.

On diſoit à un homme d'eſprit, de parier pour quelqu'un qu'il ne croyoit pas bon Joueur, mais qui gagnoit ſouvent. Il répondit: " Je voudrois „ avoir toujours parié pour lui; mais je ne fau„ rois me réſoudre à le faire. „

M. de Saint-Aignan, eſt-il dit dans les Mémoires de l'Abbé Arnaud, avoit inventé, à l'armée, un nouveau Jeu de cartes, auquel il jouoit un jour, dans ſa tente avec M. de Roquelaure. Il ſurvint une difficulté pour un coup. M. de Roquelaure aſſuroit que, par toutes les raiſons du Jeu, le coup devoit paſſer comme il diſoit. M. de Saint-Aignan ſoutenoit le contraire, prétendant qu'ayant fait lui-même le Jeu, il l'avoit fait ainſi. On prit des juges, qui condamnerent M. de Saint-Aignan, aſſurant qu'il n'avoit pu faire, dans ſon Jeu, une faute contre les regles. Il fallut en paſſer par-là, quoiqu'il ne pût pas bien comprendre qu'il ne fût pas permis à un homme qui invente un Jeu, de l'aſſujettir aux regles qu'il lui plaît.

Deux Joueurs de dez mirent ſur table cent écus, & convinrent que celui qui auroit le moins de points gagneroit. Le premier ayant fait deux as, mit auſſi-tôt la main ſur l'argent: mais le ſecond l'arrêta; & ayant jetté les deux dez, de ſorte que l'un étant monté ſur l'autre ne découvroit qu'un ſeul as, prétendit que les cent écus lui appartenoient; de quoi il fallût que l'au-

tre, en dépit qu'il en eût, demeurât d'accord.

Un certain Gaſcon ruiné jouoit gros jeu, & perdoit plus de vingt cartes qu'il faiſoit aller au lanſquenet. Voilà, s'écria-t-il, de ces coups extraordinaires qui ne ſont faits que pour moi. Une femme, touchée de cette perte réitérée, ne put s'empêcher de le plaindre. Chere petite, lui dit-il, épargne-toi ce mouvement de pitié; ce n'eſt pas moi qu'il faut plaindre, je ne perds pas; ce ſont ceux à qui je dois qui perdent.

Un autre Joueur, dans le même cas, s'écrioit: Ah! fortune, tu me fais perdre; mais je te défie de me faire payer.

On propoſoit à un Joueur que la fortune venoit de favoriſer de ſervir de ſecond dans un duel. Je gagnai hier, répondit-il, huit cents louis, & je me battrois fort mal; mais allez trouver celui à qui je les ai gagnés, il ſe battra comme un diable, car il n'a pas le ſou.

Un homme de Finances jouoit mille piſtoles au piquet, en une partie, avec un Seigneur de la Cour. Celui-ci jugea qu'il pouvoit le faire capot & le gagner, s'il lui perſuadoit qu'il avoit trois valets, dont cependant il en avoit écarté un. Il compte le point & le reſte de ſon Jeu juſqu'à vingt; &, après avoir rêvé un moment, il jette ſa premiere carte, & compte vingt-trois. Son adverſaire lui demande, comment il les compte. Le Courtiſan recommence à compter ſon Jeu, & y ajoute trois valets. Le Financier dit qu'il ne les avoit point nommés avant de jouer ſa premiere carte. Le Seigneur ſoutient le contraire, & offre de parier cent piſtoles. La propoſition eſt acceptée: les ſpectateurs condamnent le Seigneur, qui, affectant une ſorte de dépit, & continuant à jouer les cartes, fit capot le Financier, parce qu'il garda l'as du valet que ſon adverſaire, plus fin que lui, avoit écarté.

On rapporte une ſubtilité à-peu-près ſembla-

ble d'un Gaſcon vis-à-vis d'un autre Financier. Celui-ci couroit riſque d'être capot; il avoit deux as qui lui reſtoient, & qu'il montroit à découvert; il ne ſavoit lequel garder. Le Gaſcon voyant qu'il levoit le bras pour jetter l'as dont il vouloit ſe défaire, avança adroitement un de ſes pieds ſous la table, & preſſa un des pieds du Financier. Celui-ci, qui étoit environné de pluſieurs de ſes amis, crut que c'étoit un d'entr'eux qui l'avertiſſoit de jetter l'autre as; ce qu'il fit: & comme il ſe vit capot, il demanda tout haut, avec dépit, quel étoit le preſſeur de pied. Le Gaſcon, après lui avoir reproché en riant d'attendre qu'on l'avertît, lui dit: " C'eſt moi, qui „ ne crois pas être obligé de vous donner un „ bon avis. „

Le Comte Hamilton, dans ſes Mémoires pleins de ſel & de bonne plaiſanterie, peint d'une touche originale & vraie, un jeune homme dupe d'un vieux routier. Le jeune Comte de Grammont, en voyage avec ſon Gouverneur pour ſe rendre à l'armée de Piémont, étoit deſcendu à Lyon dans une auberge. Ce Gouverneur, qui appréhendoit que ſon éleve ne trouvât quelque ſujet de diſſipation qui l'arrêtât trop long-temps vouloit le faire ſouper ſeul dans une chambre; mais le Comte inſiſta à manger en compagnie. En pleine auberge, s'écria ce Gouverneur! Eh! Monſieur, vous n'y ſongez pas, je me donne au Diable, s'ils ne ſont une douzaine de baragouineurs à jouer cartes & dez, qu'on n'entendroit pas Dieu tonner. " A ces mots de *cartes & de* „ *dez*, dit le jeune Seigneur qui raconte lui-mê„ me ſon aventure, je ſentis mon argent pétiller. „ Je deſcendis & fus un peu ſurpris de trouver „ la ſalle où l'on mangeoit remplie de figures „ extraordinaires. Mon hôte, après m'avoir préſenté, m'aſſura qu'il n'y avoit que dix-huit ou „ vingt de ces Meſſieurs qui auroient l'honneur „ de manger avec moi. Je m'approchai d'une ta-

„ ble

» ble où l'on jouoit, & je faillis à mourir de
» rire. Je m'étois attendu à voir bonne compa-
» gnie & gros Jeu; & c'étoient deux Allemands
» qui jouoient au trictrac. Jamais chevaux de
» carroſſe n'ont joué comme ils faiſoient : mais
» leur figure ſur-tout paſſoit l'imagination. Ce-
» lui auprès de qui je me trouvois, étoit un petit
» ragot graſſouillet, & rond comme une boule.
» Il avoit une fraiſe avec un chapeau pointu,
» haut d'une aune. Non, il n'y a perſonne,
» qui, d'un peu loin, ne l'eût pris pour le dô-
» me de quelque Egliſe, avec un clocher deſſus.
» Je demandai à l'hôte ce que c'étoit? Un Mar-
» chand de Bâle, me dit-il, qui vient vendre
» ici des chevaux : mais je crois qu'il n'en ven-
» dra guere de la maniere qu'il s'y prend; car il
» ne fait que jouer. Joue-t-il gros Jeu, lui dis-
» je? Non, pas à préſent, dit-il, ce n'eſt que
» pour leur écot, en attendant le ſouper : mais
» quand on peut tenir le petit Marchand en par-
» ticulier, il joue beau Jeu. A-t-il de l'argent, lui
» dis-je? Oh, oh, dit le perfide Ceriſe, (c'étoit
» le nom de l'Aubergiſte) plût à Dieu que vous
» lui euſſiez gagné mille piſtoles, & en être de
» moitié, nous ne ſerions pas long-temps à les
» attendre. Il ne m'en fallut pas davantage pour
» méditer la ruine du *Chapeau pointu*. Je me re-
» mis auprès de lui pour l'étudier. Il jouoit tout
» de travers; écoles ſur écoles, Dieu le ſait. Je
» commençois à me ſentir quelques remords ſur
» l'argent que je devois gagner à une *petite ci-*
» *trouille* qui en ſavoit ſi peu. Il perdit ſon écot,
» on ſervit, & je le fis mettre auprès de moi.
» C'étoit une table de réfectoire où nous étions
» pour le moins vingt-cinq, malgré la proneſſe
» de mon hôte. Le plus maudit repas fini, toute
» cette cohue ſe diſſipa, je ne ſais comment, à
» la réſerve du petit Suiſſe qui ſe tint auprès de
» moi, & l'hôte qui vint ſe mettre de l'autre
» côté. Ils fumoient comme des dragons, & le

„ Suiſſe me diſoit de temps en temps : *Demande pardon à Monſieur de la liberté grande ;* & là-deſſus, m'envoyoit des bouffées de tabac à m'étouffer. Monſieur *Ceriſe*, de l'autre côté, me demanda la liberté de me demander ſi j'avois été dans ſon pays, & parut ſurpris de me voir aſſez bon air, ſans avoir voyagé en Suiſſe. Le *petit ragot*, à qui j'avois à faire, étoit auſſi queſtionneur que l'autre. Il me demanda ſi je venois de l'armée de Piémont ; & lui ayant dit que j'y allois, il me demanda ſi je voulois acheter des chevaux ; qu'il en avoit bien deux cents, dont il me feroit bon marché. Je commençois à être enfumé comme un jambon, & m'ennuyant du tabac & des queſtions, je propoſai à mon homme de jouer une petite piſtole au trictrac, en attendant que nos gens euſſent ſoupé. Ce ne fut pas ſans beaucoup de façons qu'il y conſentit, & me demandant pardon de la *liberté grande*. Je lui gagnai partie, revanche & le tout dans un clin d'œil ; car il ſe troubloit, & ſe laiſſoit enfiler, que c'étoit une bénédiction. *Brinon*, (le Gouverneur du Comte) arriva ſur la fin de la troiſieme partie, pour me mener coucher. Il fit un grand ſigne de croix, & n'eut aucun égard à tous ceux que je lui faiſois de ſortir. Il fallut me lever pour en aller donner l'ordre en particulier. Il commença par me faire des réprimandes de ce que je m'encanaillois avec un vilain monſtre comme cela. J'eus beau lui dire que c'étoit un gros Marchand qui avoit force argent, & qui ne jouoit non plus qu'un enfant. „ Lui Marchand ? s'écria-t-il. Ne vous y fiez pas, M. le Comte. Je me donne au Diable, ſi ce n'eſt quelque ſorcier. „ Tais-toi, vieux fou, lui dis-je, il n'eſt non plus ſorcier que toi ; c'eſt tout dire : & pour te le montrer, je lui veux gagner quatre ou cinq cents piſtoles avant de me coucher. En

„ diſant cela, je le mis dehors, avec défenſe de „ rentrer ou de nous interrompre. Le Jeu fini, „ le petit Suiſſe déboutonne ſon haut de chauſ- „ ſes, pour tirer un beau quadruple d'un de ſes „ gouſſets, & me le préſentant, il me demande „ pardon de la *liberté grande*, & voulut ſe reti- „ rer. Ce n'étoit pas mon compte. Je lui dis „ que nous ne jouions que pour nous amuſer; „ que je ne voulois point de ſon argent, & „ que s'il vouloit, je lui jouerois ſes quatre piſ- „ toles dans un tour unique. Il en fit quelque „ difficulté; mais il ſe rendit à la fin, & les re- „ gagna. J'en fus piqué. J'en rejouai une au- „ tre : la chance tourna; le dez lui devint favo- „ rable, & les écoles ceſſerent; je perdis partie, „ revanche & le tout : les moitiés ſuivirent, le „ tout enfin. J'étois piqué; lui, beau Joueur, il „ ne me refuſa rien, & me gagna tout, ſans „ que j'euſſe pris ſix trous en huit ou dix par- „ ties. Je lui demandai encore un tour pour „ cent piſtoles : mais comme il vit que je ne „ mettois pas au Jeu, il me dit qu'il étoit tard; „ qu'il falloit qu'il allât voir ſes chevaux, & ſe „ retira, me demandant pardon de la *liberté* „ *grande*. Le ſens froid dont il me refuſa, & la „ politeſſe dont il me fit la révérence, me pique- „ rent tellement, que je fus tenté de le tuer. Je „ fus ſi troublé de la rapidité, dont je venois de „ perdre juſqu'à la derniere piſtole, que je ne „ fis pas d'abord toutes les réflexions qu'il y a „ à faire ſur l'état où j'étois réduit. „

Ces ruſes ne ſont pas trop excuſables : cependant on doit les diſtinguer de ces fripponneries manifeſtes dont quelques-unes ſe trouvent raſſemblées dans une *Hiſtoire des Grecs*, ou de ceux qui corrigent la fortune au Jeu. Ces Joueurs, pour écarter le nom odieux de *Frippons*, ſe ſont les premiers appellés *Grecs*; parce que les anciens Grecs étoient naturellement fins & ruſés, & cherchoient toujours à faire des dupes. Pendant

la foire de Beaucaire, deux Grecs, qui s'entendoient comme *larrons en foire*, ayant ſu qu'un Marchand d'étoffes de ſoie étoit prêt à faire banqueroute, pour n'avoir point vendu ſa marchandiſe, l'envoyerent chercher, & lui dirent qu'ils étoient de riches Négociants Flamands, & qu'ils avoient beſoin d'étoffes au moins pour dix mille livres. Le Marchand fit apporter chez eux la plus grande partie de ſes étoffes; on les choiſit, & le marché ſe conclut. Dans cet intervalle on ſervit à dîner. Le Marchand fut invité à prendre ſa place; il accepta, mangea beaucoup & but de même. A peine eut-on deſſervi, qu'il entra un troiſieme Grec, qui dit à celui qui avoit acheté les étoffes: Eh bien, voulez-vous que je vous donne votre revanche? Volontiers, répondit l'autre; qu'on apporte des cartes. Monſieur, ajouta-t-il, en s'adreſſant au Marchand, cet homme eſt un Négociant de mon pays, qui me gagna hier deux mille écus, ſi vous étiez heureux, nous jouerions de moitié; cela corrigeroit la fortune, & en ce cas vous tiendriez les cartes. Le Marchand l'accepta, & auſſi-tôt on en vint aux priſes. En moins de deux heures ce Marchand perdit dix mille francs. Ici, le Grec qui les gagnoit, fit une poſe. Monſieur, dit-il au Marchand, comme je ne ſais avec qui j'ai l'honneur de jouer, & que voilà déjà une ſomme aſſez conſidérable de perdue, vous me permettrez de vous demander qui me paiera? Allez, Monſieur, reprit l'autre Grec, je fais bon pour Monſieur; je vous réponds de tout ce qu'il perdra. Je lui dois dix mille francs pour des étoffes qu'il m'a vendues & que j'ai reçues. Voilà qui eſt clair, dit le Grec qui avoit fait l'objection, je n'ai rien à dire à cela. Dans ce cas, ajouta-t-il, en reprenant les cartes, je vais continuer. Il continua en effet, & le Marchand perdit non-ſeulement ſes marchandiſes, mais encore tout ce qu'il avoit d'argent ſur lui.

Deux autres Grecs vouloient lier partie avec un Médecin riche qui aimoit le Jeu, mais qui étoit ſi occupé de ſes malades, qu'ils n'avoient pu le joindre. Un troiſieme, plus alerte, les tira d'embarras; il fit le malade, & envoya le matin chercher l'Eſculape. Celui-ci le trouve effectivement au lit, lui tâte le pouls, ordonne une purgation; mais c'étoit lui-même qu'on vouloit purger, & il promet de revenir le ſoir. Lorſqu'il arriva, un pharaon étoit établi; on n'y jouoit qu'avec de l'or, & la banque étoit de deux cents louis. Le prétendu malade, après avoir entretenu de ſon état le Médecin, qui jettoit toujours des yeux avides ſur la table: Vous avez la phyſionomie heureuſe, lui dit-il, voudriez-vous me faire le plaiſir de ponter dix louis pour moi? Très-volontiers, répondit le Médecin. Le Grec lui donna les dix louis, & auſſi-tôt il ſe mit à jouer. Il étoit en effet ſi heureux, qu'il ne mettoit ſur aucune carte ſans gagner. Toute la Partie étoit ſurpriſe de ſon bonheur. En moins d'un quart d'heure il gagna cinquante louis. Il les compta au malade, en lui témoignant qu'il avoit eu pluſieurs fois envie de lui propoſer d'être de moitié. Ah! mon Dieu, Monſieur le Médecin, dit le malade, j'en ſuis au déſeſpoir; que n'avez-vous parlé? J'aurois été charmé de partager avec vous ce petit profit. Mais ce qui eſt différé n'eſt pas perdu. Vous n'avez qu'à revenir demain à la même heure; ces Meſſieurs ſeront ici, & nous jouerons enſemble ce que vous voudrez. Le Docteur n'y manqua pas. Il s'aſſocia avec ſon malade, qui ſe portoit aſſez bien pour être autour de la table. On laiſſa d'abord gagner quelques louis au Médecin; mais dans peu la chance tourna. Il perdit ce jour-là, & les ſuivants, vingt mille francs, qu'il avoit gagnés à force de courſes & d'ordonnances.

Sept Grecs étoient aux aguêts depuis long-temps pour trouver l'occaſion de duper un Ban-

quier de Lyon, qui étoit venu à Paris, & qui avoit la réputation d'aimer le Jeu; mais celui-ci ſe tenoit ſur ſes gardes. Ces Meſſieurs ayant ſu le jour de ſon départ pour Lyon dans la diligence, jugerent qu'il n'y avoit plus de temps à perdre; ils arrêterent ſept places. Ce Banquier ſe trouva donc embarqué avec ſept Grecs qui feignoient de ne point ſe connoître, & qui ſe donnoient, l'un pour un Colonel étranger, l'autre pour un Seigneur qui voyageoit *incognitò*, pour ſon plaiſir. Celui-ci étoit le parent d'un Miniſtre; Celui-là d'un Duc & Pair; & ainſi des autres. Le Banquier ne tenoit preſque point de place dans la voiture, tant il étoit petit auprès de gens d'une ſi grande conſidération: il ne s'étoit trouvé de ſa vie en ſi bonne compagnie. Le ſoir, les Grecs demanderent des cartes, & jouerent entr'eux, ſans mettre de la partie le Lyonnois, qui, s'ennuyant d'être ſimple ſpectateur, pria qu'on lui permît d'y prendre part. On y conſentit par politeſſe; & très-poliment on lui enleva, à différentes ſéances, tout ſon argent comptant & toutes ſes lettres de change. On étoit à la derniere lorſqu'on arriva à Lyon; & ces Meſſieurs chercherent un autre Banquier qui voulût faire avec eux le voyage de Paris dans la diligence.

Un Grec, qui en vouloit à un Financier, apprit que ce dernier avoit été obligé de ſe loger chez un Chirurgien pour réparer ſa ſanté, que ſon libertinage avoit altérée. Bon, dit le Grec, qui ſut cette Anecdote, voilà mon affaire; je ne puis plus manquer mon homme; je n'ai qu'à paſſer auſſi par les remedes. Je ne riſque rien en cela; il n'y a pour moi, au contraire, qu'à gagner à ce marché: car il eſt incertain ſi je n'ai pas la même maladie, & il eſt ſûr que je lui gagnerai ſon argent. Tous les Médecins diſent qu'il faut s'amuſer pendant le cours de ces remedes; je me chargerai donc de l'amuſer. Ce qu'il fit en effet:

d'une maniere ſi intéreſſante, que pendant le cours des remedes, le Financier perdit quatre-vingt mille livres, & ſortit de ce lieu, après ſoixante jours, radicalement guéri & des femmes & du Jeu.

D'autres Grecs, dédaignant des moyens ordinaires, voulurent tromper le public par un ſtratageme nouveau. Ils s'aſſocierent, à cet effet, une Grecque qui tenoit aſſemblée dans Paris. Ils la mirent dans un carroſſe brillant, ſuivi de deux autres, & voyagerent en Allemagne, publiant par-tout qu'ils conduiſoient une Princeſſe Grecque dépouillée de ſes Etats par le Grand-Seigneur. Chacun de ces Grecs jouoit un rôle dans cette Comédie. L'un étoit le Secretaire d'Etat de ſon Alteſſe; l'autre, ſon Maître-d'hôtel. Celui-ci étoit ſon Gentilhomme; un quatrieme, ſon Ecuyer, &c. Ils avoient pris des habits Orientaux, & ne parloient que la Langue Franque, eſpece d'Italien corrompu dont ſe ſervent les Lévantins. On alloit au-devant de la prétendue Princeſſe; on cherchoit à la récréer par différentes fêtes; mais rien ne l'amuſoit plus que le Jeu. Elle commençoit à faire fortune lorſque dans une petite ville il ſe trouva un Auteur qui venoit de donner tout nouvellement, en Langue Allemande, une Hiſtoire générale des différentes révolutions de l'Empire Ottoman, & qui n'avoit pas dit un mot de ſon Alteſſe. On accuſa l'Hiſtorien d'ignorance. Son honneur l'engageoit à éclaircir le fait. Il s'en acquitta avec tant de ſuccès, qu'il déſabuſa les Allemands ſur cette prétendue ſouveraineté, & prouva très-clairement que la Princeſſe & tous ceux de ſa ſuite étoient une bande de frippons. Son Alteſſe craignant ſagement les ſuites de cette découverte, revint, par des routes détournées, reprendre ſon tripot à Paris.

Le voyageur Beaulieu rencontra un de ces Grecs à la Cour du Roi d'Achem. C'étoit un

jeune Portugais, nommé *Dom Francisco Carnero*, qui passoit pour un Joueur habile, & si heureux, qu'il sembloit avoir enchaîné la fortune. On découvrit néanmoins que la mauvaise foi n'avoit pas moins de part que le bonheur & l'habileté aux avantages qu'il remportoit continuellement. Après avoir gagné de grosses sommes à un Ministre de cette Cour, qui se dédommageoit de ses pertes par les vexations qu'il exerçoit sur les Marchands, il jouoit un jour contre une Dame Indienne, à laquelle il avoit gagné une somme considérable, lorsqu'en frappant du poing sur la table, pour marquer son étonnement d'un coup extraordinaire, il rencontra un de ses dez qu'il brisa, & dont il sortit quelques gouttes de vif argent. Elles disparurent aussi-tôt, parce que la table avoit quelque pente. Les spectateurs Indiens, d'autant plus étonnés de cette aventure, que le Portugais se saisit promptement des pieces du dez, & qu'il refusa de les montrer, jugerent qu'il y avoit de l'enchantement. On publia qu'il en étoit sorti un esprit, que tout le monde avoit vu sous une forme sensible, & qui s'étoit évanoui sans nuire à personne. Beaulieu pénétra facilement la vérité. Mais il laissa les Indiens dans leur erreur; & loin de rendre aucun mauvais office à Carnero, il l'exhorta fortement à renoncer au Jeu dont il ne pouvoit plus espérer les mêmes avantages à la Cour d'Achem. *Histoire générale des Voyages.*

Les minéraux s'emploient pour piper les dez. Les Grecs font usage pour les cartes de craies, de pâtes, de savons & autres drogues, qui, en altérant légérement la surface de la carte, la fait aisément distinguer par des doigts exercés. Mais comme cet artifice n'est point inconnu aux Joueurs de gobelets, & à beaucoup d'autres personnes, les plus habiles Grecs négligent ces petits secrets, qui, d'ailleurs, laissent toujours des témoins irréprochables de la tripponnerie. Le grand

grand talent d'un Grec, eſt d'avoir une ruſe qui ne laiſſe point de traces après elle, & ne ſoit connue que de lui ſeul. Il étudiera de nouvelles manieres de mêler méthodiquement les cartes. Il les combinera par leurs nombres; il apprendra par cœur leurs différentes ſéquences. On parle d'un fameux Grec, qui avoit gagné des ſommes immenſes en pontant au pharaon. Il étoit la terreur des Banquiers; il lui ſuffiſoit de voir, dans leurs mains, la ſeule tranche des cartes, pour dire où chacune des douze figures ſe trouvoit. Quand un Banquier, après avoir fini la taille, relevoit ſes cartes, il ſavoit toujours par cœur l'ordre de celles qui étoient dans chacun des deux tas; de maniere que ſi ce Banquier ne mêloit pas bien ſes cartes, ou qu'il en laiſſât ſeulement trois de ſuite, il étoit débanqué. C'étoit une reſſource inutile pour lui de prendre à toutes les tailles un nouveau jeu; comme notre homme ſavoit ſa ſéquence, il jouoit toujours avec le même avantage.

Un Italien qui étoit venu il y a quelques années à Paris, avoit imaginé une autre rubrique fort ſimple, dont cependant on ne s'apperçut que quand il eut fait bien des dupes. Cet Italien avoit une tabatiere d'or unie ſur ſes bords; lorſqu'il ſe préſentoit quelques coups déciſifs, il prenoit une priſe de tabac, & poſoit ſa boîte aſſez négligemment ſur la table. Le moindre reflet de la tabatiere lui ſuffiſoit pour connoître les cartes qu'il diſtribuoit; & il jouoit, par ce moyen, à coup ſûr. Toutes ces petites ruſes ſont le ſecret des frippons, & ne peuvent, par conſéquent, être trop divulguées.

Les Grecs, tout Grecs qu'ils ſont, ont quelquefois été pris pour dupes. Trois de ces Meſſieurs logeoient dans une même auberge avec un jeune Provincial venu à Paris pour recueillir une riche ſucceſſion. Ils réſolurent de changer les intentions du Teſtateur, en s'appropriant une par-

tie de cet héritage. Un ſoir ils propoſerent à cet effet, au Provincial, de jouer. Celui-ci, qui avoit des affaires preſſantes pour le moment, demanda que la partie fût remiſe au lendemain, ce qui fut accepté de bon cœur de la part des Grecs. Ils s'aſſemblerent même une heure avant le temps marqué pour le rendez-vous dans la chambre où étoit dreſſée la table du Jeu, & délibérerent de quelle maniere ils gagneroient le Provincial. Il fut décidé qu'on joueroit au lanſquenet, & que, pour écarter tout ſoupçon, on lui laiſſeroit gagner, au commencement, cent louis; ils avoient d'ailleurs éprouvé que les dupes ſe livrent toujours au Jeu avec plus d'ardeur par cet appât. Le projet étoit bien concerté, & ne pouvoit manquer de réuſſir, ſi le Provincial, qui étoit rentré dans l'auberge ſans qu'on le ſoupçonnât, n'eût entendu cette converſation d'une chambre voiſine. Il dreſſa, en conſéquence, ſa contre-partie. Une demi-heure après, il ſe rendit dans la ſalle, ſe mit au Jeu; & lorſqu'il eut gagné les cent louis, ſon laquais, qui étoit averti, vint lui dire, dans le moment, qu'une perſonne vouloit lui parler. Il ſortit, & alla loger ailleurs.

Les Grecs n'en ont pas toujours été quittes à ſi bon marché. Un d'eux jouoit au piquet avec un vieux Capitaine de Cavalerie, dans une ville de Province, & le filoutoit ſans uſer de beaucoup d'adreſſe. Toutes les fois qu'il vouloit avoir beau Jeu, il mouchoit d'une main la chandelle, & de l'autre eſcamotoit le talon. L'ancien Militaire, qui n'étoit pas dupe, s'étant apperçu deux ou trois fois de cette manœuvre, lui dit, en s'arrêtant & poſant ſes cartes ſur la table; „ Monſieur, je remarque que toutes les fois que „ vous mouchez la chandelle, je n'ai point d'as. „ Je vous ſerois obligé de vouloir bien vous diſ„ penſer de prendre tant de peine; car j'aime „ encore mieux n'y voir pas ſi clair, & avoir „ des yeux moins louches.„ Sur ce premier avis,

le Grec ſe retint quelques moments ; mais une heure après, étant queſtion de la fin d'une partie déciſive, & ayant ce coup-là un Jeu ſi mauvais, qu'il ne lui falloit pas moins que les huit cartes du talon pour le raccommoder, il prit de nouveau les mouchettes, & dit au Capitaine : " Je „ vous demande bien pardon, Monſieur; mais „ c'eſt une vieille habitude que j'ai priſe au pi„ quet, de moucher.„ Et moi, dit le Militaire en l'arrêtant ſur le fait comme il eſcamotoit le talon : " C'eſt auſſi un uſage que j'ai de mou„ cher ceux qui me volent au Jeu. „ En même-temps il tira de ſa poche un piſtolet, & lui brûla la cervelle.

Il y a cet autre fait connu d'un homme, qui, jouant avec un Grec, s'apperçut qu'on le prenoit pour dupe. Il tira un couteau de ſa poche, cloua la main du filou ſur la table dans le temps qu'il ramaſſoit les dez, & dit froidement : *S'ils ne ſont pas pipés, j'ai tort.* Il fut prouvé qu'il n'avoit pas tort.

JEU DE MOTS.

ALluſion fondée ſur la reſſemblance des mots. Ces ſortes d'alluſions ſont ordinairement bien fades. Auſſi ceux qui veulent en uſer ont ſoin de les aſſaiſonner du ſel de la malignité.

Un Poëte avoit gliſſé, dans une Comédie, quelques traits malins contre un Seigneur fort riche. Ce Seigneur chargea ſes valets de ſa vengeance. Ils la pouſſerent un peu trop loin. L'Auteur intenta un procès criminel ; mais un préſent de trois cents piſtoles l'engagea à ſe déſiſter de ſa procédure. Comme ſa Comédie eut un grand ſuccès, un plaiſant dit qu'elle avoit beaucoup valu à l'Auteur, ſans y comprendre *le tour du bâton.*

Le fameux Financier *La Noue* montroit une magnifique maiſon qu'il venoit de faire bâtir, à un Seigneur, qui ſavoit bien qu'en penſer. Le Financier, après lui avoir fait parcourir pluſieurs beaux appartements : Voyez, lui dit-il, cet eſcalier dérobé. *Il eſt*, repartit ce Seigneur, *comme tout le reſte de la maiſon.*

Si quelque choſe peut me conſoler de ma femme, diſoit un homme veuf, c'eſt qu'elle eſt *bien* morte.

Deux Prédicateurs prêchoient dans la même Egliſe, dont l'un avoit une voix très-forte. Quelqu'un dit que la différence entre le Prédicateur du matin & celui du ſoir, étoit que le premier prêchoit *fort bien*, & le ſecond *bien fort.*

Quelqu'un qui vouloit faire la ſatyre d'un Avocat ignorant, diſoit, en plaiſantant, qu'il étoit extrêmement cher ; qu'il ne donneroit pas un *bon conſeil* pour cent piſtoles.

Une jeune veuve étoit la maîtreſſe du Marquis d'Ancre, l'Idole de la Cour de France ſous Louis XIII. Des Dames, qui ſavoient que cette veuve venoit de perdre ſon mari, trouvoient mauvais qu'elle n'eût point de voile. Meſdames, répondit un Seigneur, un vaiſſeau qui eſt *à l'ancre* n'a que faire de voiles.

Une Maîtreſſe du Marquis de Termes venoit d'être mariée à un homme qui ignoroit les intrigues de cette femme. Elle accoucha un peu avant le temps. On conſoloit le mari ſur ce prétendu avorton. Mais quelqu'un qui étoit au fait, dit malignement : Ne craignez rien, l'enfant vivra, car il eſt *à terme.* Lettre de Madame Dunoyer.

On diſoit, dans une compagnie, que M. D***. intéreſſé dans les affaires, aimoit les Belles-Lettres, & qu'il ſeroit bien ſatisfait d'être de l'Académie Françoiſe. " Comment pourroit-il y „ prétendre, repartit un plaiſant, lui qui *écor-* „ *che le François ?* „

JUGEMENTS REMARQUABLES.

UN jeune Egyptien, épris d'amour pour la Courtiſanne Théognide, rêva une nuit, qu'il couchoit avec elle, & ſentit, à ſon réveil, ſa paſſion refroidie. La Courtiſanne l'ayant ſu, le fit appeller en juſtice, lui demanda ſa récompenſe, puiſqu'elle avoit guéri ſa paſſion & ſatisfait ſon deſir. Le Juge ordonna que le jeune homme apporteroit, dans une bourſe, la ſomme promiſe; qu'il la jetteroit dans un baſſin, & que la Courtiſanne ſe payeroit du ſon & de la couleur des pieces, comme l'Egyptien s'étoit contenté du plaiſir imaginaire. Ce Jugement fut approuvé de tout le monde, excepté de la Courtiſanne, qui repréſenta que le ſonge avoit éteint le deſir de l'Egyptien, mais qu'au contraire le ſon & la couleur de l'or avoit augmenté le ſien; & qu'ainſi l'arrêt étoit injuſte. *Plutarque.*

Publius Dolabella étant Proconſul d'Aſie, il arriva qu'on pourſuivit criminellement devant lui une femme qu'on accuſoit d'avoir empoiſonné ſon mari & un fils qu'elle en avoit eu, parce qu'ils avoient tué un autre fils qu'elle avoit d'un premier lit. Dolabella ſe trouvant embarraſſé, & ne pouvant abſoudre la criminelle, qui étoit duement convaincue, ni la condamner, parce qu'elle y avoit été pouſſée par l'aſſaſſinat commis en la perſonne d'un fils innocent, renvoya la connoiſſance de cette affaire à l'Aréopage, qui pour lors étoit en grande réputation. Ce Sénat ayant mûrement peſé les raiſons de part & d'autre, ordonna que l'accuſateur & l'accuſée comparoîtroient dans cent ans, pour être jugés en dernier reſſort. *Valere-Maxime.*

Sephinius Acindynus, Gouverneur d'Antio-

che au quatrieme ſiecle, apprenant qu'un Citoyen ne portoit point à l'épargne la livre d'or à laquelle il avoit été taxé, le fit mettre en priſon; il le menaça même de le faire pendre, s'il ne recevoit cette ſomme dans le temps qu'il lui marquoit. Le terme alloit expirer ſans que ce pauvre homme ſe vît en état de ſatisfaire le Gouverneur. Sa femme d'une beauté raviſſante, crut devoir, dans ce preſſant danger, ſacrifier ce qu'elle avoit de plus cher pour ſauver les jours de ſon mari. Elle alla le trouver dans ſa priſon, & lui communiqua les propoſitions que lui avoit fait un homme riche de payer ſes faveurs du prix qu'elle deſiroit. Le priſonnier l'engagea, lui commanda d'accepter ſes offres. Elle obéit. Mais l'homme vil qui la déshonoroit, au-lieu de lui donner l'argent promis, ſubſtitua à la place une bourſe pleine de terre. La femme de retour chez elle, ayant apperçu la tromperie, en demanda juſtice au Gouverneur, & avoua le fait ingénuement. Acindynus, qui reconnut auſſi-tôt les ſuites honteuſes de ſa trop grande rigueur, ſe condamna d'abord à payer au Fiſc la livre d'or; enſuite, il adjugea à la femme la terre d'où étoit priſe celle qu'elle avoit trouvée dans la bourſe. *S. Auguſtin.*

Du temps de Théodoric, Roi des Goths, une femme refuſa de reconnoître ſon fils, qui avoit été long-temps eſclave chez les ennemis. Elle agiſſoit ainſi, par les conſeils d'un débauché, avec qui elle entretenoit un commerce criminel. Théodoric, inſtruit de ces circonſtances, ordonna à cette femme d'épouſer ce jeune homme, puiſqu'il n'étoit pas ſon fils; mais l'horreur de telles noces la contraignit bientôt d'avouer ſon injuſtice.

Sous Pierre le cruel, Roi d'Eſpagne, ſurnommé *le Juſticier*, un Chanoine de Caſtille ayant tué un Cordonnier, fut ſeulement condamné, par ſes Juges, à n'aſſiſter d'un an dans le chœur. Le

fils du Cordonnier, déſeſpéré de cette injuſtice, & voulant venger la mort de ſon pere, tua le Chanoine. Pierre le Juſticier informé du fait, ſe contenta de condamner le Cordonnier à reſter un an ſans faire de ſouliers.

Alphonſe le Grand, Roi d'Arragon, élevé ſur le Trône à l'âge de dix-neuf ans, ſignala le commencement de ſon regne par un Jugement ſemblable à celui de Salomon. Une eſclave ſoutenoit devant lui que ſon Maître étoit le pere d'un enfant qu'elle avoit mis au monde, & demandoit qu'il la mît en liberté ſuivant une loi d'Eſpagne. Le Maître nia le fait. Alphonſe ordonna que l'on vendît l'enfant au plus offrant. Le Maître ne put voir livrer ſon fils en la puiſſance d'un Etranger, & après la derniere enchere, il reconnut ſon fils & mit l'eſclave en liberté. Lorſque Charles, Duc de Bourgogne, ſurnommé le Hardi, poſſédoit de vaſtes domaines, il donna à Claude Rhynſault, Allemand, qui l'avoit bien ſervi dans ſes guerres, le Gouvernement de la Capitale de la Gueldre. A peine Rhynſault fut-il pourvu de cet emploi, qu'il jetta les yeux ſur Sapphira, femme d'une rare beauté, & qui étoit mariée à un riche Marchand de la ville, nommé Paul Danvelt. Il mit tout en uſage pour s'introduire chez elle; mais, inſtruite de ſes vues, elle n'oublia rien pour éviter le piege qu'il lui tendoit. Le Gouverneur convaincu qu'il ne réuſſiroit jamais par les voies ordinaires, fit empriſonner le mari, ſous prétexte qu'il avoit des correſpondances avec les ennemis du Prince. On lui fit ſon procès; mais la veille du jour qu'il devoit être exécuté, Sapphira courut implorer la clémence du Gouverneur, qui lui dit qu'elle ne pouvoit eſpérer de ſauver la vie à ſon mari, qu'en ſe rendant à ſes deſirs. Cette femme accablée de douleur, ſe tranſporta à la priſon, où elle découvrit à ſon mari tout ce qui venoit de ſe paſſer, & le rude combat qu'elle

avoit ſoutenu entre ſa tendreſſe pour lui, & la fidélité qu'elle devoit à ſa couche. L'époux, honteux d'avouer ce que la crainte de la mort lui ſuggéroit, laiſſa échapper quelques mots, qui lui firent entendre qu'il ne la croyoit pas déshonorée par une action où il étoit bien perſuadé que ſa volonté n'auroit aucune part. Avec cette priere indirecte de lui ſauver la vie, elle prit congé de lui. Le lendemain matin, elle alla trouver le Gouverneur, & ſe mit à ſa diſcrétion. Rhynſault loua ſes charmes, ſe flatta d'avoir avec elle un commerce libre dans la ſuite, & lui dit d'un air cruellement gai, d'aller retirer ſon mari de la priſon. Mais, ajouta-t-il, vous ne devez pas être fâchée ſi j'ai pris des meſures, afin qu'il ne ſoit pas à l'avenir un obſtacle à nos rendez-vous. Ces derniers mots lui préſagerent le triſte ſort de ſon mari, qu'elle trouva exécuté lorſqu'elle ſe fut rendue à la priſon. Outrée de douleur, elle alla trouver en ſecret le Duc de Bourgogne, à qui elle remit un placet qui contenoit le récit de ſa funeſte aventure. Le Duc le lut avec des mouvements d'indignation & de pitié. Rhynſault fut mandé à la Cour, & confronté avec Sapphira. Le Prince lui demanda s'il connoiſſoit cette Dame. Dès qu'il put revenir de ſa ſurpriſe, il dit au Prince, qu'il l'épouſeroit, ſi ſon Alteſſe vouloit bien regarder cette démarche comme une juſte réparation de ſon crime. Le Duc en parut content, & fit d'abord célébrer le mariage. Il dit enſuite au Gouverneur : Vous en êtes venu là, forcé par mon autorité ; mais je ne croirai jamais que vous ayiez de la tendreſſe pour votre femme, à moins que vous ne lui faſſiez une donation de tout votre bien, pour en jouir après votre mort. Quand l'acte eut été expédié, le Duc dit à la Dame : Il ne me reſte plus qu'à vous mettre en poſſeſſion du bien que votre mari vous a donné ; & là-deſſus, il commanda que Rhynſault fût mis à mort. *Meteren.*

Un homme étoit monté au plus haut du clocher d'une Egliſe pour y raccommoder quelque choſe. Il eut le malheur de tomber en bas; mais en même-temps il fut aſſez heureux pour ne ſe faire aucun mal, & ſa chûte ne devint funeſte qu'à un homme qu'il écraſa en tombant. Les parents de cet homme attaquerent en juſtice celui qui étoit tombé du clocher, l'accuſant de meurtre, & prétendant le faire condamner, ſinon à la mort, du moins à de forts dommages & intérêts. L'affaire fut plaidée. Il falloit accorder quelque ſatisfaction aux parents du mort. D'un autre côté, les Juges ne pouvoient punir un crime dont un accident malheureux étoit la ſeule cauſe. Il fut ordonné à celui qui demandoit vengeance, de monter au haut du clocher, & de ſe laiſſer tomber ſur celui qu'il pourſuivoit, lequel étoit obligé de ſe trouver préciſément au-deſſous dans la même place où le défunt avoit perdu la vie. Un pareil Jugement fut la fin du procès.

Un Marchand Turc avoit perdu ſa bourſe qui contenoit deux cents pieces d'or. Il s'adreſſa au crieur public, à qui il ordonna de déclarer qu'il donneroit la moitié de la ſomme à celui qui l'auroit trouvée; elle étoit tombée entre les mains d'un matelot qui aima mieux faire un gain légitime en ſe bornant au ſalaire propoſé, que de ſe rendre coupable d'un vol; car, par un article de l'Alcoran, celui qui conſerve une choſe perdue & criée publiquement, eſt déclaré voleur. Il confeſſe donc au crieur qu'il a trouvé la bourſe, & s'offre à la rendre en recevant la moitié de ce qu'elle contenoit. Le Marchand parut auſſitôt; mais charmé de retrouver ſon argent, il auroit voulu ſe dégager de ſa promeſſe. Ne le pouvant pas ſans quelque prétexte, il eut recours au menſonge. Avec les deux cents pieces d'or, il prétendoit qu'il y avoit dans la bourſe une précieuſe émeraude, qu'il redemanda auſſi-tôt

au matelot. Celui-ci prit le Ciel & le Prophete à témoin qu'il n'avoit point trouvé d'émeraude; cependant il n'en fut pas moins conduit devant le Cadi avec une accuſation de vol. Soit injuſtice ou négligence, le Juge déchargea à la vérité le matelot du crime de vol; mais, lui reprochant d'avoir perdu par ſa faute un bijoux précieux, il le força de rendre les deux cents pieces d'or au Marchand, ſans en retirer la récompenſe. Une ſentence ſi dure ruinant tout à la fois l'eſpérance & l'honneur du pauvre matelot, il en porta ſa plainte au Viſir, qui la jugea digne de ſon attention. Toutes les parties furent aſſignées devant lui. Après avoir entendu le Marchand, il demanda au crieur ce qu'il avoit reçu ordre de publier. Celui-ci ayant déclaré ingénuement qu'on ne lui avoit parlé que des deux cents pieces d'or, le Marchand ſe hâta d'ajouter que s'il n'avoit pas nommé l'émeraude, c'étoit dans la crainte que la bourſe tombant entre les mains de quelque ignorant, qui n'auroit pas connu la valeur de ce bijoux, il n'eût été engagé de le garder en appercevant qu'il étoit d'un grand prix. D'un autre côté, le matelot fit ſerment qu'il n'avoit trouvé dans la bourſe que les deux cents pieces d'or. Enfin, le Viſir rendit cette ſentence: " Puiſque le Marchand a „ perdu une émeraude avec deux cents pieces „ d'or, & que le matelot jure que dans la bourſe „ qu'il a trouvée il n'y avoit point d'émeraude, „ il eſt manifeſte que la bourſe & l'or que le „ matelot a trouvés, ne ſont point ce que le „ Marchand a perdu. C'eſt un autre qui a fait „ cette perte; que le Marchand continue donc „ de faire crier ſon or & ſon émeraude, juſqu'à „ ce qu'ils lui ſoient rapportés par quelque per„ ſonne qui ait la crainte de Dieu. A l'égard „ du matelot, il gardera pendant quarante jours „ l'or qu'il a trouvé, & ſi celui qui l'a perdu „ ne ſe préſente pas dans cet eſpace, il en jouira

„ légitimement comme d'un bien qui eſt à lui.„ *Pour & Contre, Tome XX.*

Un Fermier de Southams, dans le Comté de Warvick, en Angleterre, fut aſſaſſiné en revenant de chez lui. Le lendemain, un homme vint trouver la femme de ce Fermier, & lui demanda ſi ſon mari étoit rentré le ſoir précédent. Elle répondit que non, & qu'elle en étoit dans de grandes inquiétudes. Vos inquiétudes, replique cet homme, ne peuvent être égales aux miennes: car, comme j'étois couché cette nuit, ſans être encore endormi, votre mari m'eſt apparu; il m'a montré pluſieurs bleſſures qu'il avoit reçues ſur ſon corps, & m'a dit qu'il avoit été aſſaſſiné par un tel, & que ſon cadavre avoit été jetté dans une marniere. La Fermiere, alarmée, fit des perquiſitions; on découvrit la marniere, & l'on y trouva le corps bleſſé aux endroits que cet homme avoit déſignés. Celui que le prétendu revenant avoit accuſé, fut ſaiſi & mis entre les mains des Juges, comme violemment ſoupçonné de meurtre. Son procès fut inſtruit à Warvick, & les Jurés l'auroient condamné auſſi témérairement, que le Juge de paix l'avoit arrêté, ſi Lord Raymont, le principal Juge, n'avoit pas ſuſpendu l'arrêt. Voici ce qu'il dit aux Jurés: Je crois, Meſſieurs, que vous paroiſſez donner plus de poids au témoignage d'un revenant qu'il n'en mérite. Je ne veux pas dire que je faſſe beaucoup de cas de ces ſortes d'hiſtoires; mais quoi qu'il en ſoit, nous n'avons aucun droit de ſuivre nos inclinations particulieres ſur ce point. Nous formons un tribunal de juſtice, & nous devons nous régler ſur la loi: or, je ne connois aucune loi exiſtante qui admette le témoignage d'un revenant; & quand il y en auroit une qui l'admettroit, le revenant ne paroît pas pour faire ſa dépoſition. Huiſſier, ajouta le Juge, appellez le revenant. Ce que l'Huiſſier fit par trois fois, ſans que le revenant parut, comme on le penſe

bien. MM. les Jurés, continua le Juge, le priſonnier qui eſt à la barre, eſt, ſuivant le témoignage de gens irréprochables, d'une réputation ſans tache, & il n'a point paru dans le cours des informations, qu'il y ait eu aucune eſpece de querelle entre lui & le mort. Je le crois abſolument innocent; &, comme il n'y a aucune preuve contre lui, ni directe, ni indirecte, il doit être renvoyé. Mais par pluſieurs circonſtances qui m'ont frappé dans le procès, je ſoupçonne fortement la perſonne, qui a vu le revenant, d'être le meurtrier; auquel cas, il n'eſt pas difficile de concevoir qu'il ait pu déſigner la place des bleſſures, la marniere, &c. ſans aucun ſecours ſurnaturel: en conſéquence de ces ſoupçons, je me crois en droit de le faire arrêter juſqu'à ce que l'on faſſe de plus amples informations. Cet homme fut effectivement arrêté. On donna un ordre pour faire des perquiſitions dans ſa maiſon, on trouva des preuves de ſon crime qu'il avoua lui-même à la fin, & il fut exécuté aux aſſiſes ſuivantes. *Papiers Anglois de* 1671.

Les mêmes Papiers font mention d'un Jugement définitif, rendu ſur un procès pendant depuis long-temps à une Cour de Judicature à Londres, entre les exécuteurs teſtamentaires du feu Chevalier Jean Bland, & un Gentilhomme François. Le Chevalier Bland, étant à Paris, avoit perdu au jeu trois cents cinquante livres ſterlings, & en avoit emprunté trois cents pour continuer le jeu. Il avoit enſuite tiré une lettre de change de ſix cents cinquante livres ſur lui-même, payable à Londres; mais il mourut dans l'intervalle. Selon les loix d'Angleterre, la dette étoit nulle: mais les loix de France font une diſtinction entre l'argent perdu au jeu & l'argent emprunté pour le jeu; elles regardent l'argent emprunté pour jouer, comme auſſi légitimement dû que s'il avoit été emprunté pour autre choſe. C'eſt ce qui rendoit la choſe dé-

licate. Si, d'un côté, il paroiſſoit juſte d'avoir égard aux loix de France dans une affaire qui s'étoit paſſée à Paris; on objectoit de l'autre côté, que le prêteur, ayant accepté le paiement de ſa créance à Londres, s'étoit ſoumis, par-là, aux loix d'Angleterre. Enfin, il a été décidé que le contrat, dans ſon entier, étoit nul; que les héritiers ſeroient déchargés des trois cents cinquante livres perdues au jeu, mais qu'ils ſeroient tenus de rembourſer les trois cents livres empruntées.

Un mauvais payeur paſſa une obligation payable à ſa volonté. Aſſigné devant le Juge, il ſoutint que ſa volonté n'étoit pas encore venue: Hé bien, dit le Juge, qu'on le mette en priſon juſqu'à ce qu'elle vienne; elle arriva dans le moment.

Le Maréchal de... menoit des Dames à l'Opéra, mais toutes les loges avoient été retenues. Comme il en vit une remplie par un domeſtique qui la gardoit pour un Abbé, il obligea ce domeſtique de ſortir, & fit entrer ſa compagnie dans la loge. L'Abbé arriva peu de temps après avec des Dames, & fut piqué, comme on le penſe bien, de cette violence. Force lui fut néanmoins de céder pour le moment; mais le lendemain il fit aſſigner ſon rival devant le Tribunal des Maréchaux de France, & plaidant lui-même ſa cauſe, dit: « Qu'il étoit bien malheureux „ d'être obligé de ſe plaindre de l'un d'entr'eux, „ qui de ſa vie n'avoit pris que ſa loge; „ & demanda juſtice. Le Préſident lui répondit: « Vous „ venez de vous la faire. „

JUGES.

LE Sultan Mahomet II., ayant ſu qu'un Cadi avoit commis une injuſtice, il le fit écorcher tout

vif, & donna ſa charge à ſon fils, qu'il fit aſſeoir ſur le Tribunal, après y avoir fait étendre la peau ſanglante de ſon pere, comme avoit fait autrefois Cambyſe, Roi de Perſe. *Guillet.*

Une veuve vint ſe plaindre à l'Empereur Théodoric, de ce qu'ayant depuis trois ans un procès contre un Sénateur, elle n'avoit pu encore obtenir de jugement. Il fit auſſi-tôt appeller les Juges. Si vous ne terminez demain cette affaire, leur dit-il, je vous jugerai vous-mêmes. Le lendemain, la ſentence fut rendue. La veuve étant venue remercier le Prince, un cierge allumé à la main, ſelon la coutume de ce temps-là: Où ſont les Juges, dit Théodoric? On les amena devant lui. Et pourquoi, pourſuit-il avec indignation, avez-vous prolongé pendant trois ans une affaire qui ne vous a coûté qu'un jour de diſcuſſion? Après ce reproche, il leur fit trancher la tête. *Hiſt. du bas Empire.*

On a cité l'aventure d'Eliſabeth Canning; comme un exemple des erreurs dans leſquelles peuvent tomber des Juges d'un eſprit aſſez foible pour recevoir les impreſſions de têtes chaudes & mal conformées. L'Auteur qui rapporte cette aventure étoit à Londres lorſqu'elle arriva, en 1753. Eliſabeth Canning diſparut, pendant un mois, de la maiſon de ſes parents. Elle revint maigre, défaite, & n'ayant que des habits délabrés. Eh! mon Dieu, dans quel état vous revenez! Où avez-vous été? d'où venez-vous, que vous eſt-il arrivé? — Hélas, ma tante, je paſſois par Morfilds, pour retourner à la maiſon, lorſque deux bandits vigoureux me jetterent par terre, me violerent, & m'emmenerent dans une maiſon à dix mille de Londres. (La tante & les voiſins pleurerent à ce récit) — Ah! ma chere enfant, n'eſt-ce pas chez cette infame Madame *Web*, que ces brigands vous ont menée? car c'eſt juſte à dix mille d'ici qu'elle demeure. — *Oui, ma tante, chez Madame Web.* — Dans cette

grande maiſon à droite? — *Juſtement ma tante.* Les voiſines dépeignirent alors Madame Web, & la jeune Canning convint que cette femme étoit faite préciſément comme elles le diſoient. L'une d'elles apprend à Miſſ Canning qu'on joue toute la nuit chez cette femme, & que c'eſt un vrai coupe-gorge où toutes les jeunes gens vont perdre leur argent. — *Ah! un vrai coupe-gorge*, répondit Eliſabeth Canning. — On y fait bien pis, dit une autre voiſine; les deux brigands, qui ſont couſins de Madame Web, vont ſur les grands chemins prendre toutes les petites filles qu'ils rencontrent, & les font jeûner au pain & à l'eau juſqu'à ce qu'elles ſoient obligées de s'abandonner aux joueurs qui ſe tiennent dans la maiſon. — Hélas! ne t'a-t-on pas miſe au pain & à l'eau, ma chere niece? — *Oui, ma tante.* On lui demande ſi ces deux brigands n'ont point abuſé d'elle, & ſi on ne l'a pas proſtituée? Elle répond qu'elle s'eſt défendue; qu'on l'a accablée de coups; & que ſa vie a été en péril. Alors la tante & les voiſines recommencerent à crier & à pleurer. On mena auſſi-tôt la petite Canning chez un Monſieur *Adamſon*, protecteur de la famille depuis long-temps. C'étoit un homme de bien, qui avoit un grand crédit dans ſa Paroiſſe. Il monte à cheval avec un de ſes amis auſſi zélé que lui; ils vont reconnoître la maiſon de Madame Web; ils ne doutent pas en la voyant, que la petite n'y ait été renfermée; ils jugent même, en appercevant une petite grange où il y a du foin, que c'eſt dans cette grange qu'on a tenu Eliſabeth en priſon. La pitié du bon Adamſon en augmente; il fait convenir Eliſabeth, à ſon retour, que c'eſt là qu'elle a été retenue; il anime tout le quartier; on fait une ſouſcription pour la jeune Demoiſelle ſi cruellement traitée. A meſure que la jeune Canning reprend ſon embonpoint & ſa beauté, tous les eſprits s'échauffent pour elle. M. Adamſon fait préſenter

au Shérif une plainte au nom de l'innocence outragée. Madame Web & tous ceux de ſa maiſon, qui étoient tranquilles dans leur campagne, ſont arrêtés & mis tous au cachot. M. le Shérif, pour mieux s'inſtruire de la vérité du fait, commence par faire venir chez lui, amicalement, une jeune ſervante de Madame Web, & l'engage, par de douces paroles, à dire tout ce qu'elle ſait. La ſervante, qui n'avoit jamais vu en ſa vie Miſſ Canning, ni entendu parler d'elle, répondit d'abord ingénuement qu'elle ne ſavoit rien de ce qu'on lui demandoit; mais quand le Shérif lui eut dit qu'il faudroit répondre devant la Juſtice, & qu'elle ſeroit infailliblement pendue ſi elle n'avouoit pas, elle dit tout ce qu'on voulut. Enfin, les Jurés s'aſſemblerent, & neuf perſonnes furent condamnées à la corde. Heureuſement en Angleterre aucun procès n'eſt ſecret, parce que le châtiment des crimes eſt deſtiné à être une inſtruction publique aux hommes, & non pas une vengeance particuliere. Tous les interrogatoires ſe font à portes ouvertes, & tous les procès intéreſſants ſont imprimés dans les journaux. Il y a plus; on a conſervé en Angleterre une ancienne loi de France, qui ne permet pas qu'aucun criminel ſoit exécuté à mort, ſans que le procès ait été préſenté au Roi, & qu'il en ait ſigné l'arrêt. Le temps de l'exécution des neuf accuſés approchoit, lorſque le papier qu'on appelle *des ſeſſions*, tomba entre les mains d'un Philoſophe, nommé M. *Ramſay*. Il lut le procès, & le trouva abſurde d'un bout à l'autre. Cette lecture l'indigna; il ſe mit à écrire une feuille, dans laquelle il poſe pour principe, que le premier devoir des Jurés, eſt d'avoir le ſens commun. Il fit voir que Madame Web, ſes deux couſins, & tout le reſte de la maiſon, étoient formés d'une autre pâte que les autres hommes, s'ils faiſoient jeûner au pain & à l'eau de petites filles, dans le deſſein de les proſti-

tuer;

tuer ; qu'au contraire, ils devoient les bien nourrir, & les parer, pour les rendre agréables ; que des Marchands ne saliſſent ni ne déchirent la marchandiſe qu'ils veulent vendre. Il fit voir que jamais Miſſ Canning n'avoit été dans cette maiſon, qu'elle n'avoit fait que répéter ce que la bêtiſe de ſa tante lui avoit ſuggéré ; que le bon-homme Adamſon avoit, par excès de zele, produit cet extravagant procès criminel ; qu'enfin, il en alloit coûter la vie à neuf Citoyens, parce que Miſſ Canning étoit jolie, & qu'elle avoit menti. La ſervante, qui avoit avoué amicalement au Shérif tout ce qui n'étoit pas vrai, n'avoit pû ſe dédire juridiquement. Quiconque a rendu un faux témoignage par enthouſiaſme ou par crainte, le ſoutient d'ordinaire, & ment, de peur de paſſer pour un menteur. C'eſt en vain, dit M. Ramſay, que la loi veut que deux témoins faſſent pendre un accuſé. Si M. le Chancelier & M. l'Archevêque de Cantorbery dépoſoient qu'ils m'ont vu aſſaſſiner mon pere & ma mere, & les manger tout entiers à mon déjeûner en un demi-quart d'heure, il faudroit mettre à Bedlam (hôpital des fous) M. le Chancelier & M. l'Archevêque, plutôt que de me brûler ſur leur beau témoignage. Mettez d'un côté une choſe abſurde & impoſſible, & de l'autre mille témoins & mille raiſonneurs, l'impoſſibilité doit démentir les témoignages & les raiſonnements. Cette petite feuille fit tomber les écailles des yeux de M. le Shérif & des Jurés, ils furent obligés de revoir le procès. Il fut avéré que Miſſ Canning étoit un petite fripponne qui étoit allée accoucher, pendant qu'elle prétendoit avoir été en priſon chez Madame Web ; & toute la ville, qui avoit pris parti pour elle, fut auſſi honteuſe qu'elle l'avoit été, lorſqu'un Charlatan propoſa de ſe mettre dans une bouteille de deux pintes, & que deux mille perſonnes étant venues à ce ſpectacle, il emporta leur argent, &

Dans une audience où l'on faiſoit beaucoup de bruit, le Juge dit, Huiſſier, impoſez ſilence, il eſt étrange qu'on faſſe tant de bruit; nous avons jugé, je ne ſais combien de cauſes ſans les entendre. *Menagiana.*

Un Conſeiller s'étoit endormi ſur les fleurs de lys. Le Préſident, qui recueilloit les voix, ayant demandé à ce Conſeiller la ſienne, il lui répondit, en ſe frottant les yeux : *Qu'on le pende, qu'on le pende.* Mais c'eſt un pré, lui dit-on, dont il s'agit : *Et bien, qu'on le fauche.* Bayle.

JUSTICE.

ASTiage, dans Xénophon, demande à Cyrus compte de ſa derniere leçon : " En notre école, „ dit le jeune Prince, un grand garçon ayant „ une petite ſaie, la donna à l'un de ſes compa„ gnons de plus petite taille, & lui ôta ſa ſaie „ qui étoit plus grande. Notre Précepteur, nous „ ayant fait juges de ce différent, je jugeai „ qu'il falloit laiſſer les choſes en cet état, & „ que l'un & l'autre ſembloient être mieux ac„ commodés en ce point. Sur quoi il me re„ montra que j'avois mal fait; car je m'étois ar„ rêté à conſidérer la bienſéance, & il falloit pre„ miérement avoir pourvu à la Juſtice, qui vou„ loit que nul ne fût forcé en ce qui lui ap„ partenoit.

Le *Guliſtan* nous offre ce trait admirable d'un Sultan, perſuadé qu'une grace accordée à un criminel eſt une injuſtice envers le public. Un Arabe étoit venu ſe jetter à ſes genoux pour ſe plaindre des violences que deux inconnus exerçoient dans ſa maiſon. Le Sultan s'y tranſporta auſſi-tôt, & après avoir fait éteindre les lumieres, ſaiſir les criminels & envelopper leurs têtes

d'un manteau, il commande qu'on les poignarde. L'exécution faite, le Sultan fait rallumer les flambeaux, considere les corps de ces criminels, leve les mains & rend grace à Dieu. " Quelle „ faveur, lui dit ſon Viſir, avez-vous donc re„ çue du Ciel? .. Viſir, répond le Sultan, j'ai „ cru mes fils auteurs de ces violences; c'eſt „ pourquoi j'ai voulu qu'on éteignît les flam„ beaux, qu'on couvrît d'un manteau le viſage „ de ces malheureux: j'ai craint que la tendreſſe „ paternelle ne me fît manquer à la Juſtice que „ je dois à mes ſujets. Juge ſi je dois remercier „ le Ciel, maintenant que je me trouve juſte „ ſans être parricide. „

L'Auteur du *Pour & Contre* cite cet autre exemple d'amour d'un Roi pour la Juſtice, tiré de l'Hiſtoire d'Angleterre. Un des domeſtiques du Prince Henri, fils aîné de Henri IV., avoit été accuſé au banc du Roi, & ſaiſi par ordre de ce Tribunal. Le Prince, qui l'aimoit particuliérement, regarda cette entrepriſe comme un manque de reſpect pour ſa perſonne; & n'ayant que trop de flatteurs autour de lui qui enflammerent encore ſon reſſentiment par leurs conſeils, il ſe rendit lui-même au ſiege de la Juſtice, où ſe préſentant d'un air furieux, il donne ordre aux Officiers de rendre ſur le champ la liberté à ſon domeſtique. La crainte fit baiſſer les yeux à tous ceux qui l'entendirent, & leur ôta l'envie de répondre. Il n'y eut que le Lord, Chef de Juſtice, nommé *Sir Willam Gaſcoigne*, qui ſe leva ſans aucune marque d'étonnement, & qui exhorta le Prince à ſe ſoumettre aux anciennes loix du Royaume; ou du moins, lui dit-il, ſi vous êtes réſolu de ſauver votre domeſtique des rigueurs de la loi, adreſſez-vous au Roi votre pere, & demandez-lui grace pour le coupable. C'eſt le ſeul moyen de ſatisfaire votre inclination, ſans donner atteinte aux loix, & ſans bleſſer la Juſtice. Ce ſage diſcours fit ſi peu d'impreſſion ſur le

jeune Prince, qu'ayant renouvellé ſes ordres avec la même chaleur, il proteſta que ſi l'on différoit un moment à les ſuivre, il alloit employer la violence. Le Lord Chef de Juſtice, qui le vit diſpoſé ſérieuſement à l'exécution de cette menace, leva la voix avec beaucoup de fermeté & de préſence d'eſprit, & lui commanda, en vertu de l'obéiſſance qu'il devoit à l'autorité Royale, non-ſeulement de laiſſer le priſonnier, mais de ſe retirer à l'inſtant de la Cour, dont il troubloit les exercices par des procédés ſi violents. C'étoit attiſer le feu & ſouffler ſur la flamme. La colere du Prince éclata d'une maniere terrible; & montant au comble, elle le porta à s'approcher furieuſement du Juge, qu'il crut peut-être épouvanter par ce mouvement. Mais Sir Willam, ſe rendant maître de tous les ſiens, ſoutint merveilleuſement la Majeſté d'un ſiege ſur lequel il repréſentoit le Roi. Prince, s'écria-t-il d'une voix ferme, je tiens ici la place de votre ſouverain Seigneur, & de votre pere. Vous lui devez une double obéiſſance à ces deux titres. Je vous ordonne, en ſon nom, de renoncer à votre deſſein, & de donner déſormais un meilleur exemple à ceux qui doivent être quelque jour vos ſujets. Et, pour réparer la déſobéiſſance & le mépris que vous venez de marquer pour la loi, vous vous rendrez vous-même à ce moment dans la priſon, où je vous enjoins de demeurer juſqu'à ce que le Roi votre pere vous faſſe déclarer ſa volonté. La gravité du Juge & la force de l'autorité produiſirent l'effet d'un coup de foudre. Le Prince en fut ſi frappé, que remettant auſſitôt ſon épée à ceux qui l'accompagnoient, il fit une profonde révérence au Lord, Chef de Juſtice, &, ſans repliquer un ſeul mot, il ſe rendit droit à la priſon du même Tribunal. Les gens de ſa ſuite allerent auſſi-tôt faire ce rapport au Roi, & ne manquerent point d'y joindre toutes les plaintes qui pouvoient le prévenir contre Sir

Willam. Ce ſage Monarque le fit expliquer juſqu'aux moindres circonſtances : enſuite il parut rêver un moment. Mais levant tout d'un coup les yeux & les mains au Ciel, il s'écria, dans une eſpece de tranſport : " O Dieu ! quelle re-„ connoiſſance ne dois-je pas à ta bonté ! Tu „ m'as donc fait préſent d'un Juge qui ne craint „ pas d'exercer la Juſtice, & d'un fils, qui non-„ ſeulement ſait obéir, mais qui a la force de „ ſacrifier ſa colere à l'obéiſſance. „

On a quelquefois lieu d'admirer la ſagacité avec laquelle la Juſtice eſt rendue chez les Turcs, que nous traitons d'ignorants, parce qu'ils n'ont ni inſtituts, ni code, ni digeſte. Un Marchand Chrétien ayant confié à un Chamelier Turc un certain nombre de balles de ſoie, pour les voiturer d'Alep à Conſtantinople, ſe mit en chemin avec lui. Mais au milieu de la route, il tomba malade, & ne put ſuivre la caravane, qui arriva long-temps avant lui, à cauſe de ce contre-temps. Le Chamelier ne voyant point venir ſon homme au bout de quelques ſemaines, s'imagina qu'il étoit mort, vendit les ſoies, & changea de profeſſion. Le Marchand Chrétien arriva enfin, le trouva, après avoir perdu bien du temps à le chercher, & lui demanda ſes marchandiſes. Le fourbe feignit de ne le pas connoître, & nia d'avoir jamais été Chamelier. Le Cadi devant qui cette affaire fut portée, dit au Chrétien : Que demandes-tu? — Je demande, dit-il, vingt balles de ſoie que j'ai remiſes à cet homme-ci. — Que réponds-tu à cela, dit le Cadi au Chamelier ? — Je ne ſais ce qu'il veut dire, avec ſes balles de ſoie & ſes chameaux, & je ne l'ai jamais ni vu ni connu, reprit le Chamelier. Alors le Cadi ſe tournant vers le Chrétien, lui demanda quelle preuve il pouvoit donner de ce qu'il avoit avancé. Le Marchand n'en put donner d'autre, ſinon que ſa maladie l'avoit empêché de ſuivre le Chamelier. Le Cadi leur

dit à tous deux, qu'ils étoient des bêtes, & qu'ils ſe retiraſſent de ſa préſence. Il leur tourna le dos ; & pendant qu'ils ſortoient enſemble, il ſe mit à une fenêtre, & cria aſſez haut : *Chamelier, un mot.* Le Turc tourna auſſi-tôt la tête, ſans ſonger qu'il venoit d'abjurer cette profeſſion. Alors le Cadi l'obligeant de revenir ſur ſes pas, lui fit donner la baſtonnade & avouer ſa fripponnerie. Il le condamna à payer au Chrétien ſa ſoie, & de plus une amende conſidérable pour le faux ſerment qu'il avoit prêté. *Nouveau Porte-Feuille, imprimé en* 1517.

LACHETÉ.

ON a diſtingué la Lâcheté de la poltronnerie, en ce que celle-ci expoſe au danger malgré la crainte, tandis que la Lâcheté la fuit. La poltronnerie eſt une foibleſſe ; mais la Lâcheté eſt un vice. Les Grecs & les Romains néanmoins ne puniſſoient de mort l'homme lâche que quand ils préſumoient qu'il avoit agi avec réflexion. Chez les Grecs, celui qui s'étoit trouvé foible, & avoit fui à la vue d'un danger inopiné, étoit ſeulement condamné à reſter trois jours aſſis au milieu de la place publique, avec un habillement de femme. „ Songez plutôt, dit Tertul- „ lien à faire monter le ſang au viſage d'un „ homme, qu'à le lui tirer des veines. „

En 1523, le Capitaine *Frauget*, Gouverneur de Fontarabie, ayant rendu honteuſement cette Place aux Eſpagnols, fut condamné à être dégradé de nobleſſe. On l'arma de pied en cap ; on le fit monter ſur un échafaud, où douze Prêtres, aſſis & en ſurplis, commencerent à chanter les vigiles des morts, après qu'on lui eut lu la ſentence qui le déclaroit *traître*, *déloyal*, *vilain*

lain & foi-mentie. A la fin de chaque Pſeaume ils faiſoient une pauſe, pendant laquelle un Héraut d'armes le dépouilloit de quelque piece de ſon armure, en criant à haute voix : *Ceci eſt le caſque du lâche ? ceci, ſon corſelet ; ceci, ſon bouclier, &c.* Lorſque le dernier Pſeaume fut achevé, on lui verſa ſur la tête un baſſin d'eau chaude ; on le deſcendit enſuite de l'échafaud avec une corde qu'on lui paſſa ſous les aiſſelles ; on le mit ſur une claie ; on le couvrit d'un drap mortuaire, & on le porta à l'Egliſe, où les douze Prêtres l'environnerent & lui chanterent ſur la tête le Pſeaume, *Deus, laudem meam ne tacueris*, dans lequel ſont contenues pluſieurs imprécations contre les traîtres. Enſuite on le laiſſa aller & ſurvivre à ſon infamie. *Eſſais hiſtoriques ſur Paris.*

Deſchapelles, Capitaine au Régiment de Picardie, avoit en 1636, rendu lâchement au Duc de Lorraine, Circle, près de Thionville. Louis XIII. envoya un ordre au Conſeil de Guerre, pour faire juger cet Officier. L'ordre étoit conçu en ces termes : " Je vous envoie Deſchapelles à Mezieres, où mon armée paſſe pour aller en Flandre. " Comme il eſt du tout néceſſaire de faire un exemple de l'action qu'il a commiſe, d'avoir rendu " Circle ſans y être forcé, je vous l'envoie, afin " que vous lui faſſiez couper le col ſur le pont " de la ville, & que toute l'armée en paſſant par-" là voie ſon corps ſur l'échafaud, & l'exécution qui en aura été faite. " L'on aſſembla le Conſeil de Guerre ; mais quand les informations furent lues, où l'Officier étoit aſſez convaincu de peur & de Lâcheté, le Conſeil fit difficulté de le condamner à mort, diſant que pour une Lâcheté cauſée par la crainte & l'appréhenſion, on ne condamnoit pas un homme à mort ; mais que, pour l'ordinaire, on le dégradoit, & qu'on lui faiſoit toutes les ignominies poſſibles. Les voix allerent à cette ſimple condamnation ; mais

le Maréchal de Brezé dit : La Lettre du Roi porte, en termes exprès, *qu'on lui faſſe couper le col ;* pourquoi ne le jugez-vous pas ſuivant la Lettre? Le Conſeil répondit : " Monſieur, nous „ jugeons ſelon nos conſciences. La Lettre du „ Roi porte, *qu'on lui faſſe couper le col ſur le „ pont de Mezieres ;* vous pouvez, Meſſieurs les „ Généraux, faire exécuter les ordres du Roi; „ nous avons ordonné au Prévôt de la Connétablie d'y tenir la main. „ Et cela fut exécuté. *Mémoires de Puyſégur.*

Lors de la bataille de Thionville, en 1639, pluſieurs compagnies de chevaux-légers lâcherent pied. De Médavi, qui s'étoit trouvé à cette action, écrivit au Miniſtre de France. " Nous „ avons perdu peu de Cavalerie par ſa Lâcheté, & beaucoup d'Infanterie par ſa valeur. „ Louis XIII. fit demander au Marquis de Feuquieres les noms des plus coupables ; mais ce Général, quoique mécontent d'une grande partie de ſon armée, ne voulut jamais accuſer perſonne. Il répondit conſtamment : " Qu'ayant „ toujours combattu à la tête des troupes, il ne „ pouvoit pas rendre compte de ce qui s'étoit „ paſſé derriere lui. „ Cependant le Roi caſſa quelques-unes des troupes qui avoient mal fait leur devoir dans cette occaſion importante. *Relation de la bataille de Thionville.*

Le Prince d'Orange, qui, en 1673, n'avoit eu pour oppoſer aux François que des Officiers ſans émulation & des ſoldats ſans courage, les avoit formés à force de rigueurs, en faiſant paſſer par la main du bourreau ceux qui avoient abandonné leur poſte. Louis XIV. employa auſſi les mêmes châtiments la premiere fois qu'il perdit une place. Un très-brave Officier, nommé Dupas, rendit Raerden au Prince d'Orange. Il ne tint, à la vérité, pas quatre jours ; mais il ne remit la ville qu'après un combat de cinq heures, donné ſur de mauvais ouvrages, & pour

éviter un assaut général qu'une garnison foible & rebutée n'auroit point soutenu. Le Roi irrité du premier affront qu'essuyoient ses armes, fit condamner Dupas à être traîné dans Utrecht une pelle à la main, & son épée fut rompue : ignominie inutile pour les Officiers François, qui sont assez sensibles à la gloire, pour qu'on ne les gouverne point par la crainte de la honte. Il faut savoir qu'à la vérité les provisions des Commandants des Places les obligent à soutenir trois assauts ; mais ce sont de ces loix qui ne sont jamais exécutées. Dupas se fit tuer un an après au siege de la petite ville de Grave, où on lui avoit obtenu la permission de servir volontaire. Son courage & sa mort durent laisser des regrets au Marquis de Louvois, qui l'avoit fait punir si durement. La souveraine Puissance peut maltraiter un brave homme ; mais non pas le déshonorer. *Siecle de Louis XIV.*

En 1693, le Gouverneur de Heildelberg n'ayant pas fait toute la résistance possible contre l'armée Françoise, commandée par le Maréchal de Lorge, le Prince Louis de Bade le fit arrêter, & son procès lui fut fait par le Conseil de Guerre. Il fut condamné à être dégradé de noblesse, & de l'Ordre Teutonique, dont il étoit revêtu ; à être ensuite chassé de la maison de cet Ordre, qui est à Heilbrun, à coups de pieds au cul par le plus jeune des Chevaliers ; à être mené sur un chariot avec le bourreau à son côté, au travers de l'Armée Impériale, & à avoir la tête tranchée. Cependant on lui fit grace de la vie ; mais l'exécuteur lui ôta sur l'échafaud l'épée dont on l'avoit ceint, la mit en pieces, & lui en frappa plusieurs fois le visage. *Histoire d'Allemagne.*

La veille d'une bataille, un Officier vint demander au Maréchal de Toiras, la permission d'aller voir son pere qui étoit à l'extrémité, pour lui rendre ses soins & recevoir sa bénédiction. *Allez*, lui dit ce Général, qui démêla fort aisé-

ment la cauſe de cette retraite, *pere & mere honoreras, afin que tu vives longuement.* Vie du Maréchal de Toiras.

LAZZI.

CE mot, emprunté de l'Italien, déſigne des mouvements, des jeux de théâtre, des plaiſanteries particulieres aux Bouffons Italiens.

Mezetin, ancien perſonnage de la Comédie Italienne, eſt ſuppoſé venir ſur le théâtre cachant quelque choſe ſous ſon manteau. Arlequin lui demande, que portes-tu ? Un poignard, dit Mezetin. Arlequin cherche, & voit que c'eſt une bouteille ; il la boit, & la rend enſuite à Mezetin, en lui diſant : Je te fais grace du fourreau.

Scaramouche, rendant viſite à Arlequin, apperçoit un fromage dans ſa bibliotheque. Prête-moi ce livre, lui dit-il. — Non, répond Arlequin, c'eſt un original, & tu ſais que les originaux ne ſortent jamais des bibliotheques.

Madame de Sévigné, dans une de ſes Lettres, écrit à ſa fille : " On contoit hier au ſoir à table qu'Arlequin, l'autre jour à Paris, portoit „ une groſſe pierre ſous ſon petit manteau ; on „ lui demandoit ce qu'il vouloit faire de cette „ pierre ; il dit que c'étoit un échantillon d'une „ maiſon qu'il vouloit vendre ; cela me fit rire ; „ je jurai que je vous le manderois. Si vous „ croyez, ma fille, cette invention bonne pour „ vendre votre terre, vous pourrez vous en „ ſervir. „

LÉGISLATION.

LA multiplicité des loix eſt le ſigne non équivoque d'une foible Légiſlation. Un Légiſlateur, eſt-il dit dans un Apologue Oriental, voulut faire prendre une forme nouvelle à un Etat. Pour le tirer plus promptement de la criſe douloureuſe où il étoit, il multiplia les loix. Dans ces entrefaites, il tomba malade; ſon Médecin lui ordonna différents remedes à la fois. Pourquoi une ſi grande quantité, lui dit le malade? — C'eſt pour rétablir votre ſanté plus promptement. — Mais, parmi ces remedes, reprend le malade, les uns empêcheront l'effet que pourroient opérer les autres. — Pardonnez, répond le Médecin, je crois qu'en effet j'ai tort; mais c'eſt que je voulois traiter votre maladie, comme vous traitez celle de l'Etat.

LIBÉRALITÉ.

CEtte qualité du cœur, qui a ſa ſource dans la bienveillance, nous porte à faire part aux hommes de nos propres biens.

Le Cardinal d'Eſt avoit un jour invité le Cardinal de Médicis à ſouper chez lui; après le repas, ils ſe mirent à jouer à la prime, où il s'agiſſoit d'un reſte de dix mille écus. Le Cardinal de Médicis eut prime, & le Cardinal d'Eſt eut cinquante-cinq; mais ne voulant pas s'en ſervir, il le cacha & jetta ſes cartes. Après le jeu, un Gentilhomme de ſa ſuite lui repréſentant que le Cardinal de Médicis avoit perdu: Je le ſavois

bien, répondit-il, mais je ne l'avois pas invité chez moi pour lui gagner ſon argent. *Brantome.*

Un Bourgeois de Prague prêta cent mille ducats à Charles IV., qui lui en fit ſon billet. Le lendemain il invita cet Empereur à dîner avec pluſieurs Seigneurs. Quand on fut au deſſert, il fit apporter le billet de l'Empereur dans un baſſin d'or, & lui dit : " Sire, les autres mets ont „ été communs à toute la compagnie, celui-ci „ ſera pour votre Majeſté. Je la ſupplie d'accep„ ter cette obligation. „ *Pogge.*

Les Fuggers, fameux Négociants d'Ausbourg, ne montrerent pas moins de Libéralité envers Charles-Quint. Cet Empereur leur avoit fait l'honneur de loger chez eux à ſon retour d'Afrique. Les Fuggers, pleins de reconnoiſſance pour cet acte de bonté, firent apporter dans la cheminée où le Prince ſe chauffoit, un fagot de canelle, & y mirent le feu avec une obligation qu'ils avoient de l'Empereur d'une ſomme conſidérable.

Henri de Lorraine, Duc de Guiſe, ſurnommé le Balafré, avoit gagné au jeu cent mille livres à M. d'O, Surintendant des Finances, qui le lendemain lui envoya ſoixante & dix mille livres en argent, & dix mille écus en or renfermés dans un ſac de cuir. Le Duc croyant que ce ſac ne contenoit que de l'argent blanc, le donna pour gratification au Commis, nommé Lavienne qui lui porta la ſomme. Ce Commis, qui ignoroit lui-même ce que ce ſac pouvoit contenir, n'oſa le refuſer; mais quand de retour à l'hôtel d'O il l'eut examiné, il jugea la Libéralité ſi extraordinaire, que ne doutant pas que le Duc ne ſe fût mépris, il lui reporta la ſomme ſur le champ. Mais le Duc la refuſa en lui diſant : " Puiſque la „ fortune vous a été ſi favorable, cherchez un „ autre que le Duc de Guiſe pour vous envier „ votre bonheur. „

Un Gentilhomme qui devoit une ſomme con-

dérable au Comte de Soiſſons vint le trouver, & le pria de lui remettre la moitié de cette ſomme. Cette moitié n'eſt plus à moi, lui dit le Prince, dès que vous avez pris la peine de la venir demander ; mais puiſque vous me laiſſez la diſpoſition de l'autre, trouvez bon que je vous la donne.

Charles II., Roi d'Eſpagne, étant fort jeune & faiſant à pieds les ſtations du Jubilé, trouva un pauvre ſur ſon paſſage, auquel il jetta une croix de diamants qu'il avoit devant lui, ſans que perſonne s'en apperçut. Quand il fut à l'Egliſe, ſes Courtiſans ayant pris garde qu'il n'avoit plus la croix, dirent qu'on avoit volé le Roi. Le pauvre qui ſuivoit, s'écria à l'inſtant : Voilà la croix du Roi, c'eſt Sa Majeſté qui me l'a donnée : le Roi l'avoua. On ne jugea pas à propos de laiſſer au pauvre cette croix, qui étoit de pierreries de la Couronne ; mais il fut décidé dans le Conſeil, que de quelque maniere que le Roi fît ſes dons, ils devoient être ſacrés. En conſéquence la croix ayant été eſtimée douze mille écus, on les donna au pauvre. *Lettres de Bourſault.*

L'illuſtre Maupertuis, qui accompagnoit le Roi de Pruſſe à la guerre, fut fait priſonnier à la bataille de Molwitz, & conduit à Vienne. Le grand Duc de Toſcane, depuis Empereur, voulut voir un homme qui avoit une ſi grande réputation. Il le traita avec eſtime, & lui demanda s'il ne regrettoit pas quelqu'un des effets que les Huſſards lui avoient enlevés. Maupertuis, après s'être fait long-temps preſſer, avoua qu'il auroit voulu ſauver une excellente montre de Greham, dont il ſe ſervoit pour ſes Obſervations Aſtronomiques. Le grand Duc, qui en avoit une du même Horloger, mais enrichie de diamants, dit au Mathématicien François : C'eſt une plaiſanterie que les Huſſards ont voulu vous faire ; ils m'ont rapporté votre montre ; la voilà, je vous la rends.

Un Sage étoit interrogé pour ſavoir ſi la force étoit préférable à la Libéralité. Il décida pour la derniere, en diſant : « Celui qui eſt libéral n'a » pas beſoin de force ; & une main pleine d'or, » vaut mieux qu'un bras robuſte. » *Sadi.*

La Libéralité, cette qualité eſtimable dans un particulier, eſt ſouvent un défaut dans un Souverain. Le Roi de Pruſſe n'étant encore que Prince Royal, avoit comblé de préſents une Actrice célebre. Il la récompenſa beaucoup moins lorſqu'il fut Roi. Cette Actrice ayant oſé s'en plaindre à lui-même, il lui répondit : « Autre- » fois je donnois mon argent, aujourd'hui je » donne celui de mes ſujets. »

La Libéralité eſt une vertu lorſqu'elle a pour objet de ſoulager les malheureux. Sous le regne de Henri III., Roi de France, un Juif très-riche étant mort ſans laiſſer d'héritiers, ce Prince fit préſent de vingt-cinq mille écus de cette aubaine à Géoffroi Camus de Pontcarré. Ce généreux Citoyen les diſtribua auſſi-tôt à trois Négociants aſſociés, qu'un incendie venoit de ruiner.

Une femme fort pauvre, mais qui avoit la conſolation d'avoir une fille aimable, & dont les graces modeſtes annonçoient la ſageſſe, ſe préſenta avec cette jeune perſonne à l'audience du célebre Cardinal Farneſe. Elle lui expoſa qu'elle étoit ſur le point d'être renvoyée, avec ſa fille, d'un petit appartement qu'elles occupoient chez un homme fort riche, parce qu'elles ne pouvoient lui payer cinq ſequins qui lui étoient dus. Le ton d'honnêteté avec lequel elle faiſoit connoître ſon malheur, fit aiſément comprendre au Cardinal qu'elle n'y étoit tombée, que parce que la vertu lui étoit plus chere que les richeſſes. Il écrivit un mandat & la chargea de le porter à ſon Intendant. Celui-ci, après l'avoir ouvert, compta ſur le champ cinquante ſequins. Monſieur, lui dit cette femme, je ne demandois pas tant à Monſeigneur, & certaine-

ment il s'eſt trompé. Il fallut, pour faire ceſſer la conteſtation, que l'Intendant allât lui-même parler au Cardinal. Son Eminence en reprenant ſon mandat dit aux deux perſonnes qui étoient préſentes : Vous avez tous raiſons, je m'étois trompé, le procédé de Madame le prouve, & au-lieu de cinquante ſequins, il en écrivit cinq cents, qu'il engagea la vertueuſe mere d'accepter pour marier ſa fille.

LIBERTÉ.

LA Liberté conſiſte à n'obéir qu'aux loix. Il en eſt de la Liberté, a dit un Sage, comme de l'innocence & de la vertu, dont on ne ſent le prix qu'autant qu'on en jouit ſoi-même, & dont le goût ſe perd ſitôt qu'on les a perdues. Je connois les délices de ton pays, diſoit Braſidas à un Satrape, qui comparoit la vie de Sparte à celle de Perſépolis; mais tu ne peux connoître les plaiſirs du mien.

Un Lacédémonien interrogé ſur ce qu'il ſavoit : *Etre libre*, dit-il.

L'Hiſtoire ancienne eſt remplie d'actions les plus courageuſes produites par un vif amour de la Liberté. L'Hiſtoire moderne nous en offre quelques-unes qui peuvent leur être comparées. Philippe II. avoit en 1574, fait inveſtir la ville de Leyde, pour la ſoumettre au joug Eſpagnol. Les aſſiégeants, inſtruits qu'il n'y avoit point de garniſon dans la ville, y jetterent des lettres pour engager les habitants à ſe rendre. On leur répondit, du haut des murailles, qu'on ſavoit que le deſſein des Eſpagnols étoit de réduire la place par la famine; mais qu'ils n'y devoient pas compter, tout le temps qu'ils entendront les chiens aboyer; que, lorſque ce ſecours & toute autre

eſpece d'aliments manqueront, on mangera le bras gauche, tandis qu'on ſe ſervira du droit pour ſe défendre ; que privé enfin de tout, on ſe réſoudra plutôt à mourir de faim qu'à tomber entre les mains d'un ennemi barbare. Après cette déclaration, on fit une monnoie de papier avec cette inſcription : *Pour la Liberté.* Ce papier fut, après le ſiege, fidélement converti en monnoie d'argent. *De Thou.*

On ſait que pour la proclamation d'un Roi de Pologne, il faut un conſentement général. Lors du couronnement de Ladiſlas, frere aîné du Roi Caſimir, le Primat ayant demandé à la Nobleſſe ſi elle agréoit ce Prince, un ſimple Gentilhomme répondit que non. On lui demanda quel reproche il avoit à faire à Ladiſlas : *Aucun*, répondit-il, *mais je ne veux point qu'il ſoit Roi.* Il tint ce langage pendant plus d'une heure, & ſuſpendit la proclamation. Enfin, il ſe jetta aux pieds du Roi, & dit qu'il vouloit voir ſi ſa nation étoit encore libre ; qu'il étoit content, & qu'il donnoit ſa voix à ſa Majeſté. *Mémoires & Anecdotes pour ſervir à l'Hiſtoire de Pologne.*

Dans une ville priſe d'aſſaut, un pauvre aveugle profitant de la confuſion du carnage, alla ſe cacher dans un puits. Il y fut découvert quelque temps après ; & il répondit à ceux qui lui demandoient comment il avoit pu deſcendre : *Les aveugles ne voient que le chemin de la Liberté.* On la lui rendit pour récompenſer ce bon *mot.*

LIMOSIN.

LE Limoſin, né au milieu d'un pays peu fertile, eſt exercé de bonne heure à une vie dure & frugale. Un Limoſin, Maître Maçon, voyoit ſon petit manœuvre tremper un morceau de

ain trop ſec dans un ſeau de mortier pour l'at-ndrir : Et qu'eſt-ce donc, s'écria-t-il, Lionard, : crois que tu donnes dans la friandiſe?

Des Limoſins fort ſimples, & qui croyoient ue rien n'étoit impoſſible au Saint Siege, de-nandoient à un Pape, qui étoit de leur nation, u'il leur accordât deux récoltes de bled dans ne année. Je le veux bien, répondit le Pape; mais vos années auront dorénavant vingt-quatre mois.

LOI.

UNe Loi ſouvent ne paroît juſte que parce qu'on ne ſe l'eſt pas repréſentée ſous toutes les faces poſſibles. C'eſt ce qu'on a tâché de faire comprendre par cet Apologue Oriental. Nandiskar étoit borgne & Légiſlateur; il avoit aſſemblé les vieillards de ſa nation, pour leur faire jurer, au nom de la République, de ne jamais rien changer à ſes Loix. Nantéou, lui ſeul, s'y oppoſoit; mais Nandiskar ſe défendit ſi adroitement, qu'il aigrit tous les eſprits contre Nantéou. Celui-ci déſeſpérant de ramener ſes Compatriotes par des diſcours, s'approcha de Nandiskar, & lui dit: Tu veux que tes Loix ſoient ſtrictement obſervées, le peuple y conſent; & moi je demande à être puni ſuivant tes Loix. En proférant ces dernieres paroles, il lui créva, d'un coup de poing, l'œil qui lui reſtoit. Nandiskar avoit fait une Loi conçue en ces termes : *Quiconque crévera un œil, qu'il en perde un.* Tu t'apperçois par-là, reprit Nantéou, combien ta Loi eſt défectueuſe, puiſqu'il ne m'en coûte qu'un œil, pour te priver de la vue. Nandiskar lui répondit : Loin de t'en vouloir, je te dois de la reconnoiſſance; en me privant des yeux du corps, tu m'as ouvert

les yeux de l'eſprit. Et vous, ſages vieillards, ne rougiſſez point d'avouer, avec moi, que nous avons eu tort.

MARI.

IL y a plus de Maris qui aiment leurs femmes, que de femmes qui aiment leurs Maris; & je crois, dit un Auteur moderne, en avoir trouvé la raiſon dans l'amour que tous les hommes ont en général pour la liberté. Les femmes dépendent de leurs Maris; & les Maris ne dépendent point de leurs femmes. Ajoutons à cette penſée, que la plupart des diſſenſions qui s'élevent entre un Mari & une femme viennent le plus ſouvent de ce que celle-ci veut ſortir de l'état de dépendance où la nature l'a miſe. Une Dame vertueuſe fut priée par une autre Dame de lui apprendre quels ſecrets elle avoit pour conſerver les bonnes graces de ſon Mari : *C'eſt*, lui répondit-elle, *en faiſant tout ce qu'il lui plaît, & en ſouffrant patiemment tout ce qui ne me plaît pas.*

Un Mari qui eſſuyoit ſouvent la mauvaiſe humeur de ſa femme, ne lui oppoſoit d'autres armes que le ſilence. Un de ſes amis lui dit là-deſſus : On voit bien que vous craignez votre femme. Ce n'eſt point elle que je crains, repartit le Mari, c'eſt le bruit.

Une très-belle femme qui n'avoit point d'enfants, & qui ne croyoit pas que ce fût ſa faute, ayant un jour un beau diamant au doigt : « Voilà, » lui dit ſon Mari, un diamant merveilleux, » mais fort mal mis en œuvre. Il n'eſt pas le » ſeul, répondit-elle avec un ſourire malin. »

On s'eſt égayé, à l'exemple des Auteurs comiques, ſur le compte des Maris ridicules. Un Mari appelloit toujours ſa femme, *ma divine*.

Cette fadeur qui déplaiſoit généralement, fit dire à quelqu'un qui connoiſſoit bien cette femme: Son Mari a bien tort de l'appeller ainſi ; car, ſoit dit entre nous, il n'en eſt point de plus humaine.

Un ſot Mari vantoit beaucoup, dans une compagnie, les robes, les dentelles, les bijoux & autres ajuſtements de ſa femme. Quelqu'un qui ſavoit ce qui en étoit, lui dit aſſez plaiſamment: „ Si Madame le porte beau, avouez que vous „ les portez belles. „

Un homme veuf, qui avoit pris une ſeconde femme, ne ceſſoit de louer devant elle les graces, l'eſprit, les talents de la premiere. Un jour que cet époux peu galant recommençoit ce Panégyrique devant pluſieurs perſonnes, ſa femme préſente, il crut s'appercevoir qu'elle murmuroit tout bas. Pardonnez-moi, lui dit-il, les regrets que je donne à la défunte ; elle les mérite. Ah, Monſieur! répondit celle-ci un peu piquée, perſonne, je vous jure, ne la regrette plus que moi.

MARIAGE.

UN Peintre faiſoit un tableau de l'Hymen pour un jeune amant : Je veux qu'il ſoit accompagné de toutes les graces, lui diſoit cet amant paſſionné ; ſouvenez-vous ſur-tout que l'Hymen doit être plus beau qu'Adonis. Il faut lui mettre en main un flambeau plus brillant encore que celui de l'Amour. Enfin, faites un effort d'imagination, je vous payerai votre tableau à proportion que le ſujet en ſera gracieux. Le Peintre qui connoiſſoit ſa libéralité, n'oublia rien pour le ſatisfaire, & lui apporta le tableau la veille de ſes noces. Notre jeune amant n'en fut

point ſatisfait. Il manque, dit-il, à cette figure, certain air gai, certains agréments, certains charmes ; enfin, ce n'eſt point-là l'idée que j'ai de l'Hymen. Vous l'avez fait d'une beauté médiocre ; vous ne ſerez que médiocrement récompenſé. Le Peintre, qui avoit autant de préſence d'eſprit que de génie pour la peinture, prit ſon parti dans le moment. Vous avez raiſon, lui dit-il, de n'être pas content de la beauté de mon tableau, il n'eſt pas encore ſec ; ce viſage eſt embu ; & pour vous parler franchement, j'emploie mes couleurs de maniere que ma peinture ne paroît rien dans les premiers jours. Je vous rapporterai ce tableau dans quelques mois, & pour lors vous me le payerez ſelon ſa beauté ; je ſuis ſûr qu'il vous paroîtra tout autre : adieu, Monſieur, je ne ſuis pas preſſé d'argent. Ce Peintre remporta ſon ouvrage ; notre jeune amant ſe maria le lendemain ; & quelques mois s'écoulerent ſans que le Peintre parût. Enfin il reporta le tableau ; notre jeune époux fut ſurpris en le voyant. Vous me l'aviez bien promis, lui dit-il, que le temps embelliroit votre peinture ; quelle différence ! je ne la reconnois plus : j'admire l'effet du temps ſur les couleurs, & j'admire encore plus votre habileté ; cependant je ne puis m'empêcher de vous dire que ce viſage eſt un peu trop gai, ces yeux un peu trop vifs ; car enfin les feux de l'Hymen doivent paroître moins brillants que ceux de l'Amour ; ce ſont des feux ſolides que ceux de l'Hymen : d'ailleurs, l'attitude de votre figure eſt un peu trop enjouée, un peu trop libre ; & vous lui avez donné un certain air de badinage qui ne caractériſe pas tout-à-fait..... Ce n'eſt pas-là l'Hymen enfin. Fort bien, Monſieur, lui dit le Peintre, ce que j'avois prévu, eſt arrivé ; l'Hymen eſt à préſent moins beau dans votre idée que dans mon tableau ; c'étoit tout le contraire il y a trois mois : ce n'eſt point ma peinture qui a changé, c'eſt

votre imagination; vous étiez amant pour lors, vous êtes mari maintenant. *Dufresny.*

On a dit que le Mariage étoit le tombeau de l'amour. Un homme de condition s'étoit marié par inclination. Quelqu'un qui le connoissoit, contoit, dans une compagnie, que depuis qu'il étoit marié, il ne couchoit plus avec sa femme.

On conseilloit à un pere d'attendre que son fils fût plus sage pour le marier. " Votre con-„ seil, répondit-il, ne doit pas être suivi; car „ si mon fils devient sage, il ne se mariera point.„

Un Evêque interrogeoit, sur le Catéchisme, une bonne vieille femme qui n'avoit point été heureuse en maris, & lui demandoit combien il y avoit de Sacrements. Elle répondit qu'il y en avoit six, qu'elle nomma. — Et le Mariage, repartit l'Evêque, qui vous empêche de croire que c'est un Sacrement? c'est une union si sainte, si douce & si agréable! — *Ah! ah!* dit la vieille, *s'il est si bon, que n'en tâtez-vous.*

Un amateur considéroit les sept Sacrements peints par le Poussin, & trouvoit beaucoup à critiquer dans le tableau qui représentoit le Mariage. Je vois bien, s'écria cet amateur, qui n'étoit peut-être pas content de sa femme, qu'il est mal-aisé de faire un Mariage qui soit bon, même en peinture.

Sous le regne de S. Louis les mariés ne pouvoient coucher ensemble la premiere nuit des noces, ni même les deux suivantes, sans en avoir acheté la permission des Evêques. C'étoit bien ces trois nuits-là qu'il falloit choisir, ajoute M. de Montesquieu; car pour les autres, on n'auroit pas donné beaucoup d'argent.

Les femmes sont nos maîtresses dans la jeunesse, nos compagnes dans l'âge mûr, & nos nourrices dans la vieillesse. On a donc, à tout âge, des raisons de se marier. *Bâcon.*

MAXIME.

PRopoſition générale, & qui contient une vérité-pratique. On a comparé ingénieuſement certaines Maximes à des échevaux mêlés. En tient-on un bout, on peut en devider toute la morale & la politique; mais il faut, à cet ouvrage, employer des mains bien adroites.

Conſidérez les différents états de la vie où la naiſſance & l'éducation peuvent vous deſtiner, & conſultez votre génie avant d'en embraſſer aucun. Ce qui perd un homme, & pour ſa fortune & pour ſa réputation, c'eſt de ſe jetter dans une profeſſion qui ne lui convient pas. *Bâcon.*

Vouloir embraſſer tous les objets que le tourbillon des affaires offre à nos yeux, c'eſt s'expoſer à n'en ſaiſir aucun. N'ayez qu'un but; employez tout le reſte comme des moyens. *B.*

Vous vous croyez en paſſe, parce qu'un homme d'un nom ou d'un mérite diſtingué vous protege? Illuſion. Ce n'eſt pas toujours un bel inſtrument qu'il vous faut, mais un outil commode & maniable. Quand vous recommandez vos intérêts à quelqu'un, n'examinez pas tant ſon rang, que ſon habileté; ſon crédit que ſon affection; s'il ſe prête aiſément, que s'il fait du choix dans ſes engagements. *B.*

Attachez-vous à la vertu, vous n'aurez pas à vous plaindre de la fortune. *B.*

O fils d'Adam! que la vertu ſoit toujours devant tes yeux; & repréſente-la ſi belle, qu'il te ſoit impoſſible de ne la pas aimer; ſur-tout ne t'occupe point de ſes préceptes ſans penſer à ſes effets & à ſes charmes; donne-lui donc un corps; ſaiſis-la par tes ſens. *Sadi.*

Fais-

Fais-toi des images vives du bonheur qui doit être la récompense du Sage, & des malheurs où tombe l'insensé, tu intéresseras ton cœur à être vertueux. *S.*

Ne renonçons jamais au bonheur; les sources du bien & du mal sont cachées, & nous ignorons laquelle doit s'ouvrir pour arroser l'espace de la vie. O homme! ô qui que tu sois, mon frere! dans le malheur, sois patient, & espere. *S.*

Obéissons en tout temps aux loix & aux coutumes de notre pays. *Descartes.*

N'enchaînons jamais notre liberté pour l'avenir. *D.*

Décidons-nous toujours pour les opinions modérées, parce que, dans le moral, tout ce qui est extrême est presque vicieux. *D.*

Travaillons à nous vaincre nous-mêmes, plutôt que la fortune; parce que l'on change ses desirs plutôt que l'ordre du monde, & que rien n'est en notre pouvoir que nos pensées. *D.*

Pour vous soumettre la fortune & les choses, commencez par vous en rendre indépendant. Pour regner par l'opinion, commencez par regner sur elle. *Rousseau.*

Le monde réel a ses bornes; le monde imaginaire est infini. Ne pouvant élargir l'un, rétrécissons l'autre; car c'est de leur seule différence que naissent toutes les peines qui nous rendent vraiment malheureux. *R.*

Les grands besoins naissent des grands biens; & souvent le meilleur moyen de se donner les choses dont on manque, est de s'ôter celles qu'on a. *R.*

Les bonnes Institutions sociales, sont celles qui savent le mieux dénaturer l'homme, lui ôter

ſon exiſtence abſolue, pour lui en donner une relative, & tranſporter le *moi* dans l'unité commune ; en ſorte que chaque particulier ne ſe croie plus un, mais partie de l'unité, & ne ſoit plus ſenſible que dans le tout. *R.*

Le ſeul moyen de connoître les véritables mœurs d'un peuple, c'eſt d'étudier ſa vie privée dans les états les plus nombreux ; car s'arrêter aux gens qui repréſentent toujours, c'eſt ne voir que des Comédiens. *R.*

Les Citoyens qui ont bien mérité de la patrie, doivent être récompenſés par des honneurs, & jamais par des privileges ; car la République eſt à la veille de ſa ruine, ſitôt qu'on peut penſer qu'il eſt beau de ne pas obéir aux loix. *R.*

Le premier pas vers le vice, eſt de mettre du myſtere aux actions innocentes ; & quiconque aime à ſe cacher, a tôt ou tard, raiſon de ſe cacher. Un ſeul précepte de morale peut tenir lieu de tous les autres. C'eſt celui-ci : " Ne fais ni „ ne dis jamais rien, que tu ne veuilles que „ tout le monde voie & entende. *R.*

Un homme ne doit jamais rougir d'avouer qu'il a tort ; car, en faiſant cet aveu, il prouve qu'il eſt plus ſage aujourd'hui qu'il n'étoit hier. *Pope.*

MÉDECINS.

SI vous avez beſoin de Médecins, dit l'Ecole de Salerne, il y en a trois auxquels vous pourrez avoir recours ; l'eſprit gai & tranquille, l'exercice modéré, la diete. C'eſt auſſi ce que penſoit M. Dumoulin. Ce célebre Médecin étant à l'agonie, & environné de pluſieurs Médecins de Pa-

ris qui déploroient ſa perte, leur dit : *Meſſieurs, je laiſſe après moi trois grands Médecins ;* & preſſé par eux de les nommer, parce qu'ils croyoient tous être des trois, il répondit : *L'eau, l'exercice, la diete.*

Un Roi de perſe envoya au Calife Muſtapha, un Médecin très-célebre, qui demanda, en arrivant, comment on vivoit à ſa Cour. On lui répondit : On ne mange que lorſqu'on a faim, & on ne la ſatisfait pas entiérement. Je me retire, dit-il, je n'ai que faire ici.

Gourville, dont nous avons des mémoires, étant tombé malade à Paris, envoya un homme de confiance à la porte des Ecoles de Médecine, un jour que la Faculté s'aſſembloit ; avec ordre de lui amener, ſans autre information, celui des Médecins dont il jugeroit la complexion la plus conforme à la ſienne. On lui en amena un tel qu'il le ſouhaitoit, & il s'en trouva bien.

André Baccius, habile Médecin de Florence, mais très-fantaſque, ayant été appellé pour voir une femme malade, commença par lui tâter le pouls, & lui ayant trouvé une groſſe fievre, il lui demanda, entre autres choſes, l'âge qu'elle avoit. Elle n'eut pas plutôt dit qu'elle avoit quatre-vingts ans, qu'il repouſſa ſon bras, & lui dit tout en colere : Combien de temps voulez-vous donc reſter au monde ? & ſe retira ſur le champ.

On a rapporté dans les *Anecdotes de Médecine*, l'embarras ſingulier où ſe trouva un jour Fabrice Hildan, grand Médecin & très-bon Chirurgien. Fabrice fut appellé chez un Payſan qui s'étoit fait entrer dans l'œil une paille de fer. L'Eſculape tenta différents moyens pour la tirer, il ſe ſervit même de quelques inſtruments ; mais la paillette leur échappoit par ſa ténuité, & toutes les opérations n'aboutirent qu'à occaſionner une inflammation dans l'œil du Payſan. Fabrice revint tout penſif chez lui, & déſeſpéroit de pouvoir réuſſir, lorſque ſa femme inſtruite de

ce qui s'étoit passé, se mit à sourire : l'embarras du Docteur n'en étoit pas un pour elle; mais desirant de jouir de son petit triomphe, elle dit à son mari qu'elle vouloit l'accompagner chez le malade, & que peut-être elle lui seroit de quelque secours. Fabrice ne comptant plus sur aucun succès, consent à tout; il obéit à sa femme, qui lui dit de tenir les paupieres du malade bien écartées. Cette femme tire aussi-tôt de sa poche un aimant qu'elle promene le plus près qu'elle peut de la surface de l'œil; au même instant la paillette vole vers l'aimant, & le malade se sent soulagé. La femme de Fabrice, comme on le devine bien, ne resta pas muette. Elle reçut les témoignages de reconnoissance du Paysan; mais ce qui sans doute la flatta le plus, ce fut l'aveu que lui fit son mari, que, sans elle, il n'auroit pas eu la moindre idée de cette heureuse ressource.

Un habile Médecin (M. Falconet) fut appellé auprès d'une Dame malade imaginaire. Il l'interrogea; elle lui avoua qu'elle mangeoit, buvoit & dormoit bien, & qu'elle avoit tous les signes d'une santé parfaite. Hé bien, lui dit le Médecin en homme d'esprit, laissez-moi faire, je vous donnerai un remede qui vous ôtera tout cela.

Moliere joua sur le théâtre, les Médecins ridicules. Combien d'autres sarcasmes n'a-t-on pas lancés contre eux? Il y a ce conte d'un Ministre Huguenot, qui, interdit de ses fonctions par la cabale de ses ennemis, dit tout haut, qu'il en coûtera la vie à plus de cent hommes. Cité devant le Juge pour avoir tenu ce discours, il s'explique en disant, que si on l'empêchoit d'être Ministre, il se feroit Médecin. Ce trait est employé dans la Comédie du *Grondeur*. Ce personnage, qui est Médecin, outré de ce que le mariage de Mondor & de sa fille est conclu malgré lui, s'écrie, dans sa colere : Il en coûtera la vie à plus de quatre.

Le Journal des Savants rapporte l'Anecdote

e deux Médecins qui ſe battirent pour régler
l maniere dont ſeroit cuite une pomme qu'ils
enoient de preſcrire à leur malade. Tous deux
voient ordonné qu'elle ſeroit cuite ſous la cen-
re ; mais l'un prétendoit qu'il falloit la faire
uire enveloppée d'un papier gris, & l'autre qu'il
alloit l'envelopper d'une feuille de vigne. Le
ernier montra avec beaucoup d'éloquence les
grands avantages que le malade retireroit des
qualités de la feuille de vigne qui s'inſinueroient
dans la pomme ; l'autre dit encore de plus belles
choſes au ſujet du papier gris. Mais comme
leurs diſſertations ne finiſſoient pas, ils termine-
rent à l'amiable leur différent avec quelques
coups de canne.

Le Spectateur Anglois compare les Médecins
à l'armée des anciens Bretons du temps de Cé-
ſar, dont les uns tuoient à pied, & les autres
montés ſur des chariots. Si l'Infanterie, ajoute-
t-il, ne fait pas tant d'exécution que la Cavale-
rie, c'eſt parce qu'elle ne ſauroit ſe tranſporter
ſi vîte dans tous les quartiers de la ville, ni dé-
pêcher beaucoup d'affaires en peu de temps.

Un malade interrogé, pourquoi il n'appelloit
pas un Médecin : " C'eſt, répondit-il, parce que
" je n'ai pas encore envie de mourir. "

Un Médecin trouvant mauvais qu'on parlât
mal des Médecins, dit : Il n'y a perſonne qui
puiſſe ſe plaindre de moi. Non, lui répondit-on ;
car vous tuez tous ceux que vous traitez.

Un Peintre, dont le talent étoit fort médio-
cre, embraſſa la profeſſion de Médecin. Comme
on lui en demandoit la raiſon : " Dans la Peinture,
" répondit-il, toutes les fautes ſont expoſées à la
" vue ; mais dans la Médecine, elles ſont enter-
" rées avec le malade, & on ſe tire mieux d'affaire.

Un homme qui ſouffroit beaucoup, apperce-
vant pluſieurs Médecins autour de ſon lit, s'a-
viſa de faire comme un ſoldat qu'on va paſſer
par les armes. Il fit approcher celui de tous les

Médecins qu'il crut le plus habile, & lui dit : Monsieur, je vous prends pour mon parrain.

Un Médecin violent & fantasque, prit querelle en jurant contre quelqu'un, & le menaça de le tuer. Ce n'est pas ce que je crains, repartit celui-ci, car je ne t'enverrai jamais demander quand je serai malade.

On a cité un Médecin Suisse qui ne passoit jamais auprès d'un cimetiere, sans se couvrir le visage avec son mouchoir, & quand on lui en demandoit la raison : " C'est, répondit-il, que " bien des gens étant ici arrêtés par mon ordon- " nance, j'ai peur que quelqu'un ne me recon- " noisse, & ne me prenne au collet. "

Le Duc de Rohan, voyageant en Suisse, s'y trouva indisposé, & on lui fit venir le plus célebre Médecin du Canton, qui s'appelloit le Docteur *Thibaud*. Il me semble lui dit M. de Rohan, que votre visage ne m'est point inconnu. Le Docteur Thibaud lui répondit : Cela pourroit être, Monseigneur, & vous pouvez bien vous souvenir que j'ai été le Maréchal de votre écurie. — Comment donc, dit M. de Rohan, vous faites ici le Médecin ? Et de quelle maniere pouvez-vous traiter les malades ? Thibaud lui répondit qu'il passoit pour le plus grand Médecin de tout le Canton, & qu'il traitoit les Suisses comme il avoit traité les chevaux de son Excellence ; qu'à la vérité il en mouroit beaucoup des remedes qu'il leur faisoit prendre, mais qu'il en guérissoit aussi quelques-uns ; & il le pria de ne le point découvrir, & de lui laisser gagner sa vie aux dépens de celles de MM. les Suisses. *Chevreana*.

Triller raconte qu'un Médecin de sa connoissance avoit toujours sa poche pleine d'ordonnances & de recettes. Lorsqu'il étoit consulté par des malades, il leur disoit de prendre au hazard, & que le remede qu'ils tireroient, seroit sûrement le plus convenable à leur maladie. Une

Dame, tourmentée d'un grand mal de gorge, eut recours à cet Eſculape, fouilla dans ſa poche, & voyant que c'étoit l'ordonnance d'un clyſtere, elle ſe prit ſi fort à rire, que ſon abcès créva, & elle guérit.

Un homme incommodé de la vue, dit un Auteur Perſan, s'adreſſa à un Médecin de chevaux, qui lui frotta les yeux du même onguent dont il frottoit ceux de ſes animaux. Cet homme devint aveugle. Il alla ſe plaindre au Cadi, qui lui fit cette réponſe : Ce Médecin n'a jamais traité que des chevaux, il vous traite comme ſes malades.

On a fait ce conte. Un amant en danger de perdre ſa maîtreſſe, qui étoit malade, cherchoit par-tout un Médecin ſur la ſcience duquel il pût ſe repoſer. Il trouve en ſon chemin un homme poſſeſſeur d'un taliſman, par lequel on appercevoit des êtres que l'œil ne peut voir. Il donne une partie de ce qu'il poſſede pour avoir ce taliſman ; & court chez un fameux Médecin. Il vit une foule d'ames à ſa porte. C'étoient les ames de ceux qu'il avoit tués. Il en voyoit plus ou moins à toutes les portes des Médecins, ce qui lui ôtoit l'envie de s'en ſervir. On lui en indiqua un dans un quartier éloigné, à la porte duquel il n'apperçoit que deux petites ames. Voici enfin un bon Médecin, dit-il en lui-même, je vais aller le trouver. Le Médecin, étonné, lui demanda comment il avoit pu le découvrir? Parbleu ! dit l'amant affligé, votre réputation & votre habileté vous ont fait connoître. Ma réputation ! ce n'eſt que depuis huit jours que je ſuis ici, & je n'ai encore vu que deux malades.

MÉDITATION.

LEs mêmes mots n'ont pas pour tout le monde la même ſignification. Il y a telles paroles qui n'expriment que du ſon pour de certaines perſonnes, & qui deviennent pour d'autres la matiere de la plus profonde Méditation. On a rapporté à ce ſujet, qu'une fille, en réputation de ſainteté, paſſoit les journées entieres en oraiſon. L'Evêque le fait, il la va voir : Quelles ſont donc les longues prieres auxquelles vous conſacrez vos journées ? Je récite mon *Pater*, lui dit la pieuſe fille. Le *Pater*, répond l'Evêque, eſt ſans doute une excellente priere : mais enfin, un *Pater* eſt bientôt dit... O Monſeigneur, quelles idées de la grandeur, de la puiſſance, de la bonté de Dieu, renfermées dans ces deux ſeuls mots, *Pater noſter !* En voilà pour une ſemaine de Méditation.

MÉPRIS DE LA MORT.

QUiconque a beaucoup de témoins de ſa Mort, ſe fait une gloire de la braver. Cette penſée eſt confirmée par pluſieurs faits rapportés à l'article, *Courage*. Les Gladiateurs, chez les Anciens, qui avoient reçu dans l'arene le coup mortel, conſervoient en mourant ce maintien courageux & cette grace dont les maîtres d'eſcrime leur faiſoient une leçon. Le *Gladiateur expirant*, morceau de ſculpture antique, eſt aſſis à terre; il a encore la force de ſe tenir ſur le bras droit, quoiqu'il aille expirer. On voit qu'il ne veut point

point s'abandonner à ſa douleur & à ſa défaillance, & qu'il craint moins la Mort que de faire une grimace ou de pouſſer un lâche ſoupir.

Les anciens Danois honoroient un Guerrier qui, loin de craindre la Mort, la voyoit approcher d'un œil riant. Un Auteur Danois, en parlant d'un Héros de ce pays, nommé *Agnar*, dit: „ Agnar tomba, rit & mourut. „

Il y a cette penſée d'un Auteur Arabe qui, dans une de ſes Epigrammes, dit: Que puiſqu'il étoit venu au monde en pleurant, au milieu des amis de ſa famille qui étoient dans la joie, il étoit réſolu de mourir en riant, & de laiſſer pleurer ſes amis à leur tour.

Péregrin le Cynique, ſe ſentant vieux & mépriſé parce qu'il ne faiſoit plus rien de nouveau, ambitionna de ſe rendre illuſtre par une Mort extraordinaire. Il publia, qu'à la premiere aſſemblée des Jeux Olympiques, il ſe brûleroit. Il tint parole. Les jeux étant finis, il fit dreſſer un grand bûcher, & accompagné de pluſieurs autres Cyniques, il y vint mettre le feu, ôta ſa beſace, ſon manteau & ſon bâton, l'équipage des Cyniques, jetta de l'encens dans le feu, &, tourné vers le midi: " Génies de mon pere & de ma „ mere, s'écria-t-il, recevez-moi favorablement. Auſſi-tôt il ſauta dans le feu & diſparut, tant la flamme étoit grande. *Fleuri.*

Maximilien d'Egmond, Comte de Buren, grand Général & Favori de Charles-Quint, inſtruit par ſon Médecin que le moment de ſa Mort approchoit, fit prier ſes amis à un feſtin magnifique, où lui-même armé de pied en cap, leur diſtribua ſes tréſors. Après cette libéralité, ayant bu un verre de vin à la ſanté de l'Empereur, ſon Maître, il mourut tranquillement. *Journal litt.*

Il y a des peuples entiers qui ſe procurent la Mort pour ſe délivrer des infirmités de la vieilleſſe, & des chagrins de la vie. Lorſque les Sau-

vages de la Baye de Hudſon viennent à un âge tout-à-fait décrépit, & ſont hors d'état de travailler, ils font faire un feſtin & y convient toute leur famille. Après avoir fait une longue harangue, dans laquelle ils les invitent à ſe bien comporter, & à vivre en bonne union les uns avec les autres, ils choiſiſſent celui de leurs enfants qu'ils aiment le mieux; ils lui préſentent une corde qu'ils ſe paſſent eux-mêmes autour du cou, & le prient de les étrangler pour les tirer de ce monde où ils ne ſont plus qu'à charge aux autres. L'enfant ne manque pas auſſi-tôt d'obéir à ſon pere, & l'étrangle le plus promptement qu'il eſt poſſible. *Voyage du Nord.*

Parmi les Taprobaniens, celui qui commençoit à ſentir les glaces de la vieilleſſe, alloit de gaieté de cœur ſe coucher ſur une herbe venimeuſe, qui faiſoit doucement paſſer d'un ſommeil tranquille au ſommeil de la Mort. *Diodore de Sicile.*

Ces faits généraux qui ſont en grand nombre, & d'autres faits particuliers dont quelques-uns ſeront ici rapportés, ſemblent prouver que la crainte de la Mort n'eſt qu'un mal d'opinion.

Atticus, attaqué d'une hydropiſie cruelle, & las de traîner une vie languiſſante, ſans qu'on pût lui donner du ſoulagement, prit la réſolution de ſe laiſſer mourir de faim; ce qu'il exécuta ſi heureuſement, que ſes Médecins trouverent, qu'au-lieu d'abréger ſes jours, il avoit mis fin à ſa maladie. Ils lui dirent, qu'il n'avoit déſormais pour ſe bien porter, qu'à prendre courage, & ſe diſpoſer à vivre. Puiſque la Mort, répondit Atticus, eſt le terme néceſſaire de notre vie, & que je m'en ſuis vu ſi proche, il ſeroit indigne de moi de retourner ſur mes pas. Il ſe laiſſa effectivement mourir.

Peu de jours avant notre voyage de Suede, dit M. Huet, Evêque d'Avranches, il arriva à Stockholm une étrange aventure. Un jeune hom-

me, qui ne manquoit ni de biens, ni de fortune; & dont la conduite avoit toujours paru aſſez réglée, ſe ſaiſit en plein jour d'un enfant qui jouoit devant la boutique de ſon pere, & lui coupa la gorge. On l'arrêta auſſi-tôt, & on le mena devant le Magiſtrat qui l'interroge ſur les motifs d'une ſi méchante action. Monſieur, dit-il, j'avoue mon crime, & je reconnois que j'ai mérité la Mort. Bien-loin de chercher à me juſtifier, & à obtenir le pardon de ma faute, je vous repréſente que vous feriez une injuſtice, ſi vous me la pardonniez. J'ai conſidéré la vie, & j'ai étudié la Mort. L'une m'a paru une ſource de miſere & de crimes, l'autre un état d'innocence & de paix. J'ai donc jugé la Mort préférable à la vie, & j'ai cherché les moyens de ſortir de ce monde. Après beaucoup de réflexions, voyant que je ne pouvois aller au but que je tendois que par un crime, je me ſuis déterminé à celui que j'ai commis, comme le moins méchant & le plus excuſable. J'ai tué un enfant dans l'âge d'innocence, & je lui ai aſſuré ſon ſalut. J'ai ſoulagé ſon pere, chargé d'une nombreuſe famille, & de peu de moyens pour la faire ſubſiſter. Je ſais néanmoins que je ſuis coupable; mais j'eſpere que la punition que j'attends de vous, & la maniere dont je la recevrai, obtiendront de Dieu le pardon de ma faute. Il courut au lieu de ſon ſupplice en chantant, & il reçut la Mort avec une fermeté & une joie qui étonna tout le monde.

Les Papiers Anglois de l'année 1761, font mention d'un fait à-peu-près ſemblable. Jean Brulèman, né dans l'Amérique Septentrionale, avoit d'abord été Orfevre à Philadelphie. Il quitta ſa profeſſion pour ſe mettre dans le ſervice, & il fut Officier dans le Régiment Royal Américain. Ayant été enſuite ſoupçonné de faire ou débiter de la fauſſe monnoie, on le renvoya. Il revint à Philadelphie. Une ſombre mé-

lancolie s'empara de lui; la vie lui devint insupportable, mais le suicide l'épouvantoit. La peur de l'enfer l'empêcha de tenter sur lui-même, & il crut qu'il seroit plus sûr de commettre quelque crime qui méritât la Mort, parce qu'il auroit encore le temps de se repentir & de se sauver. Dans cette idée, il prit un fusil qu'il chargea de deux balles, & demanda à son hôte s'il vouloit chasser avec lui; cet homme ayant refusé la proposition, échappa à la Mort que Bruleman lui destinoit. Celui-ci sortit donc seul: il rencontra dans son chemin un homme qu'il fut sur le point d'assassiner; mais il le laissa passer, parce qu'il fit réflexion qu'il n'y avoit point de témoins qui pussent attester le fait. Il entra dans une maison de jeux, où l'on faisoit une partie de billard; il causa avec ceux qui se trouvoient dans la chambre, & montra beaucoup de gaieté & de bonne humeur. Un des joueurs, nommé M. Scull, ayant fait un fort beau coup, Bruleman lui dit: " Monsieur, vous me paroissez un beau „ joueur, je veux vous faire voir aussi un beau „ coup de ma façon. „ En même temps ce malheureux ajuste son fusil, & fait passer les deux balles dans le corps de M. Scull. Alors Bruleman s'approche tranquillement du blessé, qui ne perdit connoissance & n'expira que quelques heures après, & lui dit: " Monsieur, je vous assure „ que je ne vous en veux aucunement; vous ne „ m'avez jamais offensé, je ne vous avois même „ jamais vu: mais j'ai pris le parti de tuer un „ homme pour me faire pendre. Je suis fâché „ que le sort soit tombé sur vous, & je vous „ plains, car vous me paroissez un jeune hom„ me fort aimable. „ M. Scull eut le temps de faire son testament; il pardonna à son meurtrier, & demanda même sa grace; mais Bruleman aimoit mieux la Mort, il se laissa prendre sans résistance, & il avoua froidement son crime & le motif qui le lui avoit fait commettre: on le

condamna à être pendu. Il reçut ſa ſentence comme le terme de ſes ennuis, & fut exécuté peu de temps après.

Brantome raconte ainſi la Mort de Mademoiſelle de Limeuil, fille d'honneur de la Reine Catherine de Médicis. Elle avoit déshonoré ſa naiſſance par une vie libertine. Quand l'heure de ſa Mort fut proche, elle fit venir ſon valet qui s'appelloit *Julien*, & qui ſavoit très-bien jouer du violon. " Julien, lui dit-elle, prenez votre „ violon; & ſonnez-moi toujours, juſqu'à ce que „ vous me voyiez morte, *la défaite des Suiſſes*, & „ le mieux que vous pourrez; & quand vous „ ſerez ſur le mot, *Tout eſt perdu*, ſonnez quatre ou cinq fois le plus piteuſement que vous „ pourrez: ce que fit l'autre, & elle-même lui „ aidoit de la voix; & quand ce vint, *Tout eſt* „ *perdu*, elle réitera par deux fois, & ſe tournant de l'autre côté de ſon chevet, elle dit à „ ſes compagnes: *Tout eſt perdu à ce coup & à* „ *bon eſcient.* „ Et ainſi décéda.

Un Picard étant à l'échelle, pour être pendu, on lui préſenta une femme de mauvaiſes mœurs, qu'on lui propoſa d'épouſer, s'il vouloit ſauver ſa vie, comme c'eſt la coutume en quelques endroits. Il la regarda quelque temps; & ayant remarqué qu'elle boitoit: elle boite, dit-il au bourreau; attache, attache. *Montagne.*

En 1686, un Payſan de Croſſen, en Allemagne, condamné à avoir le cou coupé, aima mieux mourir ſur l'échafaud, que d'avoir l'obligation de la vie à ſa femme, qui avoit obtenu ſa grace, & qui la lui faiſoit offrir. *Journal des Savants.*

Un Confeſſeur exhortoit un mourant de ſe recommander à ſon Patron, & lui diſoit qu'il alloit bientôt paroître devant Dieu. Puiſque cela eſt ainſi, répondit le mourant, il vaut donc mieux que je porte mes recommandations moi-même.

Un Lieutenant de milice avoit été condamné, en Angleterre, à être mis à Mort pour crime de

faux. Ce malheureux eut l'insolence d'envoyer, la veille qu'il devoit être exécuté, des billets à plusieurs Officiers de la milice de Midlesex, avec cette adresse : " Le Lieutenant Campbell fait „ bien des compliments à M***. ; il l'invite à „ venir prendre une tasse de chocolat chez lui „ demain au matin, & lui faire l'honneur de „ l'accompagner à pied jusqu'à Tiburn, pour „ assister à la cérémonie de son exécution. „ *Papiers Anglois de* 1762.

Les mêmes papiers font mention d'un voleur de grand chemin, nommé *Jean Johnson*, qui fut condamné à la mort aux assises de Kingston. On sollicita sa grace auprès du Roi, qui l'accorda, à condition que Johnson serviroit dans ses armées. Le Geolier alla annoncer à ce malheureux la grace que le Roi venoit de lui accorder. Mais Johnson répondit qu'il ne l'accepteroit pas, & qu'il aimoit mieux être pendu que d'être soldat.

MILITAIRE.

SI vous voulez procurer à la patrie de bons défenseurs, a dit l'*Ami des Hommes*, n'aviliſſez point les Gens de Guerre. Les Suédois ayant, en 1741, déclaré la guerre à la Russie, on proposa, dans l'Assemblée des Etats de condamner les contrebandiers à être enrôlés pour toute la vie. *Et que deviendra la dignité du nom Soldat?* dit un Député de l'ordre des Payſans. Ce mot, plein d'élévation, arrêta la promulgation de la loi. *L'Ami des Hommes.*

MISANTHROPE.

ON a lu dans l'Hiſtoire ancienne, différents traits de Timon, Athénien, ſurnommé le *Miſanthrope*, parce qu'il haïſſoit tous les hommes. Il aimoit cependant le jeune Alcibiade; & comme on lui en demandoit la raiſon : " C'eſt, répondit-il, parce que je prévois que ſon ambition cauſera la ruine des Athéniens. " Il parut un jour, contre ſon ordinaire, dans l'aſſemblée du peuple, auquel il dit à haute voix : " Qu'il avoit un figuier auquel pluſieurs s'étoient déjà pendus; qu'il vouloit le couper, pour bâtir en ſa place; & qu'il leur donnoit avis que s'il y avoit quelqu'un parmi eux qui voulût s'y pendre, il eût à ſe dépêcher promptement. " Cette eſpece de fou avoit compoſé ſon Epitaphe, où il faiſoit des imprécations contre ceux qui la liroient.

Callimaque de Cyrene, Poëte Grec, a compoſé une Epigramme où il fait dire à Timon : " C'eſt dans ces lieux que, pour me dérober au commerce des humains, j'ai choiſi mon habitation. Qui que tu ſois, paſſe; accable-moi, ſi tu veux, d'invectives & d'imprécations, mais paſſe. "

Le Maréchal d'Huxelles, dont le caractere droit & franc paſſoit pour Miſanthropie auprès de pluſieurs perſonnes, étoit raillé ſur ſon célibat. " Je n'ai point, répondit-il, encore trouvé de femme dont je vouluſſe être le mari, ni d'homme dont je vouluſſe être le pere. "

MODÉRATION.

UN Philoſophe voyant un Athénien qui, dans un mouvement de colere, maltraitoit ſon eſclave : " Voilà, dit-il, un eſclave qui en frappe un autre. „ Parole ſenſée, qui nous fait comprendre le prix d'une ame qui ſait ſe poſſéder.

Une femme vint un jour à l'audience du Chancelier de Sillery, & s'oublia aſſez pour lui reprocher, en des termes outrageants, la perte d'un procès qui l'intéreſſoit. Le Chancelier ſe contenta, pour toute vengeance, de demander, ſans s'émouvoir, à l'homme qui l'accompagnoit, ſi elle étoit ſa femme. Et comme ce mari lui eut répondu qu'oui : " En vérité, lui repartit le „ Chancelier, je vous plains bien ; ramenez-la „ chez vous. „

Une pimbêche d'importance qui avoit un procès, étoit venue ſolliciter, en ſa faveur, un premier Préſident de Cour ſouveraine. Comme ce Magiſtrat ne lui avoit pas fait l'accueil qu'elle croyoit lui être dû, elle dit, en paſſant dans l'antichambre, mais aſſez haut pour être entendue du Préſident : *Peſte ſoit du vieux ſinge !* Le lendemain néanmoins l'affaire fut appellée, & cette Dame gagna ſon procès. Elle courut auſſi-tôt remercier le Préſident, qui, pour toute vengeance, ſe contenta de lui dire : " Sachez, Madame, „ une autre fois, qu'un vieux ſinge eſt toujours „ diſpoſé à faire plaiſir aux guenons. „ Ce mot a été attribué à M. de Harlay.

Ce même Magiſtrat reconduiſoit une femme de condition, qui, ne ſachant point en être ſi proche, grommeloit quelques injures. Mais l'ayant auſſi-tôt apperçu ; Ah ! Monſieur, lui dit-elle, vous êtes-là ? " Madame, lui répondit le

„ Magiſtrat, vous dites de ſi belles choſes, qu'on „ ne ſauroit vous quitter. „ Et il l'accompagna juſqu'à ſon carroſſe.

Quelqu'un vint avertir le Taſſe, célebre Poëte Italien, qu'il ſe préſentoit une occaſion favorable de ſe venger d'un homme, qui, par envie & par jalouſie, lui avoit rendu mille mauvais ſervices. Ce n'eſt pas la vie ou l'honneur, répondit le Taſſe, que je deſire ôter à cet envieux, c'eſt ſeulement ſa mauvaiſe volonté.

Huſſein, fils d'Ali VI., Calife des Muſulmans, ayant été bleſſé par un eſclave, qui laiſſa tomber par mégarde un plat de viandes chaudes ſur ſa tête, le regarda d'un œil aſſez fier, mais ſans emportement. L'eſclave ſe jetta auſſi-tôt à ſes pieds, & lui dit ces paroles de l'Alcoran : *Le Paradis eſt fait pour ceux qui retiennent & domptent leur colere.* Huſſein lui répondit qu'il n'en reſſentoit aucun mouvement. L'eſclave continua de réciter les paroles du même Verſet, *& qui pardonnent à ceux qui les ont offenſés.* Je te pardonne auſſi, repliqua Huſſein : enfin, l'eſclave achevant de prononcer les dernieres paroles du texte : *Dieu aime ſur-tout ceux qui leur font du bien*, Huſſein lui dit : Je te donne auſſi la liberté, & quatre cents dragmes d'argent. *Bibl. Orient.*

Juan Ruffo, dans ſes apophtegmes, rapporte ce rare exemple de Modération. L'Eſpagnol Lopez de Acuna, qui vivoit vers l'an 1578, s'armant à la hâte pour un coup de main, dit à deux domeſtiques qui l'habilloient, de mettre mieux ſon caſque, parce qu'il lui cauſoit une grande douleur à l'oreille. On lui ſoutint obſtinément que cela ne pouvoit pas être ; & ſans inſiſter davantage, il partit pour le lieu où le danger & la gloire l'appelloient. A ſon retour, il jette ſon caſque & ſon oreille, & dit à ſes ſerviteurs avec douceur : *Ne vous diſois-je pas que mon caſque étoit mal mis.* Un Gentilhomme Eſpagnol, devant qui on contoit ce trait ſin-

gulier, avoua que s'il eût été de don Lopez, il eût coupé les oreilles à ces deux coquins. *C'eût été*, lui répondit quelqu'un, *vendre la ſienne à vil prix ; au-lieu d'acheter, comme don Lopez, toutes les langues de la renommée qui célébreront à jamais ſa Modération.*

MODES, HABILLEMENTS.

UN Etranger qui s'arrête en France, dit un Auteur Etranger lui-même, eſt ſurpris des changements continuels que la Mode introduit dans les Habillements. Il croit voir des gens qui eſſaient toutes ſortes d'habits, ſans pouvoir en trouver un qui leur convienne, & enfin ſans qu'il y en ait un qui ne leur convienne pas. Toutes les fois qu'ils paſſent à une Mode nouvelle, ils aſſurent fort ſérieuſement, & prouvent par bonnes raiſons, qu'elle ſied mieux ou qu'elle eſt plus commode que celle qu'ils viennent de quitter, & on croiroit preſque qu'il en eſt quelque choſe; cependant au bout de cent changements, tous, à ce qu'ils prétendent, de bien en mieux, on les voit revenir aux anciennes Modes ; c'eſt-à-dire, qu'après bien des mouvements, ils ſe trouvent à l'endroit d'où ils étoient partis.

Lorſque le Czar Pierre vint en France, il remarqua un Seigneur de la Cour qui avoit chaque jour un habit d'un nouveau goût. Le Czar dit à ceux qui l'accompagnoient : *Il me paroît que ce Gentilhomme François n'eſt pas content de ſon Tailleur.*

Dans le douzieme ſiecle & les trois ſuivants, les François étoient habillés d'une eſpece de ſoutane qui leur deſcendoit juſqu'aux pieds. La Nobleſſe portoit par-deſſus cette ſoutane un manteau ou caſaque, dont les manches très-larges &

très-amples, ſe rattachoient par-devant ſur le pli du bras, & pendoient par-derriere juſqu'aux genoux. Un chaperon, eſpece de capuchon, qui avoit un bourrelet au haut, & une queue pendante par-derriere, ſervoit à couvrir la tête. Ce chaperon, qui recevoit différentes fourrures & divers ornements, eſt devenu, comme l'on ſait, l'épitoge des Préſidents à mortier, l'aumuce des Chanoines, & la chauſſe des Conſeillers, Avocats, Docteurs & Profeſſeurs de l'Univerſité.

Sous Charles V. on imagina les habits blaſonnés ou chamarés de toutes les pieces armoriales de l'écu. On vit paroître enſuite ſous Charles VI. l'*habit mi-parti*, tel qu'eſt encore celui de la plupart des Echevins & des Bédeaux. Du temps de François I. on quitta l'habit long pour donner dans l'extrémité oppoſée. L'Habillement de ce temps eſt un pourpoint à petites baſques, & un caleçon tout d'une piece avec les bas. Cet habit ſerroit de ſi près, & prenoit ſi bien la taille, qu'il en étoit indécent. Les gens graves prirent le large haut de chauſſe à la Suiſſe; les jeunes gens imaginerent *les trouſſes*, eſpece de haut de chauſſe court & relevé, qui ne venoit qu'à la moitié des cuiſſes, & que l'on couvroit d'une demi-jupe. Cette Mode, qui ſubſiſta juſqu'à Louis XIII., fit place à celle qui regne aujourd'hui.

A l'égard des femmes, elles étoient coëffées, ſous le regne de Charles VI., d'un haut bonnet en pain de ſucre; elles attachoient au haut de ce bonnet, un voile qui pendoit plus ou moins, ſelon la qualité de la perſonne. Elles prirent, ſous le regne de François I. & de Henri II., de petits chapeaux avec une plume. Depuis Henri II. juſqu'à la fin du regne de Henri IV., elles porterent de petits bonnets avec une aigrette.

Sous François II., les hommes trouverent qu'un gros ventre donnoit un air de majeſté, & les femmes imaginerent auſſi-tôt qu'il en étoit de même d'un gros cul; on avoit de gros ventres

& de gros culs poſtiches, & cette ridicule Mode dura trois ou quatre ans. Ce qu'il y eut encore de ſingulier, c'eſt que, lorſqu'elle commença, les femmes parurent ne ſe plus ſoucier de leur viſage, & commencerent à le cacher; elles prirent un loup, eſpece de maſque, & n'alloient plus que maſquées dans les rues, aux promenades, en viſite, & même à l'Egliſe. *Voyez les Eſſais hiſtoriques ſur Paris.*

Au loup a ſuccédé une autre eſpece de maſque, le rouge & les mouches.

Vers la fin du dernier ſiecle, & même au commencement de celui-ci, nos Dames portoient de hautes coëffures à tuyaux d'orgue, & ſi élevées, que leur tête ſembloit placée au milieu du corps. C'eſt ce qui faiſoit dire au Cauſtique la Bruyere, qu'il falloit juger des femmes depuis la chauſſure juſqu'à la coëffure excluſivement; à-peu-près comme on meſure le poiſſon, entre queue & tête. Les Françoiſes ont l'obligation de leurs petites coëffures à deux Angloiſes qui vinrent à Verſailles en 1714. Elles ſe préſenterent dans le mois de Juin ou Juillet pour voir ſouper le Roi Louis XIV., qui étoit déjà à table. Elles ne furent pas plutôt entrées, que toutes les perſonnes qui étoient au ſouper, étonnées de la petiteſſe de leurs coëffures, qui n'avoient nul rapport à celles des Françoiſes, & ne les connoiſſant pas pour Etrangeres, firent un ſi grand brouhaha, que le Roi demanda avec émotion ce qui le cauſoit. On lui répondit que c'étoit l'arrivée de deux Dames extraordinairement coëffées, qui ſe préſentoient pour avoir l'honneur de voir ſouper ſa Majeſté. Le Roi les apperçut alors; & après les avoir conſidérées un inſtant, il dit aux Ducheſſes, & aux autres Dames préſentes à ſon ſouper, que ſi toutes les femmes étoient raiſonnables, elles ne ſe coëfferoient jamais autrement que ces deux Dames. Il le dit même d'un ton à faire croire que ſi on pa-

toiſſoit autrement devant lui, on ne lui feroit pas ſa Cour. Il ne faudroit pas connoître le génie du François, & ſon goût pour toutes les Modes, pour douter que celles qui étoient préſentes au diſcours du Roi, héſiterent un moment à prendre leur parti. Elles firent travailler toute la nuit à la diminution de leurs coëffures, qui étoient à trois étages, ſoutenus par des fils d'archal. Elles réprimerent d'abord les deux plus hauts, n'en conſerverent qu'un, qu'elles raſerent encore de moitié. Les Dames, parées de cette nouvelle coëffure, ne manquerent pas de ſe trouver à la Meſſe du Roi, mais avec un ſérieux qui les fatiguoit extrêmement à garder. Au ſortir de la chapelle, ſa Majeſté leur en fit compliment, & ajouta expreſſément qu'elles n'avoient jamais été mieux coëffées. Il n'en fallut pas davantage pour faire paſſer cette Mode de la Cour à la Ville, & de la Ville à la Province. Mais elle étoit ſi ſage, qu'on pouvoit parier, que ſans l'approbation expreſſe du Roi, elle ne ſe feroit point établie.

Les vertugadins prirent faveur dans le même temps. Mais les femmes qui avoient déjà proſcrit cette Mode, ſe garderent bien, quand elles la renouvellerent, de conſerver le nom de *vertugadin*. Il leur auroit ſemblé qu'elles portoient une antiquaille, & qu'elles-mêmes l'étoient. Elles l'appellerent donc *panier*; & ce nom prit d'autant mieux, qu'il jouoit avec celui d'un Magiſtrat mort depuis peu d'années en repaſſant de la Martinique en France. Elles avoient le plaiſir de dire, apportez-moi mon *Maître des Requêtes*. Cette Mode, originaire de France, & qui a toujours ſubſiſté dans le pays étranger, revint dans ce Royaume avec les deux Angloiſes, dont il vient d'être parlé. La ſcene qu'elles avoient eſſuyée à Verſailles tourna à leur gloire; mais deux jours après, celle des vertugadins manqua d'être très-ſérieuſe pour elles. Elles ſe prome-

noient un ſoir dans la grande allée des Tuileries, & le vaſte étalage de leurs jupes, qui n'étoit produit que par des cerceaux de baleine, frappa d'abord les ſpectateurs. On s'empreſſa ſi fort pour les voir, qu'elles faillirent à être étouffées par la foule. Un des bancs adoſſés aux paliſſades d'ifs, qui étoient dans ce temps-là aux deux côtés de la grande allée, les ſauva. Un Officier des Mouſquetaires, qui ſe trouva près d'elles, empêcha qu'elles ne fuſſent écraſées par la multitude qui augmentoit ſans ceſſe. Le ſeul expédient qu'il put trouver, fut de les faire paſſer au travers de la paliſſade, & de les mener à l'orangerie des Tuileries où il logeoit. C'eſt à cette aventure que les paniers durent leur retour ſur la ſcene. Mais la Mode n'en revint que par degrés, les femmes n'oſerent paſſer tout d'un coup à ce vaſte étalage, qui parut d'abord immodeſte & très-indécent. Les Actrices hazarderent les premieres d'en porter ſur le théâtre l'Hyver ſuivant, & les femmes élégantes, accoutumées à les imiter d'abord de loin, commencerent par porter des jupons de crin piqués; elles mirent enſuite des *criardes*, eſpece de groſſe toile bougrannée, pliſſée autour des hanches. L'Eté de 1716 fut extrêmement chaud; & c'eſt à cette ſaiſon que l'on peut fixer le renouvellement des vertugadins en France. Pendant cet Eté, deux Dames qualifiées, ſous prétexte de la chaleur & de leur embonpoint, porterent des paniers chez elles. Peu-à-peu elles ſe hazarderent d'en porter aux Tuileries, mais elles n'y allerent que les ſoirs; &, pour éviter l'entrée des portes ordinaires, où il y a toujours beaucoup de livrée, elles paſſerent par l'orangerie. On s'accoutuma enfin aux paniers de ces Dames, qui, peu-à-peu, furent hardies à ſe montrer. Quelques autres femmes les imiterent, & la Mode devint univerſelle. Ce n'eſt pas ſans peine, comme l'on voit, que les Françoiſes ont réuſſi à ſe défigurer la taille

par d'énormes cerceaux de baleine, après s'être gâté le teint par le fard. *Voyez Beauté.*

MUSIQUE, MUSICIENS.

M. Martinelli, Auteur de quelques Lettres critiques ſur la Muſique Italienne, attribue les révolutions du goût dans cette Muſique, aux Chanteurs & aux Cantatrices, qu'il eſt tenté de comparer à ces beautés coquettes qui ſacrifient tout à leur prétention. La Muſique, dit-il, fut d'abord conſacrée à chanter les louanges du Très-Haut. Elle étoit ſimple, mais majeſtueuſe. En paſſant ſur le théâtre, elle devint plus travaillée, plus variée, plus agréable, plus vive; on connut davantage ce dont elle étoit capable. Elle retint néanmoins, juſqu'au commencement de ce ſiecle, beaucoup de cette ſimplicité naturelle, de ce ton mâle & ſévere qui caractériſoit les chants d'Egliſe. *Siface* & *La Tilla*, l'un & l'autre Toſcans, & les plus grands Muſiciens de cette école ancienne, ont fixé à eux l'époque de ce chant ſimple, naturel & grave. *La Santa Stella*, *La Reggiana*, *Nicolino* & *Senezino*, étoient de la même école. Le premier, continue le même Auteur, qui commença à gâter notre Muſique, fut *Piſtoccolo*, de Bologne. Il chanta d'abord ſur le théâtre; mais contraint, à cauſe de ſa voix déſagréable & de ſa figure diſgracieuſe, d'abandonner la Scene, il ſe fit Prêtre, & ſe mit à enſeigner un art qu'il s'étoit jugé incapable de pratiquer avec ſuccès. Ses plus célebres Ecoliers furent *Bernacchi* & *Paſi*, tous deux de Bologne, & ſes Compatriotes. Le premier très-ſavant & très-adroit à parcourir les paſſages les plus difficiles de la Muſique dans le court eſpace d'une ariette, mérita les applaudiſſements de quelques enthou-

fiaſtes amis des difficultés ; mais il ne réuſſit jamais à plaire généralement, parce qu'il quittoit ſouvent l'expreſſion du ſentiment qu'il avoit à rendre, pour ſe livrer à ſes vols pindariques. Ajoutez à cela, qu'il avoit une voix peu flatteuſe, & que ſa figure ne repréſentoit pas aſſez. Le Paſi, au contraire, ne retint des leçons de ſon Maître, que ce qu'il lui falloit pour faire valoir une voix foible à la vérité, mais très-gracieuſe ; ce qui, joint à une figure avantageuſe, lui mérita en peu de temps la réputation du Chanteur le plus agréable & le plus parfait qui ait paru ſur la ſcene. *Paita* fut Contemporain de Bernacchi ; & quoiqu'il n'eût qu'une *ténore*, & même un ſon de voix très-déſagréable, il s'exerça néanmoins dans le même genre que ce Muſicien. Vers le même temps, la *Cuzzoni* & la *Fauſtina* monterent ſur le théâtre. La premiere avoit une voix de peu d'étendue, mais par-tout également douce, également ſonore ; elle mettoit dans ſon chant, le même goût, le même naturel que le Paſi. On la nomma la Lyre d'or. La voix de la Fauſtina étoit plus brillante, & d'une légéreté ſans égale : elle fut regardée comme une nouvelle Syrene. Pour exprimer le plaiſir qu'on avoit à l'entendre, on a dit que les gouteux quittoient leurs lits quand elle devoit chanter. On lui frappa des médailles à Florence ; &, par-tout elle reçut des applaudiſſements ſans nombre. Le chant compliqué & travaillé de Bernacchi eut bien des imitateurs parmi la jeuneſſe du théâtre ; tous ceux qui ſe ſentirent du talent, tenterent de réuſſir dans une entrepriſe ſi difficile ; & les Compoſiteurs de Muſique, furent obligés de ſacrifier à ce goût dominant. Polymnie ne fut plus une gentille & ſimple bergere ; elle quitta même ce dehors gracieux & impoſant qu'elle prenoit toujours pour paroître ſur le théâtre, & devint bientôt une coquette folâtre & capricieuſe : elle préſenta ſes penſées d'une maniere

ſi embarraſſée & ſi équivoque, qu'il ne fut plus poſſible de les interpréter. La Fauſtina, par le nom qu'elle ſe fit, contribua auſſi à introduire un nouveau genre dans la Muſique. Les Chanteurs, hommes & femmes, ſans avoir égard à leurs talents & au genre de voix qu'ils avoient, voulurent l'imiter; & le Compoſiteur fut obligé de ſe conformer à leurs caprices. Mais ce qui prouve combien le mauvais goût a d'empire, c'eſt que perſonne ne chercha à étudier le goût ſimple de la Guzzoni & du Paſi, par la raiſon qu'il étoit trop naturel. Dans la chaleur de cette révolution, *Farinelli* parut avec une voix proportionnée à ſa ſtature giganteſque, ayant, de plus que les voix ordinaires des deſſus, ſept ou huit tons également ſonores, & par-tout limpides & agréables, poſſédant d'ailleurs toute la ſcience muſicale à un degré éminent & tel qu'on pouvoit l'eſpérer du plus digne Eleve du ſavant *Porpora*. Il parcourut, avec une agilité & une franchiſe ſans égale, tous les ſentiers de la Muſique, battus par Bernacchi avec quelques ſuccès, & devint, en un moment, l'Idole des Italiens, & enfin, du monde harmonique. Ce prodige de la nature & de l'art cauſa bien du déſordre dans l'Empire de l'Harmonie; les Compoſiteurs, les Chanteurs & les Symphoniſtes, épris du même enchantement, voulurent à toute force *farineller*. Le naturel & l'expreſſion du ſentiment diſparurent du chant, on tenta par-tout les impoſſibles. Quelques-uns cependant ont ſu mettre à profit les vols pindariques de Farinelli, entr'autres *Salimbelli*, mort depuis quelque temps, *Cafarelli* & la *Mingotti*, tous diſciples du célebre Porpora. Nous ſommes redevables à ce grand Maître, ajoute M. Martinelli, dans la ſenſation que nous éprouvons en écoutant chanter ces habiles Eleves, parce qu'il leur a appris à rendre le caractere & le vrai ſentiment des paſſions; ce qui peut s'appeller *le chant du cœur*. Tous ces efforts

capricieux, tous ces paſſages, où la voix ſe joue & ſautille ſur tous les tons, ne ſont que pour l'oreille. En effet, ils ſont plus propres à exciter l'admiration des novices qu'à plaire à celui qui eſt dans l'habitude de ſentir. Il y a moins de différence entre les gambades d'un homme qui voltige ſur la corde, & les pas moëlleux & bien deſſinés d'un danſeur accompli. Si ces grands Muſiciens ont quelquefois ſurchargé leurs chants de prétintailles & de roulements portés juſqu'aux nues, on doit regarder ceci comme un ſacrifice au goût dominant. Ils ont appréhendé que l'on doutât de leurs talents pour l'exécution, s'ils ne faiſoient point de temps en temps des tours de force; mais ils ont été les premiers à blâmer de pareilles extravagances.

Le célebre Tartini, qui demeure à Padoue, eſt regardé, avec raiſon, comme le plus grand Violon d'Italie; mais jamais ce célebre Artiſte n'a confondu le bruit qui étonne les oreilles, avec la mélodie qui doit parler à l'ame. Les plus fameux *Virtuoſes* Italiens viennent ſouvent ſe faire entendre à ce grand Maître; &, pour obtenir ſon ſuffrage, ils ne manquent pas de faire pétiller leur archet & de déployer tous leurs tours d'adreſſe & de force. Lorſqu'ils ont fini; cela eſt brillant, dit froidement Tartini à la plupart, cela eſt vif, cela eſt très-fort; mais cela ne m'a rien dit, ajoute-t-il en portant la main à ſon cœur.

M. Martinelli, dans la vue de nous prouver le pouvoir de la Muſique pour calmer le caractere emporté d'un homme, nous cite ces deux exemples modernes. Un jour que *Stradella*, célebre Violon de Naples, exécutoit un morceau de Muſique à Veniſe, il fit une ſi vive impreſſion ſur une jeune Demoiſelle, qu'il ravit d'abord ſon cœur, bientôt après ſa perſonne, & s'enfuit avec elle à Rome. Un Gentilhomme, Tuteur de la Demoiſelle, outré de ce rapt, excite un jeune homme

qui la recherchoit en mariage, à laver dans le ſang du raviſſeur, une injure qui leur étoit commune. Cet amant arrive, s'informe où il pourra joindre ſon rival, apprend qu'il doit jouer tel jour dans une Egliſe. Il s'y rend, entend Stradella, & ne penſe plus qu'à le ſauver, & il écrit au Gentilhomme, que lors de ſon arrivée, Stradella étoit parti. Le ſecond exemple rapporté eſt celui de *Palma*, qui étoit auſſi un Muſicien Napolitain. Surpris dans ſa maiſon par un de ſes créanciers qui vouloit à toute force le faire arrêter, il ne répond à ſes injures & à ſes menaces que par une ariette; on l'écoute, Palma chante un autre air, l'accompagne de ſon claveſſin, remarque les accords qui font le plus d'impreſſion ſur le cœur de ſon créancier, & parvient enfin à l'attendrir; il n'eſt plus queſtion de paiement, on lui prête encore une ſomme qu'il demande pour ſe délivrer de quelque autre embarras. Si Stradella, avec une ſimple ſonate de violon, ajoute l'Auteur, a pu calmer les tranſports furieux d'un rival juſtement irrité, & accouru de plus de cent lieues pour ſe venger; ſi Palma, avec une voix rauque, eſt parvenu à gagner le cœur d'un créancier avide, à en obtenir de nouveaux bienfaits; que n'ont pu faire les chants mélodieux d'un Poëte Philoſophe (Orphée) qui exécutoit ce que lui-même avoit compoſé?

Les François ont diſputé aux Italiens le prix de la mélodie. La préférence que toutes les nations accordent à la mélodie Italienne, ſemble avoir décidé le différent. On peut encore ſe convaincre de la ſupériorité des Italiens à cet égard, en obſervant les diverſes impreſſions que font ſur une oreille neuve les chants François & Italiens. C'eſt ce qu'a fait M. Rouſſeau: j'ai, dit-il, vu à Veniſe un Arménien, homme d'eſprit, qui n'avoit jamais entendu de Muſique, & devant lequel on exécuta dans le même Concert un Monologue François qui commence par ce Vers:

Temple ſacré, ſéjour tranquille;

Et un air de Galuppi, qui commence par celui-ci:

Voi che languite ſenza ſperanza.

L'un & l'autre furent chantés, médiocrement pour le François & mal pour l'Italien, par un homme accoutumé ſeulement à la Muſique Françoiſe, & alors très-enthouſiaſte de celle de Rameau. Je remarquai dans l'Arménien, durant tout le chant François, plus de ſurpriſe que de plaiſir; mais tout le monde obſerva, dès les premieres meſures de l'air Italien, que ſon viſage & ſes yeux s'adouciſſoient; il étoit enchanté, il prêtoit ſon ame aux impreſſions de la Muſique, & quoiqu'il entendît peu la Langue, les ſimples ſons lui cauſoient un raviſſement ſenſible. Dès ce moment on ne put lui faire écouter aucun air François.

Les Italiens font exécuter leur Muſique par des *Caſtrates*. Un François avouoit qu'il ne pouvoit s'accoutumer à ces voix, & qu'il lui ſembloit toujours qu'il y manquoit quelque choſe. C'eſt auſſi ce que vouloit dire une petite fille qui venoit d'entendre *Cariſtini*. On louoit beaucoup ce Chanteur: *Oui*, diſoit-elle, *il a une jolie voix, mais il me ſemble pourtant qu'il y manque choſe.*

Un Caſtrate en Italie, qui a une belle voix, peut ſe flatter d'une fortune conſidérable. Le célebre Farinelli, revenant de Madrid, où ſa voix lui avoit procuré la fortune la plus brillante, faiſoit à Benoît XIV. le détail des biens, des emplois, des honneurs dont il avoit été comblé; c'eſt-à-dire, lui dit le Pape, lorſqu'il eut fini, que vous avez trouvé là ce que vous aviez laiſſé ici.

Naïveté.

La Naïveté eſt l'expreſſion de la franchiſe, de la liberté, de la ſimplicité ou de l'ignorance,

& ſouvent de tout cela à la fois. On rit d'une Naïveté comme l'on rit d'un ridicule que l'on apperçoit dans un autre, dont l'on ſe croit ſoi-même exempt. Quelquefois auſſi la Naïveté excite les ris par les équivoques qu'elle fait naître. *Voyez Enfants, Payſans.*

Un Fermier général avoit à ſon carroſſe deux chevaux gris pommelés, les plus beaux & les mieux choiſis que l'on pût voir. En ayant perdu un, il envoya ſon Cocher chez tous les Maquignons de Paris pour lui en acheter un autre ſemblable, à quelque prix que ce fût. Le cocher de retour : Hé bien, lui dit ſon Maître, auſſitôt qu'il l'apperçut, as-tu réuſſi? *Oui, Monſieur,* lui répondit le Cocher, *j'ai trouvé votre pareil.*

Le Roi montrant un cheval à M. le Grand-Prieur, & lui demandant ce qu'il en penſoit, lui dit : On veut me le vendre pour Turc, & je vous prie, vous qui vous y connoiſſez, de m'en dire votre ſentiment. Ah! Sire, répondit le Grand-Prieur, il eſt chrétien comme vous & moi. *Le moyen de parvenir.*

Un homme fort ſimple venoit d'acheter une charge d'Auditeur des comptes. Il fut au Sermon, & à chaque fois que le Prédicateur diſoit, mon cher auditeur; il prenoit cela pour lui, ſe levoit & faiſoit une inclination.

Un Officier, devenu borgne à la guerre, portoit un œil de verre, qu'il avoit ſoin d'ôter lorſqu'il ſe couchoit. Se trouvant dans une auberge, il appelle la ſervante, & lui donne cet œil pour qu'elle le poſe ſur une table. Cependant la ſervante ne bougeoit point. L'Officier perdant patience, lui dit : Eh bien, qu'attends-tu là? J'attends, Monſieur, que vous me donniez l'autre.

Un Bourgeois, qui étoit à ſa maiſon de campagne, ſe promenoit dans ſon jardin pendant l'ardeur du ſoleil. Son Jardinier, qui ne l'attendoit pas ſitôt, s'étoit endormi ſous des arbres fruitiers. Il va le trouver, tout en colere : Com-

ment, coquin, lui crie-t-il, tu dors au-lieu de travailler; tu n'es pas digne que le ſoleil t'éclaire. C'eſt auſſi pour cette raiſon, lui dit le Jardinier, en ſe frottant les yeux, que je me ſuis mis à l'ombre.

Une Dame de la Cour ſavoit que M. de L***. étoit impuiſſant, & ne le connoiſſoit pas de vue: c'étoit un fort bel homme. L'ayant rencontré dans une maiſon étrangere, elle demanda qui c'étoit. On lui dit: C'eſt le Marquis de L***. Ah! dit-elle, qui n'y ſeroit attrapé?

Un Seigneur Allemand rendoit des viſites très-fréquentes à une Demoiſelle. La mere de cette jeune perſonne, qui craignoit que l'on en médît, demanda un jour à ce Seigneur ſur quel pied il la voyoit. Eſt-ce pour mariage ou pour autrement? L'Allemand lui répondit aſſez ingénuement: C'eſt pour autrement.

Un pere avoit ſes raiſons, pour ne pas exagérer devant ſa fille, le bonheur du mariage. Celle qui prend mari, lui diſoit-il, fait bien; mais fait mieux celle qui n'en prend pas. Mon pere, répondit la doucette, faiſons bien, fera mieux qui pourra.

La grande raiſon, *ſans dot*, avoit déterminé Harpagon à livrer ſa fille entre les mains d'un vieux pénard. La timide Agnès, victime de ſa famille, étoit menée à l'Egliſe. Lorſque le Prêtre eut fait prononcer le fatal *oui* à l'époux, il demanda également le conſentement de la pauvre fille. Homme de bien, lui répondit-elle en ſoupirant, vous êtes encore le premier qui, dans tout ceci, m'ayiez conſultée.

Une Princeſſe de grande vertu, & qui étoit demeurée fille toute ſa vie, perdit la vue ſur le retour de ſon âge. Comme elle étoit en cet état, un pauvre aveugle fut conduit à la portiere de ſon carroſſe, & lui dit: Ma bonne Dame, ayez pitié d'un pauvre homme qui a perdu les joies de ce monde. La Princeſſe demanda auſſi-tôt à

une de ces femmes : *Qu'a donc cet homme, eſt-ce qu'il eſt eunuque ?* Non, ma Princeſſe, lui répondit cette femme, c'eſt qu'il eſt aveugle. *Hélas ! le pauvre homme, il a raiſon*, repliqua-t-elle, *& je n'y ſongeois pas.*

Un Duc, ayant eu quelque diſpute pour le pas avec un Maréchal de France : je ne comprends pas, dit-il, ſur quoi il peut fonder ſa prétention, car, il ne doit pas ignorer qu'au ſacre du Roi, qui eſt la plus grande de toutes les cérémonies, & dans les ſéances du Parlement, nos rangs ſont réglés, & les Maréchaux n'ont rien à diſputer ; il eſt vrai qu'ils nous commandent à l'armée, mais auſſi, ajouta-t-il, *je ne m'y trouve jamais.*

De jeunes Seigneurs s'entretenoient des affaires de leurs maiſons, & des gages qu'ils donnoient à leurs domeſtiques, & ſur-tout, à leurs Maîtres d'hôtel. Un d'entr'eux dit, qu'il donnoit cent piſtoles au ſien ; un autre déclara, qu'il en donnoit deux cents ; & moi, dit un de ces Meſſieurs, je renchéris par-deſſus vous tous, car je donne quatre mille francs au mien. Cela eſt exorbitant, dirent les autres, & jamais on n'a tant donné à un Maître d'hôtel. Quelqu'un de la compagnie s'aviſa de lui demander : Mais, le payez-vous ? Oh ! non, dit-il.

Une groſſe fille, forte & joufflue, accuſoit un vieux Médecin de l'avoir priſe par force, & demandoit qu'il fût condamné à l'épouſer, ſinon, à lui payer une ſomme conſidérable. Comment, lui dit le Juge, étant vigoureuſe comme vous êtes, avez-vous permis qu'il s'approchât de vous ? N'aviez-vous pas aſſez de force pour vous défendre ? « Ah ! Monſieur, répondit-elle, j'ai de la » force quand je querelle, mais je n'en ai » point quand je ris. »

Un homme, voulant accoutumer ſon cheval à ne point manger, ne lui donna plus, ni foin ni avoine : le cheval mourut. Que je ſuis malheu-

reux, dit cet homme! j'ai perdu mon cheval dans le temps qu'il s'accoutumoit à ne plus manger.

Un Financier, qui avoit été prié à un bal, demanda en ſortant, un ſurtout d'Hyver qu'il avoit laiſſé dans l'antichambre. On lui dit que quelqu'un venoit de s'en ſervir pour aller dehors, & qu'il alloit le rapporter. On lui nomma un certain d'Olignic ou d'Olignac. Le Financier auſſi-tôt, entendant ce nom Auvergnac, dit, en branlant la tête, en vain j'attendrai ici, d'abord qu'il y a du *gnic* ou du *gnac*, je tiens mon ſurtout perdu.

Une bonne femme, après avoir fait ſa priere devant un S. Michel, prit deux petits cierges, & attacha l'un à l'image de S. Michel, & l'autre à celle du Diable, qui eſt repréſenté ſous ſes pieds. Le Curé, qui paſſoit, lui dit: Eh! que faites-vous, bonne femme? Ne croyez-vous pas que c'eſt le Diable à qui vous offrez cette bougie? Monſieur le Curé, repliqua-t-elle, on m'a toujours dit, qu'il étoit bon d'avoir des amis partout: on ne ſait où l'on peut aller.

Un Archevêque de Milan baptiſoit un enfant du Vice-Roi; mais il étoit ſi peu accoutumé aux fonctions de ſon miniſtere, qu'on voyoit l'eau lui dégoutter du viſage. Il avoit devant lui le rituel qu'il récitoit mot à mot. A la fin, débarraſſé de cette pénible fonction: Eh bon Dieu, dit-il, en ſoupirant, qu'il en coûte quand il faut parler en puplic!

Un Poëte ou un pauvre diable qui ſe donnoit pour tel, avoit préſenté un ſonnet de ſa compoſition au Pape Clement, VII. Ce Pape, en jettant les yeux deſſus, apperçut, au ſecond ou troiſieme vers, une ſyllabe de moins. Il le fit obſerver au Poëte. Mais celui-ci, ſans ſe déconcerter, répondit auſſi-tôt: Que ſa Sainteté daigne continuer de lire, elle trouvera quelque vers où il y aura une ſyllabe de trop; ainſi l'une ira pour l'autre.

Les

Les Marguilliers d'une Paroiſſe de Paris, ayant appellé un Orfevre Huguenot, pour réparer une figure de S. Michel, l'Orfevre, conſidérant cette figure, leur dit : « Meſſieurs, votre Diable eſt » fort bon, mais votre S. Michel ne vaut rien. »

Un Abbé de diſtinction, par ſa qualité & par ſa charge, diſant un jour la Meſſe, entendit cauſer quelques perſonnes près de l'Autel. Cela le troubloit. En ſe tournant au *Dominus vobiſcum* : En vérité, Meſſieurs, dit-il, cela eſt honteux, quand ce ſeroit un laquais qui diroit la Meſſe, vous n'auriez pas moins de reſpect que vous en avez.

Une jeune Dame étoit à confeſſe à un Religieux. Ce Confeſſeur, après lui avoir fait pluſieurs queſtions, relatives à la confeſſion, parut deſirer connoître celle qui ſe confeſſoit ; il lui demanda ſon nom. La Dame ne voulant point ſatisfaire cette curioſité déplacée, lui répondit : Mon Pere, mon nom n'eſt pas un péché.

Un Batelier, déjà abſous, dit à ſon Confeſſeur : Mon Pere, il me revient un petit ſcrupule ; c'eſt qu'étant dans un bateau, un de mes camarades me crioit toujours de virer de bord, & je ne voulois pas, ſi bien que je lui donnai un coup de coude dans l'eſtomac qui le fit tomber à l'eau : je ne ſais ce qu'il eſt devenu, mais je ne l'ai point vu depuis.

Un Electeur de Baviere avoit dans un feſtin, propoſé un prix à celui qui boiroit un ſeau plein de vin. Perſonne n'accepta pour lors le défi ; mais le lendemain, un Allemand ſe préſenta, demanda à voir le ſeau & but. Comme il alloit recevoir le prix : Monſeigneur, s'écria un Page, c'eſt un frippon, ce n'eſt pas du premier coup ; je le vis hier dans l'office qui s'eſſayoit.

Un domeſtique que Boileau avoit envoyé chez ſon ami Bois-Robert, tourmenté de la goutte, pour ſavoir de ſes nouvelles, lui apprit que ſa goutte avoit redoublé. Il jure donc bien, dit

Boileau. Hélas ! Monſieur, repartit le domeſtique, il n'a plus que cette conſolation-là.

Un Pariſien, nouvellement ſorti de Paris, admiroit la largeur de la Loire : *Voilà cependant*, dit-il, *une belle riviere pour une riviere de Province.* On ſe rappelle ici ce vers de la Comédie du *Méchant*, que dit Valere, en parlant des agrémens d'une jeune perſonne élevée en Province : *Elle avoit de beaux yeux.... pour des yeux de Province.*

Un Evêque, faiſant la viſite de ſon Dioceſe, trouva un Curé qui à peine ſavoit lire, & qu'il avoit ordonné Prêtre trois ou quatre mois auparavant. L'Evêque lui fit pluſieurs queſtions ; mais le pauvre Curé, que la préſence de ſon Supérieur rendoit encore plus ſtupide, lui répondit tout de travers. Quel âne de Prélat vous a fait Prêtre, dit l'Evêque, révolté de la ſottiſe de ce Curé ? C'eſt vous, Monſeigneur, lui répondit le bon homme, d'un ton humble & civil.

Une jeune fille interrogée par ſon Confeſſeur, lui avouoit qu'elle avoit eu beaucoup d'eſtime pour un jeune homme ; combien de fois, lui demanda le Confeſſeur ?

Un Intendant de Province venoit de paſſer ſur un pont, dont les parapets étoient ruinés. Cet Intendant, qui n'avoit point la réputation d'être un des plus ſages de ce monde, querella le Magiſtrat du lieu, de ce qu'on n'avoit point eu la précaution de mettre, du moins, des garde-fous ſur ce pont. *Pardonniez, Monſeigneur*, lui dit ce Magiſtrat, *notre Ville n'étoit pas ſûre que vous y paſſeriez ſitôt.*

Un homme, étant tombé du haut d'une échelle en bas ſans ſe faire de mal, quelqu'un lui dit : Dieu vous a fait une belle grace. Comment, dit-il, il m'a fait une belle grace ! il ne m'a pas fait grace d'un ſeul échelon.

De jeunes militaires, étant à l'armée, avoient, dans une partie de débauche, fait pluſieurs rail-

leries de leur Général. Il les fit venir, & leur demanda, ſi tout ce qu'on lui avoit rapporté étoit vrai. *Mon Général*, lui répondit un d'entr'eux, *nous en aurions dit bien davantage, ſi le vin ne nous eût pas manqué.* Cette réponſe eſt plus que naïve, elle eſt adroite.

On demandoit à un Chanoine, s'il récitoit régulièrement ſon bréviaire : Ma foi, non, répondit-il. Comment, reprit à l'inſtant celui qui lui faiſoit cette queſtion, ſavez-vous que vous êtes obligé de vous en confeſſer ? *Oh vraiment*, repliqua le Chanoine, *j'ai bien plutôt avoué que je ne dis pas mon bréviaire, que de m'amuſer à le dire.*

Un débiteur ruiné, après avoir mis tout en uſage pour ſatisfaire ſes créanciers, leur dit : Meſſieurs, j'ai été fort en peine juſqu'ici pour vous ſatisfaire ; mais, après y avoir travaillé très-inutilement, je prends mon parti, & je me détermine à vous laiſſer ce ſoin.

Un malheureux paſſant, ſur qui il étoit tombé quelques morceaux de tuile du haut d'une maiſon dont on réparoit le toit, lançoit, pour ſe venger, des pierres au premier étage, n'ayant pas, diſoit-il, la force de les jetter plus haut.

Un homme ayant été volé pluſieurs fois dans les rues de Paris, n'oſoit plus ſortir; on lui conſeilla de porter des piſtolets. Les voleurs, répondit-il, me les prendroient.

Me. Scuderi ſe plaignoit du rhume toutes les fois qu'elle alloit faire des emplettes, à cauſe que les boutiques ne ſont pas fermées comme les chambres. Quelqu'un lui conſeilla de n'y aller que les Fêtes & Dimanches.

Un Seigneur fort riche fit, dans ſon teſtament, des legs à tous ſes Officiers, excepté à ſon Intendant. « Je ne lui donne rien, dit-il, parce » qu'il me ſert depuis plus de vingt ans. »

Un pauvre honteux demandoit l'aumône à un homme qui n'étoit pas à ſon aiſe. Hélas ! mon

ami, lui répondit celui-ci, ſi vous ne m'aviez pas prévenu, j'allois vous faire la même demande.

Une fille s'accuſoit, à confeſſe, d'avoir récité une chanſon déshonnête. Le Confeſſeur non content de cet aveu, lui demandoit quelle étoit cette chanſon. Cette fille, ſans autre façon, ſe mit à la chanter tout haut dans l'Egliſe. Je trouve qu'elle avoit raiſon, ajoute Madame de Sévigné en parlant de cette Naïveté; aſſurément le Confeſſeur vouloit entendre la chanſon, puiſqu'il ne ſe contentoit pas de ce que la fille lui avoit dit en s'accuſant. Le bon homme de Confeſſeur prit ſans doute ſon parti, & pâma de rire le premier de cette aventure.

Un Barbier, grand babillard, demandoit à quelqu'un comment il vouloit qu'on lui fît le poil. Sans dire mot, répondit celui-ci.

L'éclipſe du Soleil qui fut annoncée pour l'année 1724, avoit répandu une ſi grande conſternation à la campagne, qu'un Curé ne pouvant ſuffire à confeſſer ſes Paroiſſiens qui en croyoient mourir, prit le parti de leur dire au Prône: „ Mes enfants, ne vous preſſez pas tant, l'é„ clipſe a été remiſe à la quinzaine. „

On a rapporté une Naïveté ſemblable d'un Curé de Paris, au ſujet de l'éclipſe du premier Avril 1764. Comme cette éclipſe n'avoit pas produit, à beaucoup près, la profonde obſcurité qu'il avoit annoncée, ſur la foi de la gazette, pour le Dimanche à neuf heures du matin, il dit au Prône du même jour, que l'éclipſe avoit été remiſe.

Un jeune Gentilhomme avoit donné à un chien qu'il avoit élevé, le nom de *Cocu*. Comme il l'appelloit ainſi devant une Dame grave & de peu d'eſprit, il ſe vit entrepris par cette Dame, qui lui dit: Vraiment, Monſieur, cela eſt bien malhonnête; & vous devriez avoir honte de donner ainſi à votre chien un nom de Chrétien.

Quelques perſonnes s'arrêtoient devant un per-

roquet qui étoit à une fenêtre, & lui faiſoient répéter bien des choſes qu'il ſavoit. Une bonne femme qui paſſoit par-là, leur dit : Quelle honte, d'amuſer ainſi ce pauvre animal! vous feriez bien mieux de lui apprendre ſa croyance.

Un jeune Prince avoit une voliere, dans laquelle, entr'autres oiſeaux, il nourriſſoit des tourterelles. Un jour qu'elles ſe faiſoient des careſſes, il leur dit : Dépêchez-vous vîte, car voici mon Gouverneur.

NOBLESSE.

L'Hiſtoire fait mention d'un Prince qui négligeoit la culture de ſes terres pour faire travailler aux mines d'or & d'argent. Un jour qu'il avoit bien faim, ſa femme lui fit ſervir de ces métaux. Il comprit la leçon, & ſe corrigea. On pourroit ſe ſervir du même moyen, pour faire ſentir à un Noble orgueilleux, qui ne connoît que ſon arbre généalogique, le tort qu'il a de jetter un œil de mépris ſur le cultivateur intelligent & l'artiſte induſtrieux. Il ſuffiroit de l'abandonner à lui-même, au milieu d'une nation étrangere. Monſieur de... très-bon Gentilhomme, ſe trouvoit en Hollande, dépourvu d'argent & de tout ſecours ; il s'adreſſa aux Bourg-meſtres d'une certaine ville, pour demander de l'emploi. *A quoi êtes-vous propre? Quelle eſt votre induſtrie? Quels ſont vos talents*, lui dirent ceux-ci? *Je ſuis Gentilhomme*, répondit Monſieur de... *& voilà mes titres. Hé bien*, repliquerent les Bourg-meſtres, *portez vos titres à la banque.*

NORMAND.

UN Normand avoit nié, en juſtice, un dépôt confié, & violé la Religion du ſerment. Sa partie adverſe, bien armée, l'attendit dans un lieu écarté, & ne ſe contentoit pas de l'accabler de reproches. Entre vous & moi, lui dit le parjure, qui craignoit la ſuite de cette rencontre, je ne nie point le dépôt; mais quelle néceſſité que les Juges ſoient inſtruits de nos affaires?

Un Normand racontoit à un autre un fait abſurde & réellement incroyable. A d'autres, lui dit le premier, tu veux rire. — Non, parbleu! foi de Chrétien. — Le parierois-tu? Oh! non; mais j'en jurerois. M. Piron a fait, de ce petit conte, la matiere d'une Epigramme. Et dans la Comédie de l'*Ecoſſoiſe*, Waſp dit, au ſujet de Lindane, qu'il ſoupçonne d'être Ecoſſoiſe : *Je ne le parierois pas, mais j'en jurerois.*

NOUVELLISTE.

LE ridicule ordinaire de la plupart des Nouvelliſtes de profeſſion, eſt de ſoupçonner une grande raiſon d'état dans les démarches les plus indifférentes du miniſtere. C'eſt ce ridicule que l'Auteur d'une Feuille périodique d'Angleterre voulut un jour faire appercevoir. L'Ambaſſadeur de France avoit différé les Fêtes qu'il devoit donner pour la naiſſance du Duc de Bourgogne, & les Nouvelliſtes faiſoient là-deſſus des raiſonnements à perte de vue. *Il n'importe ni à l'une ni à l'autre Cour*, dit l'Ecrivain périodiſte, *que*

les réjouiſſances ſe célebrent demain, ou que la célébration en ſoit renvoyée à la fin du monde.

N***., grand Nouvelliſte, ne débitoit guere que de fauſſes nouvelles. Un jour il en dit une vraie, mais nullement vraiſemblable. Quelqu'un la rediſant d'après lui, on ne la crut point. Il cita ſon auteur, & on la crut moins encore. Un troiſieme ſurvint qui confirma la nouvelle, & la prouva. *Mais*, reprit vivement un des incrédules, *puiſque cela eſt vrai, pourquoi N***. l'a-t-il dit?* Eſſais de Littérature.

Quelqu'un demandoit, en préſence de M. N***, s'il y avoit des nouvelles intéreſſantes? On lui répondit: Monſieur N***. peut vous en inſtruire, car il en fait.

On a fait ce conte. Un Nouvelliſte de profeſſion avoit toujours autour de lui, dans les promenades publiques, beaucoup de gens qui l'écoutoient. Un jour voyant un laquais qui étoit mêlé parmi les autres, il voulut l'envoyer plus loin. *Monſieur*, lui dit le laquais, *je retiens place ici pour mon Maître.*

OPÉRA.

L'Opéra François, dit un Auteur moderne, eſt parmi les Drames, ce que l'*Orlando* eſt parmi les Poëmes épiques. Lulli & Quinault peuvent en être regardés comme les créateurs. *Voyez Lulli, Quinault, Dictionnaire des Portraits & Anecdotes des Hommes illuſtres.*

Le *Triomphe de l'Amour*, eſt le premier Opéra dans lequel on introduiſit des Danſeuſes. Ce ballet fut d'abord exécuté à Saint-Germain-en-Laye devant ſa Majeſté, le 21 Janvier 1681. Monſeigneur, Madame la Dauphine, Mademoiſelle, le Prince & la Princeſſe de Conti, le Duc de Ver-

mandois, Mademoiſelle de Nantes, avec pluſieurs autres Seigneurs & Dames de la Cour, danſerent dans ce ballet. Ce mélange des deux ſexes rendit le ſpectacle ſi brillant, & fut ſi applaudi, que lors de la repréſentation du même Opéra à Paris ſur le théâtre du Palais Royal, le 16 Mai ſuivant, on crut qu'il étoit indiſpenſable, pour le ſuccès de ce genre de ſpectacle, d'y remplacer les Dames de la Cour par des Danſeuſes. Depuis cette Epoque, elles ont toujours continué d'être une des portions les plus brillantes de l'Opéra.

Parmi les Danſeuſes qui ont été applaudies ſur ce théâtre, nous citerons la décente *Sallé*, qui par ſes mœurs, mérita l'eſtime publique.

De tous les cœurs & du ſien la maîtreſſe
Elle allume des feux qui lui ſont inconnus,
De Diane c'eſt la Prêtreſſe;
Danſant ſous les traits de Vénus.

Avec quelle ame & quelle vérité cette aimable Danſeuſe dirigeoit-elle tous ſes mouvements! le ſpectateur enchanté y voyoit toujours un tableau fini. Mademoiſelle Sallé ſavoit même enrichir le deſſein du Poëte par des actions épiſodiques entiérement de ſon invention. L'Auteur du *Traité hiſtorique de la Danſe*, nous rapporte à ce ſujet cette Anecdote précieuſe pour les arts. Dans la paſſacaille de l'*Europe-Galante*, cette Danſeuſe paroiſſoit au milieu de ſes rivales, avec les graces & les deſirs d'une jeune Odalique qui a des deſſeins ſur le cœur de ſon Maître. Sa danſe étoit formée de toutes les jolies attitudes qui peuvent peindre une pareille paſſion. Elle l'animoit par degrés: on liſoit, dans ſes expreſſions, une ſuite de ſentiments: on la voyoit flottante tour-à-tour entre la crainte & l'eſpérance; mais au moment où le Sultan donne le mouchoir à la Sultane favorite, ſon viſage, ſes regards, tout

ſon maintien prenoient rapidement une forme nouvelle. Elle s'arrachoit du théâtre avec cette eſpece de déſeſpoir des ames vives & tendres, qui ne s'exprime que par un excès d'accablement.

La Danſe remplit aujourd'hui tellement les divers actes de nos Opéra, que ce théâtre paroît dreſſé moins pour la repréſentation d'un Poëme Lyrique, que pour une Académie de danſe. La langueur mortelle de notre récitatif n'eſt pas la moindre cauſe de ce goût vif des ſpectateurs pour la danſe. Auſſi un homme d'eſprit à qui on demandoit un moyen pour ſoutenir un Opéra prêt à tomber, répondit aſſez plaiſamment, qu'il n'y avoit qu'à alonger les danſes & racourcir les jupes.

La premiere fois que l'Opéra d'*Iſis* fut repréſenté devant Louis XIV., ce Prince en fut ſi ſatisfait, qu'il fit rendre l'arrêt du Conſeil, par lequel il eſt permis à un Gentilhomme de chanter à l'Opéra, & d'en retirer des gages, ſans déroger.

Thévenard, retiré du théâtre en 1721, & mort en 1741, étoit la plus belle baſſe-taille que l'on eût entendue. Un Abbé, placé au parterre de l'Opéra, un jour que cet Acteur repréſentoit, étoit importuné par un fat qui fredonnoit continuellement à ſes oreilles. L'Abbé fit quelques geſtes de dépit : Et qu'avez-vous, Monſieur l'Abbé, lui dit le fat? vous ne me paroiſſez pas content. C'eſt, Monſieur, répondit l'Abbé, que j'enrage contre ce coquin de Thévenard, qui m'empêche de vous entendre.

Ceux qui ont recueilli les Anecdotes du théâtre, nous en citent quelques-unes qui peuvent ſervir à nous rappeller ces Jeux Olympiques où la Grece aſſemblée couronnoit ſes Héros. La premiere fois que le Maréchal de Villars vint à l'Opéra après la grande affaire de Denain, en 1712, la Demoiſelle Antier faiſant le rôle de la *Gloire* dans le Prologue d'*Armide*, lui préſenta, dans les balcons du théâtre où il étoit, une couronne de laurier. Le lendemain le Ma-

réchal lui envoya une tabatiere d'or. La même choſe eſt arrivée pour le Maréchal de Saxe, après la célebre journée de Fontenoy. Ce Général, étant dans les balcons de l'Opéra, la Demoiſelle de Metz, niece de la Demoiſelle Antier, repréſentant la *Gloire* dans le Prologue du même Opéra d'Armide, lui préſenta auſſi la couronne de laurier, que ſa modeſtie ne lui permit d'accepter qu'avec beaucoup de peine. Ce Maréchal envoya le lendemain à la Déeſſe pour dix mille francs de pierreries.

ORACLES.

LA conſultation des Oracles étoit, comme l'on ſait, la pratique la plus ſuperſtitieuſe de la Religion des Anciens. Il y en avoit à Délos, à Claros, à Delphes, & par-tout où l'on rencontroit un peuple crédule & des cavernes.

Lorſqu'il faudra entreprendre la défenſe de vos amis, dit Epictete, ne conſultez point les Devins, & n'attendez point leurs réponſes ſur ce que vous devez faire. Les Anciens ont, ſur ce principe, admiré la réponſe que l'Oracle d'Apollon fit à ceux de Cumes, qui l'envoyerent conſulter, s'ils livreroient au Roi de Perſe Pactias qui s'étoit mis ſous leur protection. L'Oracle répondit qu'ils le livraſſent. Ariſtodicus, un des premiers de la ville, ſoutint que l'Oracle n'avoit pu faire une réponſe ſi injuſte, & qu'il falloit de néceſſité que les Députés euſſent rapporté faux. La ville, ſur cette repréſentation, chargea Ariſtodicus d'y aller lui-même avec de nouveaux Députés. L'Oracle fit la même réponſe. Ariſtodicus, peu ſatisfait, ſe promenant autour du Temple, apperçut un nit d'oiſeaux qu'il chaſſa à coups de pierres. Alors il ſortit du Sanctuaire

une voix qui lui cria : " *Déteſtable mortel, qui* " *te donne la hardieſſe de chaſſer d'ici ceux qui* " *ſont ſous ma protection ?* — *Et quoi, grand* " *Dieu*, répondit auſſi-tôt Ariſtodicus, *vous ve-* " *nez de nous ordonner cette action injuſte, en* " *nous commandant d'abandonner Pactias qui s'eſt* " *refugié ſous notre protection.* — *Impies que* " *vous êtes*, répondit le Dieu, *puiſque vous ſa-* " *vez que c'eſt mal fait d'abandonner ceux qui ſe* " *jettent entre vos bras, pourquoi venez-vous me* " *conſulter ? Eſt-ce pour me tenter ?* "

Les Oracles, chez les Anciens, étoient un moyen de plus de perſuader le peuple, toujours attaché à ce qui lui paroît merveilleux. Périclès, Alexandre, Céſar, & d'autres perſonnages illuſtres, ſavoient les faire parler ou les interpréter en leur faveur, lorſqu'il le falloit. Alexandre étoit allé à Delphes pour conſulter le Dieu ; & la Prêtreſſe qui prétendoit qu'il n'étoit point alors permis de l'interroger, ne vouloit point entrer dans le Temple. Alexandre, qui étoit bruſque, la prit auſſi-tôt par le bras pour l'y mener de force, & s'écria : *Ah ! mon fils, on ne peut te réſiſter.* — *Je n'en veux pas davantage*, dit Alexandre, *cet Oracle me ſuffit.*

Jules-Céſar étant tombé de cheval en Afrique, où il étoit allé pour conquérir cette partie du monde, dit : " Voici un Oracle favorable " que les Dieux nous donnent ; l'Afrique eſt ſous " moi, ce n'eſt pas une chûte, c'eſt une priſe de " poſſeſſion. "

Pluſieurs Philoſophes de l'Antiquité, pour faire voir le ridicule des Oracles de Delphes, que l'on interprétoit différemment, par un certain renverſement dans les paroles, citoient l'exemple de ce Peintre à qui l'on avoit demandé un tableau d'un cheval qui roulât à terre ſur le dos. Il peignit un cheval qui couroit ; & quand on lui eut dit que ce n'étoit pas-là ce qu'on lui avoit demandé, il renverſa le tableau, & dit :

Ne voilà-t-il pas le cheval qui ſe roule ſur le dos?

Le célebre Kirchker, dans le deſſein de détromper les ſuperſtitieux ſur les différents prodiges attribués à l'Oracle de Delphes, avoit imaginé & fixé un tuyau dans ſa chambre, de maniere que quand quelqu'un l'appelloit, même à voix baſſe, à la porte du jardin qui étoit contigu, il l'entendoit auſſi diſtinctement que s'il eût été auprès de lui, & il répondoit avec la même facilité. Il tranſporta enſuite la machine dans ſon *Muſeum*, & l'adapta avec tant d'art à une figure automate, qu'on la voyoit ouvrir la bouche, remuer les levres, & rendre des ſons articulés. Il ſuppoſa, en conſéquence, que les Prêtres du Paganiſme, en ſe ſervant de ces tuyaux, faiſoient accroire aux ſots que l'idole ſatisfaiſoit à leurs queſtions.

ORGUEIL NATIONAL.

IL en eſt des Nations comme des individus; chaque peuple s'attribue des qualités qui le diſtinguent des autres peuples. Les Fabuliſtes Indiens racontent qu'il eſt une Contrée dans les Indes, où tous les habitants ſont boſſus. Un Etranger, jeune, beau & bien fait, y arriva. Auſſi-tôt il ſe voit entouré d'une multitude d'habitants; ſa figure leur paroît extraordinaire; les ris & les brocards annoncent leur étonnement. On alloit pouſſer plus loin les outrages, ſi, pour l'arracher à ce danger, un des habitants, qui ſans doute, avoir vu d'autres hommes que des boſſus, ne ſe fût tout-à-coup écrié: " Eh! mes amis, " épargnons ce malheureux contrefait; faut-il " l'injurier parce que le Ciel ne l'a pas formé " d'une figure auſſi agréable que la nôtre? Al- " lons plutôt au Temple réitérer à l'Eternel nos

„ remerciements pour la boſſe dont il a daigné „ nous favoriſer.„ On peut conclure de cet Apologue, que pour réuſſir chez une Nation, il faut endoſſer la boſſe qu'elle porte.

On a reproché aux Grecs leur uſage d'appeller tout Etranger, *Barbare*. Ne pourroit-on pas également accuſer les François de ce ridicule Orgueil National? Quelques Cavaliers François dînoient en Allemagne à la table d'un Prince. L'un d'eux, après avoir conſidéré tous les convives, s'écria : *Rien n'eſt plus plaiſant, il n'y a que Monſeigneur ici d'Etranger.*

Bouhours dans un de ſes dialogues, demandoit ſi un Allemand pouvoit avoir de l'eſprit. Un Allemand, à ſon tour demanda ſi un François pouvoit avoir du jugement.

Sous le regne de Philippe V., petit fils de Louis XIV., un Gentilhomme de Pampelune, paſſant un contrat chez un Notaire, ſigna, *Don*, &c. &c. *noble comme le Roi, & encore un peu plus.* Le Gouverneur le ſut, & fit venir cet inſolent : il lui demanda pourquoi il avoit eu l'impudence de ſe mettre au-deſſus de ſon Roi. Il répondit froidement : *Le Roi eſt François, je ſuis Eſpagnol; par cette ſeule raiſon, je ſuis d'une extraction bien plus noble que la ſienne.* On le mit en priſon; mais ſes compatriotes, enchantés de ce trait héroïque, adoucirent la rigueur de ſa détention par leurs viſites, & par toutes ſortes de préſents. *Lettres ſur le Voyage d'Eſpagne.*

Le Politique Fra-Paolo obſerve, dans ſes Traités, que quand une famille ſeroit aſſez puiſſante à Veniſe pour aſpirer à la Souveraineté, elle ne pourroit jamais y parvenir, parce que les Nobles aimeroient mieux être ſimples Nobles avec mille autres, que Princes du ſang & freres de Roi : témoin ce Vénitien, qui étant à Paris du temps de Louis XIV., ſe vantoit d'être autant que *Monſieur*, frere unique du Roi.

On trouve auſſi de ces eſprits frivoles & ridi-

culement fiers parmi les Anglois. Sans faire mention ici de cette populace brutale, qui ne prononce jamais un nom François ſans y ajouter les épithetes les plus odieuſes, on ſe rappelle cet Orateur hyperbolique qui, à la fin du dernier ſiecle, diſoit en plein public : " Oui, Milords, „ avant peu vous verrez Louis XIV. aux pieds „ du Parlement lui demander la paix. „

Lorſque le Kam des Tartares, qui ne poſſede pas une maiſon, & ne vit que de rapines, a achevé ſon dîner, conſiſtant en laitage & en chair de cheval, il fait publier par un Héraut : *Que tous les Potentats, Princes & Grands de la terre peuvent ſe mettre à table.*

L'Hiſtoire des voyages fait mention d'un Souverain d'un petit Canton de l'Amérique, près des rives du Miſſiſſipi, au fond de la Louiſiane, qui, tous les matins, ſort de ſa cabane & trace au Soleil le chemin qu'il doit parcourir.

On avoit amené devant un Prince Negre, ſur la côte de Guinée, quelques François qui venoient d'aborder. Il étoit aſſis ſous un arbre; pour Trône il avoit une groſſe bûche; ſes Gardes étoient trois ou quatre Negres armés de piques de bois. Ce ridicule Monarque demanda : *Parle-t-on beaucoup de moi en France?*

Les différentes peuplades de la côte de Guinée ont chacune leur Roi, dont la triſte Majeſté n'a guere plus d'éclat. Cette canaille royale, toujours flattée qu'un de nos Marchands la régale d'eau-de-vie, affecte ſouvent de prendre les noms de nos Princes ou de quelques Grands dont elle a entendu louer les exploits. On y voyoit, en 1743, un Roi *Guillaume*, dont l'auguſte épouſe s'appelloit la Reine *Anne*. Un autre ſe qualifioit de Duc de *Malborough*. Le Roi Guillaume étoit un petit *Céſar* qui fit, il y a environ vingt ans, une guerre aſſez comique à un certain *Martin*, qui avoit oſé s'égaler à lui. Il ſe donna une fameuſe bataille, où Guillaume per-

dit trois hommes & ſon rival cinq. Celui-ci, conſterné de ſa défaite, demanda la paix, qu'il obtint aux conditions ſuivantes. " 1°. Qu'il renonceroit au titre de Roi, & ſe contenteroit " de celui de Capitaine. 2°. Qu'il ne mettroit " plus de bas ni de ſouliers lorſqu'il iroit à bord " des vaiſſeaux d'Europe, & que cette brillante " diſtinction appartiendroit déſormais au Roi " Guillaume. 3°. Qu'il donneroit au vainqueur la " plus belle de ſes filles en mariage. " Après ce traité glorieux, Guillaume vint en bas & en ſouliers ſur un Vaiſſeau Danois, où il acheta quelques ſoieries pour en habiller la Reine. Ayant apperçu un bonnet de Grenadier, que les gens de l'équipage avoient par hazard, il en fit auſſitôt l'acquiſition, pour en décorer la tête de la Princeſſe. Il voulut que Martin la vît dans toute ſa parure; Martin avoua qu'elle n'avoit jamais été ſi belle.

Ces différents traits prouvent que tous les Souverains & tous les Peuples ſont également vains. Le Canadien croit faire un grand éloge du François, en diſant, c'eſt un homme comme moi.

PANTOMIMES.

L'Art des Pantomimes fut porté à un ſi haut degré chez les Anciens, que ce langage, ou cette muſique muette, comme ils l'appelloient, leur parut plus éloquente que la déclamation même. Caſſiodore attribue à ces Acteurs des mains très-éloquentes, des doigs parlants, un ſilence pathétique. Un Ambaſſadeur du Roi de Pont, qui avoit été préſent, dans Rome, à une danſe Pantomime, fut ſi ſatisfait de l'intelligence de l'Acteur, qu'il demanda comme une grace, à l'Em-

pereur Néron, qu'il lui en fît préſent. " Ne ſoyez
„ point étonné de ma priere, lui dit l'Ambaſſa-
„ deur, j'ai pour voiſins des barbares dont per-
„ ſonne n'entend la Langue, & qui n'ont jamais
„ pu apprendre la mienne; mais cet homme, qui
„ ſait parler par des geſtes, feroit aiſément en-
„ tendre mes volontés. „

Un autre Etranger, qui aſſiſtoit à ce ſpectacle, fut ſi frappé de voir un ſeul homme exécuter une piece entiere, que l'admiration lui fit adreſſer ces paroles à l'Acteur : *Dans un ſeul corps tu as plus d'une ame.*

Voici un autre fait qui paroîtra incroyable; il eſt rapporté par Hérodote, Hiſtorien un peu ſuſpect. Un Roi, voulant marier ſa fille, pluſieurs Princes ſe diſputerent cette conquête. Il en parut un ſur les rangs ſupérieurement verſé dans l'art des Pantomimes. Jaloux de montrer ſes talents, il ſe ſurpaſſa lui-même. Après avoir repréſenté différentes choſes avec les mains, il ſe mit ſur la tête, & élevant les pieds en l'air, il peignit, par les mouvements des jambes, & opéra autant de merveilles qu'il en avoit faites avec les mains. Ces rares talents cependant empêcherent le Roi de lui donner ſa fille; ſoit que ce Monarque crût que le genre Pantomime ſe permettoit trop de licence; ſoit qu'il jugeât qu'il ne convenoit point à un Prince d'exceller dans un art ſi frivole.

Pilade & Batylle porterent chez les Romains l'art de la Pantomime à ſon plus haut degré de perfection. *Voyez Pilade*, dans le Dictionnaire des *Portraits & Anecdotes des Hommes illuſtres.*

Rome, ſenſible aux beautés de l'art que déployoient à ſes yeux les plus excellents Pantomimes, n'en étoit que plus ſévere pour ceux qui ſe montroient inférieurs au tableau qu'ils vouloient peindre. Un Pantomime qui, à la fin du rôle d'Oedipe, étoit cenſé s'être crévé les yeux, manqua de mettre dans ſes mouvements le ca-

ractere

ractere de la ſituation. *Tu vois encore*, lui crierent les plaiſants du parterre ; & l'Acteur ſifflé n'oſa plus reparoître.

PARASITE.

CE nom, qui ſe prend aujourd'hui en mauvaiſe part, étoit chez les Anciens un titre honorable. On voit, dans Diodore de Sinope, que les Bardes des Celtes, qui étoient les Poëtes de nos anciens Gauloiſ, les ſuivoient à la guerre pour décrire leurs actions héroïques, & qu'on les appelloit par honneur, leurs Paraſites.

On reprochoit à un de nos Paraſites modernes qui dînoit ſouvent chez les autres. Comment voulez-vous que je faſſe, répondit-il, on m'en preſſe. Il eſt vrai, repartit quelqu'un, il n'y a rien de plus preſſant que la faim. Ceci rappelle ce mot de Diogenes ; on le reprenoit un jour de ce qu'il mangeoit en plein marché : je ne l'aurois pas fait, répondit le Philoſophe Cynique, ſi la faim ne m'eût pris dans ce même lieu.

Quelqu'un a dit, d'un Paraſite médiſant, qu'il n'ouvroit jamais la bouche qu'aux dépens d'autrui.

PARDON DES INJURES.

LA vengeance eſt le vice des enfants, des femmes ou des eſprits puſillanimes. Celui qui a de l'élévation dans l'ame ſe regarde au-deſſus des Injures du foible, & lui pardonne. L'Empereur Adrien, rencontrant un homme qui l'avoit offenſé avant qu'il parvînt à l'Empire : *Approche*, lui dit-il, *tu n'as plus rien à craindre de ma part, je ſuis Empereur.*

Des Courtiſans de Philippe-le-Bel excitoient ce Prince à ſévir contre un Prélat qui l'avoit offenſé : *Je ſais*, lui répondit-il, *que je puis me venger ; mais il eſt beau de le pouvoir & de ne le pas faire.*

Caſimir II., Roi de Pologne, jouant un jour avec un de ſes Gentilshommes qui perdoit tout ſon argent, en reçut un ſoufflet dans la chaleur de la diſpute. Ce Gentilhomme fut condamné à perdre la tête; mais Caſimir révoqua la ſentence, & dit : Je ne ſuis point étonné de la conduite de ce Gentilhomme; ne pouvant ſe venger de la fortune, il n'eſt pas ſurprenant qu'il ait maltraité ſon Favori : je me déclare d'ailleurs le ſeul coupable dans cette affaire; car je ne dois point encourager par mon exemple une pratique pernicieuſe, qui peut cauſer la ruine de la Nobleſſe. *Hiſt. univ. traduite de l'Anglois.*

Louis XII., Roi de France, auparavant Duc d'Orléans, étoit ſollicité à tirer vengeance de quelques Injures perſonnelles qui lui avoient été faites avant de monter ſur le Trône : il répondit, *Que ce n'étoit point au Roi de France à venger les Injures faites au Duc d'Orléans.*

Lorſqu'on vint dire au grand Colbert, Miniſtre des Finances ſous Louis XIV., que le Poëte Hénault avoit fait contre lui ce fameux Sonnet : *Miniſtre lâche*, *&c.* il refuſa de le lire, & demanda ſeulement, ſi le Roi y étoit attaqué; on lui répondit que non : *En ce cas*, reprit Colbert, *laiſſez l'Auteur tranquille.*

Un Poëte Satyrique avoit compoſé des vers fort injurieux contre le Viſir du Prince Aziz, Billah II., Caliſe de la race des Fathimites en Egypte, dans leſquels il n'étoit pas épargné lui-même; ce Viſir lui en porta ſes plaintes, & lui demanda le châtiment de l'Auteur. Aziz, après avoir lu ces vers, lui dit : « Comme j'ai part avec » vous à l'Injure, je deſire que vous preniez part » avec moi au mérite du Pardon. » *Bibl. Orient.*

Le fils d'Aaron Veſchide, dit le Poëte Sadi, vint ſe plaindre d'un homme qui avoit calomnié ſa mere, & en demander vengeance. Oh! mon fils, lui répond Aaron Veſchide, tu vas faire plus de tort à ta mere que le calomniateur; tu vas faire croire qu'elle ne t'a point appris à pardonner. *Voyez Modération, Bienfaiſance.*

PASQUINADES.

SOrte de Satyres, ainſi nommées à Rome, du nom d'une ſtatue, appellée *Paſquin*, à laquelle on les attachoit. Cette ſtatue, qui eſt antique, eſt mutilée, & placée dans un carrefour de la ville. On croit communément, qu'elle prit ſon nom d'un Tailleur bouffon du quartier, dont la boutique étoit en quelque ſorte un bureau de nouvelles, de bons mots, & de traits ſatyriques. La ſtatue de *Marforio*, à laquelle on attachoit les réponſes à ces Satyres, ſert aujourd'hui de fontaine dans une des aîles du Capitole. Quoiqu'on n'affiche plus de libelles près de ces ſtatues, le nom de *Paſquinades* néanmoins eſt toujours reſté à ces ſortes de Satyres. En voici quelques-unes.

Un Prince Romain fit aſſaſſiner le Comte de *Fioume*, (en François *La Riviere.*) parce qu'il fréquentoit trop ſouvent la Princeſſe ſa femme. On repréſenta la Princeſſe avec une ligne au milieu du corps, pareille à celles qui ſervent à marquer à Rome, contre les murailles, juſqu'où monte le Tibre dans les inondations, avec ces mots: *Ecco dove è arrivato il Fioume l'anno tale.*

Le Pape Clément VII., qui avoit dérangé ſa ſanté en mangeant beaucoup de melons & de champignons, qu'il aimoit, prit un nouveau Médecin, qui lui changea toute ſa façon de vivre, & il mourut bientôt après. Les Romains, bien-ai-

ſes de ſa mort, firent tenir le portrait de ce Médecin à Paſquin, & ils écrivirent au-deſſous du tableau : *Ecce agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi.*

Sous Paul III., on fit dire à Paſquin, changé en Perſée : " Qu'on ne doit pas s'étonner de ce " qu'il ſe transforme une ſeule fois, puiſque le " Pape change dix fois en une heure. "

Dans une autre Satyre, Paſquin dit : " Ci-devant on donnoit de l'argent aux Poëtes pour " les faire parler, combien me donnerez-vous, " Paul, pour me faire taire? "

La Signora *Camilla*, ſœur de Sixte V., & qui avoit autrefois fait la leſſive, étant devenue Princeſſe, on vit, le lendemain, Paſquin avec une chemiſe ſale. Marforio lui demandoit la raiſon d'une ſi grande négligence. " C'eſt, répondit-il, " que ma Blanchiſſeuſe eſt devenue Princeſſe. "

Le Pape Alexandre VIII. étant mort, les Cardinaux s'aſſemblerent au Vatican & y tinrent le Conclave avec les cérémonies accoutumées. Ceux de la faction de France préſenterent, par politique, le Cardinal *Pignatelli*, dans l'opinion que les Eſpagnols n'y conſentiroient pas, & que par ce moyen ils réuſſiroient plus ſûrement dans leur véritable deſſein, qu'ils tenoient ſecret. Mais cette ruſe n'eut point l'effet eſpéré, & la faction d'Eſpagne, qui la ſoupçonnoit, donna ſon conſentement à l'élection de Pignatelli, qui fut ſalué Pape ſous le nom d'Innocent XII. Alors Paſquin dit : *Siccine gallus cecidit in ollam ;* Parbleu, le coq eſt tombé dans le pot. Il faut, pour ſaiſir cette pointe, ſavoir, que *pignatella*, en Italien, ſignifie *petit pot.*

Un Eccléſiaſtique, qui avoit plus d'orgueil que de mérite, venoit d'être élevé au Cardinalat. Marforio fut repréſenté tenant les armes de ce nouveau Cardinal, avec un grand chapeau. Paſquin, faiſant ſa fonction de Cenſeur public, lui diſoit : *Voilà un grand chapeau pour une bien petite tête.*

L'Archevêque de Paris, François de Harlay, ayant agi avec beaucoup de zele contre l'autorité du ſaint Siege dans l'aſſemblée du Clergé en 1682, il parut à Rome une médaille, repréſentant ce Prélat à genoux au pied du ſaint Pere. Paſquin étoit debout qui diſoit à l'oreille de ſa Sainteté: *Pœnitebit, ſed non erubeſcet*: Il ſe repentira, mais il ne rougira point. Cette eſpece de prédiction fut accomplie; car l'Archevêque mourut au mois d'Août 1693, ſans avoir obtenu le chapeau de Cardinal qu'il briguoit.

PASSIONS.

ON n'a de priſe ſur les Paſſions, que par les Paſſions; c'eſt par leur Empire qu'il faut combattre leur tyrannie, & c'eſt toujours de la nature même qu'il faut tirer les inſtruments propres à la régler. Une Anecdote rapportée dans les Annales Chinoiſes, confirme cette penſée de M. Rouſſeau. Vu-ti, Empereur de la Chine, qui regnoit environ 130 ans avant l'Ere Chrétienne, avoit une Maîtreſſe qu'il aimoit éperdument. Elle vint à mourir, & cette perte le fit tomber dans une eſpece de délire. On imagina toutes ſortes de divertiſſements pour le diſtraire, & le ramener à lui-même; c'étoit en vain. Ses jours alloient être bientôt terminés, lorſqu'un Aſtrologue ſe ſervit habilement de la foibleſſe de l'Empereur pour lui perſuader que ſa maîtreſſe n'étoit pas morte; mais qu'elle avoit été ſeulement tranſportée dans la lune. La douce eſpérance renaît dans le cœur du Prince; il demande à faire ce voyage. L'Aſtrologue le lui promet, pourvu qu'il ſe prête à tout ce qu'une telle entrepriſe exige. S'il n'eût été queſtion que de faire quatre-vingt-dix mille lieues, les Princes ſavent

voyager; mais il s'agiſſoit de conſtruire une tour, & chacun peut juger de la hauteur qu'il falloit donner à cette tour " Prince, dit le nouvel „ Architecte, il eſt à propos de commencer par „ vous pourvoir d'un autre Empire : le pied de „ la tour que nous allons élever, ne peut occu- „ per moins que toute la vaſte étendue de vo- „ tre domination. „ L'Empereur n'avoit encore éprouvé que des Paſſions douces, ſon ambition ſe trouve adroitement émue ; les mouvements qu'elle produit dans le cœur du Prince, abſorbent tous les autres, & le changement le plus ſubit ſe manifeſte. Sa ſanté ſe rétablit, & il ne s'occupe plus que du Gouvernement de ſes Etats.

Nos Paſſions, ſemblables à des verres diverſement taillés, changent pour nous la face des objets, ſans pour cela que ces objets aient reçu une nouvelle forme. Un Gentilhomme fit un jour à Milord Duc de Bukingham, une longue & ſérieuſe remontrance ſur divers griefs publics. Le Duc habile à découvrir ce qui portoit ce Gentilhomme à ſe plaindre, lui dit : Mon cher ami, vous n'avez que trop de raiſon d'être mécontent, mais j'ai trouvé un moyen pour remettre toutes choſes en ordre, avant qu'il ſoit peu. Le faiſeur de repréſentations ne manqua pas de demander quel étoit ce ſûr & prompt remede. Vous allez l'apprendre, répondit le Duc : mais auparavant il faut que vous ſachiez qu'il y a une place de cinq cents livres ſterlings par an, qui eſt vacante depuis ce matin ; j'ai deſſein de vous la donner. Le Gentilhomme ſatisfait, applaudit à tout ce que Bukingham lui dit en faveur du Gouvernement, & finit par avouer qu'il n'y avoit point de Nation plus heureuſe que la Nation Angloiſe. *Hiſt. d'Angleterre.*

Souvent les Paſſions ne nous laiſſent conſidérer que certaines faces des objets qu'elles nous préſentent; elles nous trompent encore, en nous montrant quelquefois ces mêmes objets où ils

n'exiſtent pas. C'eſt ce qu'on a voulu faire entendre par ce petit conte. Un Curé & une Dame galante avoient oui dire que la Lune étoit habitée ; ils le croyoient ; & le téleſcope en main, tous deux tâchoient d'en reconnoître les habitants. Si je ne me trompe, dit d'abord la Dame, j'apperçois deux ombres ; elles s'inclinent l'une vers l'autre : je n'en doute point, ce ſont deux amants heureux.... Et! fi donc, Madame, reprend le Curé, ces deux ombres que vous voyez, ſont deux clochers d'une Cathédrale.

Lorſqu'une de nos Paſſions a enchaîné les autres, nous croyons avoir triomphé de nous. Ne reſſemblons-nous pas preſque tous à ce vieux Général de quatre-vingt-dix ans, qui, ayant rencontré de jeunes Officiers qui faiſoient un peu de déſordre avec des filles, leur cria tout en colere : Meſſieurs, eſt-ce-là l'exemple que je vous donne?

Notre Paſſion dominante eſt ce qui meurt le dernier dans nous. Pour prouver cette propoſition, Pope, dans une de ſes Epîtres morales, rapporte pluſieurs traits d'après nature. Ce Courtiſan doucereux, qui, depuis quarante ans s'eſt honoré du titre de très-humble ſerviteur du genre humain, dit encore, lorſqu'il peut à peine remuer les levres : " Si dans le lieu où je vais, " je pouvois, Monſieur, vous être utile à quel- " que choſe. "

Euclio, caſſé de vieilleſſe, fait ſon teſtament. Je donne & legue, (il ſoupire à ce mot) mes fiefs à Edouart. — *Et votre argent, Monſieur?* — Mon argent? Quoi! tout?... Ah! puiſqu'il le faut, ajoute-t-il en pleurant, je le donne à Paul. — *Et votre château, Monſieur?* — Arrêtez; mon château? Pour cela, non..... Je ne peux m'en deſſaiſir... & il rend l'ame.

C'eſt le ventre d'un ſaumon qui termine le deſtin du glouton *Helluo*. Le Médecin vient, qui déclare qu'il n'y a plus de remede. Dieu

bon! s'écrie Helluo, prends pitié de mon ame. Quoi! plus d'eſpérance! Hélas!... qu'on m'apporte donc la hure.

Un ſuaire de flanelle! O Ciel! Il y auroit de quoi révolter un Saint, s'écrie la triſte Narciſſe ſur le point d'expirer. Oh! je veux être enſevelie dans une toile de Perſe; je veux que mon viſage pâle ſoit couvert d'une dentelle de Malines... Faut-il faire peur aux gens quand on eſt mort? Betly, mets-moi un peu de rouge. Ce dernier trait, qui eſt fondé comme les précédents ſur des faits réels, a été attribué, par quelques perſonnes, à Mademoiſelle Oldfield, célebre Actrice du théâtre de Londres.

PAYSAN.

ON a pris plaiſir à peindre, dans de petits contes, le gros bon ſens des Payſans, & leur naïveté. Mais ne nous fions pas toujours à leur franchiſe, qui ſouvent n'eſt qu'apparente. C'eſt auſſi cette feinte ingénuité qui donne un certain ſel à leurs reparties malignement naïves.

Un bon Bourgeois, voyant un jour de Fête ſon jardinier plus fier qu'à l'ordinaire, de ſentir ſon Chef couvert d'un beau & grand chapeau fort pointu, lui demanda, en badinant: Eh! qui t'a donné ce chapeau de Coeu? Monſieur, lui répondit bonnement le ruſtique, c'eſt un de vos chapeaux, dont votre femme l'autre jour m'a fait préſent.

Un Payſan alla conſulter un Avocat ſur une affaire. L'Avocat, après l'avoir examinée, lui dit qu'il trouvoit ſa cauſe bonne. Le Payſan paya l'Avocat de ſa conſultation, & lui demanda: Monſieur, à préſent que vous êtes payé, dites-moi ſincérement, trouvez-vous encore mon affaire bonne?

Le carroſſe d'un Evêque ſe trouva arrêté dans un grand chemin par une charrette. Son Cocher eut beau crier au Charretier de ſe ranger, l'injurier, le menacer, celui-ci tint ferme & ne demeura point en reſte. Le Prélat, impatienté, mit la tête à la portiere, & voyant un gros garçon, hardi & vigoureux : Mon ami, lui dit-il, vous m'avez l'air d'être mieux nourri qu'appris. "Par-„ dieu, Monſieur, répond le Pitau, cela n'eſt „ point étonnant, c'eſt nous qui nous nourriſ-„ ſons, & c'eſt vous qui nous inſtruiſez. „

La France victorieuſe ſous le dernier regne, avoit néanmoins à ſoutenir une guerre diſpendieuſe ; ce qui obligeoit de doubler les impôts & les ſubſides. Un Payſan entr'autres ſouffroit impatiemment qu'on eût augmenté ſa taille. En vain lui repréſentoit-on qu'il devoit payer gaiement, puiſque les impôts étoient ſi bien employés, & que les François gagnoient beaucoup ſur les ennemis. Quoi ! dit-il, nous gagnons & nous mettons toujours au jeu.

Deux Suiſſes, le ſabre à la main, ſe battoient à outrance dans une place. Un Payſan paſſe par-là, & le cœur ému de compaſſion, s'efforce de les ſéparer ; mais, le pauvre diable, pour toute récompenſe de ſon zele, reçoit à la tête un coup de ſabre qui le jette à la renverſe. On appelle un Chirurgien qui veut voir ſi la cervelle eſt atteinte. Ah ! tout beau, dit le Payſan, je n'en avois point lorſque je me fourrai dans cette querelle.

Au dernier Sermon d'une miſſion faite à une Paroiſſe de la campagne, tout le monde fondoit en larmes, hors un Payſan. Un autre lui dit : Mais tu ne pleures pas.... Je ne ſuis pas de la Paroiſſe.

Un Evêque, donnant la bénédiction, un Payſan n'ôta pas ſon chapeau. Comme on le reprit : Si elle eſt bonne, dit-il, elle paſſera le *Capel.*

Un gros Ruſtique apportant, de la part de ſon Maître, un panier de poires à un Seigneur,

trouva deux gros ſinges ſur l'eſcalier qui avoient des habits bleus brodés d'or, & une épée à leur côté ; ils ſe jetterent ſur ſon panier pour avoir du fruit. Le Payſan, qui n'avoit jamais vu de tels animaux, leur ôta ſon chapeau civilement, & les laiſſa faire ce qu'ils voulurent. Quand il eut fait ſon préſent, le Maître de la maiſon lui demanda, pourquoi ne m'as-tu pas apporté le panier tout plein ? Monſieur, dit le Payſan, il étoit tout plein ; mais Meſſieurs vos enfants m'en ont pris la moitié. Les domeſtiques, qui avoient été témoins de la ſcene, découvrirent la naïveté, & apprêterent à rire à toute l'aſſemblée.

Le pere d'un Payſan ſe mouroit. Le Payſan fut, la nuit, trouver le Curé, & demeura trois heures à ſa porte à heurter tout doucement. Le Curé lui dit : Que ne heurtiez-vous plus fort ? j'avois peur, dit-il, de vous réveiller. — Qu'y a-t-il, dit le Curé ? — Mon pere ſe mouroit, dit le Payſan, quand je ſuis parti. — Le Curé dit : il ſera donc mort à préſent ; je n'y ai plus que faire. — Oh ! non, Monſieur, reprit le Payſan, Pierrot, mon voiſin, m'a promis qu'il l'amuſeroit.

Deux jeunes femmes, aſſiſes ſur du gazon dans une plaine, voyant paſſer un Payſan dont les cheveux étoient blancs, lui demanderent d'un ton railleur, s'il avoit déjà neigé ſur les montagnes ? Il le faut bien, répondit le bon homme avec un air de ſimplicité, puiſque les vaches ſont deſcendues dans la plaine.

Une jeune villageoiſe couroit après ſon âneſſe : un Gentilhomme, la trouvant aſſez jolie, lui demanda d'où elle étoit. — De Ville-Juif, répondit-elle. — Mais vous devez connoître la fille de Nicolas Quillot, faites-moi l'amitié de lui porter un baiſer de ma part ; & en même-temps, il chercha à l'embraſſer. Mais cette jeune fille, s'y oppoſant, lui dit : *Monſieur, ſi vous êtes preſſé, donnez-le à mon âneſſe, elle ſera arrivée plu-*

tôt que moi ; & en même-temps elle s'échappa des bras de ce galant.

Un Payſan, étant à confeſſe, s'accuſoit d'avoir volé du foin. Le Confeſſeur lui demandoit : Combien en avez-vous pris de bottes ? — Oh ! dit-il, Monſieur, devinez. — Trente bottes, dit le Confeſſeur ? — Oh ! non. — Combien donc, ſoixante ? Oh ! vraiment, nani, reprit le Payſan, mais boutez-y la charretée ; auſſi-bien, ma femme & moi, nous devons aller querir le reſte tantôt.

Un Evêque voyoit, un jour de Fête à la campagne, un grand nombre de Payſans qui, pendant le Catéchiſme, s'amuſoient à différents jeux, & d'autres qui buvoient & chantoient. Il dit, avec chagrin, à quelques Chanoines qui l'accompagnoient, il y a bien de l'ignorance parmi ces gens-là ; cependant ils aiment mieux employer le temps à ſe débaucher qu'à s'inſtruire. Viens-çà, par exemple, gros maraut, continua-t-il, en s'adreſſant à celui dont il étoit le plus près : Combien y a-t-il de Dieux ? *Pargué, Monſeigneur*, répondit le Payſan, *il n'y en a qu'un ; encore eſt-il bien mal ſervi par vous autres gens d'Egliſe.* L'Evêque ne jugea pas à propos de l'interroger davantage.

On montroit à un Payſan tout ce qu'un Maréchal de France avoit pris ; les villes, les pays, tout cela étoit dans un tableau. Morgué, tout ce qu'il a pris n'eſt pas-là, dit le Payſan, car je n'y vois pas mon pré.

Un Payſan étoit allé trouver un Avocat pour le conſulter ſur une affaire. Il avoit ſon argent à la main, & paroiſſoit deſirer que la conſultation favoriſât ſes prétentions. L'Avocat penſa, avec raiſon, qu'il n'étoit pas de ſon devoir d'uſer de cette complaiſance ; & pour l'intérêt même de celui qui le conſultoit, il lui dit que ſa cauſe n'étoit pas ſoutenable. Le Payſan ſerre auſſi-tôt ſon argent, & tire ſa révérence. L'Avocat piqué de l'injuſtice de ce maraut, crut de-

voir lui donner une leçon à ſes dépens. Il le fait appeller, & changeant de ton, lui dit, que toutes les affaires ont deux faces, & qu'en enviſageant la ſienne d'un certain côté, il ne pouvoit manquer de la gagner. Il en donna une raiſon frivole; elle parut excellente au Payſan, qui tranſporté de joie, tire tout l'argent de ſa poche & le donne à l'Avocat. Celui-ci en le ſerrant, lui dit: Mon ami, je vous ai donné deux conſeils, vous n'avez pas payé le premier: vous avez payé le ſecond, gardez-vous cependant de le ſuivre, il ne vaut rien; mais tenez-vous au premier, c'eſt le bon.

Un Payſan, en procès, ſollicitoit ſon Procureur pour qu'il y travaillât. Mais celui-ci, qui ne voyoit point venir d'argent, diſoit toujours à ſon client: Mon ami, ton affaire eſt ſi embrouillée que je n'y vois goutte. Le Payſan comprit à la fin ce que cela vouloit dire, & tirant de ſa poche deux écus, les préſenta à ſon Procureur: Tenez, Monſieur, voici une paire de beſicles.

Un Seigneur regardoit des enfants bien gaillards, bien portants, qui ſe jouoient autour de ſon fermier. Voilà, lui dit-il, de gros enfants, frais & rougeauds, qui font plaiſir à voir; ceux de nous autres Gens de Cour, au contraire, ſont toujours foibles, toujours pâles & languiſſants; comment faites-vous donc vous autres Payſans? — Pargué, Monſieur, je les faiſons nous-mêmes.

Lucas étoit de ſi bonne amitié, que le pauvret voyant ſa femme en couche, s'approcha de ſon lit, & cherchoit à la ſoulager. Cette femme, au plus fort de ſes douleurs, le voyant ſe lamenter: „ Eh! mon ami, lui dit-elle, ne prends point „ tant de chagrin de me voir ſouffrir, je ſais „ fort bien que tu n'en es pas la cauſe. „

Un Payſan, chargé de fagots, crioit par les rues: *Gare, gare*, afin qu'on ſe détournât. Un jeune homme vêtu de ſoie, ayant négligé l'aver-

tiſſement, eut ſon habit déchiré. Là-deſſus, grand bruit ; le jeune homme veut être payé de ſon habit, & fait ſa plainte au Commiſſaire, qui étoit ſurvenu. Le Payſan eſt interrogé ; mais il ouvre la bouche ſans dire mot. Etes-vous muet, mon ami, lui dit le Commiſſaire? Non, non, Monſieur, interrompit le plaignant, c'eſt belle malice, parce qu'il ne peut ſe défendre ; il fait le muet ; mais quand je l'ai trouvé en mon chemin, il crioit comme un beau diable ; *Gare, gare.* Eh bien, dit le Commiſſaire, que ne vous rangiez-vous?

On ſait que S. Martin, Evêque de Tours, étoit fils d'un Officier, & qu'il avoit ſervi dans les armées avant d'être Evêque ; c'eſt pourquoi on le voit ſouvent ſous la forme d'un Cavalier. Les Marguillers d'une Paroiſſe de campagne, dont il étoit le Patron, l'avoient ainſi fait peindre. Un jour que l'Evêque du Dioceſe, ſuivi d'un grand équipage, faiſoit ſa viſite dans cette Egliſe, il demanda au Marguiller, qui étoit Payſan, pourquoi le Patron n'étoit pas repréſenté en Evêque, qui étoit ſa derniere & ſa plus noble qualité? " Oh! oh! Monſeigneur, répondit „ le Payſan, nous y gagnons cinq chevaux ; car „ il en faut ſix au carroſſe d'un Evêque ; & il „ n'en faut qu'un à un Cavalier.

Un Payſan, obligé de faire un voyage, recommanda à ſa femme de ménager ſon front. Pourquoi cela, lui répondit la jeune Agnès? C'eſt, dit-il, que ſi tu n'étois pas ſage, il me viendroit, dans le moment, des cornes à la tête. Fi donc! je m'en garderai bien, reprit-elle ; je crains trop les cornes. A peine fut-il parti, qu'un galant lui éclaircit le myſtere, & mit ſes leçons en preuve. Le mari, de retour, elle l'examine, & lui dit : Tu m'as donc trompée.

Un Prédicateur prêchoit dans un bourg ; & pour rendre plus ſenſibles les vérités de la morale, il uſoit ſouvent de l'interrogation. Ma pau-

PEINTRE.

TImanthe, Peintre de l'antiquité, ſe ſervit d'un moyen aſſez ingénieux pour faire connoître la prodigieuſe grandeur d'un Géant endormi. Il repréſenta un Satyre qui meſuroit, avec un thyrſe, le pouce de ce Géant.

Un Peintre ſe glorifioit, devant Apelles, de peindre fort vîte. On le voit bien, répondit ce célebre Artiſte.

On demandoit à un Peintre célebre par quel moyen il étoit arrivé à un ſi haut degré de perfection dans ſon Art : *c'eſt en ne négligeant rien*, répondit-il.

On louoit beaucoup, dans Annibal Carache, le beau grouppe de Laocoon, chef-d'œuvre de ſculpture antique. Cet Artiſte ne diſoit mot. Comme on en parut étonné, il prit un crayon, & le deſſina contre la muraille de la ſalle, auſſi exactement que s'il l'avoit devant les yeux, & en fit, par ce moyen, le plus bel éloge. *Les Poëtes*, diſoit-il, *peignent avec la parole, & les Peintres parlent avec le pinceau.*

Un Peintre avoit repréſenté un enfant tenant une corbeille de fruits. Quelqu'un, pour vanter le tableau, diſoit que ces fruits paroiſſoient ſi naturels, que les oiſeaux venoient les béqueter. Un Payſan de bon ſens, qui écoutoit ces louanges, répondit : Aſſurément ſi les fruits ſont ſi bien repréſentés, l'enfant ne l'eſt guere. En effet, il falloit ſuppoſer que la figure fût bien mal peinte, puiſque les oiſeaux n'en avoient point peur.

Deux Cardinaux reprochoient à Raphaël d'avoir, dans un grand tableau, peint les viſages de ſaint Pierre & de ſaint Paul trop rouges. Mef-

ſeigneurs, leur répondit cet Artiſte offenſé de la critique, n'en ſoyez pas étonnés ; je les ai peints ainſi qu'ils ſont au Ciel. Cette rougeur leur vient de la honte qu'ils ont de voir l'Egliſe auſſi mal gouvernée.

Un Peintre Italien, qui avoit une petite vengeance à exercer contre un Cardinal, le peignit dans un tableau du Jugement dernier au milieu des damnés. Le portrait étoit ſi reſſemblant, qu'il n'étoit pas poſſible de s'y méprendre. Ce Cardinal fit ſes plaintes; mais le Peintre, qui ne vouloit rien changer à ſon tableau, répondit à ceux qui s'intéreſſoient pour le Cardinal, que s'il eût été dans le Purgatoire, les prieres que l'on faiſoit pour lui auroient pû l'en tirer, mais que, puiſqu'il étoit dans l'Enfer, ſon ſort étoit décidé.

Rembrant, Peintre Flamand, s'écarta toujours de la maniere fine & léchée, ſi ordinaire aux Peintres de ſon pays. Quelqu'un lui reprochant un jour que ſa façon d'employer les couleurs rendoit ſes tableaux raboteux, il répondit qu'il étoit Peintre, & non Teinturier.

Guillaume Hogarth, mort depuis peu en Angleterre, s'étoit acquis beaucoup de réputation dans ſa patrie, par la maniere toujours vraie, piquante, inſtructive, & ſouvent pathétique, avec laquelle il peignoit les mœurs de ſes Concitoyens. On voit de lui une eſtampe, qui repréſente, avec toute l'énergie poſſible, les différents tourments qu'on fait éprouver en Angleterre aux animaux. Un Charretier fouettoit un jour ſes chevaux avec beaucoup de dureté ; un homme qui paſſoit dans la rue, & qui fut touché de pitié pour ces animaux, dit au Charretier : *Miſérable ! tu n'as donc jamais vu l'eſtampe d'Hogarth ?*

Il y a des allégories que l'on peut mettre au nombre des facéties, mais qui, quelquefois, n'en ſont pas moins ſignificatives. Un Peintre, qui connoiſſoit le ſort de ceux qui plaident, pour l'avoir éprouvé, avoit deux plaideurs à repréſen-

ter; l'un avoit réuſſi dans ſon procès, l'autre l'avoit perdu. Il repréſenta le premier en chemiſe, & le ſecond, nud.

On rapporte quelques tours d'adreſſe de Peintres pour ſe faire payer des portraits qui leur avoient été commandés. Un Peintre gardoit chez lui le portrait d'un homme fort noir, qui ne l'avoit point payé. Laſſé d'attendre, il lui dit un jour : Monſieur, ſi vous ne retirez votre *portrait*, l'hôte de la tête noire me le demande.

Un homme fort laid, s'étoit fait peindre en pied, & ne vouloit pas donner le prix convenu. Le Peintre lui dit : Eh bien, Monſieur, je garderai votre figure. — Qu'en ferez-vous? — *Je* n'en ſuis pas embarraſſé, repartit le Peintre, je lui mettrai une queue, & ce ſera le tableau d'un ſinge habillé; je ſais à qui le vendre.

Un autre Peintre, ou peut-être le même, avoit tiré, d'après nature, un homme de *condition* qui le chicanoit ſur le prix. Le Peintre, piqué de ce procédé, peignit des barreaux de fer ſur le portrait. La perſonne, dont il étoit aiſé de diſcerner tous les traits, paroiſſoit être en priſon. Le Peintre mit au bas du tableau : *Au pauvre priſonnier.*

Un Barbouilleur, qui étoit curieux de paſſer pour Peintre, vouloit décorer une ſalle. Il répétoit toujours qu'il la feroit blanchir, & qu'il la peindroit enſuite. Quelqu'un lui dit, *qu'il avoit* un meilleur conſeil à lui donner : C'étoit de commencer par peindre cette ſalle, & de la faire blanchir enſuite.

PÉLERINAGE.

LEs Pélerinages étoient une dévotion du ſeizieme ſiecle. Une Reine de France, que l'on

oit être *Catherine de Médicis*, fit vœu, que ſi e terminoit heureuſement une entrepriſe, elle verroit à Jéruſalem un Pélerin qui en feroit le emin à pied, en avançant de trois pas, & en culant d'un pas à chaque troiſieme pas. Il fut eſtion de trouver un homme aſſez vigoureux our entreprendre le voyage à pied, & aſſez pa- ent pour reculer d'un pas ſur trois. Un Bour- eois de Verberie ſe préſenta, & promit d'ac- omplir ſcrupuleuſement le vœu. La Reine ac- epta l'offre, & lui promit une récompenſe. Ce- ui-ci remplit ſes engagements avec un ſcrupule ont la Reine fut aſſurée par des perquiſitions. e Bourgeois qui étoit Marchand de profeſſion, eçut une ſomme en récompenſe, & fut ano- li. On lui dreſſa des armes écartelées d'une Croix de Jéruſalem, & d'une palme. Ses deſ- endants ont conſervé les armes; mais ils ont dérogé, en continuant le commerce que leur pere avoit ceſſé d'exercer. Ce fait eſt rapporté dans la nouvelle *Hiſtoire du Duché de Valois*. L'Auteur le cite comme une preuve, que les uſa- ges les plus reſpectables ſont quelquefois autant expoſés au ridicule, que des abus réels.

PEUR.

PLuſieurs perſonnes, qui liſent Homere, ſont choquées de la fuite d'Hector à la premiere vue d'Achille, au vingt-deuxieme Livre de l'Iliade. Mais Homere, qui avoit bien étudié les hom- mes, n'ignoroit pas, que le courage abandonne facilement celui qui a une certitude abſolue qu'il va périr : or, c'eſt le cas où ſe trouvoit Hector vis-à-vis l'invincible Achille. Quelqu'un félici- toit un jour Milord Peter-borowgh de n'avoir jamais eu Peur. « Monſieur, répondit-il, mon-

„ trez-moi un danger que je croie prochain & „ réel, & je vous promets d'avoir autant de Peur „ qu'aucun de vous. „

PHYSIONOMIE.

LA Phyſionomie n'eſt pas ſeulement un ſimple développement des traits déjà marqués par la nature. Comme le viſage de l'homme eſt le ſiege des ſens, & que les ſens ſont les organes de nos ſenſations, pluſieurs Naturaliſtes penſent, avec raiſon, que les traits du viſage prennent de la Phyſionomie par l'impreſſion fréquente & habituelle de certaines affections de l'ame. Il y a des caracteres qui, étant trop peu ſenſibles, ſont difficilement apperçus; mais tout le monde au moins reconnoît, au changement de couleur, & à l'altération des traits, les mouvements de haine, de colere, & de honte. Un Phyſionomiſte, qui ſait toutes les connoiſſances que l'on peut retirer de la couleur du viſage, s'élevera toujours contre l'artifice des Dames, de ſe cacher ſous le rouge. Madame de Staal étoit ſi perſuadée de l'avantage que l'on pouvoit retirer de cette eſpece de maſque, qu'elle en fit uſage dans un moment critique. Cette Dame, qui avoit été enfermée à la baſtille pour une affaire d'Etat, nous dit dans ſes Mémoires: " Lorſque je fus „ appellée pour être interrogée par nos Com„ miſſaires, je pris la précaution de mettre du „ rouge que j'avois dans ma poche, quoique je „ ne m'en ſerviſſe jamais, pour dérober, autant „ qu'il me ſeroit poſſible, l'altération de mon „ viſage, propre à me déceler. „

Un curieux avoit lu le ſoir, dans un Traité de la Phyſionomie, que ceux qui ont la barbe large, portent le ſigne d'étourderie. Il voulut

voir la ſienne au miroir avec la bougie. Malheureuſement il en brûla la moitié, & il écrivit auſſi-tôt ſur la marge du Livre : *Pour celui-là, il eſt éprouvé.*

PITIÉ.

IL y a une Pitié orgueilleuſe, ſouvent plus cruelle à ſupporter que les plus grands malheurs. Un Marchand, qui venoit de faire une perte conſidérable, recommanda à ſon fils de garder le ſecret. Le fils promit d'obéir ; mais il pria ſon pere de lui dire le motif de cette recommandation. C'eſt afin, mon fils, lui répondit le pere, qu'au-lieu d'un malheur nous n'en ayions deux à ſupporter, celui d'avoir fait cette perte, & l'autre, de ſe voir conſoler par des gens qui n'accordent leur eſtime qu'à ceux qui réuſſiſſent.

PLAGIAIRE.

UN Poëte, reconnu pour Plagiaire, ſe vantoit orgueilleuſement de ſa prétendue facilité à faire des vers, & diſoit, que les plus longs Poëmes ne lui coûtoient rien. Oh ! je le crois, répondit quelqu'un, fatigué de ces propos ; qui doute qu'on n'ait bon marché de ce que l'on vole à tout le monde ?

PLAIDEUR.

ON pourroit faire bien des contes de Plaideurs dupés. En effet, ils le ſont tous dès le

PLAIDOYER.

COmme les Plaidoyers ne roulent le plus ſouvent que ſur des intérêts particuliers, la clarté & la préciſion eſt tout ce qui leur convient. Il étoit néanmoins très-ordinaire au Barreau, juſqu'au milieu du dix-ſeptieme ſiecle, de dire avec emphaſe des choſes triviales. Ce ridicule fut bien apperçu un jour par un Avocat, homme d'eſprit. Son adverſaire, dans une affaire où il ne s'agiſſoit que d'un mur mitoyen, parloit de la guerre de Troies & du Scamandre. Il l'interrompit en diſant : *La Cour obſervera que ma partie ne s'appelle pas Scamandre, mais Michault.*

PLONGEUR.

VErs la fin du quinzieme ſiecle, il y avoit en Sicile un fameux Plongeur qui s'appelloit *Nicolas.* On lui avoit donné le ſurnom de *Peſcecola*, comme qui diroit, *Nicolas le Poiſſon.* Il s'étoit accoutumé, dès ſa plus tendre jeuneſſe, à pêcher des huîtres & du corail au fond de la mer, & demeuroit quelquefois quatre ou cinq jours dans l'eau, n'y vivant que de poiſſon crud. Comme il nageoit parfaitement, il lui arrivoit ſouvent de paſſer à l'Iſle de Liparo, & d'y porter des lettres enfermées dans un ſac de cuir. Fréderic, Roi de Sicile, inſtruit de la force & de l'adreſſe de Peſcecola, lui ordonna de plonger dans le gouffre de Caribde, proche du promontoire *il capo di Faro*, pour reconnoître la diſpoſition de ce lieu. Comme le Prince remarqua que Nicolas

las avoit de la peine à faire un eſſai ſi dangereux, il jetta une coupe d'or, & la lui donna s'il pouvoit la retirer. L'habile Plongeur, animé par cette récompenſe, ſe jetta au fond du gouffre où il demeura près de trois quarts d'heure, & revint enſuite ſur l'eau, tenant à la main la coupe d'or. Il fit au Roi le récit des roches, des cavernes & des monſtres marins qu'il diſoit avoir vus ou ſentis, & proteſta qu'il lui ſeroit impoſſible d'y retourner une ſeconde fois. Mais Fréderic lui montra une bourſe d'or qu'il lui promit, & une coupe d'or, plus belle que la premiere, qu'il jetta encore dans la mer. Perſecola s'y précipita bientôt après, mais il ne parut plus.

Les Papiers Anglois de 1765, font mention du fait ſuivant. Le Lord Williams Campbell, troiſieme fils du Duc d'Argyll, & Capitaine de vaiſſeau, étant, avec pluſieurs Dames, à une partie de pêche auprès de Henley, ſur la Tamiſe, entendit quelqu'un qui crioit & demandoit un bateau. Pluſieurs des bâtiments paſſerent aſſez près de l'endroit d'où partoient les cris, mais aucun ne s'y arrêta. Il parut un homme à la pointe de l'Iſle, qui avertit que quelqu'un ſe noyoit. Le Lord Campbell s'avança de ce côté-là avec ſon bateau, & apperçut effectivement un homme qui ſe débattoit au fond de l'eau. Il ôta ſon habit, &, en préſence des Dames avec leſquelles il ſe trouvoit, il ſe jetta à l'eau, alla chercher, à ſeize pieds de profondeur, l'homme qui ſe noyoit, & qui étoit embarraſſé ſous un gros tronc d'arbre. Le Lord l'en retira, après beaucoup de peine, le monta avec lui, & le conduiſit à la nage ſur le bord de la riviere; il le fit ſeigner ſur le champ; & les ſoins qu'il ordonna qu'on en prît, rappellerent à la vie ce malheureux, qui étoit un des Domeſtiques du Lord Palmerſton. Ce fait eſt cité ici comme un tour de force; mais il mérite encore plus notre admiration par le beau trait d'humanité qu'il nous préſente.

POINTE.

ON désigne communément par ce terme, une penſée qui ſurprend par l'abus des expreſſions. Elle differe du bon mot, proprement dit, en ce que celui-ci joue ſur la penſée ; au-lieu que la Pointe joue ſur le mot. Comme ces ſortes de plaiſanteries roulent ordinairement ſur des rapports faux, il arrive preſque toujours que ceux qui courent après, ont communément l'eſprit faux autant que ſuperficiel. Au reſte, ce mot *Pointe*, eſt ici pris ironiquement; car, pour continuer la métaphore, il n'y a rien de ſi peu pointu, ou de ſi plat, que toutes ces Pointes que l'on donne pour telles.

L'Hiſtoire de la Poéſie Françoiſe fait mention d'un Menuiſier de Nevers qui, ſur la fin du regne de Louis XIII., avoit obtenu des penſions pour ſes vers. On l'appelloit Maître Adam, ou le Virgile au rabot. Il y avoit auſſi, de ſon temps, un Pâtiſſier Poëte, qui enveloppoit ſes biſcuits de ſes vers. Ce Pâtiſſier diſoit que ſi Maître Adam travailloit avec plus de bruit, pour lui il travailloit avec plus de feu.

Racine aimoit la Chanmeſlé. Le Comte de Tonnerre le ſupplanta dans le cœur de cette Comédienne. Quelqu'un dit à ce ſujet : Que le tonnerre l'avoit déracinée.

Ménage avoit reçu de ſon pere la démiſſion d'une charge d'Avocat du Roi dans une juriſdiction. Quelque temps après il la lui rendit; ce qui irrita le bon homme. Mon pere, diſoit Ménage à cette occaſion, a raiſon d'être en colere contre moi, je lui ai rendu un *méchant office*.

Le même, rencontrant Varillas, qui venoit de

donner au public une *Hiſtoire des Héréſies* pleine de fautes & de faits douteux, lui dit un jour : Monſieur, vous venez de faire un livre plein d'héréſies.

Le Pere Cotton, Jéſuite, étoit fin & ruſé : il avoit pris un grand aſcendant ſur Henri IV. ; ce qui donna lieu à cette Pointe : Notre Roi eſt un bon Prince, il aime la vérité ; c'eſt dommage qu'il ait du *coton* dans les oreilles.

Le Roi d'Eſpagne ayant donné à Farinelli, célebre Muſicien, & Caſtrate d'Italie, l'Ordre de Calatrava, celui-ci fut armé Chevalier avec les cérémonies ordinaires, & on lui mit, ſuivant l'uſage, des éperons. L'Ambaſſadeur d'Angleterre dit là-deſſus : « Chaque pays, chaque mode ; en Angleterre on éperonne les coqs, à Madrid on éperonne les chapons. »

Un Ecrivain fort médiocre étoit à compoſer la réfutation d'un écrit qui paroiſſoit. Quelqu'un, qui vint le voir, lui demanda à quoi il s'occupoit. Il faut bien, dit-il, que je réponde à cet ouvrage ; & il ajouta : Ne voilà-t-il pas que cela forme déjà un bon volume ? Oui, lui repartit-on ; mais quand votre livre aura été battu, il ſera bien *plat*.

Un Jéſuite plaiſantoit devant un Poëte Satyrique ſur Paſcal & ſur le travail des mains de ſes confreres : Paſcal, diſoit-il, s'occupe à Port-Royal à faire des ſouliers. J'ignore, répondit le Satyrique, ſi Paſcal travaille à des ſouliers : mais je ſais bien qu'avec les *Provinciales*, il vous a porté une bonne botte.

Un Cardinal briguoit la Papauté. Il ne ſera jamais *ſaint*, dit quelqu'un, car il s'intrigue trop pour être *très-ſaint*.

On ſouffre avec la même impatience, qu'un Auteur grave ait dit qu'Hercule ſavoit la Phyſique, & qu'on ne pouvoit réſiſter à un Philoſophe de cette force.

Si les Pointes, les Equivoques, les Jeux de

Mots ſont quelquefois paſſables, c'eſt dans la converſation, & quand on les donne pour ne valoir rien. *Voyez Equivoque, Jeux de Mots.*

PRÉCIEUSE.

UNe Dame, qui tenoit un peu de la Précieuſe, diſoit dans une compagnie, qu'elle ne ſe ſervoit jamais de mots qui puſſent laiſſer une ſale idée, & qu'elle diſoit, avec les perſonnes qui ſavent vivre ; Un porte-feuille ou un fond d'artichaud, au-lieu de cul d'artichaud ; un fond de baſſe-foſſe, au-lieu de cul de baſſe-foſſe ; un impaſſe ou une rue qui n'a point de ſortie, au-lieu de cul-de-ſac. Quelqu'un de la compagnie lui ayant dit que l'on étoit ſouvent obligé de parler comme les autres, elle le défia poliment de lui en citer des exemples. On lui demanda pour lors comment elle appelloit, dans la converſation ordinaire, une piece qui valoit ſoixante ſols? Soixante ſols, reprit-elle. — Mais, Madame, comment nommez-vous la lettre de l'alphabet qui ſuit le *p*? Elle rougit, & repartit auſſi-tôt : *Ho, ho*, Monſieur, *je ne penſois pas que vous duſſiez me renvoyer à l'a*, b, c.

PRÉDICATEUR.

L'Eloquence de la Chaire étoit pleine d'inepties, & preſque barbare, avant le Pere Bourdaloue. On peut s'en convaincre en liſant les Sermons de *Menot*, de *Barlette* & autres. *Poncet*, ſurnommé *le petit Feuillant*, vivoit vers la fin du ſeizieme ſiecle. Dans un Sermon qu'il prêcha

pendant le Carême, à Notre-Dame de Paris, il déclama avec beaucoup de hardieſſe & de ſingularité contre une Confrérie nouvelle de pénitents, qui avoit marché dans la ville le jour de l'Annonciation, & avoit donné un ſpectacle ridicule. Il la qualifia de Confrérie d'Hypocrites & d'Athées, & dit, en propres termes : " J'ai „ été averti de bon lieu, qu'hier au ſoir, qui „ étoit Vendredi, la broche tournoit pour ces „ gros pénitents, & qu'après avoir mangé le gras „ chapon, ils eurent pour collation de nuit, le „ petit tendron, qu'on leur tenoit tout prêt. „ Ah ! malheureux hypocrites, vous vous mo„ quez donc de Dieu ſous ce maſque, & portez „ par contenance un fouet à votre ceinture? Ce „ n'eſt pas-là, de par Dieu, où il le faudroit „ porter ; c'eſt ſur votre dos & ſur vos épaules, „ & vous en étriller très-bien ; car il n'y a pas „ un de vous qui ne l'ait mérité. „ Ce Prédicateur imprudent fut exilé comme il le méritoit. Le Duc d'Epernon, un des pénitents de cette Confrérie, voulut le voir, & lui dit en plaiſantant : " Monſieur le Docteur, on dit que vous „ faites rire les gens à votre Sermon ; cela n'eſt „ guere beau : un Prédicateur comme vous doit „ prêcher pour édifier, & non pas pour faire „ rire. Monſieur, répondit hardiment le Moine, „ je veux bien que vous ſachiez que je ne prê„ che que la parole de Dieu, & que ceux qui „ viennent à mes Sermons pour rire, ſont des „ méchants & des Athées. Au reſte, je n'en ai „ jamais tant fait rire en ma vie, que vous en „ avez fait pleurer. „

On a vu de nos jours un Pere *Chatenier*, Dominiquain, rappeller dans la Chaire les parades des ſiecles d'ignorance. Ce Prédicateur prêcha à Paris, vers les années 1715, 1716 & 1717. Un jour qu'il étoit en colere contre ſes jeunes gens qui venoient à ſes Sermons pour y rire, il dit à ſes auditeurs, après une leçon très-vive ſur leur

indécence : " Après votre mort, où croyez-vous „ que vous irez? au bal, à l'opéra, dans des aſ„ ſemblées où il y aura de belles femmes? Non, „ au feu, au feu. „ Il prononça ces dernieres paroles d'une voix ſi forte & ſi effrayante, qu'il épouvanta l'auditoire, & que pluſieurs ſe précipiterent pour ſortir, croyant que le feu étoit dans l'Egliſe.

Ce Prédicateur excelloit principalement à traveſtir les Hiſtoires de l'ancien & du nouveau Teſtament. Voici comme il rapportoit la converſion de la Magdeleine : " C'étoit, diſoit-il, *une* „ grande Dame de qualité, très-libertine. Elle „ alloit un jour à ſa maiſon de campagne, ac„ compagnée du Marquis de Béthanie & du „ Comte d'Emmaüs. En chemin, ils apperçu„ rent un nombre prodigieux d'hommes & de „ femmes aſſemblés dans une prairie. La grace „ commençoit à opérer ; Magdeleine fit arrêter „ ſon carroſſe, & envoya un Page pour ſavoir ce „ qui ſe paſſoit en cet endroit. Le Page revint & „ lui apprit que c'étoit l'Abbé Jeſus qui prêchoit; „ elle deſcendit de carroſſe avec ſes deux Cava„ liers, s'avança vers le lieu de l'auditoire, écouta „ l'Abbé Jeſus avec attention, & fut ſi péné„ trée, que de ce moment elle renonça aux va„ nités mondaines. „ Cette Hiſtoire du bon Pere Chatenier le fit appeller depuis *l'Abbé Jeſus*.

On ſe rappelle quelques facéties d'un autre Prédicateur, nommé le *petit Pere André*. Un Evêque l'avoit appellé *le petit Fallot*. Pour s'en venger, ce Religieux prêchant en préſence *de ce* Prélat, prit pour texte : *Vos eſtis lux mundi* : Vous êtes, Monſeigneur, dit-il, en s'adreſſant à l'Evêque, le grand fallot de l'Egliſe, nous ne ſommes que de petits fallots.

Ce même Religieux, prêchant devant un Archevêque, s'apperçut que ce Prélat dormoit, il s'aviſa, pour l'éveiller, de dire au Suiſſe de l'Egliſe : Fermez les portes, le Paſteur dort, les brebis

en iront, à qui annoncerai-je la parole de Dieu? cette saillie causa tant de rumeur dans l'auditoire, que l'Archevêque n'eut plus envie de dormir.

On l'avoit chargé d'annoncer une quête pour orner la dot d'une Demoiselle qui desiroit de faire Religieuse ; il dit avant de commencer son Sermon : Messieurs, on recommande à vos charités, une Demoiselle qui n'a pas assez de bien pour faire vœu de pauvreté.

Ce Prédicateur avoit prêché pendant tout le Carême dans une ville où personne ne l'avoit invité à dîner. Il dit, dans son adieu : J'ai prêché contre tous les vices, excepté contre la bonne chere, car je ne sais pas comme l'on traite en ce pays-ci.

On a rapporté sur d'autres Prédicateurs quelques Anecdotes qui doivent trouver place ici. Un auditeur, fort mécontent du Panégyrique qu'il venoit d'entendre, dit en sortant : Ce Prédicateur fit mieux l'an passé ; mais il ne prêcha point, dit quelqu'un ; c'est précisément pour cette raison qu'il fit mieux, repartit le premier.

On louoit, dans une compagnie, des Missionnaires, quoiqu'ils fussent fort ignorants, & l'on disoit qu'ils prêchoient comme les Apôtres : Oui, repartit quelqu'un, ils prêchent comme les Apôtres avant qu'ils eussent reçu le Saint-Esprit.

Un jeune Ecclésiastique demandoit à son Evêque la permission de prêcher : Je vous le permets, lui répondit le Prélat, mais la nature vous le défend.

Un Prédicateur avoit ennuyé tout son auditoire, en prêchant sur les béatitudes. Une Dame lui dit malignement, après le Sermon, qu'il en avoit oublié une. — Laquelle, reprit le Prédicateur? — Celle-ci, ajouta la Dame : Bienheureux ceux qui n'étoient pas à votre Sermon.

Un jeune Ecclésiastique, auquel on pouvoit reprocher une prononciation affectée, & des ges-

tes maniérés, prêchoit dans une ville de Province. S'étant trouvé le lendemain chez le Préſident de la juriſdiction, il ſe plaignit de ce que les Officiers de cette juriſdiction avoient quitté ſon Sermon pour aller à la Comédie. Ces gens, répondit le Préſident, ſont de bien mauvais goût, de vous quitter pour des Comédiens de campagne.

Un Prédicateur récitoit un Panégyrique d'un Saint, & l'élevoit, ſelon le ſtyle ordinaire, au-deſſus de tous les autres Saints du Paradis. Il parcourt la Hiérarchie céleſte, mais en vain, il ne peut ſe réſoudre à aſſigner une place à ce Saint du jour, il trouve toujours des vertus qui le diſtinguent de ces Eſprits bienheureux. Chacune de ſes périodes étoit terminée par cette exclamation : Où le mettrons-nous, ce grand Patriarche ? Un auditeur, dont la patience à la fin étoit uſée, lui dit, en ſe levant : Puiſque vous êtes ſi embarraſſé, mettez-le à ma place, car je m'en vais.

Un autre Prédicateur, non moins ennuyeux, c'étoit peut-être le même, avoit diviſé ſon Sermon en trente-deux points. Un de ſes auditeurs ſe leve auſſi-tôt. On lui demande où il veut aller? Je vais, dit-il, querir mon bonnet de nuit, car je prévois que nous coucherons ici. Effectivement, le Prédicateur ayant perdu le fil de ſes ſubdiviſions, ne put jamais trouver la fin de ſon diſcours. Les auditeurs perdant enfin patience; & voyant la nuit qui s'approchoit, défiloient l'un après l'autre. Le Prédicateur, qui avoit la vue baſſe, ne s'appercevoit pas de cette déſertion, & continuoit à s'eſcrimer dans la chaire, lorſqu'un petit enfant de chœur, qui reſtoit, lui cria : Monſieur, voici les clefs de l'Egliſe, quand vous aurez fini, vous aurez ſoin de la fermer.

Un Abbé de condition, qui n'aimoit pas les Moines, prononçoit dans un Couvent de Cordeliers,

deliers, le Panégyrique de saint François: " Mes „ Peres, leur dit-il, admirez la grandeur de vo- „ tre Saint, ses miracles passent ceux du fils de „ Dieu. Jesus-Christ, avec cinq pains & trois „ poissons, ne nourrit que cinq mille hommes „ une fois en sa vie; & saint François, avec une „ aune de toile, nourrit tous les jours, par un „ miracle perpétuel, plus de quarante mille „ fainéants. „

Un jour de saint Etienne un Moine devoit faire le Panégyrique de ce Saint. Comme il étoit déjà tard, les Prêtres, qui craignoient que le Prédicateur ne fût trop long, le prierent d'abréger. Le Religieux monta en chaire, & dit à son auditoire: " Mes freres, il y a aujourd'hui un „ an que je vous ai prêché le Panégyrique du „ Saint dont on fait aujourd'hui la Fête; com- „ me je n'ai point appris qu'il ait fait rien de „ nouveau depuis, je n'ai rien non plus à ajou- „ ter à ce que j'en dis alors; là-dessus il donna la „ bénédiction, & il s'en alla. „

Un Prédicateur, qui ne savoit qu'un Sermon, qu'il alloit débiter par les villages, l'ayant dit dans un endroit, le Seigneur du lieu, qui avoit entendu parler avantageusement de ce Prédicateur, l'engagea à prêcher le lendemain, qui étoit Fête. Ce Prédicateur chercha pendant la nuit comment il se tireroit d'affaire. L'heure venue il monta en chaire, & dit: " Messieurs, quelques „ personnes m'ont accusé de vous avoir débité „ hier des propositions contraires à la foi, & „ d'avoir mal interprêté plusieurs passages de „ l'Ecriture; pour les convaincre d'imposture, „ & vous faire connoître la pureté de ma doc- „ trine, je m'en vais vous répéter mon Sermon; „ soyez-y attentifs. „

Le Pere Séraphin, Capucin, prêchoit devant Louis XIV. à Versailles. Il s'apperçut en chaire que l'Abbé de Fénelon dormoit, il s'interrompit, & dit: " réveillez cet Abbé qui dort, & qui n'est

„ peut-être au Sermon que pour faire ſa cour „ au Roi. „ C'étoit manquer de reſpect au Roi, qui néanmoins n'en parut point offenſé, & ne fit que ſourire. C'eſt qu'on permet tout à un homme, dont la vertu, le zele & la ſimplicité, ſont bien reconnus.

Un Prédicateur, trop zélé, qui prononçoit le Panégyrique de ſaint François Xavier, le loua d'avoir, dans une Iſle déſerte, converti dix mille hommes par un ſeul Sermon.

Un Cordelier diſoit en chaire, que les Livres d'Eraſme étoient infectés d'Héréſies. Un Magiſtrat, préſent à ce Sermon, alla voir l'Orateur pour s'informer de lui, dans quel endroit des Ecrits d'Eraſme ſe trouvoient les Héréſies : " Je „ ne les ai point lus, lui répondit-il ; j'ai à la „ vérité, voulu lire ſes Paraphraſes, mais la La- „ tinité en étoit trop élevée ; & je crains que „ cela ne l'ait conduit à quelque Héréſie. „

Un Moine Italien, prêchant à Rome devant les Cardinaux le Panégyrique de ſaint Luc, manqua de mémoire, & ne put jamais dire que le texte de ſon diſcours : *Salutat vos Lucas Medicus* : Luc Médecin vous ſalue. Il répéta pluſieurs fois ces paroles ; à la fin les Cardinaux, laſſés de ces répétitions, ſe leverent, & un d'entr'eux, s'adreſſant au Prédicateur, lui dit : *Saluez-le auſſi de notre part.*

Un Prédicateur, étant en chaire, manqua de mémoire, & s'efforçoit en vain de rappeller ſon diſcours ; il touſſoit, il crachoit, & rien ne venoit. Il s'aviſa de dire, pour excuſe, qu'il ſentoit la chaire trembler ſous lui, & qu'il n'étoit pas en ſûreté. Puiſque ma vie, dit-il à ſon auditoire, eſt en danger, cherchez qui vous prêche. Comme il deſcendoit de chaire, un des auditeurs s'approcha de lui, & lui dit : " Votre „ crainte étoit mal fondée, car nous vous por- „ tions tous ſur les épaules. „

Un autre Prédicateur, à qui un pareil accident

arriva, s'en tira plus adroitement. „ Meſſieurs, „ dit-il à ſes auditeurs, j'avois oublié de vous „ dire qu'une perſonne fort affligée ſe recom- „ mandoit fort inſtamment à vos prieres; diſons „ donc pour elle un *Pater*, & ſur cela il ſe mit „ à genoux. „ Pendant cette pauſe, le fil de ſon diſcours lui revint, & il continua, ſans que perſonne s'apperçût de ſon manque de mémoire.

Un Abbé du grand air, après avoir prié la Cour & la Ville à un Sermon d'apparat, qu'il prononça dans l'Egliſe des Nouvelles Catholiques, demeura court au milieu de cette belle aſſemblée. Il ſe trouva des perſonnes malignement charitables, qui lui écrivirent une longue lettre là-deſſus, dont l'adreſſe étoit : *A Monſieur l'Abbé de***, demeurant en chaire, aux Nouvelles Catholiques.*

M. l'Abbé de..... qui étoit ſujet, faute de mémoire, à reſter court en chaire, venoit de ſe faire peindre. On trouva le portrait fort reſſemblant, & quelqu'un dit ; il n'y manque que la parole. Ne voyez-vous pas, repartit auſſi-tôt un railleur, que M. l'Abbé eſt repréſenté prêchant?

PRÉJUGÉ.

LE Préjugé eſt la loi du commun des hommes. Lorſqu'un Prince meurt au Japon, il ſe trouve ordinairement quinze ou vingt de ſes ſujets qui, par zele, ſe fendent le ventre & meurent avec lui. Ceux qui ſe font les plus belles inciſions acquierent le plus de gloire. Une relation inſérée dans le Recueil de Thévenot, fait mention de l'Anecdote ſuivante. Un Officier de l'Empereur du Japon montoit l'eſcalier impérial lorſqu'un autre en deſcendoit. Leurs épées ſe choquerent; celui-ci s'en offenſa, & dit quelques

paroles à l'autre, qui s'excuſa ſur le hazard, & ajouta, qu'au ſurplus, c'étoient deux épées qui s'étoient frôlées, & que l'une valoit bien l'autre. Vous allez voir, répond l'aggreſſeur, la différence qu'il y a entre nos deux épées. Il tire en même-temps la ſienne & s'en ouvre le ventre; l'autre, jaloux de cet avantage, ſe hâte de monter, pour ſervir ſur la table de l'Empereur un plat qu'il avoit entre les mains, & revient trouver ſon adverſaire qui expiroit du coup qu'il s'étoit donné. Il lui demande s'il reſpire encore, & tirant ſur le champ ſon épée, il s'en ouvre le ventre à ſon tour. Vous ne m'auriez pas prévenu, lui dit-il, ſi vous ne m'euſſiez trouvé occupé au ſervice du Prince; mais je meurs ſatisfait, puiſque j'ai la gloire de vous convaincre que mon épée vaut bien la vôtre.

Un François, en liſant ceci, gémira de la folie de ces deux Orientaux, & il ira peut-être le ſoir même, expoſer ſa vie au fer d'un ſpadaſſin, pour le punir d'en avoir été inſulté. *Voyez Duel.*

Un Préjugé, tel que celui du duel, qui eſt fondé ſur une eſpece de point d'honneur, ne peut être détruit que par l'infamie; car, pour un homme de cœur, la mort même eſt moins effrayante que l'horreur du mépris. On peut ſe rappeller cette réponſe que le *Spectateur Anglois* fait faire à Pharamond par un ſoldat-duelliſte, à qui ce Prince reprochoit d'avoir contrevenu à ſes ordres: " Comment, lui répondit le ſoldat, „ m'y ferois-je ſoumis? tu ne punis que de „ mort ceux qui les violent, & tu punis d'infa„ mie ceux qui obéiſſent. Apprends que je „ crains moins la mort que le mépris. „

On peut détruire une erreur raiſonnée, par cela même qu'on raiſonne, & qu'un raiſonnement plus concluant peut déſabuſer du premier. Mais avec quelles armes combattre ce qui n'a ni principe ni conſéquence? Lorſque l'on veut prouver au Canadien que les traditions de ſes Anciens

ſont des folies, & qu'il ne devroit pas s'y attacher : " Quel âge as-tu ? répond-il à celui qui „ lui parle. Tu n'as que trente ou quarante ans, „ & tu veux ſavoir les choſes mieux que nos „ vieillards : va, tu ne ſais ce que tu dis : tu „ peux bien ſavoir ce qui ſe paſſe dans ton „ pays, parce que tes Anciens t'en ont parlé; „ mais tu ne ſais rien de ce qui s'eſt paſſé dans le „ nôtre, avant que les François y fuſſent venus. „

Un des effets du Préjugé national eſt de nous faire regarder chaque Etranger comme un Phénomene extraordinaire, qui n'a rien d'égal dans le reſte de l'univers. On peut ſe rappeller ici ce que Rica écrit à ſon ami : " Si quelqu'un, par „ hazard, apprenoit à la compagnie que j'étois „ Perſan, j'entendois auſſi-tôt autour de moi „ un bourdonnement : Oh ! oh ! Monſieur eſt „ Perſan ? C'eſt une choſe bien extraordinaire ! „ Comment peut-on être Perſan ? „ *Lettres Perſanes.*

Un Général, qui fait la guerre dans un pays étranger, ne néglige point de s'inſtruire des Préjugés de la nation ; il fait même les reſpecter, ſi le bien du ſervice le demande. Dans la Guerre d'Italie de 1701, deux Dragons, de la Garniſon Françoiſe qui étoit dans Mantoue, paſſoient dans la rue. Un Italien, irrité contre l'un des deux, lui enfonce ſon poignard par derriere, le tue ſur la place & ſe refugie dans un endroit privilégié. Le camarade du mort pourſuit l'aſſaſſin dans cet aſyle & le maſſacre. Le peuple, indigné qu'on ait oſé violer les immunités Eccléſiaſtiques, s'attroupe & veut fermer les portes ; mais le meurtrier s'étant fait jour l'épée à la main, ſe retira dans la maiſon de ſon Colonel. Elle eſt inveſtie dans le moment, & le Dragon eſt demandé avec menace d'un ſoulevement général. Le Colonel, dans la vue d'appaiſer ce tumulte, fait auſſi tôt conduire le Dragon, chargé de fers, dans une priſon ; mais pen-

dant la nuit, il le fait partir pour une place éloignée. Quelques jours après, on produit un cadavre qu'on dit être celui du Dragon. La multitude le croit & s'appaiſe, en rendant des actions de grace pour cette mort qu'elle regarde comme un châtiment du Ciel. *Labat, Voyage d'Eſpagne & d'Italie.*

PRÉSÉANCE.

IL eſt rare qu'il s'éleve en Turquie des conteſtations entre les différents Corps de l'Etat. Si néanmoins il en ſurvient, le Deſpote le termine en un inſtant, pour éviter la fermentation que cela pourroit occaſionner parmi les eſprits. Les Gens de Guerre & les Gens de Loi, s'étant diſputé la Préſéance, dans un jour de cérémonie, le grand Seigneur, pour les mettre d'accord, déclara que la main gauche ſeroit déſormais la plus honorable parmi les Gens de Guerre, & la main droite parmi les Gens de Loi; ainſi, quand ces deux Corps marchent enſemble, chacun croit être dans la place d'honneur.

Il y eut, en 1610, une diſpute au Parlement de Paris, pour la Préſéance, entre les Pairs Laïcs & les Pairs Eccléſiaſtiques. Le Duc de Montbazon dit aux Evêques de Bauvais & de Noyon, qu'il leur céderoit, pourvu qu'à la premiere bataille, ils vouluſſent être les premiers aux coups.

Ce qui concerne la Préſéance des Ambaſſadeurs a été ſouvent un objet de diſputes très-vives entre les Souverains, & les Ambaſſadeurs mêmes. Il y a, dans l'Hiſtoire d'Eſpagne, ces deux traits ſinguliers d'une Préſéance obtenue par la force. Dom Diégo d'Anaya, Evêque de Cuença, ſe trouvoit au Concile de Conſtance en qualité d'Ambaſſadeur de Dom Juan II., Roi de

Caſtille. L'Ambaſſadeur d'Angleterre lui diſputa la Préſéance. L'Eſpagnol, ſans s'amuſer à argumenter, le prit par le milieu du corps, le porta comme un enfant dans un endroit de l'Egliſe, où il y avoit ce jour-là un caveau ouvert, & le jetta dedans. Enſuite, revenant à ſa place, il dit à ſon Collegue, Dom Diégo Fernandez de Cordava : " Comme Prêtre, je viens de l'enterrer : „ faites le reſte comme homme d'épée, & Cava„ lier de naiſſance que vous êtes. „ *Hiſt. de Salamanque, liv.* 3.

Dom Juan de Silva, premier Comte de Ciſuentes, Ambaſſadeur au Concile de Bâle pour le même Roi de Caſtille, n'ayant pu perſuader un autre Ambaſſadeur d'Angleterre qui s'étoit emparé de la premiere place, la prit par force, & s'y maintint de même, malgré la plupart des Peres du Concile, qui murmuroient de la violence dont il avoit uſé contre l'Anglois en pleine aſſemblée. Ces Peres vouloient même procéder à l'excommunication de l'Eſpagnol. Le Préſident du Concile, lui ayant demandé pourquoi il avoit oſé mettre la main ſur l'Ambaſſadeur d'un ſi grand Prince? " C'eſt, répondit-il, que „ le bon droit qui ſouffre, doit appeller tout „ ce qu'il peut à ſon ſecours. „ *Hiſt. d'Eſpagne.*

Cette Préſéance a quelquefois donné lieu à des accidents aſſez plaiſants. Avant que Fréderic I., Roi de Pruſſe, eût mis la Couronne dans ſa maiſon, M. Beſſer fut envoyé Miniſtre de Brandebourg en France. Il arriva à la Cour de Louis XIV. en même-temps qu'un nouvel Ambaſſadeur de Genes, avec lequel il eut une conteſtation pour le rang. Ils convinrent, que celui qui arriveroit le premier à Verſailles ſe préſenteroit le premier au Roi. Beſſer paſſa la nuit dans la galerie de Verſailles, & prévint ainſi l'Ambaſſadeur Genois; mais celui-ci, ayant trouvé la porte de la chambre d'audience entr'ouverte, s'y gliſſa dans le temps que Beſſer s'entretenoit

avec un Courtiſan. Beſſer s'en apperçoit, vole comme un éclair dans la même chambre, tire hors de la porte, par le pan de l'habit, le Genois qui alloit commencer ſa harangue, ſe met à ſa place, & adreſſe ſon diſcours au Roi, qui ne fit que ſourire de cette eſpece de violence faite en ſa préſence. *Inſtitutions politiques par le Baron de Bielfeld.*

Le même Auteur rapporte, que le carroſſe d'un Envoyé extraordinaire du Prince, Abbé de Fulde, ſe trouvant engagé dans un embarras à Vienne, & le Miniſtre, Réſident du Roi de Pruſſe, lui ayant barré le chemin, cet Envoyé de Fulde mit la tête à la portiere, & cria au Miniſtre Pruſſien : *Monſieur, ordonnez donc à votre cocher qu'il cede au mien. Monſieur*, répondit celui-ci, *je lui donnerois cent coups de bâton s'il cédoit à votre Maître.*

PRÉSENCE D'ESPRIT.

LA Préſence d'Eſprit, ſelon M. de Vauvenargue, pourroit être définie une aptitude à profiter des occaſions pour parler ou pour agir. C'eſt un avantage qui a manqué ſouvent aux hommes les plus éclairés. La Préſence d'Eſprit demande un eſprit facile, un ſens-froid modéré, l'uſage des affaires; &, ſelon les différentes occurrences, divers avantages : de la mémoire & de la ſagacité dans la diſpute, de la ſécurité dans les périls; &, dans le monde, cette liberté de cœur, qui nous rend attentifs à tout ce qui s'y paſſe, & nous tient en état de profiter de tout.

Le Calife Hégiage, l'horreur & l'effroi des peuples, par ſes cruautés, parcouroit les vaſtes campagnes de ſon empire ſans marque de diſtinction : il rencontre un Arabe du déſert, &

lui parle en ces termes : Ami, je voudrois ſavoir de vous quel homme eſt cet Hégiage dont on parle tant? Hégiage, répond l'Arabe, n'eſt point un homme, c'eſt un tigre; c'eſt un monſtre. — Que lui reproche-t-on? — Une foule de crimes; il s'eſt abreuvé du ſang de plus d'un million de ſes ſujets. — Ne l'avez-vous jamais vu? — Non. — Eh bien! leve les yeux: c'eſt à lui que tu parles. L'Arabe, ſans témoigner la moindre ſurpriſe, le regarde d'un œil fixe, & lui dit fiérement : Mais, vous, ſavez-vous qui je ſuis? — Non. — Je ſuis de la famille de Zobair, dont chacun des deſcendants devient fol un jour de l'année; mon jour eſt aujourd'hui. Hégiage ſourit à une excuſe ſi ingénieuſe, & pardonna. *Apol. Orient.*

Un Officier Gaſcon, étant à l'Armée, parloit aſſez haut à un de ſes camarades. Comme il le quittoit, il lui dit d'un ton important : Je vais dîner chez Villars. Le Maréchal de Villars ſe trouvant derriere cet Officier, il lui dit avec bonté : A cauſe de mon rang de Général, & non à cauſe de mon mérite, dites *Monſieur de Villars.* Le Gaſcon, qui ne croyoit pas être ſi près de ce Général, lui repartit, ſans paroître étonné : Cadedis, on ne dit point *Monſieur de Céſar*, j'ai cru qu'on ne devoit pas dire *Monſieur de Villars.*

Les Papiers publics de Vienne, de l'année 1766, font mention qu'on arrêta il y a quelque temps quatre ſoldats, qui ayant été convaincus du crime de déſertion, furent condamnés par le Conſeil de Guerre à tirer au dez lequel d'entr'eux ſubiroit la peine de mort. Les trois premiers ſe conformerent au jugement du Conſeil de Guerre : mais le quatrieme refuſa conſtamment de tirer; il allégua, pour motif de ſon refus, la défenſe que l'Empereur avoit faite de jouer à aucun jeu de hazard. Sa Majeſté Impériale ayant été informée de la Préſence d'Eſprit de ce malheu-

Roi d'Arragon, venoit dans une action, de voir ſauter, dès les premieres décharges des ennemis, le magaſin à poudre des Eſpagnols. « Enfants, » crie-t-il auſſi-tôt à ſes ſoldats, la victoire eſt à » nous; le Ciel nous annonce, par ce ſigne écla- » tant, que nous n'aurons plus beſoin d'artille- » rie. » Cette confiance du Général paſſa aux ſoldats, & leur fit remporter la victoire.

Le même Général commandoit, en 1502, une Armée Eſpagnole dans le Royaume de Naples. Les troupes, mal payées & mécontentes de manquer de tout, prirent la plupart les armes, & ſe préſenterent à Gonſalve en ordre de bataille pour exiger leur ſolde. Un des plus hardis pouſſa les choſes juſqu'à lui préſenter la pointe de ſa hallebarde. Le Général ſans s'étonner, ſans même témoigner la moindre appréhenſion, ſaiſit le bras du ſoldat; & affectant un air gai & riant, comme ſi ce n'eût été qu'un jeu : *Prends garde, camarade*, lui dit-il, *qu'en voulant badiner avec cette arme, tu ne me bleſſes.* Mais la nuit ſuivante, lorſque tout fut calme, Gonſalve fit mettre à mort le ſoldat ſéditieux, & le fit attacher à une fenêtre, où toute l'armée le vit expoſé le lendemain. Cet exemple de ſévérité raffermit l'autorité du Général, que la ſédition avoit un peu ébranlée. *Paul Jove.*

Les Napolitains, las du joug Eſpagnol, qu'ils trouvoient trop peſant, ſe revolterent en 1647, & ſe mirent ſous la protection de la France. Le Duc de Guiſe, qui ſe trouvoit à Rome, alla ſe mettre à leur tête avec le titre de Généraliſſime. Ceux qui vouloient former une République libre & indépendante, cherchoient à décrier ce Prince, en répétant ſans ceſſe qu'il étoit François, & que ſon deſſein étoit de les livrer à la France. Six mille furieux, aſſemblés dans une Place publique, firent retentir ces cris. « Non, dit le Duc » à l'un d'entr'eux, la France n'eſt pas ma Pa- » trie; je ſuis né dans la Chaloupe qui m'a

„ amené ici. „ La multitude, charmée de cette réponſe, jura de n'obéir qu'à lui. *Relation de l'Abbé Baqui.*

En 1712, des troupes qui étoient aux ordres du Maréchal de Vendôme, ayant plié dans une occaſion, leurs Officiers faiſoient de vains efforts pour les retenir. Le Général ſe jette auſſitôt au milieu des fuyards, & crie à leurs Chefs: *Laiſſez faire les ſoldats; ce n'eſt point ici, c'eſt là*, montrant un arbre éloigné de cent pas, *que ces troupes vont ſe reformer.* Ces paroles, qui marquoient aux troupes que le Général n'étoit pas mécontent de leur valeur, & qu'il s'en rapportoit à leur expérience, eurent le ſuccès deſiré. *Folard, Commentaire ſur Polype.*

C'eſt encore une grande Préſence d'Eſprit, pour un Général, de ſavoir détourner, par un ton de plaiſanterie, les réflexions décourageantes qu'entraîne un accident fâcheux qu'on vient de lui annoncer. On n'aime cependant pas qu'un Général d'armée plaiſante à ſes dépens, comme fit l'eunuque Hali, Général des Troupes Ottomanes, qui aſſiégeoient, en 1556, Zigeth, ville de Hongrie. Les Chrétiens venoient de ſurprendre la ville de Gran par eſcalade. Le Bacha répond à celui qui lui en porte la nouvelle: " Pour„ quoi cet air conſterné? Quoi! vous imaginez„ vous que je m'attriſterai pour une perte de „ cette nature, après avoir perdu la preuve diſ„ tinctive de mon être? „ Ce qu'il accompagna d'un geſte tout-à-fait libre. *Lett. de Busbec.*

PRÉSOMPTIONS FAUSSES.

ON a dit qu'un coupable puni eſt un exemple pour la canaille; mais que l'innocent condamné eſt l'affaire de toutes les honnêtes gens.

Nous avons pluſieurs exemples récents des erreurs dans leſquelles ſont tombés des Juges pour avoir écouté imprudemment de fauſſes Préſomptions. On peut voir le procès de Langlade dans les Cauſes célebres.

Il y a encore ce fait bien connu à Paris, & qui eſt rapporté dans une des Lettres de Me. Dunoyer. Un Orfevre, qui demeuroit ſur la Paroiſſe de *ſaint Jacques de la Boucherie*, perdant tous les jours quelques bijoux, ſe mit en tête de découvrir qui étoit ce voleur domeſtique qui les lui enlevoit. Le ſoupçon ne pouvoit tomber que ſur quelqu'un de ſes garçons de boutique, ou ſur une ſervante qui compoſoit tout ſon Domeſtique. Il réſolut d'éprouver celle-ci la premiere, & choiſiſſant pour cela un jour de Fête, ou de Dimanche, que les garçons n'étoient point au logis, il la laiſſa ſeule toute la journée, ſous prétexte de quelques ordres qu'il lui donna. Il avoit mis ſur ſa table des pierreries qu'il avoit fait ſemblant d'oublier, & dont il trouva le nombre diminué à ſon retour. L'Orfevre ne chercha point d'autre conviction; la preuve lui parut aſſez forte pour mettre cette ſervante entre les mains de la juſtice. Le procès fut bientôt terminé, & la pauvre malheureuſe expia ſur une potence un crime qu'elle n'avoit point commis; car quelques années après, une pie que l'Orfevre aimoit beaucoup, prit en ſa préſence une bague dans le bec, & nantie de cette proie, elle s'envole ſur un arbre qui étoit au milieu d'une baſſe cour. On la ſuivit, & l'on trouva, avec ſurpriſe, tous les bijoux volés, dans un trou qui étoit au tronc de cet arbre. L'Orfevre, au déſeſpoir d'avoir cauſé la mort d'une innocente, fit réhabiliter ſa mémoire, & fonda pour elle une Meſſe à perpétuité.

Voici un tour de coquinerie, qui, quoique controuvé, peut encore ſervir de leçon aux Juges. Scaramouche, eſt-il dit dans une Comédie

Italienne, étant à Civita-Vecchia apperçoit deux Eſclaves Turcs qui comptent dans la rue l'argent qu'ils avoient gagné. Il ſe promet auſſi-tôt de s'approprier cette ſomme d'argent. Peu ſcrupuleux ſur les moyens, il imagine de couper un morceau de ſa chemiſe, & de le ſubſtituer à la toile que les eſclaves avoient auprès d'eux pour envelopper leur argent. Les eſclaves, ne trouvant plus leur linge, tombent aiſément dans le paneau qui leur étoit dreſſé. Scaramouche va coucher dans la même auberge où ils étoient, & le matin en ſe réveillant crie de toute ſa force, au voleur. On accourt, le traître ſe plaint de ce que les eſclaves lui ont volé de l'argent & une chemiſe pendant qu'il étoit endormi. On vérifie la piece de conviction; les eſclaves, en conſéquence, ſont condamnés à rendre l'argent; & Scaramouche jouit de ſa coquinerie. *Voyez Juges.*

PRÉVENTION.

LOrſque la Prévention eſt une fois établie, en vain la raiſon réclame ſes droits; on ſait que les noms, en tout genre, font plus d'impreſſion que les choſes. Rien de ſi rare que de juger d'après ſoi. Quand les Fables de la Mothe parurent, bien des perſonnes affectoient d'en dire du mal. Dans un ſouper au Temple, chez M. le Prince de Vendôme, le célebre Abbé de Chaulieu, l'Evêque de Luçon, fils du célebre Buſſi-Rabutin, un ancien ami de la Chapelle, plein d'eſprit & de goût, l'Abbé Courtin, & d'autres bons Juges des ouvrages, s'égayoient aux dépens de la Mothe. Le Prince de Vendôme & le Chevalier de Bouillon enchériſſoient ſur eux tous. On accabloit le pauvre Auteur. M. de Voltaire, qui nous a rapporté cette Anecdote, étoit de ce

ſouper. Il leur dit : " Meſſieurs, vous avez tous
„ raiſon, vous jugez en connoiſſance de cauſe;
„ quelle différence du ſtyle de la Mothe à celui
„ de la Fontaine! Avez-vous vu la derniere édi-
„ tion des Fables de la Fontaine? Non, dirent-
„ ils. Quoi! vous ne connoiſſez pas cette belle
„ Fable qu'on a trouvée parmi les papiers de Ma-
„ dame la Ducheſſe de Bouillon? „ Il leur récita la Fable. Ils la trouverent charmante, ils s'extaſioient : " Voilà du la Fontaine, diſoient-
„ ils, c'eſt la nature pure; quelle naïveté! quelle
„ grace! „ Meſſieurs, leur répondit-il, cette Fable eſt de la Mothe. Alors ils la lui firent répéter, & la trouverent déteſtable.

Mignard, rival de le Brun, premier Peintre du Roi ſous Louis XIV., avoit ſi bien imité la maniere du Guide, dans un tableau de la Magdeleine, que ce tableau fut vendu à un amateur comme étant de cet habile Maître. Mais Mignard, dans la vue de tendre un piege à le Brun, que cet amateur connoiſſoit, fit naître des doutes ſur ce tableau. Il avança même qu'il étoit bien inférieur aux ouvrages du Guide. Le Brun, conſulté & prévenu en faveur de ce tableau, par la raiſon même que Mignard ſembloit le mépriſer, ſoutint non-ſeulement que le Guide l'avoit peint, mais encore qu'il étoit du meilleur temps de ce Maître. Mignard, voyant l'affaire aſſez engagée pour ſa propre gloire, découvrit lui-même la ſupercherie, & en donna un jour, en préſence de le Brun, les preuves les plus convaincantes. Celui-ci, un peu piqué, lui répondit : A la bonne heure, faites donc toujours des Guides & non des Mignards.

Un Peintre de portraits, que l'on accuſoit de ne pas bien ſaiſir la reſſemblance, voulut s'aſſurer un jour ſi le reproche qu'on lui faiſoit étoit fondé. Il annonce à pluſieurs perſonnes, & à ſes enfants, qu'il a fait un portrait de quelqu'un qu'ils connoiſſent tous, & qui le diſpute au naturel

turel pour la reſſemblance. On vient voir ſon tableau ; on le critique, & la Prévention agiſſant, on trouve qu'il n'a point ſaiſi les traits de ſon original. *Vous vous trompez, Meſſieurs*, dit alors la tête du tableau, *car c'eſt moi-même*. En effet, c'étoit un ami qui s'étoit prêté au projet du Peintre, en plaçant ſon viſage dans la toile d'un cadre ajuſté à cet effet.

PRIX DES CHOSES.

QUi connoît mieux le Prix des Choſes qu'un mourant ? Les paſſions, qui lui faiſoient autrefois illuſion, l'abandonnent alors pour ne lui laiſſer que le ſpectacle effrayant de ſa vie paſſée. Un Monarque, ainſi que le rapporte le ſage Sadi, étoit couché ſur le lit de la mort ; un Courier entra, & lui dit : Seigneur, nous avons pris une ville ſur les ennemis. Allez, répond le Prince, l'annoncer à mon héritier, & dites-lui que la priſe de cent villes ne conſole pas un Roi à ſes derniers moments, autant que le ſouvenir d'une bonne action...

PROVERBES.

MAxime populaire, ou façon de parler ſententieuſe, qui eſt dans la bouche de toutes ſortes de perſonnes. Il y a des Proverbes où la métaphore n'entre pas ; mais ordinairement ils ſont exprimés en termes figurés. Les Proverbes étrangers nous paroiſſent en général avoir, ſoit pour le ſens, ſoit pour l'expreſſion, plus de fineſſe & d'agrément que les Proverbes François. La trop

grande familiarité que nous avons contractée avec ceux-ci, l'habitude de les employer par toutes ſortes de perſonnes, peuvent ſans doute contribuer à nous les rendre plus inſipides. Nous nous contenterons d'en citer ici quelques-uns.

Proverbes François.

PIERRE qui roule n'amaſſe point de mouſſe.

Il n'y a point de Roſes ſans épines.

Un mauvais accommodement vaut mieux qu'un bon procès.

La voix du peuple eſt la voix de Dieu.

Les bons comptes font les bons amis.

Les honneurs changent les mœurs.

Maiſon bâtie & vigne plantée, ne ſe vendent pas ce qu'elles ont coûté.

Amour & ſeigneurie, ne veulent point de compagnie.

Avec le temps & la patience, on acquiert la ſcience.

La préſence du Maître engraiſſe le cheval.

Qui a terre, a guerre.

L'âne du commun eſt toujours le plus mal bâté.

Pour faire un bon ménage il faut que l'homme ſoit ſourd & la femme aveugle.

Ménager le vin quand le tonneau eſt à ſa fin, c'eſt s'y prendre un peu tard.

L'animal le plus féroce reſpecte ſon ſemblable.

Il n'y a ſi bon cheval qui ne bronche.

Un mors doré ne rend pas le cheval meilleur.

Le Moine répond comme l'Abbé chante.

A un bon joueur, la balle lui vient.

Quand il fait beau, prends ton manteau; quand il pleut, prends-le si tu veux.

Belles paroles & mauvais jeu, trompent les jeunes & les vieux.

Péché caché eſt à demi pardonné.

Il faut avoir pluſieurs cordes à ſon arc.

Il n'y a point de ſi belles roſes qui ne deviennent gratte-culs.

Ventre affamé n'a point d'oreilles.

A bon appetit, il ne faut point de ſauce.

Chien qui aboie, ne mord pas.

Chaque oiſeau trouve ſon nid beau.

Qui aime Bertrand, aime ſon chien.

Chat échaudé craint l'eau froide.

Fin contre fin n'eſt pas bon à faire doublure.

Il n'eſt point de belles priſons ni de laides amours.

Au Royaume des aveugles les borgnes ſont Rois.

Chaque pays, chaque guiſe.

Qui ſert tout le monde, n'oblige perſonne.

On connoît les amis au beſoin.

Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.

Proverbes Italiens.

La vita al fin, il di loda la ſera : Louez la vie d'une perſonne après ſa mort, & le jour quand il eſt nuit.

Vuoi far vendetta del tuo nemico, governati bene : Si tu veux te venger de ton ennemi, gouverne-toi bien.

E meglio eſſer amici da lontano, che nemici d'appreſſo : Il vaut mieux être amis de loin qu'ennemis de près.

Paſſato pericolo, gabbato il ſanto : On ne ſe ſouvient plus de ſes promeſſes, quand le péril eſt paſſé.

Con tempo e la paglia, ſi maturan le neſpole : Avec le temps & la paille, les neffles ſe mûriſſent.

Honor di bocca aſſai vale, poco coſta : Les belles paroles ſervent beaucoup, & coûtent peu.

Cento ore di faſtidio, non pagano un quatrino di debito : Cent heures de chagrin ne paient pas un ſol de dettes.

È meglio un buon amico che cento parenti : Un bon ami vaut mieux que cent parents.

La peggior ruota del carro fa maggior ſtrepito : La plus mauvaiſe roue du chariot fait toujours le plus de bruit.

Che ti fa piu carezze, che non ſuole, o t'a ingannato, o ingannarti vuole : Celui qui te fait plus de careſſes qu'à l'ordinaire t'a trompé, ou veut te tromper.

Bandiera vecchia honor di Capitano : La vieille banniere eſt l'honneur du Capitaine.

Ne di tempo, ne di ſignoria, ti pigliar malinconia : Ne te chagrine ni du temps, ni du gouvernement.

L'arme de poltroni non tangliano ne forano : Les armes des poltrons ne percent point.

Prouerbes Eſpagnols.

Dans les conſeils, les murailles ont des oreilles.

La chaſſe, la guerre, la galanterie; pour un plaiſir mille peines.

Fais bien, tu auras des envieux: fais mieux, tu les confondras.

Le renard ſait beaucoup; mais une femme amoureuſe en ſait davantage.

La ſanté du corps eſt le pavot de l'ame.

Il n'y a point de plus fidele miroir qu'un vieux ami.

La langue eſt le témoin le plus faux du cœur.

L'eſpérance eſt le viatique de la vie humaine.

La négligence eſt l'émail de la vraie beauté.

Chacun eſt fils de ſes œuvres.

Les actions de chaque homme ſont le pinceau de ſon naturel.

Celui à qui vous donnez, l'écrit ſur le ſable; & celui à qui vous ôtez, l'écrit ſur l'acier.

Proverbe Hollandois.

Ceux qui conſeillent ne paient pas; pour faire entendre, que conſeiller ne donne pas les moyens d'exécuter.

Proverbe Ruſſe.

On reçoit l'homme ſuivant l'habit qu'il porte, & on le reconduit ſuivant l'eſprit qu'il a montré.

Proverbes Aſiatiques.

Avec le temps & la patience, la feuille du mûrier devient ſatin.

Quiconque croit pouvoir contenter ſes deſirs par la poſſeſſion des choſes qu'il ſouhaite, reſ-

ſemble à celui qui veut étouffer du feu avec de la paille.

Vinaigre donné, vaut mieux que miel acheté. Ce proverbe eſt Arabe, & décele le caractere intéreſſé de cette nation.

QUESTION.

ON ſe plaît quelquefois à propoſer aux enfants différentes Queſtions, pour éprouver leur ſagacité. En voici une qui a donné lieu à cette façon de parler proverbiale, *ménager la chevre & le chou.* Un homme a un petit bateau, dans lequel il doit paſſer à l'autre côté de la riviere, un loup, un chou & une chevre, ſans qu'il puiſſe prendre plus d'un de ces objets à la fois. On demande lequel des trois il tranſportera le premier, ſans craindre que, durant l'un de ſes paſſages, le loup mange la chevre, ou que la chevre mange le chou. Paſſera-t-il le loup le premier? Voilà le chou en proie à la chevre. Prendra-t-il le chou? Le loup aura dévoré la chevre avant qu'il revienne. Donnera-t-il la préférence à la chevre? Il tombe dans le même embarras pour le voyage ſuivant; & pendant qu'il viendra chercher ce qu'il aura gardé pour le troiſieme, la chevre ou le chou ſeront croqués. Il y a néanmoins un moyen. Quel eſt-il? C'eſt de prendre la chevre ſeule au premier voyage, le chou demeure avec le loup qui n'y touche point; au ſecond, il prend le chou & ramene la chevre, au lieu de laquelle il paſſe le loup qui, étant tranſporté à l'autre bord auprès du chou, n'y fera aucun tort. Enfin, pour dernier voyage, il revient prendre la chevre qui, étant demeurée ſeule, ne pouvoit courir aucun riſque.

Il y a un autre problême qui a beaucoup de

rapport à celui-là, & qui eſt rapporté dans les *Récréations Mathématiques*. " Trois maris jaloux „ ſe trouvent avec leurs femmes, pendant une „ nuit fort obſcure, au paſſage d'une riviere; „ ils rencontrent un bateau ſans Batelier. Ce „ bateau eſt ſi petit, qu'il ne peut porter que „ deux perſonnes à la fois. On demande com- „ ment ces ſix perſonnes paſſeront deux à deux, „ de ſorte qu'aucune femme ne demeure en la „ compagnie d'un ou de deux hommes, ſi ſon „ mari n'eſt préſent. „ Deux femmes paſſeront d'abord, puis l'une ayant ramené le bateau, re-paſſera avec la troiſieme femme. Enſuite, l'une des trois femmes ramenera le bateau, & ſe mettant à terre, laiſſera paſſer les deux hommes dont les deux femmes ſont de l'autre côté. Alors, un des hommes ramenera le bateau avec ſa femme, & la mettant à terre, il prendra le troiſieme homme, & repaſſera avec lui. Enfin, la femme qui ſe trouve paſſée entrera dans le bateau, & ira chercher en deux fois les deux autres femmes.

QUOLIBET.

PLaiſanterie triviale, fondée ſur une froide alluſion, ſur une baſſe équivoque, ou ſur quelque choſe de pis. Il n'y a de différence entre le Turlupinade & le Quolibet, que du plus au moins. On a dit qu'ils étoient frere & ſœur; mais il y a encore plus de baſſeſſe & d'impertinence dans le Quolibet, que dans la Turlupinade. *Voyez Turlupinade.*

Moliere a quelquefois fait uſage de Quolibets dans ſes Comédies; mais il a toujours eu ſoin de les mettre dans la bouche des Acteurs les plus ridicules, tels que la vieille radoteuſe, Ma-

dame Pernelle, qui, dans le *Tartuffe*, dit, de la maiſon où elle ſe trouve:

C'eſt véritablement la tour de *Babylone!*
Car chacun y *babille*, & tout du long de l'*aune*.

Les amateurs des Alluſions & des Quolibets ont fait prononcer cette Harangue devant un Général des armées du Roi, par le Maire d'une petite ville ſituée ſur les bords du Rhône. " Monſeigneur, tandis que Louis le Grand fait aller l'Empire de mal en pire, damner le Danemarck, ſuer la Suede; tandis que ſon digne rejetton fait baver les Bavarois, rend les troupes de Zelle ſans zele, & fait faire des eſſes aux Heſſois; tandis que Luxembourg fait fleurir la France à Fleurus, met en flammes les Flamands, lie les Liégois, & fait danſer Caſtanet ſans caſtagnettes; tandis que le Turc hongre les Hongrois, fait eſclaves les Eſclavons, & réduit en ſervitude la Servie; enfin, tandis que Catinat démonte les Piémontois, que Saint-Ruth ſe rue ſur les Savoyards, & que Larré les arrête: vous, Monſeigneur, non content de faire ſentir la peſanteur de vos doigts aux Vaudois, vous faites encore la barbe aux Barbets; ce qui nous oblige d'être, avec un profond reſpect, &c. "

Une femme ſe plaignoit de cors aux pieds. Un jeune homme, dont l'eſprit étoit gâté par les Quolibets, lui répondit: Madame, ce ne ſont point des cors, ce ſont des champignons; c'eſt le fruit qui croît aux pieds des *Charmes*.

Quolibet ſignifie auſſi lardon, brocard. Les Quolibets ſont les bons mots du petit peuple & des mauvais plaiſants.

Un Capitaine, qui avoit été Barbier, partant pour aller au ſiege d'une ville, on lui dit: Si l'on raſe cette ville, vous pourrez bien y avoir de l'emploi.

Un camus ayant perdu un procès, ſa partie adverſe

adverſe lui dit, en ſortant de l'audience : Conſolez-vous, Monſieur, car vous avez gagné en perdant, puiſque vous êtes entré ici fort camus, & que vous en ſortez avec un pied de nez.

Une cabaretiere fort âgée, mais très-riche, affectoit, pour s'élever au-deſſus de ſon état, de porter des jupes toutes chamarrées de galons d'or, c'étoit la mode autrefois : quelqu'un qui la reconnut, dit en la voyant : Voilà de beaux cerceaux ſur une vieille futaille.

Un Sergent de Saumur, faiſant panader ſon cheval, alla à bas, bête & tout. Une femme, le voyant ainſi tombé, lui cria : Eh ! Monſieur l'Huiſſier, vous deviez bien demander ce qu'il vous faut, ſans vous baiſſer ſi bas.

RÉBUS.

FIgure énigmatique compoſée de peintures ou de lettres, dont l'arrangement, le nombre, la couleur, expriment un mot, un nom, ou une penſée. Pour ſignifier *vieux parchemin*, on peint un vieillard qui chemine, appuyé ſur un bâton. Pour exprimer ces paroles, *j'ai ſoupé entre ſix & ſept*, on a mis un *g* ſous un *p*, entre les deux chiffres 6 & 7.

Marot, dans ſon coq-à-l'âne, dit :

> Car, en Rébus de Picardie,
> Une faux, une eſtrille, un veau,
> Cela fait, *eſtrille Fauveau.*

Les Rébus ne ſont bons, tout au plus, qu'à orner des écrans.

RECONDUIRE, ACCOMPAGNER.

L'Auteur des *Gaſconiſmes corrigés*, remarque judicieuſement, qu'il y a entre ces deux mots, *accompagner*, *reconduire*, une différence que l'on n'obſerve pas toujours. On *accompagne* un Grand, ou une perſonne qui nous eſt ſupérieure, mais on ne la *reconduit* point. Ce dernier terme ne s'emploie que vis-à-vis d'un inférieur, ou d'égal à égal. Feu Monſieur le Comte de N. qui aimoit à jouer ſur le mot, s'appercevant que Monſieur le Marquis de N. à qui il venoit de rendre viſite, le ſuivoit par politeſſe, l'arrêta, & lui dit d'un ton badin : Vous ſavez ſans doute, Monſieur, la muſique, car vous me paroiſſez aimer l'accompagnement. Monſieur, répondit ſur le champ le Marquis, je ne vous accompagne pas, je vous reconduis.

RECONNOISSANCE.

Apprenons à ceux qui oſent avancer que l'ingratitude eſt dans le cœur de l'homme, que la Reconnoiſſance a ſouvent fait naître les actions les plus ſublimes.

Louis XIV. avoit, en 1683, chargé Duqueſne de bombarder Alger, pour la punir de ſes infidélités & de ſon inſolence. Le déſeſpoir où ſont les Corſaires de ne pouvoir éloigner de leurs côtes la flotte qui les foudroie, les porte à attacher à la bouche de leurs canons des Eſclaves François, dont les membres ſont portés ſur les vaiſſeaux. Un Capitaine Algérien, qui avoit été pris

dans ſes courſes, & très-bien traité par les François tout le temps qu'il avoit été leur priſonnier, reconnoît, parmi ceux qui vont ſubir le ſort affreux que la rage a inventé, un Officier, nommé *Choiſeul*, dont il a éprouvé les attentions les plus marquées. A l'inſtant il prie, il ſollicite, il preſſe, pour obtenir la conſervation de cet homme généreux. Tout eſt inutile; on va mettre le feu au canon où *Choiſeul* eſt attaché; l'Algérien ſe jette auſſi-tôt ſur lui, l'embraſſe étroitement, & adreſſant la parole au Canonnier, lui dit: " Tire. „ Puiſque je ne puis pas ſauver mon bienfaiteur, „ j'aurai au moins la conſolation de mourir avec „ lui. „ Le Dey, ſous les yeux duquel la ſcene ſe paſſe, en eſt ſi frappé, qu'il accorde, les larmes aux yeux, ce qu'il avoit refuſé avec tant de férocité. *MM. de Forbin.*

Pendant le ſiege de Namur, que les Puiſſances alliées contre la France firent au commencement de ce ſiecle, on connut, dans le Régiment du Colonel *Hamilton*, un bas Officier qu'on appelloit *Union*, & un ſimple ſoldat nommé *Valentin*. Ces deux hommes étoient rivaux, & les querelles particulieres que leur amour avoit fait naître, les rendirent ennemis irréconciliables. *Union*, qui ſe trouvoit l'Officier de *Valentin*, ſaiſiſſoit toutes les occaſions poſſibles de le tourmenter & de faire éclater ſon reſſentiment. Le ſoldat ſouffroit tout ſans réſiſtance, mais il diſoit quelquefois, qu'il donneroit ſa vie pour être vengé de ce Tyran. Pluſieurs mois s'étoient paſſés dans cet état, lorſqu'un jour ils furent commandés l'un & l'autre pour l'attaque du château. Les François firent une ſortie, où l'Officier *Union* reçut un coup de feu dans la cuiſſe. Il tomba. Et comme les François preſſoient de toutes parts les troupes alliées, il s'attendoit à être foulé aux pieds. Dans ce moment, il eut recours à ſon ennemi. Ah, *Valentin!* s'écria-t-il, peux-tu m'abandonner? *Valentin* à ſa voix, courut précipi-

tamment à lui, & au milieu du feu des François, il mit l'Officier ſur ſes épaules, & l'enleva courageuſement à travers les dangers juſqu'à la hauteur de l'Abbaye de *Sælſine*. Dans cet endroit, un boulet de canon le tua lui-même, ſans toucher à l'Officier. *Valentin* tomba ſous le corps de ſon ennemi qu'il venoit de ſauver. Celui-ci, oubliant alors ſa bleſſure, ſe releva en s'arrachant les cheveux; & ſe rejettant auſſi-tôt ſur ce corps défiguré : *Ah, Valentin !* s'écrie-t-il, en rompant un ſilence mille fois plus touchant que les larmes les plus abondantes, *Valentin, eſt-ce pour moi que tu meurs ? Pour moi, qui te traitois avec tant de barbarie ? Je ne pourrai pas te ſurvivre. Je ne le veux pas.... Non.* Il fut impoſſible de ſéparer *Union* du cadavre ſanglant de *Valentin*, malgré les efforts qu'on fit pour l'en arracher. Enfin on l'enleva, tenant toujours embraſſé le corps de ſon bienfaiteur; & pendant qu'on les portoit ainſi l'un & l'autre dans les rangs, tous leurs camarades, qui connoiſſoient leur inimitié, pleuroient à la fois, de douleur & d'admiration. Lorſqu'*Union* fut ramené dans ſa tente, on penſa de force la bleſſure qu'il avoit reçue; mais le jour ſuivant, ce malheureux, appellant toujours *Valentin*, meurt accablé de regrets. M. *Stéele*, qui rapporte ce fait dans le premier volume de ſes ouvrages, propoſe en même-temps ce problême à réſoudre : Lequel de ces deux infortunés fit paroître plus de généroſité, ou celui qui expoſa ſa vie pour ſon ennemi, ou celui qui ne voulut pas ſurvivre à ſon bienfaiteur ? Si l'on demande notre ſentiment, nous croyons que l'Officier *Union* dut cet enthouſiaſme de la vertu qui l'enflamma, à l'héroïſme de ſon ennemi, & l'imitateur n'eſt jamais ſi grand que le modele. Il eſt certain d'ailleurs que le ſoldat *Valentin* auroit été capable de faire ce que fit l'Officier *Union*; mais nous pouvons douter que celui-ci ſe fût expoſé à une mort preſ-

que inévitable pour ſauver la vie à ſon ennemi.

Le Cardinal Wolſey, Miniſtre & Favori de Henri VIII., Roi d'Angleterre, étant tombé dans la diſgrace de ſon Maître, ſe vit tout-à-coup mépriſé des Grands & haï du Peuple. Fits Williams, un de ſes protégés, fut le ſeul qui oſa défendre ſa cauſe & faire l'éloge des talents & des grandes qualités du Miniſtre diſgracié. Il fit plus; il offrit ſa maiſon de campagne à Wolſey, & le conjura d'y venir du moins paſſer un jour. Le Cardinal, ſenſible à ce zele, alla chez Fits Williams, qui reçut ſon Maître avec les marques les plus diſtinguées de reſpect & de reconnoiſſance. Le Roi, inſtruit de l'accueil que ce particulier n'avoit pas craint de faire à un homme tel que Wolſey, fit venir Williams, & demandant d'un air & d'un ton irrités, par quel motif il avoit eu l'audace de recevoir chez lui le Cardinal, accuſé & déclaré coupable de haute trahiſon : " Sire, répondit Williams, je ſuis pénétré pour votre Majeſté de la ſoumiſſion la plus „ reſpectueuſe; je ne ſuis, ni mauvais Citoyen, „ ni ſujet infidele. Ce n'eſt ni le Miniſtre diſgracié, ni le criminel d'Etat que j'ai reçu chez „ moi; c'eſt mon ancien & reſpectable Maître, „ mon protecteur, celui qui m'a donné du pain „ & de qui je tiens la fortune & la tranquillité „ dont je jouis; & je l'aurois abandonné dans „ ſon malheur, ce Maître généreux, ce magnifique bienfaicteur! Ah, Sire! j'euſſe été le „ plus ingrat des hommes. „ Surpris & plein d'admiration, le Roi conçut dès cet inſtant la plus haute eſtime pour le généreux Fits Williams. Il le fit Chevalier ſur le champ, & peu de temps après, il le nomma ſon Conſeiller privé.

RELIGIEUX.

LEs infirmités du corps qui, dans la plupart des Monaſteres, ſont un des plus grands obſtacles à la profeſſion des Novices, ne ſont point à la Trape un empêchement à leur réception. Du temps de l'Abbé de Rancé, un pauvre Eccléſiaſtique de Lille, s'étant préſenté pour être reçu dans cette maiſon, l'Abbé aſſembla ſes Religieux pour demander leur avis; parce que ce bon Prêtre, ayant le bras gauche rompu, ne pouvoit manquer d'être à charge au Monaſtere. Ayant commencé, ſelon la coutume, à recueillir les voix par le dernier des Freres, le jeune Religieux lui répondit: " Je vous dirai, mon Pere, que mon „ avis ſeroit de recevoir au plutôt cet homme „ que Dieu appelle, & s'il ne peut travailler, „ nous le ſervirons tous. „ Le Chapitre entier applaudit à cet avis, & le Poſtulant fut reçu d'une voix unanime.

On ſait que les Religieux de la Mercy ſont principalement inſtitués pour traiter de la rédemption des captifs. Pluſieurs de ces bons Peres étoient partis de France dans le deſſein d'offrir au Roi de Fez 10000 piaſtres pour la rédemption de quelques Eſclaves François. Ce Prince, qui s'imaginoit qu'on lui apportoit une ſomme beaucoup plus conſidérable, parut ſurpris lorſqu'il en fut informé. Quoi! dit-il, votre Roi dont vous élevez la puiſſance, vous envoie de ſi loin avec une ſi petite ſomme. Ce n'eſt pas notre Roi qui nous envoie, repartirent les Religieux, l'argent que nous t'offrons ne provient que d'aumônes; Louis le Grand ne traite de la rançon de ſes ſujets que par la bouche de ſes canons.

Un Roi de Perſe demandoit à un Derviche:

Vous occupez-vous de moi quelquefois? Oui, dit le Religieux, lorſque j'oublie Dieu.

Je rencontrai un jour au bord de la mer, dit le Poëte Sadi, un Religieux qu'un Tigre avoit à demi dévoré; il étoit prêt d'expirer & ſouffroit beaucoup. Grand Dieu! s'écrioit-il, je te rends graces de n'être accablé que de douleurs, & non de remords.

Un Santon, eſpece de Moine Turc, prioit un Roi de punir un homme qui lui avoit dit des injures: tu manques à ta regle, lui dit le Roi; elle t'ordonne le pardon des offenſes & la patience.

Un jeune homme s'étoit enivré, & un Derviche lui reprocha ſa faute avec amertume. Il falloit ne pas t'appercevoir de ma faute, lui dit le jeune homme; il falloit du moins la taire. O toi! qui prétends à la perfection, apprends d'abord à être indulgent, & apprends enſuite à cacher que tu as de l'indulgence.

Un homme avoit quitté la ſociété des Derviches & s'étoit retiré dans celle des Sages. Quelle différence, lui diſoit-on un jour, trouvez-vous entre un Sage & un Derviche? Il répondit: Tous deux traverſent un grand fleuve à la nage avec pluſieurs de leurs freres; le Derviche s'écarte de la troupe pour nager plus commodément & arriver ſeul au rivage; le Sage au contraire nage avec la troupe & tend quelquefois la main à ſes freres.

Un Roi de Perſe, accablé de maladies, avoit fait vœu, s'il guériſſoit, de diſtribuer une ſomme conſidérable d'argent aux Religieux. Il guérit, & donna à un eſclave une bourſe pleine d'or pour en faire l'uſage qu'il avoit promis. L'Eſclave revint avec la bourſe pleine, & dit qu'il n'avoit point trouvé de Religieux. Comment, dit le Prince, il y en a plus de quatre cents dans la ville. Il eſt vrai, dit l'eſclave, qu'ils en portent l'habit; mais je leur ai offert de l'or à tous, & aucun ne l'a refuſé. J'ai conclu qu'ils n'étoient pas Religieux.

REPARTIE.

SOrte de bon mot qui conſiſte à faire répartir le trait qui nous eſt adreſſé, contre celui même qui l'a lancé. La Repartie, comme l'on voit demande un eſprit vif & préſent, pour appercevoir d'un coup d'œil l'endroit foible de l'aggreſſeur, ou du moins découvrir en lui un côté plaiſant qui l'expoſe lui-même au ridicule qu'il vouloit répandre. *Voyez Bon Mot.*

Un Archevêque qui jouiſſoit de pluſieurs bénéfices, diſputoit contre un Légat du Pape, & lui ſoutenoit l'autorité du Concile au-deſſus du Souverain Pontife. — Ou n'ayez qu'un bénéfice, lui répondit ſpirituellement ce Légat, ou croyez à l'autorité du Pape.

Une femme qui couroit ſottement après les airs, diſoit à un jeune homme, qui venoit d'être annoncé dans une compagnie : " Il me ſemble, „ Monſieur, vous avoir vu quelque part. „ *Il eſt vrai, Madame*, répondit le jeune homme, *qu'il m'eſt arrivé d'y aller quelquefois.*

A Paris, deux filles du prétendu bon ton entroient le ſoir à la brune au Palais Royal, lorſque beaucoup de Bourgeoiſes en ſortoient. Voilà, dit l'une de ces deux filles à ſa camarade, le bœuf à la mode qui ſort; & voici, repartit auſſitôt une Bourgeoiſe, le gibier qui entre.

Un Payſan, qui paſſoit à Paris ſur le pont au Change, n'appercevoit point de marchandiſes dans pluſieurs boutiques. La curioſité le prend, il s'approche d'un bureau de change : Monſieur, demanda-t-il d'un air niais, dites-moi ce que vous vendez. Le changeur crut qu'il pouvoit ſe divertir du perſonnage : Je vends, lui répondit-il, des têtes d'ânes : — Ma foi, lui

repliqua le Payſan, vous en faites un grand débit, car il n'en reſte plus qu'une dans votre boutique.

Un autre Payſan, nouvellement débarqué à Paris, demandoit à un Procureur en regardant le palais ce que c'étoit que ce grand édifice; c'eſt un moulin, lui répondit le Procureur: Je m'en doutois, dit le Payſan, en voyant tous ces ânes à la porte qui portent des ſacs.

Quelqu'un, pour ſe moquer d'un Provincial, cherchoit à lui faire des queſtions ſingulieres. Il lui demanda un jour en compagnie: *Qu'eſt-ce qu'une obole, une faribole, & une parabole?* Le Provincial, ſans ſe déconcerter, lui répondit: « „ Une parabole eſt ce que vous n'entendez pas; „ une faribole eſt ce que vous dites; & une „ obole eſt ce que vous valez. „

Un Seigneur de village, voyant paſſer un Médecin, lui dit, par maniere de gauſſerie: Où allez-vous, Monſieur le Maréchal? — Monſieur, ripoſta auſſi-tôt le Médecin, je vais traiter votre Seigneurie.

Des Ecoliers rencontrerent une bonne femme qui conduiſoit des ânes: Bon jour, la mere aux ânes, dit l'un d'eux. — Bon jour, mes enfants, répondit la bonne femme.

Dans le temps des vacations, trois Procureurs qui s'en retournoient chez eux à la campagne, atteignirent un charretier; & comme ils étoient en humeur de rire, ils lui demanderent, en le raillant: Pourquoi ſon premier cheval étoit ſi gras, & ceux qui le ſuivoient ſi maigres? — C'eſt, répondit le charretier qui les connoiſſoit, que mon premier cheval eſt Procureur, & que les autres ſont ſes clients.

Un jeune homme rencontrant chez ſa maîtreſſe ſon rival, qui étoit un homme âgé, crut le railler bien agréablement en lui demandant quel âge il avoit? — Je ne vous le dirai pas préciſément, reprit celui-ci; mais ſoyez aſſuré

qu'un âne eſt plus âgé à vingt ans, qu'un homme ne l'eſt à ſoixante.

Une jeune perſonne ſe querelloit avec une vieille ; celle-ci l'appella Catin ; la jeune lui riposta, en l'appellant vieille ſorciere. — Tu trouves donc, reprit la vieille, que j'ai deviné.

Une Ducheſſe demandoit par maniere de gauſſerie à une Bourgeoiſe, quel oiſeau étoit le plus ſujet à être cocu? *Madame*, lui répondit cette Bourgeoiſe, *c'eſt un Duc.*

La Reine Chriſtine de Suede avoit un Aumônier dont le ventre étoit ſi gros, qu'à peine pouvoit-il voir ſes pieds. Monſieur l'Aumônier, lui demanda-t-elle un jour en préſence de beaucoup de monde, quand accoucherez-vous? Madame, lui dit-il, quand j'aurai trouvé une ſage-femme. *Lettres de Bourſault.*

Un Grand d'Eſpagne, entrant dans une Egliſe à Madrid, donna de l'eau benite à une Dame qui lui fit voir une main fort maigre & fort laide, avec un beau diamant au doigt ; il dit aſſez haut pour être entendu de la Dame : J'aimerois mieux la bague que la main. — Et moi, dit la Dame en regardant le collier de l'ordre qu'il portoit, j'aimerois mieux le licou que la bête.

Un fanfaron, qui n'étoit rien moins que brave, eut des coups de bâton, & les ſouffrit patiemment pour ne pas s'attirer un plus grand malheur. A quelques jours delà, il rencontra un Poëte qui lui avoit lancé quelques Epigrammes, & dit qu'il lui donneroit cent coups de bâton. " Parbleu, lui repartit le Poëte, il vous eſt „ bien facile de les donner, car vous les avez „ reçus depuis quatre jours. „

Un Grec & un Vénitien exaltoient beaucoup chacun la gloire de leur nation. Le Grec, pour prouver que la ſienne ſurpaſſoit toutes les autres, diſoit que c'étoit de la Grece que les Sages & les Philoſophes étoient ſortis. *Il eſt vrai*, répondit le Vénitien, *car on n'y en trouve plus.*

Un Vénitien demandoit à un François, où la Nation Françoiſe avoit trouvé cette Loi ſalique dont elle ſe faiſoit tant d'honneur? C'eſt, lui répondit froidement le François, au revers de l'acte qui donne aux Vénitiens l'Empire de la mer Adriatique.

Un Baron Allemand, qui ſe moquoit de la qualité de *Marquis*, diſoit, en préſence d'un Marquis François, que ce titre étoit fort commun en France, & il ajoutoit, en plaiſantant, qu'il avoit un Marquis dans ſa cuiſine. Et moi, repartit auſſi-tôt celui qui ſe trouvoit inſulté, j'ai dans mon écurie un Baron Allemand. Ce titre, comme l'on ſait, n'eſt pas moins uſurpé par les Allemands; & il y a chez l'Etranger peut-être encore plus de Palefreniers Allemands, que de Cuiſiniers François.

Un Officier Eſpagnol qui vouloit mortifier un autre Officier de la même compagnie, lui reprochoit, dans une diſpute, de ce qu'il n'alloit point aux coups avec ardeur. Il eſt honteux; lui diſoit-il, de témoigner de la peur dans les occaſions comme tu fais. Eh! morbleu, je n'aurois pas de peur ſi l'on m'envoyoit contre des gens qui ne fuſſent pas plus braves que toi.

M. Danez, envoyé par la Cour de France au Concile de Trente, y fit une forte harangue contre la Cour de Rome, & pour la réformation de l'Egliſe. Après qu'il eut achevé, un Prélat Italien dit avec mépris: *Gallus cantat.* M. Danez reprit ſur le champ: *Utinam ad Galli cantum Petrus reſipiſceret.*

La ſotte vanité des gens du monde les porte volontiers à croire qu'un Auteur, un Savant, eſt un imbécille hors de ſa ſphere. Un illuſtre Membre de l'Académie des Sciences (M. de Mairan) ſe trouvoit un jour dans une compagnie où étoit un homme de robe, & ils étoient d'avis différents ſur quelque choſe qui n'avoit pas plus de rapport à la juriſprudence qu'à la géométrie.

Monſieur, dit le Magiſtrat avec un ſourire preſque moqueur, *il ne s'agit ici ni d'Euclide, ni d'Archimede.* — *Ni de Cujas, & de Barthole non plus*, reprit vivement l'Académicien. *Eſſ. de Littérature.*

RESPECT.

ON a diſtingué depuis long-temps deux ſortes de Reſpects, celui qui eſt dû au mérite, & celui qu'on accorde aux places, à la naiſſance. Cette derniere eſpece de Reſpect n'eſt qu'une formule de geſtes ou de paroles, dont on ne cherche à s'affranchir que par ſottiſe ou par un orgueil puérile. Lorſque Laurent Celſi fut élu Doge de Veniſe en 1361, ſon pere, qui vivoit encore, montra dans cette occaſion une ſinguliere foibleſſe d'eſprit. Ce vieillard ſe croyant trop ſupérieur à ſon fils pour ſe découvrir en ſa préſence, & ne pouvant éviter de le faire ſans manquer à ce qu'il devoit au Chef de l'Etat, prit le parti d'aller toujours tête nue. Ce travers de la part d'un homme, d'ailleurs reſpectable, ne fit aucune impreſſion ſur l'eſprit des Nobles qui ſe contenterent d'en plaiſanter. Mais le Doge, touché de voir ſon pere ſe donner en ſpectacle par cette ridicule imagination, s'aviſa de faire mettre une croix ſur le devant de ſa Corne Ducale. Alors le bon vieillard ne fit plus de difficulté de reprendre le chaperon; & quand il voyoit ſon fils, il ſe découvroit en diſant: " C'eſt „ la croix que je ſalue, & non mon fils; car lui „ ayant donné la vie, il doit être au-deſſous de „ moi. „ *Hiſt. de Veniſe. Liv. xiij.*

Fabius Maximus, qui avoit été Dictateur chez les Romains, penſoit bien différemment. Ce grand homme alloit à cheval au-devant de Quin-

tus Fabius Maximus ſon fils, qui venoit d'être créé Conſul. Ce jeune homme voyant ſon pere venir à lui ſans deſcendre de cheval, lui envoya commander de mettre pied à terre. Fabius deſcendit auſſi-tôt, & embraſſa ſon fils : je me réjouis, lui dit-il, de ce que tu te conduis en Conſul. Ce fier Romain ſe trouvoit plus honoré d'avoir un fils qui ſût ſoutenir ſa dignité, que de ſe voir reſpecté par le premier Magiſtrat de la République.

RESSEMBLANCE.

IL n'y a peut-être jamais eu de Reſſemblance parfaite. Les Mémoires du temps néanmoins font mention de différents jumeaux qui avoient un teint, une taille, des traits & même des inclinations ſi reſſemblantes, que les perſonnes les plus accoutumées à les voir, ſe trompoient ſouvent ſur leur compte. Ces mépriſes ſuffiſent pour juſtifier la fable de la Comédie des *Menechmes*, que Renard, imitateur de Plaute, a fait paroître avec tant de ſuccès ſur le Théâtre François.

Virgile fait l'éloge de deux freres qui étoient l'admiration de leur temps par la Reſſemblance de viſage, & la conformité de leur humeur.

Il y a quelques années que l'on vit à Londres deux jumeaux d'environ douze ans, dont la taille, le teint, les traits & toute la figure paroiſſoient exactement les mêmes. On prenoit plaiſir à leur faire porter des habits de la même forme & de la même couleur, ce qui donnoit ſouvent lieu à des aventures ſingulieres & divertiſſantes. Ils avoient reçu la même éducation; & pluſieurs perſonnes, qui les ont obſervés, témoignent qu'ils faiſoient à-peu-près les mêmes réponſes aux mêmes queſtions; d'où l'on con-

cluoit que leur façon d'enviſager les objets étoit la même, & qu'ils ne ſe reſſembloient pas moins dans leur maniere de ſentir & de concevoir, que dans les traits du corps qui formoient leur Reſſemblance extérieure.

L'Hiſtoire des Seigneurs de Sciſſome, rapportée par Paſquier, peut ſervir encore à nous prouver que la nature prend quelquefois plaiſir à ſe copier. " Nicolas & Claude de Rouſſi, Freres Jumeaux, l'un Seigneur de Sciſſome, & l'autre d'Origny, naquirent le 7 Avril 1548, avec une telle Reſſemblance, que leurs nourrices furent contraintes de leur bailler des bracelets de diverſes couleurs, pour reconnoître leurs nourriſſons: conformité qu'ils apportoient du ventre de leur mere, non-ſeulement en ce qui étoit de la taille & des traits du viſage, mais auſſi de leurs mœurs, geſtes, ports, volontés & inclinations. Ce qui fut cauſe à leur pere & mere de les faire habiller de mêmes parures, & eux-mêmes étoient fort empêchés de les diſtinguer. Notre Roi Charles neuvieme prenoit ſouvent plaiſir au milieu de cinq cents Gentilshommes de les mettre tous deux enſemble & les conſidérer longuement, pour y trouver après quelque marque de différence. Mais après les avoir fait paſſer & repaſſer dans la foule, & ſe repréſenter à lui, il ne put jamais, ni aucun de la troupe, les diſcerner au vrai. Le Seigneur de Sciſſome étoit grand ami des Seigneurs de Fervaques. Les femmes de ces deux Seigneurs abuſées, prirent le Seigneur d'Origny pour ſon frere aîné, &c. Je veux remarquer en eux deux choſes de très-grande admiration; l'une, qu'ayant été comme Gentilshommes duits dès leur jeuneſſe en toutes ſortes d'exercices honnêtes, entr'autres du jeu de paulme, auquel ils s'étoient rendus grands maîtres; le Seigneur d'Origny ſe trouva ſurpaſſer ſon frere, qui faiſoit, de fois à autre,

des parties mal-à-propos ; à quoi, pour remédier, il ſortoit du jeu, feignant d'aller à quelque néceſſité de nature, & peu après, faiſoit entrer ſon frere en ſa place, qui étoit des regardants ; lequel relevoit & gagnoit la partie, ſans que nul, ni des joueurs, ni de ceux qui réſidoient à la gallerie, y connuſſent rien du changement. L'autre, que s'étant, Sieur d'Origny, voué à la recherche de la Vicomteſſe d'Eſclavole, belle, riche & vertueuſe Dame, pour l'épouſer ; cette même dévotion entra auſſi-tôt en l'ame de Sciſſome qui ne ſavoit » que ſon frere s'y fût engagé ; mais en ayant » eu avis, changea de propos au profit & avantage de d'Origny, qui l'épouſa. Auſſi les mêmes accidents qui arriverent à l'un pendant le » cours de ſa vie, arriverent à l'autre ; mêmes » maladies, mêmes bleſſures à même inſtant, » en mêmes endroits de leurs corps ; & lorſque » Sciſſome tomba malade de la maladie dont il » mourut, au trentieme an de ſon âge, le Seigneur d'Origny ſe trouva au même-temps atteint de même maladie ; vrai eſt qu'il en réchappa par l'induſtrie de ſon Médecin. L'autre, mal traité par le ſien, étant allé de vie à » trépas, & le Seigneur d'Origny en ayant eu la » nouvelle, tomba en telle ſyncope, qu'on eſtimoit qu'il fût mort. Toutefois, il en réchappa. » Un bon Peintre les repréſenta tous deux dans » un tableau tels qu'ils étoient, c'eſt-à-dire, très» ſemblables de corpulence & de viſage. »

Des Courtiſans de l'Empereur Auguſte lui préſenterent un jeune Grec qui lui reſſembloit trait pour trait. On rapporte, à ce ſujet, que l'Empereur, après l'avoir long-temps examiné, lui demanda, en plaiſantant, ſi ſa mere étoit venue à Rome ? *Non*, *Seigneur*, lui répondit le jeune Grec, qui ſentit où tendoit la queſtion, *mais mon pere y eſt venu pluſieurs fois.*

RICHESSES.

UN Financier avoit amaſſé de très-grands biens aux dépens de l'Etat, & il diſoit à un Sage : Il faut, je crois, bien de la force d'eſprit pour mépriſer les Richeſſes? Vous vous trompez, lui répondit le Sage ; il ſuffit de regarder entre les mains de qui elles paſſent.

UN Médecin très-habile, mais fort avide d'argent, étoit allé viſiter un Philoſophe convaleſcent; il le trouva qui mangeoit un ragoût. Que faites-vous ? lui dit-il ; de ſemblables mets ſont un poiſon, même pour les perſonnes qui jouiſſent de la meilleure ſanté. Je conviens, lui répond le Philoſophe, de ce que vous dites ; j'ai eu tort; je me corrigerai. Que vous faut-il maintenant pour les peines que vous vous êtes données pendant ma maladie? Le Médecin exigeoit une ſomme conſidérable. Le Philoſophe lui dit, en le payant : Vous tirez de trop fortes rétributions de ceux qui ont recours à vous : prenez garde à votre maladie ; elle eſt auſſi ſérieuſe que la mienne : les Richeſſes ſont pour l'ame, ce que les ragoûts ſont pour le corps. *Apologue Oriental.*

Il n'eſt que trop ordinaire d'eſtimer les gens à proportion des Richeſſes, ou, comme dit un Poëte ſatyrique, des vertus qu'ils ont dans leurs coffres. Quand Louis XIV. fit ſon entrée à Strasbourg, les Suiſſes lui envoyerent des Députés. Un Archevêque, qui étoit auprès du Roi, ayant vu parmi ces Députés, l'Evêque de Bâle, dit à ſon voiſin : C'eſt quelque miſérable, apparemment que cet Evêque? *Comment!* lui répondit-il, *il a cent mille livres de rente. Oh! oh!* dit l'Archevêque, *c'eſt donc un honnête homme.* Et il lui fit mille careſſes.

RIDI-

RIDICULE.

TAupes pour nos propres défauts, Lynx pour ceux des autres, a dit le Poëte; nous n'apperceyons jamais le Ridicule que dans autrui. On a rapporté, à ce ſujet, un fait aſſez plaiſant. Un Prince donnoit un grand repas à toute ſa Cour, on avoit ſervi le ſouper dans un veſtibule, & ce veſtibule donnoit ſur un parterre. Au milieu du ſouper, une femme croit voir une araignée : la peur la ſaiſit; elle pouſſe un cri, quitte la table, fuit dans le jardin, & tombe ſur le gazon. Au moment de ſa chûte, elle entend rouler quelqu'un à ſes côtés, c'étoit le premier Miniſtre du Prince. Ah! Monſieur, lui dit-elle, que vous me raſſurez, & que j'ai de graces à vous rendre! je craignois d'avoir fait une impertinence. Eh! Madame, qui pourroit y tenir? répond le Miniſtre : mais, dites-moi, étoit-elle bien groſſe? — Ah! Monſieur, elle étoit affreuſe. — Voloit-elle, ajoute-t-il, près de moi? — Que voulez-vous dire? une araignée voler! — Eh! quoi, reprit-il, c'eſt pour une araignée que vous faites ce train-là? Allez, Madame, vous êtes une folle; je croyois que c'étoit une chauve-ſouris.

Il y a toujours du Ridicule à s'acquitter de mauvaiſe grace d'une choſe que l'on peut ſe diſpenſer de faire. Un Seigneur étranger danſoit dans un bal de la Cour de France, mais il s'en acquittoit ſi mal, qu'il faiſoit rire tous les ſpectateurs. Un des amis de l'Etranger crut bien l'excuſer, en diſant, que s'il danſoit mal, il ſe battoit bien. A la bonne heure, répondit un des rieurs, qu'il ſe batte donc & ne danſe point.

La Comédie nous repréſente les caracteres ridicules, afin que le Spectateur s'y corrige de ſes

défauts, comme on ôte de devant un miroir les taches de son visage. Il y a bien des originaux que la Comédie n'a point encore exposés à la risée du public. Nous en citerons ici quelques-uns qui retiennent leur place; c'est l'Histoire & les Mémoires du temps qui nous les fourniront.

Le Chevalier Folard avoit été, en 1706, envoyé à Modène pour aider de ses conseils, en cas de siege, le Gouverneur de cette Place, de la capacité duquel on douroit. Je me rends chez lui, dit cet Auteur, dans ses Commentaires sur Polybe; mais je choisis mal mon temps. J'avois déjà appris d'un Officier du Vexin, qu'une infinité de maîtres s'étoient chargés de son éducation. Je le trouvai avec un Rabbin célebre, nommé Baba-à-chai. Dès qu'il me vit, il me dit fort poliment qu'il savoit le sujet de ma venue, & qu'il étoit fort ravi de m'avoir pour Collegue. Je lui répondis qu'on ne m'envoyoit pas sur ce pied-là, mais pour lui obéir dans l'exécution de ses ordres, & pour le soulager lorsqu'il m'en croiroit capable. *J'apprends l'Hébreu comme vous voyez*, me dit-il, *un peu tard à la vérité, mais j'espere en voir le bout & de bien d'autres connoissances.* Je lui répondis que je le louois d'employer si bien son temps. Il renvoya le Rabbin; mais à peine étoit-il dehors, que voilà un Maître à danser qui entre. *Vous me pardonnerez*, dit-il, *je mets ainsi la matinée à profit : l'après dîné sera toute pour vous.* Je lui répondis que, s'il le permettoit, je le verrois en mouvement avec plaisir. Je le vis donc danser & bondir avec une légéreté surprenante pour un homme de soixante-huit ans. Je crus en être quitte pour cette folie; mais je me trompois. Le Maître à danser étoit à peine sorti, qu'un Maître de Musique se présenta. Je tombai de ma hauteur en voyant tout cela. Voilà mon homme qui se met à chanter, ou pour mieux dire, à croasser : j'en fus étourdi. Cela fuit ensuite par un Poëte qui

venoit auſſi régulièrement que les autres, lui expliquer les plus beaux endroits du Taſſe. Mais il s'en falloit de beaucoup que je fuſſe au fait de ce caractere : il étoit amoureux & dévot. On peut bien juger qu'il n'avoit aucun temps à perdre. Je fus obligé de le laiſſer-là, & d'avoir recours au Commiſſaire Ordonnateur, ſur qui le bon homme s'étoit déchargé de toutes les fonctions de Gouverneur, tant ſes occupations étoient grandes.

L'Abbé Arnaud, accompagnant ſon oncle l'Evêque d'Angers, dans un voyage de Rome, paſſa par Florence, où il alla rendre viſite au grand Duc de Toſcane, dont il raconte cette ſingularité. " Je l'ai vu, dit-il dans ſes Mémoi-„ res, ſe promener dans ſa chambre au milieu „ de deux grands thermometres, ſur leſquels il „ avoit les yeux continuellement attachés, & s'ôter „ & ſe remettre des calottes dont il avoit toujours „ cinq ou ſix à la main, ſelon les degrés de „ froid ou de chaud que ces machines lui mar-„ quoient. C'étoit une choſe aſſez plaiſante à „ voir. Il n'y a point de joueur de gobelets qui „ ſoit plus adroit à les manier, que ce Prince „ l'étoit à changer ſes calottes. „

Un Gentilhomme montroit à un amateur ſa collection de tableaux, & s'arrêtant vis-à-vis un petit tableau : Voilà, s'écria-t-il, un morceau ſans prix. L'amateur l'obſerva quelques inſtants, & cherchoit à y découvrir les beautés dont le Gentilhomme paroiſſoit extaſié, lorſque celui-ci lui dit : " Monſieur, le mérite de ce morceau „ n'eſt pas en lui-même, mais dans la maniere „ dont il a été fait. Le Peintre a tracé le tout „ avec ſon pied, & il tenoit le pinceau avec les „ orteils. Je l'ai acheté fort cher, car les talents „ particuliers méritent récompenſe. „

L'Abbé de Marolles nous rapporte dans ſes Mémoires, que ſon pere, très-bon Gentilhomme, s'étonnoit qu'un homme comme lui, qui

avoit couru tant de périls à la guerre, fût réduit à mourir dans ſon lit. Quoi, diſoit-il, ce n'eſt pas les armes à la main qu'il faut que je quitte la lumiere ? Il ſe faiſoit alors apporter ſa pertuiſianne, & s'en ſervoit pour ſe ſoutenir au-lieu de bâton. Il obſervoit la même cérémonie toutes les fois qu'il ſe faiſoit ſaigner, ſous prétexte qu'un homme de guerre ne devoit répandre ſon ſang que les armes à la main.

Un homme de condition, connu par ſes ſingularités, ſoutenoit qu'il étoit poſſible à l'homme de ſe fabriquer des aîles & de voler. Il voulut lui-même le prouver par l'expérience, & il réuſſit aſſez pour tomber à quelques pas de ſon balcon, & ſe caſſer une jambe. Son valet-de-chambre, dont ce nouveau Dédale avoit voulu faire un Icare, refuſa conſtamment de partir le premier, malgré toutes ſes inſtances. Il alléguoit pour raiſon qu'un domeſtique doit le céder à ſon Maître.

C'eſt le même qui répondit à celui qui vint lui annoncer que le feu étoit chez lui, qu'il n'étoit pas fait pour garder ſa maiſon.

Milord Lanesbrow, dont parle Pope dans ſes Epîtres Morales, étoit ſi paſſionné pour la danſe, que l'âge & la goutte ne purent lui ôter ce plaiſir. Il danſoit même au milieu des accès les plus cruels de la goutte; &, comme on le penſe bien, il n'alloit pas beaucoup de meſures. A la mort du Prince de Danemarck, époux de la Reine Anne, il demanda à cette Reine une audience particuliere : c'étoit pour lui repréſenter qu'elle feroit très-bien de danſer, afin de conſerver ſa ſanté & diſſiper ſon chagrin.

Edouard Howard, Comte de Suffolk, ſe crut né Poëte, parce qu'il étoit né avec du goût pour les vers & quelque dérangement dans le cerveau; mais malheureuſement ſa folie n'étoit pas du genre poétique, & il fit beaucoup de vers ſans pouvoir en faire de bons. Il liſoit un jour

de ſes Poéſies à un homme de Lettres, & comme il en étoit à la deſcription d'une belle femme, il l'arrêta tout-à-coup, & dit : " Monſieur, je „ ne ſuis pas comme la plupart des Poëtes. Je „ ne chante pas des beautés imaginaires ; j'ai tou- „ jours mes modeles ſous les yeux. „ Et ſur le champ il tire la ſonnette, & dit à un de ſes gens : " Faites-moi venir *Beaux-yeux*. „ Une „ fille parut. „ *Beaux-yeux*, dit le Comte, re- „ gardez-Monſieur en face : „ Elle regarda & ſe retira. Deux ou trois autres Odaliques de ce ſerrail parurent à leur tour, & étalerent aux yeux de l'homme de Lettres les charmes divers par leſquels elles étoient caractériſées dans les vers du Milord. *Voyez le Catalogue des Rois & des Nobles d'Angleterre qui ont été Auteurs, & le Journal étranger* 1762.

Le Chevalier de la Boiſſiere, fils naturel de la célebre Ninon, mort en 1732, âgé de ſoixante & quinze ans, étoit un très-bon Officier de Marine, mais d'un caractere ſingulier. La Muſique étoit ſa paſſion, & il n'en connoiſſoit pas une note. Il avoit un cabinet rempli de violons, de guittares, de baſſes, de violes, de claveſſins, de luths & de toutes ſortes d'inſtruments à corde, & il n'en ſavoit jouer d'aucun. Il demeuroit à Toulon ; il invitoit à ſa table tous les Muſiciens Italiens qui paſſoient par cette ville, ſoit pour venir en France, ſoit pour s'en retourner en Italie. Après les avoir bien régalés ; il leur faiſoit exécuter un concert pour lui tout ſeul.

Un Médecin Ecoſſois, nommé *Douglas*, étoit ſi paſſionné pour Horace, que ce Poëte multiplié dans près de quatre cents éditions de tout âge & de tout pays, compoſoit ſa bibliotheque.

Un Marchand, qui avoit paſſé d'Angleterre dans une des Iſles de l'Amérique, y acquit une fortune aſſez conſidérable ; mais il crut qu'il ne pourroit pas être heureux, s'il ne la partageoit avec une femme de mérite ; & comme il n'en

trouvoit dans l'Iſle aucune qui lui convînt, il prit le parti d'écrire à un de ſes Correſpondans à Londres, dont il connoiſſoit l'exactitude & la probité. Comme il n'avoit d'autre ſtyle que celui du commerce, il écrivit à ſon ami une lettre, dans laquelle, après avoir parlé de pluſieurs affaires, il vint à l'article de ſon mariage. Voici la teneur de cet article : " *Item*, voyant „ que j'ai pris la réſolution de me marier, & „ que je ne trouve pas ici un parti convenable „ pour moi, ne manquez pas de m'envoyer par „ le premier vaiſſeau chargé pour cette place, „ une jeune femme des qualités & de la forme ſuivantes. Quant à la dot, je n'en demande point; „ qu'elle ſoit d'une honnête famille, entre vingt „ & vingt-cinq ans; d'une taille moyenne & „ bien proportionnée; d'un viſage agréable; „ d'un caractere doux; d'une réputation ſans „ tache; d'une bonne ſanté, & d'une conſtitution aſſez forte pour ſupporter le changement „ de climat, afin de n'être pas obligé d'en chercher une autre par le défaut ſubit de celle-ci; „ ce qu'il faut prévenir autant que faire ſe pourra, vu la grande diſtance & le danger des „ mers. Si elle arrive conditionnée *comme* ci-„ deſſus, avec la préſente lettre, endoſſée par „ vous, ou du moins avec une copie bien atteſtée, crainte de mépriſe ou de tromperie, je „ m'engage à faire honneur à ladite lettre, & „ à épouſer la portenſe à quinze jours de vue. „ En foi de quoi j'ai ſigné celle-ci, &c. „ Le Correſpondant de Londres lut & relut cet article extraordinaire, qui traitoit la future épouſe ſur le même pied que les balles de marchandiſes qu'il devoit envoyer à ſon ami; il *admira* la prudente exactitude & le ſtyle laconique de cet Américain, & il ſongea à le ſervir ſelon ſon goût. Après pluſieurs recherches, il crut avoir trouvé la femme qu'on demandoit, dans une Demoiſelle aimable, mais ſans fortune, & qui accepta

a propoſition. Elle s'embarqua ſur un vaiſſeau vec les marchandiſes, & bien pourvue de certicats en bonne forme, endoſſés par le Correſpondant. Elle étoit compriſe dans l'envoi, en ces ermes : " *Item*, une fille de vingt-un ans, de , la qualité, forme & condition comme par or- , dre, ainſi qu'il conſte par les atteſtations , qu'elle produira. „ Avant le départ de la Demoiſelle, le Correſpondant avoit fait partir des lettres d'avis par d'autres vaiſſeaux, pour informer ſon ami qu'il lui envoyoit, par tel bâtiment, une jeune perſonne telle qu'il avoit demandée. Les lettres d'avis, les marchandiſes, la Demoiſelle, tout arriva heureuſement au port. Notre Américain ſe trouva au débarquement, & vit une perſonne très-aimable, & qui, l'ayant entendu nommer, lui dit : " Monſieur, j'ai une „ lettre de change ſur vous, j'eſpere que vous y „ ferez honneur. „ Elle lui remit en même-temps la lettre de ſon Correſpondant, ſur le dos de laquelle étoit écrit : *La porteuſe d'icelle eſt l'épouſe que vous m'avez donné ordre de vous envoyer.* " Mademoiſelle, dit l'Américain, je n'ai „ jamais laiſſé proteſter mes lettres de change, „ & je vous jure que je ne commencerai point par „ celle-ci ; je me regarderai comme le plus heu- „ reux des hommes, ſi vous me permettez de „ l'acquitter. „ Cette premiere entrevue fut bientôt ſuivie des noces ; & ce mariage eſt devenu un des plus heureux de la Colonie. *Papiers Anglois de* 1761.

ROI.

UN Monarque, chargé par devoir de veiller au Gouvernement de ſes États, a mauvaiſe grace de s'occuper d'études qui peuvent l'en diſtraire.

C'eſt ce qu'un Muſicien oſa un jour faire ſentir à Philippe, Roi de Macédoine. Ce Prince lui faiſoit un reproche de ce que l'air qu'il venoit de chanter n'étoit pas ſelon les regles. " A Dieu „ ne plaiſe, Seigneur, lui répondit ce Muſicien, „ que vous ſoyez jamais ſi malheureux que de „ ſavoir ces choſes-là mieux que moi! „

Un Roi de Perſe avoit un fils très-difforme, mais doué des vertus les plus éminentes. Cependant ſon pere le haïſſoit, & avoit accordé ſon amitié à ſes autres enfants, qui brilloient par leurs qualités extérieures. La guerre s'éleva: l'armée du Roi, commandée par ſes enfants, murmuroit ſur l'incapacité de ſes Généraux, & commençoit à plier. Le jeune Prince, qui avoit en bravoure tout ce qui lui manquoit en beauté, dit alors à ſes amis: Allons, en combattant, nous ne riſquons que nos jours; en fuyant, nous expoſons l'Armée & le Royaume. Il marche à l'ennemi, & revient vainqueur. Son pere reconnut ſa faute, & le déclara ſon héritier. Ses freres, jaloux & irrités, tenterent de l'empoiſonner. Il découvrit leurs complots, & leur dit: Qu'eſpériez-vous de ma mort? ſi l'aigle n'exiſtoit pas, ſeroit-ce le hibou qui regneroit ſur les oiſeaux? Le Roi, inſtruit de leur crime, les condamna à mourir, & dit à leur frere, qui demandoit leur grace: " Dix pauvres dorment ſur le „ même fumier, & deux Rois ne peuvent être „ aſſis ſur le même Trône. *Extrait de Sadi.*

Le ſeul éloge digne d'un Roi, eſt celui qui ſort de la bouche d'un homme libre. " Malheur „ aux Souverains qui commandent à des peu„ ples eſclaves, diſoit un Roi d'Orient, que la „ paſſion de la gloire enflammoit. Hélas! les „ douceurs d'une juſte louange, dont les Dieux „ & les Héros ſont ſi avides, ne ſont pas faites „ pour eux. O peuples, aſſez vils pour avoir perdu „ le droit de blâmer publiquement vos Maî„ tres, vous avez perdu le droit de les louer!

„ L'éloge

„ L'éloge de l'eſclave eſt ſuſpect ; l'infortuné, „ qui le régit, ignore toujours s'il eſt digne „ d'eſtime ou de mépris. Eh ! quel tourment „ pour une ame noble, que de vivre livrée au „ ſupplice de cette incertitude ! „

Oramgzeb, qui eſt mort Empereur des Mogols en 1707, ſortoit d'une longue maladie, & travailloit plus que ſa foibleſſe ne pouvoit lui permettre. Un Miniſtre lui repréſenta combien cet excès de travail lui étoit dangereux, & quelles ſuites il pouvoit avoir. Oramgzeb lui lança un regard mépriſant & indigné ; & ſe tournant vers les autres Courtiſans, il leur dit ces mots, où reſpire toute la hauteur de ſon ame : " N'a- „ vouez-vous pas qu'il y a des circonſtances où „ un Roi doit hazarder ſa vie, & périr les ar- „ mes à la main, s'il le faut, pour la défenſe de „ la patrie ? & ce vil flatteur ne veut pas que je „ conſacre mes veilles au bonheur de mes ſujets. „ Croit-il donc que j'ignore que la Divinité ne „ m'a conduit ſur le Trône que pour la félicité „ de tant de millions d'hommes qu'elle m'a ſou- „ mis ? Non, non, Oramgzeb n'oubliera ja- „ mais le vers de Sadi : *Rois, ceſſez d'être Rois, „ ou regnez par vous-mêmes.* Hélas ! la grandeur „ & la poſtérité ne nous tendent déjà que trop „ de pieges : malheureux que nous ſommes ! „ tout nous entraîne à la molleſſe, les femmes „ par leurs careſſes, les plaiſirs par leurs attraits. „ Faudra-t-il que des Miniſtres élevent encore „ leur voix perfide pour combattre la vertu tou- „ jours foible & chancelante des Rois, & les „ perdre par de funeſtes conſeils ? „ *Révolutions des Indes.*

Un jeune Roi de Perſe s'abandonnoit à la diſſipation & à tous les plaiſirs que lui préparoient les Courtiſans. Un jour il chantoit dans un feſtin ces paroles. " Je jouiſſois du moment qui „ eſt paſſé, je jouis encore du moment qui paſſe, „ & je commence à jouir de celui qui ſuccede ;

„ content & tranquille, l'eſpérance d'aucun bien, „ la crainte d'aucun mal, ne me donnent d'in- „ quiétude. „ Un pauvre, aſſis ſous la fenêtre de la ſalle du feſtin, entendit le Roi, & lui cria: Si tu es ſans inquiétude pour ton ſort, n'en as-tu jamais pour le nôtre? Le Roi fut touché de ce diſcours, il s'approcha de la fenêtre, regarda quelque temps le pauvre avec attention, & ſans lui parler, lui fit donner une ſomme conſidérable. Il ſortit enſuite de la ſalle du feſtin en faiſant des réflexions ſur ſa vie paſſée: elle avoit été oppoſée à tous ſes devoirs; il en eut honte: il prit en main les rênes du Gouvernement, qu'il avoit juſqu'alors abandonnées à ſes Favoris. On le vit travailler aſſidument, & en peu de temps il rétablit l'ordre & le bonheur dans l'Empire. Depuis qu'il étoit occupé de l'adminiſtration de ſes Etats, on lui faiſoit ſouvent des plaintes de la licence & du déſordre dans leſquels vivoit le pauvre qu'il avoit enrichi. Enfin, il le vit un jour à la porte du palais: il étoit couvert de lambeaux, & il revenoit demander l'aumône. Le Roi le montrant à un des Sages de ſa Cour, lui dit: Vois-tu les effets de la bonté? Tu m'as vu combler cet homme de richeſſes, vois-tu quel en eſt le fruit? Mes bienfaits ont corrompu ce pauvre; ils ont été pour lui une ſource de nouveaux vices & d'une nouvelle miſère. Cela eſt vrai, lui répondit le Sage, parce que tu as donné à la pauvreté ce que tu ne devois donner qu'au travail. *Extrait du premier chap. de* Sadi, *intitulé:* Des Mœurs des Rois.

Nourshivan, ſurnommé le Juſte, & qui étoit monté ſur le Trône de Perſe, étant à la chaſſe, voulut manger du gibier qu'il avoit tué; mais il n'avoit pas de ſel, il en envoya chercher au village le plus voiſin, en défendant, ſous les peines les plus terribles, de le prendre ſans le payer. Quel mal arriveroit-il, dit un des Courtiſans, ſi l'on ne payoit pas un peu de ſel? Si un Roi,

répondit Nourshivan, cueille une pomme dans le jardin de ſes ſujets, le lendemain les Courtiſans couperont l'arbre. *Journal étranger.*

Un Roi d'Arabie fit récompenſer un de ſes Officiers avec magnificence, non pas que cet Officier eût de grands talents, non qu'il eût rendu de grands ſervices; mais il rempliſſoit ſes devoirs avec exactitude. L'exactitude dans les Officiers du Prince, ajoute le ſage Sadi, eſt la marque la plus certaine d'un Empire bien gouverné.

Un Calife, qui faiſoit jetter de l'or dans une citerne, s'écrioit: Faſſe le Ciel que je vive aſſez pour la remplir! A ces mots, ſon Favori frémit d'indignation, & veut s'éloigner. Le Calife l'arrête; où vas-tu, lui dit-il? Pardonnez-moi, Seigneur, répond le Favori; je me ſuis reſſouvenu d'avoir accompagné votre aïeul en ce même lieu; la citerne étoit pleine; en la voyant, il ſoupira, des larmes coulerent de ſes yeux, & il dit: O Dieu de Mahomet, faites-moi vivre aſſez, pour employer ces richeſſes à rendre mes ſujets heureux!

Un Roi mourut ſans laiſſer d'héritiers, & par ſon teſtament, il donna ſa Couronne à celui qui, après ſa mort, entreroit le premier dans la ville. Un pauvre Santon, ſorte de Religieux Turc, parut aux portes, lorſque le Roi venoit d'expirer, & il fut couronné. Il eut à ſoutenir des guerres inteſtines & étrangeres, à ranimer le commerce, à diminuer les impôts, à faire fleurir les arts, & à pourvoir à la ſubſiſtance de ſon peuple; il étoit rempli de ſoins & dévoré d'inquiétudes. Un de ſes compagnons vint le voir, & lui dit: Graces ſoient rendues au Dieu tout-puiſſant, qui vous a élevé à un ſi haut point de gloire & de puiſſance! Ah, mon ami! lui dit le Roi, au-lieu de rendre graces à Dieu de mon élévation, demande-lui pour moi le courage & la patience; plains-moi, au-lieu de me féliciter; dans mon ancienne condition je ne ſouffrois que de mes beſoins, & je ſouffre aujour-

d'hui du beſoin de chacun de mes ſujets. *Sadi.*

Un Roi de Perſe avoit étendu la main de l'iniquité ſur les biens de ſes ſujets; il leur marquoit du mépris, & il les tenoit dans un cruel eſclavage. Impatients d'un joug ſi humiliant & ſi rude, la plupart abandonnerent leur patrie, & chercherent un aſyle chez l'Etranger. Les revenus du Prince diminuerent avec le nombre de ſes ſujets : il ſe trouva bientôt ſans défenſeurs ; ſes voiſins en profiterent, & il fut détrôné. Un Roi doit nourrir ſon peuple de ſa propre ſubſtance, parce qu'il tient ſon Royaume de ſon peuple. Tout Citoyen eſt ſoldat ſous un Roi juſte. *Sadi.*

Je m'aſſis un jour, dit le même Sage, à la porte d'une moſquée de Damas, & auprès du tombeau du Prophete Jean : que la paix ſoit avec lui ; un Roi d'Arabie, fameux par ſes cruautés & par ſes injuſtices, vint faire ſa priere au tombeau du Prophete. Ainſi, tout ce qui eſt homme, dans quelque rang qu'il ſoit placé, quelle que ſoit ſa fortune, a toujours des graces à demander à Dieu. Ce Roi me regarda, & me dit : Prie pour moi, & puiſſent tes prieres me faire obtenir le ſecours dont j'ai beſoin : la crainte d'un ennemi puiſſant agite mon ame. Je lui répondis : fais grace au foible, ſoulage le pauvre, rends la juſtice à tous, & tu ne craindras point d'ennemis. Vois-tu venir le jour de la juſtice divine ? Le vois-tu ? O fils d'Adam ! la nature vous crie que vous êtes tous les membres d'un même corps.

Un jeune Roi, à ſon avénement au Trône, avoit trouvé des tréſors immenſes dans les coffres de ſon pere ; la main de la magnificence s'ouvrit, & les richeſſes du Prince ſe répandirent ſur ſon peuple. Un Courtiſan en fit des reproches au Prince : Si l'ennemi venoit ſur vos frontieres, quels moyens auriez-vous de lui réſiſter, après avoir diſtribué votre argent à vos ſujets ? Alors, répondit le Roi, je le redemanderai à mes amis.

O Rois! craignez les plaintes des malheureux; elles pénetrent les Cieux, elles changent la face des Empires; il ne faut qu'un ſoupir de l'innocence opprimée pour remuer le monde. *Sadi.*

RUSES DE GUERRE.

FRontin, Capitaine Romain, qui vivoit ſous Veſpaſien, nous a laiſſé quatre livres de *ſtratagemes de Guerre* des Anciens. Nous nous contenterons de rapporter quelques Anecdotes relatives à cet objet, tirées de nos hiſtoires modernes.

Durant la ligue de Cambrai, les Impériaux s'étant emparés en 1510 de Vérone, les habitants appellerent les Vénitiens, leurs anciens Maîtres pour chaſſer les nouveaux dont ils étoient mécontents. Les meſures furent mal priſes : on découvrit la conſpiration & on la diſſipa. Quelques jours après, la Garniſon s'aviſa d'un ſtratageme, pour connoître ceux d'entre les habitants qui étoient les plus dévoués à la République, afin de les punir comme coupables du complot dont on ne pouvoit pas découvrir les auteurs. Une troupe de la Garniſon courut en tumulte par la ville ſur le milieu de la nuit, battant la marche à l'Italienne, & criant : *Vive Saint Marc.* Pluſieurs habitants, trompés par ces apparences, leur répondent par des cris de joie, & en chargeant les Allemands d'imprécations. Dans la crainte d'un déſordre, on ſe contenta de marquer les maiſons de ces imprudents; mais auſſitôt que le jour fut venu, elles furent ſaccagées, & les Maîtres rançonnés, comme des gens pris au ſervice de l'ennemi. *Juſtiniani.*

Lors du ſiege de Metz en 1552, par Charles-Quint, le Gouverneur ſe trouvant preſſé, fit adroitement tomber entre les mains des Eſpa-

gnols, une lettre écrite au Roi ſon Maître. Il faiſoit dans cette lettre de fauſſes confidences de ſa ſituation, & marquoit qu'il n'avoit plus d'inquiétude depuis que l'ennemi avoit pris le parti d'attaquer du côté où les fortifications étoient les plus conſidérables, & où on avoit eu le temps d'achever une bonne coupure; cet artifice trompa les aſſiégeants, qui dirigerent auſſi-tôt leurs batteries contre un front d'une meilleure défenſe. Ces variations ayant fait languir le ſiege, donnerent au Gouverneur le temps qu'il deſiroit pour ſes opérations. *Réflexions militaires de Sancta-Cruz.*

Ce ſtratageme des aſſiégés avoit peut-être contribué, autant que leur valeur, à faire échouer l'entrepriſe de Charles-Quint. Cet Empereur voulut, l'année ſuivante, prendre ſa revanche. Les Cordeliers de Metz venoient d'y convoquer une aſſemblée générale où devoient ſe rendre des Religieux de pluſieurs nations. Il falloit, pour la ſubſiſtance de ces Religieux, des proviſions conſidérables; & on en tranſportoit tous les jours de la campagne. Parmi les tonneaux remplis de biere ou de vin, l'ennemi en fit paſſer pluſieurs qui étoient pleins d'armes, & un aſſez grand nombre de ſoldats Allemands & Eſpagnols s'introduiſirent dans la ville ſous l'habit de Cordelier. Il étoit dit, que la Garniſon de Thionville, qui étoit nombreuſe, paroîtroit au jour marqué à la vue de Metz. On comptoit bien que les François ne manqueroient pas de ſortir ſur elle. Le projet étoit, de faire attaquer, dans l'inſtant, ce qui ſeroit reſté dans la Place par les ſoldats déguiſés en Cordeliers, & par un aſſez grand nombre d'habitants qui étoient du complot. On devoit tout de ſuite ſe ſaiſir des portes, & les remettre aux troupes que l'Empereur tenoit toutes prêtes. Mais l'homme actif & vigilant qui commandoit dans la Place, *Vieilleville*, ayant ſoupçonné la conſpiration, il parvint à en avoir ſecrétement les détails & la preuve. Il

fit auſſi-tôt donner les ſignaux convenus avec les Allemands, qui s'avancerent au nombre de quatre mille, & donnerent dans l'embuſcade qui leur avoit été dreſſée. Tout ce corps fut pris, tué ou diſperſé. Les traîtres ſubirent le ſort qu'ils méritoient. *Mémoires du Maréchal de Vieilleville.*

Jean Sigiſmond, qui s'étoit mis ſous la protection des Turcs, ſe ſervit, en 1564, de cette Ruſe ſinguliere pour ſurprendre Zathmar, ville de Hongrie. Il fit marcher de nombreux troupeaux qui, en paſſant ſous les murs de la Place avec leurs bergers, firent lever une pouſſiere ſi épaiſſe, que la Garniſon ne put rien voir. Melchior Balazzo, auquel la forteresſe appartenoit, voulut ſavoir la raiſon de cette eſpece de nuage. Comme ceux qu'il envoya lui rapporterent qu'ils n'avoient vu que des beſtiaux, il les crut, & ſa Garniſon reſta comme lui en repos, & dans une grande ſécurité. Mais les troupeaux étant paſſés, des troupes qui les ſuivent, s'approchent à la faveur de la pouſſiere dont l'air eſt encore obſcurci; avant qu'on les ait apperçues, elles attaquent la ville de tous côtés. La terreur, qui eſt preſque inſéparable de la ſurpriſe, eſt générale. Les aſſaillants ſe rendent ſans peine Maîtres de la Place, & enlevent Balazzo, ſa femme, ſes enfants & ſes tréſors. *De Thou.*

En 1573, Harlem, menacée d'être inveſtie par les Eſpagnols, s'étoit ménagée les moyens d'être inſtruite des efforts que d'autres villes, ſes alliées, faiſoient en ſa faveur. Les habitants avoient, par une précaution connue de l'antiquité, & fort commune dans le Levant, fait paſſer aux villes de la confédération, pluſieurs pigeons élevés dans la leur. Toutes les fois qu'il étoit néceſſaire de leur donner quelqu'avis, on attachoit une lettre ſous l'aîle d'un de ces oiſeaux, & on le lâchoit. Il ne manquoit jamais de voler droit à Harlem. De cette maniere, les

Citoyens & les troupes à qui on annonçoit de prompts & puiſſants ſecours, étoient encouragés à faire une brave réſiſtance. *Hiſtoire des Provinces-unies.*

Les Eſpagnols, chaſſés de Maëſtricht en 1576 par les habitants, étoient reſtés les Maîtres de Wich, foible partie de la Place, ſéparée de l'autre par la Meuſe. Les vaincus, humiliés d'un affront qu'ils ne pouvoient attribuer qu'à leur négligence, chercherent à le réparer ſur le champ. Il n'y avoit d'autre obſtacle que quelques canons placés ſur le pont qui joignoit les deux villes. Ils s'aviſent, pour éviter ce danger, de mettre devant eux les femmes de Wich. Avec ce rempart, ils entrent ſur le pont; & couverts de ces étranges boucliers, ils font feu ſur les Citoyens, qui ne pouvant ſe défendre ſans tirer ſur leurs parentes, ou du moins, ſur des femmes de leur parti, quittent leur poſte, ſe refugient dans leurs maiſons, & abandonnent le champ de bataille aux Eſpagnols. Ceux-ci, par ce ſtratageme, ſe trouverent Maîtres de la ville ſans avoir eſſuyé aucun riſque. *Strada.*

Le Prince Maurice d'Orange avoit, en 1590, formé le deſſein de ſurprendre Bréda. Pour y réuſſir, il charge un navire de tourbes, que, faute de bois, on brûle dans les Pays-Bas. Sous ces tourbes ſont cachés ſoixante-huit hommes choiſis, & commandés par Heraugieres, Gentilhomme, également brave & intelligent. Le bâtiment étant arrivé par le canal aux pieds de la citadelle, eſt viſité; on n'y trouve que des tourbes, & il eſt permis de les décharger, parce que la garniſon en a beſoin. Il étoit temps que l'expédition finît. Soit que le navire fût uſé, ou que les glaces l'euſſent ouvert, il faiſoit eau de tous côtés, & les ſoldats qui étoient à fond de cale, ſouffroient de grandes incommodités. Un d'entr'eux, ne pouvant étouffer ſa toux, & craignant de découvrir ſes compagnons par le bruit qu'il

fait, a le courage de leur préſenter ſon épée, & les prie de la lui paſſer au travers du corps. Mais pour empêcher de rien entendre, les Matelots ſe mettent à agiter la pompe ſans diſcontinuation, juſqu'à ce que les porte-faix aient fini leur ouvrage, & que les ſoldats ſoient ſortis de l'endroit où ils ſont. Alors rien ne traverſe plus l'entrepriſe; les Eſpagnols ſont ſurpris & forcés. *De Thou.*

Pendant les Guerres de la Ligue, Porto-Carrero, Général de l'Armée Eſpagnole au ſecours des Ligueurs, forma le projet en 1597, de ſurprendre Amiens, Place Françoiſe de ſon voiſinage, où il ſavoit que le ſervice ſe faiſoit très-négligemment. Il place pour cet effet, pendant une nuit obſcure, des ſentinelles qui doivent arrêter tous ceux qui iront du côté d'Amiens. Il s'en approche lui-même avec cinq cents hommes choiſis, qu'il fait cacher dans des haies & dans des maſures fort près de la Place. Trente autres Eſpagnols, habillés en payſans & en payſannes, les uns avec des hottes, les autres avec des paniers, s'avancent juſqu'à l'entrée. Ils conduiſent trois chariots, dont l'un doit s'arrêter ſous la porte, à l'endroit qui répond à la herſe, pour la ſoutenir lorſqu'on l'abattra. Auſſi-tôt que la porte eſt ouverte, deux des chariots entrent. Les ſoldats qui conduiſent le troiſieme, chargés de ſacs & de noix, s'arrêtent à l'endroit marqué. Un d'entr'eux ouvre à deſſein un de ces ſacs, & les noix ſe répandent devant le corps-de-garde. Tandis que les Bourgeois qui compoſoient le corps-de-garde ſe font un amuſement de les ramaſſer, ils ſont tués ou mis en fuite par les ſoldats déguiſés. Les cinq cents hommes cachés dans le voiſinage, accourent auſſi-tôt, & entrent ſans oppoſition par la porte que la charrette a empêché de fermer. Ils ſe rendent Maîtres ſans combat, des rues, des remparts, & enfin, de la Place entiere. On peut croire que l'on feroit au-

jourd'hui fort mal reçu à demander aux Bourgeois d'Amiens *combien valent les noix.*

Les François aſſiégeoient Turen en 1640, & ils étoient eux-mêmes aſſiégés dans leur camp par les Eſpagnols. Comme la diſette des vivres étoit très-grande dans la ville, un des Ingénieurs de l'Armée Eſpagnole imagina de mettre dans des mortiers d'une nouvelle eſpece, des boulets creux & remplis de farine, qui étant pouſſés par une plus forte charge qu'à l'ordinaire, paſſoient par-deſſus la tête des aſſiégeants & alloient tomber dans la ville. Mais ce ſecours, plus ingénieux qu'utile, fut bientôt abandonné, parce qu'il fourniſſoit peu & trop chérement. *Nani, Hiſtoire de Veniſe.*

En 1643, Saint-Preuil, Gouverneur d'Amiens, qui comptoit beaucoup ſur une ruſe qu'il avoit imaginée pour s'emparer d'Arras, vouloit engager un nommé *Courcelles* à l'exécuter. J'ai fait choix de vous, lui dit-il un jour, comme du plus ſage ſoldat que je connoiſſe, pour un coup qui fera votre fortune. Il s'agit de ſurprendre Arras, & voici comme je l'ai conçu. Vous vous déguiſerez en payſan, & vous irez vendre des fruits ſur la place. Après que vous y aurez été quelque temps, vous prendrez querelle avec quelqu'un que vous tuerez d'un coup de poignard. Vous vous laiſſerez prendre : on vous fera votre procès ſur le champ ; & on vous condamnera à être pendu. Vous ſavez que la coutume d'Arras eſt de faire les exécutions hors de la ville ; c'eſt là-deſſus que roule mon deſſein. Je diſpoſerai une embuſcade auprès de la porte par laquelle on vous fera ſortir. Mes gens s'en rendront les Maîtres, dès qu'ils verront qu'on ſera attaché au ſpectacle. Je marcherai dans l'inſtant pour les ſoutenir, & m'aſſurer en même-temps de la Place. Après quoi je ſuis à vous & vous délivre. Voilà mon deſſein : qu'en dites-vous ? Il eſt beau, repliqua Courcelles ; mais la choſe mérite bien quelques réflexions. Eh bien, ſongez-y, dit

Saint-Preuil, & je ſaurai demain votre réſolution. Le lendemain, Courcelles alla le trouver, & lui dit : *Votre deſſein me paroit admirable ; mais je vous prie de trouver bon que je commande l'embuſcade, & que vous ſoyez le patient.*

Les Anglois, avoient fait, en 1694, des armements conſidérables pour détruire les villes maritimes de France. Après avoir ruiné Dieppe, ils ſe portent vers le Havre. Ceux qui commandent dans la Place, s'aviſent de faire des amas de bois à quelque diſtance de la ville, à deſſein d'y mettre le feu & d'y attirer les bombes. Cet arrangement eſt à peine exécuté, que le bombardement commence à neuf heures du ſoir, & continue toute la nuit. Les monceaux de bois ayant été allumés à propos, les uns après les autres, toutes les bombes ſont lancées de ce côté-là. Il n'y a que celles qui ſont envoyées par des Canonniers peu intelligents, qui tombent dans la Place, où il y a à peine cinq ou ſix maiſons endommagées. L'Amiral Berckley, trompé par les apparences, ſe retire le lendemain, bien convaincu qu'il ne laiſſe qu'un tas de ruines, où on avoit vu la veille une ville floriſſante. *De Riencourt.*

En 1702, des Maraudeurs François avoient complotté, avant l'ouverture de la campagne, de ſurprendre le Fort de Schenek, où les habitants du pays avoient mis leurs effets les plus précieux. Ils ſe ſéparent pour cet effet en deux troupes, dont l'une feint d'être Hollandoiſe. Elles marchent par différents chemins, & compaſſent ſi bien leur marche, qu'elles ſe rencontrent à la vue du Fort. Elles paroiſſent ſe charger avec beaucoup d'animoſité & de vigueur. Les faux Hollandois plient, pluſieurs ſe laiſſent tomber comme morts, le reſte prend la fuite vers le Fort, priant en Flamand qu'on leur ſauve la vie. On leur ouvre les portes ; ils s'en rendent les Maîtres, introduiſent leurs camarades, & font

un butin immenſe. *Continuation de l'Hiſtoire d'Angleterre de Rapin Thoyras.*

Pierre I. aſſiégeoit Derpt, ville d'Eſtonie, en 1704. Pendant ce ſiege, il intercepte une lettre qui lui apprend que les aſſiégés attendent de moment en moment un ſecours qui doit ſe jetter dans la Place. Il ordonne auſſi-tôt à trois ou quatre de ſes régiments de prendre des uniformes & des drapeaux Suédois. Le corps prétendu Suédois attaque les tranchées; les Ruſſes, après les avoir défendues quelque temps, s'enfuient : la garniſon ne ſe doutant point du ſtratageme, ſort pour achever la déroute. Alors les vainqueurs & les vaincus ſe réuniſſent, fondent avec impétuoſité ſur des gens qui ne ſont point préparés à les recevoir, & en font un grand carnage. Le petit nombre de ceux qui rentrent dans la ville, ne ſe trouve pas en état de la défendre, & eſt obligé bientôt après de capituler. *Mémoires du regne de Pierre le Grand.*

Pendant le ſiege du Turin, en 1706, par les François, le Duc de Savoie fit entrer dans la Place, des munitions qu'il confia au courant de la riviere, après les avoir enfermées dans des peaux. Une partie de chaque peau étoit pleine de vent, & l'autre partie contenoit préciſément le poids néceſſaire pour que ces peaux puſſent ſe ſoutenir entre deux eaux. *Réflexions militaires de Santa-Cruz.*

Le Duc de Bourgogne ayant ſous lui Vendôme, commandoit en 1708 l'armée deſtinée à troubler le ſiege de Lille. Il avoit un avis de la derniere importance à faire paſſer dans la Place. Il déſeſpéroit d'en venir à bout, lorſqu'un Capitaine, dans le régiment de Beauvoiſis, nommé *Dubois*, s'offrit pour ce ſervice, auſſi difficile qu'eſſentiel. Comme il eſt excellent nageur, il compte en venir à bout par ſept canaux qu'il faut traverſer. Arrivé au premier, il ſe déshabille, cache ſes habits, & franchit ſucceſſivement tous les canaux, en nageant entre deux eaux, ſans

être ni vu ni entendu par les Gardes poſtées de ce côté-là. Auſſi-tôt que cet homme intrépide s'eſt acquitté de ſa commiſſion, il prend les ordres du Maréchal de Boufflers, qui commandoit dans la Place, & regagne le camp de la même maniere, & avec autant de bonheur qu'il avoit pénétré dans la ville. L'action hardie de cet Officier fut bientôt répandue, & le Prince Eugene lui-même, qui conduiſoit le ſiege, la propoſoit aux Officiers comme un modele de courage, de zele, & d'intelligence. *Hiſt. du Prince Eugene.*

Dans la derniere Guerre contre l'Angleterre, une Frégate Angloiſe s'étant approchée à la vue de Calais, fit les ſignaux de détreſſe, pour attirer quelques bâtiments, & ſe ſaiſit de la Chaloupe & des Matelots qui venoient généreuſement à ſon ſecours. Cet indigne ſtratageme trouva des cenſeurs & des vengeurs parmi même la nation ennemie. En effet, de pareilles Ruſes outragent la nature, & tendent à empêcher les effets d'une charité ſecourable.

L'Auteur du *Pour & du Contre*, a rapporté ce trait ſingulier & cruel de Politique de Mehemet Almehdi, Roi de Fez, Prince ambitieux, ruſé, hypocrite habile, & déiſte décidé. Ce Prince eut une longue guerre à ſoutenir contre des peuples voiſins qui refuſoient de ſe ſoumettre à ſa tyrannie. Il remporta ſur eux pluſieurs victoires; mais ayant enſuite perdu une bataille, où il avoit expoſé ſes troupes avec une fureur aveugle, elles ſe rebutoient juſqu'à refuſer d'aller à l'ennemi. Voici le ſtratageme dont il s'aviſa pour leur inſpirer du courage. Il aſſembla ſecrétement un certain nombre de ſes Officiers les plus affectionnés, & leur propoſa des récompenſes conſidérables, s'ils vouloient conſentir qu'il les enfermât, pour quelques heures, dans des tombeaux, comme s'ils euſſent été tués au combat; qu'il leur laiſſeroit une ouverture ſuffiſante pour reſpirer, & que, lorſque par une ſuperſtition qu'il alloit

répandre adroitement dans l'armée, on viendroit les interroger, ils répondiſſent qu'ils avoient trouvé ce que leur Roi leur avoit promis; qu'ils jouiſſoient des récompenſes du martyre, & que ceux qui les imiteroient en combattant vaillamment, & qui mourroient dans cette guerre, jouiroient de la même félicité. La choſe s'exécuta comme il l'avoit propoſée. Il mit ſes plus fideles ſerviteurs parmi les morts, les couvrit de terre, & leur laiſſa un petit ſoupirail pour reſpirer. Enſuite il rentra au camp, & faiſant aſſembler les principaux Chefs vers le milieu de la nuit : Vous êtes, leur dit-il, les ſoldats de Dieu, les défenſeurs de la foi, & les protecteurs de la vérité. Diſpoſez-vous à exterminer nos ennemis, qui ſont auſſi ceux du Très-haut, & comptez que vous ne retrouverez jamais une occaſion ſi certaine de lui plaire. Mais, comme il pourroit ſe trouver parmi vous des lâches & des ſtupides, qui ne s'en rapporteroient point à mes paroles, je veux les convaincre par la vue d'un grand prodige. Allez au champ de bataille, interrogez ceux de nos freres qui ont été tués aujourd'hui; ils vous aſſureront qu'ils jouiſſent du plus parfait bonheur, pour avoir perdu la vie dans cette guerre. En même-temps il les conduiſit ſur le champ de bataille, où il cria de toute ſa force : O aſſemblée de fideles Martyrs, faites-nous ſavoir ce que vous avez vu des merveilles du Dieu très-haut! Ils répondirent : Nous avons reçu du Tout-puiſſant des récompenſes infinies, & qui ne peuvent être conçues par les vivants. Les Chefs, ſurpris de cette réponſe, coururent la publier dans l'armée, & réveillerent le courage dans le cœur de tous les ſoldats. Tandis que cela ſe paſſoit au camp, le Roi feignant une extaſe, cauſée par ce miracle, étoit demeuré près des tombeaux où ſes ſerviteurs enſevelis attendoient leur délivrance; mais il boucha les trous par leſquels ils reſpiroient, & les envoya recueillir,

par ce barbare ſtratageme, les récompenſes qu'ils venoient d'annoncer aux autres.

SAILLIE.

CE mot, qui vient du Latin *Salire*, ſauter, ſignifie le paſſage bruſque d'une idée à une autre, dont le rapport trop éloigné, n'étoit pas d'abord apperçu. Les Saillies tiennent le même rang, dans les opérations de l'eſprit, que l'humeur ou la boutade dans les affections du cœur. Ces tranſitions ſubites & inattendues, ne ſuppoſent pas toujours une grande étendue de lumieres; mais elles caractériſent l'eſprit. Les gens gais ont des Saillies de plaiſanteries; les méchants, de méchancetés; les perſonnes naïves, de naïvetés, &c. *Voyez Contes*, *bons Mots*, *Sarcaſmes*, *Naïvetés*.

Ceux qui ont une imagination heureuſe, ont des Saillies d'imagination. Nous donnerons pour exemple ces penſées de l'Auteur de l'*Eſprit des Loix*. La clôture des femmes en Orient, ſuit naturellement de la polygamie, l'ordre domeſtique le demande ainſi: un débiteur inſolvable cherche à ſe mettre à couvert des pourſuites de ſes créanciers.

C'eſt un beau ſpectacle que celui des Loix Féodales! Un chêne antique s'éleve, l'œil en voit de loin les feuillages; il approche, il en voit la tige, mais il n'en apperçoit point les racines; il faut percer la terre pour les trouver.

On a rapporté cette Saillie de valeur d'un Général d'armée. Les ennemis s'avançoient; des nouvelles de leurs forces ſupérieures pouvoient décourager l'armée qui leur étoit oppoſée: le Général l'appréhendoit; auſſi lorſqu'on vint lui annoncer que les ennemis s'approchoient, & qu'il étoit néceſſaire d'envoyer reconnoître leur nombre: Nous les compterons, dit-il, quand nous

les aurons défaits. Par cette Saillie, il ſoutint le courage des ſiens.

Lorſqu'on donna la premiere repréſentation de la Tragédie de *Brutus*, les Satyres appellées *Calottes* étoient encore en vogue. Un Abbé qui s'étoit placé ſur le devant d'une loge, quoiqu'il y eût des Dames derriere lui, ſe vit apoſtrophé par le parterre qui cria à pluſieurs repriſes : *Place aux Dames, à bas la calotte.* L'Abbé impatient de ces clameurs, prit ſa calotte, & dit en la jettant : *tiens, la voilà, Parterre, tu la mérites bien.* Ce mot fut trouvé heureux, & on laiſſa M. l'Abbé tranquille.

SALTINBANQUE.

SI nous ajoutons foi aux relations des voyageurs, il n'y a pas de joueur de gobelets ou de Saltinbanque en Europe, qui puiſſe ſe meſurer avec les Charlatans Indiens des côtes d'Aſie. Nos foires où ſe trouveroient les plus habiles faiſeurs de tours, ne leur préſenteroient que le ſpectacle ridicule de quelques enfants qui s'amuſent à faire de petites eſpiégleries. Qu'on en juge par ce ſeul trait rapporté dans l'*Hiſtoire générale des Voyages.* Tavernier, en paſſant à Baroche, avoit accepté un logement chez les Négociants Anglois. Quelques Charlatans Indiens, ayant offert d'amuſer l'aſſemblée par des tours de leur profeſſion, ce voyageur eut la curioſité de les voir. Pour premier ſpectacle, ils allumerent un grand feu, dans lequel ils firent rougir des chaînes dont ils ſe lierent le corps à nud, ſans en reſſentir aucun mal. Enſuite, prenant un petit morceau de bois, qu'ils planterent en terre, ils demanderent quel fruit on ſouhaiteroit en voir ſortir. On leur dit qu'on deſiroit des mangues. Alors,

Alors, un des Charlatans s'étant couvert d'un linceul, s'accroupit cinq ou ſix fois contre terre. Tavernier, qui vouloit le ſuivre dans cette opération, prit une place, d'où ſes regards pouvoient pénétrer par une ouverture du linceul; & ce qu'il raconte, ajoute l'*Hiſtorien des Voyages*, ſemble demander beaucoup de confiance au témoignage de ſes yeux. J'apperçus, dit Tavernier, que cet homme ſe coupant la chair ſous les aiſſelles, avec un raſoir, frottoit de ſon ſang le morceau de bois. Chaque fois qu'il ſe retiroit, le bois croiſſoit à vue d'œil; & à la troiſieme fois, il en ſortit des branches avec des bourgeons. La quatrieme fois, l'arbre fut couvert de feuilles. La cinquieme, on y vit des fleurs. Un Miniſtre Anglois, qui étoit préſent, avoit proteſté d'abord qu'il ne pouvoit conſentir que des Chrétiens aſſiſtaſſent à ce ſpectacle: mais lorſque d'un morceau de bois ſec il eut vu que ces gens-là faiſoient venir, en moins d'une demi-heure, un arbre de quatre ou cinq pieds de haut, avec des feuilles & des fleurs comme au Printemps, il ſe mit en devoir de l'aller rompre, & dit ſeulement qu'il ne donneroit jamais la Communion à aucun de ceux qui demeureroient plus longtemps à voir de pareilles choſes: ce qui obligea les Anglois de congédier ces Charlatans, après leur avoir donné la valeur de dix ou douze écus, dont ils parurent très-ſatisfaits.

Un Saltinbanque diſoit en plein marché qu'il montreroit le Diable. Tout le monde accourut à ce ſingulier ſpectacle. Lorſqu'il eut ramaſſé le plus d'argent qu'il put, il ouvrit, devant ſon aſſemblée qui le regardoit, les bras immobiles & la bouche béante, une grande bourſe vuide, & leur cria: " Meſſieurs, ouvrir ſa bourſe, & ne „ voir rien dedans, c'eſt là le Diable. „

SARCASME.

TRait de raillerie, aiguiſé par un eſprit cauſtique & méchant. Si on rit quelquefois d'un mot ſatyrique & piquant, on déteſte toujours celui qui le dit.

En 1668, M. d'Humieres venoit d'être élevé à la dignité de Maréchal, à la ſollicitation du Vicomte de Turenne, qui ne put réſiſter aux charmes & à l'eſprit de la Marquiſe d'Humieres. Le jour même, Louis XIV. demandant au Chevalier de Grammont, s'il ſavoit bien qui il venoit de faire Maréchal de France : *Oui*, *Sire*, lui dit-il, *c'eſt Madame d'Humieres.*

Le Cardinal de Bonzi diſoit toujours, en riant, que tous ceux qui avoient des penſions ſur ſes bénéfices, ne vivroient pas long-temps, & que ſon étoile les tueroit. Ce Cardinal étoit le Protecteur déclaré de Penautier, Receveur Général du Clergé. Un jour l'Abbé Fouquet ayant rencontré cette Eminence dans le fond de ſon carroſſe avec Penautier, que l'on accuſoit dans le temps de ſe mêler du poiſon, dit, dans une compagnie : *Je viens de rencontrer le Cardinal Bonzi avec ſon étoile.* Lettres de Sévigné.

Un homme de la Cour étoit ſoupçonné d'être impuiſſant, & ne laiſſoit pas échapper l'occaſion de s'en défendre. Il rencontra Benſerade, qui l'avoit ſouvent raillé là-deſſus. Monſieur, lui dit-il, nonobſtant toutes vos mauvaiſes plaiſanteries, ma femme eſt pourtant accouchée depuis peu de jours : *Hé*, *Monſieur !* lui repliqua Benſerade, *on n'a jamais douté de Madame votre femme.*

Beautru, étant en Eſpagne, alla viſiter la fameuſe bibliotheque de l'Eſcurial, où il trouva

un Bibliothéquaire fort ignorant. Le Roi d'Eſpagne l'interrogea ſur cette bibliotheque. Elle eſt très-belle, dit-il, mais votre Majeſté devroit donner à celui qui en a le ſoin, l'adminiſtration de ſes finances. Et pourquoi, dit le Prince? C'eſt, reprit Beautru, que cet homme ne touche point au dépôt qui lui eſt confié.

Un Général d'armée, plus propre à ſe diſtinguer au bal qu'à l'armée, avoit envoyé à la potence un ſoldat pris en maraude. Le Capitaine s'efforça d'obtenir la grace de ce malheureux; il repréſenta au Général que c'étoit un des plus braves ſoldats de ſa troupe, mais en vain; il ne peut fléchir ce Général. Que je ſuis un grand ſot! diſoit ce Capitaine, au-lieu de relever la bravoure de mon ſoldat, j'aurois dû le louer comme un bon Danſeur, & notre Général m'auroit accordé ſa grace.

Un Gentilhomme parlant fort haut à M. le Prince de Guémené, contre le Cardinal de Richelieu: Parlez plus bas, lui dit le Prince, voilà de ſes créatures qui pourroient bien vous entendre. C'étoient des pauvres qui venoient demander l'aumône.

Un Abbé de Cour ſe vantoit d'avoir converti un Calviniſte. Vous l'avez converti, lui répondit quelqu'un, mais par qui l'avez-vous fait inſtruire?

On parloit dans une compagnie, de la Métempſycoſe: quelqu'un qui comptoit faire une bonne plaiſanterie, répondit qu'effectivement il ſe ſouvenoit d'avoir été le veau d'or. Vous n'en avez perdu que la dorure, lui repartit une Dame aſſez plaiſamment.

Une fille ſe plaignoit d'approcher de trente ans, quoiqu'elle en eût davantage. Conſolez-vous, Mademoiſelle, lui dit quelqu'un, vous vous en éloignez tous les jours.

Une autre fille, qui vouloit faire la jeune à quarante ans, diſoit qu'elle n'en avoit que vingt-

cinq. Je le ſais fort bien, repartit un plaiſant peu galant, car il y a quinze ans que vous me le dites.

Un Prince avoit choiſi un homme très-ignorant pour être ſon Bibliothéquaire. C'eſt, diſoit une jolie femme, le ſerrail qu'on a donné à garder à un Eunuque.

Un Docteur en droit ayant accuſé & convaincu d'adultere ſa femme, qui étoit fort belle, il la fit enfermer dans un Couvent, & prit une concubine en ſa place. Ce fut à cette occaſion qu'un railleur, ſe trouvant dans une compagnie où il étoit queſtion de l'affaire de ce Docteur, dit aſſez plaiſamment : Catin pour Catin, il auroit auſſi bien fait de garder ſa femme.

Un Conſeiller, dont les Ancêtres avoient porté la livrée, venoit ſouvent à l'audience avec une culotte de velours rouge. Le Préſident, qui crut qu'elle étoit indécente dans un Magiſtrat, lui dit malignement : Je ne ſuis point ſurpris de vous voir cet habillement cavalier, on aime les couleurs dans votre famille.

Le Prince Jules, fils du grand Condé, rongé de vapeurs, ſe faiſoit lire les *Hommes illuſtres* de Plutarque par un de ſes valets-de-chambre, & n'en étoit pas plus tranquille. Je ne ſuis pas ſurpris de ce qui vous arrive, lui dit ce domeſtique de confiance ; vous vous occupez de livres qui ne parlent que de maſſacres, de batailles, de deſtructions de peuples, qui vous noirciſſent l'imagination. Lis-moi donc, repliqua le malade, la vie du Maréchal de... Ce Seigneur devoit à la ſeule faveur le grade qu'il venoit d'obtenir.

Le Marquis de***. avoit, dans un combat donné en Flandre, fait une retraite précipitée. Quelque temps après, on montra à Louis XIV. pluſieurs chevaux Anglois, que l'on diſoit excellents pour la courſe. Sire, repartit le Comte de***, je ſais un meilleur coureur que tous ces Anglois; c'eſt le cheval du Marquis de***.

SECRET.

UN ancien Philoſophe a mis le Secret au rang des Myſteres les plus ſaints. Les Myſteres étoient des Fêtes qui ſe célébroient en l'honneur de la Déeſſe Cérès ; & comme on y gardoit extrêmement le Secret, on a donné le nom de Myſtere à tout ce qui eſt caché.

Les grands Généraux ont toujours été perſuadés que les meilleures réſolutions ſont celles qui ne viennent point à la connoiſſance des ennemis. Démétrius, fils d'Antigone le Grand, demandant à ſon pere quel jour il combattroit : As-tu peur, lui dit-il, de ne pas entendre la trompette?

Un Capitaine de Pierre III., Roi d'Arragon, lui ayant fait une demande indiſcrete : Si je ſavois, lui répondit ce Prince, que ma chemiſe ſût la moindre de mes penſées, je la brûlerois.

Un Général d'armée étoit en marche pour quelqu'expédition importante. Un Officier le pria de lui dire quel étoit ſon deſſein. Ce Général, au-lieu de lui répondre, lui demanda : *Si en cas qu'il le lui apprît, il n'en diroit rien à perſonne?* l'Officier lui ayant proteſté que *non*, le Général lui répondit : *Qu'il avoit, auſſi-bien que lui, le talent de ſavoir garder un Secret.* Cette ſage réponſe fit taire l'Officier indiſcret.

Ceux qui ont fait aux femmes l'injuſtice de croire qu'elles étoient incapables de garder un Secret, peuvent ſe rappeller cette Anecdote de l'Hiſtoire d'Athenes. Pluſieurs Athéniens méditoient en Secret de délivrer leur patrie du joug de la tyrannie. Une femme, nommée *Lionne*, étoit du nombre des conjurés. Le Tyran en eſt inſtruit; il la livre aux tortures, pour connoître ſes com-

La véritable politeſſe conſiſte à marquer de la bienveillance aux hommes.

On ne plaint jamais dans autrui que les maux dont on ne ſe croit pas ſoi-même exempt.

Nul ne peut être heureux, s'il ne jouit de ſa propre eſtime.

Il faut une ame ſaine pour ſentir les charmes de la retraite.

L'amitié plaint les maux; mais l'amour les reſſent.

Le véritable amour eſt le plus chaſte de tous les liens.

Quand le cœur s'ouvre aux paſſions, il s'ouvre à l'ennui de la vie.

La félicité eſt la fortune du Sage; & il n'y en a point ſans vertu.

Quand le ventre ne ſe contente pas de pain, le dos ſe courbe pour la ſervitude.

Les grandeurs du monde corrompent l'ame; l'indigence l'avilit.

Les petites fortunes coûtent beaucoup de peines; mais les grandes ſe font à peu de frais.

Le goût du jeu, fruit de l'avarice & de l'ennui, ne prend que dans un eſprit & dans un cœur vuides.

La vanité ne reſpire qu'excluſions & préférences: exigeant tout, & n'accordant rien, elle eſt toujours inique.

Toute méchanceté vient de foibleſſe.

Le foible eſt inquiet; le grand homme eſt tranquille.

C'eſt le foible qui trompe, & le puiſſant commande.

La

La férocité appartient à l'ignorance, qui ne connoît de droit que la force.

Le plaiſir des ſens eſt une fleur dont le parfum s'évapore, & dont l'éclat s'éteint ſous la main qui la cueille.

Les ſortileges ſont les rêves d'une imagination bleſſée, qui communique ſa maladie à des cerveaux auſſi foibles.

La diſcrétion eſt à l'ame, ce que la pudeur eſt au corps : un excès de franchiſe eſt une indécence comme la nudité.

Les paſſions violentes ſont autant de tigres qui nous déchirent.

Tel eſt le ſort de l'humanité ; la raiſon nous montre le but, & les paſſions nous en écartent.

Les vertus éclatantes conduiſent à la gloire ; les talents cachés menent à la fortune.

L'attachement peut ſe paſſer de retour ; jamais l'amitié : elle eſt une échange, un contrat comme les autres, mais elle eſt le plus ſaint de tous.

On aime mieux ſon égal que ſon maître.

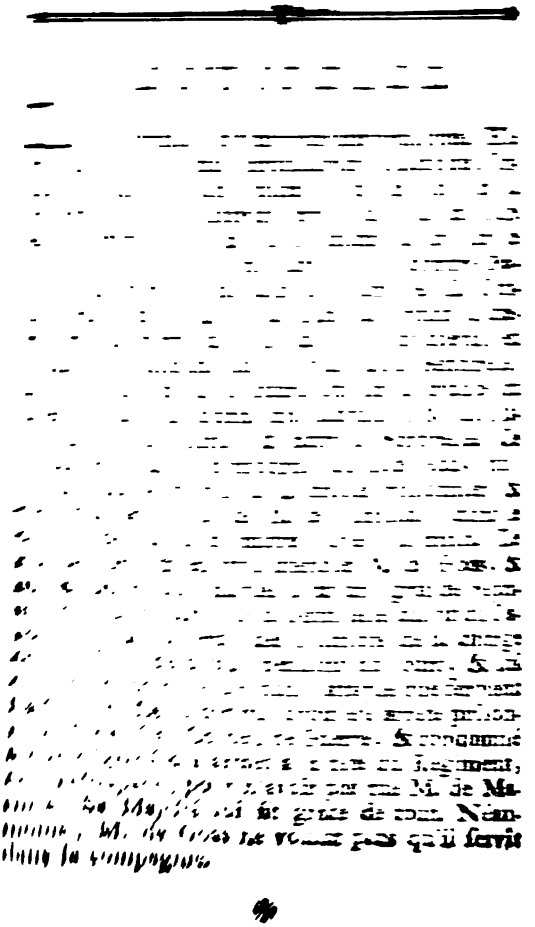
Le plus méchant des hommes eſt celui qui s'iſole le plus, qui concentre le plus ſon cœur en lui-même. Le meilleur eſt celui qui partage également ſes affections à tous ſes ſemblables.

L'amour de la patrie eſt une paſſion dans le peuple ; mais c'eſt une vertu dans le Philoſophe.

L'apparence ſeule de l'extraordinaire a beaucoup d'empire ſur tous les hommes, & il eſt aiſé de les tromper, lorſque leur intérêt préſent n'éclaire pas leur crédulité naturelle.

Les hommes pardonnent quelquefois la haine, & jamais le mépris.

Le plus malheureux de tous les hommes, eſt celui qui croit l'être.



SIGNES.

SUivant la Maxime d'Horace, ce qui eſt expoſé à nos yeux nous touche bien autrement que ce que nous entendons. La langue des Signes, qui parlent à l'imagination, eſt donc le plus énergique des langages. Quel circuit de mots la froide raiſon employeroit, pour exprimer ce que Tarquin le Superbe peignit par un ſeul geſte ! Son fils Sextus, retiré chez les Gabiens, où il avoit acquis beaucoup d'autorité, avoit envoyé demander à ſon pere les moyens de la conſerver. Le Député trouve Tarquin qui ſe promene dans un jardin; & ce Prince, pour toute réponſe, ſe met à abattre les têtes des pavots qui s'élevoient au-deſſus des autres.

Alexandre, au milieu de ſes conquêtes, liſoit des lettres ſecretes. Epheſtion, un de ſes Généraux, s'approcha, & lut avec lui. Le Roi ne l'empêcha point; & prenant ſeulement ſon anneau, il poſa le cachet ſur la bouche de ſon Favori.

Le Sophiſte Zénon, le plus hardi de tous les hommes à ſoutenir des Paradoxes, nioit un jour devant Diogene l'exiſtence du mouvement. Celui-ci ſe mit auſſi-tôt à faire deux ou trois tours dans l'auditoire.

Périclès conduiſoit la flotte des Athéniens; il arriva une éclipſe de Soleil qui cauſa une épouvante générale; le Pilote même trembloit. L'Amiral Athénien, au-lieu de s'amuſer à le diſſuader par de longs raiſonnements, prend le bout de ſon manteau, & lui en couvrant les yeux, il lui dit : Crois-tu que ce ſoit là un ſigne de malheur ? Non, ſans doute, dit le Pilote : cependant, c'eſt auſſi une éclipſe pour toi, & elle ne differe de celle que tu as vue, qu'en ce que la

Lune étant plus grande que mon manteau, elle cache le Soleil à un plus grand nombre de perſonnes.

Du temps de la République Romaine, un eſclave affranchi, qui cultivoit avec ſoin un petit champ que ſon Maître lui avoit laiſſé, recueilloit une plus grande quantité de fruits que ſes voiſins, dont les champs étoient beaucoup plus vaſtes. L'envie murmura. On l'accuſa d'uſer de ſortileges. Cité devant l'aſſemblée du peuple, il ſe préſenta accompagné de ſa fille; c'étoit une groſſe payſanne bien nourrie & bien vêtue. Il conduiſoit avec lui ſes bœufs forts & robuſtes, une charrue bien entretenue, & tous ſes inſtruments de labour en bon état. Alors ſe tournant vers ſes Juges: *Romains*, leur dit-il, *voilà mes ſortileges; il en manque cependant quelques-uns: ce ſont mes fatigues, mes veilles & mes ſueurs que je n'ai pu apporter ſur cette place.* Il fut abſous d'une commune voix, & fut vengé de ſes envieux par les éloges qu'il reçut.

Un Roi des Scythes apprend que Darius entre dans la Scythie avec une armée conſidérable; il lui envoie un oiſeau, une grenouille, une ſouris, & cinq fleches. L'Ambaſſadeur remet ſon préſent & s'en retourne ſans rien dire. Cette terrible harangue eſt entendue de Darius, qui n'a rien de plus preſſé que de regagner ſon pays.

Pompée, étant envoyé en Aſie en qualité d'Ambaſſadeur, fut pris par le Roi des Eſclavons, qui voulut ſavoir de lui le ſecret du Sénat. Pompée, ſans autre réponſe, mit ſon doigt ſur une lampe ardente; & par cette action courageuſe, donna à connoître à ce Roi, que les ſupplices dont il étoit menacé, étoient trop foibles pour l'obliger de découvrir les ſecrets de la République. *Valere Maxime.*

Les Portugais s'étant emparés, en 1507, d'Ormus, ville ſituée dans une Iſle, à l'entrée du Golfe Perſique, le Sophi leur envoie demander le

tribut que le Roi d'Ormus lui paie tous les ans. Albuquerque, le Chef des Conquérants, ſe fait auſſi-tôt apporter un grand baſſin plein de boulets & de grenades, de fers, de lances & de piques, d'épées & de ſabres : *Allez*, dit-il fiérement au Miniſtre du Sophi, *portez ce préſent au Roi votre Maître, dites-lui que c'eſt le tribut que paie le Roi de Portugal à ceux qui le lui demandent.* Conquêtes des Portugais dans le Nouveau Monde.

Durant la guerre entre la Hollande & l'Eſpagne, en 1625, Sigiſmond, Roi de Pologne, envoie aux Etats Généraux un Ambaſſadeur, pour les engager à ſe réconcilier avec les Eſpagnols. Ce Miniſtre, pour réuſſir dans ſa commiſſion, inſiſte plus qu'il ne convenoit ſur l'impoſſibilité où étoient les Provinces-Unies de réſiſter à une Puiſſance auſſi formidable, auſſi guerriere, auſſi entreprenante, qu'étoit l'Eſpagne. Le Stathouder, qui avoit entendu la harangue, conduiſit, en ſortant de l'aſſemblée, l'Ambaſſadeur dans une ſalle où il montra des drapeaux ſans nombre, pris par les troupes de la République. *Du Maurier.*

La maniere dont une femme annonça la mort à ſon époux, incertain de ſon ſort, eſt encore une de ces repréſentations, dont l'énergie du langage oral n'approche pas. Elle ſe tranſporta, avec ſon fils entre ſes bras, dans un endroit de la campagne d'où ſon mari pouvoit l'appercevoir de la tour où il étoit enfermé; & après s'être fixé le viſage pendant quelque temps du côté de la tour, elle prit une poignée de terre qu'elle répandit en croix ſur le corps de ſon fils qu'elle avoit étendu à ſes pieds. Son mari comprit le Signe, & ſe laiſſa mourir de faim. On oublie la penſée la plus ſublime; mais ces traits ne s'effacent point.

SILENCE.

LE Silence eſt regardé, avec raiſon, comme le parti le plus ſûr pour celui qui a ſujet de ſe défier de ſoi-même. Les Romains ayant prié les Athéniens de vouloir bien leur communiquer les loix que Solon leur avoit preſcrites autrefois, le grand Conſeil d'Athenes s'aſſembla à ce ſujet. Il fut réſolu d'envoyer à Rome un des Sages de la Grece, pour ſavoir ſi les Romains étoient dignes, par leur ſageſſe, d'avoir ces loix; avec ordre, s'ils ne l'étoient pas, de rapporter les loix ſans les communiquer. Cette réſolution ne put être ſi ſecrete, que le Sénat Romain n'en fût averti. Il ſe trouva fort embarraſſé, parce que c'étoit dans un temps où Rome étoit dépourvue de Philoſophes aſſez habiles & aſſez ſavants pour tenir tête à un Sage de Grece. La queſtion fut donc de trouver quelqu'expédient pour ſe tirer de cet embarras. Le Sénat n'en trouva pas de meilleur, que d'oppoſer un fou au Philoſophe Grec, afin que, ſi le hazard vouloit que le fou prévalût, la gloire de Rome en fût d'autant plus grande, qu'un fou de Rome auroit confondu un Sage de de la Grece; & ſi ce dernier triomphoit, qu'Athenes ne pût tirer aucun avantage d'avoir fermé la bouche à un fou de Rome. L'Ambaſſadeur d'Athenes, étant arrivé à Rome, on le conduiſit au Capitole, où l'on avoit placé, dans un appartement richement meublé, un fou dans un fauteuil, habillé en Sénateur, & auquel on avoit expreſſément défendu de parler. L'Athénien avoit été prévenu que ce Sénateur étoit très-ſavant, mais qu'il parloit fort peu; de ſorte que cet Athénien en entrant, ſans lui dire autre choſe, hauſſa un de ſes doigts. Le fou, croyant que

c'étoit une menace de lui crever un œil, & ſe ſouvenant qu'il lui avoit été défendu de parler, hauſſa trois des ſiens, voulant ſignifier par-là, que ſi le Grec vouloit lui crever un œil, lui à ſon tour lui en creveroit deux, & du troiſieme doigt l'étrangleroit. Le Philoſophe qui, en élevant ſon doigt, avoit voulu donner à entendre, qu'il n'y a qu'un premier être qui gouverne tout, crut que les trois doigts que le fou avoit hauſſés, étoient pour marquer qu'en Dieu, le paſſé, le préſent & l'avenir, ſont la même choſe, & jugea par-là, que cet homme étoit fort ſavant. Il ouvrit enſuite la main, & la montrant à ce fou, il voulut exprimer que rien n'eſt caché à Dieu; mais le fou, prenant ce ſigne pour la menace d'un ſoufflet qu'on vouloit lui appliquer, préſenta au Philoſophe ſa main fermée, voulant lui donner à entendre, que pour un ſoufflet il lui donneroit un coup de poing. Le Grec au contraire déjà prévenu en faveur du fou, ſe figura qu'il vouloit dire par ce geſte, que Dieu tient l'univers dans ſa main, & jugeant par-là de la profonde ſageſſe des Romains, il leur accorda les loix de Solon. *Accurſe.*

On peut encore citer ici en faveur du Silence, cette Anecdote rapportée dans la vie de Moliere. Cet illuſtre Comique alloit à Auteuil avec Chapelle, & ils s'étoient placés dans un bateler. Comme ces deux amis avoient cultivé la Philoſophie, ils diſcouroient ſouvent ſur les opinions de Gaſſendi & de Deſcartes. Ce jour-là, ils agitoient une queſtion ſur laquelle ils n'étoient point d'accord; ils prirent pour juge de leur différent, un Minime qui étoit leur compagnon de voyage. Je m'en rapporte au bon Pere dit Moliere, ſi le ſyſtême de Deſcartes n'eſt pas une fois mieux imaginé que tout ce que Gaſſendi a débité pour nous faire adopter les rêveries d'Epicure. Paſſe pour ſa morale, mais le reſte ne vaut pas la peine qu'on y faſſe atten-

tion. N'eſt-il pas vrai, mon Pere, ajouta Moliere? Le Religieux répondit, comme Monſieur *Gobemouche*, par un *hom, hom*, qui faiſoit entendre aux Philoſophes, qu'il étoit connoiſſeur en cette matiere; mais il eut la prudence de ne ſe point mêler dans une converſation ſi échauffée. Oh! parbleu, mon Pere, dit Chapelle, qui ſe crut affoibli par l'apparente approbation du Minime, il faut que Moliere convienne, que Deſcartes n'a formé ſon ſyſtême que comme un Méchanicien, qui imagine une belle Machine ſans faire attention à l'exécution. Le ſyſtême de ce Philoſophe eſt contraire à une infinité de phénomenes de la nature que le bon homme n'a point prévus. Le Minime ſembla ſe ranger du côté de Chapelle par un ſecond *hom, hom*. Moliere, outré de ce qu'il triomphoit, redouble ſes efforts, & détruit les opinions de Gaſſendi par de ſi bonnes raiſons, que le Religieux fut obligé de s'y rendre par un troiſieme *hom, hom* obligeant, qui ſembloit décider la queſtion en ſa faveur. Chapelle s'échauffe, & criant à pleine tête pour convertir ſon juge, il ébranla ſon équité par la force de ſes poumons. Je conviens que c'eſt l'homme qui a le mieux rêvé, ajoute Chapelle; mais, morbleu, il a pillé ſes rêveries par-tout, & cela n'eſt pas bien. N'eſt-il pas vrai, mon Pere, dit-il au Minime? Le Moine, qui convenoit de tout obligeamment, donna auſſi-tôt un ſigne d'approbation, ſans proférer une ſeule parole. Moliere, ſans ſonger qu'il étoit au lait, ſaiſit avec chaleur le moment de réfuter l'argument de Chapelle. Les deux Philoſophes en étoient aux convulſions, & preſque aux invectives d'une diſpute philoſophique, quand ils arriverent devant les bons hommes. Le Religieux demanda qu'on le mît à terre, & donna ſon applaudiſſement au profond ſavoir des deux Antagoniſtes. Mais avant que de ſortir du bateau, il alla prendre ſous les pieds du be-

telier ſa beſace qu'il y avoit miſe en entrant. C'étoit un Frere Lay. Les deux Philoſophes n'avoient point vu ſon enſeigne ; & honteux d'avoir perdu le fruit de leur diſpute devant un homme qui n'y entendoit rien, ils ſe regarderent l'un l'autre ſans ſe rien dire. Moliere, revenu de ſon abattement, dit à Baron, qui étoit de la compagnie, mais d'un âge à négliger une pareille converſation : Voyez, petit garçon, ce que fait le Silence quand il eſt obſervé avec conduite. Voilà comme vous faites toujours, Moliere, dit Chapelle ; vous me commettez ſans ceſſe avec des ânes qui ne peuvent ſavoir ſi j'ai raiſon. Il y a une heure que j'uſe mes poumons & je n'en ſuis pas plus avancé.

Les jeunes gens qui parlent indifféremment ſur ce qu'ils ſavent & ne ſavent pas, n'approuveront peut-être point la réponſe de ce jeune homme inſtruit, mais fort modeſte, qui avoit gardé le Silence dans une compagnie de Gens de Lettres. Son pere lui demandoit en particulier, pourquoi il ne s'étoit pas fait honneur de ce qu'il ſavoit. Je craignois, lui répondit-il, qu'on ne vînt auſſi à m'interroger ſur ce que j'ignorois.

SINGULARITÉ.

IL y a une Singularité, que l'on peut regarder comme un vice de l'eſprit, & qui conſiſte à fronder les modes & les uſages de ſon ſiecle. C'eſt ce ridicule que Néricault Deſtouches a mis avec ſuccès dans la ſcene, ſur ſa piece intitulée l'*Homme ſingulier*.

Le Spectateur Anglois parle d'un Gentilhomme habitué au Nord de l'Angleterre, qui étoit un exemple bien remarquable de cette Singularité.

Il s'étoit fait une maxime conſtante d'agir, dans les choſes les plus indifférentes de la vie, ſuivant les idées les plus abſtraites de la raiſon, & de n'avoir aucun égard ni à la coutume, ni aux uſages des autres. Il ſe diſtingua d'abord par pluſieurs petites bizarreries. Il n'avoit jamais une heure fixe pour dîner, ſouper ou dormir; parce que, diſoit-il, nous devons être attentifs à la voix de la nature, & qu'il ne faut point régler notre appétit ſur nos repas, mais prendre nos repas ſur notre appétit. Dans ſa converſation avec les Gentilshommes de la campagne, il n'auroit pas voulu employer une phraſe, à moins qu'elle ne fût exactement vraie. C'eſt pour cela même qu'il n'a jamais dit à aucun d'eux, qu'il étoit ſon très-humble ſerviteur, & qu'il ſe bornoit à leur ſouhaiter toute ſorte de bien. Il aimoit auſſi mieux paſſer pour mécontent, ou mal intentionné, que de boire à la ſanté du Roi, s'il n'avoit pas ſoif. Tous les matins, à ſon lever, il mettoit la tête à la fenêtre; &, après y avoir humé l'air une demi-heure, il récitoit, le plus haut qu'il lui étoit poſſible, une cinquantaine de vers pour l'exercice de ſes poumons. Il les prenoit le plus ſouvent d'Homere, parce que le Grec, ſur-tout dans ce Poëte, eſt plus ſonore, plus ronflant & plus propre à faciliter l'expectoration, que toute autre Langue. Il avoit pluſieurs autres marottes, pour leſquelles il donnoit pluſieurs bonnes raiſons phyſiques. Cette humeur ſe fortifia chez lui au point qu'il en vint juſqu'à mettre un turban au-lieu d'une perruque, parce que celle-ci eſt moins ſaine, moins propre que le turban. Ce n'eſt pas tout: il obſerva fort judicieuſement, qu'il y a trop de ligatures dans la maniere dont on s'habille aujourd'hui, & qu'elles ne peuvent qu'empêcher la circulation du ſang; de ſorte qu'il fit faire des habits tout d'une piece, à la maniere des Huſſards. Et en un mot, pour s'attacher aux idées les plus exactes de la

raiſon, il s'éloigna tellement des uſages reçus de ſes Compatriotes, ou même de tout le monde, que ſes proches l'auroient fait condamner aux petites maiſons, & ſe ſeroient emparés de ſon bien, ſi le Juge, averti qu'il ne troubloit point l'ordre de la ſociété, ne ſe fût borné à le déclarer lunatique, & à nommer des Curateurs pour veiller à ſes affaires.

SOLDAT.

LE ſimple Soldat, confondu dans la foule, voit rarement ſes belles actions éclairées par la gloire ; & c'eſt une raiſon de plus pour les admirer lorſqu'elles viennent à notre connoiſſance. *Voyez Courage, Bravoure, Valeur, Honneur, Militaire, François.*

Le Prince de Bade défit les Turcs à Salankemen le 19 Août 1691. Après cette ſanglante bataille, un Janiſſaire, empreſſé de ravoir ſon turban qu'il avoit laiſſé tomber, n'oſoit cependant le demander ; mais l'Allemand qui l'avoit ramaſſé le lui rendit généreuſement, & ajouta ces mots en langage Turc : *Mon cher, voilà votre turban. Vous êtes Soldat, je le ſuis auſſi ; nous devons nous traiter en freres.* Le Janiſſaire plein de joie, & ne voulant pas céder en généroſité, reprend ſon turban d'une main, & de l'autre fait préſent de ſon mouſquet à l'Allemand, & lui dit : *Si nous ſommes freres, je n'en ai plus beſoin.* Cantimir, Hiſtoire de l'Empire Ottoman.

Le grand Condé, parlant de l'intrépidité de quelques Soldats, diſoit, qu'étant devant une Place où il y avoit une paliſſade à brûler, il fit promettre cinquante louis à qui ſeroit aſſez brave pour faire réuſſir ce coup de main. Le péril étoit ſi apparent, que la récompenſe ne tentoit point.

Monſeigneur, lui dit un Soldat, plus courageux que les autres, je vous quitte des cinquante louis que vous me promettez, ſi votre Alteſſe me veut faire Sergent de ma compagnie. Le Prince, qui trouva de la généroſité dans ce Soldat, de préférer l'honneur à l'argent, lui promit l'un & l'autre. Animé par le prix qui l'attendoit à ſon retour, il réſolut d'affronter une mort ſi glorieuſe; il prend des flambeaux, deſcend dans le foſſé, va à la paliſſade, & la brûle, malgré une grêle de mouſqueterie, dont il ne fut que légérement bleſſé. Toute l'armée, témoin de cette action, le voyant revenir, crioit *vivat*, & le combloit de louanges, quand il s'apperçut qu'il lui manquoit un de ſes piſtolets. On promit de lui en donner d'autres. Non, dit-il, il ne me ſera point reproché que ces marauts-là profitent de mon piſtolet. Il retourne ſur ſes pas, eſſuie encore cent coups de mouſquet, prend ſon piſtolet & le rapporte. *Lettres de Bourſault.*

Une des plus belles actions de Soldat dont l'Hiſtoire faſſe mention, eſt celle qui eſt rapportée dans l'Hiſtoire du Maréchal de Luxembourg. Ce Maréchal, n'étant encore que Comte de Boutteville, ſervoit dans l'armée de Flandre en 1675, ſous le commandement du Prince de Condé. Il apperçut, dans une marche, quelques Soldats qui s'étoient écartés du gros de l'armée. Il envoya un de ſes Aides-de-camp pour les ramener au drapeau. Tous obéirent, excepté un ſeul qui continua ſon chemin. Le Comte, vivement offenſé d'une telle déſobéiſſance, court à lui la canne à la main, & menace de l'en frapper. Celui-ci lui répond avec ſang froid, que s'il exécutoit ſa menace, il ſauroit bien l'en faire repentir. Outré de la réponſe, Boutteville lui déchargea quelques coups & le força de rejoindre ſon corps. Quinze jours après, l'armée aſſiégea Furnes; Boutteville chargea le Colonel de tranchée de lui trouver dans ſon régiment un

homme ferme & intrépide, pour un coup de main dont il avoit beſoin, avec cent piſtoles de récompenſe. Le Soldat en queſtion, qui paſſoit pour le plus brave du régiment, ſe préſenta; & ayant mené avec lui trente de ſes camarades, dont on lui avoit laiſſé le choix, il s'acquitta de ſa commiſſion, qui étoit des plus hazardeuſes, avec un courage & un bonheur incroyables. A ſon retour, Boutteville, après l'avoir beaucoup loué, lui fit compter les cent piſtoles qu'il lui avoit promiſes. Le Soldat, ſur le champ, les diſtribua à ſes camarades, diſant qu'il ne ſervoit point pour de l'argent; & demanda ſeulement, que ſi l'action qu'il venoit de faire méritoit quelque récompenſe, on le fît Officier. Adreſſant enſuite la parole au Comte, il lui demanda s'il le reconnoiſſoit. Sur la réponſe de Boutteville, qui ne ſe rappelloit pas de l'avoir jamais vu: *Eh bien*, lui dit-il, *c'eſt moi qui ſuis le Soldat que vous maltraitâtes ſi fort il y a quinze jours; je vous avois bien dit que je vous en ferois repentir.* Le Comte de Boutteville, plein d'admiration, & attendri juſqu'aux larmes, l'embraſſa, lui fit des excuſes, & le nomma Officier le même jour. Il ſe l'attacha bientôt après en qualité d'un de ſes Aides-de-camp. Le grand Condé, juſte eſtimateur des belles actions, prenoit un plaiſir ſingulier à raconter ce trait de bravoure & de généroſité.

Le même Prince, ayant demandé à un Lieutenant-Général quelqu'un qui pût lui rendre un compte exact de la ſituation des ennemis, celui-ci lui amena un Soldat de fort mauvaiſe mine. Le Prince le rebuta & en demanda un autre. Le Lieutenant-Général en fit venir ſucceſſivement deux de fort bonne mine, qui furent acceptés & s'acquitterent fort mal de leur commiſſion. On eut recours au premier, qui rendit un compte ſi exact, que le Prince, ſatisfait, s'engagea de lui accorder la premiere grace qu'il deſireroit. Le Sol-

dat lui demanda auſſi-tôt ſon congé. Le Prince, étonné, lui offrit de le faire Capitaine. Monſeigneur, lui répondit le Soldat, vous m'avez mépriſé, je ne ſers plus le Roi. Le grand Condé, eſclave de ſa parole, ſatisfit à la demande du Soldat, en témoignant à tout le monde le chagrin qu'il en avoit.

Une récompenſe trop diſproportionnée au mérite, eſt une injuſtice. Un Soldat plein de bravoure avoit eu les deux bras emportés dans un combat; ſon Colonel lui offrit un écu : Vous croyez ſans doute, mon Colonel, lui repartit vivement le Soldat, que je n'ai perdu qu'une paire de gants?

Il y a un trait rapporté dans les Mémoires de Puyſégur, qui peut ſervir à faire connoître le caractere du Soldat. En 1630, le Cardinal de Richelieu, avide de toutes les eſpeces de gloire, s'étoit mis à la tête d'une Armée Françoiſe, qui marchoit en Italie : il paſſe la Douere la nuit du 17 au 18 Mars, & marche juſqu'à Rivoli par un temps affreux. Le nouveau Général n'entend que des imprécations contre lui, & il s'en plaint amérement à Puyſégur. " Quand les „ Soldats ſouffrent, lui dit cet Officier, ils ne „ manquent jamais de donner au diable tous „ ceux qu'ils croient en être la cauſe; mais auſſi „ quand ils ſont à leur aiſe, ils diſent toujours „ du bien du Commandant, & s'enivrent ſou„ vent en buvant à ſa ſanté. Il faudroit pour„ tant, reprend Richelieu, leur défendre de dire „ tant de ſottiſes. „ Cependant l'armée avançoit toujours. Lorſqu'elle fut logée dans le Bourg de Rivoli, Richelieu, qui entendit de tous côtés chanter ſes louanges, fit ſupprimer l'avis qu'il avoit voulu qu'on donnât aux troupes.

Le Maréchal de Grammont avouoit qu'il avoit remarqué que la bravoure, dans la plupart des Soldats, n'étoit ſouvent qu'une brutalité aveugle. Il racontoit à ce ſujet, que trois Soldats

ayant commis des actions pendables, il falloit du moins en punir un pour l'exemple. Au-lieu de décider leur ſort par des billets, on les fit jouer au dez. Le premier amene quatorze, le ſecond dix-ſept, & le dernier, qu'on regardoit déjà comme la victime, prenant les dez d'une main auſſi aſſurée que s'il n'eût eu rien à craindre, fit rafle de ſix : *Parbleu*, dit-il, *ſi je jouois à l'argent, je ne ſerois pas ſi heureux.* Lettres de Bourſault.

Un Grenadier de l'armée du Maréchal de Saxe, ayant été pris en maraude, fut condamné à être pendu. Ce qu'il avoit volé pouvoit valoir environ ſix livres. Le Maréchal le voyant conduire au ſupplice, lui dit : " Il faut que tu ſois " bien miſérable de riſquer à perdre la vie pour " ſix francs. Parbleu, mon Général, répondit le " Grenadier, je la riſque bien tous les jours " pour cinq ſols. Cette repartie lui valut ſa grace.

SOMNAMBULES.

QUelques degrés de vivacité de plus transforment un ſonge ordinaire en une ſcene pleine d'action & de mouvement. Nous allons rapporter quelques-unes de ces ſcenes, d'après les Auteurs les plus graves. Il eſt fait mention dans les *Recueils de Breſlau*, d'une fille de dix-ſept ans, qui, dans le ſommeil, faiſoit toute ſorte de geſtes extraordinaires, pleuroit, rioit, & exprimoit diverſes paſſions, dans le goût des pantomimes. Enſuite, elle tenoit des diſcours ſuivis, ſur des ſujets de morale ou de Religion. Quand on lui adreſſoit la parole, elle parloit ſenſément, s'entretenant avec ſes ſœurs, ou avec d'autres perſonnes, des demi-heures entieres, ſur la conduite que doit tenir une perſonne de ſon

ſexe, &c. Elle chantoit auſſi à haute voix des cantiques; & ſi l'on jouoit en même-temps d'un inſtrument, elle l'accompagnoit très-bien. Quelquefois elle ſe mettoit à jouer du claveſſin avant que de s'endormir, s'endormoit, & continuoit, touchant cependant quelquefois à faux. Elle récitoit & jouoit, même en dormant, des morceaux de Comédies qu'elle avoit appris dans ſa jeuneſſe; elle deſſinoit, brodoit, couſoit, écrivoit. Elle prenoit des ſerviettes, les plioit comme des lettres, demandoit de la lumiere pour cacheter; ſi on la queſtionnoit, elle répondoit qu'elle écrivoit à telle ou telle de ſes amies, énonçoit diſtinctement le contenu de ſa lettre, qui étoit fort bien tournée, achevoit de plier & de cacheter ſa lettre, à ce qu'elle croyoit, y mettoit l'adreſſe en François, & la donnoit pour être portée à la poſte. Quand elle s'imaginoit, la nuit, qu'il venoit des viſites, elle ſe paroit, faiſoit comme ſi elle les recevoit, ſouhaitoit le bon jour, remercioit fort poliment de l'honneur qu'elle croyoit recevoir; faiſoit quelque temps la converſation ſur un ton raiſonnable, & la finiſſoit par les expreſſions ordinaires aux perſonnes qui ſe ſéparent.

L'Ecolier dont parle Clauderus, ſe levoit dans le ſommeil, faiſoit ſes devoirs, ſe remettoit au lit, & trouvoit le lendemain cette beſogne faite, ſans ſe ſouvenir de rien.

Henri de Heer avoit connu un homme qui étoit Somnambule dès ſa jeuneſſe. Quand il n'avoit pu venir à bout, pendant la journée, de quelques vers auxquels il travailloit, il ſe levoit dans le ſommeil, ouvroit ſon bureau, ſe mettoit à écrire, & liſoit à haute voix ce qu'il avoit écrit: enſuite il ſe mettoit à rire de joie d'avoir ſi bien réuſſi, & il vouloit que quelqu'un, qui couchoit dans la même chambre, rît avec lui. Après cela, il enfermoit ſes papiers, ſe remettoit au lit, continuoit à dormir, & le lendemain ne ſavoit rien de tout ce qui s'étoit paſſé.

Il

Il étoit fort ſurpris de trouver ſes vers achevés de ſa propre main ; & l'ami, qui avoit été témoin de ce manege, avoit beaucoup de peine à lui perſuader ce qu'il avoit vu. Le même homme ſe maria, & continua à être Somnambule. Etant endormi, il emportoit quelquefois ſon enfant hors du berceau, & le promenoit par toute la maiſon. Lorſqu'il étoit dans cet état, ſa femme pouvoit tirer de lui tous ſes ſecrets. Il avoit les yeux ouverts; mais il proteſtoit, après ſon réveil, que les objets n'avoient fait aucune impreſſion ſur lui. Etant devenu vieux, il ceſſa d'être Somnambule.

Hildan parle d'une Payſanne du territoire de Bâle, qui faiſoit tout ſon ménage en dormant, & alloit même quelquefois trouver les bergers aux champs.

J'ai entendu parler, dit le pere de S. Romuald, feuillant, d'une fille qui s'alloit baigner toutes les nuits dans la Seine en rêvant; ce qu'elle continua juſqu'à ce que ſon pere, en étant averti, l'attendit une fois ſur le chemin, & la fouetta ſi bien, pour lui faire perdre cette coutume, qu'elle s'éveilla, fort ſurpriſe de ſe voir nue au milieu de la rue. *Tréſ. Chron.*

Suivant le rapport de Fritſch, qui le tenoit du Pere del Rio, Jéſuite, un Maître d'école, nommé Gundiſalve, alloit enſeigner pendant la journée le Catéchiſme à des enfants, & venoit coucher le ſoir dans un Monaſtere, où la nuit, en dormant, il recommençoit ſes leçons, grondoit les enfants, & entonnoit le chant de ſon école. Un Moine, dans la chambre duquel il couchoit, le menaça de le bien étriller s'il ne reſtoit pas tranquille. Le Maître d'école ſe coucha ſur cette menace, & s'endormit. Dans la nuit, il ſe leve, prend de grands ciſeaux, & va au lit du Moine, qui par bonheur étoit éveillé, & le vit venir à la faveur d'un clair de lune : ſur quoi il prit le parti de ſe gliſſer hors du lit, & de ſe cacher

dans la ruelle. Le Maître d'école donna pluſieurs coups de ciſeaux dans le traverſin, & alla ſe reconcher. Le lendemain, tout ce qu'il put ſe rappeller, fut d'avoir rêvé que le Moine vouloit le roſſer, & de s'être défendu avec des ciſeaux.

Un jeune apprentif avoit apperçu, étant éveillé, un nid d'hirondelles au haut d'une tour, près d'une fenêtre ouverte. Il ſe leve, en dormant, va droit à la tour, trouve une grande échelle, qu'il n'auroit pas eu la force de remuer étant éveillé, la place où il faut, monte juſqu'au haut, & quoique cette échelle fût de ſix aunes trop courte, il gagne la fenêtre, & s'éveillant enfin, il fut fort ſaiſi d'effroi de ſe trouver dans une pareille ſituation.

Un Gentilhomme François avoit coutume de ſe lever la nuit en dormant, & de faire voler ſon faucon. Un ſoir, couchant dans une hôtellerie, il avertit un cocher, qui étoit dans la même chambre, que cela pourroit bien lui arriver. Le cocher, qui étoit un malin drôle, lui dit qu'il étoit dans le même cas, & qu'il ſe levoit ſouvent la nuit pour fouetter ſes chevaux à toute outrance, croyant les dégager d'un bourbier. Le Gentilhomme ſe leve en chemiſe, prend ſon faucon, & le jette en criant très-fortement : *Hapaſa, hapaſa, hapa!* Le cocher ne manque pas de ſaiſir auſſi-tôt ſon fouet, & d'en décharger les coups les plus ſerrés ſur le Gentilhomme, en criant comme s'il étoit embourbé : il maltraita exceſſivement ce pauvre Somnambule, mais il le guérit pour toute ſa vie. Ce remede, à ce que l'on aſſure, a eu un pareil ſuccès dans de ſemblables occaſions. *Voyez le Traité* DE NOCTAMBULONIBUS *de Horſtius, Médecin Allemand du ſeizieme ſiecle.*

Le Somnambule le plus ſingulier qui ait été obſervé, eſt Jean-Baptiſte Negretti, de Vicenze, domeſtique du Marquis Louis Sale. C'étoit un homme brun, d'une conſtitution ſort ſeche, ardent, colere & ivrogne. Il étoit Somnambule:

depuis l'âge de onze ans ; mais ſes accès le prenoient ſeulement en Mars, & duroient, tout au plus, juſqu'à la mi-Avril. MM. Reghelini & Pigatti ſe firent un plaiſir d'obſerver ſon état. Le dernier en fit, en 1745, une relation, dont on a rapporté les circonſtances dans le *Journal Encyclopédique*, du mois de Juillet 1762. A l'entrée de la nuit, Negretti, s'étant aſſis ſur une chaiſe dans une antichambre, s'endormit, & paſſa un quart d'heure dans un ſommeil ordinaire. Enſuite il ſe redreſſa pendant quelque temps, & demeura immobile comme s'il eût voulu prendre garde à quelque choſe. A la fin, il ſe leva, ſe promena dans l'antichambre, tira une tabatiere de ſa poche, & voulut prendre du tabac. Mais comme il n'en trouva que fort peu, il prit un air fâché, & s'approchant de la chaiſe qu'un Cavalier avoit coutume d'occuper, il le nomma par ſon nom, & lui demanda du tabac. On lui préſenta une boîte ouverte; il prit du tabac, ſe mit enſuite dans l'attitude d'un homme qui écoute ; & dès qu'il crut avoir reçu un ordre, il courut avec une bougie à un endroit où il y avoit ordinairement une chandelle qui brûloit ; il crut allumer ſa bougie, la tint comme il convenoit, & traverſant tout doucement la ſalle, il deſcendit fort légérement l'eſcalier, s'arrêtant & ſe tournant de temps en temps, comme s'il eût éclairé quelqu'un. Arrivé à la porte de la maiſon, il s'arrêta, ſe rangea de côté, ſalua les perſonnes qu'il croyoit reconduire, s'inclinant à meſure qu'il ſe figuroit que chacun paſſoit; puis il éteignit ſa bougie, remonta fort vîte, & alla remettre la bougie à ſa place. Le même ſoir, il répéta trois fois cette ſcene. Etant ſorti de l'antichambre, il entra dans la ſalle à manger, chercha dans ſa poche la clef du buffet, & ne l'y trouvant point, il appella par ſon nom le valet qui avoit ordre de lui remettre cette clef tous les ſoirs avant que d'aller ſe coucher. On

la lui préſenta; il la prit, & ouvrit le buffet, en tira une ſoucoupe d'argent, ſur laquelle il mit quatre flacons de verre, & alla à la cuiſine, ſans doute pour les remplir d'eau; mais il les rapporta vuides. Il monta; mais au milieu des degrés, il poſa tout ce qu'il tenoit ſur une eſpece de poteau, acheva de monter, & alla frapper à une porte. Comme on ne la lui ouvrit point; il redeſcendit, alla trouver le valet-de-chambre; lui fit quelques queſtions, revint en courant; pouſſa l'aſſiette du coude, & caſſa les flacons, comme cela devoit arriver. Il frappa à la même porte; mais inutilement, redeſcendit, prit l'aſſiette en paſſant, & rentrant dans la ſalle à manger, poſa cette aſſiette ſur une petite table. Delà il alla à la cuiſine, prit un ſeau, le porta à la pompe, où il le remplit d'eau, & le rapporta à la cuiſine. Il revint à la ſoucoupe, & n'y trouvant plus les flacons, il ſe fâcha, & dit qu'il falloit qu'ils fuſſent là, qu'il les y avoit mis; il demanda à d'autres domeſtiques s'ils les avoient ôtés. Après avoir bien cherché, il rouvrit le buffet, prit deux autres flacons, les rinça, y verſa de l'eau, & les mit ſur la ſoucoupe. Il porta enſuite le tout dans l'antichambre, juſqu'à la porte de la ſalle, où le valet-de-chambre avoit coutume de les recevoir de ſes mains. On lui prit donc la ſoucoupe & les flacons, & au bout de quelque temps, on les lui rendit; il les reporta au buffet, & remit le tout à ſa place. Il alla tout de ſuite à la cuiſine, eſſuya quelques plats avec un linge, les tint au feu, comme s'il eût voulu les ſécher, & nettoya auſſi les autres plats. Tout cela étant fait, il revint au buffet, mit la nappe & les ſerviettes dans une autre petite corbeille, & alla, chargé de tout cela, droit à une table où il y avoit ordinairement une chandelle allumée. Il fit, comme s'il cherchoit, à la lueur de cette chandelle, une fourchette & un couteau, reporta la corbeille, & ferma le buffet. Après avoir porté dans

l'antichambre tout ce qu'il avoit tiré du buffet, & l'avoit posé sur une chaise, il prit une table ronde, à laquelle la Dame, sa Maîtresse, mangeoit, & la couvrit fort proprement. Il y avoit tout auprès, une autre table de la même forme; il la touchoit quelquefois par mépriſe; mais il revenoit toujours à celle qu'il vouloit couvrir. Quand elle fut couverte, il ſe promena, ſe moucha, reprit ſa tabatiere, mais en retira les doigts ſans prendre du tabac, comme s'il ſe fût ſouvenu, au bout de deux bonnes heures, qu'il n'y en avoit point trouvé; mais il y en eut de quoi verſer ſur ſa main. Ici finit la premiere ſcene. On lui jetta un peu d'eau au viſage, & il ſe réveilla.

Le lendemain, avant que Negretti fût endormi, le Marquis reçut compagnie dans ſa chambre, ce qui n'arrivoit pas ordinairement. A meſure que la compagnie augmentoit, on demandoit des ſieges. Pendant ce temps-là, Negretti s'endormit; après un petit ſommeil, il ſe leva, ſe moucha, prit du tabac, & monta vîte à un appartement pour chercher des chaiſes. Ce qu'il y eut de plus remarquable, c'eſt que, tenant une chaiſe à deux mains, il rencontra une porte fermée, à laquelle il ne frappa point; mais lâchant la chaiſe d'une main, il ouvrit la porte, reprit la chaiſe comme auparavant, & la porta préciſément à l'endroit où elle devoit être. Cela fait, il alla au buffet, en chercha la clef, & ſe fâcha de ce qu'il ne la trouvoit pas: il prit une chandelle, & regarda dans tous les coins de la chambre, & ſur toutes les marches de l'eſcalier, allant d'une grande vîteſſe, les yeux fixés à terre, & tâtant avec les mains, dans l'eſpérance de trouver la clef qu'il avoit perdue. Le valet-de-chambre la lui gliſſa dans la poche. Après bien des recherches inutiles, Negretti mit par hazard la main dans ſa poche, trouva la clef, ſe fâcha de ſa ſottiſe, ouvrit le buffet, prit une ſerviette,

un plat & deux pains; referma le buffet, & alla à la cuiſine. Là, il apprêta une ſalade, tirant de l'armoire toutes les choſes dont il avoit beſoin, & quand il eut fait, il s'aſſit à une table pour manger. On lui ôta ce plat, & on lui en mit à la place un de choux, aſſaiſonnés d'un très-haut goût; il continua de manger: on ſubſtitua à ces choux un gâteau qu'il avala tout de même, ſans paroître diſtinguer ces mets; ce qui prouve qu'il n'avoit pas goûté la ſalade par les organes du goût, mais que l'ame ſeule ſe donnoit cette ſenſation ſans le miniſtere du corps. En mangeant, il prêtoit quelquefois l'oreille, croyant qu'on l'appelloit. Il ſe perſuada une fois qu'on l'avoit effectivement appellé; il deſcendit vîte le degré pour ſe rendre à la ſalle, & voyant qu'on n'avoit rien à lui dire, il alla dans l'antichambre, & demanda aux domeſtiques, ſi on ne l'avoit pas appellé; ſur quoi il revint d'aſſez mauvaiſe humeur ſe remettre à table dans la cuiſine. Après avoir fini ſon repas, il dit à demi-voix, qu'il iroit volontiers au cabaret prochain, pour y boire un coup, s'il avoit de l'argent. Il fouilla inutilement dans ſes poches. A la fin il ſortit, en diſant qu'il y alloit pourtant, qu'il payeroit le lendemain, & qu'on lui feroit bien crédit. Il deſcendit le degré fort vîte, & courut au cabaret, qui étoit à deux portées de fuſil de la maiſon; il frappa à la porte, ſans eſſayer ſi elle étoit ouverte, comme s'il eût ſu qu'à ces heures-là, elle devoit être fermée. On ouvre, il entre, il appelle l'hôte, & demande un demi-ſetier de vin. On lui donne la même meſure d'eau qu'il boit pour du vin; & après avoir fini, il dit qu'on lui feroit bien crédit juſqu'au lendemain. Là-deſſus il ſortit, & revint vîte au logis. Il rentra dans l'antichambre, & demanda aux domeſtiques, ſi ſon Maître ne l'avoit point appellé. Il parut enſuite joyeux, & dit qu'il étoit ſorti pour aller boire, & qu'il ſe trouvoit mieux. On

lui ouvrit alors les yeux avec les doigts, & il s'éveilla.

Troiſieme ſcene. Une nuit de Vendredi, il ſe rappella, en dormant, que le Précepteur des enfants de la maiſon lui avoit dit, que s'il étoit Somnambule cette nuit-là, il n'avoit qu'à lui faire une ſoupe, la lui apporter, & qu'il lui donneroit de quoi boire. Là-deſſus il ſe leva la nuit dans le ſommeil, & dit tout haut qu'il veut attraper le Précepteur. Il deſcend d'abord manger à la cuiſine, après quoi il ſe rend à l'appartement du Précepteur, & le prie de tenir ſa parole. Le Précepteur lui donne une petite piece de monnoie; ſur quoi Negretti prend le valet-de-chambre par le bras, le mene au cabaret, lui raconte, en buvant, d'une maniere bien circonſtanciée, comment il a dupé le Précepteur, dont il croyoit avoir reçu l'argent étant éveillé. Il rioit de tout ſon cœur, but pluſieurs fois à la ſanté du Précepteur, & revint tout joyeux à la maiſon.

Une fois, pendant que Negretti étoit dans cet état de Somnambule, quelqu'un s'aviſa de le frapper à la jambe avec un bâton. Croyant que c'étoit un chien, il gronda; & comme on continuoit à le frapper, il alla chercher une houſſine, & pourſuivit le prétendu chien, en frappant de toute ſa force. A la fin, il s'emporta, & accabla le chien d'injures, ſe déſeſpérant de ne pouvoir pas le trouver. Il s'aviſa de tirer un morceau de pain de ſa poche, appella le chien par ſon nom, & tint la houſſine cachée. On lui jetta un manchon, qu'il prit pour le chien, & ſur lequel il déchargea ſa fureur.

M. Pigatti obſerva pluſieurs fois Negretti, & remarqua que chaque nuit il faiſoit quelque choſe de nouveau. Il obſerva auſſi, que, tant que ſon état duroit, il n'avoit aucun uſage de la vue, de l'ouie, de l'odorat, ni du goût. On a vu qu'on pouvoit lui faire manger des mets différents ſans qu'il s'apperçût du changement; il n'entendoit

pas le plus grand bruit ; il n'appercevoit pas une chandelle qu'on tenoit assez près pour lui brûler les paupieres ; il ne sentoit pas une plume, avec laquelle on lui chatouilloit fortement le nez ; en un mot, rien ne faisoit impression sur lui. Pour l'attouchement, il l'avoit quelquefois assez fin, & d'autres fois aussi fort grossier.

SONGES.

IL n'est que trop ordinaire de trouver des personnes qui ajoutent foi aux rêves ; & on cite en leur faveur plusieurs Songes qui ont reçu leur accomplissement ; mais il seroit bien plus étonnant si l'on ne pouvoit point en citer, vu le grand nombre de ceux qui rêvent.

André Pujon, de la haute Auvergne, en allant à *Paris*, passa par Riom. Il y rêva la nuit que l'Anagramme de son nom étoit *pendu à Riom*. En effet, le lendemain il s'éleva une querelle entre un homme de son auberge & lui, & il tua son ennemi, ce qui le fit pendre huit jours après dans Riom. *Faydit.*

Un soldat, étant couché dans la tranchée devant Landrecie, fut averti, par un Songe, de se retirer promptement, s'il ne vouloit être accablé par une mine qui alloit jouer. A peine se fut-il levé, que la mine fit sauter l'endroit où il étoit couché. *Lettres de Grotius.*

Le même rapporte qu'un certain homme, qui ne savoit pas un mot de Grec, vint voir M. Saumaise le pere, qui étoit Conseiller au Parlement de Dijon, & lui montra de certains mots qu'il avoit entendus la nuit en rêvant, & qu'il avoit écrits en caracteres François à son réveil. Il demanda à M. Saumaise s'il ne savoit pas ce qu'ils vouloient dire. Saumaise lui répondit que cela signi-

ſignifioit : *Vas t'en, ne vois-tu pas la mort qui te menace ?* Cet homme quitte auſſi-tôt ſa maiſon, & elle tomba la nuit ſuivante.

Maldonat, Jéſuite, ayant formé le deſſein de travailler à un Commentaire ſur les quatre Evangéliſtes, crut voir pendant quelques nuits, un homme qui l'exhortoit à finir promptement cet ouvrage, & qui l'aſſuroit qu'il l'acheveroit; mais qu'il ſurvivroit peu de jours à la concluſion: Cet homme en même-temps lui marquoit un certain endroit du ventre, qui fut le même où Maldonat ſentit les vives douleurs dont il mourut peu de temps après avoir achevé ſon ouvrage. *Alegambe.*

Le Pere Spinola, Miſſionnaire au Japon, avant que d'être arrêté par ordre du Gouvernement, rêva ſur le minuit que des voleurs étoient entrés par force dans ſa chambre. Le Pere d'Orléans aſſure gravement que c'étoit un avertiſſement de ce qui arriva une demi-heure après.

Peireſc, Savant Antiquaire, rêva une nuit qu'il étoit à Niſmes, où un Orfevre lui préſentoit une médaille d'or de Jules-Céſar, dont il lui demandoit quatre écus. S'étant éveillé, il s'en alla à Niſmes, & comme il ſe promenoit par la ville, il rencontra un Orfevre, à qui il demanda s'il n'avoit point quelques curioſités. L'Orfevre lui répondit qu'il avoit une médaille d'or de Jules-Céſar. Interrogé du prix, il demanda quatre écus, que M. Peireſc lui donna, voyant ainſi, avec plaiſir, ſon Songe accompli. *Gaſſendi.*

Dion Chryſoſtôme parle d'un certain Egyptien, joueur de luth, qui ſongea une nuit qu'il jouoit de ſon luth aux oreilles d'un âne. Cet Egyptien ne fit pas d'abord réflexion ſur ce Songe; mais quelque temps après, Antiochus, Roi de Syrie, étant venu à Memphis pour voir ſon neveu Ptolomée, le Roi fit venir le joueur de luth pour amuſer Antiochus; mais ce Prince, qui n'aimoit point la Muſique, écouta d'un air

diſtrait, & ordonna à ce Muſicien de ſe retirer. Le pauvre homme ſe voyant mépriſé, ſe rappella le Songe qu'il avoit fait, & ne put s'empêcher de dire en ſortant : *J'avois bien rêvé, que je jouerois devant un âne.* Antiochus, qui l'entendit, commanda qu'on le liât, & lui fit donner les étrivieres. Depuis ce moment le Muſicien, bien étrillé, perdit l'habitude de rêver.

SOPHISME.

ON ſait que le Sophiſme eſt une eſpece d'argumentation captieuſe dont ſe ſert celui qui veut mettre en défaut ſon adverſaire peu précautionné, & le faire tomber dans le piege. Quelques Rhéteurs, pour mieux faire entendre cette eſpece d'argument, ont imaginé l'hiſtoire ſuivante. Un crocodile avoit enlevé, ſur le bord du Nil, le fils d'une pauvre femme; cette mere déſolée ſupplioit l'animal de lui rendre ſon fils. Le crocodile repliqua que ſa demande lui ſera accordée, ſi elle répond juſte à la queſtion qu'il va lui faire : *Veux-je te rendre ton fils, ou non?* lui demanda le crocodile. La femme ſoupçonnant que l'animal vouloit la tromper, répondit avec douleur : *Tu ne veux pas me le rendre?* & demanda que ſon fils lui fût rendu, comme ayant pénétré la véritable intention du crocodile. *Point du tout*, repartit le monſtre ; *car ſi je te le rendois, tu n'aurois pas dit vrai ;* ainſi je ne puis te le donner ſans que ta premiere réponſe ne ſoit fauſſe; ce qui eſt contre notre convention.

Zénon d'Elée, Philoſophe de l'antiquité, qui ſe plaiſoit à embarraſſer par des raiſonnements captieux tous ceux avec leſquels il diſputoit, ſoutenoit qu'Achille, qui iroit dix fois plus vîte qu'une tortue, ne pourroit néanmoins jamais

l'atteindre ſi cet animal avoit une lieue d'avance. Car tandis qu'Achille, diſoit Zénon, feroit la premiere lieue, la tortue feroit le dixieme de la ſeconde lieue; & tandis qu'Achille feroit le dixieme de la ſeconde lieue, la torture feroit le dixieme de cette dixieme, ou un centieme, & ainſi à l'infini. Ce Sophiſte ſuppoſoit fauſſement que tous ſes dixiemes compoſoient un eſpace infini; mais il eſt aiſé de concevoir qu'ils ſont une progreſſion géométrique dont les termes vont, en diminuant, à l'infini.

On peut encore citer ici comme un exemple de Sophiſme, le fameux procès de l'Orateur Protagoras. Cet Orateur étoit convenu avec un jeune homme, nommé Evalthe, de lui enſeigner les ſecrets de ſon art, moyennant une ſomme dont la moitié ſeroit payée ſur le champ, & l'autre après le gain de la premiere cauſe du jeune Avocat. Evalthe refuſant de plaider, ſon Maître le traduiſit au Tribunal de l'Aréopage, & lui dit, devant les Juges : Si le jugement qu'on va porter m'eſt favorable, vous ſerez condamné; s'il m'eſt contraire, vous ſerez également mon débiteur, puiſque vous aurez gagné votre premiere cauſe. Vous vous trompez, reprit le diſciple : Si je gagne, l'Aréopage vous condamnera, & je ne vous devrai plus rien; ſi je perds, je ſerai quitte, puiſque j'aurai perdu ma premiere cauſe. Les Juges laiſſerent cette ſubtile queſtion indéciſe, & ſauverent l'honneur du Tribunal par le refus de leur arrêt. *Diſcours ſur le Barreau d'Athenes.*

SOT.

CE mot a différentes ſignifications en François, qu'il n'eſt pas beſoin d'expliquer, & que

la réponſe ſuivante fera connoître. Une jeune Princeſſe avoit vu un très-beau tableau chez un Ambaſſadeur d'Angleterre, & l'avoit fort loué. Cet Ambaſſadeur, qui paſſoit pour être très-galant, ſe ſaiſit auſſi-tôt de cette occaſion pour faire ſa cour à la Princeſſe, lui envoya le tableau, & la pria inſtamment de le garder. Elle le montra au Prince ſon mari, qui l'examina avec beaucoup d'attention. Que dites-vous, Monſieur, lui dit-elle, de ce préſent que M. l'Ambaſſadeur m'a fait ? " Tout ce que je puis dire là-„ deſſus, Madame, lui répondit-il en admirant „ la beauté de ce tableau, c'eſt qu'il faut que „ cet Ambaſſadeur ſoit un grand Sot, ou que „ je le ſois. „

SOTTISE.

L'Ignorance, jointe à la ſuffiſance, eſt appellée *Sottiſe*. Un brillant Marquis étoit allé chercher des Dames pour les mener à l'obſervatoire de Paris, où devoit ſe faire l'obſervation d'une éclipſe du Soleil, par le célebre Caſſini. La toilette avoit retardé l'arrivée de cette compagnie, & l'éclipſe étoit paſſée lorſque le petit-Maître ſe préſenta à la porte. On lui annonce qu'il eſt venu trop tard, & que tout eſt fini. Montez toujours, Meſdames, leur dit-il, Monſieur de Caſſini eſt de mes amis, & il aura la complaiſance de recommencer pour moi.

Des ſots de la même eſpece diſputoient très-ennuyeuſement à table, pour ſavoir s'il falloit dire au laquais de ſon voiſin : *Donnez-moi à boire, je vous prie de me donner à boire*, ou *faites-moi boire*. Une Dame ayant été priſe pour juge, leur dit : " Meſſieurs, des gens bien nés „ & bien élevés comme vous, doivent dire, ce

„ me ſemble : *Je vous prie, Monſieur, de me* „ *mener boire.* „

Un Financier, fort ſot & fort impertinent (car l'un ſans l'autre ne va guere) ſe trouvoit à table avec un Savant : il paroiſſoit ſurpris de ce que cet homme de Lettres ne ſe refuſoit point aux morceaux délicats qu'on lui préſentoit. Eh! quoi, diſoit-il, les Philoſophes uſent-ils de ces friandiſes? Et pourquoi non? lui répondit le Savant; vous imaginez-vous que la nature n'ait produit les bonnes choſes que pour les ignorants?

SOURDS ET MUETS.

UN Philoſophe, habile Obſervateur, deſiroit de ſavoir quelles idées feroit naître dans un Sourd & Muet de naiſſance, le claveſſin oculaire du Pere Caſtel. Il le mena un jour voir cette ingénieuſe machine. Ce Sourd n'eut pas plutôt apperçu le jeu rapide & varié des éventails du Pere Caſtel, qu'il tomba dans une ſorte d'admiration. Quel étoit le fondement de ſa ſurpriſe? Que penſoit-il? Il s'imagina que ce génie inventeur étoit Sourd & Muet auſſi; que ſon claveſſin lui ſervoit à converſer avec les autres hommes; que chaque nuance avoit ſur le clavier la valeur d'une des lettres de l'alphabet, & qu'à l'aide des touches, & de l'agilité des doigts, il combinoit ces lettres, & en formoit des mots, des phraſes; enfin tout un diſcours en couleurs. Cette idée lui en ſuggéra une autre : il crut que la Muſique étoit une façon particuliere de communiquer la penſée, & que les inſtruments, les vielles, les violons, les trompettes, étoient, entre nos mains, d'autres organes de la parole. C'étoit bien là, dira-t-on, le ſyſtême d'un homme qui n'avoit jamais entendu ni inſtrument ni

Muſique. Mais, que l'on conſidere que ce ſyſtême, qui eſt évidemment faux pour tout autre eſt preſque démontré pour un Sourd & Muet. Lorſque ce Sourd ſe rappelle l'attention que nous donnons à la Muſique, & à ceux qui jouent d'un inſtrument, les ſignes de joie ou de triſteſſe qui ſe peignent ſur nos viſages & dans nos geſtes, quand nous ſommes frappés d'une belle harmonie, & qu'il compare ces effets avec ceux du diſcours & des autres objets extérieurs; comment peut-il imaginer qu'il n'y a pas de bon ſens dans les ſons, quelque choſe que ce puiſſe être, & que ni les voix ni les inſtruments ne réveillent en nous aucune perception diſtincte? N'eſt-ce pas là, ajoute l'Obſervateur ingénieux, une fidelle image de nos penſées, de nos raiſonnements, de nos ſyſtêmes, en un mot de nos concepts qui ont fait de la réputation à tant de Philoſophes? Toutes les fois qu'ils ont jugé des choſes, qui, pour être bien compriſes, ſembloient demander un organe qui leur manquoit, ce qui leur eſt ſouvent arrivé, ils ont montré moins de ſagacité, & ſe ſont trouvés plus loin de la vérité que ce Sourd & Muet.

Le Sourd & Muet de naiſſance, dont parle notre Obſervateur, ne manquoit pas d'eſprit & avoit le geſte expreſſif, & il rapporte à ce ſujet le fait ſuivant. " Je jouois un jour aux échecs; " & le Muet me regardoit jouer : mon adver- " ſaire me réduiſit dans une poſition embarraſ- " ſante. Le Muet s'en apperçut à merveille, & " croyant la partie perdue, il ferma les yeux, " inclina la tête, & laiſſa tomber ſes bras; ſignes " par leſquels il m'annonçoit qu'il me tenoit " pour mat ou mort. Remarquez en paſſant, " combien la langue des geſtes eſt métaphori- " que. Je crus d'abord qu'il avoit raiſon; cepen- " dant comme le coup étoit compoſé, & que je " n'avois pas épuiſé les combinaiſons, je ne me " preſſois pas de céder, & je me mis à chercher

„ une reſſource. L'avis du Muet étoit toujours „ qu'il n'y en avoit point ; ce qu'il diſoit très„ clairement en ſecouant la tête, & en remet„ tant les pieces perdues ſur l'Echiquier. Son „ exemple invita les autres ſpectateurs à parler „ ſur le coup ; on l'examina ; & à force d'eſ„ ſayer de mauvais expédients, on en découvrit „ un bon. Je ne manquai pas de m'en ſervir & „ de faire entendre au Muet qu'il s'étoit trom„ pé, & que je ſortirois d'embarras malgré ſon „ avis. Mais lui, me montrant du doigt tous „ les ſpectateurs les uns après les autres, & fai„ ſant en même-temps un petit mouvement des „ levres qu'il accompagna d'un grand mouve„ ment de ſes deux bras qui alloient & venoient „ dans la direction de la porte & des tables, „ me répondit qu'il y avoit peu de mérite à être „ ſorti du mauvais pas où j'étois, avec les con„ ſeils du *tiers*, du *quart* & des *paſſants;* ce que „ ſes geſtes ſignifioient ſi clairement, que per„ ſonne ne s'y trompa, & que l'expreſſion po„ pulaire, *Conſulter le tiers, le quart & les paſ„ ſants*, vint à pluſieurs en même-temps : ainſi „ bonne ou mauvaiſe, notre Muet rencontra „ cette expreſſion en geſtes. „

Il n'y auroit peut-être pas de meilleur juge du langage par geſtes, & en général du jeu de théâtre, qu'un Sourd. Le même Obſervateur rapporte une expérience qu'il a faite, & dont il avoue avoir tiré plus de lumiere ſur les mouvements & les geſtes, que de toutes les lectures du monde. Un jour qu'on jouoit une piece qu'il connoiſſoit, il alla à la Comédie aux troiſiemes loges ; car plus il étoit éloigné des Acteurs, mieux il étoit placé pour ſon expérience. Auſſi-tôt que la toile fut levée, & le moment venu où tous les autres ſpectateurs ſe diſpoſoient à écouter, il mit ſes doigts dans ſes oreilles, non ſans quelque étonnement de la part de ceux qui l'environnoient. Il les tenoit opiniâtrément bou-

chées tant que l'action & le jeu de l'Acteur lui paroiſſoient d'accord avec le diſcours qu'il ſe rappelloit. Il n'écoutoit que quand il étoit dérouté par les geſtes, ou qu'il croyoit l'être. On avouera ici, avec notre Obſervateur, qu'il y a bien peu de Comédiens en état de ſoutenir une pareille épreuve.

M. le Sage, Auteur de *Gilblas*, & de pluſieurs pieces de théâtre, étoit devenu abſolument Sourd dans ſa vieilleſſe; cependant il ne diſcontinuoit point d'aller à la repréſentation de ſes pieces : il n'en perdoit preſque pas un mot; il diſoit même qu'il n'avoit jamais mieux jugé ni du jeu ni de ſes pieces que depuis qu'il n'entendoit plus les Acteurs.

SOURNOIS.

IL eſt de certains caracteres, tel que celui du *Sournois*, qui demandent à être mis en ſcene pour être peints avec ſuccès. Deux contes très-naïfs, l'un de Rabelais, & l'autre de Scaron, nous préſentent cette maniere de peindre. Nous les rapporterons ici. On pourra peut-être prendre plaiſir à les *paralléliſer*, diroit Maître François.

„ En une nauf ou navire, étoit le taciturnien, „ ſonge creux & malignement intentionné *Pa-* „ *nurge*. En ce même navire étoit un Marchand „ de moutons, nommé *Dindenaut*, homme gaillard, raillard, grand ribleur, & dégoiſeur de „ gauſſeries, lequel voyoit Panurge tout débiffé „ de mine, & mal en point d'accoûtrement, dé- „ houſſillé de chevelure, veſte délabrée, éguillettes rompues, boutons intermitants, chauſſes „ pendantes, & lunettes pendues au bonnet. „ Le Marchand donc s'émancipa en gauſſeries „ ſur chaque piece d'icelui accoûtrement, mais

„ ſpécialement ſur ſes lunettes, lui diſant avoir
„ ſu, par tradition vulgaire, que tout homme
„ arborant lunettes, fut toujours mal voulu des
„ femmes étrangeres, & vilipendé de la ſienne
„ domeſtique; ſur leſquels pronoſtics, apoſtro-
„ phant Panurge en ſon honneur, l'appella je
„ ne ſais comment, *Id eſt*, d'un nom qui ré-
„ veilla Panurge de ſa léthargie rêveuſe, car ré-
„ voit juſte en ce moment aux inconvénients à
„ venir de ſon futur mariage. Holà, holà, mon
„ bon Marchand, dit d'abord Panurge, d'un air
„ niais & bonace, holà, vous dis-je, car one-
„ ques ne fus, ni ne puis maintenant être ce
„ que n'eſt nul que par mariage: à quoi, repar-
„ tit Dindenaut, que marié ou non marié, c'eſt
„ tout un; car fruits de cornuaille ſont fruits
„ précoces; & m'eſt avis, que pour porter tels
„ fruits, êtes fait & moulé comme de cire: oui,
„ cette plante mordra ſur votre chef, comme
„ chiendent ſur terre graſſe. Ho, ho, ho, reprit
„ bonnement Panurge, quartier, quartier; car
„ par la vertu bœuf ou âne que je ſuis, ne puis
„ avoir eſprit d'aigle perçant les nues, parquoi
„ gaudiſſez-vous de moi, ſi c'eſt votre plaiſir;
„ mais rien ne repliquerai faute de replique:
„ prenons patience. Patience vous duira, dit le
„ Marchand, comme à tant d'autres; patience
„ eſt vertu maritale. Patience ſoit, interrompit
„ Panurge; mais changeons de propos: vous
„ avez la force beaux moutons, m'en vendriez-
„ vous bien un par aventure? O le vaillant ache-
„ teur de moutons! dit le Marchand: feriez vo-
„ lontiers, plus convenablement vous acheter
„ un bon habit pour quand vous ſerez marié;
„ habit de ménage, habit avenant, manteau pro-
„ fitable, chapeau commode, & panache de cerf.
„ Patience, dit Panurge, & vendez-moi ſeule-
„ ment un de vos moutons. Tubleu! dit le Mar-
„ chand, ce ſeroit fortune pour vous qu'un de ces
„ béliers; vendriez la fine laine pour faire draps,

„ ſa liſſe peau pour faire cuirs, la chair friande
„ pour nourrir Princes, & ſa petite oye, pieds
„ & tête, vous reſteroient, & cornes encore ſur
„ le marché. Patience, dit Panurge, tout ce que
„ dites de cornement a été corné aux oreilles
„ tant & tant de fois ; laiſſons ces vieilleries,
„ ſottiſes nouvelles ſont plus de miſe. Ah! qu'il
„ dit bien, reprit le Marchand ; il mérite que
„ mouton je lui vende, il eſt bon homme : çà,
„ parlons d'affaire. Bon, dit Panurge en joie,
„ vous venez au but, & je n'aurai plus beſoin
„ de patience. Çà, dit le Marchand, écoutez-
„ moi. J'écoute, dit Panurge. *Le Marchand.* Ap-
„ prochez cette oreille droite. *Panurge.* Qu'eſt-
„ ce? *Le Mar.* Et la gauche. *Pan.* Hé bien. *Le*
„ *Mar.* Et l'autre encore. *Pan.* N'en ai que ces
„ deux. *Le Mar.* Ouvrez-les donc toutes grandes.
„ *Pan.* A votre commandement. *Le Mar.* Vous
„ allez au pays des Lanternois? *Pan.* Oui. *Le*
„ *Mar.* Voir le monde? *Pan.* Certes. *Le Mar.*
„ Joyeuſement? *Pan.* Voir. *Le Mar.* Sans vous
„ fâcher? *Pan.* N'en ai d'envie. *Le Mar.* Vous
„ avez nom Robin? *Pan.* Si vous voulez. *Le*
„ *Mar.* Voyez-vous ce mouton? *Pan.* Vous me
„ l'allez vendre. *Le Mar.* Il a nom Robin comme
„ vous. Ha, ha, ha..... vous allez au pays des
„ Lanternois voir le monde joyeuſement, ſans
„ vous fâcher, ne vous fâchez donc guere ſi Ro-
„ bin mouton n'eſt pas pour vous. Bez, bez,
„ bez, & continua ainſi bez, bez, aux oreilles
„ du pauvre Panurge, en ſe moquant de ſa lour-
„ derie. Oh! patience, patience, reprit Panurge,
„ baiſſant épaule & tête en toute humilité: a bon
„ beſoin de patience, qui mouton veut avoir de
„ Dindenaut ; mais je vois que vous me lanter-
„ nifiboliſez ainſi pour ce que me croyez pau-
„ vre here, voulant acheter ſans payer, ou payer
„ ſans argent, & en ce vous vous trompez à la
„ mine, car voici de quoi faire emplette. Diſant
„ cela, Panurge tire ample & longue bourſe,

„ que par cas fortuit, contre ſon naturel, avoit
„ pleine de ducatons, de laquelle opulence le
„ Marchand fut ébahi, & incontinent gauſſe-
„ rie ceſſa à l'aſpect d'objet tant reſpectable com-
„ me eſt argent. Par icelui alléché, le Marchand
„ demanda, quatre, cinq, ſix fois plus que ne
„ valoit le mouton; à quoi Panurge fit comme
„ riche enfant de Paris, le prit au mot, de peur
„ que mouton ne lui échappât, tirant de ſa bourſe
„ le prix exorbitant, ſans autre mot dire que
„ patience, patience; mit les deniers ès mains
„ du Marchand, & choiſit à même le troupeau,
„ un grand & beau maître mouton, qu'il em-
„ porta brandi ſous ſon bras; car de force au-
„ tant que malin vouloir avoit: cependant le
„ mouton crioit, bêloit; & en conſéquence na-
„ turelle, oyant celui-ci bêler, bêloient enſem-
„ blement les autres moutons, comme diſant
„ en leur langage moutonnois: où menez-vous
„ notre compagnon? De même diſoient, mais
„ en langage plus articulé, les aſſiſtants à Pa-
„ nurge: Où diantre menez-vous ce mouton, &
„ qu'en allez-vous faire? A quoi! répond Pa-
„ nurge: Le mouton n'eſt-il pas à moi? je l'ai
„ payé, & chacun de ſon bien fait ce qu'il s'a-
„ viſe. Ce mouton s'appelle Robin, comme moi;
„ Dindenaut l'a dit; Robin mouton ſait bien
„ nager, je le vois à ſa mine. Et ce diſant, ſu-
„ bitement jetta ſon mouton en pleine mer,
„ criant: Nage, Robin, nage, mon mignon. Or,
„ Robin mouton allant à l'eau, criant, bêlant,
„ tous les moutons criant, bêlant en pareille
„ intonation, commencerent ſoi jetter après, &
„ ſauter en mer à la file, ſi que le débat entr'eux
„ étoit à qui ſuivroit le premier ſon compagnon
„ dans l'eau; car nature a fait de tous les ani-
„ maux mouton le plus ſot, & à ſuivre un mau-
„ vais exemple le plus enclin, fors l'homme.
„ Le Marchand, tout ceci voyant, demeurant
„ ſtupéfait & tout effrayé, s'efforçant à retenir ſes

„ moutons de tout ſon pouvoir; pendant quoi, „ Panurge en ſon ſang froid rancunier, lui diſoit : Patience, Dindenaut, patience, & ne „ vous bougez ni tourmentez, Robin mouton „ reviendra à nage, & ſes compagnons le reſuivront. Venez, Robin, venez, mon fils : & „ enſuite crioit aux oreilles de Dindenaut, comme avoit par Dindenaut été crié aux ſiennes, „ en ſigne de moquerie : Bez, bez. Finalement, „ Dindenaut voyant périr tous ſes moutons, en „ prit un grand & fort par la toiſon, cuidant „ ainſi, lui retenant, retenir le reſte ; mais ce „ mouton puiſſant entraîna Dindenaut lui-même „ en l'eau ; & ce fut lors que Panurge redoubla de crier : Nage, Robin, nage, Dindenaut; „ bez, bez, bez; tant que par noiement des moutons & du Marchand, cette aventure fut finie, „ dont Panurge ne rioit que ſous barbe, parce „ que jamais on ne le vit rire en plein, que je „ ſache. „ Moliere, comme l'a obſervé Dufreſny, a pris dans ce conte de Rabelais, deux ou trois jeux de théâtre, & La Fontaine pluſieurs bons mots.

Le Comédien la Rancune, un des Héros du *Roman comique* de Scaron, entre dans une hôtellerie un peu plus que demi-ivre. La ſervante de la Rappiniere (autre Héros du Roman) qui le conduiſoit, dit à l'hôteſſe qu'on lui dreſſât un lit. Voici le reſte de notre écu, dit l'hôteſſe; ſi nous n'avions pas d'autre pratique que celle-là, notre louage ſeroit mal payé. Taiſez-vous, ſotte, lui dit ſon mari, Monſieur de la Rappiniere nous fait trop d'honneur; que l'on dreſſe un lit à ce Gentilhomme. Voire qui en auroit, dit l'hôteſſe, il ne m'en reſtoit qu'un, que je viens de donner à un Marchand du bas-Maine. Le Marchand entra là-deſſus ; & ayant appris le ſujet de la conteſtation, offrit la moitié de ſon lit à la Rancune, ſoit qu'il eût affaire à la Rappiniere, ou qu'il fût obligeant de ſon naturel. La Rancune l'en re-

mercia, autant que ſa ſéchereſſe de civilité le put permettre. Le Marchand ſoupa ; l'hôte lui tint compagnie, & la Rancune ne ſe fit pas prier deux fois pour faire le troiſieme, & ſe mit à boire ſur nouveaux fraix. Ils parlerent des impôts, peſterent contre les Maltôtiers, réglerent l'Etat, & ſe réglerent ſi peu eux-mêmes, l'hôte tout le premier, qu'il tira ſa bourſe de ſa pochette, & demanda à compter, ne ſe ſouvenant plus qu'il étoit chez lui. Sa femme & ſa ſervante l'entraînerent par les épaules dans ſa chambre, & le mirent ſur un lit tout habillé. La Rancune dit au Marchand qu'il étoit affligé d'une difficulté d'urine, & qu'il étoit bien fâché d'être contraint de l'incommoder. A quoi le Marchand lui répondit qu'une nuit étoit bientôt paſſée. Le lit n'avoit point de ruelle, & joignoit la muraille ; la Rancune s'y jetta le premier ; & le Marchand s'y étant mis après, en la bonne place, la Rancune lui demanda le pot-de-chambre. Eh ! qu'en voulez-vous faire, dit le Marchand ? Le mettre auprès de moi, de peur de vous incommoder, dit la Rancune. Le Marchand lui répondit qu'il le lui donneroit quand il en auroit affaire, & la Rancune n'y conſentit qu'à peine, lui proteſtant qu'il étoit au déſeſpoir de l'incommoder. Le Marchand s'endormit ſans lui répondre ; & à peine commença-t-il à dormir de toute ſa force, que le malicieux Comédien, qui étoit homme à s'éborgner pour faire perdre un œil à un autre, tira le pauvre Marchand par le bras en lui criant : Monſieur, ho, Monſieur ? Le Marchand, tout endormi, lui demanda en bâillant : Que vous plaît-il ? Donnez-moi un peu le pot-de-chambre, dit la Rancune, qui ſe mit en devoir de piſſer ; & après avoir fait cent efforts, ou fait ſemblant de les faire, juré cent fois entre ſes dents, & s'être bien plaint de ſon mal, il rendit le pot-de-chambre au Marchand, ſans avoir piſſé une ſeule goutte. Le Marchand

le remit à terre, & dit, ouvrant la bouche auſſi grande qu'un four, à force de bâiller : Vraiment, Monſieur, je vous plains bien, & ſe rendormit tout auſſi-tôt. La Rancune le laiſſe embarquer bien avant dans le ſommeil; & quand il le vit ronfler comme s'il n'eût fait autre choſe toute ſa vie, le perfide l'éveilla encore, & lui demanda le pot-de-chambre auſſi méchamment que la premiere fois. Le Marchand le lui remit entre les mains, auſſi bonnement qu'il avoit déjà fait; & la Rancune le porta à l'endroit par où l'on piſſe, avec auſſi peu d'envie de piſſer que de laiſſer dormir le Marchand. Il cria encore plus fort qu'il n'avoit fait, & fut deux fois plus long-temps à ne point piſſer, conjurant le Marchand de ne prendre plus la peine de lui donner le pot-de-chambre, & ajoutant que ce n'étoit pas la raiſon, & qu'il le prendroit bien. Le pauvre Marchand, qui eût alors donné tout ſon bien pour dormir ſon ſoul, lui répondit toujours en bâillant, qu'il en uſât comme il lui plairoit, & remit le pot-de-chambre en ſa place, & ſe donnerent le bon ſoir fort civilement; & le pauvre Marchand eût parié tout ſon bien, qu'il alloit faire le plus beau ſomme qu'il eût fait de ſa vie. La Rancune, qui ſavoit bien ce qui devoit arriver, le laiſſa dormir de plus belle; & ſans faire conſcience d'éveiller un homme qui dormoit ſi bien, il lui alla mettre le coude dans le creux de l'eſtomac, l'accablant de tout ſon corps, & avançant l'autre bras hors du lit, comme on fait quand on veut amaſſer quelque choſe qui eſt à terre. Le malheureux Marchand ſe ſentant étouffer & écraſer la poitrine, s'éveilla en ſurſaut, criant horriblement : Eh ! morbleu, Monſieur, vous me tuez. La Rancune d'une voix auſſi douce & poſée que celle du Marchand avoit été véhémente, lui répondit : Je vous demande pardon, je voulois prendre le pot-de-chambre. Ah! vertubleu, s'écrie l'autre, j'aime bien mieux

vous le donner, & ne dormir de toute la nuit; vous m'avez fait un mal dont je me ſentirai toute ma vie. La Rancune ne lui répondit rien, & ſe mit à piſſer ſi largement & ſi roide, que le bruit ſeul du pot-de-chambre eût pu réveiller le Marchand : il emplit le pot-de-chambre, béniſſant le Seigneur avec un hypocriſie de ſcélérat. Le pauvre Marchand le félicitoit le mieux qu'il pouvoit de ſa copieuſe éjaculation d'urine, qui lui faiſoit eſpérer un ſommeil qui ne ſeroit plus interrompu, quand le maudit la Rancune, faiſant ſemblant de remettre le pot-de-chambre à terre, lui laiſſa tomber le pot-de-chambre & tout ce qui étoit dedans ſur le viſage, ſur la barbe & ſur l'eſtomac, en criant, en hypocrite : Eh ! Monſieur, je vous demande pardon. Le Marchand ne répondit rien à ſa civilité; car auſſi-tôt qu'il ſe ſentit noyé de piſſat, il ſe leva, heurlant comme un homme furieux, & demanda de la lumiere. La Rancune, avec une froideur capable de faire renier un Théatin, lui diſoit : Voilà un grand malheur ! Ce Marchand continua ſes cris. L'hôte, l'hôteſſe, les ſervantes & les valets y vinrent. Le Marchand leur dit qu'on l'avoit fait coucher avec un diable, & pria qu'on lui fît du feu autre part. On lui demanda ce qu'il avoit. Il ne répondit rien, tant il étoit en colere, prit ſes habits & ſes hardes, & s'en alla ſe ſécher dans la cuiſine, où il paſſa le reſte de la nuit ſur un banc, le long du feu. L'hôte demanda à la Rancune ce qu'il lui avoit fait. Il lui dit, feignant une grande ingénuité : Je ne ſais de quoi il peut ſe plaindre; il s'eſt éveillé, & m'a réveillé en criant au meurtre; il faut qu'il ait fait quelque mauvais ſonge, ou qu'il ſoit fou; & de plus, il a piſſé au lit. L'hôteſſe y porta la main, & dit qu'il étoit vrai, que ſon matelas étoit tout percé, & jura ſon grand Dieu qu'il le payeroit. Ils donnerent le bon ſoir à la Rancune, qui dormit toute

la nuit, auſſi paiſiblement qu'auroit fait un homme de bien.

SUICIDE.

PHilippe Mordant, couſin germain de ce fameux Comte de Peterboroug, ſi connu dans toutes les Cours de l'Europe, étoit un jeune homme de vingt-ſept ans, beau, bien fait, riche, né d'un ſang illuſtre, pouvant prétendre à tout, & paſſionnément aimé de ſa maîtreſſe. Il prit à ce Mordant un dégoût de la vie; il paya ſes dettes, écrivit à ſes amis pour leur dire adieu, & même fit des vers, dont voici les derniers traits en François:

L'opium peut aider le Sage;
Mais, ſelon mon opinion,
Il lui faut, au-lieu d'opium,
Un piſtolet & du courage.

Il ſe conduiſit ſelon ſes principes, & ſe dépêcha d'un coup de piſtolet, ſans en avoir donné d'autre raiſon, ſinon que ſon ame étoit laſſe de ſon corps, & que quand on eſt mécontent de ſa maiſon, il faut en ſortir: il ſembloit qu'il eût voulu mourir, parce qu'il étoit dégoûté de ſon bonheur.

Richard Smith donna un étrange ſpectacle au monde, pour une cauſe fort différente. Richard Smith étoit dégoûté d'être réellement malheureux il avoit été riche, & il étoit pauvre; il avoit eu de la ſanté, & il étoit infirme. Il avoit eu une femme, à laquelle il ne pouvoit faire partager que ſa miſere: un enfant au berceau étoit le ſeul bien qui lui reſtoit. Richard Smith & Bridget Smith, d'un commun conſentement, après s'être tendrement embraſſés, & avoir donné le dernier baiſer à leur enfant, ont commencé par tuer cette pauvre créature,

créature, & enſuite ſe ſont pendus aux colonnes de leur lit. Je ne connois nulle part, ajoute *M. de Voltaire*, qui rapporte ces faits, aucune horreur de ſang froid qui ſoit de cette force; mais la lettre que ces infortunés ont écrite à M. Brindlay, leur couſin, eſt auſſi ſinguliere que leur mort même. Nous croyons, diſent-ils, que Dieu nous pardonnera, &c. Nous avons quitté la vie, parce que nous étions malheureux ſans reſſource, & nous avons rendu à notre fils unique le ſervice de le tuer, de peur qu'il ne devînt auſſi malheureux que nous, &c. Il eſt à remarquer que ces gens, après avoir tué leur fils, par tendreſſe paternelle, ont écrit à un ami pour lui recommander leur chat & leur chien. Ils ont cru apparemment, qu'il étoit plus aiſé de faire le bonheur d'un chat & d'un chien dans le monde, que celui d'un enfant, & ils ne vouloient pas être à charge à leur ami.

Milord Saarboroug a quitté la vie avec le même ſang froid qu'il avoit quitté ſa place de grand Ecuyer. On lui reprochoit, dans la chambre des Pairs, qu'il prenoit le parti du Roi, parce qu'il avoit une belle charge à la Cour. Meſſieurs, dit-il, pour vous prouver que mon opinion ne dépend pas de ma place, je m'en demets dans l'inſtant. Il ſe trouva depuis embarraſſé entre une maîtreſſe qu'il aimoit, mais à qui il n'avoit rien promis, & une femme qu'il eſtimoit, mais à qui il avoit fait une promeſſe de mariage. Il ſe tua pour ſe tirer d'embarras. *Mêlanges de Littérature & de Philoſophie.*

Robeck, qui étoit un autre fou de cette eſpece, délibéra avant de ſe tuer. Il délibéra même ſi poſément, qu'il eut la patience de faire un livre, un gros livre, bien long, bien peſant, bien froid; & quand il eut établi, ſelon lui, qu'il étoit permis de ſe donner la mort, il ſe la donna avec la même tranquillité. *Rouſſeau.*

Une Dame d'un certain âge, ſeule, riche &

ſans enfants, avoit reçu dans ſa maiſon un ouvrier qui travailloit en journée, & qui étoit chargé d'une femme & d'un petit enfant. C'étoient d'honnêtes gens, fort rangés & fort laborieux; mais leur travail ſuffiſoit à peine à leur ſubſiſtance. La femme de l'ouvrier alla, au bout de quelques jours, trouver la Maîtreſſe de la maiſon, & la pria de lui permettre de laiſſer ſon enfant auprès d'elle pendant qu'elle ſortiroit pour une affaire très-preſſée. La Dame y conſentit. Mais, ma bonne Dame, inſiſta la pauvre femme, je vous le recommande bien: ne le laiſſez manquer de rien juſqu'à ce que je revienne, je vous en conjure. La Dame l'aſſura qu'elle en auroit ſoin, & la mere ſortit. On ne la revit pas de la journée, ni le pere non plus. Trois jours ſe paſſent ſans qu'on entende parler d'eux: enfin on découvrit qu'ils s'étoient jettés tous deux dans la Tamiſe. La Dame s'eſt regardée comme engagée par ſa parole à prendre ſoin de l'enfant qu'on lui avoit confié, & elle s'eſt chargée de ſon éducation. *Papiers Anglois de* 1761.

Les mêmes Papiers Anglois de 1762, font mention qu'au mois de Décembre, un pauvre homme, ayant été ramaſſer du bois mort dans la forêt de Hydepark, vit un Gentilhomme bien mis, ayant une épée à ſon côté & une cocarde à ſon chapeau, qui ſe promenoit d'un air triſte & rêveur. Ce pauvre homme, croyant que c'étoit un Officier qui venoit là pour ſe battre en duel, ſe cache derriere un rocher. Le Gentilhomme s'approcha de cet endroit, ouvrit un papier qu'il lut avec l'air fort ému, & qu'il déchira. Il tira enſuite un piſtolet de ſa poche, regarda l'amorce & battit la pierre avec une clef. Après avoir jetté ſon chapeau à terre, il appuya le piſtolet ſur ſon front; l'amorce prit; le coup ne partit point. L'homme qui s'étoit caché, s'élança ſur l'Officier, & lui arracha ſon piſtolet; mais celui-ci mit l'épée à la main, & voulut en

percer ſon libérateur, qui lui dit tranquillement: „ Frappez, je crains auſſi peu la mort que vous; „ mais j'ai plus de courage : il y a plus de „ vingt ans que je vis dans les peines & dans „ l'indigence, & j'ai laiſſé à Dieu le ſoin de „ mettre fin à mes maux. „ Le Gentilhomme touché de cette réponſe, reſta un moment immobile, répandit un torrent de larmes, & tira ſa bourſe qu'il donna à cet honnête vieillard. Il prit enſuite ſon nom & ſon adreſſe; & lui fit jurer de ne faire aucunes perquiſitions à ſon ſujet, ſi le hazard les faiſoit rencontrer encore.

Une Angloiſe, à qui l'extrême miſere avoit tourné la tête, ne voyoit pour elle d'autre parti que d'aller ſe jetter dans la Tamiſe : elle exécuta cet affreux projet; mais un homme qui ſe trouva près delà, l'arracha des bras de la mort. Il s'attendoit à quelque remerciement de la part de cette malheureuſe femme, lorſqu'elle lui dit d'un air aſſez tranquille : Puiſque vous m'avez privée de la ſeule reſſource qui me reſtoit, vous êtes obligé de m'en indemniſer; je ſuis dans la plus affreuſe miſere, vous voulez que je vive, vous me nourrirez donc. *Journal Encyclopédique.*

Terminons cet article de Suicide par cette belle penſée de M. Rouſſeau. —— Que ſont dix, vingt, trente ans pour un être immortel? La peine & le plaiſir paſſent comme une ombre; la vie s'écoule en un inſtant; elle n'eſt rien par elle-même, ſon prix dépend de ſon emploi. Le bien ſeul qu'on a fait, demeure, & c'eſt par lui qu'elle eſt quelque choſe. O homme, ne dis donc plus que c'eſt pour toi un mal que de vivre, puiſqu'il dépend de toi ſeul que ce ſoit un bien, & que ſi c'eſt un mal d'avoir vécu, c'eſt une raiſon de plus de vivre encore. Ne dis pas non plus, qu'il t'eſt permis de mourir; car autant vaudroit dire qu'il t'eſt permis de n'être pas homme, qu'il t'eſt permis de te révolter contre l'Auteur de ton être, & de tromper ta deſtination.

SUISSES.

LA Suiſſe, abondante en hommes qu'elle eſt hors d'état de nourrir, s'eſt vue depuis long-temps obligée de les envoyer au ſervice de différents Princes qui veulent les ſoudoyer ; c'eſt ce qui a pu donner lieu à ce proverbe : *Point d'argent, point de Suiſſe.*

L'empreſſement de tous les Souverains à avoir des ſoldats de cette Nation, fait le plus bel éloge de leur valeur. François I. ſut un jour rendre aux Suiſſes la juſtice qu'ils méritoient. Ce Prince, priſonnier à la bataille de Pavie en 1525, fut conduit après l'action, à travers le champ de bataille où il devoit être gardé. Les Impériaux lui firent obſerver que tous ſes Gardes-Suiſſes s'étoient fait tuer dans leur rang, & qu'ils étoient couchés morts les uns près des autres. *Si toutes mes troupes avoient fait leur devoir comme ces braves gens*, dit le Prince attendri à ce ſpectacle, *je ne ſerois pas votre priſonnier, mais vous ſeriez les miens.* Hiſt. Militaire des Suiſſes au Service de France.

Un Miniſtre de Louis XIV. diſoit à ce Prince, devant Pierre Stuppa, Colonel du régiment des Gardes-Suiſſes, qu'avec l'or & l'argent que les Suiſſes avoient reçus des Rois de France, on pourroit paver une chauſſée de Paris à Bâle. " Cela „ peut être vrai, Sire, replique le Colonel ; mais „ auſſi, ſi on pouvoit raſſembler tout le ſang „ que ceux de ma Nation ont verſé pour le Ser„ vice de votre Majeſté, & des Rois ſes prédéceſ„ ſeurs, on pourroit en faire un canal pour aller „ de Paris à Bâle. „

La franchiſe & la naïveté forment le principal caractere du Suiſſe ; on lui reproche, non

ſans quelque raiſon, d'être obſtiné & peu ſobre.

Un Suiſſe avoit été poſté à la porte d'une ſalle d'aſſemblée. Il lui avoit été ordonné de ne laiſſer entrer que ceux qui auroient des billets. Un homme de qualité ſe préſente avec ſa compagnie; le Suiſſe, qui ne lui vit point de billets, lui dit bruſquement : *Entrer dedans point.* Jamais on ne put le fléchir que lorſque l'homme de qualité s'aviſa de lui dire : *Moi ne vouloir point entrer dedans, mais vouloir ſortir dedans. Ah! pour ſortir bon*, dit le Suiſſe, *mais pour entrer point ;* & alors il le pouſſe lui-même dans la ſalle. Combien de perſonnes reſſemblent à ce Suiſſe, & ne s'arrêtent qu'au mot!

On demandoit à un Suiſſe ſi ſon Maître y étoit. Il n'y eſt pas. — Quand reviendra-t-il? — Lorſque Monſieur, répondit le Suiſſe, a donné ordre de dire qu'il n'y eſt pas, on ne ſait pas quand il reviendra.

Deux ſoldats aux Gardes & un Suiſſe buvoient enſemble pluſieurs bouteilles de vin dans une cour; & comme il pleuvoit, le Suiſſe avoit ſoin, toutes les fois qu'on lui verſoit à boire, d'élever ſon chapeau au-deſſus de ſon verre, de peur qu'il n'y tombât une goutte d'eau.

On a fait ce conte d'un Suiſſe qui ſe ſentoit indiſpoſé. Il alla conſulter un Médecin, qui lui ordonna un lavement le ſoir, le lendemain matin une ſaignée & un lavement, & le matin du jour ſuivant une médecine. Le Suiſſe, étant retourné chez lui, fit réflexion qu'il avoit un voyage à faire le lendemain. Comme il ne pouvoit pas retarder ce voyage, il s'aviſa de prendre le ſoir même tout ce que le Médecin lui avoit ordonné, & partit ſans ſonger depuis à ſon mal.

Madame de Monteſpan, qui venoit de ſuccéder à la Ducheſſe de la Valiere, dans le cœur du Roi, alla voir une de ſes amies qu'elle ne trouva point. Elle recommanda bien au Suiſſe de dire à la Dame du logis qu'elle étoit venue pour la

voir. Me connois-tu bien, lui dit-elle? Oh qu'oui, répondit le Suiſſe, c'eſt vous qui avez acheté la charge de Madame la Valiere.

Paris, dit Scaron dans ſon *Roman comique*, à un rieur d'office dans chacun de ſes quartiers. Dans les troupes, chaque compagnie a ordinairement le ſien; c'eſt une eſpece de bel eſprit qui fait des chanſons d'armées, & qui divertit ſes camarades. Les Suiſſes ont auſſi de ces plaiſants qu'ils nomment *Luſtig*; mais comme ils ne ſont point en état de faire beaucoup de dépenſe en eſprit, ils n'en ont qu'un par régiment. Sa charge n'eſt pas fort difficile à remplir; car il ſuffit qu'il ouvre la bouche, pour que l'on croie qu'il a dit quelque plaiſanterie. Un jour que tout le régiment des Gardes-Suiſſes alloit à Verſailles pour une revue, le *Luſtiger* étoit dans les premiers rangs, il ouvrit la bouche, & ſes camarades qui étoient à ſes côtés ayant ri, le ris courut de rang en rang juſqu'aux derniers du régiment. Quelqu'un demanda à un de ceux qui étoient à la queue, ce qu'ils avoient tous à rire, & le ſoldat répondit ingénument: Le *Luſtiger l'être la haut qui l'haver dit quet choſe qui être trôle.*

Dans une Lettre que M. Racine écrit à Boileau, du camp près de Namur, en 1692, il lui dit: Je vous ai vu rire aſſez volontiers de ce que „ le vin fait quelquefois faire aux ivrognes. Hier, „ un boulet de canon emporta la tête d'un de „ nos Suiſſes dans la tranchée. Un autre Suiſſe, „ ſon camarade, qui étoit auprès, ſe mit à rire „ de toute ſa force, en diſant: „ *Hô hô, cela eſt plaiſant; il reviendra ſans tête dans le camp.*

Deux Suiſſes déſerteurs alloient avoir la tête caſſée. Louis XIV. qui les vit paſſer, leur accorda la vie. Ces deux Suiſſes coururent auſſi-tôt après Sa Majeſté lui demander pour boire.

Un Capitaine Suiſſe faiſoit enterrer pêle-mêle, ſur le champ de bataille, les morts & les mou-

rants. On lui repréſente que quelques-uns des enterrés reſpiroient encore & ne demandoient qu'à vivre; *bon*, dit-il, *ſi on vouloit les écouter, il n'y en auroit pas un de mort.*

TÉMÉRITÉ.

LA Témérité eſt ici priſe pour cette fureur brutale qui ſe précipite dans le danger, parce qu'elle ne le voit pas, ou du moins, parce qu'elle n'en prévoit pas les conſéquences. La Témérité peut être regardée comme l'ivreſſe du courage. *Voyez Courage.*

En 1554, les peuples de Cambaye s'avançoient pour faire le ſiege de Diu, Citadelle dont les Portugais étoient les maîtres. Fernand Caſtagnhoſo en ſortit auſſi-tôt avec la moindre partie du corps qui étoit à ſes ordres, & s'étant jetté ſans précaution au milieu de la Cavalerie Indienne, ſe fit maſſacrer avec dix-ſept Portugais qui l'accompagnoient. A cette nouvelle, le Gouverneur, Diégo de Norogna, tranſporté de colere, voulut aller combattre lui-même l'ennemi. Un Officier le ſaiſit au corps & le pria de conſidérer à quel péril il alloit expoſer lui & la citadelle. *Si je péris*, dit-il bruſquement, *que m'importe ce qui arrivera après moi?* Ces paroles dites dans la chaleur de l'action, mais qui manifeſtoient un courage peu réfléchi, lui coûterent la Vice-Royauté des Indes. Quelqu'un les ayant rapportées à la Cour, lorſqu'il étoit queſtion de lui donner cette place, il en fut exclus pour toujours. *Conquêtes des Portugais dans le Nouveau-Monde.*

TERREUR PANIQUE.

ON voit dans l'Hiſtoire ancienne, que ſouvent des craintes ſoudaines, quoique mal fondées, ont décidé du deſtin des armées. L'hiſtoire moderne en fournit auſſi des exemples.

Arnould, fils naturel de Carloman, diſputoit, en 888, l'Empire à Gui, Duc de Spolete, qui s'étoit déjà rendu maître de Rome. Arnould, après pluſieurs batailles, arriva devant cette Capitale & ſe préparoit à en faire le ſiege, lorſqu'un lievre effrayé traverſa le camp en courant vers la ville. Ses ſoldats le pourſuivirent en jettant de grands cris. Les aſſiégés, ignorant ce qui ſe paſſoit, crurent que c'étoit le ſignal pour monter à l'aſſaut. Comme leurs préparatifs pour la défenſe n'étoient point encore faits, la frayeur les ſaiſit, ils abandonnent leurs remparts. Arnould s'en apperçoit, profite du moment, monte à l'aſſaut, prend Rome & s'y fait couronner Empereur.

En 1598, un détachement de François, commandés par Leſdiguieres, attaque la tour de Moyranc. Il fait une breche & tente un aſſaut qui eſt ſoutenu avec toute l'intrépidité poſſible. Durant la plus grande chaleur de l'action, un Trompette hardi monte par une échelle, gagne le lieu le plus élevé de la tour, ſonne la charge, & jette une ſi grande conſternation parmi les aſſiégés, qu'ils ſe précipitent dans les foſſés. On en fait une boucherie horrible; de trois cens qu'ils ſont, il n'en échappe que deux. *Hiſtoire de Leſdiguieres.*

L'Angleterre avoit, en 1746, formé le projet de ruiner le port de l'Orient, & avec lui, la compagnie des Indes de France. Pour l'exécution

tion de ce grand deſſein, le Général Sinclair débarque avec ſept mille hommes ſur les côtes de Bretagne, & ſomme l'Orient, qui ſe rend le premier jour de l'attaque. Les tambours des milices de l'Orient, peu inſtruits, battent le matin la générale. Sinclair demande à des gens du pays la raiſon de cet air de guerre après la capitulation. On lui répond qu'on lui a tendu un piege en capitulant, & qu'on va fondre ſur lui avec douze mille hommes. Pendant cet entretien le vent change, & l'Amiral Leſtoc en avertit par un ſignal. Sinclair, craignant d'être attaqué, quitte ſon poſte & ſe retire précipitamment. Cependant, ceux qui ont fait la capitulation ſortent de la ville pour ſe ſoumettre au Général Anglois. Ils ne peuvent revenir de leur ſurpriſe, quand ils ne trouvent perſonne dans le camp. La poltronnerie & la ſottiſe, ajoute l'Auteur, ſont égales des deux parts. *Hiſtoire de la guerre de* 1741.

TIMIDITÉ.

LA Timidité eſt ici priſe pour la crainte du blâme. On a dit que cette crainte fait ſouvent un ſot d'un homme d'eſprit, en lui ôtant la préſence d'eſprit & la confiance néceſſaires dans le commerce du monde. Madame de Staal peint très-bien dans ſes Mémoires, écrits d'un ſtyle naïf & enjoué, les balourdiſes que cette eſpece de Timidité dont nous parlons lui fit ſouvent commettre auprès de la Ducheſſe du Maine. Elle étoit chez cette Ducheſſe en qualité de femme-de-chambre : " La premiere fois, dit-elle, que „ je lui donnai à boire, je verſai l'eau ſur elle, „ au-lieu de la mettre dans le verre. Le défaut „ de ma vue extrêmement baſſe, joint au trou-

„ ble où j'étois toujours en l'approchant, me „ faiſoit paroître dépourvue de toute compréhen„ ſion pour les choſes les plus ſimples. Elle „ me dit un jour de lui apporter du rouge, & „ une petite taſſe avec de l'eau qui étoit ſur ſa „ toilette : j'entrai dans ſa chambre où je de„ meurai éperdue, ſans ſavoir de quel côté tour„ ner. La Princeſſe de Guiſe y paſſa par hazard, „ & ſurpriſe de me trouver dans cet égarement : „ Que faites-vous donc là, me dit-elle ? Eh ! Ma„ dame, lui dis-je, du rouge, une taſſe, une „ toilette, je ne vois rien de tout cela. Touchée „ de ma déſolation, elle me mit en main ce „ que, ſans ſon ſecours, j'aurois inutilement „ cherché. Je dirai encore quelques-unes de mes „ bévues plus ſingulieres, & qui ſembloient te„ nir de l'imbécillité. Madame la Ducheſſe du „ Maine étant à ſa toilette, me demanda de la „ poudre, je pris la boîte par le couvercle ; elle „ tomba comme de raiſon, & toute la poudre „ ſe répandit ſur la toilette & ſur la Princeſſe, „ qui me dit fort doucement : quand vous pre„ nez quelque choſe, il faut que ce ſoit par en „ bas. Je retins ſi bien cette leçon, qu'à quel„ ques jours delà, m'ayant demandé ſa bourſe, „ je la pris par le fond ; & je fus fort étonnée „ de voir une centaine de louis qui étoient de„ dans, couvrir le parquet : je ne ſavois plus „ par où rien prendre. Je jettai, encore auſſi „ ſottement, un paquet de pierreries que je pris „ tout au beau milieu. „ *Mémoires de Madame de Staal.*

TOST.

MOt qui en Anglois ſignifie *rôtir.* Il ſe dit plus particuliérement de l'action de boire à la

ſanté des belles à la mode. Voici l'Anecdote qui y donna lieu. Une maîtreſſe du Roi d'Angleterre venoit de ſe baigner. Un des Courtiſans avala par galanterie une taſſe d'eau du bain de la Déeſſe ; chacun en but à ſon tour ; le dernier dit, je retiens la rôtie, faiſant alluſion à l'uſage du temps, de boire avec une rôtie au fond du verre : Origine du *Toſt* Anglois.

TRAHISON.

ON lit avec plaiſir, dans les Notes d'Amelot ſur Tacite, ce trait de deux Gentilshommes qui, au milieu d'une aſſemblée bachique, font voir toute la franchiſe de leur ame & leur horreur pour la Trahiſon. Sous la minorité de Louis XIV., deux Gentilshommes François, l'un de Picardie, nommé d'Eſclainvilliers, & l'autre de Champagne, nommé de Renneville, tous deux morts Lieutenants-Généraux, mangeoient un jour enſemble avec pluſieurs autres Officiers. D'Eſclainvilliers dit à la compagnie : *Buvons à la ſanté du Roi :* puis s'adreſſant à Renneville, ajouta : *Mon ami, je te la porte ; car vive Dieu, ſi tous les Gentilshommes nous reſſembloient, il n'y auroit point de Traîtres en France.* Tous les conviés auſſi-tôt, mettant la main ſur leur épée, prierent Dieu de changer en poiſon le vin qu'ils alloient boire à la ſanté du Roi, s'ils avoient d'autre penſée dans l'ame, que de verſer leur ſang pour le ſervice de leur Prince & de leur patrie. Action, ajoute Amelot, qui fut d'autant plus agréable à la Reine régente, que cela ſe paſſa au fort de nos guerres civiles, où chacun ſe vendoit au plus offrant.

Oran qui, depuis le Cardinal de Ximenes, fait partie de la domination d'Eſpagne, étoit aſſiégé

en 1706 par les Maures. Philippe V., malgré la ſituation preſque déſeſpérée de ſes affaires, ordonna au Comte de Sancta-Cruz d'y conduire des ſecours. Mais ce lâche Officier, au-lieu de prendre la route d'Afrique, alla livrer ſes galeres & ſes troupes à la flotte Angloiſe; ce qui fut cauſe que ce Port tomba entre les mains des Infideles. Un Archidiacre de Cordoue, frere du perfide, inſtruit de cette action, courut auſſi-tôt à la paroiſſe chercher le regiſtre des baptêmes; & arrachant la feuille où le nom du Comte étoit inſcrit, il dit, avec une fureur dont l'honneur étoit le principe: " Qu'il ne reſte parmi les hommes nul ſouvenir d'un homme auſſi mépriſable. „ *Mémoires de Saint-Philippe.*

Les Traîtres ont été ſouvent punis par ceux mêmes qui les ont employés. L'hiſtoire fournit tant d'exemples de cette vérité, qu'il y a lieu de s'étonner qu'il ſe trouve encore des hommes, quelque lâches qu'ils ſoient, qui trafiquent de la confiance publique.

En 1522, lorſque Soliman II. aſſiégeoit Rhodes, un Traître s'offrit de le rendre maître de la Place, & l'Empereur promit de lui faire épouſer une de ſes filles, ſi l'entrepriſe réuſſiſſoit. Elle réuſſit, & le Sultan ſommé de ſa promeſſe, fit venir ſa fille qui parut couverte d'or & de pierreries, & lui aſſigna une dot conſidérable. Se tournant enſuite vers le Traître: " Vous voyez, „ lui dit-il, ſi je ſais tenir ma parole; mais comme vous êtes Chrétien, continua-t-il, & que „ ma fille eſt Muſulmane, je ne puis vous la „ donner que vous ne ſoyez Muſulman en-dedans & en-dehors de la peau; c'eſt ainſi que „ nous nous faiſons tous un devoir de l'être. Il „ ne s'agit point ici de parole, ni de renier votre Chriſt par intérêt, mais de vous dépouiller „ entiérement de cette peau baptiſée & incirconciſe que vous portez. „ En même-temps ce Prince donna ordre que ſon prétendu gendre

futur fût écorché, & qu'on le couchât enſuite dans un lit couvert de ſel, afin qu'il prît la peau d'un vrai Mahométan, après quoi on lui ameneroit ſon épouſe. L'ordre fut exécuté, & le Traître ne retira d'autre fruit de ſa Trahiſon, que de mourir au milieu des tourments.

TRIVELINADE.

SOrte de facétie ainſi nommée du nom de *Trivelin*, ancien farceur qui excelloit dans le bas comique. *Ménage* contoit volontiers la *Trivelinade* ſuivante.

Trivelin, monté ſur un beau cheval d'Eſpagne bien harnaché, ſe laiſſe gagner par le ſommeil. A peine eſt-il deſcendu de cheval, qu'il ſe jette au pied d'un arbre & s'endort, après avoir eu néanmoins la précaution d'engager la bride autour de ſon bras. Des voleurs ſurviennent, dégagent adroitement le cheval qu'ils emmenent, & laiſſent la bride au dormeur. Trivelin s'étant éveillé & ne trouvant plus ſon cheval, ſe tâtoit en diſant : Ou je ſuis Trivelin, ou je ne le ſuis point. Si je ſuis Trivelin, que je ſuis malheureux ! car j'ai perdu un beau cheval ; mais ſi je ne ſuis pas Trivelin, que je ſuis heureux ! car j'ai gagné une belle bride. Il s'arrête à ce dernier ſentiment & ſe livre aux plus doux tranſports de la joie.

TURLUPINADE.

CE mot vient de *Turlupin*, farceur célebre qui faiſoit rire le peuple par de fauſſes pointes

& par de fades équivoques. Les gens de goût rejettent ces plaiſanteries ; c'eſt pour eux une eſpece de fauſſe monnoie à laquelle les mauvais plaiſants eſſaient en vain de donner cours.

Il étoit un temps que les Turlupinades regnoient à la Cour de France.

Toutefois à la Cour les Turlupins reſterent.

BOILEAU.

Le Roi des Turlupins étoit M. d'Armagnac. Ce Seigneur ſe trouvant un jour avec M. le Duc (Henri-Jules) depuis Prince de Condé, il lui demanda pourquoi on diſoit *guet-à-pens*, & non pas *guet-à-d'inde ?* Par la même raiſon, répondit le Prince, qu'on ne dit pas : Monſieur d'Armagnac eſt un *Turluchefne*, mais un *Turlupin*. (Longueruana.

Le Maréchal de***. n'étoit pas en état de faire ſes preuves pour être cordon bleu, il lui manquoit un degré. Le Roi témoigna à M. d'Armagnac qu'il avoit peine à ſurmonter cet obſtacle. Bon ! dit ce Seigneur, vous pouvez bien, Sire, faire ſauter un degré au Maréchal de***., puiſqu'il y en a à qui votre Majeſté a fait franchir l'eſcalier pour entrer.

Le Commandeur Fourbin de Janſon, étant à un repas avec le célebre Boileau, entreprit de le turlupiner ſur ſon nom. Quel nom, dit-il, portez-vous-là ? *Boileau*, j'aimerois bien mieux m'appeller *Boivin*. Ce Poëte lui répondit ſur le même ton : & vous, Monſieur, quel nom avez-vous choiſi ? *Janſon* : je préférerois d'être nommé *Jean-farine*, la farine ne vaut-elle pas mieux que le ſon ?

On doit mettre au rang des Turlupins, ceux qui plaiſantent ſur des défauts que la nature a donnés. Un Conſeiller borgne étoit en diſpute avec un de ſes Confreres qui étoit boiteux. Ils prirent pour juge un de leurs amis, qui, pour les aſſurer de ſon intégrité, leur dit ce proverbe :

Je ne ſuis ni pour le borgne, ni pour le boiteux.

Le même Conſeiller borgne, voulant décider ſeul une conteſtation épineuſe, une autre eſpece de Turlupin lui dit: Croyez-moi, empruntez les lumieres d'un de vos Confreres, deux yeux valent mieux qu'un.

Un homme, dont le nez étoit fort camard, étant venu à éternuer en préſence d'un railleur de ce caractere; celui-ci le ſalua, & ajouta: *Dieu vous conſerve la vue.* Celui qui venoit d'éternuer, ſurpris de ce vœu, lui demanda pourquoi il le faiſoit? Parce, répondit le railleur, que votre nez n'eſt pas propre à porter des lunettes.

Des Dames très-âgées demandoient à M. d'Aubigné, qu'elles trouverent dans une des ſalles du vieux Louvre, ce qu'il faiſoit là? *Vous voyez, Meſdames*, en les regardant, *que j'admire des Antiquités.*

TYRAN.

UN Religieux, dit le Poëte Sadi, étoit reſpecté dans Bagdad pour ſa piété, & le peuple & les Grands avoient confiance dans ſes prieres. Hoſchas Joſéph, Tyran de Bagdad, vint le trouver, & lui dit: Prie Dieu pour moi. O Dieu, s'écrie le Religieux, en élevant les mains au Ciel! ôte de la terre Hoſchas Joſeph. — Malheureux! tu me maudis, lui dit le Tyran? — Je demande au Ciel, répondit le Religieux, la plus grande grace qu'il puiſſe accorder à ton peuple & à toi.

USAGES.

IL n'eſt que trop ordinaire aux gens du monde, qui, pour la plupart, bornent leur petite ſcience à la connoiſſance des Uſages, de mépriſer ceux qui les ignorent. M. le Duc de Bourgogne ne penſoit point ainſi. En 1702, ce Prince commandoit en Flandres l'Armée Françoiſe. Un vieux Officier, qui connoiſſoit mieux ſon métier que les Uſages de la Cour, ſe mit à la table du Prince, ſans en avoir obtenu la permiſſion : on l'avertit de ſa faute, & il en demande pardon. *Monſieur*, lui dit obligeamment le Duc de Bourgogne, *vous ſouperez avec moi : je vous apprendrai la Cour, & vous m'apprendrez la Guerre.*

USURIER.

UN fameux Uſurier, qui voyoit tous les jours ſes profits diminuer, alla trouver un célebre Prédicateur pour le prier de prêcher vivement contre l'uſure. Celui-ci, qui le croyoit converti, lui dit, d'un ton ſaintement animé : Ah! mon frere, que je me réjouis de ce que la grace opere dans votre cœur! Vous n'y êtes pas, lui répondit froidement l'Uſurier. Je vous fais cette demande, parce qu'il y a tant d'Uſuriers dans la ville, que je ne gagne rien : ſi vous pouviez les corriger par vos Prédications, tout le monde viendroit à moi.

Un autre Uſurier, ou peut-être le même, étoit à l'article de la mort. Son Confeſſeur l'exhortoit de ſon mieux, & pour rendre ſon exhortation

plus pathétique, lui montroit un Crucifix. Le moribond le regarde fixement. Son Confeſſeur, qui le croit touché, lui préſente ce Crucifix qui étoit d'argent. Le malade le ſouleve, & dit, en le rendant : " Monſieur, je ne puis pas prêter „ grand'choſe là-deſſus. „ On pourra conclure de ce fait, que l'on meurt comme l'on a vécu.

VALEUR.

C'Eſt la force réunie au courage. Dans quelle ville la Valeur étoit-elle plus honorée qu'à Sparte ? Une troupe de Lacédémoniens, paſſant devant la ville de Corinthe, qui avoit des remparts, quelques Lacédémoniens demanderent : Quelles femmes habitent cette Cité ? Ce ſont, leur répondit-on, des Corinthiens. Ne ſavent-ils pas, reprirent-ils, ces hommes vils & lâches, que les ſeuls remparts impénétrables à l'ennemi, ſont des Citoyens déterminés à la mort. *Voyez Bravoure, Courage, François.*

Un mot, une plaiſanterie, dite à propos, a ſouvent plus ſervi à rappeller la Valeur des troupes, que la harangue la plus éloquente. Les François attaquent & battent, en 1690, le Prince de Waldek à Fleurus, près de Charleroi. Durant cette action, un Lieutenant-Colonel d'un Régiment François, dont le nom auroit bien mérité d'être conſervé, ſe trouve prêt à charger. Ne ſachant comment animer les ſiens, très-mécontents d'être entrés en campagne ſans être habillés, il leur dit : " Mes amis, voici de quoi vous con„ ſoler, puiſque vous avez le bonheur d'être en „ préſence d'un régiment vêtu de neuf. Char„ geons vigoureuſement, habillons-nous. „ Cette plaiſanterie, qui marque un grand fond de mépris pour l'ennemi, fait un tel effet ſur l'eſprit

des ſoldats, qu'ils ſe précipitent ſur le régiment, le détruiſent, & s'habillent tous complétement ſur le champ. *Folard*, *Commentaire ſur Polybe.*

La nourriture influe plus qu'on ne penſe ſur la Valeur des troupes; & tout le monde peut reconnoître la vérité de ce mot d'un Médecin Anglois, qui diſoit qu'avec une diete de ſix ſemaines, il rendroit un homme poltron. Le Prince Maurice étoit ſi convaincu de ce principe, qu'il employoit toujours à quelque action de vigueur, les Anglois lorſqu'ils arrivoient de chez eux, & *tandis qu'ils avoient encore la piece de bœuf dans l'eſtomac*; c'étoit ſon expreſſion. *Guillaume Temple, Remarques ſur les Provinces-Unies.*

VANITÉ.

COmbien de gens aſſez ridicules pour vouloir emprunter leur éclat des choſes qui leur ſont abſolument étrangeres! Ils reſſemblent, pour la plupart, à ce bedeau qui entendoit louer le Sermon qui venoit d'être prêché. Lorſque pluſieurs des auditeurs ſe récrioient ſur la ſolidité des penſées, & la richeſſe des expreſſions, ce bedeau s'approcha d'eux d'un air content, & leur dit: Meſſieurs, c'eſt moi qui l'ai ſonné. „

On louoit pareillement un Organiſte ſur l'exécution d'un *Te Deum*: le ſouffleur, qui écoutoit, crut devoir ſe faire connoître, & dit, en dreſſant la tête: " Meſſieurs, c'eſt moi qui ai „ ſoufflé. „

Un de ces Seigneurs déſœuvrés, dont la principale occupation eſt de ſurprendre quelques regards ou quelques paroles du Prince, diſoit en préſence d'un vieux & fin Courtiſan: J'étois hier au coucher du Roi, qui me dit cette nouvelle. Il s'approprioit, par ce moyen, à lui ſeul ce que le Roi avoit dit pour tous ceux qui l'écoutoient.

Le vieux Courtiſan, dans la vue de lui faire ſentir cette Vanité ridicule, lui dit : Et moi, j'étois hier au Sermon du Pere Bourdaloue, qui me dit de fort belles choſes.

Où la Vanité ne ſe loge-t-elle pas? Socrate apperçut un jour le Philoſophe Antiſthene qui tournoit ſon manteau, afin d'en montrer à tout le monde un côté qui étoit déchiré. O Antiſthene! s'écria Socrate, je découvre ta Vanité au travers des trous de ton manteau. *Vies des anciens Philoſophes.*

La Vanité, dans bien des occaſions, nous fait raiſonner comme ce Maître d'école, dans le *Pédant Joué*, de Cyrano de Bergerac. Ce Régent veut prouver qu'il eſt le plus bel homme du monde, & voici comme il s'y prend : " L'Eu-„ rope eſt la plus belle partie du monde ; la „ France eſt le plus beau pays de l'Europe; Pa-„ ris eſt la plus belle ville de France ; l'Uni-„ verſité eſt le plus beau quartier de Paris ; la „ plus belle chambre de l'Univerſité, c'eſt la „ mienne; je ſuis le plus beau de ma chambre: „ donc je ſuis le plus bel homme du monde. „ Combien d'hommes vains s'attribuent, par un raiſonnement auſſi extravagant, une bonne partie de la ſupériorité qu'ils accordent à tout le corps dont ils ſont membres!

Une jolie ſuivante avoit un gros diamant au doigt : Bergerac le conſidéroit avec curioſité. La maîtreſſe, qui étoit préſente, ſoutenoit le diamant fin. Oh! reprit Bergerac, faiſons-lui l'honneur de croire qu'il eſt du Temple; car ſi le diamant eſt bon, la fille ne vaut rien.

On regardoit le portrait d'un homme extrêmement vain, qui s'étoit fait peindre dans une attitude & avec des attributs au-deſſus de ſon mérite & de ſa qualité. Comme quelqu'un diſoit, ſur ce que ce portrait n'étoit pas bien reſſemblant : Voilà un mauvais Peintre! *Je le trouve fort judicieux*, repartit un homme d'eſprit.

VENGEANCE.

ON a dit que la Vengeance étoit douce. Oui, pour une ame foible, & incapable de ſupporter l'injure. *Voyez Pardon des Injures.*

Le fanatique Telton, qui tua le Duc de Buckingham, Favori de Charles II., Roi d'Angleterre, étoit ſi vindicatif, qu'ayant un jour appellé en duel un Gentilhomme qui l'avoit offenſé, & croyant que la qualité de ſon ennemi lui feroit peut-être refuſer le cartel, il lui envoya d'abord en même-temps un de ſes doigts, qu'il ſe coupa lui-même. Je veux, diſoit-il, qu'il ſache de quoi eſt capable, pour venger une injure reçue, un homme qui peut ſe mettre lui-même par morceaux. *Larrey.*

Un Italien, qui venoit d'avoir une querelle contre un de ſes voiſins, tomba malade ſi dangereuſement qu'on n'en eſpéroit plus rien. Son ennemi l'apprend, va chez lui, demande à le voir; & ſur ce qu'on lui dit qu'il eſt à l'extrêmité, court vîte dans ſa chambre, en diſant tout bas: Il ne mourra que de ma main. Arrivé près de ſon lit, il lui donne un coup de poignard, & ſe ſauve. Le malade perdit une grande quantité de ſang; mais cette perte lui fut ſalutaire, & lui rendit la vie & la ſanté. *Tréſ. Chron.*

Un autre Italien apprend, au bout de dix ans, que ſon ennemi, qu'il cherchoit, va partir pour les Indes. Il court auſſi-tôt s'embarquer avec lui, le ſuit par-tout, ſe ſaiſit du moment où il le trouve ſans défenſe, & l'aſſaſſine. *Voyage de Rochefort.*

Un Seigneur Romain qui avoit un fort beau parc où il entretenoit pluſieurs cerfs, avoit défendu à ſes domeſtiques d'en tuer. Un d'eux eut

le malheur de contrevenir à cet ordre, en tirant quelqu'autre piece de gibier qu'il manqua, il tua par mégarde un de ces cerfs qui étoit caché dans des broſſailles. Ce pauvre garçon appréhendant la colere de ſon Maître, s'enfuit à Genes où s'étant embarqué, il fut pris par les Algériens; le Seigneur Italien inſtruit quelque temps après, que ſon domeſtique eſt eſclave à Alger, va trouver le Cardinal Janſon qui étoit pour lors à Rome, & le prie inſtamment d'écrire au Conſul François de racheter ce malheureux, quelque ſomme que dût coûter la rançon. Le Cardinal touché de cette généroſité ne put s'empêcher de le louer; il écrivit au Conſul qui racheta en effet l'eſclave, & le renvoya à Rome. Le Gentilhomme vint remercier ſon Eminence, rembourſa l'argent de la rançon, & quelques jours après fit aſſaſſiner ce pauvre domeſtique qu'il n'avoit voulu ravoir que pour ſe venger de ſa déſobéiſſance, quelque involontaire qu'elle fût. *Mém. du Comte de Forbin.*

Les Corſes paſſent pour être très-vindicatifs. Guillet rapporte que l'on en a vus, qui, après une offenſe reçue, ſont demeurés quinze jours entiers cachés dans des broſſailles, pour attendre leur ennemi au paſſage; trop ſatisfaits d'y brouter des racines, pourvu que l'embuſcade puſſe réuſſir.

Baleins, Gouverneur de Leictoure, étoit d'un caractere violent. Il étoit ami d'un des Principaux Officiers de la Garniſon, qui, ſous prétexte de mariage ou autrement, ayant abuſé d'une ſœur qu'avoit Baleins, s'étoit retiré de la Garniſon & s'étoit marié à une autre perſonne. Cette ſœur, qui en fut informée, courut auſſi-tôt, toute échevelée & toute en larmes, trouver ſon frere, & lui raconta ce qui s'étoit paſſé. Baleins, qui étoit vif & intrépide, lui dit de ſe taire, de diſſimuler, & de le laiſſer agir. Il continue pendant quelque temps de vivre avec cet Officier

auſſi familiérement qu'auparavant, ſans lui rien faire connoître de ce qu'il ſavoit. Un jour il l'invita à dîner dans un château, avec quelques autres de ſes amis, & leur fit une chere magnifique. Le dîner fini, & les conviés retirés, il le tire à part, lui fait mettre les fers aux pieds & aux mains par des gens apoſtés, ſe met dans un fauteuil comme juge, & l'interroge. Comme ce malheureux ne demeuroit d'accord de rien, il lui produit des témoins, & fait paroître tout d'un coup la perſonne qu'il avoit ſéduite. Alors cet Officier, tout effrayé, lui avoua qu'il avoit été de ſes amis, mais qu'elle lui avoit fait *pluſieurs* avances; que de ſon côté il ne lui avoit rien promis, & ne lui avoit jamais donné parole de l'épouſer. Baleins, continuant ſon perſonnage de juge, fait écrire par un Secretaire l'interrogatoire, les dépoſitions des témoins, & leur fait ſigner le tout; puis ſur les ſermens pris des témoins & ſur la confeſſion de l'accuſé, le condamne à mort. Alors le même homme qui avoit été l'accuſateur, le témoin & le juge, voulut encore être le bourreau; il poignarda ce malheureux, qui reclamoit inutilement Dieu & les hommes, & qui ſe plaignoit de l'infraction des droits de l'hoſpitalité. Baleins renvoya le corps aux parents du mort; mais comme il jugeoit que ſi cette action venoit, par une voie étrangere, à la connoiſſance du Roi de Navarre, de qui il tenoit ſa commiſſion, on ne manqueroit pas de prévenir ce Prince contre lui, il prit le parti de l'en informer lui-même, & lui manda le détail de ce qui s'étoit paſſé, ajoutant que dans un juſte ſujet de ſe venger d'un affront ſi ſenſible, il n'avoit cependant rien fait que ſuivant les formes de la juſtice; qu'il lui envoyoit les copies du procès, & qu'il gardoit les originaux pour ſa juſtification; qu'il le ſupplioit de lui donner ſa grace, diſpoſé, s'il le ſouhaitoit, de remettre le château, à qui il jugeroit à pro-

; qu'il étoit assez content d'avoir trouvé le yen de se venger par ses mains de l'outrage il avoit reçu. Le Roi de Navarre fut irrité de udace de Baleins & de l'énormité de cette ac- n ; cependant, comme il appréhendoit que s'il fusoit à cet homme violent ce qu'il demandoit, ne se portât à quelque résolution qui pouvoit re dangereuse dans les conjonctures présentes, lui envoya sa grace, mais en même-temps il : partir un homme de confiance pour prendre ossession du château. Baleins le remit sans dif- culté sur les ordres du Prince, & se retira avec famille dans une maison assez forte qu'il avoit ans le voisinage. *De Thou.*

Un François de Xaintonge passant par Damas, en revenant de Jérusalem, rencontra un uge du lieu qui lui donna, sans sujet, un souf- let si violent qu'il l'abattit à ses pieds. Le Fran- ois, dissimulant cet affront, résolut de s'en ven- ger. Pour cet effet, il s'absenta trois ans de cette ville ; & ayant bien appris la Langue Turque, il se déguisa en Dervis. (Ces Religieux portent un cimeterre au côté avec un couteau à la ceinture, disant que c'est pour faire observer les commandements de leur grand Prophete.) Ce feint Dervis revint à Damas, où il assistoit tous les jours à l'audience du Juge ; ce qu'il continua pendant trois ans, attendant une occasion propre pour faire son coup. Enfin, un jour entendant ce Juge prononcer une sentence contre un orphelin, à qui on demandoit injustement un héritage, il s'approcha de lui, & lui donna un si grand coup de couteau au front, qu'il le jetta mort à ses pieds, puis se mit froidement sur le siege, disant que le jugement qui venoit d'être prononcé étoit injuste, & qu'il falloit revoir le procès. Tout le monde y consentit, par le respect qu'on lui portoit, & le jugement fut rendu en faveur de l'orphelin. Le corps du Juge fut porté en sa maison, & on loua beaucoup

l'assassin. Cet homme, satisfait de sa Vengeance, se retira sans bruit, & s'en alla à Tripoli, où un François lui reprocha qu'il l'avoit vu en habit de Dervis, ce qu'il confessa, & en dit la raison inconsidérément. La chose ayant été rapportée à quelques Turcs, on se saisit de lui, & on le visita pour voir s'il étoit circoncis. Comme on vit qu'il ne l'étoit pas, on le ramena à Damas, où le voyageur Vincent Leblanc, qui rapporte ceci, le vit exécuter à mort.

Murat rapporte, dans ses *Lettres*, qu'une Angloise étant au lit de la mort, fit appeller son mari, & qu'après avoir ému sa sensibilité par le détail de ses souffrances, elle le conjura de lui pardonner, dans ce dernier moment, une faute dont elle étoit coupable envers lui. Le mari lui ayant promis ce qu'elle desiroit, elle lui avoua qu'elle lui avoit fait infidélité. Je vous le pardonne, répondit le mari, mais j'attends pareillement de vous le pardon du mal que je vous ai fait. L'Angloise le lui ayant promis de tout son cœur : C'est, lui dit cet époux, que m'étant apperçu de ce que vous venez de m'avouer, je vous ai empoisonnée ; ce qui est la cause de votre mort.

Un Italien, quoique réconcilié en apparence avec son ennemi depuis plusieurs années, conservoit néanmoins toujours pour lui une haine secrete. Un soir qu'ils se promenoient ensemble dans un lieu écarté, l'Italien le prit par derriere, le renversa, & lui mettant le poignard sur la gorge, le menaça de le tuer, s'il ne renioit Dieu. L'autre, après avoir fait beaucoup de difficulté, s'y résolut à la fin pour éviter la mort. L'Italien n'eut pas plutôt obtenu ce qu'il demandoit, qu'il lui plongea le poignard dans le sein, & se retira après, en se vantant de s'être vengé de la maniere du monde la plus terrible, en faisant périr en même-temps le corps & l'ame de son ennemi. *Apologie d'Hérodote.*

Tirons

Tirons le rideau ſur cette ſcene d'horreur, pour en préſenter une qui a pu donner lieu à la petite Comédie du *Médecin malgré lui*. Boriſe Godounove, grand Duc de Moſcovie, étant tourmenté de la goutte, invita, par de grandes promeſſes, ceux qui y ſauroient quelques remedes, de les lui déclarer. La femme d'un Boïare, irritée des mauvais traitements de ſon mari, & deſirant de s'en venger, uſa du ſtratageme de la femme de Sganarelle. Elle publia que ſon mari avoit un ſpécifique excellent pour la goutte; mais qu'il n'aimoit point aſſez ſa Majeſté pour le lui donner. On envoya querir cet homme. Il eut beau proteſter ſon ignorance, on le fouetta juſqu'au ſang, & on le mit en priſon. Les plaintes qu'il fit contre ſa femme, ne ſervirent qu'à le faire maltraiter plus rudement. Enfin, on lui fit dire qu'il envoyât ſon remede ou qu'il ſe préparât à mourir. Ce malheureux voyant ſa perte inévitable, feignit d'avouer qu'il ſavoit quelques remedes, mais qu'il n'avoit oſé les employer pour ſa Majeſté, & que ſi on vouloit lui donner quinze jours pour les préparer, il s'en ſerviroit. Les ayant obtenus, il envoya à Czirback, à deux journées de Moſcou, ſur la riviere d'Occa, d'où il ſe fit amener un chariot de toutes ſortes d'herbes, bonnes & mauvaiſes, & en prépara un bain pour le grand Duc, qui y récouvra la ſanté. On ſe confirma alors dans la penſée, que le refus du Boïare ne provenoit que de ſa malice; c'eſt pourquoi on le fouetta encore plus fort que les deux premieres fois. Le Prince lui fit enſuite préſent de quatre cents écus, & de dix-huit payſans pour les poſſéder en propre, avec des défenſes très-rigoureuſes d'en avoir du reſſentiment contre ſa femme. Il ſe ſoumit à cet ordre; car on rapporte qu'ils vécurent depuis dans une amitié parfaite. *Oléarius.*

VÉNITIENS.

VEniſe, ſituée au milieu des Lagunes, n'a qu'un commerce précaire, & des richeſſes fondées ſur l'inaction de ſes voiſins. Auſſi les Vénitiens montrant un jour en grande pompe leur tréſor de ſaint Marc à un Ambaſſadeur d'Eſpagne; celui-ci, pour tout compliment, ayant regardé ſous les tables, leur dit: *Qui non c'è la radice.*

Il n'y a peut-être pas de pays au monde où l'on ſoit plus libre qu'à Veniſe, pourvu qu'on ne ſe mêle point des affaires de Gouvernement, ſur lequel il faut obſerver un ſilence reſpectueux. On riſque même à le louer, preſque autant qu'à le blâmer. Un Sculpteur Génois, s'entretenant avec deux François, ceux-ci ſe répandirent en invectives contre le Sénat & la République, & le titre de *Pantalon* fut donné pluſieurs fois aux Sénateurs. Le Génois défendit les Vénitiens le mieux qu'il lui fut poſſible. Le lendemain il eut ordre, de la part du Conſeil, de ſe préſenter. Il arriva tout tremblant. On lui demanda s'il reconnoîtroit les deux perſonnes avec qui il avoit eu une converſation ſur le Gouvernement de la République? A ce diſcours, ſa peur redoubla; il répondit qu'il croyoit n'avoir rien dit qui ne fût en faveur du Sénat. On lui ordonna de paſſer dans une chambre voiſine, où il vit les deux François morts & pendus au plancher. Il crut ſa perte aſſurée; mais on le ramena devant les Sénateurs, & celui qui préſidoit lui dit gravement: *Taiſez-vous une autre fois, mon ami, notre République n'a pas beſoin d'un défenſeur de votre eſpece.* Lettres Juives.

Un François ſe promenant à Veniſe dans la

Place de ſaint Marc, heurta, par mégarde, un de ces Nobles dont Veniſe eſt remplie. Le Noble le prit gravement par le bras, & le pria de lui apprendre quelle bête il croyoit la plus lourde & la plus peſante. Le François, étonné d'une pareille queſtion, reſta quelque temps ſans répondre. Mais le Vénitien, ſans rien perdre de ſa gravité, lui ayant redemandé la même choſe, le François répondit bonnement qu'il croyoit que la bête la plus lourde étoit un éléphant. *Hé bien*, dit fièrement le Vénitien, *apprenez, Monſieur l'Eléphant, qu'on ne heurte point un noble Vénitien.* Lettres Juives.

Comme les Gondoliers Vénitiens paſſent la plus grande partie de leur vie preſque en tête-à-tête avec la Nobleſſe, les plus honnêtes Citadins, & les Etrangers de diſtinction, qui tous les jours abordent à Veniſe, ils fourniſſent ſouvent à la converſation par des plaiſanteries : on leur permet même, en ce genre, des libertés; en voici un exemple. Les rues de Veniſe ſont éclairées la nuit par de très-petites lanternes, ſuſpendues comme celles qui éclairent les rues de Paris. Un Noble, paſſant dans une rue où un Gondolier étoit occupé à en ſuſpendre une, lui dit de la tenir plus haute : elle l'eſt aſſez, replique le Gondolier, pour les cornes de nous autres; toutefois, ſi votre Excellence la juge trop baſſe, je la releverai. L'Excellence paſſa, & s'empreſſa de régaler ſes amis du mot du Gondolier. *Obſervations ſur l'Italie.*

Le même Obſervateur rapporte que ces Gondoliers ont le privilege excluſif dont jouiſſoit M. de Roquelaure à la Cour de Louis XIV. On leur fait honneur de tous les bons mots, dont les raiſons de décence ou de politique, ne permettent pas aux véritables peres de ſe déclarer : tel étoit celui que l'on citoit, lors de l'exaltation du Pape actuel. Depuis la rupture éclatante entre la République & Benoît XIV., ce Pape n'avoit

donné le chapeau à aucun Vénitien : Nous avons été long-temps ſans chapeau, faiſoit-on dire à un Gondolier : *Ma habbiamo adeſſo il capelliere.*

VÉRITÉ.

DAns les pays ſoumis au pouvoir arbitraire, la Vérité a beſoin de quelque emblême pour ſe préſenter devant le Prince. Un Roi de Perſe venoit dans un mouvement de colere de dépoſer ſon grand Viſir, & en avoit mis un autre à ſa place. Cependant, comme il n'étoit pas d'ailleurs mécontent des ſervices du dépoſé, il lui dit de choiſir dans ſes Etats un endroit tel qu'il lui plairoit, pour y jouir, le reſte de ſes jours avec ſa famille, des bienfaits qu'il avoit reçus de lui juſqu'alors. Le Viſir lui répondit : " Je n'ai pas „ beſoin de tous les biens dont votre Majeſté „ m'a comblé, je la ſupplie de les reprendre, & „ ſi elle a encore quelque bonté pour moi, je „ ne lui demande pas un lieu qui ſoit habité, „ je lui demande avec inſtance de m'accorder „ quelque village déſert, que je puiſſe rétablir „ avec mes gens, par mon travail, mes ſoins „ & mon induſtrie. „ Le Roi donna ordre qu'on cherchât quelques villages tels qu'il les demandoit; mais après une grande recherche, ceux qui en avoient eu la commiſſion, vinrent lui rapporter qu'ils n'en avoient pas trouvé un ſeul. Le Roi le dit au Viſir dépoſé, qui lui répondit : " Je ſavois fort bien qu'il n'y avoit pas „ un ſeul endroit ruiné dans tous les pays dont „ le ſoin m'avoit été confié. Ce que j'en ai fait, „ a été afin que votre Majeſté fût elle-même en „ quel état je les lui rends, & qu'elle en charge „ un autre qui puiſſe lui en rendre un auſſi bon „ compte. „

Un jeune Prince très-puiſſant regnoit dans les Indes; il étoit d'une fierté qui pouvoit devenir funeſte à ſes Sujets & à lui-même. On eſſaya en vain de lui repréſenter que l'amour des Sujets eſt toute la force & toute la puiſſance du Souverain. Ces ſages remontrances ne ſervirent qu'à faire périr leurs auteurs dans les tourments. Un Bramine ou Philoſophe, dans le deſſein de lui inculquer cette Vérité, ſans toutefois s'expoſer au même péril, imagina le jeu des échecs, où le Roi, quoique la plus importante de toutes les pieces, eſt impuiſſant pour attaquer & même pour ſe défendre contre ſes ennemis, ſans le ſecours de ſes Sujets & de ſes Soldats. Le Monarque étoit né avec beaucoup d'eſprit; il ſe fit lui-même l'application de cette leçon utile, changea de conduite, & par-là prévint les malheurs qui le menaçoient. La reconnoiſſance du jeune Prince lui fit laiſſer au Bramine le choix de la récompenſe. Celui-ci demanda autant de grains de bled qu'en pourroit produire le nombre des caſes de l'Echiquier, en doublant toujours depuis la premiere juſqu'à la ſoixante-quatrieme; ce qui lui fut accordé ſur le champ, & ſans examen. Mais il ſe trouva, par le calcul, que tous les tréſors & les vaſtes Etats du Prince ne ſuffiroient point pour remplir l'engagement qu'il venoit de contracter. Alors notre Philoſophe ſaiſit cette occaſion pour lui repréſenter combien il importe aux Rois de ſe tenir en garde contre ceux qui les entourent, & combien ils doivent craindre que l'on n'abuſe de leurs meilleures intentions.

Kamhi, Empereur de la Chine, avoit toujours ſoin de faire ſervir ſur ſa table des vins d'Europe. Un jour cet Empereur ordonna à un Mandarin, ſon plus fidele Favori, de boire avec lui. Le Prince s'enivra, & tomba enſuite dans un profond ſommeil. Le Mandarin qui craignoit les ſuites de cette intempérance, paſſa dans l'antichambre des eunuques, & leur dit que l'Em-

pereur étoit ivre ; qu'il étoit à craindre qu'il ne contractât l'habitude de boire avec excès, que le vin aigriroit encore davantage ſon humeur, déjà trop violente, & que dans cet état, il n'épargneroit pas même ſes plus chers Favoris. Pour éviter un ſi grand mal, ajouta le Mandarin, il faut que vous me chargiez de chaînes, & que vous me faſſiez mettre dans un cachot, comme ſi l'ordre étoit venu de l'Empereur. Les eunuques approuverent cette idée, pour leur propre intérêt. Le Prince, ſurpris de ſe trouver ſeul à ſon réveil, demanda ce qu'étoit devenu ſon compagnon de table? On lui répondit, qu'ayant eu le malheur de déplaire à ſa Majeſté, on l'avoit conduit par ſon ordre dans une étroite priſon, où il devoit recevoir la mort. Le Monarque parut quelque temps rêveur, & donna ordre enfin que le Mandarin fût amené. Il parut chargé de chaînes, & ſe jetta aux pieds de ſon Maître comme un criminel qui attend l'arrêt de ſa mort. Qui t'a mis dans cet état, lui dit le Prince? Quel crime as-tu commis : Mon crime, je l'ignore, répondit le Mandarin; je ſais ſeulement que votre Majeſté m'a fait jetter dans un noir cachot pour y être livré à la mort. L'Empereur retomba dans une profonde rêverie, il parut ſurpris & troublé. Enfin, rejettant ſur les fumées de l'ivreſſe, une violence dont il ne conſervoit aucun ſouvenir, il fit ôter les chaînes au Mandarin, & l'on remarqua que depuis il évita toujours les excès de vin. *Hiſtoire des Voyages.*

Un autre Empereur de la Chine, nommé Vou-Ti, avoit beaucoup de penchant pour les ſciences occultes. Un impoſteur lui apporta un jour un élixir, & l'exhorta à le boire, lui promettant que ce breuvage le rendroit immortel. Un de ſes Miniſtres, qui étoit préſent, ayant tenté inutilement de le déſabuſer, prit la coupe & but la liqueur. L'Empereur, irrité de cette hardieſſe, condamna à mort le Mandarin, qui lui dit d'un

air tranquille : Si ce breuvage donne l'immorta-
„ lité, vous ferez de vains efforts pour me faire
„ mourir ; & s'il ne la donne pas, auriez-vous
„ l'injuſtice de me faire mourir pour un ſi fri-
„ vole larcin ? Ce diſcours calma l'Empereur, qui ne put s'empêcher de louer la prudence & la ſageſſe de ſon Miniſtre. *Hiſtoire moderne des Chinois.*

Juſqu'à quel point doit-on tromper un ignorant pour lui faire recevoir une Vérité ? C'eſt ce que nous n'entreprendrons point de fixer. Un Dominicain de Rome damnoit un étranger, parce qu'il ſoutenoit que la terre tournoit autour du Soleil. Vous ne ſongez donc plus, lui diſoit le Dominicain, que Joſué arrêta le ſoleil ? Eh ! mon Révérend Pere, répondit l'Etranger, c'eſt auſſi depuis ce temps-là que le Soleil eſt immobile.

VERTU.

LA Vertu eſt cette force morale qui nous fait vaincre nos paſſions, & même nos affections les plus naturelles, lorſque l'honneur ou le devoir l'exige. La Vertu, dit un Sage, n'appartient qu'à un être foible par ſa nature, & fort par ſa volonté : c'eſt en cela que conſiſte le mérite de l'homme juſte. Quel homme mérita mieux le prix de la Vertu que Régulus ? Ce Romain, priſonnier chez les Carthaginois, eſt envoyé ſur ſa parole à Rome, avec leurs Ambaſſadeurs, pour négocier l'échange des priſonniers. Les Carthaginois comptoient qu'il profiteroit de cette occaſion pour accélérer le traité de paix & ſe procurer la liberté ; mais ils ne connoiſſoient point Régulus. Ce généreux Citoyen repréſente aux Romains, que dans l'échange propoſé tout l'avan-

tage ſeroit du côté des ennemis, dont les plus braves Officiers étoient détenus à Rome; au-lieu que les priſonniers Romains étoient, la plupart, des vieillards ou des lâches dont on ne pouvoit eſpérer aucun ſervice : il parla enfin avec tant de force, que malgré l'oppoſition de pluſieurs Sénateurs, qui croyoient ne pouvoir acheter trop cher la conſervation d'un Citoyen comme Régulus, il fit réſoudre la continuation de la guerre; & ſans vouloir entrer dans ſa maiſon, ni voir ſa femme & ſes enfants, de peur d'être attendri par leurs larmes, il retourna à Carthage pour dégager ſa parole. Il y périt au milieu des plus cruels ſupplices.

L'Hiſtoire des conquêtes des Portugais dans le Nouveau-Monde, nous fournit un pareil exemple de fermeté & de Vertu. Le P. de Laurieure, Franciſcain, ayant été pris par les Indiens, avec pluſieurs Officiers, demanda qu'on le laiſſât partir pour aller traiter lui-même de l'échange des priſonniers. Le Roi de Cambaie paroiſſant inquiet du retour, le Religieux détacha ſon cordon, & le lui mit en main, comme le gage le plus aſſuré de ſa foi. Sur cela ſeul on le laiſſa partir. Sa Négociation fut infructueuſe, & il revint dans les fers. Le Roi fut ſi frappé de cette fidélité, & il conçut une ſi haute opinion d'un peuple qui produiſoit des hommes capables de cet acte de Vertu, qu'il renvoya tous les priſonniers ſans rançon.

En 1628, les Anglois, vainqueurs des François, en Acadie, voyoient néanmoins, avec chagrin, leurs forces tenues en échec par un poſte que ces derniers occupoient au Cap de Sable, qui fait la pointe méridionale de la péninſule. Un Gentilhomme François, nommé *La Tour*, paſſe dans ce temps-là à Londres; il y épouſe une fille d'honneur de la Reine d'Angleterre, & eſt fait Chevalier de l'ordre de la Jarretiere. Cette diſtinction eſt la ſource, ou devient la récompenſe

compenſe de l'infidélité qu'il fait à ſa patrie. Il s'engage à mettre les Anglois en poſſeſſion du Cap de Sable, & on lui donne deux vaiſſeaux de guerre où il s'embarque avec ſa nouvelle épouſe. Auſſi-tôt qu'il eſt à la vue du Fort, il va ſeul trouver ſon fils, qui commandoit, cherche à l'éblouir par l'idée qu'il veut lui donner de ſon crédit à la Cour de Londres, & le flatte des plus grands établiſſements s'il veut ſe livrer à l'Angleterre. Le jeune La Tour écoute avec indignation les propoſitions de ſon pere, & n'eſt pas plus intimidé par ſes menaces, que ſéduit par ſes careſſes. La Place eſt attaquée, & le vertueux Commandant y fait des prodiges de valeur qui obligent les Anglois de ſe retirer. La Tour, le pere, ſe trouve embarraſſé : ne pouvant revenir en France, & n'oſant retourner en Angleterre, il ſe voit obligé de prier ſon fils de ſouffrir qu'il demeure en Acadie. Le jeune homme lui répond qu'il lui donnera un aſyle, qu'il pourvoira abondamment à ſes beſoins ; mais qu'il ne permettra jamais que lui ou ſa femme entrent dans ſon Fort. Cette condition, dictée par le devoir, eſt reçue avec aigreur par La Tour, le pere ; les circonſtances cependant l'obligent de s'y ſoumettre, & ſon fils la lui adoucit, autant qu'il eſt poſſible, par les attentions les plus tendres & les plus ſuivies. *Hiſtoire de la Nouvelle France.*

Les Hollandois avoient formé un établiſſement conſidérable dans l'Iſle Formoſe. Le Chinois Coxinga arme, en 1662, pour les en chaſſer, & prend, à la deſcente, Hambroeck, leur Miniſtre, qui eſt choiſi entre les priſonniers pour aller au Fort de Zélande déterminer les aſſiégés à capituler. Incapable de déguiſer ſes ſentiments, il les exhorte au contraire à tenir ferme, & leur prouve qu'avec beaucoup de conſtance, ils forceront l'ennemi à ſe retirer. La Garniſon, qui ne doutoit pas que cet homme généreux, de retour au camp, ne fût maſſacré, fait les plus grands

efforts pour le retenir ; ces inſtances ſont tendrement appuyées par deux de ſes filles qui étoient dans la Place. " J'ai promis, dit-il, d'aller reprendre mes fers, il faut dégager ma parole ; jamais on ne reprochera à ma mémoire, que pour mettre mes jours à couvert, j'aie appeſanti le joug, & peut-être cauſé la mort des compagnons de mon infortune. " Après ces mots, il reprend, accompagné de ſa ſeule Vertu, le chemin du camp Chinois. *Baſnage, Annales des Provinces-Unies.*

Un Triomphe non moins digne de l'homme vertueux, eſt celui dont Scipion l'Africain a donné l'exemple. Cet illuſtre Guerrier, envoyé par la République Romaine en Eſpagne, qu'il conquit en moins de quatre années, voyoit tous les peuples ſoumis à ſes pieds. Au milieu de ces victoires, pluſieurs Officiers lui amenerent une Vierge de la plus rare beauté, & fiancée à un Prince Celtibérien. Scipion, quoique dans un âge où les paſſions exercent un empire abſolu, non-ſeulement ne la voulut point retenir, mais il ordonna même que la rançon qu'on lui offroit, ſervît pour augmenter ſa dot. *Voyez* auſſi la derniere Anecdote rapportée à l'article *Amant.*

La jouiſſance de la Vertu eſt toute intérieure ; & la premiere récompenſe de l'homme vertueux eſt le plaiſir d'avoir bien fait. La miſéricorde divine, dit le Philoſophe Sadi, avoit conduit un homme vicieux dans une ſociété de Religieux dont les mœurs étoient ſaintes & pures. Il fut touché de leurs Vertus ; il ne tarda pas à les imiter & à perdre ſes anciennes habitudes : il devint juſte, ſobre, patient, laborieux & bienfaiſant. On ne pouvoit nier ſes œuvres, mais on leur donnoit des motifs odieux ; on vantoit ſes belles actions, & on mépriſoit ſa perſonne ; on vouloit toujours le juger par ce qu'il avoit été, & non par ce qu'il étoit devenu. Cette injuſtice le pénétroit de douleur ; il répandit ſes larmes

dans le sein d'un vieux Solitaire plus juste & plus humain que tous les autres. "O mon fils! lui „ dit le vieillard, tu vaux mieux que ta réputa- „ tion; rends graces à Dieu. Heureux celui qui „ peut dire: Mes ennemis & mes rivaux censu- „ rent en moi des vices que je n'ai pas! Que „ t'importe, si tu es bon, que les hommes te „ poursuivent, & même te punissent comme mé- „ chant? N'as-tu pas, pour te consoler, deux „ témoins éclairés de tes actions? Dieu & ta „ conscience. „

On a vu de nos jours un Prélat, digne des premiers temps apostoliques, se sacrifier lui-même, & exposer sa Vertu à la calomnie des méchants pour soulager son troupeau. Ce vertueux Prélat fit, dans un temps de disette & de calamité, porter sur la place des grains à un prix au-dessous de celui qu'ils avoient coûté. Cependant l'esprit de parti, aidé par un Ecrivain obscur, taxoit cet acte de charité de monopole, & peut-être le voile de la calomnie couvriroit encore cette action héroïque, si un homme de bien n'avoit élevé la voix, s'il n'avoit rendu hommage à la Vertu en faisant connoître la vérité.

M. Gobinot de Rheims supporta pendant quarante ans l'indignation publique, & ce ne fut qu'au bout de ce temps que l'on vit que son excessive parcimonie n'avoit eu d'autre motif, que d'amasser les sommes nécessaires à la construction de monuments de la plus grande utilité pour ses Concitoyens.

„ Je préfere, disoit un Philosophe, ma famille „ à moi, ma patrie à ma famille, & le genre „ humain à ma patrie. „ C'est la devise de l'homme vertueux.

VICE.

LE ridicule eſt l'arme favorite du Vice. C'eſt par elle, qu'attaquant dans le fond des cœurs le reſpect qu'on doit à la vertu, il éteint enfin l'amour qu'on lui porte. *Rouſſeau.*

La voie la plus ſûre pour réprimer les Vices de la jeuneſſe, n'eſt pas toujours de lui donner des préceptes de morale, dont elle ne comprend jamais bien l'importance, mais de choiſir des exemples à ſa portée, & qui lui faſſent connoître toute la turpitude du Vice. Les Lacédémoniens, pour détourner leurs enfants de l'ivrognerie, leur faiſoient conſidérer un eſclave ivre.

Un vieux Militaire, qui s'étoit diſtingué par ſes mœurs, autant que par ſon courage, racontoit, que dans ſa premiere jeuneſſe, ſon pere, homme de ſens, mais très-dévot, voyant ſon tempérament naiſſant le livrer aux femmes, n'épargna rien pour le contenir; mais enfin, malgré tous ſes ſoins, le ſentant prêt à lui échapper, il s'aviſa de le mener dans un hôpital de vérolés; & ſans le prévenir de rien, il le fit entrer dans une ſalle, où une troupe de ces malheureux expioient, par un traitement effroyable, le déſordre qui les y avoit expoſés. A cet hideux aſpect, qui révoltoit à la fois tous les ſens, le jeune homme faillit à ſe trouver mal. " Va, mi-„ ſérable débauché, lui dit alors le pere d'un „ ton véhément, fuis le vil penchant qui t'en-„ traîne; bientôt tu ſeras trop heureux d'être „ admis dans cette ſalle, où, victime des plus „ infames douleurs, tu forceras ton pere à re-„ mercier Dieu de ta mort. „ Ce peu de mots, joints à l'énergique tableau qui frappoit le jeune homme, lui firent une impreſſion qui ne s'effaça

jamais. Condamné, par ſon Etat, à paſſer ſa jeuneſſe dans des Garniſons, il aima mieux eſſuyer toutes les railleries de ſes camarades, que d'imiter leur libertinage. " J'ai été homme, di-" ſoit-il, j'ai eu des foibleſſes ; mais parvenu " juſqu'à mon âge, je n'ai jamais pu voir une " fille publique ſans horreur. " *Emile*.

VIE. (*Image de la*).

IL y a une Comédie de M. de Boiſſy, imitée de l'Italien, dont l'objet eſt de nous faire entendre que la Vie n'eſt qu'un ſonge. Une Anecdote, rapportée par le Chevalier Chardin, dans ſes *Voyages*, peut auſſi ſervir à nous rappeller que la Vie n'eſt qu'un court pélerinage. Un Derviche, voyageant dans les Indes, voit le palais d'un Gouverneur de Province ; il y entre, va ſous le veſtibule, poſe ſa beſace à terre, en tire un morceau de pain, s'aſſied, & ſe diſpoſe à prendre ſon repas. Un des Gardes du palais l'aborde, & lui demande s'il ſait où il eſt ; dans un Caravenſera, répond celui-ci. — Quoi, mon ami, vous prenez un palais pour une hôtellerie ! ſortez d'ici. L'autre tient ferme, la querelle s'échauffe, le Maître, au bruit, deſcend, s'informe du ſujet, rit de la mépriſe du voyageur, & lui dit que c'eſt ſa maiſon. Avant vous, qui la poſſédoit, demande celui-ci ? — Mon pere. — Avant votre pere ? — Mon aïeul. — Avant votre aïeul ? — Mon biſaïeul. — Et de grace, continue le Derviche, qui en ſera le maître après vous ? — Ce ſera mon fils. — Ah ! Seigneur, ajouta le Religieux, une maiſon qui change ſouvent d'hôte, n'eſt qu'une vraie hôtellerie.

Chinvang le chaſte, en montant ſur le Trône de la Chine, ordonna qu'on mît en liberté tous

ceux qui, pendant les regnes précédents, avoient été injuſtement renfermés dans les priſons. Au milieu des captifs qui vinrent remercier leur libérateur, parut un vieillard reſpectable qui, ſe proſternant aux pieds de l'Empereur, lui adreſſa ces paroles : " Pere de l'Empire, regarde un „ malheureux chargé de quatre-vingt-cinq ans, „ & qui, dès l'âge de vingt-deux, fut jetté dans „ un cachot. Je fus arrêté pour un crime que „ je n'avois pas commis, & je fus condamné „ ſans être confronté à mes accuſateurs. Je vis „ dans la ſolitude & dans les ténebres depuis „ plus de ſoixante ans, & je me ſuis familiariſé „ avec le malheur. Tout ébloui de l'éclat de la „ lumiere à laquelle tu m'as rendu, j'errois dans „ les rues pour découvrir quelqu'ami qui pût ſe „ reſſouvenir de moi, me reconnoître, me ſecou„ rir; mes amis, mes parents, tout ce que je con„ noiſſois, n'eſt plus; je me vois étranger à l'U„ nivers, & je n'ai fait que changer de ſolitude. „ Permets-moi donc, ô Chinvang, d'aller ache„ ver les malheureux reſtes de ma Vie dans ce „ lieu où j'ai paſſé ma jeuneſſe : les murs de „ mon cachot me ſeront plus agréables que le „ plus magnifique palais. „ Le goût de ce vieillard pour ſon cachot eſt ſemblable à celui que nous avons pour la Vie. Nous ſommes accoutumés à notre priſon ; elle nous déplaît, mais la longue habitude nous y attache. *Eſſais de M. Goldsmith dans le Journal étranger.*

VICTOIRE.

UNe Victoire, où il s'agit de ménager les vaincus, comme devroient l'être toutes celles auxquelles on aſpire, eſt bien plus difficile à remporter que celles de ces vainqueurs fougueux

qui n'ont voulu ſatisfaire que leur orgueil ou leur vengeance. " Si vous voulez détruire ces „ peuples, diſoit à ſon Souverain un habile „ Officier Général, il ne me faut que vingt „ mille hommes : mais il m'en faut quarante „ mille, ſi vous ne voulez que les ſoumettre. „ *Terraſſon.*

VIEILLESSE, VIEILLARD.

JAmais la Vieilleſſe n'a été plus honorée que par les Spartiates ; auſſi le Lacédémonien Lyſandre diſoit que la Vieilleſſe n'avoit nulle part de domicile ſi honorable qu'à Sparte, & qu'il étoit beau d'y vieillir. Un Vieillard cherchoit une place aux jeux olympiques, & perſonne ne ſe dérangeoit ; il ne fut pas plutôt au quartier des Lacédémoniens, que tous les jeunes gens ſe leverent par reſpect ; ce qui ayant été reçu avec de grandes acclamations : *Grands Dieux*, s'écria ce Vieillard ; *tous les Grecs connoiſſent la vertu, mais il n'y a que les Lacédémoniens qui la pratiquent.*

Un jeune Spartiate, voyant des hommes qui ſe faiſoient porter à la campagne dans des litieres, s'écria : A Dieu ne plaiſe que je ſois jamais aſſis en un lieu d'où je ne puiſſe me lever devant un Vieillard ! *Plutarque.*

Un jeune homme reſpectoit davantage à Sparte un ſimple particulier plus vieux que lui, qu'un Magiſtrat de ſon âge. Ce devoir, en effet, eſt fondé ſur l'ordre de la nature même. Mais aujourd'hui un jeune fat croit être chargé de tout l'amuſement d'une compagnie, & ne fait pas de difficulté de couper la parole aux Sages pour débiter ſes impertinences. On n'a pas oublié la réponſe d'un vieux Gentilhomme de la Cour de

Louis XIV., au jeune Monarque qui lui demandoit lequel il préféroit de ſon ſiecle ou de celui-ci : " Sire, j'ai paſſé ma jeuneſſe à reſpecter les „ Vieillards, & il faut que je paſſe ma Vieil„ leſſe à reſpecter les enfants. „

On conſeilloit à un Vieillard de ſe marier. Il répondit qu'il n'aimoit pas les vieilles femmes. Prenez-en une jeune, lui dit-on. Bon, repliqua-t-il, je ſuis vieux ; & je ne puis ſupporter les vieilles, comment une jeune me ſupportera-t-elle ? *Sadi.*

Un Vieillard qui regrette le temps de ſa jeuneſſe eſt un homme qui ſe plaint de n'avoir plus la fievre. Un vieux Gentilhomme s'entretenoit avec un de ſes anciens amis ſur quelques anciennes aventures qu'ils avoient eues enſemble : *Oh, mon ami*, lui dit-il, *c'étoit là le bon temps.* *Oui*, repliqua l'autre, *mais nous n'étions pas alors auſſi tranquilles que nous le ſommes aujourd'hui.*

Il y a très-peu de Vieillards, ſi âgés qu'ils ſoient, qui n'enviſagent la mort comme éloignée. Le valet-de-chambre de M. le Maréchal de... ayant appris à ſon Maître, âgé de quatre-vingt deux ans, la mort de M. le Duc de... qui en avoit quatre-vingt quatorze : " J'en ſuis bien „ fâché, dit-il, mais je n'en ſuis point du tout „ ſurpris. C'étoit un corps cacochiſme, & tout „ uſé. J'ai toujours dit que cet homme-là ne vi„ vroit pas. „

FIN.

TABLE
DES ARTICLES
Contenus dans ce Dictionnaire.

A.

ACteur.
Alchymiſte.
Amant.
Allégorie.
Ambaſſadeur.
Ambitieux.
Américains.
Amitié.
Amour.
Amour conjugal.
Amour filial.
Amour maternel.
Amour de la Patrie.
Amour de ſoi-même.
Amour-propre.
Anagramme.
Anglois.
Apologue.
Apophtegme.
Application.
Aſtrologue, Prédictions.
Avarice.
Aveugle.
Avocat.
Auteur.
Axiome.

B.

Bagatelles difficiles.
Battologie.
Beau.
Beauté.
Bienfaiſance.
Bienveillance.
Bon Mot.
Bonté.
Borgne, Boiteux, Boſſu.
Bravoure.

C.

Cacophonie.
Calomnie.
Caractere national.
Charlatan.
Chartres.
Chaſteté.
Comédie Françoiſe.
Comédie Italienne.
Comédien.
Comique larmoyant.
Conſeil.
Conteur.
Contes.
Contradiction.
Converſation.
Coquetterie.
Cour, Courtiſans.
Courage.
Critique.
Cruauté.

D.

Déclamation.
Défaut.
Délateur.
Deſpotiſme.
Diſpute.

Distraction.
Domestique.
Doute.
Duel.

E.

Education d'un Prince.
Enfants.
Entêtement.
Equivoque.
Erreur.
Espagnol.
Esprit.
Etiquette.
Etude.
Expérience.
Extérieur.

F.

Facéties.
Fat.
Femmes.
Femmes galantes.
Fête remarquable.
Financier.
Flatterie.
Fortune.
Fou.
François.
Frayeur.
Frippons, Voleurs.
Frugalité.

G.

Galanterie.
Gasconisme.
Gasconnades.
Générosité.
Géometre.
Gloire.
Grandeur.
Grandeur d'ame.
Griphe.
Guerre.

H.

Habitude.
Hableur.
Haine implacable.
Harangue.
Harangueur.
Histoire.
Historiette.
Honneur.
Humanité.
Hypocrisie.

I.

Ignorant.
Imposteurs.
Ingratitude.
Instinct des Animaux.
Intégrité.
Intérêt public.
Invalides.
Ivrognes.

J.

Jalousie.
Jeu, Joueurs.
Jeu de Mots.
Jugements.
Juges.
Justice.

L.

Lâcheté.
Lazzi.
Législation.
Libéralité.
Liberté.
Limosin.
Loi.

M.

Mari.
Mariage.
Maxime.
Médecins.
Méditation.
Mépris de la mort.
Militaire.
Misanthrope.
Modération.
Modes, Habillements.
Musique, Musiciens.

N.

Naïveté.
Noblesse.
Nouvelliste.

O.

Opéra.
Oracles.
Orgueil national.

P.

Pantomimes.
Paraſite.
Pardon des injures.
Paſquinades.
Paſſions.
Payſan.
Peintre.
Pélerinage.
Peur.
Phyſionomie.
Pitié.
Plagiaire.
Plaideur.
Plaidoyer.
Plongeur.
Pointe.
Précieuſe.
Prédicateur.
Préjugé.
Préſéance.
Préſence d'eſprit.
Préſomptions fauſſes.
Prévention.
Prix des choſes.
Proverbe.

Q.

Queſtion.
Quolibet.

R.

Rébus.
Reconduire, accompagner.
Reconnoiſſance.
Religieux.
Reparties.
Reſpect.
Reſſemblance.
Richeſſes.
Ridicule.
Roi. Devoir des Rois.
Ruſes de Guerre.

S.

Saillies.
Saltinbanque.
Sarcaſme.
Secret.
Sentence.
Sentinelle.
Signes.
Silence.
Singularité.
Soldat.
Somnambules.
Songes.
Sophiſme.
Sot.
Sourds & Muets.
Sournois.
Suicide.
Suiſſe.

T.

Témérité.
Terreur panique.
Timidité.
Toſt.
Trahiſon.
Trivelinade.
Turlupinade.
Tyran.

U.

Uſages.
Uſurier.

V.

Valeur.
Vanité.
Vengeance.
Vénitiens.
Vérité.
Vertu.
Vice.
Vie. (image de la)
Victoire.
Vieilleſſe, Vieillard.

Fin de la Table des Articles.

59605903

1.01